MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/meditations0004juli

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A Mgr E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME QUATRIÈME

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
H334
Alma, California

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

1869

44601

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

SUJET DES MÉDITATIONS

POUR LA SEMAINE DE LA PENTECOTE.

Nous nous entretiendrons pieusement pendant cette semaine sur les propriétés du Saint-Esprit, propriétés qui apparaissent dans les sept dons qu'il communique aux âmes; et qui sont représentés par les propriétés et les effets du feu, sous la figure duquel il descendit dans les âmes bienheureuses de ceux qui méritèrent de le recevoir. Nous apprendrons ainsi par les fruits de grâce que ces dons opérèrent dans les premiers chrétiens, ceux qu'ils doivent opérer en nous. Ce que nous pourrons aisément reconnaître en méditant pendant toute cette semaine, l'histoire des Actes des Apôtres, qui nous fournira pour chaque jour un exemple, duquel ressortira la propriété du don du Saint-Esprit que nous méditerons.

SAINT JOUR DE LA PENTECOTE.

SUR LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT ET SUR LE DON DE SAGESSE, *QUI EST LE PREMIER DES SEPT DONS QU'IL COMMUNIQUE A NOS AMES.*

On vit briller des langues de feu sur la tête de chacun des Disciples, qui tous furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler selon qu'il leur inspirait [1].

Le Sujet d'aujourd'hui sera sur la première propriété du feu, qui est d'échauffer et de cuire les aliments qui en sont approchés, et de les rendre propres à être savourés et digérés; ce qui symbolise une des plus excellentes propriétés du Saint-Esprit, dans les âmes de ceux qui le reçoivent. Cette propriété consiste à leur communiquer le don de sagesse, qui échauffe leurs cœurs dans l'amour de Dieu, et qui leur fait goûter les sentiments et les inclinations de la charité; ce qui paraît aujourd'hui dans les Apôtres, et ce qui doit paraître en nous, selon la vocation dans laquelle Dieu nous a placés.

La Fin est, d'apprendre à nous conduire dans nos pensées et dans nos discours selon ce don de sagesse.

La Forme est en ces trois points :

1° Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

2° Grâces et dons qu'il leur communique, et premièrement, du don de sagesse.

3° Part que nous devons avoir à ce don.

PREMIER POINT.

DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR LES APOTRES.

C'est aujourd'hui que le ciel semble se déverser sur la terre, et que les hommes deviennent tout célestes et tout spirituels [2].

[1] Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ, tanquam ignis, seditque supra singulos eorum.

Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis. *Act.* II.

[2] Terra mota est, etenim cœli distillaverunt a facie Dei. *Psal.* LXVII.

La terre s'était en quelque sorte élevée jusqu'au plus haut du ciel, quand au jour de l'Ascension, un Dieu-homme s'éleva jusques au-dessus de tous les chœurs des anges, et alla se placer à la droite du Père éternel ; mais aujourd'hui le ciel descend à son tour sur la terre, quand le Saint-Esprit vient posséder si pleinement les cœurs des hommes, qu'il ne leur laisse plus rien de terrestre ni d'humain. C'est ce que voulait dire un prophète, quand il prédisait : Qu'il y aurait de nouveaux cieux, et une nouvelle terre[1]. Repassez dans votre pensée toute cette histoire admirable, représentez-vous-en toutes les circonstances... Quel est celui qui descend aujourd'hui du ciel?... Sur qui est-ce qu'il descend?... En quel lieu, en quel temps, par quels moyens, à quelle fin, et pour quels effets?... il n'y a pas une de toutes ces circonstances qui ne mérite d'être méditée à loisir.

Ce don que le ciel fait aujourd'hui à la terre n'est pas seulement un don, mais c'est l'auteur de tous les dons ; ce n'est pas seulement une grâce, mais c'est le principe de toutes les grâces ; c'est le Créateur qui vient se donner à ses créatures, c'est l'Esprit de Dieu qui vient animer l'esprit des Apôtres ; c'est l'amour incréé qui vient s'unir intérieurement à l'amour créé. Enfin, c'est cet amour personnel, qui est le terme de l'amour du Père et du Fils, le nœud adorable qui les unit ensemble, qui descend en personne dans l'âme des disciples, pour les unir par cette étroite alliance à la divinité, et les faire des dieux par participation et par adoption.

Il est vrai qu'il était déjà présent par son immensité, qui le rend aussi intime à toutes les créatures que leur essence même ; mais il ne laisse pas d'être vrai aussi qu'il y descend aujourd'hui par sa grâce, puisqu'il veut demeurer dans ces âmes saintes par une présence toute particulière, par laquelle il n'est point dans les autres créatures. En effet, il se donne à elles par ce nouveau titre qui leur est propre, et qui fait qu'il leur serait intimement présent par cette nouvelle mission quand

[1] Ecce enim creo cœlos novos et terram novam. *Isa.* LXV.

même il ne leur eût point été présent par son immensité ; et qu'il y demeurerait présent, quand, par une supposition impossible, il pourrait s'éloigner des choses qui ne subsistent que par lui et en lui.

Nous disons pour exposer ce grand mystère, qui n'est connu que par la foi, que ce divin Esprit est envoyé, parce qu'encore qu'il soit égal aux deux premières personnes de la Trinité qui l'envoient, néanmoins il est certain qu'il reçoit sa mission de ces deux personnes dont il procède. C'est le Père et le Fils éternel qui l'envoient, puisque c'est le Père et le Fils éternel qui le produisent. C'est le Verbe incarné qui l'envoie, puisqu'il a mérité par sa vie et par sa mort, qu'il fût envoyé aux hommes, après qu'il s'en serait lui-même retourné dans les Cieux, ainsi qu'il le leur avait promis. Et c'est ce même Saint-Esprit qui nous est donné du Père et du Fils, qui se donne lui-même, puisqu'il est Dieu lui-même aussi bien que le Père et le Fils. Comme il ne s'est jamais donné à de simples créatures, ni si pleinement, ni avec tant d'éclat, qu'il se donna le jour de la Pentecôte à ces premiers disciples, qui étaient assemblés dans le cénacle ; on solennise ce jour, comme le jour de sa descente, quoiqu'en effet, il descende encore tous les jours invisiblement dans les âmes des pécheurs qui se convertissent, et même dans les âmes des justes où il régnait déjà, quand il veut qu'ils fassent quelques actions héroïques et méritoires, qu'ils ne pourraient pas faire, sans ses faveurs extraordinaires.

Divin Esprit, en qui je crois comme à mon Dieu, permettez-moi d'adorer aujourd'hui votre bonté en reconnaissance des grâces infinies, qu'il lui a plu de faire à vos premiers fidèles ; j'ose aussi vous supplier avec l'Eglise, de nous en communiquer ce que vous voudrez, nous accordant surtout celle de n'y mettre aucun empêchement. Oh ! venez Esprit adorable ! Je vous proteste que vous serez le bien venu, et que vous serez adoré de toutes les puissances de mon âme ; venez, divin Esprit, remplissez tellement mon cœur de votre divine majesté, qu'il ne respire que par vous, qu'après vous, et que pour vous... Je sais

que c'est une demeure bien étroite pour votre grandeur infinie ; mais élargissez-la, je vous supplie, afin qu'elle soit capable d'être votre demeure. Je conviens que c'est un lieu trop profane pour être le temple de votre divinité ; mais sanctifiez-le par vos premières grâces, afin que vous puissiez y être reçu comme vous le méritez. Hélas ! je confesse aussi, en voyant mon indignité, que je suis trop présomptueux d'aspirer à une si grande faveur ; mais quand je considère votre bonté qui peut réparer tous mes défauts, je reconnais que ce serait la méconnaître que de ne pas espérer d'elle cette grande faveur, qu'elle désire plus ardemment me faire, que je ne saurais moi-même désirer de la recevoir. Venez donc, Esprit-Saint, venez sanctifier et diviniser mon âme ; puisque je vous ouvre mon cœur, et que vous ne demandez qu'à y entrer, qu'est-ce qui pourrait encore empêcher ce bonheur auquel j'aspire !...

Après que vous aurez ainsi contemplé et adoré ce Dieu qui descend du ciel, tournez un peu les yeux sur les personnes qui sont les premières à le recevoir, et considérez avec un sentiment de respect et de dévotion profonde, cette sainte assemblée qui était au cénacle, attendant depuis dix jours cette heureuse descente. La très-sainte Vierge y était, avec quelques autres femmes pieuses, puis les Apôtres, les disciples, et d'autres fidèles, au nombre d'environ cent vingt personnes, sur lesquelles le Saint-Esprit descendit visiblement, et auxquelles il se communiqua diversement en proportion de leur mérite[1]. Ils en furent tous remplis ; mais ils n'étaient pas également capables ; de sorte que les plus grands en mérite, comme la sainte Vierge et les Apôtres, en reçurent davantage, comme un plus grand vaisseau tiendra plus de liqueur qu'un moindre, quoiqu'ils soient tous deux pleins[2]. Or quoique ces personnes, qui reçurent aujourd'hui les prémices du Saint-Esprit, aient été les premières à le recevoir, et des mieux partagées des dons de la grâce,

[1] Hi omnes (Apostoli) erant cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus. Erat autem turba hominum simul, ferè centum viginti. *Act.* I.

[2] Imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum. *Act.* VIII.

néanmoins il ne faut pas penser que ce soit seulement pour ces personnes, ou en ce jour seulement, que le Saint-Esprit veuille se communiquer. C'est à tous les chrétiens, c'est à tous ceux qui sont en état de grâce, à tous ceux qui s'avancent dans la perfection; plus ils y avancent, et plus aussi ils ressentent les effets du Saint-Esprit; d'un autre côté plus ils reçoivent de ses grâces, et plus ils avancent dans la perfection [1]. Mon âme, ne dis donc plus que tu aurais désiré d'être du nombre de ces premiers fidèles, pour participer à leur bonheur, puisque tu peux y participer maintenant si tu veux t'en rendre digne [2]. Sois pure comme les Apôtres, imite la piété, la sainte indifférence, et la résignation de ces premiers chrétiens, et le Saint-Esprit te fera part de ses grâces, autant qu'il te sera nécessaire, et que tu en seras capable....

Ce n'est pas tout que de considérer en ce mystère les divines personnes qui donnent, et les pieux fidèles qui reçoivent ces biens du ciel; les circonstances de temps et de lieu qui les accompagnent, méritent d'être méditées... Ce fut le jour de la Pentecôte, qui était le cinquantième après la fête de Pâques, que les Juifs solennisaient religieusement; ce fut également en ce jour que Dieu donna sa loi à son peuple. Ce fut donc cette sainte journée que le Saint-Esprit choisit pour venir écrire par sa grâce dans le cœur des fidèles, les divines ordonnances qu'il avait marquées dans l'ancien Testament sur les tables de pierre [3]. Ce fut dans le même lieu où le Fils de Dieu avait laissé son corps sacré à son Eglise, en instituant le très-saint Sacrement, qu'il lui envoya aussi son Saint-Esprit, qui en devait inspirer la fréquentation journalière, en découvrir les grandeurs, en déclarer l'usage, et en faire ressentir les effets [4]... Oh! que les œuvres de Dieu ont de rap-

[1] Per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti, quem effudit in nos abundè per Jesum Christum Salvatorem nostrum. *Tit.* III.

[2] Numquid modo non datur Spiritus Sanctus; quisquis hoc putat, non est dignus accipere, datur et modo. S. Aug. serm. II *in Pent.*

[3] In corde eorum superscribam. *Heb.* VIII. *Jer.* XXXI infra.

[4] Spiritus Sanctus corda discipulorum edocuit ad plenè cognoscenda hujus

port entre elles, et qu'il y a de sagesse et de mystère dans ce rapport !...

Vous ne trouverez pas un moindre sujet d'admiration, dans la manière dont le Saint-Esprit voulut opérer ces merveilles, que dans les autres circonstances [1]. Toute cette sainte assemblée des premiers fidèles était réunie dans le cénacle, qui était l'étage supérieur de la maison, plus unis de cœur que d'habitation, et plus élevés de terre par leurs pensées que par leur demeure; quand à neuf heures du matin, le dixième jour de leur retraite, il s'éleva un grand vent, et un grand bruit dans la maison, comme si le tonnerre y eût éclaté du milieu d'une grosse nuée, qui y eût été portée par quelque tourbillon violent. Or, quand cet orage fut passé, il arriva un miracle visible, qui ne fut que la figure d'un miracle invisible, qui se faisait dans leurs cœurs. Puisqu'on vit reluire sur leurs têtes des langues de feu, et qu'ils sentirent en même temps dans leurs cœurs un changement si admirable, qu'ils connurent évidemment que l'Esprit de Dieu avait rempli leurs âmes, aussi bien que le lieu de leur demeure; que c'était l'Esprit de Dieu qui animait leurs âmes, qui sanctifiait par ses grâces toutes leurs puissances, et qui était venu les transformer en d'autres hommes, qui tiendraient plus de Dieu que de l'homme. Tout ce grand bruit qui s'était entendu n'avait été fait que pour être le signal de cette venue du Saint-Esprit, et le symbole des luttes qu'ils devaient soutenir pour conquérir les âmes à leur Maître; c'est ainsi qu'on tire l'artillerie dans une ville à l'entrée du Roi, ou au début d'une guerre, pour exciter le courage des guerriers, et les disposer au combat.

Mais quand ce divin Esprit eut pris possession de leur cœur, ils se sentirent tellement animés au combat, qu'ils allèrent sur-le-champ défier les Juifs, et commencèrent à préparer les premiers triomphes de l'Eglise, sur les ruines de leur Synagogue.

mysteria Sacramenti, nam et in eodem tempore cœpit a fidelibus frequentari. D. Th.

[1] Et factus est repentè de cœlo sonus, tamquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes. Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ, etc. Supra, *Act.* II.

Ils publièrent hautement que Jésus-Christ, que les Juifs avaient fait mourir, était le vrai Messie, ils prouvèrent si évidemment cette vérité, que leurs ennemis mêmes furent contraints de les admirer, au lieu de songer à y répondre[1]... Oh que je puis bien dire avec David, que ce changement merveilleux est un coup de la droite du Très-Haut[2]! Et comme je dois ajouter avec ce saint prophète : Que je prie Dieu qu'il étende sa main encore plus loin, pour opérer dans nous un changement semblable....

C'est en effet le bût de cette mission si merveilleuse, et la dernière circonstance que nous devons aussi méditer dans ce mystère. C'est pour achever et accomplir ce que le Fils de Dieu notre Sauveur avait commencé en faveur de la conversion et du salut de tout le monde. Ce que ce Fils bien-aimé avait mérité par sa vie et par sa mort, cet Esprit saint et adorable le vient communiquer aux hommes, pour faire un monde tout nouveau, un peuple de bénédiction, des âmes spirituelles, une Eglise toute sainte, et en un mot, pour donner à chacun les grâces et les dons nécessaires pour arriver à sa fin bienheureuse. Les Apôtres sont les premiers comblés de ces dons, pour en faire part eux-mêmes à tout le reste du monde; ce feu du ciel, que Jésus était venu apporter sur la terre, commence à s'allumer en ce petit nombre de personnes, et il doit s'étendre, par ce souffle merveilleux qui l'accompagne, jusques aux contrées les plus éloignées de la terre, et jusques aux derniers siècles. Ce grain de moutarde, qui est si petit à son origine, prendra des croissances merveilleuses avec le temps ; ce peu de levain pétri, fera lever la pâte qui nous doit nourrir pour la vie éternelle[3]....

C'est aujourd'hui que la Religion chrétienne commence à se

[1] Facta autem hac voce, convenit multitudo, et mente confusa est, quoniam audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes. Stupebant autem omnes et mirabantur ad invicem dicentes : Quidnam vult hoc esse? *Act.* II.

[2] Hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Psal.* LXXVI.
Dextram tuam sic notam fac, et eruditos corde in sapientia.

[3] Unicuique nostrum data est gratia secundùm mensuram donationis Christi ; propter quod dicit : Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus. *Ephes.* IV ; *Psal.* LXVII; S. *Luc.* XII; S. *Matth.* XV.

faire connaître plus particulièrement; c'est aujourd'hui que l'Eglise catholique se manifeste ouvertement, que les sacrements s'administrent, que la foi, que l'espérance, la charité, et les autres vertus se prêchent, se persuadent, se pratiquent. C'est pour cela que les Apôtres sortent aussitôt du lieu qu'ils n'avaient osé quitter, jusques à ce qu'ils eussent reçu cette première grâce, et dans lequel ils n'osent plus s'arrêter, après l'avoir reçue, parce qu'ils savent bien qu'ils ne l'ont reçue que pour la communiquer. Tout ce que vous connaissez de la foi, tout ce que vous éprouvez de dévotion, tout ce que vous pouvez pratiquer de vertus, n'est qu'un effet et une suite de ce qui se passe aujourd'hui pour la première fois... Ecoutez ces nouveaux prédicateurs, comme si jamais vous n'eussiez rien appris de ce qu'ils prêchent; réveillez votre foi, renouvelez votre vertu, comme si vous ne faisiez que de commencer d'apprendre ce que c'est que de croire, que d'être pieux, d'être humble, et d'être charitable; car peut-être ce qui vous perd, c'est que vous ne comprenez pas les vérités comme les Apôtres les ont enseignées, et comme les premiers chrétiens les ont crues et pratiquées. Mettez-vous parmi ceux qui vont se convertir, soupirez, désirez, changez-vous avec eux; ou si cela est fait, et qu'il ne faille maintenant que vous perfectionner, joignez-vous à la Sainte Vierge, mettez-vous en sa compagnie. Considérez ce que faisait et ce que disait la Mère de cet Homme-Dieu, qui prêchait les Apôtres, et qu'ils reconnaissaient tous pour leur souveraine maîtresse.

Comprenez-vous bien pourquoi on ne vous dit point qu'elle ait ouvert la bouche, pour publier par son témoignage la vérité de l'Evangile?... Certes, comme elle avait reçu elle seule plus pleinement le Saint-Esprit, que tous les autres ensemble, elle avait aussi reçu plus pleinement la grâce de procurer le salut des âmes, et de contribuer à leur conversion... Mais aussi, comme elle savait qu'il était plus convenable à son sexe de garder la retenue et le silence, que d'aller prêcher en public, puisqu'il y en avait assez d'autres qui pouvaient le faire, elle se

contentait de confirmer la prédication des Apôtres par son approbation, de la rendre plus efficace par ses prières, et d'édifier, par son exemple et par son autorité, ces premiers fidèles et ces premiers pénitents !... Ainsi, elle contribuait à la conversion des âmes, plus encore que les Apôtres, puisque le mérite de ses prières et de la sainteté de ses œuvres y servait plus que toutes leurs paroles... Faites ainsi selon votre condition, et selon la grâce que vous pouvez avoir reçue. Avancez la religion de tout votre possible, détruisez le péché, plantez la vertu, portez-vous ouvertement à la perfection en quelque état que ce soit, et surtout, commencez par vous faire tel que vous souhaiteriez les autres....

Vierge Sainte, en laquelle j'ai mis toute ma confiance après Dieu, je sais que vous n'êtes pas moins zélée dans le ciel pour la gloire de votre Fils et pour notre salut, que vous ne l'étiez sur la terre; si j'eusse été avec vous, et que je vous eusse demandé quelque faveur en ce jour, vous ne me l'auriez pas refusée; et pourquoi n'espérerais-je pas que vous pouvez, et voulez aussi bien me l'accorder maintenant?... Vous avez reçu la plénitude du Saint-Esprit, aussi bien que les Apôtres, pour nous en faire part, d'une manière que votre tendresse connaît. O ma bonne mère, obtenez-moi aujourd'hui la grâce de croire et d'agir conformément aux enseignements que les Apôtres ont donnés pour la première fois dans ce saint jour.

DEUXIÈME POINT.

DES GRACES ET DES DONS QUE LE SAINT-ESPRIT COMMUNIQUE AUX APOTRES, ET PREMIÈREMENT DU DON DE SAGESSE.

Comme il faut être brûlant du feu de la charité, pour pouvoir en enflammer les autres, et qu'il faut être saint avant d'être capable de sanctifier le prochain ; considérez ici plus particulièrement comment le Saint-Esprit sanctifia les Apôtres, dont il voulait se servir pour sanctifier le reste des hommes. Il les fit atteindre tout d'un coup le plus haut point de la perfection de la charité accomplie, en les faisant passer en un instant par

chacune des trois voies qui y conduisent[1]. Ils furent purifiés de tous les restes des péchés qui pouvaient être demeurés dans leurs âmes, et même ils furent faits quittes de toute sorte de peine, comme s'ils n'en eussent jamais mérité, comme s'ils eussent été tout nouvellement baptisés; en effet, c'était le baptême du Saint-Esprit qui leur avait été promis[2]. De plus, ils furent encore délivrés de toutes leurs mauvaises habitudes, des affections et des inclinations déréglées que tous les hommes ont naturellement pour les choses de la terre et de ce monde.

Ils reçurent à la même heure en perfection toutes les vertus morales et théologales, dans lesquelles nous ne faisons quelque progrès qu'avec beaucoup de temps. Enfin, ils se sentirent si intimement unis avec Dieu par cette parfaite charité, qui fait le plus haut point de la perfection des saints, qu'ils ne s'aimaient plus que pour Dieu, et qu'ils aimaient tous les hommes en Dieu, avec une affection plus vive qu'ils ne s'étaient jamais aimés eux-mêmes. Si bien que quand même il n'y aurait point eu d'enfer à craindre et de paradis à espérer, ils n'eussent pas laissé d'être prêts à exposer leur vie pour la gloire de leur Dieu; parce que ne formant plus qu'un esprit avec lui, ses intérêts les touchaient de plus près que si c'eût été leurs propres intérêts....

Aussi Dieu avait-il fait prédire aux Juifs par un prophète, qu'un jour viendrait où il ferait une nouvelle alliance avec son peuple; et qu'au lieu des menaces et des promesses, qui étaient la sanction de la première loi qu'il leur avait donnée écrite sur la pierre, il en imprimerait dans les cœurs une nouvelle, que l'amour ferait garder exactement[3]. Et par un autre

[1] Effundam super vos aquam mundam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris. *Ezech.* XXXVI.

[2] Vos autem baptizamini Spiritu Sancto. *Act.* I.

[3] Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et feriam domui Israel, et domui Juda fœdus novum non secundum pactum quod pepigi cum patribus eorum, etc. Sed hoc erit pactum quod feriam cum domo Israel post dies illos, dicit Dominus : Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde scribam eam : et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum. *Jer.* XXXI; *Hebr.* X.

prophète, il les avait encore avertis qu'il enlèverait aux hommes ce cœur, aussi dur que la pierre, sur laquelle l'Ancien Testament avait été imprimé, qui n'obéissait que par force et par contrainte, et qu'il mettrait à sa place un cœur plus souple qui se laisserait attirer par amour, et sur lequel il moulerait tout ce qu'il désirait d'eux [1]. Hélas! ce saint jour est arrivé, je vis maintenant dans ce temps de grâce, et cependant j'ai encore le cœur aussi endurci que jamais, et il s'en faut bien que je me laisse gagner par l'amour, moi qui ai tant de peine à fléchir sous les menaces et sous les promesses !... Esprit-Saint, ah ! venez donc renouveler mon cœur, qui est encore tout engourdi dans les mauvaises inclinations du vieil Adam.... Vous me direz que cela ne dépend pas de vous, mais de moi; or, aidé de votre grâce, j'ose vous assurer aujourd'hui que je désire plus que jamais que nous nous unissions ensemble... Venez donc sanctifier mon âme qui ne respire qu'après ce bonheur, et en me faisant cette première grâce, rendez-moi digne de recevoir encore toutes celles que vous avez dessein de me communiquer.

Cette sainte charité, par laquelle le Saint-Esprit s'unit si étroitement les âmes des Apôtres, en y descendant, ne fut pas seulement accompagnée de toutes les vertus, mais encore de tous les dons qu'il répand dans les cœurs, et surtout du premier et du plus important qui est le don de sagesse, lequel par des principes tout divins et tout surnaturels nous apprend à connaître les choses divines et surnaturelles. Par lui, en effet, on se familiarise avec Dieu, et les actions les plus surnaturelles deviennent en quelque sorte naturelles; par lui on entre dans les plus grands secrets de la divinité, on goûte ses sentiments, et on s'affectionne tellement à ses volontés, qu'on ne trouve point de contentement pareil à celui qu'on éprouve à méditer

[1] Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri, et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum. Et Spiritum meum ponam in medio vestri : et faciam ut in præceptis meis ambuletis, et judicia mea custodiatis, et operemini. *Ezech.* XXXVI.

et à exécuter ses ordonnances [1]. Tous les attraits du monde, et toutes les aises de la sensualité sont à dégoût pour cette âme bienheureuse, qui a goûté la douceur de son Dieu. Tout ce qui est le plus doux aux hommes de la terre, c'est ce qu'il y a de plus amer pour ces hommes transformés; et tout ce qui est le plus amer pour la nature, c'est ce qu'il y a de plus doux pour leur âme, qui ne saurait savourer autre chose que la grâce... La pauvreté est plus désirable pour ces âmes ainsi sanctifiées que ne le sont les richesses pour les plus avares; les peines et les douleurs leur sont plus agréables que ne le sont les plaisirs pour un voluptueux; enfin elles s'estiment plus honorées dans le mépris que ne le serait un ambitieux au milieu des grandeurs, parce que la vérité nous apprend qu'il faut ainsi juger des choses et s'y affectionner; et que c'est le propre de ce don de sagesse, comme dit saint Bernard, de juger et de voir les choses selon ce qu'elles valent et qu'elles méritent en vérité [2].

Voilà donc les sentiments que ce don de sagesse communique aux Apôtres, et qu'ils tâchent de persuader par leurs prédications à tous ceux qui les entendent. Ce sont ces grandeurs et ces merveilles de Dieu dont parle l'Écriture, qu'ils prêchent aux hommes, qui n'admiraient que les grandeurs et les merveilles

[1] Sapor et connaturalitas, etc. D. Thom. II, II, q. XLV.

[2] Est enim sapientia per quam utique quæque res sapiunt prout sunt. Tu ergo si diligas Dominum Deum tuum toto corde, etc. Ipso cominùs divino amore accepto in plenitudine, Spiritu totus ignescas, sapit tibi profectò Deus. Deinde sapies etiam ipse tu tibi prout es, cum te senseris nihil habere prorsus undè te ames, nisi quantum Dei es, etc.

Quis sapiens et intelliget hæc? Da mihi hominem qui ante omnia quidem ex toto se, diligat Deum; se verò et proximum, in quantum diligunt ipsum : inimicum autem tanquam aliquandò forsitan dilecturum; porro parentes carnis suæ germanius propter naturam, spirituales vero eruditores suos profusius propter gratiam : atque in hunc modum ad cætera quæque Dei ordinato tendat amore, despiciens terram, suscipiens cœlum, utens hoc mundo tanquam non utens, et inter utenda et fruenda intimo quodam mentis sapore discernens, ut transitoria transitoriè et ad id duntaxat quod opus et prout opus est, curet : æterna desiderio amplectatur æterno. Talem inquam da mihi hominem, et ego audacter illum sapientem pronuncio, cui nimirum quæque res revera sapiunt prout sint, et cui in veritate atque securitate competit gloriari et dicere, quia ordinavit in me charitatem. S. Bern. serm. L *in Cant.*

du monde, pour les désabuser de leurs fausses opinions [1]. C'est en leur apprenant cette sagesse du ciel, qui est la vraie sagesse, qu'ils discréditent la fausse sagesse de la terre, qui ne cherche que ses intérêts; sagesse doublement fausse encore, d'après laquelle, plus semblables à des animaux qu'à des êtres raisonnables, les hommes ne voient que leurs plaisirs; ou bien d'après laquelle, plus dociles aux inspirations de Satan qu'à celles du Saint-Esprit, ils se laissent dominer par la vanité, l'ambition ou l'orgueil [2].

Un jour, dit le Sage, je fus si heureux que le ciel m'accorda ce beau don de sagesse, qui vaut incomparablement davantage que tous les autres dons qu'il pouvait m'octroyer : mais ce fut après avoir soupiré longtemps par mes désirs, et après l'avoir demandée instamment par mes vœux et par mes prières [3]. Est-ce ainsi que vous la désirez et que vous la demandez? Si quelqu'un a besoin de sagesse, dit un de ces Apôtres, qu'il la demande, et il l'obtiendra; mais qu'il la demande avec foi, sans hésiter, et il l'obtiendra infailliblement, pourvu qu'il croie qu'il en a besoin, et qu'il témoigne la désirer [4]. Mais, hélas! notre malheur et notre folie, c'est de nous croire si sages, que nous ne pensons pas avoir besoin d'autre sagesse....

TROISIÈME POINT.

PARTICIPATION QUE NOUS DEVONS AVOIR A CE DON DE SAGESSE.

Il est vrai que si nous sommes en état de grâce, nous avons déjà quelque participation à ce don de sagesse; mais, comme il s'en faut beaucoup qu'il nous ait été donné dans la même perfection qu'il fut accordé aux Apôtres, nous ne devons point cesser de le désirer et de le demander tous les jours, afin de

[1] Loquentes magnalia Dei. *Act.* II.

[2] Sapientia terrena animalis, diabolica. *S. Jac.* III.

[3] Optavi et datus est mihi sensus, et invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ : et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. *Sap.* VII.

[4] Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei. Postulet autem in fide nihil hæsitans. *S. Jac.* I.

pouvoir le posséder plus pleinement, et afin d'en user plus avantageusement. Ce n'est pas que nous devions prétendre pouvoir absolument obtenir ce don d'une manière si parfaite, qu'il épure notre entendement de toutes les imaginations de la chair et du monde, et notre volonté de tous les mouvements déréglés que peuvent lui faire éprouver les diverses concupiscences. Non, cela n'appartient qu'à des Apôtres. Mais il faut du moins tâcher de l'avoir avec cette perfection, qu'il ne soit plus en la puissance de tous les sentiments et de tous les mouvements naturels, de nous empêcher de croire ses maximes et d'agir selon ses inspirations [1]. Il faut que la clarté de ses lumières, qui viennent du ciel, efface tous ces petits feux follets, qui ne viennent que de l'enfer et du monde, et que ce soient les maximes éternelles, et non pas les maximes du monde, qui fassent notre prudence et qui règlent notre conduite. Assurément, les maximes du monde nous feront faire de lourdes fautes, contre les maximes éternelles; et ces fausses clartés, qui, comme les feux follets, ne viennent que de la terre, feront disparaître ces divins rayons, qui doivent nous éclairer d'une lumière venue du ciel [2]. Il faut que cette sainte affection que nous donne pour Dieu le don de sagesse, étouffe toutes les affections déréglées, que nous pourrions avoir naturellement pour tout ce qui n'est pas Dieu, de peur que ces affections naturelles ne pervertissent tellement notre cœur, qu'il n'oublie à la fin l'amour que nous devons avoir pour Dieu [3]. Il faut que ce goût

[1] Si intraverit sapientia cor tuum et scientia animæ tuæ placuerit, consilium custodiet te, et prudentia servabit te, ut eruaris a via mala et ab homine qui perversa loquitur. *Prov.* II.

[2] Nos autem non Spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis, quæ et loquimur non in doctis humanæ sapientiæ verbis, sed in doctrina Spiritus, spiritualibus spiritualia comparantes. I *Cor.* II.

[3] Mais, ô malheur déplorable! un faux plaisir l'emporte dans une âme dévouée au monde. Elle regarde comme des délices les épines qui la déchirent, parce qu'elle n'a ni connu, ni goûté la douceur de Dieu et les agréments intérieurs de la vertu. Ceux, au contraire, qui ont un parfait mépris du monde, et s'efforcent de vivre pour Dieu sous une sainte discipline, savent quelle est cette

de la grâce, qui nous est donné par cette divine sagesse, nous inspire du dégoût pour tout ce qui est trop agréable à la nature, de peur que si nous venions à aimer les plaisirs de la nature, les contentements de la grâce ne nous parussent trop fades et sans goût....

Il n'y a rien de plus pur que cette divine sagesse, dit le Sage, car elle ne saurait souffrir la moindre impureté du monde, et l'on se tromperait bien fort, dit Job, si on allait la chercher où règnent les plaisirs, et où chacun ne cherche que ses aises [1]. De vrai, comment ce divin Esprit, qui est infiniment plus pur que l'esprit des anges, en qui il a trouvé des fautes qu'il n'a pu souffrir, pourrait-il demeurer dans un cœur charnel et impur, puisque c'est déjà beaucoup, que l'excès de sa bonté l'ait porté jusqu'à vouloir demeurer dans un cœur de chair, quand même il serait le plus pur du monde?... Vous voyez donc qu'il n'y a point de péché qui soit plus contraire à ce don de sagesse, qui nous fait aimer Dieu avec tendresse, que le péché de l'impureté, qui nous fait aimer d'une manière coupable une créature, en ravissant notre cœur à Dieu pour le lui donner : puisque même ce don ne saurait s'accorder avec la plus honnête affection que nous pourrions avoir pour quelque créature que ce soit, si cette affection ne procède de la charité que nous devons à Dieu, et si au lieu de venir de la grâce, elle ne vient que de l'inclination naturelle [2]. C'est pour cela que vous avez déjà médité ce que Notre-Seigneur dit à ses Apôtres, qu'il fallait même qu'il se séparât d'eux, afin qu'ils reçussent son Saint-Esprit; parce que ce divin Esprit ne pouvait point descendre dans leurs cœurs, tant qu'ils seraient attachés d'une manière trop naturelle à son humanité [3].

divine douceur promise au vrai renoncement; ils comprennent mieux les égarements grossiers du monde et les diverses illusions auxquelles il est sujet. *Imitat.* liv. III, ch. xx.

[1] Sapientia ubi invenitur, et quis est locus intelligentiæ? Nescit homo pretium ejus, nec invenitur in terra suaviter viventium. *Job.* xxviii.

[2] Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera : et ideò nihil inquinatum in eam incurrit. *Sap.* vii.

[3] Expedit vobis, ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos. *S. Joan.* xvi.

Et c'est pour cela que les saints les plus avancés dans les voies intérieures craignent plutôt les consolations spirituelles qu'ils ne les désirent, de peur que s'ils aimaient trop les consolations de Dieu, ils n'aimassent pas assez le Dieu des consolations[1]...

Comparez donc aujourd'hui le Créateur avec la créature, et voyez lequel des deux mérite davantage d'occuper votre cœur... Comparez le Saint-Esprit, qui est l'esprit de Jésus-Christ, l'esprit de Dieu et l'esprit de la sagesse, qui vous rendra incomparablement plus sage que tous les sages du monde, puisqu'il vous montrera que leur sagesse prétendue n'est qu'une vraie folie; comparez-le, dis-je, avec cette affection naturelle qui domine si entièrement votre cœur, qu'elle l'empêche de posséder et d'être possédé de ce divin amour. C'est aujourd'hui que la Sagesse s'offre à tous ceux qui la voudront recevoir, et qu'elle appelle les hommes par le nom de petits enfants, parce qu'ils montrent qu'ils n'ont point encore de discrétion, puisqu'ils s'amusent à des misères et aux futilités de la terre, qui ne sont capables d'occuper que de petits esprits; elle les appelle afin de les former, de les rendre raisonnables, d'en faire des hommes, des hommes sages, spirituels et divins[2].

A la vérité, si vous n'acceptez pas la faveur qu'elle vous présente, et si vous affectionnez encore quelque chose à son préjudice, vous montrez bien que vous avez moins de jugement qu'un enfant; car un enfant, sachant bien qu'il est un enfant, se rend docile, et se fait sage de la sagesse de son maître, ou de son gouverneur; et vous, ne vous imaginant pas que vous n'êtes qu'un véritable enfant, vous demeurez dans votre enfance. Oh! aveuglement de l'amour-propre! Oh! quel dérèglement d'aimer jusqu'à son aveuglement, sans vouloir le connaître!... Venez

[1] Non solum temporalis lætitia, sed et spiritualis est tentatio possidenti; ita ut aliquandò indigeam Angelo corripiente, et Angelo Satanæ qui me colophizet, undè et Salomon ait : Divitias et paupertatem ne dederis mihi. S. Hieron.

[2] Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam : In capite turbarum clamitat dicens : Usquequò parvuli diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia, cupient? Convertimini ad correptionem meam, et proferam vobis Spiritum meum, et ostendam verba mea. *Prov.* I.

donc, Esprit divin, et remplissez tellement mon cœur de votre sainte charité, qu'il n'y ait plus de place pour aucune autre affection....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Quelle lumière, et quel beau jour pour la terre ! Quelle grâce sur les Apôtres! quelle bénédiction sur les hommes ! quel assemblage de merveilles en la descente de ce divin Esprit : soit qu'on considère celui qui descend, soit ceux qui le reçoivent, soit le lieu, le temps ou la manière, et les autres circonstances de ce mystère...

On dirait que la terre est devenue le ciel, et que chacun de ces disciples, qui reçoit le Saint-Esprit, est un Dieu, puisqu'il a l'esprit et la vie de Dieu même. Cependant, ce n'est aujourd'hui que le jour de leur naissance spirituelle, c'est le jour de leur baptême du Saint-Esprit... Que sera-ce donc d'ici à dix et à vingt ans, qu'ils iront toujours croissant en perfection ? Ah ! que je puisse aujourd'hui naître en esprit, et commencer avec eux, pour finir comme eux. Venez, Esprit-Saint, venez, et me baptisez si pleinement de vos grâces, que je puisse recouvrer ma première innocence.

DEUXIÈME POINT.

Le don de sagesse qu'il leur communique.

Entre les grâces et les dons du Saint-Esprit, celui de la sagesse est le premier ; il nous fait clairement voir et goûter les choses de la foi et de la perfection, nous inspirant le dégoût de ce qui y est opposé. Oh ! que les Apôtres en furent remplis ; puisque la gloire, les biens et les plaisirs du monde leur devinrent méprisables, et que les affronts, la pauvreté et les souffrances, étaient tous leurs plaisirs. C'est là la vraie sagesse, mais la sagesse du ciel, et non pas la sagesse de la terre....

Voudriez-vous bien avoir cette sagesse ? Mais elle n'est que folie devant les hommes. Voudriez-vous être estimé fou et insensé devant les hommes ?... C'est ce à quoi nous ne pouvons nous résoudre, et c'est pourquoi nous aimons mieux n'avoir point cette sagesse du ciel, de peur de perdre celle de la terre. Nous pensons que les hommes d'aujourd'hui

sont plus sages que les Apôtres, et que l'esprit du monde est un meilleur esprit, que le Saint-Esprit qui vient le réformer. Quoiqu'on prie et qu'on invoque le Saint-Esprit, on n'en veut point, si on ne quitte celui du monde. Retire-toi, esprit maudit; et vous, venez, Oh! venez Esprit-Saint, venez sanctifier mon âme...

TROISIÈME POINT.

Participation que nous devons avoir à ce don de sagesse.

Ce don de sagesse qui nous fait aimer Dieu, et tout ce qui regarde son service, nous inspirant une haute estime de ses grandeurs, est un don qui se fait à tous ceux qui sont en état de grâce. Mais comme nonobstant la grâce, nous pouvons avoir des affections qui nous attachent aux créatures, ce don s'augmente ou diminue, à proportion que nous avons plus ou moins de ces affections trop naturelles; parce que toute affection, si elle est tant soit peu déréglée, pervertit la volonté et obscurcit l'entendement, et par conséquent, empêche ces deux principales puissances de l'âme de ressentir les effets de cette divine sagesse. Ne sait-on pas que Salomon, le plus sage des hommes, devint le plus insensé par suite de ses folles amours...

Et n'est-ce pas ce que Notre Sauveur disait à ses Apôtres? N'est-ce pas ce que nous avons autrefois médité; que s'il ne purifiait pas par son absence cette affection trop naturelle qu'ils avaient pour sa présence visible, ils resteraient incapables de recevoir le Saint-Esprit?. . Et que dirait-il de tant d'autres affections qui couvent dans votre cœur?... Pensez-vous que cet Esprit soit moins saint maintenant qu'il n'était alors, et qu'il aime moins la pureté de cœur? Cet esprit de Dieu n'est pas changeant comme le nôtre, qui sera demain dans la dissipation, s'il est aujourd'hui dans la retenue ; car c'est essentiellement qu'il est Saint, et c'est éternellement qu'il le sera, et par conséquent, qu'il ne pourra jamais demeurer avec une âme impure. Délibérez là-dessus s'il vaut mieux régler vos affections naturelles, pour posséder le Saint-Esprit, ou abandonner ce divin Esprit, pour ne pas vouloir quitter vos affections naturelles.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE PRÉDICATION FAITE AUX JUIFS PAR SAINT PIERRE

ET DU DON D'ENTENDEMENT.

Saint Pierre avec les Apôtres se lève au milieu de tout ce peuple qui s'était assemblé auprès d'eux, et parlant fort haut, afin que tout le monde l'entendît : Je vous supplie de m'écouter, dit-il à toute cette assemblée, car j'ai de grandes choses à dire à tous les Juifs, et surtout à ceux de Jérusalem [1].

Le Sujet concerne la première prédication de l'Evangile, qui fut faite publiquement aux Juifs après la mort de Notre-Seigneur, dans laquelle nous reconnaissons le don d'entendement, tant dans le prédicateur que dans les auditeurs; don qui a, comme le feu, la propriété d'éclairer. Nous verrons, en effet, comment saint Pierre en prêchant en était éclairé, comment les Juifs l'écoutant en furent illuminés; et comment enfin il éclaire notre foi, si nous n'étouffons point ses lumières dans notre esprit, en traitant trop délicatement notre corps.

La Fin est, de comprendre les effets et le besoin que nous avons de ce don d'entendement pour chercher, avec l'aide de Dieu, à nous le procurer.

La Forme est en ces trois points :

1° Ecoutons saint Pierre prêchant.

2° Remarquons le don d'entendement dans ce divin prédicateur et dans ses auditeurs.

3° Examinons-nous pour voir si l'on a obtenu ce don, et qu'est-ce qui peut nous en priver.

[1] Stans autem Petrus cum undecim, levavit vocem suam, et locutus est eis : Viri Judæi, et qui habitatis Jerusalem universi, hoc vobis notum sit, et auribus percipite verba mea. *Act.* II.

PREMIER POINT.

ECOUTONS SAINT PIERRE PRÊCHANT.

Nous avons entendu hier les Apôtres qui entretenaient les Juifs des merveilles de Dieu; mais ce n'était en quelque sorte qu'un entretien particulier, et non pas un discours public ni une prédication. Néanmoins, comme ces premiers chrétiens parlaient toute sorte de langues, et qu'en parlant même leur langue naturelle, ils étaient entendus par les étrangers, comme s'ils eussent eu des interprètes[1]: qu'avec cela ils discouraient pertinemment sur les plus profonds mystères de l'Ecriture; et qu'au reste, chacun les connaissait pour des hommes qui n'avaient jamais étudié, et qui ne s'étaient jamais mêlés d'instruire les autres, les Juifs en demeurèrent fort étonnés. Tandis que les uns commençaient à se laisser gagner à la foi par ces miracles, et qu'admirant leurs discours, dont ils se sentaient touchés, ils ne cessaient de les interroger pour s'instruire davantage, les autres obstinés et mauvais se moquaient d'eux et disaient que c'étaient des hommes ivres, qui, après avoir bu, venaient conter des folies et des extravagances[2].

Cela fut cause que les disciples se turent, afin que les Apôtres pussent se faire entendre, et informer ce peuple des merveilles que Dieu avait opérées dans leurs personnes, les Apôtres eux-mêmes cédèrent à saint Pierre l'honneur de parler à toute cette assemblée. Ce premier chef de l'Eglise se leva donc pour entretenir publiquement, sur ce qui venait de se passer, cet auditoire nombreux qui s'était amassé autour de lui[3], et fit sur-le-champ la première prédication qui a jamais été faite dans l'Eglise; il y réussit si bien, qu'il y eut trois mille Juifs qui se convertirent sur l'heure même[4].

[1] Audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes.

[2] Stupebant autem omnes et mirabantur, ad invicem dicentes : Quidnam vult hoc esse? Alii autem irridentes dicebant quia musto pleni sunt isti.

[3] Stans autem Petrus cum undecim, levavit vocem suam et locutus est eis.

[4] Ex hoc jam homines eris capiens. *S. Luc.* v.

Oh ! que cette première pêche fut heureuse pour ce saint, qui avait quitté la pêche des poissons pour travailler à la pêche des hommes ! Qu'il connut bien que les promesses de son Maître n'étaient point vaines, quand il le retira de son premier métier pour l'élever a ce haut ministère, où il devait gagner plus d'hommes à Dieu, qu'il n'avait pris de poissons en gardant ses filets. Mais admirez l'éloquence toute divine de ce premier prédicateur de l'Evangile. Cet excellent orateur, auquel le Saint-Esprit vient d'apprendre tous les secrets de la rhétorique qui sont propres à gagner les cœurs, commence son discours par un exorde que les ennemis eux-mêmes lui fournissent. Comme ces Juifs avaient reproché aux chrétiens que c'était la fumée du vin qu'ils avaient bu qui, leur montant à la tête, leur faisait proférer ces extravagances que les simples prenaient pour des révélations, ce divin Apôtre, qui était obligé de répondre à un reproche si injurieux, prit de là occasion de leur apprendre les merveilles qui s'étaient opérées en leur personne par la descente du Saint-Esprit, et les mystères qui étaient signifiés par ce miracle.

Il leur dit donc que c'était à tort qu'on les accusait d'ivrognerie, puisqu'à l'heure qu'il était, on savait bien qu'ils étaient encore à jeun ; mais que s'il paraissait quelque ferveur extraordinaire dans leurs discours, on devait l'attribuer à l'esprit de Dieu qui les possédait, et se souvenir de ce qui avait été prédit par un de leurs Prophètes : Qu'un jour viendrait, que ce divin Esprit descendrait dans l'esprit des hommes, qu'il leur donnerait des visions et des révélations, et qu'il les transporterait dans un saint enthousiasme, qui les ferait prophétiser[1]. Et quand

[1] Non enim sicut vos æstimatis hi ebrii sunt, cum sit hora diei tertia, sed hoc est quod dictum est per prophetam Joel : Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus, effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, etc. Viri Israelitæ, audite verba hæc : Jesum Nazarenum virum approbatum a Deo in vobis, virtutibus et prodigiis, et signis quæ fecit Deus per illum in medio vestri, sicut et vos scitis : Hunc definito consilio et præscientia Dei traditum, per manus iniquorum affigentes interemistis, quem Deus suscitavit solutis doloribus inferni, juxta quod impossibile erat teneri illum ab eo : David enim dicit, etc.

il les eut rendus attentifs par cette insinuation, il crut que puisqu'il était écouté, il fallait achever de leur découvrir ce qu'il voulait qu'ils sussent. C'est pourquoi en continuant il leur déclare que c'est par le mouvement de cet Esprit de Dieu qui anime leurs cœurs, et auquel ils ne peuvent résister, qu'ils ont été poussés à leur apprendre que ce Jésus qu'ils ont fait mourir était le vrai Messie, et le roi légitime qui avait été promis au peuple d'Israël, pour le délivrer de son esclavage et de ses autres misères. Il leur prouva cette vérité par quantité de témoignages, tirés de leurs Ecritures, auxquels il n'y avait rien à répondre. Mais voyant que la mort et le supplice que son Maître avait souffert si honteusement sur une croix, était cause qu'ils ne pouvaient se décider à le reconnaître pour ce qu'il était, il leur apprend que celui qu'ils croyaient mort sur la terre vivait glorieux dans le Ciel ; qu'ils ne l'ont crucifié que parce qu'il l'avait permis ; mais qu'il est ressuscité, parce qu'il l'a voulu, et quand il l'a voulu ; qu'il règne maintenant à la droite de Dieu son Père, comme celui qui a été sacré le roi de tous les hommes; et que ce Saint-Esprit qui leur a été envoyé de sa part, n'est descendu sur la terre que pour porter ce témoignage à son honneur : et qu'au reste, s'ils ne veulent pas le croire à sa parole, qu'ils s'en rapportent à David, qui a prophétisé si clairement tout ce qu'il leur dit, qu'il est impossible d'en douter [1].

A peine avait-il achevé de parler, que voilà trois mille personnes, qui touchées de sa prédication, commencèrent tous ensemble, d'une même voix, à déclarer à lui et aux autres Apôtres, qu'ils se rendaient à ces vérités, qu'ils croyaient tout ce qu'il venait de leur apprendre ; et qu'au reste, il n'avait qu'à leur

[1] Propheta igitur (David) cum esset et sciret quia jurejurando jurasset illi Deus de fructu lumbi ejus sedere super sedem ejus, providens locutus est de resurrectione Christi, quia neque derelictus est in inferno; neque caro ejus vidit corruptionem. Hunc Jesum ressuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus.

Dextera igitur Dei exaltatus, etc. Certissimè sciat ergo omnis domus Israel, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus, hunc Jesum quem vos crucifixistis.

dire ce qu'ils avaient à faire pour témoigner leur foi, puisqu'ils étaient prêts à faire tout ce qu'il leur dirait [1].

Saint Pierre donc, qui avait été heureux que son sermon eût été interrompu par ces nouveaux convertis, qui témoignaient si hautement par leur conversion, combien la grâce de Jésus-Christ était puissante et efficace, fut aussi content de pouvoir reprendre la parole pour répondre à leur requête, et leur enseigner qu'il fallait faire pénitence de leurs péchés passés, pour obtenir entièrement la grâce qui leur était promise. Il ajouta qu'elle leur serait infailliblement donnée par le baptême, où le Saint-Esprit même leur serait envoyé ; mais surtout, qu'il leur recommandait d'être bien fidèles, et de se persuader fermement, que quisqu'il y allait de la vie éternelle et de leur salut, ils devaient quitter généreusement toutes les prétentions et toutes les considérations du monde, qui étaient capables de corrompre leur fidélité, et se retirer pour cela de la compagnie de ceux qui ne cherchaient qu'à les distraire de cette sainte croyance. En un mot, il leur recommande de fuir absolument toutes les occasions où il y aurait danger pour leur foi, pour leur âme et leur salut.

C'est saint Luc qui nous rapporte une bonne partie de cette prédication apostolique, mais c'est à vous à méditer la ferveur avec laquelle ce saint Apôtre animait son discours... Vous pouvez en conjecturer quelque chose par le fruit qui suivit, et par cette grande conversion qu'elle causa [2]. Apprenez de là, que si vous prechiez votre cœur dans votre méditation, avec une ferveur semblable à celle qu'apporta ce saint Apôtre à prêcher les Juifs ; quelque endurci qu'il soit, il se laisserait fléchir par la grâce. C'est par cette marque, nous dit saint Jean, que nous

[1] His autem auditis compuncti sunt corde, et dixerunt ad Petrum et ad reliquos Apostolos : Quid faciemus, viri fratres ? Petrus verò ad illos : Pœnitentiam, inquit, agite, et baptizetur unusquisque vestrùm in nomine Jesu Christi in remissionem peccatorum vestrorum. Aliis etiam verbis plurimis testificatus est, et exhortabatur eos, dicens : Salvamini a generatione ista prava.

[2] Qui ergo receperunt sermonem ejus, baptizati sunt, et appositæ sunt in illa die animæ circiter tria millia. *Act.* II.

connaissons que c'est la vérité qui nous est représentée, quand nous en ressentons ce bon effet, que nos cœurs sont persuadés de ce qu'elle nous fait connaître[1]. La pensée de Jésus-Christ crucifié, d'un Dieu offensé, d'un bonheur éternel, et de la malice du siècle, ne manquerait jamais de produire ces effets miraculeux, si vous les considériez comme il faut, et comme vous le pouvez, si vous voulez. Pourquoi ne le voulez-vous pas?...

DEUXIÈME POINT.

REMARQUONS LE DON D'ENTENDEMENT DANS CE DIVIN PRÉDICATEUR ET DANS SES AUDITEURS.

Ce fut dans cette célèbre prédication, que le Saint-Esprit éclaira le prédicateur et ses auditeurs du don d'entendement, qui fait concevoir clairement les mystères les plus cachés de la foi, et qui fait acquiescer la volonté aussitôt qu'ils lui sont proposés[2]. Sur quoi vous remarquerez que quand il s'agit de croire quelque article de foi, ou quelque passage de l'Ecriture, il arrive souvent que notre volonté n'a point d'inclination pour s'affectionner à des maximes qui sont toutes contraires à ses désirs naturels. De même notre esprit n'est qu'un aveugle pour ces lumières surnaturelles qui sont au dessus de sa raison, et qu'il a même de la peine à concevoir, bien loin de pouvoir les comprendre; au reste, il se laisse souvent gagner par les opinions du monde, qui lui fait croire que ces maximes, qui ne s'accordent point avec les siennes, ne sont pas croyables?.... D'où il suit, ou qu'on n'y ajoute point foi, ou, qu'enfin, si l'on oblige son jugement à les croire, cette foi est si obscure et si faible, qu'il y a grand sujet de craindre que ce ne soit pas une véritable foi. Mais quand ce don d'entendement se joint à notre foi, il ôte tous ces nuages, il affermit nos faiblesses, et nous fait reconnaître ces vérités surnaturelles avec plus de cer-

[1] In hoc cognoscimus, quoniam ex veritate sumus : et in conspectu ejus suadebimus corda nostra. I *S. Joan.* III.

[2] Intelligere quasi intùs legere, quod naturali, nec ipso fidei lumine satis clarè possum in scripturis et creaturis. S. Thom. II, II, q. VIII.

titude que la science ne peut nous découvrir les vérités naturelles par ses démonstrations, et que le soleil même ne découvre les objets à nos yeux ; en sorte que notre esprit ne saurait y contredire, ni notre volonté s'y opposer [1]...

Regardez comme saint Pierre, qui n'avait jamais étudié, et qui, peut-être, n'avait jamais lu un livre de l'Ecriture, rapporte plusieurs passages des Prophètes et des Psaumes de David, comme si toute sa vie il n'avait fait que feuilleter l'Ecriture sainte [2]. Il les explique si à propos selon leur vrai sens, qu'il faut avouer qu'il n'y a point de plus clair témoignage pour prouver que Jésus est le vrai Messie, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, et qu'il est vivant au ciel, que ces endroits des Prophètes de l'ancien Testament, cités par ce prince des Apôtres, et proposés aux Juifs dans son premier sermon.

Oh ! dit saint Léon, admirant ce miracle, qu'il faut peu de temps à la Sagesse pour éclairer notre esprit ! et qu'on apprend bien vite, quand on a Dieu pour maître [3] !...

Reconnaissez aussi ce don d'entendement dans ces auditeurs qui se convertirent si promptement à cette prédication, qu'ils ne demandaient plus rien, sinon ce qu'ils devaient faire, pour montrer par leurs actions la sincérité de leur croyance ; car sans ce don eût-il été possible qu'ils eussent été convaincus de la vérité de ces mystères, à la simple proposition qu'on leur en faisait ?... Etait-il si aisé pour les Juifs de croire qu'on devait adorer comme un Dieu vivant et glorieux, un homme que leurs pontifes avaient fait mourir sur une croix, comme un séducteur et comme un faux prophète ?... Ne pouvaient-ils point douter du sens des Ecritures, ou s'en faire instruire par leurs docteurs, ou se donner le temps d'y penser ?... Mais non, les voilà persuadés entièrement de la vérité proposée ; ils la croient

[1] Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam et custodiam mandata tua. *Psal.* CXVIII.

[2] Comperto quod homines essent sine litteris, et idiotæ. *Act.* IV, 13.

[3] O quam velox est sermo Sapientiæ, et ubi Deus magister est, quam citò discitur quod docetur ! S. Leo, serm. 1 *de Pent.*

si fermement qu'ils n'ont plus aucun doute, qu'ils s'offrent à faire tout ce qu'il plaira aux Apôtres de leur ordonner. Aussitôt qu'ils ont appris de leur bouche qu'il y allait de leur salut, s'ils ne se séparaient de cette misérable nation, qui avait si maltraité celui qui était venu les sauver, ils quittent leurs plus proches, ils renoncent à tous les intérêts de leurs familles et de leurs pays, pour suivre des personnes qui leur étaient auparavant inconnues, et qui ne pouvaient que leur être suspectes, s'ils n'avaient eu d'autre lumière que celle du jugement humain et de la prudence naturelle [1]. Et quoi que leur puissent dire les autres, qui ne les imitaient pas dans leur conversion, quoiqu'ils se moquent de leur simplicité, quoiqu'ils les prennent pour des simples qui se laissent duper par des charlatanneries, ils demeurent si fermes dans la doctrine qu'ils ont apprise des Apôtres, que la synagogue ne leur est plus rien en comparaison de l'Eglise. Ils deviennent eux-mêmes des prédicateurs; et voilà encore qu'en très-peu de temps des milliers de personnes les imitent dans leur conversion, et se font baptiser par les Apôtres....

Oh Seigneur, que vous êtes puissant! Mais aussi que vous êtes redoutable dans votre puissance, et que vos jugements y sont adorables!... Il est vrai que ces conversions si soudaines sont admirables, mais puisqu'il vous plaisait de faire ces merveilles, et de convertir ainsi les hommes par ces premières prédications, pourquoi tous ne sont-ils pas convertis?... D'où vient que, tandis que les uns ouvrent les yeux de leur esprit à la lumière de la grâce, pour voir ces vérités surnaturelles, tous les autres demeurent dans leur aveuglement, quoique le même sermon ait lieu pour ceux-ci, aussi bien que pour ceux-là; quoique le Saint-Esprit frappe leur entendement de ses rayons pour les

[1] Erant autem perseverantes in doctrina Apostolorum, et communicatione fractionis panis et orationibus. Fiebat autem omni animæ timor : et metus erat magnus in universis. Quotidiè quoque perdurantes unanimiter in templo, et frangentes circa domos, panem sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis, et collaudantes Deum, et habentes gratiam ad omnem plebem. Dominus autem augebat qui salvi fierent quotidiè in idipsum. *Act.* II.

éclairer, quoique votre bonté divine présente les mêmes grâces aux uns comme aux autres ; pourquoi ces célestes lumières laissent-elles les uns aveugles, tandis qu'elles ouvrent les yeux aux autres?...

Mon âme, adore ces secrets, plutôt que de les rechercher trop curieusement, et contente toi de savoir que la grâce que Dieu te fait de le connaître, est d'autant plus grande, qu'il y en a moins à qui elle est faite, et que tu as d'autant plus d'obligation d'y coopérer fidèlement, qu'il y en a moins qui la rendent efficace!... Une âme bien convertie qui se donne tout à fait à son Dieu, en vaut dix mille, qui ne l'aiment et ne le servent qu'à moitié....

TROISIÈME POINT.

EXAMINONS SI NOUS AVONS REÇU CE DON, ET QU'EST-CE QUI PEUT NOUS EN PRIVER.

Le don d'entendement est communiqué diversement aux personnes qui le reçoivent ; aux uns plus parfaitement, et aux autres avec moins d'étendue. Car comme il y a trois livres où Dieu a écrit tous ses secrets, l'un qui est grand, l'autre petit, et le troisième, qui est grand et petit tout à la fois ; ainsi il en rend quelques-uns intelligents dans tout ce qui est contenu en ces trois volumes, et se contente d'ouvrir l'esprit aux autres, pour leur faire comprendre les mystères de l'un, sans les instruire si particulièrement de ce qui est dans les autres.

Le grand livre des merveilles de Dieu, c'est l'univers, et ceux-là ont reçu le don d'entendement pour y pouvoir étudier, qui, pénétrant jusques au fond de l'essence des créatures qui paraissent à leurs yeux, remarquent la dépendance qu'elles ont du créateur qui les a faites, qui les conserve par sa puissance, par sa bonté, et pour sa gloire. Si bien que le reconnaissant lui-même, tel qu'il s'est caché dans ces créatures, ils reconnaissent que c'est lui qui les fait subsister, qui les fait opérer, et qui opère même avec elles, et par elles[1]. Ces hommes ainsi

[1] Universa hæc mundi moles perinde est ac liber litteris exaratus, palàm contestans ac deprædicans gloriam Dei. S. Basil. hom. II *in hexam.*

éclairés ne sont pas comme ces ignorants, qui n'admirent et qui n'aiment que ces effets créés, sans songer, ni à leur première cause, ni à leur dernière fin. Mais au contraire ils n'admirent que la puissance, la sagesse, et la bonté de ce divin ouvrier, en admirant ses ouvrages; et s'ils y voient quelque chose d'aimable, cela les porte à aimer celui qui a donné à de simples créatures ces perfections, qui ne sont que les rayons et les ombres de ses perfections infinies [1].

Le petit livre, qui est l'extrait de toutes les merveilles de Dieu, c'est la conscience; livre fermé pour tous ceux qui ne sont pas éclairés de l'Esprit de Dieu, et qui est non-seulement ouvert, mais lu et compris par tous ceux qui ont reçu le don d'entendement. Car ils savent développer tous les plis et les replis de leur âme; ils savent connaître toutes les pensées de leur esprit, ils savent discerner tous les divers mouvements et les plus secrètes intentions de leur cœur; ils savent sonder jusques au fond de leurs inclinations, pour reconnaître celles qui les portent au bien, et celles qui les attirent au mal [2]. Ils savent reconnaître les véritables inspirations, d'avec les illusions; les mouvements de la grâce, d'avec les mouvements de la nature; ce qui est de conseil, d'avec ce qui est d'obligation; et ce qui est de plus grande perfection, d'avec ce qui est simplement de conseil ordinaire....

Enfin, un troisième livre grand et petit tout ensemble, où Dieu a imprimé tous les mystères, c'est l'Ecriture-Sainte, qui est un grand livre pour les esprits humbles, et qui paraît petit aux grands esprits du monde, qui ne le comprennent pas [3]. Il est

Delectasti me Domine in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo.

[1] Quam magnificata sunt opera tua, Domine, nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.

Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. *Psal.* XCII.

[2] Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus. *Rom.* II.

Unicuique est liber sua conscientia, et ad hunc librum discutiendum et emendandum omnes alii inventi sunt. Lib. *de int. domo*, cap. XXVIII apud S. Bern.

[3] Quæ Dei sunt, nemo cognovit nisi Spiritus Dei. Nos autem non spiritum hu-

grand en effet, par les vérités admirables qu'il contient; mais il est petit en apparence, par la simplicité de son style. Or ce livre sacré qui nous apprend une science, qui est au-dessus de toutes les connaissances naturelles de notre raison, ne peut être entendu que par ceux qui ont l'esprit éclairé surnaturellement, par ce don d'entendement, et il ne se laisse comprendre qu'à proportion des lumières, qui nous sont communiquées par l'esprit de Dieu [1]. Les uns ont seulement ce don pour croire avec plus de docilité, pour entendre avec plus de facilité et pour méditer avec plus de fruit les prédications, et les autres livres spirituels de ceux qui, l'ayant plus parfaitement, comprennent si bien tous les mystères de la foi, et toutes les plus sublimes vérités de la religion, qu'ils sont capables de les enseigner aux autres [2].

Eh bien maintenant, comment entendez-vous ces trois livres de Dieu? car c'est par là que vous connaîtrez si vous avez le don d'entendement. Quand vous vous promenez dans un jardin, quand vous odorez une fleur, quand vous levez les yeux vers le ciel; quand vous admirez le soleil et la lune, vous souvenez-vous que Dieu est plus présent dans ses créatures, qu'elles ne le sont elles-mêmes à elles-mêmes [3]!... Ou plutôt, ne faites-vous point comme les animaux, qui ne voient pas plus loin que leurs yeux.

Êtes-vous bien aussi savant dans votre conscience que dans

jus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. I *Cor.* II.

Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis. *Psal.* CXVIII.

[1] Quasi quidam fluvius, ut dixerim, planus et altus, in quo et agnus ambulat, et elephas natat. S. Greg. I *Mor.* IV.

[2] Aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas. *S. Luc.* XXIV.

Intellige quæ dico, dabit tibi Dominus in omnibus intellectum. II *Tim.* III; I *Cor.* II.

[3] Si vous aviez le cœur droit, toutes les créatures vous serviraient de miroir pour régler votre vie et de livre pour y puiser une sainte doctrine. Il n'y a point de créature, si petite et si vile qu'elle soit, qui ne représente la bonté de Dieu. Si vous étiez bon et pur au-dedans de vous, vous verriez sans nuages et comprendriez toutes choses.... *Imitat.* liv. II, ch. IV.

les choses extérieures, qui ne vous touchent pas de si près!... Comprenez-vous bien le premier principe de la morale chrétienne, qui doit former la conscience, et duquel dépendent toutes les conclusions pratiques que vous devez tirer pour toutes vos actions, et pour toute la conduite de votre vie, dans toutes les occasions particulières où vous vous rencontrez? Concevez-vous bien qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, qui est de servir Dieu, et faire son salut; et que tout ce qui ne sert point à cet unique nécessaire est vain, inutile et frivole [1]?... Concluez-vous de ce principe si assuré, qu'il n'y a que ce grand Dieu qui mérite de posséder votre cœur, que vous devez refuser à tout ce qui peut vous en détourner, comme à des choses qui sont indignes d'occuper tant soit peu votre affection?... Enfin, êtes-vous bien confirmé dans cette croyance, qu'il n'y a qu'un bien à désirer, qui est le bonheur éternel, et le bonheur de la grâce qui nous le fait mériter, et qu'il n'y a qu'un mal à craindre, qui est le malheur éternel, et le mal du péché qui nous y porte? Montrez-vous dans vos discours et dans vos œuvres, que ce sont là vos pensées [2]?... Il faut avoir ces sentiments dans l'esprit, pour les faire paraître dans ses paroles et dans ses œuvres; et pour les avoir dans l'esprit, il faut être éclairé du don d'entendement.

Mais n'avez-vous pas ce don et ces lumières, si vous avez la grâce sanctifiante? D'où vient donc que vous vous en servez presque aussi peu dans votre vie que si vous ne l'aviez point?... C'est que votre corps, se mettant entre votre esprit et les lumières qui doivent l'éclairer, les éclipse ordinairement par son ombre; c'est-à-dire, par le trop grand soin que vous prenez de le traiter avec trop de délicatesse. Car quand même vous ne feriez point d'excès pour votre bouche, néanmoins,

[1] Vous reculerez beaucoup si vous faites quelque cas des choses de la terre. Qu'il n'y ait rien pour vous de grand, d'agréable ou d'avantageux, si ce n'est purement Dieu ou ce qui est de Dieu... Une âme qui aime Dieu méprise tout ce qui est au-dessous de Dieu. Dieu seul est éternel et immense, il remplit toutes choses, il est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur. Ibid. ch. v.

[2] Intellectus bonus omnibus facientibus eum. *Psal.* cx.

si vous vous inquiétez trop pour les nécessités de cette vie, vous obscurcissez les lumières de l'esprit de Dieu par ces nuages. Comme il n'y a rien qui rende notre esprit plus pesant que l'excès qu'on apporte dans la bonne chair et le traitement du corps, aussi n'y a-t-il rien qui obscurcisse cet entendement surnaturel qui nous est donné du Saint-Esprit, autant que le trop grand soin de se procurer les nécessités de la vie. En effet l'esprit devient trop charnel, en prenant tant de soin des aises du corps, pour pouvoir être animé de l'esprit de Dieu, qui ne peut demeurer dans l'homme, tant qu'il sera plus charnel que spirituel [1]. Et c'est en ce sens que saint Paul a dit que l'homme animal ne pouvait comprendre les secrets de l'esprit de Dieu [2].... Oui, un homme qui se conduit par les lumières divines, ne saurait s'amuser à ces pensées de la terre ; et cette sainte colombe, qui est dans l'arche, ne saurait se reposer sur la boue et sur les cadavres [3].

Et ne pensez pas que cela soit seulement vrai de ces imaginations grossières, qui offensent la pureté de la conscience ; puisque les pensées mêmes qui ne sont pas tout à fait mauvaises, mais qui sont ou trop mondaines, ou trop vaines, ou trop intéressées, sont rejetées soigneusement par ceux qui veulent jouir de la clarté de ce don d'entendement, qui est obscurci par les moindres curiosités et les moindres vanités auxquelles on s'arrête trop [4]. Etudiez-vous donc à conserver la pureté de votre âme. Voyez, si l'on savait qu'en prenant ce soin de garder sa conscience pure, on augmenterait l'esprit naturel, de telle sorte qu'on deviendrait l'un des plus intelligents du siècle, qui refuserait de le prendre? Et quoiqu'on soit assuré

[1] Quantò circa terrena plus satagit, tantò in his quæ sunt cœlestia, minus videt, pro eo quod curis suis extra se ducitur, et valde intus minor est, quia scriptum est, deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem. Quæ enim superiora penetrare, etiam collecta non sufficit, pensate quid agere poterit divisa. S. Greg. *in Ezech.* præf. lib. II

[2] Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. I *Cor.* II.

[3] *Genes.* VIII.

[4] Spiritus Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu. *Sap.* I.

qu'on aura l'esprit de Dieu, et un don d'intelligence surnaturelle, qui nous fera admirer par les anges et par les saints, si l'on veut se donner un peu de peine pour veiller sur ses pensées, cependant qu'il y en a peu qui prennent cette résolution [1] ?... Mais il faut avoir été éclairé par ce don d'entendement, pour connaître son excellence, et la vanité de toutes ces choses frivoles, qui nous empêchent d'en avoir le libre usage.

Faites donc un peu de réflexion sur vous-même; et comme il n'y a personne qui ne désirât avoir le le plus vaste esprit du monde, s'il lui était donné de choisir son esprit, excitez-vous à quitter généreusement tout ce qui peut vous priver de ce don d'entendement, que vous ne sauriez avoir qu'avec l'esprit de Dieu; Considérez de plus qu'il n'y a point de meilleur esprit que l'esprit de Dieu même, et qu'on ne saurait jamais être plus intelligent, qu'en ayant une intelligence divine [2]. Si un homme vous reprochait de ne point avoir d'esprit, quelle honte n'en auriez-vous pas? Et si Dieu vous disait, comme il dit autrefois à quelques-uns des siens, pendant qu'il vivait sur la terre, que vous êtes aussi de ceux qui n'ont point d'entendement [3], n'auriez-vous pas sujet de vous confondre, puisque si vous n'avez point d'entendement c'est votre faute, et qu'il ne tient qu'à vous de remédier à ces défauts, qui vous empêchent d'en avoir. Ecoutez votre Dieu, qui vous dit ce qu'il avait fait dire à David, qu'il est tout prêt à vous donner cet entendement qui vous manque, à vous instruire de tout ce que vous devez savoir pour vous conduire dans cette vie, et qu'il vous promet pour cela d'avoir toujours les yeux sur vous [4]. Répondez aussi avec David, que vous acceptez ces offres, et que pour cela vous voulez détourner vos yeux de tous les autres objets, pour les porter sur lui, pour ne prendre aucune instruction que de sa part, pour vous

[1] Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. *Psal.* XCI.

[2] Audivi de te quoniam Spiritum deorum habeas, et scientia, intelligentiaque ac sapientia ampliores inventæ sunt in te. *Dan.* V.

[3] Adhuc et vos sine intellectu estis. *S. Matth.* V.

[4] Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris firmabo super te oculos meos. *Psal.* XXXI.

conduire selon ses ordres, et n'avoir point d'autre jugement que le sien [1]. Dites-lui que vous avez quitté tous les soins inutiles que vous pourriez avoir pour le traitement de votre corps, puisqu'il vous promet de nourrir votre âme de ce pain des anges, qui est le don d'entendement [2]. Mais souvenez-vous que vous parlez à Dieu, et qu'il ne faut lui parler qu'en vérité....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ecoutons saint Pierre prêchant.

Saint Pierre fait la première prédication qui fut jamais faite en l'Eglise; et elle fut si efficace, qu'il convertit pour la première fois, trois mille personnes. Oh si j'eusse été là, pour être converti!... Hélas! peut-être qu'au lieu de vous convertir, vous vous fussiez moqué du prédicateur et de sa prédication, comme plusieurs le firent. Ce ne fut pas tant saint Pierre ni sa prédication qui les convertit, que la grâce de Dieu. Cette grâce de Dieu vous prêche depuis longtemps, et néanmoins vous ne vous en remuez point! N'est-ce pas un signe que vous devez moins regretter de n'avoir pas entendu saint Pierre, pour vous convertir, que de ne pas entendre celui qui parlait par saint Pierre, et qui vous parle encore maintenant? Ou si vous l'avez entendu, de ne pas vous en être laissé toucher?...

DEUXIÈME POINT.

Remarquons le don d'entendement dans ce divin prédicateur et dans ses auditeurs.

Mais qui avait instruit saint Pierre, lui qui n'avait jamais étudié, et qui néanmoins citait tant de passages des Écritures? C'est celui qui est tout esprit, et qui en donne à ceux qui le reçoivent, s'ils n'y mettent obstacle; ils ont cette grâce et ce don, qu'on appelle entendement, par lequel ils entendent ce qu'ils lisent, et plus qu'ils n'en lisent, selon qu'ils en ont besoin. Nous le voyons encore dans ses auditeurs, qui, apprenant que celui qu'ils avaient crucifié depuis peu, était le vrai Dieu et leur

[1] Ad te Domine, Domine, oculi mei. *Psal.* CXL.

[2] Cibavit illum pane vitæ et intellectûs. *Eccli.* XIX.

juge, le croient aussitôt, et entendent si parfaitement tout ce qu'on leur en dit, qu'ils en viennent aux effets, et mettent en pratique ce qu'on leur enseigne. C'est ainsi qu'on montre qu'on entend ce qui est prêché, quand on fait ce que l'on sait être son devoir. Mon âme, tu montres donc que tu n'entends pas ce que tu lis, ou ce que tu médites, puisque tu en fais si peu. Que si tu l'entends bien, et ne le pratique pas, souviens-toi de ce qu'a dit ton Dieu : Qu'un serviteur qui connaît la volonté de son maître, et qui ne l'exécute pas, mérite d'être plus puni que celui qui y manque pour ne l'avoir connue qu'imparfaitement.

TROISIÈME POINT.

Examinons-nous pour voir si nous avons obtenu ce don.

Il y a trois beaux livres où nous devons tous étudier, quoique tous ne les comprennent pas aussi parfaitement les uns que les autres, savoir : l'univers, la conscience et l'Ecriture ou les livres spirituels, qui en sont l'abrégé. Toutes les créatures nous disent : Aimez et servez le Créateur, car il nous a faites pour vous servir. Si quelqu'un s'attache trop à quelque créature, il fait bien voir qu'il n'entend pas ce qu'il y voit. Celui même qui n'aime sa vie que pour sa vie, ne comprend pas pourquoi il vit au monde.

C'est cet amour déréglé de la vie et de nos aises, qui empêche les effets de ce grand don. C'est pour être trop sensuels que nous sommes moins spirituels ; c'est pour avoir trop de soin de notre chair, que nous n'en avons pas assez de notre esprit. Mais considérez que s'il ne s'agissait que de l'esprit humain, et si vous étiez assuré qu'en réglant les soins inutiles de cette vie, vous seriez aussitôt reconnu pour un homme d'esprit, ne serait-ce pas un assez puissant motif pour vous persuader ce règlement? Et que ne devez-vous donc faire pour obtenir ce don d'entendement et ce divin Esprit, qui est autant au-dessus de l'esprit humain, que l'esprit humain est au-dessus des animaux ? Pensez-vous qu'il y ait un plus bel esprit au monde que le Saint-Esprit qui veut se donner à vous, si vous vous donnez entièrement à lui...

MARDI.

DE LA VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS, QUI VIVAIENT EN COMMUN,

ET DU DON DE SCIENCE.

Les fidèles étaient tous unis ensemble et possédaient toutes choses en commu; chacun vendait ses biens et ses héritages, afin que tous les autres y eussent autant de part que lui, et par ce moyen ils étaient tous aussi pauvres et aussi riches les uns que les autres [1].

Le Sujet. C'est une propriété du feu, de purifier ce qu'il touche, en le dépouillant de ce qu'il avait d'impur, comme nous le voyons dans le fer, et dans les autres métaux qui sont soumis à son action. Aussi est-ce un effet du Saint-Esprit, quand il possède notre âme, de lui faire faire le discernement de ce qu'il faut rejeter, comme étant nuisible à sa perfection, et de ce qu'il faut retenir, comme y étant utile. C'est ce que nous appelons le don de science, lequel affermissant l'espérance des biens éternels, nous fait mépriser tous les biens temporels. Nous le voyons dans l'exemple de ces premiers fidèles, qui n'eurent pas plus tôt cru aux paroles qui leur étaient prêchées, que leur espérance suivit leur foi, et qu'ils renoncèrent aux biens de la terre, pour les déposer aux pieds des Apôtres, comme vous le verrez plus amplement au premier point de la Méditation.

La Fin est d'étudier ce don de science, et de faire des progrès dans cette science des saints.

La Forme est en ces trois points :

1° Mépris que faisaient les premiers fidèles de tous les biens du monde.

2° Le don de science nous apprend ce généreux mépris.

3° Du progrès que nous devons faire dans cette sainte science.

[1] Omnes qui credebant erant pariter, et habebant omnia communia. Possessiones, et substantias vendebant, et dividebant illa omnibus, prout cuique opus erat. *Act.* II.

DEUXIÈME POINT.

DU MÉPRIS QUE FAISAIENT TOUS LES PREMIERS FIDÈLES DES BIENS DE CE MONDE.

Il n'est pas besoin ici de discourir beaucoup, mais il est nécessaire seulement de nous pénétrer de cette vérité si importante pour la perfection de la vie spirituelle : que le mépris des biens temporels est si particulier à notre sainte religion, que l'Eglise n'a pas plus tôt commencé à naître, qu'elle a montré par l'expérience, comment elle n'estimait point d'autres richesses, que celles qu'on peut posséder éternellement dans les cieux.

Les premiers chrétiens ne s'appelaient pas encore chrétiens, qu'ils voulaient être pauvres ; et en même temps qu'ils embrassèrent la foi, ils renoncèrent à la propriété de leurs biens. Aussitôt qu'on leur fit espérer les richesses du ciel, ils ne voulurent plus en posséder sur la terre [1]. On ne sait pas si ce furent les Apôtres qui leur donnèrent le conseil de cette perfection, ou si ce fut d'eux-mêmes qu'ils s'y portèrent à l'exemple du Dieu qu'ils adoraient, qui, ayant quitté tout pour leur amour, était mort nu sur une croix, ou enfin, si ce fut par une inspiration particulière du Saint-Esprit qui les y excita. Quoi qu'il en soit, tous ensemble, d'un commun consentement, vendent tout ce qu'ils ont, et apportent l'argent aux Apôtres, renonçant à leurs intérêts, à la propriété de leurs biens, et même à toutes les successions qu'ils pouvaient espérer, comme s'ils allaient mourir, comme s'ils n'en avaient plus besoin pour cette vie [2], ou qu'ils ne fussent plus de ce monde.

Vous vous étonnerez de la vie de ces premiers chrétiens, si vous considérez la vie contraire des chrétiens de nos jours. Mais il y a plutôt lieu de s'étonner de l'affection que l'on a pour les biens temporels, que du mépris que l'on en faisait dans ces

[1] Talis primò credentium fuit Ecclesia, quales nunc monachi esse nituntur, et cupiunt, ut nil usquam proprium sit, nullus inter eos dives, nullus pauper, patrimonia egentibus dividantur, etc. *S.* Hieron. *de ser. Eccles. in S. Phil.*

[2] Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. I *Tim.* VI.

premiers temps de l'Eglise. Car n'est-ce pas le même Jésus-Christ en qui nous croyons maintenant? N'est-ce pas le même qui nous a enseigné par ses paroles, et qui nous a montré par son exemple, qu'il fallait mépriser les richesses temporelles pour espérer les biens éternels qu'il nous promettait, et qui ne s'achetaient qu'au prix de toutes les richesses de la terre? Et pourquoi donc ne le croyons-nous pas, pourquoi ne démontrons-nous pas cette foi à sa parole en faisant ce qu'il nous dit, comme le lui témoignent ces premiers convertis? L'Evangile est-il changé, les vérités chrétiennes sont-elles autres maintenant qu'en ce temps-là?... Cette parole de saint Jean, que notre foi est la victoire du monde [1], n'est-elle pas toujours vraie? Et ce que disait saint Ignace le martyr, qui vivait dans ce premier siècle d'or de l'Eglise, serait-il devenu faux: qu'il commençait à être disciple de Jésus, parce qu'il commençait à mépriser tellement tout ce qui n'était pas son Jésus, qu'il n'avait plus de désir et d'affection que pour ce bon Maître qui s'était laissé crucifié pour lui [2]. Comment donc pourrons-nous dire que nous sommes à Jésus, si nous n'avons pas ce mépris du monde, qui est la marque qu'on lui appartient [3]?

O foi, que tu étais vive dans ces premiers fidèles, mais que tu es maintenant morte dans ceux qui vivent!... On croit bien que Jésus est Dieu, parce que cela ne coûte rien à croire; mais de croire ce que Dieu a dit, que les pauvres étaient bienheureux, qu'il fallait plutôt tout perdre que de mettre son âme en danger et de faire le moindre péché, c'est à quoi on ne veut pas penser, de peur d'être obligé de le croire et de le faire....

[1] Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum, et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I *S. Joan.* v.

[2] Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur, desiderans, ut Jesum Christum inveniam. S. Ign. mart. ep. *ad. Rom.*

[3] Initium undè ad Christi similitudinem evadimus, qui cum dives esset, propter nos pauper est factus. S. Basil. *in Reg*, fuse int. VIII.

DEUXIÈME POINT.

LE DON DE SCIENCE NOUS APPREND CE GÉNÉREUX MÉPRIS.

C'est le don de science qui nous y fait penser, et qui nous y fait croire; et pour le mieux comprendre, remarquez avant tout, la différence qu'il y a entre cette science surnaturelle qui nous est donnée par le Saint-Esprit, et la science naturelle que nous acquérons par nos réflexions et nos études. La science naturelle nous fait connaître les choses divines par les choses humaines, et le Créateur par les créatures; mais la science surnaturelle nous fait juger des choses humaines par les divines, et nous fait estimer les créatures par le rapport qu'elles ont à leur souverain Seigneur et Créateur.

La science naturelle prend ses principes ici-bas, pour tirer par le raisonnement quelque conclusion qui puisse lui découvrir ce qui se passe au ciel; mais la science surnaturelle, au contraire, prend ses principes dans le ciel, et les applique aux choses de la terre, pour en porter un jugement plus sûr[1]. La science naturelle se sert indifféremment des moyens, pour avoir quelque connaissance de leur dernière fin; mais l'autre juge des moyens, par le rapport qu'ils ont à cette dernière fin; et par conséquent ne les estime et ne s'en sert, qu'autant qu'ils peuvent servir à l'obtenir[2].

Donc, comme la possession et l'usage des créatures, par l'abus que les hommes en font, est plus capable de nuire que de servir à notre bonheur[3], l'homme, qui ne les regarde qu'au point de vue spirituel et surnaturel, les dédaigne plutôt qu'il ne les estime, et les craint plus qu'il ne les désire. Cette science surnaturelle nous est communiquée par le Saint-Esprit[4], afin que nous

[1] Est debitus usus creaturarum, et ordinata affectio ad ipsas. S. Thom. II, II, q. IX.

[2] Quoniam creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium. *Sap.* XIV.

[3] Ad scientiam propriè pertinet rectum judicium creaturarum. Ibid.

[4] Homo per rectum judicium scientiæ creaturas ordinat in bonum divinum. Ibid.

puissions discerner ce qui peut nous être utile ou être nuisible à notre dernière fin ; juger des créatures, non point par leur apparence, ni même par leur bonté et leur perfection, non point par l'affection que nous leur pouvons porter, ni même par l'utilité que nous en pouvons recevoir en cette vie ; mais simplement par le rapport qu'elles ont à Dieu, qui les a faites par sa bonté et pour sa gloire ; enfin, ne les estimer que par son jugement, et ne nous en servir que selon son intention ; c'est-à-dire, autant qu'elles peuvent être utiles à notre bonheur éternel, selon sa volonté.

On appelle cette sainte science, la science de l'âme et du salut, parce qu'elle n'a que le salut éternel pour son objet; on la nomme encore la science des saints, parce qu'elle rend saints ceux qui s'y rendent savants[1]. Enfin, c'est cette divine science que saint Paul appelle la science suréminente de Jésus-Christ [2], et qu'il dit être cette excellente philosophie que les sages du monde n'ont pu comprendre avec toute leur capacité et leur esprit. Science qu'il a apprise à l'école du crucifix ; qui lui a fait mépriser plus que la boue ce que les hommes estimaient dans le monde, et qui lui a fait croire que le plus grand bien était de renoncer à toutes les espérances mondaines, qui étaient capables de lui faire perdre les bonnes graces de son Maître.

En effet, cette science est éminente sous tous les rapports. Premièrement, elle est estimable au-dessus de toutes les autres sciences, parce que tous les plus doctes esprits du monde ne l'ont pu concevoir. Secondement, elle est éminente en considération du Maître qui nous l'a enseignée, car ce Maître est un Homme-Dieu. Enfin, elle est éminente par son objet, puisqu'elle

[1] Ubi non est scientia animæ, non est bonum. *Prov.* XIX.

Divitiæ salutis sapientia et scientia. *Isa.* XIII.

Justum deduxit per vias rectas et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum. *Sap.* X.

[2] Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta : Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Phil.* II.

ne regarde que Dieu, et par sa fin, puisqu'elle ne tend qu'à immortaliser et à diviniser celui qui la connaît et qui s'en sert.

Vous pouvez juger maintenant comment ce don de Dieu sert à perfectionner, à affermir, et même à augmenter la vertu d'espérance; puisque, détachant notre cœur de toutes les choses de ce monde, il le rend plus libre, pour penser aux biens éternels, et que, n'ayant plus rien à désirer sur la terre, il n'a plus d'espérance que pour le ciel. Car, c'est le Maître de cette science éminente, qui nous a dit que notre cœur est toujours avec son trésor, pour le garder ; si bien que, si nous avons renoncé une bonne fois à toutes les richesses de ce monde, afin de nous enrichir pour l'autre, notre cœur sera moins en ce monde que dans l'autre [1].

Oh ! que ce roi de la Judée, qui a été estimé le plus sage de tous les hommes, a eu raison de dire : Qu'il était le plus insensé de tous, puisqu'il n'avait pas appris cette science des saints, ou au moins, qu'il l'avait tellement oubliée, après que Dieu la lui avait enseignée, qu'il s'était mis en danger de se perdre éternellement, pour s'être trop arrêté aux choses de ce siècle [2]. N'est-il pas vrai que vous n'avez que trop de sujet de formuler ce regret?... Car, en effet, il n'y a rien que vous sachiez moins que cette sainte science de Jésus-Christ, que vous devriez savoir dans la perfection? Mais que savez-vous donc, si vous ne savez bien vivre?... Vous savez être orgueilleux, impatient, curieux, porté pour vos intérêts ; vous savez les moyens d'avoir vos aises, sans en rien faire paraître ! Voilà la science de la nature, qui est tout opposée à la science du salut. Mais laquelle est la plus vraie ? Jugez-en équitablement, entendez leurs raisons.... qu'en dites-vous ?... Ce n'est pas de bouche qu'on décide qui doit l'emporter, mais c'est par les œuvres qu'on déclare de quel parti on est, et sous quel maître on étudie. Dites tant de bien que vous voudrez du Saint-Esprit et de ses dons, vous ne dites rien, si vous ne faites

[1] Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. *S. Matth.* VI.

[2] Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum ; non didici sapientiam, et non novi scientiam Sanctorum. *Prov.* XXX.

ce que vous dites, et si vous ne vivez selon les connaissances que vous en recevez.

TROISIÈME POINT.

DU PROGRÈS QUE NOUS DEVONS FAIRE DANS CETTE SCIENCE.

Bethléem, Nazareth et le Calvaire, sont les trois écoles où il faut que chacun passe, pour faire des progrès dans cette science de Jésus-Christ, et pour y acquérir la capacité nécessaire pour la perfection de son état. Premièrement, c'est à Bethléem que ce divin Maître apprend à ses disciples, plutôt par son exemple que par ses paroles, qu'il faut s'abstenir de toute sorte de superfluités, qui pourraient porter le moindre préjudice à notre salut, ou nous mettre en danger de commettre même la plus légère faute; puisqu'il se prive lui-même de plusieurs choses nécessaires en naissant dans ce monde. Oh! qu'un de ses Apôtres a eu raison de dire, Que c'est en ce saint jour, où Dieu par un excès de bonté, se rendit visible aux yeux des hommes, en se faisant homme lui-même, que le Sauveur nous a parfaitement instruits qu'il fallait renoncer, non pas seulement à l'impiété du siècle, mais même à tous ses désirs et à ses espérances, afin de vivre avec la pureté, la justice, et la piété qu'il faut avoir, pour pouvoir espérer le bonheur qui nous attend au ciel [1].

Secondement, c'est à Nazareth que ce Maître de tous les chrétiens leur apprend, par ses actions, comment il faut se servir des choses nécessaires, pour le faire avec mérite; c'est-à-dire, n'en user que comme lui, que pour la gloire de Dieu, qui veut que nous nous servions des biens temporels de manière à ne pas perdre les biens éternels [2].

Enfin, c'est au Calvaire, où ce Maître de nos âmes nous a donné la plus haute leçon de la science qu'il venait nous ap-

[1] Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè et justè, et piè vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem, etc. *Tit.* III, 4.

[2] Utere quasi homo frugi, quæ tibi apponuntur. *Eccli.* XXXI.
Quia omnis creatura Dei bona est, et nihil rejiciendum, quod cum gratiarum actione percipitur. I *Tim.* IV.

prendre ; c'est-à-dire, de souffrir volontiers pour son amour, quand il le fallait, et quand il y avait plus de répugnance à nos inclinations naturelles ; de se plaire davantage dans les tourments que dans les plaisirs ; dans les affronts et dans les injures, que dans les honneurs, dans la pauvreté, que dans l'abondance. Ce qu'il nous a montré par son exemple, en expirant sur le plus infâme gibet du monde, après avoir enduré toutes sortes de tourments[1].

Voilà les maximes de la morale de Jésus-Christ, que doivent garder ceux qui se disent ses disciples, chacun dans la perfection que requiert sa condition, selon les occasions particulières qui se présentent, selon la grâce qui lui est communiquée du ciel, et selon la fidélité qu'il doit à ces divins enseignements[2]. Et sachez que celui-là y a fait plus de progrès, qui peut dire, avec saint Paul[3], qu'il est prêt à souffrir la pauvreté et le mépris, et à ne se servir des biens et de l'honneur que quand il le faut, et comme il le faut pour la gloire de Dieu. Examinez-vous donc, pour voir jusqu'à quel point vous êtes devenu savant dans cette doctrine, comment vous savez vous abstenir de ce qui ne peut servir ni à la gloire de Dieu, ni à votre salut ; comment vous savez vous servir de ce qui y est utile, et souffrir ce qu'il faut endurer pour un si noble sujet... Voyez de quoi vous vous abstenez, de quoi vous usez, ce que vous souffrez, ou ce que vous devez souffrir... Interrogez-vous vous-même, et répondez-vous tout ensemble....

Surtout, détachez-vous de toute espèce d'affection que votre cœur pourrait avoir pour les biens de ce monde. Car ceux-mêmes qui font vœu de pauvreté, sont encore souvent attachés à ces avantages extérieurs, s'ils ne prennent un soin particulier

[1] Mens quæ Christo Jesu feliciter nupsit, quæque ei in crucis thalamo libens, volensque conjuncta est, nihil tam gloriosum existimat, quam ut Crucifixi sui injurias secum ferat. S. Ambr.

[2] Secundum mensuram regulæ qua mensus est nobis Dominus. II *Cor.* x.

[3] Scio et humiliari, scio et abundare : ubique et in omnibus institutus sum : et satiari, et esurire, et abundare, et penuriam pati : omnia possum in eo qui me confortat. *S. Phil.* IV.

de s'en dégager. Dites-vous à vous-même ce que saint Paul disait à tous les chrétiens: Eh quoi! ne connaissez-vous pas la faveur que Jésus-Christ vous a faite, quand ce grand Seigneur, à qui toutes les richesses du monde appartenaient, s'est fait nécessiteux pour votre amour, afin que, par le moyen de sa pauvreté, il pût vous enrichir de ses dons et de ses grâces[1]! O mon Jésus, accordez-moi cette grâce d'être pauvre avec vous dans la privation des biens temporels, afin que je sois riche avec vous dans l'abondance des richesses spirituelles.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mépris que faisaient les premiers fidèles de tous les biens du monde.

S'il y a lieu de s'étonner que les premiers chrétiens quittent ainsi leurs biens, n'est-il pas plus étonnant encore que les chrétiens d'aujourd'hui s'y affectionnent avec une ardeur si passionnée. Qui est-ce qui excitait ces premiers fidèles à mener une vie si parfaite? C'était l'exemple de Jésus-Christ et des Apôtres; c'était le mouvement intérieur qui leur disait que, puisqu'il y avait une autre vie qui valait incomparablement mieux que celle-ci, il ne fallait pas se hasarder à la perdre pour les biens de ce monde. Cela n'est-il pas encore véritable maintenant? Et n'est-ce pas ce que nos saintes Ecritures nous rappellent? D'où vient donc que nous n'en sommes pas convaincus comme les fidèles de la primitive église?... Recherchez quelle est la raison générale pour tous, et celle qui vous est particulière, pour y remédier....

DEUXIÈME POINT.

Le don de science nous apprend ce généreux mépris.

Savoir ainsi quitter les biens de ce monde, sinon de fait, au moins d'affection; savoir les estimer et n'en user que comme de simples moyens que Dieu nous a donnés pour nous sauver et le servir: c'est avoir reçu le don de science, c'est être savant dans la science du salut, dans la science des saints, et dans la science suréminente de Jésus-

[1] Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos, egenus factus est, cum esset dives: ut illius inopia vos divites essetis. Et consilium in hoc do, hoc enim vobis utile est. II *Cor.* VIII.

Christ. Oui, elle est éminente en raison de son objet, de la personne qui nous l'a enseignée, et parce qu'elle nous élève autant au-dessus des autres, que le ciel est élevé au-dessus de la terre; car elle place nos cœurs et nos esprits au ciel, comme l'affection des biens les attache à la terre. Les choses de ce monde sont telles qu'on les fait valoir ; les hommes les mettent à un trop haut prix ; notre Sauveur ne les estime presque rien; qui croyez-vous? Ne direz-vous point, peut-être, qu'il était Dieu, et qu'il n'avait pas besoin de ces biens? Et c'est principalement pour cela qu'il le faut croire, parce qu'il était Dieu ; car à qui s'en rapportera-t-on plus sûrement pour connaître la valeur des choses, qu'à celui qui les a faites? Et pourquoi pensez-vous qu'il n'avait aucun besoin de ces biens ; s'il ne voulait point s'en servir, n'était-ce pas pour vous apprendre à n'y pas mettre vos affections?

TROISIÈME POINT.

Progrès que nous devons faire dans cette sainte science.

La pratique de cette science consiste en ces trois actes, *s'abstenir, agir et souffrir*. Les trois écoles où nous les apprenons sont Bethléem, Nazareth et le Calvaire. Voyez les divines leçons que votre Maître vous enseigne dans son école, et vous verrez que vous êtes un mauvais disciple, ayant fait si peu de progrès, sous un si digne Maître. Et afin que vous ne disiez pas que, l'esprit vous faisant défaut, vous n'avez pu avancer dans cette étude, voilà qu'il vous donne son esprit. Si saint Augustin, si saint Thomas eussent pu donner leur esprit à leurs disciples, n'eût-on pas dit de ces disciples, qu'ils auraient pu devenir savants comme leurs maîtres? Et voilà que Jésus vous donne le sien ; comment donc êtes-vous si ignorants dans sa science? C'est que vous n'étudiez point, c'est qu'il n'y a point en ce monde d'examen, pour voir si vous faites des progrès, et quand on vous parle de celui qui aura lieu dans l'autre monde, vous croyez qu'il est si éloigné, qu'on aura toujours de temps d'y penser. O mon Dieu ! désabusez-moi de cette mauvaise croyance, et que ce soit là ma leçon d'aujourd'hui ; de savoir qu'il ne faut plus différer d'apprendre ce que nous devrions déjà savoir.

MERCREDI.

DU PREMIER MIRACLE FAIT PAR LES APOTRES ET DU DON DE CONSEIL.

Saint Pierre et saint Jean montèrent au temple, à trois heures après midi, heure où l'on avait coutume d'y aller prier; ayant rencontré, à la porte du temple, un pauvre impotent qui leur demandait l'aumône, ils lui commandèrent au nom de Jésus-Christ, de se lever et de marcher ; et il fut aussitôt guéri [1].

Le Sujet. Ce fut par une prudence surnaturelle, et par le conseil du Saint-Esprit, que les Apôtres se dirigèrent vers le temple, plutôt que dans un autre lieu, et à cette heure, plutôt qu'à une autre ; parce qu'à ce moment et dans cet endroit, ils devaient prononcer des paroles, et faire des miracles, qui n'auraient peut-être pas eu lieu ailleurs, ou dans un autre temps. Ce qui nous montre, que comme le feu agit diversement selon la diversité des lieux et des sujets, sur lesquels il exerce son action; de même le Saint-Esprit, quand il gouverne une âme, l'instruit par le don de conseil de tout ce qui doit rendre ses actions parfaites, autant que Dieu le désire d'elle. Cette assistance du Saint-Esprit rend la prudence beaucoup plus éclairée, et la délivre de cette paresse vicieuse, qui par ses délais cause tant de préjudice à l'affaire de notre salut.

La Fin est d'être attentif aux conseils que le Saint-Esprit nous donne par ses inspirations, pour les exécuter promptement et fidèlement.

La Forme est en ces trois points :

1° Le don de conseil nous fait agir avec circonspection, et selon les circonstances de lieu, de temps, propres à chaque chose.

2° Il faut exécuter promptement les conseils que le Saint-Esprit nous donne.

3° Les Apôtres nous apprennent, par leur exemple, les effets de ce don de conseil.

[1] Petrus et Joannes ascendebant ad templum ad horam orationis nonam. Et quidam vir qui erat claudus, etc.

Petrus autem dixit : Argentum et aurum non est mihi, quod autem habeo, hoc tibi do. In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula ; et apprehensa manu ejus dextera allevavit eum, et protinùs consolidatæ sunt bases ejus et plantæ. *Act.* III.

PREMIER POINT.

LE DON DE CONSEIL NOUS FAIT AGIR AVEC CIRCONSPECTION ET SELON LES CIRCONSTANCES DE LIEU, DE TEMPS, PROPRES A CHAQUE CHOSE.

La plus excellente maxime de la véritable prudence, pour bien faire quelque chose, est celle que l'Ecclésiaste nous donne quand il dit : Que chaque affaire à son temps, et son moment favorable[1] ; puisqu'en effet toute la prudence d'un homme clairvoyant consiste à savoir saisir l'occasion, l'heure, la manière et choisir les personnes avec qui il doit traiter de quelque affaire. Mais dans l'exécution de nos desseins, nous sommes obligés d'avouer que notre prudence n'est pas assez éclairée pour prévoir tous les obstacles, et les renverser[2] : Alors, le Saint-Esprit par le don de conseil, nous avertit si justement de ce que nous devons faire, nous instruit si particulièrement des circonstances qui doivent rendre nos actions bonnes et parfaites[3], nous découvre si clairement la fin que Dieu s'y propose, et que nous devons nous proposer nous-mêmes pour avoir la même intention que lui, qu'il semble que nous ayons entrée dans le plus secret conseil de la divinité ; et que les démons et les hommes ne sauraient par leur malice, empêcher nos desseins de réussir selon nos désirs, et pour la gloire de Dieu.

Mon fils, dit le Sage, si vous voulez ne vous point tromper dans vos entreprises, prenez les conseils de votre Dieu, et suivez fidèlement ses avis [4]. Il n'y a rien que nous désirions moins, et que nous craignions davantage que d'être trompés, et c'est ce qui arrive le plus souvent, si nous ne nous fions qu'à nous-mêmes; parce que notre prudence nous en fait accroire, et notre

[1] Omni negotio tempus est et opportunitas. *Eccles.* VIII.

[2] Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ. *Sap.* IX,

[3] Ut perficiens et adjuvans ipsam. S. Thom. II, II, q. LII.

[4] Custodi legem atque consilium : et erit vita animæ tuæ, et gratia faucibus tuis ; tunc ambulabis fiducialiter in via tua, et pes tuus non impinget. *Prov.* III.

jugement nous trahit, d'autant plus dangereusement que nous croyons être meilleur que les autres. Oh Esprit de conseil ! que je reçoive aujourd'hui de vous ce conseil, de me laisser conduire désormais en tout par vos avis.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT EXÉCUTER PROMPTEMENT LES CONSEILS QUE LE SAINT-ESPRIT NOUS DONNE.

Vous ne sauriez douter que tout ne nous réussisse heureusement, quand nous agirons par un si bon conseil ; car il est aussi puissant pour faire exécuter ses résolutions, qu'il est infaillible et éclairé dans ses avis, et dans tous ses desseins. Mais sachez aussi qu'il n'y a rien de plus dangereux, que de ne pas le suivre aussitôt que nous sentons ses inspirations. Parce que, comme dit l'Evangile, ce divin Esprit qui nous donne conseil, nous le donne et nous le refuse quand il lui plaît[1] ; si nous n'exécutons pas fidèlement et promptement ce qu'il nous conseille, il se retirera de nous, et quoique nous le consultions, nous n'aurons point pour cela de réponse. Il veut nous montrer qu'il est maître de ses grâces, et que comme il peut nous en faire présent, lorsque nous les attendions le moins, il peut aussi nous en priver quand nous les recherchons. Il entend que nous dépendions de sa volonté, mais il ne consent pas à dépendre de la nôtre. Il veut nous faire savoir, par notre propre expérience, que tous nos désirs sont vains et inutiles, s'ils ne sont en conformité avec les siens. Il excite notre volonté par son conseil, afin qu'elle concorde avec la sienne, dans les actions qui doivent contribuer à sa gloire et à notre perfection, selon le dessein particulier qui lui communique, et selon les moyens qu'il lui propose, et non pas autrement [2]. Mais si votre volonté diffère à prendre ces moyens, ou si elle ne montre pas qu'elle veuille s'en servir dans les mêmes circonstances, et pour la même fin qu'il

[1] Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis, sed nescis undè veniat, aut quò vadat. *S. Joan.* XIII.

[2] Audi fili mi, et accipe consilium intellectus, et ne abjicias consilium meum. *Eccli.* VI.

lui présente; vous verrez alors combien il est préjudiciable de s'écarter de la conduite de Dieu, pour s'attacher à ses pensées et à ses sentiments, car rien ne vous réussira, et même les succès se changeront en revers, et la joie en tristesse.

Et certes nous le méritons bien, cette paresse qui nous fait remettre à un autre temps une affaire de si grande importance que Dieu veut que nous fassions ; ce mépris que nous faisons de son conseil, et la témérité qui nous fait croire que nous réussirons quand il nous plaira, sans son aide, méritent d'être châtiés par un événement contraire aux desseins que nous nous étions proposés[1]. Aussi ce que nous persuade le plus le don de conseil, c'est de ne jamais négliger les conseils qui nous sont donnés de la part de Dieu ; et le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, menace surtout ceux qui ne voudront pas suivre ses avis, de rejeter aussi leurs prières, dans leurs plus grands besoins[2]. Quand il châtie par la privation de ses grâces, il en donne pour l'ordinaire cette raison, que l'on n'a pas suivi son conseil et ses avis, au temps qu'il les avait donnés [3]. Oh! combien de fois avez-vous été infidèle à ces divins conseils, en suivant plutôt votre caprice et votre humeur, que ses inspirations ! et combien de fois avez-vous expérimenté qu'il n'était pas en la puissance de toutes vos prières, de tirer de lui un mot d'avis, dans tous les dangers où vous vous êtes rencontré ?.... Demandez-lui-en pardon, dites-lui qu'il a très-sagement et très-justement agi, en vous refusant ce que vous n'avez pas voulu recevoir quand il vous le présentait, et que vous êtes plus fâché de n'avoir pas suivi ses conseils, à cause de l'honneur et du respect que vous leur devez, que du mal qui vous en est arrivé.... Oui, mon Dieu, je ne crois pas qu'il puisse m'arriver de plus grand mal, que de m'écarter de vos desseins, non-seulement parce que je suis privé du bien

[1] In illa die ceciderunt sacerdotes in bello, dum volunt fortiter facere, dum sine consilio exeunt in prælium. I *Macch.* IX.

[2] Quia vocavi et renuistis, despexistis consilium meum, et increpationes meas neglexistis, ego quoque in interitu vestro ridebo, etc. *Prov.* I.

[3] Consilium Dei spreverunt apud semetipsos. *S. Luc.* VII.

que vous me voulez, mais encore parce que j'outrage la bonté qui vous porte à me vouloir ce bien.

TROISIÈME POINT.

LES APOTRES NOUS APPRENNENT PAR LEUR EXEMPLE LES EFFETS DE CE DON DE CONSEIL.

Voyez comme il réussit heureusement à saint Pierre et à saint Jean, d'avoir été au Temple à l'heure que le Saint-Esprit leur avait inspiré ; car ils font des miracles qu'ils n'eussent peut-être jamais faits, s'ils n'eussent saisi cette occasion à propos. Ils guérissent un pauvre impotent, qui ne leur avait demandé que de l'argent, qu'ils n'avaient point ; et ils pensent à faire ce miracle, parce qu'ils ne s'étaient sentis transportés en ce lieu que par le mouvement du Saint-Esprit, afin qu'ils eussent occasion de montrer publiquement, devant les Juifs, la puissance de leur Maître. Peut-être avaient-ils déjà fait quelques miracles, mais celui-ci est le plus célèbre, et le premier qui soit raconté avec toutes ses circonstances.

Comme cet homme, qui n'avait jamais pu se servir de ses jambes, commença à se lever, et à marcher à la parole de saint Pierre, et que le peuple tout ravi du miracle s'était amassé autour de ce malade et de celui qui l'avait miraculeusement guéri, ce saint Apôtre, voyant une si nombreuse assistance, en prit occasion de leur prêcher la divinité de Jésus-Christ[1]. Sa prédication fut si efficace, qu'il y eut cinq mille personnes qui se trouvèrent touchées et converties. Quelle heureuse rencontre ?... c'est le Saint-Esprit qui l'avait prévue, et qui, pour la faire réussir, donna Conseil aux Apôtres de se transporter à

[1] Et vidit omnis populus eum ambulantem et laudantem Deum. Et impleti sunt stupore, et extasi in eo quod contigerat illi.

Cum teneret autem Petrum et Joannem, concurrit omnis populus ad eos ad porticum quæ appellatur Salomonis, stupentes. Videns autem Petrus respondit ad populum : Viri Israelitæ, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini, quasi nostra virtute aut potestate fecerimus hunc ambulare, etc ?

Multi autem eorum qui audierant verbum, crediderunt, et factus est numerus virorum quinque millia. *Act.* IV.

cette heure dans ce lieu, où cette multitude s'était rassemblée. Ce fut lui qui leur persuada intérieurement de guérir ce malade ; ce fut lui qui leur inspira de prendre occasion de ce miracle pour instruire les Juifs de l'Evangile ; et c'était lui qui animait les paroles de ces divins prédicateurs, en même temps qu'il touchait les cœurs de leurs auditeurs. Les Apôtres ne firent ces merveilles, que parce qu'ils se laissaient conduire par le mouvement du Saint-Esprit, et qu'ils suivaient fidèlement tous ses avis. Aussi l'Ecriture les appelle des nuées[1], parce que, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, ne tenant pas plus au monde que les nuées ne tiennent à la terre, ils n'avaient point d'autre mouvement que celui que leur donnait ce divin Esprit ; c'est lui qui les transportait où il voulait, et qui les faisait répandre les bénédictions du ciel, dont ils étaient remplis, dans les lieux qui devaient les recevoir; comme les nuées ne vont jamais ailleurs; que là où elles sont poussées par les vents, qui en disposent comme à leur gré, et ne versent les pluies dont elles sont chargées, que sur les terres où elles doivent s'arrêter[2].

Faites encore ici une nouvelle réflexion sur votre conduite, pour savoir si elle est ainsi dépendante des volontés de Dieu... N'êtes-vous point dominé par une sorte de paresse qui, vous faisant préférer vos plaisirs particuliers au contentement de Dieu, retarde ses affaires et les vôtres, au lieu de les réaliser et de les avancer[3]? Mais quoi ! Faut-il que par nonchalance, vous renonciez à la part, qui vous est réservée dans la terre de bénédiction que Dieu nous a promise? Vous méritez justement qu'on vous fasse le reproche que fit Josué à ces tribus d'Israël qui se montraient si lâches pour prendre possession de cette contrée où elles étaient entrées, qu'il fallait les y exciter, et presque les y

[1] Qui ut nubes volant *Isa.* LX.

[2] Quæ lustrant quocumque eas voluntas gubernantis duxerit ad omne quod præceperis illis super faciem orbis terrarum, sive in una tribu, sive in terra sua, sive in quocumque loco misericordiæ suæ eas jusserit inveniri. *Joh.* XVII.

[3] Cupimus unumquemque vestrum eamdem ostentare solicitudinem, ad expletionem spei usque in finem, ut non segnes efficiamini, verùm imitatores eorum qui fide et patientia hæreditabunt promissiones. *Hebr.* VI.

porter[1]. En effet, on pourrait croire que vous ne voulez pas aller au ciel, puisque vous ne voulez prendre ni le chemin, ni les moyens d'y arriver, puisque vous méprisez les conseils de celui qui vous y guide.... Que pensez-vous d'un paresseux qui ne voudrait rien faire?... Et que pensez-vous faire, si vous ne suivez les conseils de celui qui vous appelle où vous allez, afin de vous y conduire? Vous savez bien que s'il ne vous excitait et appelait à son service et au port du salut, vous ne pourriez pas de vous-même faire un pas. Et ne savez-vous pas aussi, que si vous ne marchez par le chemin qu'il vous montre, vous n'y parviendrez pas?... Si vous voulez assurer votre salut, ne faites point de différence entre la volonté de vous sauver et la volonté de prendre les moyens qui vous sont inspirés; car votre salut est tellement attaché à ces moyens, que si vous ne les prenez, vous n'êtes pas seulement un paresseux, mais un présomptueux, pensant vous sauver autrement que Dieu ne le veut. Reconnaissez ce désordre, craignez-en l'effet si vous n'y remédiez, et priez Dieu comme Judith, qu'en vous donnant le conseil, il vous donne en même temps la volonté de le suivre, et la force de l'accomplir[2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le don de conseil fait tout faire avec les circonstances propres à chaque chose.

La prudence humaine et naturelle consiste dans la circonspection qu'on apporte à faire chaque chose en son temps, en son lieu, et avec ses autres circonstances : mais la prudence humaine est trop courte, pour pouvoir nous découvrir quelles sont toutes ces circonstances, si le Saint-Esprit ne la perfectionnait, comme il le fait par le don de conseil. Car il y a tant de détours dans la vie humaine, où les plus clairvoyants se four-

[1] Usquequò marcetis ignavia, et non intratis ad possidendam terram, quam Dominus, Deus patrum vestrorum, dedit vobis? Jos. XVIII.

[2] In corde meo, Domine, consilium corrobora. *Judith*. IX.

voient, que le Saint-Esprit seul peut nous guider sûrement. O divin Esprit ! qui douterait de votre puissance? mais qui n'admirerait votre bonté, lorsque vous prenez ainsi la peine de nous servir de guide ?... Mon fils, ma plus grande peine n'est pas de te donner des avis et des conseils, mais c'est de voir que tu ne les suis pas.

DEUXIÈME POINT.

Il faut exécuter promptement ces divins conseils.

Comme le Saint-Esprit se communique volontiers, et nous assiste de ses conseils dans nos besoins, ainsi veut-il que nous les suivions aussitôt. N'est-ce pas juste? Le respect que nous lui devons, l'affaire dont il s'agit, l'occasion qui se passe, les menaces qu'il fait à ceux qui méprisent ses avis, ne sont-ce pas des motifs suffisants pour nous obliger à le suivre aussitôt qu'il nous appelle? et pourquoi donc tardez-vous?... Ah pourquoi !...si vous y regardiez de bien près, vous verriez que c'est parce que vous voulez faire votre volonté, et obéir à votre caprice. Mais c'est précisément pour ne pas faire votre volonté, et pour ne pas obéir à vos caprices, que le Saint-Esprit vous presse, vous sollicite par son conseil, et que vous devriez aussitôt le suivre.

TROISIÈME POINT.

Les Apôtres nous en donnent l'exemple,

Les Apôtres nous donnent un exemple de la promptitude que nous devons mettre à suivre l'inspiration, aussitôt qu'elle nous est donnée. Car comme saint Pierre et saint Jean se sentirent poussés d'aller à une certaine heure au Temple, ils y allèrent aussitôt, ils y firent le premier miracle qu'on ait vu dans l'Eglise, depuis le jour de la Pentecôte; du miracle, ils en vinrent à la prédication, de la prédication à la conversion, de sorte qu'il y en eut cinq mille qui se convertirent. Quelle heure fortunée ! qui eût attendu une autre heure n'eût peut-être rien fait ; non pas que l'heure et le temps apportassent ce bonheur, mais la grâce du Saint-Esprit se plaît à agir avec les âmes dociles qui suivent l'heure et le temps qu'il fixe lui-même.

O mon âme, que nous avons perdu de grâces pour nous et pour les autres, en ne saisissant pas les occasions de les recevoir et de les communiquer... Que dirais-tu à une âme damnée qui te reprocherait qu'elle serait sauvée, si tu lui avais parlé dans le lieu et à l'instant que tu en avais le moyen et l'inspiration ? Faut-il que par la paresse je sois per-

due ! Que lui répondrais-tu ? Et s'il y en a dix, vingt, et davantage, qui peuvent te faire ce reproche devant Dieu, que leur diras-tu? Que te dira ton Dieu, et ton bon ange, et que deviendras-tu?...

JEUDI.

DE LA PREMIÈRE PERSÉCUTION CONTRE LES APOTRES, *ET DU DON DE FORCE.*

Après ce miracle et cette prédication, à la suite de laquelle cinq mille personnes se convertirent, saint Pierre fut amené avec saint Jean devant le magistrat, qui le reprit et le menaça, comme s'il eût été un séditieux : se sentant alors rempli du Saint-Esprit, il parla aux juges avec un courage qui témoignait bien qu'il ne s'effrayait point de leur reprimande, et qu'il ne craignait point leurs menaces [1].

Le Sujet. Le feu endurcit tellement la terre qu'il échauffe, qu'il en fait des briques et des tuiles, qui sont capables de résister à toutes les intempéries de l'air ; ainsi le Saint-Esprit affermit tellement une âme, quelque lâche qu'elle puisse être naturellement, qu'il n'y a point de misère au monde qu'elle ne supporte avec courage. C'est cet effet du Saint-Esprit, qu'on appelle le don de Force, qui aide la vertu qui porte ce même nom, et qui réprime notre inclination à la colère de telle sorte, qu'elle n'éclate que pour une juste cause. C'est ce qui paraît aujourd'hui dans les Apôtres, qui ne craignent pas de prêcher devant ces juges, qui menaçaient de les punir de ce qu'ils avaient osé prêcher devant le peuple.

La Fin est de s'encourager par ce don de Force, contre tout ce qui pourrait exciter notre colère.

La Forme est en ces trois points :

1° Persécution qui s'éleva contre les Apôtres.

[1] Factum est autem in crastinum ut congregarentur principes sacerdotum, etc. Et statuentes eos in medio, interrogabant in qua virtute, aut in quo nomine fecistis hoc vos?

Tunc repletus Spiritu Sancto Petrus, dixit ad eos : Principes populi et seniores, etc. *Act.* IV.

2° Courage des Apôtres dans cette persécution.

3° L'exemple des Apôtres nous montre qu'il ne faut point se fâcher mal à propos, dans les contrariétés qui nous arrivent.

PREMIER POINT.

PERSÉCUTION QUI S'ÉLEVA CONTRE LES APOTRES.

Jusqu'à cette heure tout avait réussi aux Apôtres ; et il semblait qu'il n'y eût rien qui pût s'opposer à leurs desseins. Mais à peine saint Pierre avait-il achevé cette dernière prédication, qu'il fit à la porte du Temple, devant tout le peuple de Jérusalem, que les prêtres et les magistrats, ne pouvant plus dissimuler cette action si publique, se trouvent obligés de la reprendre pour montrer qu'ils ne l'approuvaient point. S'offensant donc de que ces Apôtres avaient pris la hardiesse de prêcher au peuple une doctrine qu'ils avaient condamnée, et craignant par le succès qu'elle avait obtenu, que s'ils n'y mettaient ordre de bonne heure, leur autorité ne fût compromise, ils les firent comparaître devant eux. Les Apôtres y furent accusés comme des séditieux, traités comme des hommes méprisables, moqués et humiliés comme des ignorants qui voulaient faire les savants. Enfin, après les avoir jetés en prison et condamnés au fouet comme des infâmes et des criminels, on les congédia avec défense de parler de leur Maître et de sa doctrine, les menaçant des plus horribles supplices, s'ils transgressaient cette défense [1].

Oh ! que Dieu est admirable dans ses conseils ! Car lui qui pouvait, s'il eût voulu, faire fléchir tous les hommes du monde sous ses lois, et leur faire accepter la religion chrétienne que son Fils était venu établir sur la terre, il se contente de les laisser libres de lui refuser ces devoirs qu'il pouvait exiger d'eux par force ; et même il permet qu'ils empêchent ses Apôtres de les rappeler de sa part, et qu'ainsi leur malice soit en quelque sorte plus puissante que sa bonté.

[1] Ne amplius divulgetur in populum, comminemur eis, ne ultrà loquantur in nomine hoc ulli hominum. Et vocantes eos denuntiaverunt ne omninò loquerentur, neque docerent in nomine Jesu. *Act.* IV.

O Providence de mon Dieu, qui devez plutôt être adorée que critiquée ! je sais que vous permettez ordinairement que les hommes s'opposent à votre bonté par leur malice, et que vos saints soient persécutés par vos ennemis. Le monde ne faisait que commencer, que Caïn est jaloux de l'honneur que vous rend son frère Abel, ne pouvant souffrir qu'il vous offre des sacrifices qui vous soient agréables. Ismaël n'est encore qu'un enfant, et déjà il fait sentir à Isaac la haine qu'il porte à une personne qui devait vous être particulièrement consacrée. Esaü n'attend pas qu'il soit né pour faire la guerre à Jacob, qui devait être le père de votre peuple. Joseph, pour être le bien-aimé de son père et le vôtre, est si mal traité par ses frères, qu'ils ne craignent point de le vendre comme un esclave [1]. Enfin, quoique Jésus-Christ soit votre Fils unique, et Dieu comme vous, il faut qu'il permette à ses ennemis de le crucifier et de le faire mourir ; maintenant, après qu'il est ressuscité glorieux, et qu'il a reçu pleine puissance sur tout ce qui est au ciel et sur la terre, il souffre encore que l'on traite ses Apôtres comme des infâmes et des criminels, et qu'on leur défende d'exécuter les ordres qu'il leur a donnés de prêcher et de convertir le monde [2].

O Dieu, je reconnais la vérité de ce qu'a dit votre Apôtre : Qu'il est nécessaire que tous ceux qui voudront vivre dans la piété qu'ils doivent à Jésus-Christ, doivent se préparer à souffrir toutes sortes d'oppositions [3]. Mon âme, pourquoi donc t'affliges-tu, quand le monde te traite mal, à cause de la dévotion ? Est-ce que tu voudrais pouvoir être dévote sans souffrir les discours et les persécutions du monde ? Tu voudrais donc contrarier l'ordre de Dieu, qui a voulu que les souffrances fussent

[1] *Genes.* IV ; *Genes.* XXI ; *Genes.* XXVII ; *Genes.* XXXVII.

[2] Qui et Dominum occiderunt Jesum, et prophetas, et nos persecuti sunt. I *Thessal.* II

[3] Quales persecutiones sustinui, et ex omnibus eripuit me Dominus.
Et omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. Mali autem homines et seductores proficient in pejus. II *Tim.* III.

les épreuves de la vraie dévotion, et que la vraie dévotion nous donnât la parfaite patience.

DEUXIÈME POINT.

FORCE ET COURAGE DES APOTRES DANS CETTE PERSÉCUTION.

Saint Pierre et saint Jean qu'on avait amenés à ces juges comme des criminels, leur parlèrent avec une assurance qui faisait voir que Dieu leur avait donné une autorité qui était plus grande que celle de ces magistrats[1]. Cet Apôtre qui avait tremblé à la voix d'une servante, ne craint point les menaces dont ils pensent l'épouvanter; et au lieu de s'excuser de ce qu'on l'accusait d'avoir prêché au peuple l'Evangile de Jésus-Christ, il ne craint pas de le prêcher même en présence de ces juges, qui l'avaient fait comparaître devant eux. Ce grand courage n'était ni présomption, ni témérité, ni révolte, ni zèle indiscret, il ne lui était pas inspiré par quelque passion, mais par le don de force, dont le Saint-Esprit avait animé tout son cœur. Aussi, saint Luc a-t-il remarqué qu'avant de parler avec tant de hardiesse, ce saint Apôtre s'y sentit pressé intérieurement par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit.

Admirez cette divine générosité des Apôtres, et remarquez qu'elle leur fait faire trois actes courageux que nous devons imiter si nous l'avons reçue. Le premier est, de ne point abandonner nos bons desseins, malgré toutes les oppositions et les contradictions qui peuvent arriver de la part des hommes. Car il n'y a ni crainte, ni menace, ni défense, ni prison, ni juge, qui empêche les Apôtres de prêcher Jésus-Christ. Le second est, de tenir ainsi ferme dans nos saintes résolutions, malgré toutes les contradictions qu'on y oppose; et cela, non pas pour contredire les autres, mais pour maintenir la vérité; non pas pour ne vouloir pas céder aux hommes, mais pour obéir à Dieu qui

[1] Videntes Petri constantiam et Joannis, comperto quod homines essent sine litteris, et idiotæ, admirabantur, et cognoscebant eos, quoniam cum Jesu fuerant. *Act.* IV.

nous l'a commandé, et à qui nous devons incomparablement plus de déférence qu'aux hommes. C'est ce que les Apôtres déclarèrent hardiment à ces juges, quand ils leur dirent qu'ils les faisaient juges eux-mêmes ' s'il n'était pas raisonnable d'accomplir plutôt le commandement de Dieu que celui des hommes, quand l'un était opposé à l'autre [1]. Le troisième est, de tenir à honneur d'être méprisé et injurié pour un si noble sujet, et de nous réjouir dans les peines et dans les traverses qu'on peut rencontrer à cette occasion. Telle fut la conduite des Apôtres quand, après avoir été fouettés comme des criminels, ils furent renvoyés honteusement; car ils s'en retournèrent tout joyeux d'avoir souffert et d'avoir été méprisés pour l'honneur de leur Maître [2].

O mon Jésus, y a-t-il rien de plus glorieux au monde que de vous servir? puisque même les plus grands affronts qu'on peut recevoir à votre service, tournent à une si grande gloire pour ceux qui les reçoivent, que toute la gloire du monde en comparaison n'est presque qu'une honte publique?... Votre Saint-Esprit donne ce sentiment et ce courage à tous ceux qui se laissent gouverner par lui ; si je n'ai pas ce sentiment et ce courage, c'est signe que je ne me laisse pas conduire. Mon âme, prends garde à ce mot, et souviens-t'en dans les peines et dans les mépris qui t'arriveront, de quelque part que ce puisse être.

[1] Petrus verò et Joannes respondentes, dixerunt ad eos : Si justum est in in conspectu Dei, vos potius audire quam Deum, judicate : Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. Ibidem.

Vir iste tantæ formidinis qualis post adventum Spiritus, existat, audiamus. Fit conventus magistratus, atque seniorum, cæsis denuntiatur Apostolis, ne in nomine Jesu loqui debeant, Petrus magna auctoritate respondet : Obedire oportet Deo magis quam hominibus. S. Greg. *in Evang*,

[2] Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu consilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* v.

TROISIÈME POINT.

L'EXEMPLE DES APOTRES NOUS MONTRE QU'IL NE FAUT POINT SE FACHER MAL A PROPOS DANS TOUTES LES CONTRARIÉTÉS QUI NOUS ARRIVENT.

Mes chers amis, dit saint Pierre dans une de ses Epîtres [1], ne vous laissez jamais emporter à la passion, quand il nous arrive quelque contradiction ou quelque disgrâce que nous n'attendions pas ; mais plutôt nous souvenant, que c'est par ce moyen que nous entrons en participation de la Passion et des mérites de Jésus-Christ, rejouissons-nous dans ces peines, et glorifions-nous de tous les affronts; parce que l'Esprit de Dieu qui anime le nôtre, quand nous souffrons avec patience et avec courage, nous met en possession de tout ce que Dieu a de plus grand et de plus glorieux à nous donner. Prenons la résolution de ne nous laisser ni effrayer, ni surprendre par les afflictions quand elles nous arrivent, imitant ainsi la générosité des Apôtres. En effet, quelle est l'adversité qui pourra nous troubler, quand nous nous souviendrons que nous avons la force de Dieu même pour leur résister.

Tout ce que nous devons craindre en cela, c'est que nous ne prenions la colère pour le courage ; et que, comme cette passion naturelle a quelque rapport avec ce don surnaturel, étant tous deux opposés à la lâcheté, quoique bien diversement, nous n'allions nous mettre dans des impatiences qui forceraient le Saint-Esprit à se retirer de nous. Car, comment voudriez-vous que cet Esprît de paix demeurât au milieu de ces troubles, qui ne sont bons qu'à agiter notre repos ; que cet Esprit de Dieu qui vient diviniser notre raison, pût la voir passionnée ; et qu'enfin, cet Esprit de charité, qui ne respire qu'amour, pût vivre parmi les querelles et les débats [2] ? Prenez garde, dit l'A-

[1] Charissimi, nolite peregrinari in fervore qui ad tentationem vobis sit, quasi aliquid novi vobis contingat : sed communicantes Christi passionibus gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. I *Pet.* IV.

[2] Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat. Et nolite contristare Spiritum Sanctum Dei, in quo signati estis in diem redemptionis.

Omnis amaritudo, et ira, et indignatio, et clamor, et blasphema tollatur a vo-

pôtre, à faire tout avec douceur, si vous voulez agir avec le Saint-Esprit [1]. Et le Sage ne nous assure-t-il pas, Que comme il n'y a rien de plus fort et de plus efficace que la sagesse, aussi n'y a-t-il rien de plus doux [2] ? Ce qui nous fait manifestement reconnaître que le Saint-Esprit joint en tout ce qu'il fait, la douceur au courage; et vous, tout au contraire, vous croyez pouvoir tellement séparer la douceur du courage, que vous pensez être généreux et porté à la colère tout ensemble [3] ?

Non, désabusez-vous aujourd'hui, et apprenez que ce vice n'est pas moins contraire à la vraie force, que la lâcheté même: et que si le Saint-Esprit nous a commandé de ne point lier amitié avec un homme porté à la colère [4], jugez s'il peut lui-même demeurer notre ami, si nous nous laissons emporter à cette violente passion, qui ne peut que nous faire haïr de Dieu, des hommes, et de nous-mêmes. S'il nous fait recommander si particulièrement, par son Apôtre, de nous montrer remplis de douceur à l'égard de toute sorte de personnes [5], vous pouvez penser par là que ce n'est pas afin que nous gardions pour lui notre mauvaise humeur. Mais comment voudriez-vous qu'il demeurât plus longtemps avec vous tandis que vous êtes passionné, puisque, comme on sait bien que c'est lui qui vous gouverne lorsqu'il est dans votre âme, et qu'il paraît y être par quelque dévotion qui se manifeste au dehors, on s'imaginerait presque que c'est lui qui vous porte à ces emportements, si pour montrer qu'il ne les approuve point, il ne rompait lui-même avec vous. Divin Esprit, qui n'avez pas moins de douceur que de force, employez votre douceur à apaiser mes émotions, et

bis cum omni malitia : estote autem invicem benigni, misericordes, etc. *Ephes.* IV.

[1] In spiritu lenitatis. *Galat.* VI.

In suavitate in Spiritu Sancto, in charitate non ficta. II *Cor.* VI.

[2] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* VIII.

[3] Fortitudo nostra est Dominus, ut animum nostrum nec blanda dissolvant nec adversa dejiciant. S. Prosper.

[4] Noli esse amicus homini iracundo. *Prov.* XXII.

[5] Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines. *Tit.* III.

communiquez-moi votre force, afin qu'j'imite ainsi votre douceur et votre manière d'agir, qui vient à bout de tout ce qu'elle entreprend, avec autant de douceur que de force.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Persécution qui s'éleva contre les Apôtres.

Les Juifs trouvent mauvais que les Apôtres prennent la hardiesse de prêcher une nouvelle loi, c'est pourquoi ils commencent à les persécuter ; mais les Apôtres trouvent bon d'être ainsi maltraités, pour le nom de Jésus. Desquels voudriez-vous être, ou de ceux qui persécutent la religion de Jésus-Christ, ou de ceux qui sont persécutés pour la religion ? Vous jurerez que vous aimez mieux être du côté des Apôtres ; mais ne craignez-vous point de vous parjurer ou de rompre votre serment, quand vous vous fâchez dans vos souffrances, et que vous murmurez dans vos peines ? Car tant s'en faut que vous souffriez comme les Apôtres, qu'au contraire vous persécutez, comme les juifs, l'Evangile qui dit, qu'il faut souffrir et se réjouir de ce qu'on souffre.

DEUXIÈME POINT.

Courage des Apôtres dans cette persécution.

Saint Pierre, tout rempli du Saint-Esprit, fut aussi tout rempli de force pour parler, et pour prêcher devant le juge, avec autant de hardiesse que devant le peuple ; et il nous apprit trois actes fort remarquables du don de force. Le premier, de tenir bon contre les contrarietés ; le second de ne pas reculer quand il s'agit de soutenir la vérité et d'obéir à Dieu ; et cela non pas par opiniâtreté, ni pour contredire les hommes ; le troisième, de se tenir honoré et heureux d'endurer pour cet effet tout ce qui plaira à ce Dieu, à qui nous désirons uniquement de plaire. Eprouvez à ce sujet votre force, et reconnaissez qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi grande, puisqu'il ne faut qu'un mot un peu blessant, pour vous faire perdre courage. Vous perdez la force, là où les saints la rencontrent ; car jamais les saints ne sont plus forts, que quand on les accable d'injures et de coups ; et vous ne faites jamais le courageux, que quand on ne vous dit rien ; c'est un courage de poltron, de se vanter en temps de paix, et de fuir en temps de guerre.

TROISIÈME POINT.

Imiter ce courage contre la colère et la lâcheté.

Ne vous étonnez point, dit saint Pierre, quand vous souffrez quelque peine, comme si c'était quelque chose de nouveau de souffrir. Assurément, tout le mal que nous sentons dans nos maux vient de ce que nous nous laissons surprendre par l'étonnement de souffrir sans qu'il semble que nous l'ayons mérité; surtout quand nous croyons, au contraire, que nous méritions de ne point souffrir. Alors nous nous fâchons, et nous faisons les courageux, en montrant que nous savons bien nous en ressentir et nous venger. Cependant, il n'y a rien de plus lâche que de se laisser ainsi aller à ces sentiments déréglés, ni de plus contraire à ce don du Saint-Esprit, qui hait autant ces emportements naturels de notre âme, qu'il en aime la douceur et la docilité. Et certes, s'il nous défend la compagnie des personnes portées à la colère, comment se familiarisera-t-il avec nous-mêmes? S'il nous commande d'être doux à l'égard des autres, comment supportera-t-il que nous soyons de mauvaise humeur avec lui? Et s'il fait tout avec douceur, que s'ensuit-il, sinon qu'il ne fera rien dans notre cœur, tant que la douceur en sera bannie? O divin Esprit! qu'un des premiers effets de votre présence soit d'apaiser mon âme, et d'y mettre la douceur, afin que vous y fassiez plus fortement tout le reste de ce qu'il vous plaira d'y opérer.

VENDREDI.

DE LA PRIÈRE PUBLIQUE QUE FIRENT LES APOTRES AU TEMPS DE LEUR PERSÉCUTION, *ET DU DON DE PIETÉ.*

Les autres Apôtres et les disciples ayant entendu le mauvais traitement que saint Pierre et saint Jean avaient reçu des Juifs, les défenses et les menaces qu'on leur avait faites, élevèrent tous ensemble leur voix au ciel, et firent cette belle prière, que l'on trouve dans les Actes des Apôtres [1].

Le Sujet. Comme le feu fond la cire, et amollit les métaux par sa chaleur; ainsi le Saint-Esprit amollit tellement la dureté de nos cœurs, et les fait tellement fondre d'affection par le don de Piété, qu'au milieu de toutes les adversités qui nous arrivent, nous bénissons Dieu qui les permet, et nous ne désirons que du bien à ceux mêmes qui ont été la cause de ces maux. C'est ce don de Piété qui conserve notre justice dans une juste modération, pour ne point excéder en rigueur, et qui nous retire de toute espèce d'envie, que nous pourrions avoir au sujet de la prospérité des autres. C'est par ce don que les Apôtres, au lieu de se plaindre de ce que les Juifs avaient eu l'avantage sur eux, dans une cause où la justice était toute de leur côté, se mirent unanimement et comme publiquement à bénir Dieu par leurs prières, et à demander la conversion de ceux qui ne cherchaient que leur perte.

La Fin est de s'affectionner, par ce don de piété, à tout ce qui concerne l'honneur de Dieu et le salut du prochain.

La Forme est en ces trois points :

1° Le don de piété nous fait aimer tendrement Dieu et le prochain.

2° Les Apôtres exercent cette piété envers Dieu.

3° Tous les autres fidèles font paraître parmi eux cette vertu.

[1] Dimissi autem venerunt ad suos et annuntiaverunt eis quanta ad eos principes sacerdotum et seniores dixissent. Qui cum audissent, unanimiter levaverunt vocem ad Deum, et dixerunt : Domine, etc. *Act.* IV.

PREMIER POINT.

LE DON DE PIÉTÉ NOUS FAIT AIMER TENDREMENT DIEU ET LE PROCHAIN.

Comme Dieu est toujours bon, bien qu'on l'offense, son Saint-Esprit donne les mêmes inclinations aux âmes qu'il gouverne; il les entretient tellement dans cette bonté, par le don de piété, que dans tout qui peut leur arriver, ils lui gardent toujours le respect qu'ils lui doivent, comme à leur bon Père[1], et l'amour qu'ils doivent à tous les hommes, comme étant ses créatures, ses images et ses enfants. Ils reconnaissent que sa providence est aussi juste et aussi miséricordieuse dans les infortunes qu'elle permet que dans les biens qu'elle leur envoie[2]. Ils ne blâment rien de ce qui vient de la part de cette bonté infinie, qu'ils adorent partout. Ils se servent des paroles de l'Ecriture, qui glorifient les adversités, pour se consoler dans ces occasions, et tandis qu'ils appliquent leur esprit à la vérité de ces divins oracles, ils s'éfforcent d'aimer le prochain, quel qu'il soit, quelque mauvaise volonté qu'il ait à leur égard, quelque mal qu'il leur ait fait et qu'il leur désire; ils l'aiment comme leur frère, à cause de la piété qu'ils portent à Dieu, qui est le père commun de tous les hommes[3], et en cette considération ils lui désirent et lui font tout le bien qui dépend d'eux. Ils croiraient être ingrats vis-à-vis de Dieu, si, n'ayant pas de quoi reconnaître tant de faveurs qu'ils reçoivent tous les jours de lui, ils ne lui rendaient

[1] Inter cætera movet nos Spiritus Sanctus ad hoc quod affectum quemdam filialem habeamus ad Deum secundum illud. etc.

Accepistis Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba Pater. *Rom.* VIII. S. Thom. II, I., q. CXXI.

[2] Tua autem Pater providentia gubernat, quoniam dedisti, et in mari viam, et inter fluctus semitam firmissimam *Sap.* XIV.

[3] Sicut per pietatem, quæ est virtus, exhibet homo officium et cultum non solum patri carnali, sed etiam omnibus sanguine junctis, secundum quod pertinet ad patrem : ita etiam pietas secundum quod est donum, non solum exhibet cultum et officium Deo, sed etiam omnibus hominibus in quantum pertinet ad Deum. II, II, q. ad III.

Misericordia respicit miseriam in imaginem in misero. S. Bonavent. *de septem donis.*

ces petits services, qu'il leur fait demander par les hommes, services qu'il regarde comme étant rendus à sa propre personne. Voilà pourquoi ils aiment toujours mieux donner que recevoir, et quand ils donnent, c'est de lui seul qu'ils en attendent la récompense [1]. Ils disent toujours avec saint Paul, parmi tous les accidents de cette vie : Béni soit Dieu, béni soit le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation ; car il nous favorise tellement, même au milieu des afflictions qu'il permet, et il nous console si parfaitement, que nous sommes encore capables de consoler les autres [2].

Entretenez-vous donc dans la considération de cette infinie bonté, de cette bonté paternelle de notre Dieu, et de toutes les miséricordes qu'il vous fait continuellement ; car c'est par cette reconnaissance que s'entretient la piété que nous avons pour lui. Surtout, reconnaissez la grande miséricorde dont il a usé envers vous, quand il vous a donné son Fils, quand il vous a appliqué ses mérites par la grâce du baptême; quand il vous a remis dans sa grâce par la justification, après que vous l'aviez perdue par vos péchés; quand il continue tous les jours à vous combler d'une infinité de faveurs que vous recevez de sa bonté. Oh ! qu'il est bien vrai qu'il est le Père des miséricordes, puisqu'elles procèdent de lui, sans que nous y apportions rien de notre côté, que notre indignité et notre peu de mérite [3]. Quel serait l'enfant ingrat qui n'aimerait tendrement ce Père des miséricordes, si désireux de lui pardonner ses offenses, et de le faire héritier de tous ses biens?... Quel serait l'enfant assez dénaturé pour ne pas aimer ses frères, en considération de ce bon Père qui s'en tient obligé, et qui désire de ses enfants qu'ils témoignent, par cet amour mutuel, les effets de l'amour qu'ils lui portent! O Père

[1] Beatus eris quia non habent retribuere tibi. *S. Luc.* XIV.

[2] Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra, ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt. II *Cor.* I.

[3] Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum, ut ostenderet divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ, quæ præparavit in gloriam. *Rom.* IX.

de miséricorde ! remplissez tellement aujourd'hui mon âme de vos miséricordes, qu'elle les répande sur tous ceux qui en auront besoin.

DEUXIÈME POINT.

LES APOTRES EXERCENT CETTE PIÉTÉ ENVERS DIEU.

Voyez comment les Apôtres firent paraître qu'ils avaient ce don de piété, en bénissant Dieu par leurs prières dans un temps, et dans une circonstance, où d'autres suivant plutôt les inclinations de la nature, que les mouvements de la grâce, n'eussent fait que des plaintes, répandu que des larmes, n'eussent eu que de la crainte, de la défiance, ou du désespoir[1]. Ils voyaient qu'on se moquait de leurs prédications, au lieu de les croire ; qu'on les avait couverts d'opprobres, afin de décréditer leur doctrine ; qu'on leur avait défendu expréssément d'annoncer encore l'Evangile au peuple; qu'il y allait de leur vie, s'ils recommençaient à prêcher. Ils n'entendaient de tous côtés que des injures et des menaces. Tout cela n'est-il pas capable d'affliger, et même de faire murmurer toute autre personne que les Apôtres; néanmoins, ils n'ouvrirent la bouche, dans cette extrémité, que pour bénir Dieu, qui, ce semble, les a comme abandonnés et exposés aux contradictions de tout le monde?... Ils lui rendent des actions de grâces, au lieu de lui faire des plaintes. S'ils s'affligent, ce n'est point d'avoir été bafoués, injuriés et maltraités, mais seulement de ce que leur Dieu a été offensé par les injures qu'ils ont reçues; ils ne sont pas fâchés de ce que leurs prédications ont été mal reçues, mais de ce qu'on n'a pas cru en Jésus-Christ qu'ils prêchaient. Ils ressentent

[1] Unanimiter levaverunt vocem suam ad Deum, et dixerunt : Domine, tu es qui fecisti cœlum et terram, mare et omnia quæ in eis sunt : qui Spiritu Sancto per os patris nostri David pueri tui dixisti : Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversùs Dominum et adversùs Christum ejus ? Convenerunt enim verè in civitate ista adversus sanctum puerum tuum Jesum quem unxisti, Herodes et Pontius Pilatus cum gentibus et populis Israel, facere quæ manus tua et consilium tuum decreverunt fieri. Et nunc, Domine, respice in minas eorum, et da servis tuis cum omni fiducia loqui verbum tuum, in eo quod manum tuam extendas ad sanitates, et signa et prodigia fieri per nomen sancti Filii tui. *Act.* IV.

moins le mal qu'ils reçoivent du mépris, que le mal qui revient à ceux qui les méprisent; et quoi qu'il en soit des uns et des autres, ils adorent toujours la continuelle providence de leur Dieu, qui l'a ainsi permis pour sa gloire, et pour leur perfection. Ils se souviennent que l'Écriture avait prédit que les Juifs, aussi bien que les Gentils, devaient se soulever contre leur Sauveur; et comme ils voyaient que cette même Écriture les assure ensuite, qu'il n'est pas en la puissance de tous les efforts des hommes, d'empêcher que les desseins de Dieu ne s'exécutent, toutes ces contradictions leur donnent plutôt du courage et de l'espérance, qu'elles ne les rendent timides et défiants. C'est assez qu'ils sachent qu'ils ont un Père au ciel qui est tout-puissant, pour ne point s'épouvanter des menaces de ceux qui ne les haïssent que parce qu'ils sont ses enfants et ses serviteurs. Ils sont assurés qu'il les délivrera de leurs mains, quand il lui plaira, et du reste ils sont prêts à soutenir, pour son honneur, tout ce qu'il permettra qu'ils endurent.

Voilà comment les Apôtres montrèrent qu'ils avaient le don de piété, en montrant qu'ils n'avaient que des sentiments d'amour et de respect pour leur Dieu et leur bon Père, quoiqu'ils fussent maltraités par les hommes pour son service. Aussi Dieu, pour leur témoigner, même par des signes sensibles, que leur piété lui avait été agréable, fit descendre encore une fois visiblement sur eux le Saint-Esprit, qui leur augmenta ce saint don, dont ils s'étaient si bien servis[1].

Faites maintenant quelque réflexion sur vous, et considérez comment vous vous comportez dans de semblables rencontres de peines ou de mépris qu'il vous faut supporter.... Ne murmurez-vous point? ne vous en prenez-vous point à Dieu, comme s'il avait tort de permettre ces mauvais traitements que vous n'avez point mérités?... Mais où est votre amour, et le respect que vous devez à sa bonté? Où est ce don de piété qui incline le cœur à le bénir et à le louer lorsque les hommes nous maudissent?

[1] Et cum orassent, motus est locus in quo erant congregati, et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et loquebantur verbum Dei cum fiducia. Ibid.

C'est là qu'il le fallait faire paraître, ou, s'il ne se montre pas, c'est par là qu'on connaît que vous n'avez point de piété : et que s'ensuit-il, sinon que vous êtes un impie et un ingrat?... Rougissez de ces reproches, et prenant de fortes résolutions avec la grâce, de vous montrer à l'avenir tout autre que vous n'avez été, représentez-vous maintenant les pensées que vous devez avoir dans le temps où vous avez à mettre en pratique ce don de piété.... Sachez qu'il ne vous arrive aucun mal que Dieu ne le permette, et qu'il ne le permet que pour votre plus grand bien. Quelque mauvais dessein qu'aient les hommes et les démons en vous persécutant, Dieu n'a que des pensées d'amour et de bonté pour vous faire d'autant plus de bien par ce mal, que vous le souffrirez volontiers. Souvenez-vous, comme dit saint Paul, que Dieu ne montre jamais mieux qu'il est notre Père, que lorsqu'il châtie nos péchés par ces petites peines ; car elles sont un signe qu'il vous aime, qu'il vous regarde comme son Fils, et qu'il veut vous faire héritier de ses biens, puisqu'il prend le soin de vous corriger, et de vous en rendre digne. Tandis que, au contraire, s'il vous laissait dans votre péché, il y aurait à craindre qu'il ne vous eût abandonné comme un incorrigible, qui ne mérite que d'être déshérité [1]. Ayez donc pour lui des sentiments de fils, puisqu'il vous montre si visiblement qu'il n'a pour vous que des inclinations de père. Bénissez la main et les verges, qui ne vous touchent que pour vous rendre sage. Protestez-lui que vous ne voulez pas vous émanciper de sa tutelle, et que vous aimez mieux vivre sous sa conduite, comme un fils obéissant, que de vous en retirer, pour aller vous égarer comme un autre enfant prodigue. Demandez-lui pardon de ce que vous n'avez pas toujours été dans ces bons sentiments, et conjurez-le par l'amour qu'il vous porte, de vous entretenir par sa grâce dans

[1] Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversùs peccatum repugnantes : et obliti estis consolationis quæ vobis tanquam filius loquitur dicens, fili mi, noli negligere disciplinam Domini, neque fatigeris dum ab eo argueris.

Quem enim diligit Dominus castigat : flagellat autem omnem filium quem recipit. In disciplina perseverate. Tanquam filiis vobis offert se Deus : quis enim filius quem non corripit pater? *Hebr.* II.

cette piété, que vous devez toujours avoir pour lui [1]. Enfin, protestez-lui que vous le bénirez toujours, en tout ce qu'il lui plaira de disposer à votre égard ; et que quand même vous ne pourriez pas avoir les sentiments que vous éprouvez maintenant, vous ne le bénirez pas moins, reconnaissant dans la partie supérieure, qu'il est toujours bon et toujours digne d'être loué et béni, quoique la partie inférieure éprouve des sentiments tout opposés.

TROISIÈME POINT.

TOUS LES AUTRES FIDÈLES FONT PARAITRE CETTE PIÉTÉ PARMI EUX.

Il n'y a point de doute que tous les fidèles nouvellement convertis par les Apôtres, ne souffrissent avec eux les mêmes persécutions, et qu'ils n'y fissent voir aussi leur piété en bénissant Dieu, qui n'était pas moins aimable et digne de louanges dans les maux qu'il leur envoyait, que dans les biens qu'il leur accordait. Mais voici un trait particulier et fort remarquable de ce don de piété, qui parut excellemment parmi eux, quand ils se virent ainsi maltraités par les Juifs. Car ils s'unirent alors ensemble par les liens si étroits d'une vraie charité, que, comme dit le texte sacré, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils vivaient dans une amitié si étroite, que tout ce que l'un voulait l'autre le lui accordait; tout ce que celui-ci pensait, celui-là le disait, ils ne possédaient rien qui ne fût à tous. Leurs biens étaient en commun, tous y participaient également, le pauvre comme le riche, ou plutôt il n'y avait ni pauvre ni riche, car tout était à tous [2]. Ces paroles le *mien* et le *tien*, que saint Jean

[1] Vos autem curam omnem subinferentes ministrate in fide vestra virtutem, etc. In patientia autem amorem fraternitatis, in amore autem fraternitatis charitatem. II *Pet.* I.

[2] Omnes qui credebant, erant pariter, et habebant omnia communia, possessiones et substantias vendebant, et dividebant illa omnibus prout cuique opus erat. *Act.* II.

Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una : nec quisquam eorum quæ possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. Et gratia magna erat in omnibus illis. Neque enim quisquam egens erat inter illos. Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant vendentes

Chrysostome appelle paroles glacées, ne s'y entendaient point; car la ferveur de la charité embrasait leurs cœurs. Comme le feu consume tout ce qu'il brûle, et le transforme en lui-même, de même ce feu du Saint-Esprit consumait toutes leurs affections particulières, et n'en faisait qu'une pure et sincère charité, qui les unissait autant ensemble qu'ils étaient unis à ce divin Esprit. Oh! le siècle d'or, qui faisait ainsi mépriser l'or et l'argent pour n'estimer que la vertu, et la première des vertus, la charité, qui vaut mieux que tous les biens du monde! Eh! que le temps présent et le monde actuel est éloigné de cet heureux état!... Mais pensons-nous que pour cela nous soyons en sûreté de conscience, si nous ne remplissons les uns à l'égard des autres les devoirs de piété, qui nous sont recommandés dans la religion chrétienne; car on ne saurait aimer et servir Dieu, qu'en aimant et en servant son prochain?

Examinez-vous sur ce point pour voir en quoi vous manquez; prenez la résolution d'imiter ces premiers chrétiens le plus parfaitement qu'il vous sera possible, selon votre état, et bien qu'il vous soit permis de posséder, si vous n'avez renoncé à la propriété de vos biens par les vœux de religion, sachez néanmoins que si vous voulez posséder et exercer la piété, vous ne devez rien avoir que vous ne soyez prêt à communiquer aux autres, s'ils en ont besoin. C'est la piété qui vous fera reconnaître, et dire avec une tendresse d'amour : O divin Père, vous êtes trop équitable pour distribuer vos biens à quelques-uns de vos enfants au désavantage des autres! Si vous m'avez accordé une part plus large et plus abondante, ce n'est qu'afin que j'eusse occasion d'aider les pauvres de vos biens, et que je pusse les secourir dans leurs nécessités [1].

Ceci n'est pas seulement vrai pour le partage des biens tem-

afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes Apostolorum. Dividebatur autem singulis prout cuique opus erat. *Act.* IV.

[1] In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat : ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas sicut scriptum est : qui multum, non abundavit : et qui modicum, non minoravit. II *Cor.* VIII.

porels, mais aussi pour le partage des grâces et des biens spirituels. En effet, Dieu qui est le Père commun de tous, qui a plus de soin de tous ses enfants en particulier, que chacun n'en peut avoir de soi-même, a fait ce partage admirable, qui conserve sa famille dans une aussi grande union, que si tout était encore en commun; car personne n'a rien en particulier, dont il ne doive faire part à tous les autres[1]. Soumettez-vous donc à cette paternelle Providence de votre Dieu, par une semblable piété; que votre piété ne soit point envieuse à l'égard de ceux qu'il lui plaît d'avantager plus que vous, et qu'elle soit charitable envers ceux qui ont moins que vous. Apprenez que si vous êtes fort, c'est pour supporter les plus faibles; si vous êtes riche, c'est pour donner l'aumône aux pauvres; et si vous êtes sage, c'est pour instruire les ignorants, et aider les imparfaits[2]. C'est pourquoi, loin de vous estimer au-dessus des autres, si vous avez ces avantages, vous devez au contraire en être plus humbles, puisque vous n'avez rien, qui ne soit à ceux qui n'ont pas ce que vous possédez; ces richesses ne sont qu'un dépôt entre vos mains; elles ne vous sont confiées qu'à la charge d'en faire part aux pauvres quand ils en auront besoin, et qu'ils vous le demanderont. C'est ainsi que l'Apôtre le conseille, et qu'il le pratiquait, témoignant n'avoir de biens spirituels que pour en faire part à tous, comme tous lui faisaient part de leurs biens temporels[3].

Si vous êtes faible, pauvre, ignorant ou imparfait, non-seulement vous ne devez pas porter envie à ceux qui sont plus forts, plus riches, plus savants, et plus excellents que vous en quelque grâce mais au contraire, vous devez leur porter compassion de la charge qu'ils ont de vous secourir dans vos infirmités. Enfin,

[1] Unusquisque sicut accepit gratiam in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei. I *Pet.* IV.

[2] Debemus nos firmiores, imbecillitates infirmorum sustinere, et non nobis placere; unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum ad ædificationem. *Rom.* XV.

[3] Sicut et ego per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis, ut salvi fiant. I *Cor.* X.

prenez pour vous l'avis que saint Paul donnait à son cher Timothée, quand il lui recommandait de s'exercer aux œuvres de la piété, et de se persuader que c'était l'exercice et l'emploi le plus utile, et le plus important[1]. Ne craignez jamais de rien perdre en donnant; et autant vous faites plus de cas de Dieu que de vous, autant devez-vous croire qu'en lui donnant, et en donnant aux autres, pour l'amour de lui, ce que vous possédez, vous l'employez plus utilement que si le vous possédiez, ou que si vous en serviez pour votre usage et pour votre plaisir. Si vous n'avez pas encore ces sentiments de piété, demandez-les et dites de bon cœur:

O mon Jésus! ô mon bon Père! permettez-moi de vous adresser la prière que fit Elisée à son Maître[2], et de vous supplier de me donner votre double Esprit, qui est l'Esprit de piété, afin que je vous respecte en toutes choses, comme mon Père, et que j'aime tous les autres hommes, et principalement vos fidèles et vos amis, comme vos enfants et mes frères.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le don de piété nous fait reconnaître et respecter notre Dieu en qualité de Père, nous souvenant de tant d'actes de miséricorde dont nous avons été l'objet. En outre, ce même Dieu veut que nous nous entr'aidions les uns les autres comme frères et enfants d'un même Père, par amour pour lui, et pour le plaisir qu'il prend de voir que la charité nous unit, parce que nous lui appartenons. O mon Dieu! il faudrait être dans les enfers pour ne pas connaître vos miséricordes, et pour ne vous pas aimer. Car tant que nous vivrons ici, ou au ciel, nous ne vivrons que pour admirer et pour aimer vos miséricordes, puisque c'est par votre permission que nous ne sommes pas dans l'enfer, après l'avoir tant mérité.

[1] Exerce teipsum ad pietatem : nam corporalis exercitatio ad modicum utilis est, pietas autem ad omnia utilis est. 1 *Tim.* IV,

[2] Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus. IV *Reg.* II.

DEUXIÈME POINT.

Les Apôtres exercent cette piété envers Dieu.

Les Apôtres montrent bien qu'ils ont ce don de piété, quand après avoir été si mal traités, ils louent Dieu qui l'a ainsi permis, prient pour ceux de qui il s'est servi dans cette circonstance, et ne demandent que leur salut et leur bien éternel. Oh ! que c'est bien connaître Dieu, de le reconnaître pour un bon Père, même quand il nous afflige ; car c'est ainsi qu'il se comporte envers ses enfants ; il aime mieux les châtier un peu, pour les faire ses héritiers à jamais, que de les perdre pour toujours, en leur épargnant de légers châtiments. Ecoute donc, mon âme, quand tu ressens ses coups,et que tu te plains, tu ne veux donc pas être de ses enfants? tu ne veux donc pas avoir ta part en son saint héritage?... Ah ! mon bon Père, ne faites pas attention à ce que je veux, ni à ce que je dis; car je ne sais ce que je veux, et ce que je dis, puisque je dis souvent d'une manière, et que je veux de l'autre ; mais ne considérez que vos desseins éternels, et accomplissez-les entièrement sur moi, à quelque prix que ce soit, et quelle que soit la peine que je puisse ressentir.

TROISIÈME POINT.

Tous les autres fidèles font paraître parmi eux cette vertu.

Tous les autres fidèles montraient aussi les effets de ce don de piété, s'entr'aimant les uns les autres comme frères, n'ayant qu'un même cœur, un même esprit et une même âme. *Le mien et le tien,* paroles égoïstes, ne s'entendaient point parmi eux ; lorsqu'ils eurent appris à détacher leur cœur et leurs espérances de la terre, ils apprirent à parler le langage du ciel, où tout est tellement en commun, que le bien et la gloire de l'un est le bien et la gloire de l'autre. De même, personne d'entre eux n'avait rien de propre, ils vivaient en commun des mêmes biens, des mêmes vertus et des mêmes grâces. Ce que l'un avait de plus, il ne l'avait que pour en faire part à celui qui en avait moins ; et celui qui en avait moins ne portait pas pour cela envie à son frère, car il savait que Dieu avait disposé toutes choses avec une grande sagesse. Oh ! que l'envie, qui règne aujourd'hui parmi les hommes, est contraire à cet heureux état de l'Église primitive, et au dessein même de l'envieux ! Il est si fâché d'avoir si peu de biens, ou que les autres en aient davantage, qu'il vou-

drait avoir ce qu'ils ont, ou bien qu'ils n'eussent rien. Cependant, par cette envie il perd le peu qu'il a, et ne profite point du bien des autres; mais quand la piété donne du sien, elle n'y perd jamais rien, mais plutôt elle gagne heureusement autant qu'elle donne. N'est-ce pas un motif suffisant pour apprendre à s'y affectionner ?...

SAMEDI.

DE LA MORT SOUDAINE D'ANANIE, *ET DU DON DE CRAINTE.*

Pierre dit à Ananie : Comment Satan a-t-il tenté votre cœur, pour vous porter à mentir au Saint-Esprit, et à détourner une partie du prix de votre fonds de terre ? A ces paroles, Ananie tomba frappé de mort, et tous ceux qui en entendirent parler furent saisis de crainte [1].

Le Sujet est pris de la punition d'Ananie et de Saphire, que saint Pierre fit mourir pour servir d'exemple ; ce qui inspira une crainte extrême, et à ceux qui en furent témoins, et à ceux qui en entendirent parler. Cette crainte n'était pas servile, mais respectueuse, puisqu'elle fut ressentie par ces premiers chrétiens de l'Église primitive, qui étaient trop saints, pour n'avoir que des sentiments d'esclaves, et non les sentiments d'enfants envers Dieu. Cette crainte est un don du Saint-Esprit, qui perfectionne la tempérance et qui abaisse l'orgueil ; comme c'est une propriété du feu de se faire craindre aussi bien qu'aimer de ceux qui en approchent.

La Fin est, de se laisser pénétrer de cette sainte crainte.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel était le péché d'Ananie et de Saphire ?

2° Châtiment que saint Pierre leur infligea.

3° Tirons de ces deux considérations, les motifs de la crainte respectueuse.

[1] Dixit autem Petrus Ananiæ : Cur tentavit Satanas cor tuum, mentiri te Spiritui Sancto, et fraudare de pretio agri ? Nonne manens tibi manebat, etc.

Audiens autem Ananias hæc verba, cecidit, et expiravit, et factus est timor magnus super omnes qui audierunt. Et factus est timor magnus in universa Ecclesia, et in omnes qui audierunt hæc. *Act.* v.

PREMIER POINT.

QUEL ÉTAIT LE PÉCHÉ D'ANANIE ET DE SAPHIRE.

Considérez comment parmi tous les biens que la venue du Saint-Esprit procura à l'Eglise primitive, la providence de Dieu permit qu'elle fût attaquée de trois maux. Mais remarquez aussi, comment la divine bonté la pourvut en même temps de remède à chacun de ces maux. Premièrement, les Juifs l'attaquèrent par des persécutions, mais le don de force lui fut envoyé pour résister à ces violences et pour les surmonter. Secondement, la pauvreté vint pour la surprendre, mais le don de piété y pourvut, faisant que les plus riches vendaient tous leurs biens pour en faire part aux autres.

Mais en troisième lieu, le plus grand mal qui arriva, fut que le péché vint corrompre sa sainteté, quand l'avarice s'empara tellement du cœur de deux de ses fidèles, qu'ils retinrent une partie de leurs biens, n'en apportant que la moitié aux pieds des Apôtres[1]. Remarquons ici que leur avarice fut accompagnée de quantité d'autres crimes. En effet, ils firent un mensonge impudent, protestant à saint Pierre qu'ils n'avaient rien de plus que ce qu'ils lui présentaient ; ils voulurent tromper l'Eglise par cette fourberie ; ils commirent une espèce de sacrilége, violant la sainte résolution qu'ils avaient prise de se dépouiller de tous leurs biens ; ils témoignèrent une extrême défiance de la providence de Dieu, s'imaginant qu'elle leur manquerait dans leurs nécessités s'ils n'y pourvoyaient ; et enfin, ils scandalisèrent, par cette infâme action, tous les autres fidèles, qui n'avaient encore point vu de mauvais exemples parmi eux dans l'Eglise.

Oh! qu'il est dangereux de s'engager dans un péché, puisqu'il nous en fait commettre une infinité d'autres qui le suivent toujours ; et qu'un saint docteur a eu raison de nous avertir, qu'il

[1] Vir autem quidam nomine Ananias, cum Saphira uxore sua, vendidit agrum, et fraudavit de pretio agri, conscia uxore sua : et afferens partem quandam ad pedes Apostolorum posuit. *Act.* v.

Dic mihi, mulier, si tanti agrum vendidistis ? at illa dixit : Etiam tanti.

fallait nous donner de garde de donner entrée au démon dans notre âme, parce que là où ce malicieux serpent peut passer la tête, il y glisse son corps tout entier[1]. Oh! qu'il est dangereux de ne se donner à Dieu qu'à demi, puisqu'il le trouve souvent plus mauvais, que si on l'abandonnait tout à fait. N'est-ce pas ce qu'il proteste lui-même, quand il dit par un Sage et par un Prophète, qu'il ne lui est point agréable d'être aimé par ces cœurs partagés, qui réservent la moitié de leur affection pour les créatures ; ni d'être loué par ces bouches mondaines, qui prennent plaisir à vanter ce qu'il y a dans le monde. C'est pourquoi il veut qu'on se déclare entièrement pour lui, ou qu'on renonce entièrement à son parti, parce qu'il ne veut point de nos affections, s'il ne les a toutes entières[2].

Ce Père de nos âmes est comme cette vraie mère qui plaida devant Salomon, pour avoir son fils, qu'une autre femme qui s'en disait faussement la mère, voulait lui enlever[3]. Car si le monde, à qui nous ne sommes rien, demande au moins qu'on lui donne la moitié de nous-mêmes, s'il ne peut nous avoir tout entiers, Dieu qui ne saurait souffrir qu'on partage ainsi une créature qui appartient à lui seul, déclare qu'il aime mieux qu'on donne à qui on voudra notre cœur tout entier, que de permettre qu'on le divise ainsi en deux, et qu'il n'en ait que la moitié. Considérez donc que vous vous rendez coupable de larcin à son égard, quand vous lui enlevez une partie de votre cœur pour la donner à une créature ; puisque vous lui dérobez entièrement ce cœur, qui lui appartient par tant de titres, quand

[1] Diabolus serpens lubricus est, cujus si capiti, hoc est, primæ suggestioni, non resistitur, totius interno cordis, dum non sentitur, illabitur ; tentationum diabolicarum initia, flagitia sunt. S. Hieron.

[2] Protector est omnibus exquirentibus se in veritate. Væ duplici corde, et labiis scelestis, et manibus male facientibus, et peccatori terram ingredienti duabus viis. *Eccl.* II.

Usquequò claudicatis in duas partes ? III *Reg.* XVIII.

[3] Dixit autem mulier, cujus filius erat vivus, ad regem ; commota sunt quippe viscera ejus super filio suo : Obsecro, Domine, date illi infantem vivum, et nolite interficere eum. E contrario illa dicebat : Nec mihi, nec tibi, sed dividatur. III *Reg.* III.

le moindre de ces titres suffit pour nous faire confesser qu'il ne doit jamais être qu'à lui.

O mon Dieu! ne permettez pas, je vous supplie, qu'on usurpe ainsi ce que vous devez posséder si légitimement.... Reprenez mon cœur à ces usurpateurs, à qui je l'ai livré si lâchement; car bien qu'il fût à moi, il était encore plus à vous qui me l'avez donné, et qui ne me l'avez donné qu'afin que je vous le conservasse. Il n'était donc pas en ma puissance d'en disposer ainsi à votre préjudice. Mais ce que je vous demande surtout, ô mon Dieu! c'est que si vous daignez me rendre ce cœur que j'ai donné mal à propos aux créatures, vous le possédiez aussitôt si parfaitement, que ni moi, ni aucune créature n'y prétende plus rien.

DEUXIÈME POINT.

CHATIMENT QUE SAINT PIERRE LEUR INFLIGEA.

Ce fut le premier péché que l'on connaît avoir été commis dans l'Eglise, après la descente du Saint-Esprit; c'est pourquoi saint Pierre qui en était le chef, crut qu'il ne fallait pas le laisser impuni, de peur que ce mauvais exemple ne corrompît les autres fidèles. Ce saint Apôtre connaissait par une inspiration intérieure l'avarice d'Ananie et de Saphire; mais il ne voulut cependant pas leur faire l'affront de les convaincre lui-même de leur mauvaise foi. Il commença par leur demander si cet argent était tout le produit de la vente de leurs biens, afin que reconnaissant leur faute, et s'en repentant, sans que personne s'en aperçût, ils lui répondissent qu'ils allaient chercher le reste pour le lui apporter. Mais ces âmes possédées du démon d'avarice, cédant plutôt à la tentation de cet ennemi de leur salut, qu'au conseil de cet Apôtre qui voulait les sauver, ajoutèrent crime sur crime, et osèrent bien assurer qu'ils avaient agi de bonne foi, et qu'ils n'avaient rien conservé. Ce fut alors, que saint Pierre ne pouvant plus supporter leur insolence, se leva transporté d'un saint zèle: Eh quoi donc, dit-il, Ananie, est-ce ainsi que vous pensez nous tromper? Il eût bien mieux valu garder pour vous toutes vos richesses, puisque personne ne vous a

contraint de nous en faire présent. Mais puisque vous n'ignoriez pas que vous vous étiez obligés par votre promesse de les mettre en commun, comment avez-vous eu l'impudence de rompre une promesse si sainte, que vous aviez faite au Saint-Esprit, et de retenir ce bien, qui n'était plus à vous, mais à Dieu, à qui vous l'aviez promis[1] ? Sachez donc que vous n'êtes pas seulement coupable d'avarice et de larcin, mais encore de sacrilége; et que ce n'est pas à nous, mais à Dieu même à qui vous avez fait cette injustice.

Ces paroles sorties d'une bouche si sainte, étonnèrent tellement ce pauvre coupable, que n'ayant rien à répondre à cette voix du chef de l'Eglise, qui le déclarait atteint et convaincu d'une si lâche action, et ne pouvant plus vivre après cet arrêt prononcé, sa conscience lui servit de bourreau, et il tomba aussitôt mort aux pieds de son juge. Sa femme qui avait été complice de son crime, et qui ne savait point l'exécution de son mari, étant à son tour interrogée sur les mêmes faits, et demeurant aussi obstinée que lui à nier un crime, qu'il ne fallait que confesser pour en avoir l'abolition, fut condamnée de même et frappée également de mort subite[2].

Oh! que cette punition est effroyable! Et que la justice de Dieu est à craindre !... Il est vrai que leur faute était trop grande pour mériter le pardon, mais ne pourrait-on pas dire que leur première faute la rendait en quelque façon excusable; et puis, après tout, s'il fallait les punir, n'y avait-il point d'autre genre de punition, qui pouvait être aussi exemplaire, et qui ce semble, eût été moins scandaleuse ? Car, que pouvaient dire les Juifs, en apprenant cette exécution ? N'avaient-ils pas quelque raison de reprocher aux Apôtres qu'ils étaient des imposteurs, qui n'attiraient les hommes à leur secte que pour avoir leurs biens ; et

[1] Nonne manens tibi manebat, et venundatum in tua erat potestate? quare posuisti in corde tuo hanc rem? non es mentitus hominibus, sed Deo.

[2] Et factum est quasi horarum trium spatium, et uxor ipsius nesciens quod factum fuerat, introivit. Dixit autem ei Petrus, etc. Supra.

Quid, utique convenit vobis tentare Spiritum Domini? Ecce pedes eorum qui sepelierunt virum tuum, ad ostium, et efferent te. Confestim cecidit ante pedes ejus, et expiravit.

que comme des assassins, ils faisaient ainsi mourir cruellement ceux qui avaient eu la simplicité de les croire, et de se laisser dépouiller par eux?... De plus, que pouvaient penser aussi les nouveaux convertis, en voyant qu'on traitait si rigoureusement ceux qui avaient embrassé la loi de l'Evangile? Cela ne pouvait-il pas détourner de recevoir le baptême, ceux qui se faisaient encore instruire dans les mystères de la foi? En outre, les parents et les amis d'Ananie, n'avaient-ils pas quelque sujet, ce semble, de se plaindre d'un supplice si précipité, appliqué sans aucune forme de procès? Ne pouvaient-ils pas en informer la justice de Jérusalem, et donner par là occasion à ces ennemis de notre religion, de venger sur saint Pierre, qui avait porté ce jugement, tout l'affront qu'ils s'imaginaient que cette nouvelle Eglise des chrétiens faisait à leur Synagogue, en publiant pour Dieu un homme qu'ils avaient condamné comme un criminel? Ne pouvait-on pas encore s'étonner que Dieu se servait ainsi de toute la rigueur de sa justice, dans le gouvernement de cette Eglise naissante; puisqu'il semble que ce temps était le règne de la plus grande bonté? Ne pouvait-on pas penser que ces punitions épouvantables étaient bonnes pour l'ancien Testament, et dans cette loi de rigueur, où Dieu traitait les hommes en serviteurs, et ne se montrait à eux qu'en qualité de Maître. Mais que dans la nouvelle loi, qui est une loi de grâce et d'amour[1], Dieu déclarant qu'il ne voulait plus agir avec les hommes, que comme avec des enfants, qu'il voulait faire héritiers de sa gloire; ce procédé rigoureux semblait une contradiction? Et n'est-ce pas Jésus-Christ en personne, qui répondit de sa propre bouche, à deux de ses Apôtres, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville qui lui avait refusé l'entrée de ses portes, qu'ils ne connaissaient pas encore son Esprit, et qu'ils sussent qu'il n'était pas venu pour ôter, mais pour donner la vie aux hommes[2]?

[1] Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis, et sobrietatis. II *Tim* I.

[2] Domine, vis dicamus ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos? et con-

Cependant c'est ce même Esprit de Jésus, qui empêcha saint Jacques et saint Jean, de se venger de ces rebelles Samaritains, qui inspira à saint Pierre, de faire mourir d'une seule parole ces deux chrétiens, qui n'étaient coupables, ce semble, que de n'être pas assez généreux pour se dépouiller complètement de leurs biens. Oh que les jugements de Dieu sont à craindre! oh qu'il est dangereux de perdre le respect qu'on doit à une si haute Majesté!... Quel malheur de s'endurcir dans ses péchés, et de vouloir cacher ses crimes à cette sagesse infinie, qui les connaît tous; au lieu de les lui avouer pour lui en demander le pardon [1].... Mon Dieu, j'adore votre Majesté, et je révère votre justice; c'est pourquoi, sans rechercher plus curieusement les causes qui vous ont porté à exécuter ce châtiment rigoureux, je reconnais qu'il n'y a rien de plus juste, puisque c'est vous qui l'avez fait. Oui, Seigneur, vous êtes très-juste, et il n'y a pas un de vos jugements qui ne soit équitable. Vous n'êtes pas moins juste quand votre rigueur nous châtie, que quand votre bonté nous épargne et nous pardonne [2].

TROISIÈME POINT.

TIRONS DE CES DEUX CONSIDÉRATIONS, LES MOTIFS DE LA CRAINTE RESPECTUEUSE.

Comme ce châtiment épouvantable avait été si public, et si exemplaire, et que ceux des fidèles qui ne le purent voir, en entendirent aussitôt parler: Il inspira de la terreur à toute l'Eglise, dit l'historien sacré [3]. On n'en parlait qu'avec frayeur, et on n'y pensait qu'avec étonnement. Il peut se faire que cette crainte ne fût qu'une crainte servile dans quelques personnes, qui n'étant pas encore affermies dans la foi et la vertu, pouvaient plutôt appréhender qu'un semblable châtiment ne les frappât

versus increpavit illos dicens: Nescitis cujus Spiritus estis: Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. *S. Luc.* IX.

[1] Quam bonum est correptum esse per pœnitentiam; sic enim effugies voluntarium peccatum. *Eccli.* XVI.

[2] Etiam Domine Deus omnipotens, vera et justa judicia tua. *Apoc.* XVI.

[3] Et factus est timor magnus in universa Ecclesia, et in omnes qui audierunt hæc. *Act.* V.

eux-mêmes, qu'adorer la justice de celui qui punissait ainsi ceux qui l'offensaient. Mais d'un autre côté, on peut croire, que la plus grande partie de ces premiers chrétiens, qui étaient remplis du Saint-Esprit qu'ils venaient de recevoir, s'élevaient au-dessus de cette crainte si basse; et que se sentant plutôt pénétrés de cette crainte respectueuse, qui fait redouter aux enfants d'offenser leur père, ils connurent par ce châtiment, comment il fallait redouter la justice du Dieu qu'ils adoraient[1]; comment il fallait connaître sa toute-puissance, qui savait se venger de ceux qui méprisaient ses lois; et comment il fallait aimer sa bonté, qui ne voulait point qu'on l'aimât à moitié. Assurément, ce n'était pas tant la punition que le crime qu'ils craignaient[2]; ils appréhendaient moins d'être châtiés de Dieu que de l'offenser, parce que pour eux le plus grand mal c'est d'offenser Dieu. Telle était la crainte des saints et des Apôtres, et ce fut celle qui excita saint Pierre à infliger cette punition si exemplaire, afin que tout le monde sût qu'il fallait respecter Dieu, qui ne peut souffrir aucunement qu'on l'offense[3]; qu'il fallait que ceux qui ne l'aimaient pas le craignissent au moins comme le vengeur de leurs crimes, s'ils ne l'apaisaient par la pénitence; et que ceux qui l'aimaient se fortifiassent dans l'amour qu'ils lui portaient[4].

Il était bien raisonnable que cette Eglise militante eût cette crainte respectueuse pour Dieu, puisque même l'Eglise triomphante en est saisie, et que les Anges de la première hiérarchie, qui sont les plus proches de la divinité, tremblent de respect

[1] Habet Dei timor geminum veluti lumen oculorum, sinistrum ad pœnam deorsùm, dextrum verò sursum ad Deum summe bonum. S. Bern. *de sept. Donis Dei.*

[2] Per ipsum (timorem) Deum reveremur, et refugimus nos ipsi subducere. S. Thom. II, II, q. XIX.

[3] Dominus Deus tuus in medio tui est, Deus magnus et terribilis. *Deut.* VII.

[4] Dominum Deum tuum timebis et ei soli servies, ipsi adhærebis. Ipse est laus tua et Deus tuus qui fecit tibi hæc magnalia et terribilia quæ viderunt oculi tui. Ibid. X.

Timete Dominum omnes sancti ejus. *Psal.* XXXIII.

Ut probaret vos venit Deus, et ut terror illius esset in vobis, et non peccaretis. *Exod.* XX.

sur leurs trônes, et que les Séraphins se cachent la face de leurs ailes, n'osant contempler à découvert cette adorable majesté [1]. Il était bien raisonnable que les Apôtres craignissent Dieu, puisque l'âme même de cet homme qu'ils adoraient comme leur Dieu, tout unie qu'elle est à la divinité, craint cependant Dieu son Père, de cette crainte amoureuse qui est une crainte de Fils, et non pas d'esclave. Il n'est pas seulement convenable, mais utile, et même nécessaire aux saints d'ici-bas, de servir Dieu dans cette sainte crainte, qui conserve leur charité, en les maintenant dans l'humilité, et à l'abri de l'orgueil [2]. C'est pourquoi saint Luc avait déjà dit, auparavant, et il ajoute encore après, que cette Eglise primitive allait croissant et s'édifiant tous les jours dans cette crainte de Notre-Seigneur [3].

En effet, si les hommes dévots n'étaient retenus par cette divine crainte, il y aurait danger que se fiant trop en leur mérite, ils ne devinssent ou trop libres, ou trop présomptueux; car comme leur conscience ne leur fait pas de grands reproches, et ne leur donne pas de grands scrupules, parce qu'ils font beaucoup de bonnes œuvres, et qu'ils évitent les grands péchés; ils se fieraient tellement à leur vertu, qu'ils négligeraient les soins qu'il faut apporter pour la conserver. Mais cette sainte crainte en leur faisant appréhender le danger d'une présomption trop orgueilleuse, en leur persuadant que quoi qu'ils fassent, ils ne s'acquittent pas encore de la moitié de leurs devoirs, et que quand ils auraient tout fait, ils ne sont encore que des serviteurs inutiles; enfin en leur faisant considérer Dieu, comme une majesté souveraine, qu'on ne saurait jamais ni respecter ni servir comme elle le mérite, cette crainte, dis-je, leur inspire

[1] Laudant Angeli, adorant dominationes, tremunt potestates.
Columnæ cœli contremiscunt, et pavent ad nutum ejus. *Job.* XXVI.

[2] Et replebit eum spiritus timoris Domini. *Isa.* II.
Si non in timore Domini tenueris te instanter, citò subvertetur domus tua. *Eccli.* XXVII.

[3] Fiebat omni animæ timor, et metus erat magnus in universis. *Act.* II.
Ecclesia habebat pacem, et ædificabatur ambulans in timore Domini, et consolatione Sancti Spiritus replebatur. Ibid. IX.

des sentiments d'humilité, de défiance d'eux-mêmes, qui les préservent de fautes plus graves. Et plus ils croissent dans la connaissance et dans l'amour de leur bon Maître, par leur vertu, plus aussi croissent-ils dans le respect, dans la crainte, et dans l'humilité[1]. Aussi Jésus-Christ, pour témoigner à son Père le regret qu'il avait, de ce que sa justice n'était ni crainte, ni respectée dans le monde, s'écriait-il : Juste Père des hommes, le monde ne vous connaît point[2], parce qu'en effet, s'il l'eût connu, il lui eût porté plus d'honneur qu'il ne lui en portait.

Mais vous, ne connaissez-vous pas assez Dieu, pour le craindre ?... Ne savez-vous pas assez qu'il est présent à tout ce que vous faites, pour témoigner, par vos actions, que vous respectez sa présence, de sorte qu'au moins vous appréhendiez de faire devant ses yeux ce que vous auriez honte de commettre devant les hommes[3] ?... Ne connaissez-vous pas assez sa sainteté et sa justice, pour savoir que sa sainteté ne peut souffrir le moindre péché, et que sa justice ne saurait le souffrir sans le punir[4] ?... Par conséquent, quand vous seriez le plus innocent du monde, ne devriez-vous pas entrer dans les sentiments de Job, qui, bien que le démon n'eût pu rien trouver à redire dans sa vie, protestait cependant qu'il appréhendait toutes ses actions, parce qu'il savait qu'elles devaient être jugées et examinées par Dieu, qui n'étant pas moins juste que bon, ne saurait pardonner au crime, quoiqu'il accorde le pardon au criminel. Est-ce ainsi que vous pensez de vous, et que vous en parlez ?... Craignez de ne

[1] Certè Paulus Apostolus jam ad tertium cœlum ascenderat, in paradisum quoque ductus fuerat, arcana verba audierat quæ homini loqui non licet, et tamen adhuc trepidans dicebat : Castigo corpus meum, et servituti subjicio, ne fortè aliis prædicans ipse reprobus efficiar. Adhuc cœlum ducitur, et jam timere non vult, qui adhuc in terra conversatur : perpende quia mater negligentiæ solet esse securitas. Habere ergo in hac vita non debes securitatem, per quam negligens reddaris. Scriptum est enim : Beatus vir qui semper est pavidus. Et rursùs : Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. S. Gregor. *in Epist.*

[2] Pater juste, mundus te non cognovit. *S. Joan.* XVII.

[3] Ego, ego sum dicit Dominus, ego vidi. *Jer.* VII.
Ecce vigil, et sanctus de cœlo. *Dan.* IV.

[4] Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti. *Job.* X.

point craindre, plaignez-vous de vous, et priez-le, avec le Sage, de ne pas vous abandonner à une âme insolente, qui a perdu le respect et la pudeur[1]. Demandez-lui comme David[2] : Qu'il transperce votre corps et votre cœur, de cette sainte crainte, qui est le caractère de ceux qui lui appartiennent. Parce qu'après tout, quelque volonté que sa grâce vous ait donnée de le servir et de l'aimer, vous aurez toujours sujet de craindre que ses jugements ne trouvent quelque crime caché dans votre conscience, et ne vous condamnent tôt ou tard comme un présomptueux. Si les plus grands saints sont ceux qui craignent le plus, n'est-ce pas pour instruire les autres qu'ils ont tort de ne rien redouter. N'est-ce pas pour leur faire entendre, que quiconque compte trop sur son salut, sans cette crainte, met plutôt son salut en danger qu'en sûreté.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Péché d'Ananie et de Saphire.

Comme tous les premiers chrétiens vendaient leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, il y eut un homme et une femme qui n'en apportèrent que la moitié, affirmant néanmoins que cet argent était tout le prix qu'ils avaient retiré de la vente d'un fonds de terre ; ils mentirent ainsi impudemment au Saint-Esprit, qui leur parlait par la bouche de saint Pierre. Tout le monde voit bien que ce mensonge fut un grand péché : mais tout le monde ne voit pas quel grand mal c'est d'avoir trop d'attachement aux biens de ce monde, à son honneur et à ses plaisirs. C'est cette affection trop vive qui pousse au mensonge, qui fait commettre une foule de péchés, et qui en empêche la rémission et le remède ; car elle fait mentir même en confession. Personne n'ose avouer qu'il est un avare, un ambitieux, un mondain, parce que la grande affection qu'on porte à ce que l'on aime, empêche qu'on n'en connaisse le mal, qu'on ne le confesse, ou qu'on ne le quitte. Le plus grand péché qu'on ait, est celui d'ordinaire qu'on quitte le moins ; car, comme c'est

[1] Animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me. *Eccli.* XXIII.
[2] Confige timore tuo carnes meas, et judiciis enim tuis timui. *Psal.* CXVIII.

la grande affection qui fait le grand péché, c'est aussi cette grande affection qui fait qu'on ne le quitte point. O dangereuse affection! tu peux bien te cacher aux hommes, ou à toi-même, mais tu ne saurais te dérober aux yeux de Dieu, qui sait et qui voit tout.

DEUXIÈME POINT.

Châtiment dont saint Pierre les punit.

Saint Pierre montra à ces malheureux qu'il connaissait bien leur mauvaise foi; il leur déclara publiquement qu'ils n'avaient pas menti aux hommes, mais au Saint-Esprit, qu'il ne fallait point servir Dieu à demi, qu'il eût mieux valu ne donner rien, que de faire semblant de donner tout, et ne donner que la moitié. A peine eut-il prononcé ces paroles, que l'homme tomba à l'instant même frappé de mort, et trois heures après, sa femme, qui fit la même faute, reçut la même punition. Ce fut à la vérité un grand châtiment : mais aussi le Dieu qu'ils offensèrent est grand, et il importait que les premiers chrétiens sussent qu'il ne fallait pas offenser un si grand Dieu. Si Dieu est bon et la bonté même, c'est une raison de ne pas l'offenser; car il n'y a rien qui soit si opposé à la bonté que la malice, et à la bonté de Dieu que la malice du péché. Il est moins étonnant que ces pécheurs fussent châtiés en ce temps-là, que d'y voir de ces pécheurs. Et enfin, si ce fut une grande justice de châtier leur péché aussitôt qu'il fut commis, c'est l'effet d'une grande bonté de souffrir les nôtres pour nous les pardonner, si nous le voulons; mais si nous temporisons trop, ce délai dans la punition ne servira qu'à nous rendre coupables et plus dignes de châtiment.

TROISIÈME POINT.

Tirons de ces deux considérations les motifs de la crainte respectueuse.

A la suite de cette faute et de ce châtiment, une grande crainte saisit tous les fidèles qui en entendirent parler. Et quoiqu'on pût penser que cette crainte n'était pas parfaite, parce qu'elle était une crainte du châtiment, néanmoins on peut croire qu'elle se perfectionna, soit par la remontrance des Apôtres, soit par les effets du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit leur communiqua cette sainte crainte, par laquelle on craint Dieu, plutôt par respect pour sa grandeur, que par l'appréhension de ses châtiments. C'est donc ainsi que ces chrétiens, considérant la présence du Saint-Esprit, qui parlait par les Apôtres, qui connaissait le

plus profond des cœurs, et qui témoignait désavouer si publiquement le péché, craignaient et respectaient ce Dieu de bonté et de justice, et bien qu'ils ne l'offensassent que fort peu, ils ne laissaient pas de le craindre beaucoup, comme les saints au ciel, qui étant sans péché, ont cependant cette crainte de Dieu, et s'écrient : Qui est-ce, Seigneur, qui ne vous craindra pas? Il faut bien dire que ceux qui ne craignent point comme il faut, et qui détournent les autres de cette crainte, ne connaissent pas Dieu : puisque ceux qui le connaissent mieux, sont ceux qui le craignent davantage, et qui s'étonnent comment il peut y en avoir un seul qui ne le craigne point. O Dieu de Majesté! faites-vous connaître à mon âme, afin qu'elle vous craigne... Mon fils, tu me connais assez pour me craindre, mais tu n'appliques pas cette connaissance lorsqu'il faut craindre; et cela ne te servirait pas de me connaître davantage, si tu ne te servais de cette connaissance quand il faut s'en servir.

LE DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ.

DE TROIS SORTES DE TRINITÉS.

Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des Armées [1].

Le Sujet. En même temps que nous reconnaîtrons et adorerons la très-sainte Trinité incréée, qui règne dans les Cieux, nous considérerons aussi qu'il y a une Trinité créée, qui n'est pas sainte comme la première : mais qui peut et qui doit l'être à son exemple; et de plus, qu'il y a aussi dans le monde une espèce de Trinité, qui est opposée à la sainteté des deux autres, et dont il faut s'éloigner.

La Fin est d'honorer la sainteté de Dieu par la sainteté de notre vie.

La Forme est en ces trois points :

1° De la Trinité incréée, qui règne dans les Cieux : souverainement sainte et souverainement adorable.

2° De la Trinité créée, qui est en nous, et qui doit être sanctifiée.

3° De la Trinité qui se trouve dans le monde, et que nous devons abhorrer, comme étant opposée à la sainteté des deux autres.

[1] Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus exercituum. *Isa.* VI; *Apoc.* IV.

PREMIER POINT.

DE LA TRINITÉ INCRÉÉE, QUI RÈGNE DANS LES CIEUX: SOUVERAINEMENT SAINTE ET SOUVERAINEMENT ADORABLE.

Remarquez attentivement dans le mystère adorable de la très-sainte Trinité, trois choses dignes de considération, comprises dans ces paroles, *Saint, Saint, Saint :* l'unité de l'essence divine, la Trinité des personnes, et les infinies perfections de cette excellente nature. Ce mot de *Saint* est mis au singulier pour marquer l'unité de Dieu ; il est répété trois fois, à raison des trois personnes : et la sainteté divine, qu'il signifie, enveloppe toutes les perfections. Arrêtez donc votre pensée sur ces trois vérités si importantes; et répétant avec les Séraphins, le Trisagion sacré, dites en vous-mêmes, avec une foi vive à ce mystère : ô mon Dieu ! vous êtes seul le Dieu du ciel et de la terre, et hors de vous, il n'y a point d'autre divinité [1]. Je vous adore donc dans l'unité de votre divine nature ; et en adorant votre essence, j'adore en même temps trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, toutes trois saintes, toutes trois possédant également l'excellence des perfections divines et la souveraine majesté d'un Dieu, la distinction de vos personnes n'empêchant point l'unité très-sainte et indivisible de votre essence. Vraiment vous êtes saint, ô mon Dieu ! Vous êtes infiniment parfait, incompréhensible, immense, éternel, et de toutes les grandeurs que votre entendement infini peut concevoir, aucune ne manque à la perfection de votre souveraine majesté [2].

Père éternel, vous êtes le principe et la source de toutes les communications qui se font en la Trinité, vous n'êtes ni produit, ni engendré. Fils de Dieu, vous êtes l'image substantielle

[1] Neque enim est alius extra te. I *Reg.* II.

[2] Et hi tres unum sunt. I *S. Joan.* V.

Tantum in te est Deus, et non est absque te Deus. *Isa.* XLV.

Magnus Dominus et laudabilis nimis, et magnitudinis ejus non est finis. *Psal.* XLIV.

Te Deum Patrem ingenitum, te filium unigenitum, te Spiritum sanctum Paracletum, sanctam et individuam Trinitatem, toto corde et ore confitemur, laudamus, atque benedicimus, tibi gloria in sæcula.

de votre Père, vous êtes seul produit par voie de génération éternelle. Esprit-Saint, vous êtes le terme de l'amour nécessaire du Père et du Fils, qui vous produisent au milieu des flammes de leur amour, en unité de principe. O mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, je me soumets à votre grandeur, par respect pour votre grandeur; je vous offre ce que je suis, en considération de ce que vous êtes; je vous donne mon cœur, parce que vous êtes infiniment aimable; je vous fais hommage de toutes les puissances de mon âme, parce que vous êtes le Créateur de toutes choses; je vous adore, je vous bénis, je vous loue avec toutes les créatures, parce que vous êtes le souverain Seigneur de l'univers.

Poursuivez ainsi à considérer, à admirer et à adorer ces divines perfections; et après tant d'actes de religion et de charité que votre dévotion vous suggérera, recherchez la cause pour laquelle, de toutes les perfections divines, qui sont toutes égales parce qu'elles sont toutes infinies, les anges adorent particulièrement la sainteté; car ce n'est pas sans une grande raison que Dieu leur en imprime un sentiment particulier plutôt que des autres; et la connaissance de cette raison nous sera profitable. Que vous en semble? n'est-ce pas parce que ce grand Dieu a voulu nous laisser une plus vive impression de sa sainteté, afin que l'estime que nous en ferions disposât notre cœur à l'imiter? Il est vrai que notre félicité consiste à lui être semblable; mais il n'est pas moins vrai qu'il est funeste à l'homme, d'affecter une autre ressemblance que celle de sa sainteté. Le premier homme et une des plus nobles intelligences du ciel se sont perdus par cette ambition [1]; dans leur orgueil ils voulurent être tout-puissants comme Dieu, indépendants comme lui, sages, clairvoyants et bienheureux comme il est de sa nature, sans vouloir s'arrêter aux moyens qui leur étaient donnés de participer à ce bonheur. Et comme cette

[1] Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. *Gen.* III.
In cœlum conscendam super astra Dei, exaltabo solium meum, similis ero Altissimo. *Isa.* XIV.

ambition était injurieuse à la Majesté de Dieu, elle ne pouvait être que très-pernicieuse à la créature. Mais en voici une autre qu'il nous propose lui-même, pour contenter notre inclination et le désir que nous avons de l'imiter : c'est d'être saint comme lui, et de nous persuader qu'il n'est rien plus avantageux à sa gloire et à notre bien, que de voir sa sainteté proposée, non-seulement à nos adorations mais encore à notre imitation [1].

Contentons-nous de commencer en nous le tableau de ses grandeurs ; par son infinie sainteté, il achèvera le reste dans la gloire, quand et comment il lui plaira ; il n'exige que cela maintenant de notre dévotion. Quand il nous faudra partir de ce monde, si nous sommes ignorants ou faibles, si nous sommes disgrâciés par la nature et la fortune, loin de nous reprocher ces imperfections naturelles, il nous en délivrera au contraire et les convertira en honneur et en félicité ; mais si la sainteté nous manque, jamais il ne nous verra de bon œil et ne nous recevra dans le ciel. Car il déteste l'impiété, il a le péché en horreur, et quelque léger qu'il nous paraisse il est abominable devant ses yeux. Soyez saints, dit-il, parce que je le suis [2] ; et comme saint je ne puis souffrir ni le mal, ni ceux qui le commettent. Je les déteste autant que j'aime les hommes vertueux, qui portent l'image et les traits de ma sainteté. C'est la perfection qu'il vous recommande particulièrement, afin que vous vous y attachiez ; et il veut que vous l'entendiez de la bouche des Séraphins qui louent sa sainteté comme s'il n'y avait que lui qui fût saint; comme s'ils voulaient dire, c'est lui seul qui est saint, et non pas nous, et par cet aveu ils se conservent en leur sainteté. En effet, le moyen de ne pas la perdre consiste à reconnaître que, quelque sainteté que nous ayons, elle n'est rien en comparaison de celle de Dieu, qui est uniquement

[1] Estote ergo imitatores Dei, sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos. Fornicatio autem et omnis immunditia, aut avaritia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. *Ephes.* v.

[2] Secundùm eum qui vocavit vos Sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis, quoniam scriptum est : Sancti eritis quoniam ego Sanctus sum. I *Pet.* I ; *Levit.* XIII.

saint par lui-même! tandis que nous ne le sommes que par dépendance de sa bonté et de sa grâce [1]. Il nous en fait telle part qu'il lui plaît, à condition que nous reconnaîtrons toujours la source d'où elle vient, avouant ne l'avoir que de lui et que pour lui; et partant que c'est à lui qu'appartient cette louange : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées.*

Que vous semble de cette raison?... Et si vous l'approuvez, quel est votre sentiment touchant l'estime et l'amour de la sainteté?... En conscience, est-ce la qualité que vous désirez le plus? Ne préféreriez-vous pas être un homme savant, exceller dans un art, dans une science, ou dans une perfection naturelle, qui eût de l'éclat devant le monde, plutôt que d'être un grand saint devant Dieu?... Êtes-vous convaincu que le plus grand service que Dieu attende de vous, c'est de vivre en homme vertueux? Estimez-vous la sainteté de vie autant qu'elle le mérite? Respectez-vous cette sainteté de Dieu comme il l'entend?... Vous le reconnaîtrez à cette marque : sa sainteté est une fuite et un éloignement de toute sorte de vices et d'affections terrestres; voyez si vous en êtes exempt... Que font tous ces désirs et toutes ces passions désordonnées dans votre âme? Ne savez-vous pas que c'est de là que viennent vos péchés? ne savez-vous pas que c'est votre péché qui offense la sainteté de Dieu?... Vous, chétive créature, vous osez offenser un Dieu qui est si saint, que les Séraphins, dont l'innocence n'a jamais été obscurcie par l'ombre même du péché, tremblent devant sa face; et la sainteté qu'ils adorent les remplit d'une crainte si respectueuse, qu'ils replient leurs ailes, comme de petits papillons, pour se couvrir le visage, à la seule pensée qu'ils ne sont que de simples créatures, et comme rien, en présence de cet être divin [2]. Que feraient-ils, s'ils étaient couverts de lèpre comme

[1] Non est Sanctus, ut est Dominus. I *Reg.* II.
Unus est bonus Deus. *S. Matth.* XIX.

[2] Sub quo cubantur qui portant orbem. *Job.* IX.
Columnæ cœli contremiscunt, et pavent ad nutum ejus. Ibid. XXVI.
Ipse virtutes cœlestium, quæ hunc sine cessatione conspiciunt, in ipsa sua contemplatione contremiscunt. S. Greg. Ibid.

vous! Ah! s'ils voyaient la plus légère tache en eux, ils se précipiteraient dans les flammes du purgatoire. Et vous, qui n'êtes composé que de boue et de fange, vous levez la tête contre Dieu, et n'avez pas plus de crainte de sa présence et de sa sainteté, que si vous n'aviez point de péché, ou qu'il ne vous vît pas, ou qu'il ne s'en offensât point [1]....

Il est vrai que vous ne sauriez fuir sa présence; mais vous pouvez y paraître autrement que vous ne faites; et si vous n'opérez pas en vous de réforme, vous témoignez assez que vous ne faites pas beaucoup d'état de sa sainteté, puisqu'au lieu de l'honorer par l'innocence de votre vie, vous l'offensez autant par vos péchés que vos péchés lui sont contraires. Confondez-vous sur ce sujet et dites avec un très-profond respect : O mon Dieu, trois fois saint, saint en vos perfections, saint en vos paroles, saint en vos œuvres; saint en votre unité de nature, saint en votre Trinité de personnes, et saint en l'égalité de vos infinies perfections; saint dans votre vie divine, saint dans la gloire de vos bienheureux, et saint en la grâce de vos serviteurs que vous sanctifiez pour honorer votre grandeur et votre sainteté! Que ne suis-je de ce nombre? ou si j'en suis, d'où me viennent tant d'imperfections et d'affections contraires à la vraie sainteté?... Mon fils, il ne faut pas tant se mettre en peine de rechercher d'où vient cela, que d'y remédier; il est facile à reconnaître que cela ne vient que de l'amour excessif que tu te portes et du peu de soin que tu as de résister à tes inclinations; mais il faut te résoudre à les régler, il faut exécuter tes résolutions dans l'occasion, il y faut employer toutes les puissances de ton âme. C'est ce que tu ne fais pas et c'est à quoi il faut maintenant t'occuper....

[1] Sunt impii, qui ita securi sunt, quasi justorum facta habeant. *Eccl.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

DE LA TRINITÉ CRÉÉE QUI EST EN NOUS, ET QUI DOIT ÊTRE SOIGNEUSEMENT SANCTIFIÉE.

Pour descendre à la pratique de l'imitation de la sainteté de Dieu, et pour vous disposer à effectuer les résolutions que vous formerez, considérez que la sainteté réside, à proprement parler, dans l'âme, et que les trois facultés spirituelles qu'elle possède, étant dédiées d'une manière toute particulière au culte des trois personnes divines, comme dit saint Bernard [1], elles doivent porter l'image de la sainteté de Dieu, comme elles portent l'image de la très-sainte Trinité. La mémoire représente la première personne, parce qu'elle est comme la source et l'origine de toutes les opérations de l'âme ; l'entendement représente particulièrement le Verbe qui procède par voix de connaissance ; et la volonté a beaucoup de rapport au Saint-Esprit, qui est produit par l'amour des deux autres personnes. C'est sur cette ressemblance et ces admirables rapports, que toute la grandeur de la nature de l'homme est fondée, et non pas sur les richesses, ni sur les dignités que les ambitieux poursuivent avec tant de passion dans le monde. Mais pour mettre le comble à sa perfection, il faut que cette Trinité soit sainte comme la Trinité divine est sainte. Il faut sanctifier la mémoire, c'est-à-dire effacer de votre souvenir toutes les images du monde, et graver en leur place une vive image de la majesté de Dieu, qui mérite d'occuper toutes nos pensées et tous nos soins à son service [2]. Il faut sanctifier l'entendement, en le purifiant et l'éclairant par la clarté des vérités éternelles, dont le sommaire est compris dans ces maximes : Qu'une seule chose est nécessaire, se sauver ; que pour arriver au salut, Jésus-Christ est la voie ; qu'on y marche

[1] Beata illa et sempiterna Trinitas, creavit quamdam Trinitatem ad imaginem et similitudinem suam, animam videlicet rationalem, quæ in eo præfert vestigium quoddam illius summæ Trinitatis quod ex memoria, ratione, et voluntate consistit. Creavit autem eam hoc modo, ut manens in illo, participatione ejus esset beata, aversa ab illo, quocumque se conferret remaneret misera. S. Bern. s. I, *ex par.*

[2] Omnibus diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum, et cave ne aliquandò peccato consentias, et prætermittas præcepta Domini Dei nostri. *Tob.* IV.

par les degrés de la vertu, et que la vertu consiste dans la sujétion de tous les mouvements de la nature à la grâce [1]. Il faut enfin sanctifier la volonté par la détestation du mal, par l'assentiment au bien, et par la ferveur d'esprit, comme nous enseigne expressément l'Apôtre [2].

Pésez chacune de ces considérations, et souvenez-vous que c'est la participation de l'Esprit-Saint, que le même Apôtre souhaitait aux fidèles, par ces paroles : Je vous souhaite à tous la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit [3]. O Père éternel, sanctifiez ma mémoire par une continuelle pensée de votre présence, pénétrez-la de respect et de crainte devant votre divine majesté. O Verbe incarné, souverainement sage, engendré dans la splendeur des saints, fortifiez mon entendement, et conduisez mes pas dans les voies de salut, par le flambeau de la foi, et par la foi aux vérités éternelles! Esprit d'amour et de sainteté, sanctifiez ma volonté par un amour si fervent, et une charité si forte et si confiante, que rien ne puisse me séparer de vous et que tout m'y attache.

TROISIÈME POINT.

DE LA TRINITÉ QUI SE TROUVE DANS LE MONDE, ET QUE NOUS DEVONS ABHORRER COMME ÉTANT OPPOSÉE A LA SAINTETÉ DES DEUX AUTRES.

Nous avons vu que le principal effet de la sainte Trinité dans les trois puissances de notre âme, c'est d'y laisser empreinte l'image de sa sainteté. Mais il faut remarquer qu'il y a dans le monde une trinité qui s'oppose à la sainteté incarnée, et qui détruit la sainteté créée dans nos cœurs. C'est l'avarice, la volupté et l'ambition [4]; c'est cette triple concupiscence dont parle saint

[1] Ut impleamini agnitione voluntatis ejus, in omni sapientia et intellectu spiritali. Ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes. *Coloss.* I.

[2] Odientes malum, adhærentes bono, spiritu ferventes. *Rom.* XI.

[3] Gratia Domini nostri Jesu Christi, et charitas Dei, et communicatio Sancti Spiritus sit cum omnibus vobis. Amen. II *Cor.* XIII.

[4] Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I *S. Joan.* II.

Jean, qui fait la Trinité du monde ; elle est l'objet des adorations et de l'amour du monde, elle est l'idole qu'il érige dans son cœur, et qu'il oppose au vrai Dieu [1]. La convoitise des biens de la terre est opposée au Père éternel, parce que bien qu'il soit la source de tous les biens, qu'il répand libéralement sur toutes les créatures, et que nous devions les attendre de sa main [2], cette convoitise déréglée nous en arrache le souvenir, infecte notre mémoire, et nous absorbe dans des soins importuns, qui nous distraient de son service.

La convoitise de la chair est opposée au Verbe, dont la naissance dans le temps et dans l'éternité, est plus pure que la lumière, en ce qu'elle répand tant de ténèbres dans notre entendement, qu'il est incapable de comprendre les vérités du ciel, et de s'y entretenir comme il le devrait....

Enfin, la convoitise des vanités et des grandeurs du siècle combat le Saint-Esprit, qui repose dans le cœur des humbles, parce qu'elle débauche la volonté, et la porte à se révolter contre les mouvements de la grâce [3]. De là il suit que plus une âme est passionnée pour ces trois idoles, plus elle se refroidit à l'égard de la sainte Trinité, et par conséquent dans l'amour et le soin de la sainteté ; si donc vous voulez être saint, bannissez loin de vous ces infâmes cupidités.

Vous ne pouvez être vrai serviteur de Dieu, si vous êtes esclave du plaisir ou de l'honneur [4]. Celui, dit saint Léon, qui porte le nom de chrétien, et qui fait profession du christianisme, doit

[1] Ambitiosus honos, ei opes et fœda voluptas : Hæc tria pro trino numine, mundus habet. Idolum zeli. *Ezech.* VIII.

[2] Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursùm est descendens a Patre luminum. *S. Jac.* I.

[3] Emanatio quædam est charitatis omnipotentis Dei sincera, et ideò, nihil inquinatum in eam incurrit : Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis. *Sap.* VII.

[4] Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei, quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. An putatis quia inaniter Scriptura dicat : Ad invidiam concupiscit Spiritus qui habitat in vobis? majorem autem dat gratiam propter quod dicit : Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. *S. Jac.* IV.

avoir le cœur aussi net de toute affection déréglée, que l'esprit éloigné des erreurs qui combattent la foi [1]. Il doit mettre sur le même rang les idoles du plaisir, de l'honneur et des richesses, et les idoles de Vénus, du Soleil ou de Mercure, à qui il aurait horreur de présenter de l'encens. Quels sont vos sentiments sur ce point?... Voudriez-vous être idolâtre? et ne croyez-vous pas saint Paul, et tous les saints Pères, qui assurent que c'est commettre une idolâtrie d'aimer trop quelque chose, par l'une de ces trois affections qui font le monde, que c'est se faire de l'honneur, des biens, ou des plaisirs, une idole et un faux Dieu quand on y est trop attaché?... N'avez-vous point quelqu'un de ces trois amours un peu trop violents?... Disons à notre cœur ce que nous dirions à un païen : Renverse cette idole, il n'y a qu'un Dieu; mais de même qu'il est le seul en qui nous devons croire, de même il doit être l'unique objet de nos affections, il faut n'aimer que lui ou n'aimer que pour lui [2]....

O sainte et adorable Trinité ! je renonce aux grandeurs de la terre, je déteste les plaisirs qui souillent la pureté de mon âme que vous avez choisie pour votre trône, je ne veux plus faire brûler un feu étranger sur l'autel de mon cœur. Anathème à la vanité, malédiction sur tous ceux qui ont mis leurs cœurs dans les richesses ! Toute ma gloire est de vous servir, mon plaisir de mortifier mes sens, et d'assujettir mes passions à votre grâce; mon trésor et mes richesses sont de croître en sainteté de jour en jour, et d'ajouter sans cesse de nouveaux degrés à ma perfection.

[1] Non erit in te Deus recens. *Psal.* LXXX.

Quæcumque vitia habemus et peccata, tot recentes habemus deos. S. Hier.

[2] Virum catholicum, sicut nullo implicari errore, ita nulla oportet cupiditate violari. S. Leo; *Gal.* V; *S. Phil.* III.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la Trinité incréée, qui est très-sainte.

Saint, Saint, Saint, le Seigneur des Armées. Ce sont les Séraphins qui parlent ainsi de Dieu au singulier, pour nous apprendre qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et ils repètent trois fois le mot saint, pour exprimer la Trinité des personnes, qui sont égales en toutes choses. Et enfin ils exaltent sa Sainteté par-dessus toutes les perfections divines ; parce que c'est celle que nous devons considérer avec plus de soin, afin de l'imiter. Le premier ange aspira à l'indépendance de Dieu, le premier homme ambitionna sa science : et vous, peut-être seriez-vous plus content d'avoir une plus grande part à sa sagesse qu'à sa sainteté. Mais ne voyez-vous pas que ces premières créatures se sont trompées et perdues dans le choix qu'elles ont fait ? Voulez-vous vous tromper et vous perdre comme elles ?... Que vous n'ayez jamais rien possédé, ou que vous ayez tout perdu, si vous avez la sainteté, vous ne vous perdrez jamais, ou vous ne perdrez rien. Car vous n'êtes rien, et vous n'avez de valeur devant Dieu, qu'autant que vous êtes saint ; et il vaudrait mieux n'avoir point vécu, que de mourir sans l'être ; car c'est mourir dans son péché, et par conséquent, être damné. Toutes les autres perfections sont communes aux bons et aux méchants, aux élus et aux réprouvés : mais c'est la sainteté seule, qui fait les bons et les élus. Ne voulez-vous pas être de ce nombre?....

DEUXIÈME POINT.

De la Trinité créée, qui doit être sainte.

Comme nous sommes faits à l'image de Dieu, nous avons une Trinité créée dans nous, qui représente la Trinité incréée. La mémoire, l'entendement et la volonté ont un merveilleux rapport avec les trois personnes divines ; et ce rapport est aussi honorable à l'homme, qu'il est agréable à Dieu, qui se plaît à voir son image dans son ouvrage. Mais afin que la représentation soit plus naturelle, il faut tâcher que ces trois facultés soient saintes autant qu'elles en sont capables, comme leur original est saint. Car autrement, tout en continuant d'être l'image de la Trinité, cette image cesserait de lui être agréable.

Si l'âme était dépouillée de ces trois puissances, si elle n'avait plus, ni mémoire, ni entendement, ni volonté, que ferait-elle ? Quel monstre et

quel prodige ? sans doute elle ne serait plus l'image des trois personnes divines. Mais, mon âme, que te servira d'en être l'image, si elle n'est pas agréable à ton Dieu, puisqu'elle n'est faite que pour lui plaire ? Ecoute bien ce mot, et médite-le à ton loisir : Quand, dans l'occasion du péché, il est question de perdre ou de conserver la sainteté, il vaudrait mieux perdre toutes les facultés naturelles, n'avoir ni mémoire, ni entendement, ni volonté, et par conséquent n'être plus l'image de ton Dieu, que de déshonorer cette image en l'offensant. Ne t'en étonne pas : car si même il te restait quelque chose, après avoir perdu tes trois puissances, il vaudrait encore mieux perdre ce reste, être anéantie ou plongée au fond des enfers, que d'offenser un Dieu si saint....

TROISIÈME POINT.

De la Trinité qui est dans le monde.

Nous trouvons dans le monde une troisième Trinité, qui combat tellement la sainteté des deux autres, qu'il faut nécessairement la détruire, ou quitter le vrai Dieu et le soin de son âme. C'est la triple concupiscence que le monde adore comme sa Trinité. La convoitise des biens s'oppose au Père et corrompt notre mémoire. La volupté est contraire au Fils et aux vérités éternelles, qui purifient notre entendement. Et l'orgueil résiste au Saint-Esprit, en détournant notre volonté de son service. De sorte qu'une âme mondaine, qui conserve en elle-même ces trois affections, est opposée au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; elle se détruit elle-même, en pervertissant sa mémoire, son entendement et sa volonté. Et qui voudrait avoir cette âme malheureuse ? Hélas ! c'est vous, vous qui méditez ceci... si vous ne renoncez maintenant à ces trois convoitises....

AVIS POUR LES MÉDITATIONS DES DEUX SEMAINES SUIVANTES.

Le Mystère auguste du très-saint Sacrement de l'autel est en si grande vénération dans l'Église, qu'il me semble convenable de consacrer cette semaine, et la semaine suivante, à la considération des merveilles qu'il renferme. Et parce qu'une des fins principales de son institution a été de conserver la mémoire, et de renouveler en quelque sorte la vie que Notre-Seigneur a menée sur la terre, afin de nous conformer aux desseins de notre Maître, nous prendrons chaque jour, pour sujet de notre méditation, quelque partie remarquable de sa vie, figurée et représentée dans cet adorable mystère.

LUNDI.

RAPPORT DU SAINT-SACREMENT AVEC LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique [1].

Le Sujet. En étudiant les rapports qui existent entre ces deux mystères de l'Incarnation et du saint-Sacrement, nous considérerons principalement l'amour que Dieu nous y témoigne.

La Fin est, de pénétrer cette vérité : Que l'amour que Dieu vous témoigne en particulier dans le saint-Sacrement, n'est pas moindre que celui dont il a aimé le monde, en lui donnant son Fils dans l'Incarnation;

[1] Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. *S. Joan.* III

et nous en tirerons cette conclusion : que nous sommes obligés de répondre à cet amour par un amour réciproque.

La Forme est en ces trois points :

1° L'Incarnation est une preuve sensible de l'amour que Dieu porte à tous les hommes.

2° Le saint Sacrement est une marque signalée de l'amour que Dieu vous porte en particulier.

3° Vous devez répondre à cet amour par un amour réciproque.

PREMIER POINT.

L'INCARNATION EST UNE PREUVE SENSIBLE DE L'AMOUR QUE DIEU PORTE A TOUS LES HOMMES.

Rappelez-vous ce que vous avez autrefois médité de l'immense charité que Dieu a fait éclater dans l'Incarnation de son Fils. Considérez la majesté de ce Dieu, qui veut bien se passionner ainsi d'amour pour nous ; la bassesse des hommes qu'il ne dédaigne point : les motifs qui le portent à leur donner son Fils ; la grandeur de ce don, et combien son amour brille dans ce mystère. Ces considérations sont plus détaillées dans une autre méditation [1], dont voici en abrégé les principales pensées : Que le Père ne pouvait nous donner une plus grande preuve de sa charité, qu'en nous donnant son Fils ; car le don qu'on fait à une personne qu'on aime est une démonstration évidente de l'amour qu'on lui porte ; plus ce don est grand, plus la preuve est convaincante. Or Dieu ne pouvait nous donner rien de plus grand que ce Fils bien-aimé. En effet, sans parler de la dignité de la personne qui donne, et de celle qui est donnée, un don n'a de valeur qu'autant qu'il réunit ces quatre conditions: Premièrement, qu'il soit proportionné à la personne qui donne; Secondement, qu'il lui soit cher; En troisième lieu, qu'il soit utile et désirable à la personne qui le reçoit; Et enfin, qu'il soit fait de bonne grâce, gratuitement et volontiers. Or vous trouverez ces conditions dans le don que Dieu nous fait. En effet, le Fils est égal au Père, c'est son Fils bien-aimé,

[1] Voyez la méditation du lundi de la 1re semaine de l'Avent.

il est tout notre bien : et enfin, il nous est donné de bon cœur ; vous pouvez donc dans votre admiration dire avec Notre-Seigneur : *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, en lui donnant son Fils unique* [1]...

O incomparable amour ! ô faveur incompréhensible ! ô don précieux, qui surpasse l'estime et la connaissance que nous pouvons en avoir. Et que peut vous rendre le monde, ô grand Dieu, pour ce que vous lui avez donné ?... Nous ne pouvons que nous écrier : Béni soit le Père éternel, qui nous a donné son Fils ; béni soit le Fils, qui s'est donné lui-même sans réserve ; béni soit le Saint-Esprit, qui m'en a donné la connaissance.... Mais malheur à moi, si je n'ai pas pour lui un amour réciproque ; malheur à celui qui n'aime pas mon Seigneur Jésus-Christ [2] !... C'est avoir le cœur dur et insensible de ne pas vouloir rendre ce que vous eussiez dû donner le premier, et de ne pas aimer celui qui méritait d'être prévenu par notre amour, surtout quand il nous prévient par son amour, et qu'il nous en donne des témoignages si remarquables [3].

DEUXIÈME POINT.

LE SAINT-SACREMENT EST UNE MARQUE SIGNALÉE DE L'AMOUR QUE DIEU NOUS PORTE EN PARTICULIER.

Si vous pensez que le bienfait de l'Incarnation soit moins considérable à votre égard, parce que d'autres y participent avec vous, et que la reconnaissance que vous devez à Dieu doit être moindre, parce qu'elle est commune à tout le monde, vous vous trompez étrangement ; car, plus il y a de personnes qui y participent, et qui en profitent, plus vous avez de moyens d'être

[1] In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est charitas, non quasi nos dilexerimus Deum ; sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. I *Joan.* IV.

[2] Si quis non amat Dominum Nostrum Jesum Christum, sit anathema. I *Cor.* VII.

[3] Nulla major est ad amorem invitatio, quam prævenire amantem : et nimis durus est amicus qui si dilectionem nesciebat impendere, nolit rependere. S. Aug. *de Catech. rud.* cap. IV.

bon et vertueux par la participation à leur vertu et à leur mérite. Mais pour que cette pensée ne diminue en rien l'estime que vous devez avoir de la grandeur de sa charité, voici une nouvelle invention de son amour dans l'institution du saint-Sacrement ; dans ce mystère il fait pour vous en particulier ce qu'il a fait autrefois pour tous, en s'unissant à notre nature.

On peut remarquer une infinité de rapports merveilleux entre les deux mystères ; et quand il n'y aurait que celui qui existe entre les cinq paroles de la Vierge, au sujet de l'Incarnation, avec les cinq paroles sacramentelles que le prêtre prononce à la consécration, ce serait assez pour y reconnaître et adorer la sagesse de Dieu, qui est toujours semblable à elle-même. Mais c'est la bonté que vous devez ici plus particulièrement considérer. Elle éclate en ce que Jésus-Christ fait autant pour vous seul, en vous laissant son corps et son sang, sous les espèces du Sacrement, qu'il a fait pour tout le monde, en se faisant homme [1] ; d'où il suit qu'il vous montre autant d'amour à vous seul, qu'il en témoigna alors à tout le genre humain. En effet, que fit-il pour le monde dans son Incarnation, qu'il ne fasse ici pour votre amour ? Il ne descendit qu'une fois sur la terre pour tous ; et pour vous en particulier, il y vient encore autant de fois que vous communiez [2]. Dans son Incarnation il s'unit à son humanité sacrée par une union intime et personnelle ; ici il s'unit à vous réellement, d'une manière, en quelque façon, semblable à la première. C'est pour cela que les saints appellent ce mystère, une extension de l'incarnation [3].

Certes, vous ne pouvez douter, que quand vous voudrez dire une messe, ou, si vous n'êtes pas prêtre, communier à celle que vous entendrez, vous ne receviez le même sang, le même corps, la même vie, et le même Sauveur qui se donna la première fois au

[1] In hoc Sacramento totum mysterium nostræ salutis comprehenditur. S. Th. *in Opusc.*

[2] Declinavit ad eum ut vesceretur. *Osee* II.
S. Hier. refert ad Incar. et ad hoc Sacrament.

[3] Extensio Incarnationis. S. Chrys.

monde ; et que la même victime qui fut offerte sur la croix, ne soit encore immolée tous les jours sur les autels [1]. Comment pouvez-vous donc douter de sa charité à votre égard, puisque vous voyez qu'il en fait autant pour vous, que pour le reste des hommes? Quand cet aimable Rédempteur, après sa Résurrection, vint visiter saint Thomas, pour vaincre son incrédulité, ne fit-il pas autant pour lui seul, qu'il avait fait pour tous les autres Apôtres, qu'il avait honorés tous ensemble d'une pareille faveur? Eh bien ! quand il entre chez vous par la communion, la grâce qu'il vous accorde n'est-elle pas aussi grande que celle qu'il fit à tous les hommes, quand il entra dans le monde, et qu'il voulut converser avec eux ?... Quel ne devrait donc pas être votre étonnement, en considérant une si grande bonté?... O Dieu ! qu'est-ce que l'homme, pour que vous le traitiez si honorablement [2]; et quels charmes découvrez-vous dans cette créature, qui puissent ravir ainsi votre cœur et votre amour ?... Si le Prophète avait sujet de s'étonner d'un amour si prodigieux à l'égard de l'homme en général, que devez-vous penser de l'amour qu'il vous témoigne à vous en particulier?...

Il est vrai que parmi les hommes il se trouve des personnes si considérables, qu'on ne trouverait pas étrange que Dieu eût fait de si grandes choses en leur faveur, en faveur des martyrs, par exemple, des Apôtres, et par-dessus tous, de la sainte Vierge ; et néanmoins, on peut dire avec raison d'elle-même: Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que Marie, pour que Dieu l'honore à ce point !... Et qui êtes-vous donc, vous qui méditez ceci, pour mériter tant de faveurs, et pour occuper le cœur de Dieu tout entier, comme si vous aviez tout le mérite d'un martyr, d'un Apôtre, ou de la Vierge mère ?... Hé ! qui suis-je,

[1] Volui frater vester fieri, carni propter vos et sanguini communicavi : vobis vicissim ipsam carnem et sanguinem, per quæ cognatus vester factus sum, trado. Idem in Hom. S. *Joan.* XX.

[2] Quid est homo quia innotuisti ei? aut filius hominis quia reputas eum? *Psal.* CXLIII.

Quid est homo, quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum?

disait David, et quels mérites ai-je pu acquérir, par les actions de ma vie, pour épouser la fille de mon roi, et pour entrer en sa maison par une si honorable alliance[1] ? David était sans doute fort considérable dans l'état de Saül : il avait rendu sa vie glorieuse et sa mémoire honorable, par des services signalés, et cependant, il ne peut assez s'étonner de la faveur et de l'honneur qu'on veut lui faire. Et vous que Dieu appelle à sa table, qu'il n'élève pas seulement à la dignité de Fils, ou de gendre, mais qu'il fait presque une même chose avec Jésus-Christ, pouvez-vous penser à cette grâce, sans ravissement et sans extase[2] ?...

Y a-t-il chose qui soit plus à vous que l'aliment qui est converti en votre substance ? et qu'y a-t-il donc qui passe plus en la substance d'un autre, que l'homme qui mange la chair de Jésus-Christ ! Que veut dire ce mot de communion, sinon que celui qui en fait un digne usage, est changé en quelque sorte en Jésus-Christ[3] ? Car en mangeant son corps, il ne transforme pas cet aliment en sa substance, mais il est transformé lui-même en Jésus-Christ. Mon Dieu, quel honneur ! que suis-je, et quelle est ma vie, pour devenir une même chose avec Jésus ?... Méditez attentivement cette vérité ; et ne doutez pas que vous ne deveniez membre de Jésus-Christ par ce saint Sacrement, d'une manière plus intime que par l'Incarnation, puisque vous lui êtes plus étroitement uni[4] ; mais craignez de ne pouvoir pas assez reconnaître cette grande faveur.

[1] Quis ego sum, et quæ est vita mea, ut fiam gener regis? 1 *Reg.* XVIII.

[2] Propterea seipsum nobis immiscuit, et corpus suum in nos contemperavit, ut unum quid simus ardentes : amantium hoc est. S. Chrys. hom. LXII.

[3] Sicut parum fermenti sibi assimilat totam conspersionem, ita corpus Christi cum fuerit intra nostrum, totum ad se transmutat et transfert. Greg. Nyss. orat. *Catech.* XXXVII.

[4] Ut non tantum per charitatem hoc fiamus, verum et ipsa re in illam misceamur carnem hoc per escam efficitur quam largitus est nobis. S. Chrys. hom. LX

TROISIÈME POINT.

VOUS DEVEZ RÉPONDRE A CET AMOUR, PAR UN AMOUR RÉCIPROQUE.

Le fruit que vous devez retirer de cette méditation, c'est de vous exciter à l'amour d'un Dieu qui vous a tant aimé. Si l'amour ne peut être payé que par un autre amour, à quel degré devrait monter le vôtre, pour égaler la grandeur de la charité divine à votre égard[1]. Dieu n'a pas moins fait pour vous seul en ce mystère, que pour tous les hommes ensemble ; tirez la conséquence vous-même, et dites, que vous ne devez donc pas moins faire pour lui, que tous les hommes ensemble. Considérez maintenant ce que les plus grands saints ont fait par le passé, ce qu'ils font encore maintenant, ce qu'ils feront à l'avenir, et ce que vaudront les siècles futurs jusques à la consommation du monde. Or quand vous auriez un cœur aussi grand et aussi vaste que tous les cœurs des saints et de la Vierge même; quand ce cœur brûlerait d'une flamme aussi ardente que l'amour de tous ces cœurs embrasés, et qu'il y aurait autant de charité dans votre âme, qu'il y en a dans tout le paradis ; écoutez cette parole qui vous étonnera sans doute, si vous la comprenez bien : Vous n'en auriez pas plus qu'il vous en faudrait maintenant, pour correspondre au témoignage d'amour, que Dieu vous a donné dans ce sacrement ; car le bienfait que vous recevez de lui, en communiant une fois, est égal à celui qu'il a fait à tout le monde, en s'incarnant une fois. Et que sera-ce de communier tant de fois comme vous le faites ? Quel redoublement d'amour mérite cette multiplication de bienfaits ?...

O mon âme, que ta stupidité est grande! tu devrais souhaiter

[1] Solus est amor ex omnibus animæ motibus, sensibus atque affectibus, in quo potest creatura, etsi non ex æquo respondere authori, vel de simili mutuam rependere vicem. Si mihi irascatur Deus, num illi ego similiter reirascar? Non utique sed pavebo, etc. Nunc jam videas de amore quam aliter sit.

Nam cum amat Deus, non aliud vult quam amari ; quippe non ad aliud amat, nisi ut ametur, sciens ipso amore beatos qui se amaverint. S. Bern. serm. LXXXV *in Cant.*

tous les amours, et tous les cœurs des saints pour satisfaire à cet amour ; et cependant tu ne veux pas même y employer entièrement le tien ! Quand ton cœur serait aussi vaste que tous les cœurs des hommes ensemble, tu devrais le remplir de ce divin amour ; encore serait-il trop étroit!... Et malgré cela, petit et étroit comme il est, tu voudrais encore le partager en mille différentes parties, et ne donner à ton Sauveur que la moindre de toutes !... Certes, c'est l'aimer moins, que d'aimer quelque autre objet avec lui, qu'on n'aime pas pour lui ; et si tout le cœur ne s'employant qu'à l'aimer, est encore trop petit et trop indigne pour un si digne emploi, il se fait bien encore plus petit et plus indigne, quand il se partage pour quelque autre objet ; car ce qu'on donne aux créatures, on l'enlève à Dieu.[1]

Mon Sauveur, je me jette à vos pieds, pour vous demander très-humblement pardon de ce désordre[2]. Je confesse devant votre majesté que je suis trop ingrat pour mériter que vous m'aimiez comme vous le faites; j'aurais sujet de me confondre de mon indignité, me voyant comme accablé sous le poids et la grandeur de votre amour, que je ne puis reconnaître à raison de mes faiblesses. Mais sachant que vous résidez sur ce trône de miséricorde, pour exciter ma volonté à vous aimer , et qu'ayant pitié de la petitesse de mon cœur, vous me donnez le vôtre, pour suppléer aux défauts et aux manquements du mien, combien je suis plus honteux de ma lâcheté que je ne m'étonne de ma faiblesse. J'ai un cœur assez grand pour vous aimer, quand j'ai le vôtre : mais je ne sais pas en user ; et partant, je vous conjure, par l'amour que vous me portez, de me solliciter et de me presser de vous aimer autant que je le dois; car c'est chose trop indigne d'aimer si peu, et d'être tant aimé.... Non, je ne sais si ce ne m'est pas un supplice aussi grand que le bienfait

[1] Quantum dilectionis in hæc inferiora insumpseris, tantum necesse est ut demas de toto. S. Bas. *in Psal.* XLIV.

[2] Deus meus, adjutor meus diligam te pro dono tuo, et modo meo, etc. Tract. *de Dil. Dei.*

est grand, de me voir tant aimé de vous, et de vous aimer aussi peu que je le fais....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'Incarnation est une marque de l'amour de Dieu envers tous les hommes.

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde en lui donnant son Fils. Car l'amour ne se fait point mieux connaître que par le don que l'on fait; surtout quand ce don est proportionné et très-cher à la personne qui le donne, qu'il est désirable et utile à celle qui le reçoit, et enfin, quand il est accordé de très-bon cœur. Si vous voulez y réfléchir un peu, vous trouverez que toutes ces conditions se trouvent excellemment dans ce don que le Père a fait au monde : d'où il faut conclure, qu'il lui a donc témoigné un amour infini, et qu'il mérite aussi le nôtre. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que mon amour, et que vous rendrai-je en vous aimant pour ce grand don que vous avez daigné nous faire? Mon fils, qu'est-ce que tu aimes le plus ardemment parmi toutes les choses naturelles et humaines? Que je te voie détaché de cet amour, par amour pour moi ; que je te voie indifférent à la manière dont il me plaira d'en disposer ; c'est ainsi que tu témoigneras ton amour, et je serai content. Mais à moins de quitter cet amour trop ardent, ne pense pas m'aimer.

DEUXIÈME POINT.

Le Saint-Sacrement montre l'amour de Dieu pour chacun en particulier.

Peut-être croirez-vous que ce don qui nous est fait par l'Incarnation, quelque grand qu'il soit, n'est pas si grand pour chacun en particulier, parce qu'il est commun à tous les hommes, et qu'ainsi vous ne vous rendez pas encore à son amour. Vous auriez tort de le penser : car c'est un don de telle nature, que pour être communiqué à plusieurs, il ne perd rien de son mérite. Hé quoi! voudriez-vous que ce grand Dieu fût descendu des cieux uniquement pour vous? voudriez-vous qu'il eût fait pour l'amour de vous seul ce qu'il a fait pour tous les hommes? Eh bien, j'y consens, dit notre Dieu, tenez, prenez, mangez, me voilà près de vous, pour me donner à vous seul, corps et âme, sang et vie, et tout ce que je suis, autant de fois qu'il vous plaira de vous approcher de ma table et de me recevoir. Par là vous pouvez reconnaître, à chaque communion, que j'ai autant d'amour pour vous en particulier, que j'en ai eu

pour tous en général, puisque je viens en personne, et que je me donne aussi entièrement à vous seul, que je suis venu et que je me suis livré pour tous les hommes.

Hé bien, cœur endurci, t'amolliras-tu maintenant? te rendras-tu à la force de cet amour? Que te faut-il de plus, qu'un Dieu qui se donne à toi, et qui se donne tout entier!... O mon Dieu, il ne me faut, s'il vous plaît, qu'un peu de contrainte, pour forcer cette liberté, qui peut encore résister à la force d'un tel amour.

TROISIÈME POINT.

L'amour réciproque que nous lui devons rendre.

Mais encore, que ferons-nous pour celui qui a tant fait pour nous? Sans doute que l'amour ne se paie que par l'amour, et que l'amour que nous rendons doit être proportionné, et doit correspondre à la grandeur de l'amour qu'on nous témoigne. Mais comment le cœur d'un homme qui est si petit, pourrait-il produire un amour qui égalât celui qui nous est présenté? Quand tous les cœurs de tous les hommes seraient unis en un, et que j'aurais ce cœur pour aimer Dieu, moi seul, autant que tous les hommes ensemble, quand je posséderais le cœur des martyrs, des Apôtres, des vierges, et le cœur même de la Vierge des vierges, je n'aurais que juste ce qu'il me faudrait pour aimer mon Bienfaiteur. Car il me fait, dans le saint-Sacrement, autant de bien qu'il en a fait à tous les hommes, en s'incarnant : et par une conséquence nécessaire, je dois autant l'aimer tout seul que si j'avais le cœur de tous les hommes. Hé, mon Dieu, que ferai-je en ne l'aimant pas ? que ferai-je d'un cœur qui est si petit, puisqu'il m'en faudrait un aussi vaste et aussi capable d'aimer que celui de tous les saints?...

Mon âme, tu dis vrai, que notre cœur est trop petit, pour former un amour tel que celui qu'il nous faudrait rendre. Mais mettons-nous moins en peine de chercher plus de cœurs, que de retrouver le nôtre qui se perd parmi les créatures : car tout petit qu'il est, s'il est tout à Dieu, Dieu s'en contente ; mais en retrancher une partie, et ne lui en donner que la moindre, ah ! ce serait trop d'ingratitude...

MARDI.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

DANS LE SAINT-SACREMENT.

Il nous est né un enfant, et un fils nous a été donné [1].

Le Sujet est, de reconnaître le rapport qu'il y a entre la Nativité de Notre-Seigneur et le très-saint Sacrement, où il naît autant de fois que la consécration a lieu et que nous communions, et où il nous fait renaître avec lui.

La Fin principale doit être d'apprendre à renaître tous les jours avec Notre-Seigneur.

La Forme est en ces trois points :

1° Naissance de Jésus dans l'étable.

2° Naissance de Jésus dans l'Eucharistie.

3° Naissance de Jésus dans l'âme fidèle.

PREMIER POINT.

NAISSANCE DE JÉSUS DANS L'ÉTABLE.

Comme c'est le propre du vieil homme de s'user tous les jours de vieillesse, et de pencher continuellement vers la mort par le poids de ses inclinations perverses, sans jamais pouvoir se relever, le nouvel homme, au contraire, prend et donne de jour en jour une nouvelle naissance ; il fait que nous marchons sans cesse avec une nouvelle vigueur d'esprit[2]. C'est ce dont vous devez vous pénétrer vivement dans cette méditation; considérer qu'il n'est pas plus naturel au soleil de renaître tous les jours, et de commencer tous les ans une nouvelle course, ni à la lune de se renouveler tous les mois, ni à toute la nature de reprendre au printemps la vigueur de sa jeunesse, qu'à Jésus-Christ de

[1] Puer nobis natus est, et filius datus est nobis. *Isa.* IX.

[2] Senectutem veteris hominis inter vitia tabescentem deflebat ille qui ait : Inveteravi inter omnes inimicos meos. *Psal.* VI ; S. Greg XXIV *Mor* IV.

naître sans cesse dans le cœur de ses enfants[1]. Toutefois, il y a cette différence, que la renaissance de ce divin soleil ne présuppose ni ténèbres, ni absence, ni défaut, ni langueurs; et de plus, par une merveille étrange, étant intimement présent à l'âme, il s'approche de nouveau d'un lieu d'où il ne s'est point éloigné; il reprend la vie sans l'avoir laissée; il paraît de nouveau sans s'être caché. Et vraiment s'il n'était proche, il ne s'approcherait pas; s'il n'était en vie, il ne renaîtrait jamais de la manière qu'il renaît dans les âmes où il vit.

Ceci étant établi, comme pour servir de but et de fin à cette méditation, entrez dans l'étable de Bethléem, et après avoir considéré et reconnu tout ce qui s'y passe, les ravissements de la mère, les pleurs et les gémissements de l'enfant, les profondes adorations des esprits célestes, et toutes les circonstances d'un si doux et si aimable mystère, pesez un peu les paroles du prophète, qui dit que *cet enfant nous a été donné, que c'est pour nous qu'il est né*[2], que tout ce qu'il endure nous regarde; que ses pleurs et ses soupirs sont notre consolation, son humilité notre gloire, ses mérites nos richesses, ses souffrances notre félicité. En un mot, que tout ce qu'il fait vous appartient mieux que si vous l'aviez fait vous-même. Oh! l'inestimable bonté! oh que nous sommes riches, si nous savons le reconnaître! oh qu'il est vrai, qu'en toutes choses, et comme dit l'Apôtre, nous sommes devenus riches par le moyen de Jésus-Christ[3]!... Si Dieu vous avait fait légitime possesseur de tous les trésors que la terre renferme dans ses entrailles, et la mer dans ses abîmes; s'il vous avait donné tout le monde, avec un pouvoir absolu sur les astres, aussi bien que sur les petites fleurs, ne vous estimeriez-vous pas assez riche? Et toutefois, vous savez bien qu'une seule larme de Jésus-Christ vaut mieux que tout le monde! Que vous êtes donc riche! vous à qui tout le sang et les mérites de

[1] Licet is qui foris est noster homo corrumpatur, tamen his qui intùs est renovatur de die in diem. II *Cor.* IV.

[2] *Isaiæ* IX, supra.

[3] In omnibus divites facti estis in illo. I *Cor.* I.

Jésus-Christ appartiennent, par une légitime donation, sans que la part des autres diminue en rien la vôtre. Vous en demeurez maître aussi absolu, quoique ces biens soient communs à tous les hommes, que si vous en aviez seul toute la jouissance.... Ce pauvre petit enfant est si riche au milieu de sa pauvreté, qu'il peut enrichir tous les hommes, sans s'appauvrir.

Mais mon aimable Jésus ! si vous êtes riche, comment êtes-vous si pauvre, dans la Crèche? et si vous aimez tant la pauvreté, pourquoi nous recommandez-vous tant vos richesses? Je vois bien ce qu'il en est; mon Jésus est pauvre de biens temporels, mais il abonde en biens spirituels; sa pauvreté fait toutes nos richesses ; il a embrassé la nudité et l'indigence pour nous remplir de ses trésors ; il a même converti la pauvreté en richesse; et il y a caché tant de biens, qu'elle est aujourd'hui préférée par ceux qui connaissent sa valeur, à tout ce que le ciel et la terre ont de plus précieux...[1]. Oh ! si vous aviez ce goût de la vraie pauvreté ! oh ! si vous saviez ce que c'est, qu'être pauvre selon l'esprit de Jésus-Christ, assurément vous fouleriez aux pieds toutes les richesses et les biens de la terre ; ou pour le moins vous ne les estimeriez que ce qu'ils valent réellement et aux yeux de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

LA NAISSANCE DE JÉSUS DANS L'EUCHARISTIE.

Après avoir considéré Jésus-Christ naissant dans l'étable, portez vos réflexions sur le saint-Sacrement, et parcourez brièvement les admirables convenances de l'un et de l'autre mystère. Là, il entre dans une étable à petit bruit, et il naît au monde, sans intéresser le sein de sa très-pure Mère: ici, il se fait si petit, pour entrer dans nos poitrines, et il s'y insinue avec tant de douceur, qu'il n'y est aperçu par aucun sens, et qu'il n'y a que la foi qui nous le fasse reconnaître. Là, il est enveloppé dans les langes, ici, il est voilé sous les apparences du pain et

[1] Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, qui propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. I *Cor.* VIII.

du vin. Là, il est adoré par les Mages et les bergers; ici, il se fait rendre les mêmes adorations que devant le trône de son Père. Bethléem où il naquit, veut dire une maison de pain; et le saint-Sacrement est le Sacrement du pain, mais d'un pain céleste, qui n'est fait que pour les saintes âmes, et pour les rendre encore plus saintes.

On pourrait multiplier ces rapports; mais ce que nous devons particulièrement considérer, c'est la libéralité de ce puissant Seigneur, qui pour pouvoir se donner mille fois à vous et vous enrichir de ses biens, a trouvé le moyen de naître autant de fois que la consécration se fait sur nos autels[1]. Il n'a pas égard seulement au besoin que vous avez de sa vie, mais il se donne avec profusion. S'il se donne dans sa naissance temporelle, c'est l'extrémité de nos misères qui l'attire du ciel, sa venue nous était absolument nécessaire. Mais quand il n'aurait pas institué ce Sacrement, il pouvait vivre en nous, et nous communiquer son Esprit par d'autres voies: l'Eucharistie est donc plutôt un excès de libéralité, et une surabondance de dons et de faveurs[2], qu'un bienfait nécessaire à la première grâce; puisqu'il suppose la vie de l'âme, et qu'il n'est établi que pour l'entretenir, et la faire croître jusques au comble de sa perfection. La naissance de Jésus-Christ dans le monde est un mystère d'amour, nécessaire à la vie des hommes; mais sa naissance dans la Communion est un mystère d'amour prodigieux, s'il faut ainsi parler, qui a pour fin non de donner simplement la vie, mais de la donner plus abondamment et constamment[3]. Il ne se contente pas de vous tirer de la nécessité, il vous met dans l'abondance; il ne croit pas avoir assez fait de vous décharger du joug de la pauvreté, il veut encore vous combler de biens et de richesses.

[1] Divitias divini sui erga homines amoris velut effudit. *Trid.*

Excedens omnem modum dilectionis, attribuit se ipsum in cibum, O larga et prodiga largitas!

[2] Urbanus PP. qui et amorem vocat exuberantem, et transcendentem amoris excessum.

[3] Ut vitam habeant, et abundantius habeant. *S. Joan.* x.

Venez à moi, disait Joseph[1], je vous donnerai toutes les richesses de l'Egypte, et je vous nourrirai de la moëlle de la terre. Il n'appartient proprement qu'à Jésus-Christ de parler de la sorte avec d'autant plus de verité, que les biens qu'il nous donne, sont des biens plus réels que ceux du monde. Hélas ! si les hommes sentaient vivement les misères de la faim qui les travaille, s'ils savaient combien ce pain et cette moëlle de la terre virginale de Marie, leur est nécessaire pour soutenir leurs âmes et conserver leurs vies, avec quel empressement ils viendraient, avec quelle incroyable avidité ils m'en feraient la demande, nous dit ce bon Jésus[2]. Mais quand même ils n'en auraient pas besoin, je ne laisserais pas de les inviter, de les presser, tant j'ai le désir de les enrichir de mes biens. Je rends les saints bienheureux dans le ciel, par la même vertu que j'ai mise dans ce pain de vie ; mais en me donnant à eux, je n'augmente ni leur grâce, ni leur gloire ! et toutefois, ce qui semble manquer à leur félicité, c'est ce que j'accorde aux hommes sur la terre ; je me donne à eux de telle sorte, que ce pain céleste ne leur conserve pas seulement la vie, mais il les fait croître et avancer ; je ne conserve pas seulement en eux la grâce, mais je l'augmente ; et jamais ils ne communient dignement, ou n'assistent au Sacrifice de la Messe, que je ne leur prépare un nouveau degré de grâce et de gloire dans le ciel.

Que répondez-vous à cela ?... O infinie libéralité de mon Sauveur ! que dirai-je de vous ? Vous m'accordez tant de biens, que je n'ai pas le cœur assez grand pour les recevoir, même pour les connaître ; et encore moins pour en user comme je devrais !... Par conséquent, ô mon généreux Bienfaiteur ! si vous voulez continuer vos libéralités à mon égard, commencez, s'il vous plaît,

[1] Venite ad me, et ego dabo vobis omnia bona Ægypti, ut comedatis medullam terræ. *Gen.* XLV.

[2] Cum suum in nos amorem indicare vellet, per corpus suum se nobiscum commiscuit, et in unum nobiscum redegit, ut corpus cum capite uniretur. Hoc Job significabat de servis a quibus maxime amabatur qui suum amorem exprimentem dicebat : Quis dabit nobis, ut ejus carnibus saturemur? *Job.* XXXI ; S. Ch. hom. XLV *in S. Joan.*

par celle-ci, élargissez mon âme à proportion que vous multipliez vos grâces, et puisque vous n'attendez de moi d'autre service pour vos bienfaits, sinon que je ne les refuse pas ; disposez mon cœur à les recevoir de manière, qu'il en fasse autant de profit que vous le désirez [1].

TROISIÈME POINT.

NAISSANCE DE JÉSUS DANS L'AME FIDÈLE.

Considérez en dernier lieu, comment Jésus-Christ fait paraître sa libéralité, en se donnant dans l'Eucharistie. Les effets de cette naissance sacramentelle se manifestent en nous par une troisième naissance, qu'on peut appeler spirituelle, qu'il opère dans l'âme qui le reçoit. Car il serait presque inutile qu'il voulût comme renaître sous les espèces du Sacrement, par la consécration du prêtre, si le fruit de cette naissance mystérieuse ne nous était appliqué. Il est bien vrai que le sacrifice de la Messe, les prières qu'on fait devant le Saint-Sacrement et les communions spirituelles, sont d'excellents moyens pour recueillir les grâces qu'il nous apporte; mais il faut avouer que la communion réelle et effective nous enrichit davantage, parce qu'alors il se donne lui-même, et s'unit à nous intimement. En sorte que, comme lui seul vaut mieux que tous ses dons ensemble, ainsi l'union que nous contractons avec lui, par la participation de son corps, surpasse toutes les grâces que nous pouvons recevoir d'ailleurs ! En effet, lui étant unis, nous sommes en quelque sorte déifiés en lui, devenant, pour ainsi dire, une même chose avec lui ; ce qui ennoblit une âme plus que toutes les grâces imaginables [2], et comme un degré de gloire vaut mieux que tout autre don spirituel que Dieu puisse nous faire, parce qu'il nous unit plus parfaitement avec Dieu, de même,

[1] Auferuntur ea quæ sunt carnis, infunduntur ea quæ sunt Spiritus, et ex mensa præparata proficiunt contra eos qui tribulant eos. Idem *in Psal.* XXII. Parasti in conspectu meo mensam.

[2] Sicut si quis liquefactæ ceræ aliam infuderit alteram cum altera commisceat necesse est : ita qui carnem et sanguinem Domini recipit, cum ipso ita conjungitur ut Christus in ipso, et ipse in Christo inveniatur. S. Cyril. Alex. IV *in S. Joan.* XVII.

cette union avec Jésus-Christ par la communion, surpasse en excellence toutes les autres faveurs.

Or, que cette admirable union soit une nouvelle naissance de Jésus-Christ dans nos cœurs, il n'y a aucune difficulté à le croire, parce que tout étant déjà vivant dans l'âme qui le reçoit, par le moyen de la grâce, néanmoins on doit se persuader qu'il entre chez nous par la communion, avec autant d'affection que s'il n'y eût pas été auparavant. Si donc nous appellons naissance sa première entrée dans le monde, nous pouvons, sans crainte de nous tromper, donner le même nom à celle-ci dans nos cœurs, quoiqu'il la réitère souvent, et qu'il y entre, sans en être sorti; parce que la centième fois lui est aussi nouvelle que la première, et qu'elle lui est même plus agréable [1]; plus il y vient souvent, plus il vient volontiers, et plus aussi il y dépose des grâces précieuses. Il est certain que toutes les fois que nous le recevons dans l'Eucharistie, il opère une nouvelle union avec nous, et par conséquent une nouvelle naissance; sans compter, comme nous l'avons dit, qu'il n'y vient jamais qu'avec de nouvelles grâces et une nouvelle vie [2]. C'est ainsi que dans le ciel il se fait tellement voir aux bienheureux, que ce glorieux objet de leur félicité leur semble toujours nouveau; ils commencent toujours à le voir; la jouissance d'un si grand bien ne perd rien, par la durée du temps, de la douceur de sa nouveauté, parce que, s'il est permis de parler ainsi, elle se renouvelle de jour en jour, et de moment en moment.

Quel prodige de bonté! Ne faudrait-il pas avoir des yeux aussi clairvoyants que ceux des bienheureux, pour en soutenir les rayons?... Anges du Ciel, qui adorez ce Jésus naissant dans les âmes, rendez-lui d'immortelles actions de grâces pour nous, et suppléez à nos défauts par l'ardeur de votre charité. Mais

[1] Lib. IV *de Imit. Christi.* II.

[2] Quemadmodum illa quæ mediante igne, aurum attingunt, deaurantur, sumoptoque colore ut ferrum auri instar resplendescit, ita fideles qui digne ad Sacramentum corporis Christi accedunt, ac mediante igne charitatis carnem ejus sacratissimam contingunt, eidem uniuntur Christo, adeoque similes videntur vita et pene et quadam ratione sunt. S. Damasc. IV *de Fide orth.* XIV.

quoi ! est-ce donc assez d'emprunter l'ardeur et les adorations de ces esprits bienheureux, ne ferez-vous rien de vous-même ? et cet amour infini de Jésus-Christ ne trouvera-t-il point de correspondance dans le vôtre ? sa naissance en vous ne vous oblige-t-elle pas à naître continuellement en lui ?... Ce n'est pas assez de vivre pour Jésus-Christ, puisqu'il ne se contente pas seulement de vivre en vous, il faut renaître mille fois comme lui, et renouveler votre amour et votre vie de jour en jour, avec autant d'ardeur que si vous n'aviez jamais rien fait.

En vérité, vous avez bien plus de sujet que lui de renaître de cette manière [1] ; car quand il ne le ferait pas, vous ne pourriez pas dire qu'il n'a rien fait pour vous, tandis que vous pouvez dire que vous n'avez encore rien fait pour lui. Hé, que n'a-t-il pas fait en venant au monde, en mourant pour votre amour, et en vous accordant tant de grâces tous les jours de votre vie ? Mais vous, qu'avez-vous fait pour lui ? et quand vous auriez fait quelque chose, qu'est-ce en comparaison de ce que vous êtes obligé de faire [2] ?... Quels services pouvez-vous lui rendre qui ne soient plutôt des acquits de vos dettes passées, et même ces acquits ne sont-ils pas de nouvelles obligations que vous contractez, puisque ce sont de nouveaux effets de sa grâce ?... N'avez-vous donc pas plus raison que lui, de dire qu'en communiant vous renaissez, puisque vous allez commencer à bien faire. Ceci doit être pour vous un puissant motif pour communier plus fréquemment et plus dévotement, afin de renaître plus souvent, et plus efficacement ; car plus vos communions seront ferventes et multipliées, plus aussi vous recevrez de grâces afin de renaître avec votre Jésus. Vous avancerez ainsi dans l'amour et la connaissance de ses divines perfections, parce que vous découvrirez en lui de nouvelles excellences,

[1] Vous ne venez pas à moi pour me sanctifier et me rendre meilleur ; vous venez pour recevoir de moi votre sanctification, et pour être uni à moi, pour recevoir une nouvelle grâce et travailler avec une nouvelle ardeur à la réformation de vos mœurs. *Imitat.* liv. IV. ch. XII.

[2] Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII.

qui stimuleront puissamment votre cœur à l'aimer davantage [1].

C'est ce que les saints expérimentent tous les jours, dans l'usage de cet auguste Sacrement ; ils se renouvellent toujours en ferveur, en lumières, et en connaissances, comme l'âme bienheureuse qui, au moment où elle entre dans le ciel, commence tout de nouveau à aimer Dieu ; il lui semble qu'elle n'a rien fait par le passé, parce qu'elle ne connaissait pas combien il était aimable, comme elle le voit alors. Nous devrions de même, nous disposer si bien à recevoir les effets de ce sacrement, que croissant dans la connaissance de Jésus-Christ, nous fissions descendre ces lumières dans la volonté, pour l'embraser de nouvelles ardeurs. O bonté ancienne, que j'ai tardé à vous aimer ! Ah que d'années perdues, que de temps écoulé sans vous aimer, que d'heures mal employées sont entrées dans l'éternité, criant vengeance contre mon ingratitude !... Que j'ai de regrets de ne vous avoir pas aimé !... Je ne vous connaissais pas, j'étais aveuglé, mon Dieu, je ne voulais pas ouvrir les yeux, pour voir les attraits de votre beauté, qui m'eussent ravi le cœur !... N'y a-t-il donc point de remède pour l'avenir ? Je vous conjure par votre bonté de m'accorder cette grâce, que désormais quand vous daignerez me visiter, que ma dernière communion soit toujours la meilleure ; et qu'à mesure que mes dispositions seront plus parfaites et mes communions plus saintes, je reconnaisse, mieux que je n'ai encore rien fait, et qu'il faut que je renaisse pour commencer de nouveau à vous aimer et à bien faire [2].

[1] Induentes novum hominem qui renovatur in agnitionem secundum imaginem ejus qui creavit illum. *Coloss.* III ; IV *de Imit.*

[2] Gloria mea semper innovabitur, et arcus meus in manu mea instaurabitur. *Job.* XIX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Naissance de Jésus dans l'étable.

Entrez dans l'étable avec les bergers, et contemplez cette merveille du ciel et de la terre, qu'un Dieu prenne une telle naissance? Réjouissez-vous avec les anges, admirez avec la Vierge Marie, offrez-lui vos services avec saint Joseph, pleurez avec l'Enfant, dites avec le Prophète : C'est pour moi que cet enfant est né, c'est pour m'enrichir qu'il s'est fait pauvre, c'est pour m'agrandir qu'il s'est fait petit...Enfin écriez-vous, avec l'Apôtre, oh que nous sommes devenus riches, depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre [1] ! Nous sommes aussi pauvres de biens temporels avec lui, que nous le serions sans lui ; mais depuis qu'il s'est fait pauvre, la pauvreté est devenue si riche et si heureuse, que ceux qui se font pauvres. volontairement, ont les premières places dans le royaume éternel.

DEUXIÈME POINT.

Sa naissance dans l'Eucharistie.

La sainte Eucharistie est une autre Bethléem, c'est une maison de pain; mais il n'y a que l'apparence du pain , les saintes espèces couvrent le corps de Jésus-Christ, comme son humanité voilait sa divinité, ou comme les langes enveloppaient son petit corps. Mais ce qui a plus de rapport, et ce qui est plus aimable en l'une et l'autre naissance, c'est qu'il se donne tout à nous, dans la crèche et à l'autel. S'il y a quelque différence, c'est qu'il se donne encore plus libéralement à l'autel qu'à la crèche. C'était pour subvenir à notre extrême nécessité, qu'il a pris naissance une seule fois dans l'étable de Béthleem ; mais il renaît tous les jours sur nos autels, pour nous enrichir, et pour nous faire plus de bien qu'il ne serait absolument nécessaire pour notre salut. Il ne se contente pas que nous possédions la grâce, sans laquelle nous ne serions jamais sauvés ; mais il veut augmenter cette grâce et notre gloire, de telle sorte que quiconque visitera plus souvent et plus dévotement le très-saint-Sacrement, ou assistera au saint sacrifice de la Messe, deviendra chaque jour un plus grand saint, pour être un jour plus heureux dans le ciel.

Ah! je n'envie plus le paradis, ni l'état de la béatitude. J'ai un moyen

[1] *S. Math.* v.

sur la terre de devenir un grand saint, et d'accroître mon bonheur, moyen que n'ont pas les saints au ciel, car ils ne peuvent plus croître en sainteté, ni en bonheur. Je n'aurai qu'un désir, celui de pouvoir recevoir autant de grâces que mon Jésus veut m'en donner à chaque Messe. Hé mon Jésus ! pourquoi voulez-vous me les donner, si je ne puis pas les recevoir ? Mon fils, ne te plains point de ton peu de pouvoir : car si tu faisais simplement ce que tu peux avec ma grâce, tu aurais autant de pouvoir que tu dois en désirer, puisqu'il ne faut pas désirer plus qu'on ne peut, mais seulement faire autant qu'on peut.

TROISIÈME POINT.

Sa naissance dans nos âmes.

En naissant ainsi sur nos autels, pour nous communiquer ses faveurs, Jésus nous fait une grâce précieuse, mais cette grâce est incomparablement plus grande, quand il daigne reposer sur nos lèvres et descendre jusque dans nos poitrines, pour y prendre une nouvelle naissance : car il vient pour s'unir à nous, cœur à cœur, âme à âme, sans s'ennuyer ou se lasser jamais de nous faire du bien ; et même plus il nous en fait, plus il nous aime, et plus il veut encore nous en faire, comme s'il ne faisait que commencer à nous connaître et à nous aimer. C'est à moi, mon Jésus, c'est à moi de parler ainsi, c'est à moi de dire véritablement, que je ne fais que de naître et de commencer, quand je vous reçois dans la communion. Car quelque bien que je fasse, je puis dire en vérité que je n'ai encore rien fait ; je n'ai rien fait qui égale vos mérites, et qui m'acquitte entièrement vis-à-vis de vous. Je ne ferai jamais une meilleure communion, ni aucune bonne œuvre, que quand après avoir tout fait, je dirai : Je n'ai encore rien fait, c'est maintenant que je vais commencer. Mais mon âme, prenons garde de ne pas nous contenter de le dire seulement ; car le dire sans rien faire, ce n'est pas commencer.

MERCREDI.

VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST, CONTINUÉE DANS L'EUCHARISTIE.

Vraiment vous êtes un Dieu caché, ô Dieu, Sauveur d'Israël [1].

Le Sujet nous découvre trois vies cachées de Notre-Seigneur : sa vie divine, sa vie humaine et sa vie sacramentelle.

La Fin est d'imiter ces vies cachées de Jésus-Christ, selon les paroles de l'Apôtre : *Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* [2].

La Forme est en ces trois points:

1° Dieu caché dans sa divinité.

2° Dieu caché dans son humanité.

3° Dieu caché dans le saint-Sacrement, et dans les âmes des justes, qui se cachent réciproquement en Dieu.

PREMIER POINT.

DIEU CACHÉ DANS SA DIVINITÉ.

Le Dieu que nous adorons est véritablement un Dieu caché. Il l'est premièrement, à raison de ses perfections, et de l'excellence de sa nature, qui est tellement environnée de ténèbres, que l'esprit humain n'y peut pénétrer [3] ; aussi n'est-il parfaitement connu que de lui-même. Jamais homme mortel n'a pu le voir, dit saint Paul [4], et tous ceux qui le voient, ne voient en lui que ce qu'il lui plaît de leur communiquer. O incompréhensible essence ! ô sagesse ! ô bonté ! que vous êtes au-dessus de la portée de toute intelligence créée !....

Secondement, s'il est caché dans son être, il n'est pas moins

[1] Verè tu es Deus absconditus : Deus Israel Salvator. *Isa.* XLV.

[2] Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss.* III.

[3] Caligo sub pedibus ejus. Et ascendit super Cherubim, et volavit : volavit super pennas ventorum. Et posuit tenebras latibulum suum. *Psal.* XVII.

[4] Qui lucem inhabitat inaccessibilem, quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest. *1 Tim.* VI.

secret dans ses jugements et dans ses conseils. Cherchez pourquoi il ordonne telle chose plutôt que telle autre; ce sont des ténèbres pour nos esprits. Qui a jamais pénétré dans ses desseins, ou qui a jamais été de son conseil [1] ? Ses arrêts sont adorables, il faut les respecter; mais il n'en faut pas rechercher la cause. Celui qui voudrait pénétrer témérairement les secrets d'une si haute majesté, serait bientôt accablé de sa gloire [2].

Enfin, c'est merveille, que Dieu qui est partout, et qui produit tant d'ouvrages dans toutes les parties de la nature [3], demeure néanmoins si caché, qu'on ne s'aperçoit pas de sa présence. Ses opérations sont si secrètes et si imperceptibles, qu'elles échappent à nos sens. Ce grand Dieu souffre nos désordres avec tant de douceur et de patience, qu'on dirait qu'il n'est point dans le monde; et toutefois il est si présent à tout ce que nous faisons, qu'il ne s'en absente jamais. Oui, c'est moi, c'est moi-même, nous dit-il par un prophète, qui vois tout, et qui y suis présent [4]. Oh! que nous sommes obligés de vivre saintement, dit à ce sujet saint Augustin, si nous voulons ouvrir les yeux à notre devoir, et considérer que nous sommes perpétuellement éclairés par un Dieu, devant qui la nature n'a point de voile pour se couvrir. Considérez avec quel respect vous devez vous tenir en sa présence, lorsqu'il est question surtout d'observer ses commandements [5]. Car, non-seulement il vous est présent par son essence, mais c'est encore lui qui vous assiste pour vous donner courage, pour vous soutenir et vous réjouir par la pensée que c'est sous ses yeux et pour lui que vous travaillez [6].

[1] Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? *Rom.* II.

[2] Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria. *Prov.* XVIII.

[3] Numquid non cœlum et terram ego impleo? dicit Dominus. *Jer.* VII.
Pater meus usque modo operatur, et ego operor. *S. Joan.* V.

[4] Ego, ego sum, ego vidi, dicit Dominus. *Jer.* VII.

[5] Magna necessitas bene vivendi, nisi dissimulare velimus, cum omnia agamus in conspectu judicis cuncta cernentis. S. Aug. *Sol.* XIV.

[6] Luctam cum carne considerat et hortatur ut pugnes, et adjuvat ut vincas, et certantem inspectat, et deficientem sublevat, et vincentem coronat. S. Aug. *in Psal.* XXXII.

Regardez-le donc travaillant avec vous, comme il vous regarde travaillant avec lui. Cette manière de considérer la présence de Dieu n'est point importune ; mais au contraire elle est douce et pleine de consolation.

DEUXIÈME POINT.

DIEU CACHÉ DANS SON HUMANITÉ.

Considérez en second lieu comment il est un Dieu caché dans son humanité, et remarquez premièrement comment il couvre sous ce voile sa nature divine. Sa vertu et sa puissance y sont éclipsées [1] ; car on ne connaissait point sa gloire, ni sa sagesse, ni sa sainteté admirable, ni toutes les perfections divines qui accompagnent son essence [2] : Enfin, c'était un mystère caché dans les siècles passés [3]. Mais ce qui est plus étonnant, c'est que sa vie même était tout à fait retirée et inconnue aux hommes. Combien de temps a-t-il passé dans l'Égypte, combien d'années a-t-il vécu dans la maison de saint Joseph, passant pour un pauvre artisan, qui n'est pas plus remarqué qu'un grain de sable caché dans le fond de la mer [4]. Cela n'est-il pas étrange, qu'un Dieu qui était venu converser parmi les hommes, qui faisait ses délices de leur entretien, dont la connaissance nous était si nécessaire, et qui voyait bien nos besoins, soit demeuré si longtemps dans l'obscurité d'une chaumière, enfermé dans une bourgade avec de pauvres ouvriers, travaillant avec eux de leur métier ? S'il désirait se cacher, pourquoi n'a-t-il pas vécu plus longtemps après s'être fait connaître ? ou s'il avait borné le nombre de ses années, que ne nous donnait-il ce peu de vie, sans nous en retrancher une si grande partie ?...

[1] Ibi abscondita est fortitudo ejus. *Hab.* III.

[2] In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Coloss.* II.

[3] Mysterium quod absconditum fuit a sæculis et generationibus. *Coloss.* I ; *S. Luc.* II.

[4] Unde huic hæc omnia ? et quæ est sapientia quæ data est illi ? et virtutes tales quæ per manus ejus efficiuntur ? Nonne hic est faber, filius Mariæ, frater Jacobi, etc. *S. Marc.* VI.

Veux-tu savoir, mon âme, pourquoi il a agi ainsi ? c'est pour te retirer de la conversation dangereuse des hommes, c'est pour t'arracher aux compagnies où tu te trouves trop souvent [1]. Sa vie inconnue est comme un reproche manifeste de tes discours inutiles, et une leçon importante de retraite et de recueillement [2]. Il a employé trente ans à te tracer ce modèle, tant il était difficile de te persuader ce règlement de vie, mais aussi tu dois te laisser persuader par cet exemple. Il était descendu du ciel pour convertir le monde, et la conversion consiste, en grande partie, à savoir se retirer du monde et des compagnies, où l'on n'apprend qu'à se perdre, et c'est pour cela qu'il a voulu mener cette vie retirée, qu'il nous prêchait autant par son silence que dans ses sermons. Ce n'est pas qu'on ne doive vivre parmi les hommes ; mais il faut apprendre à y vivre ; et l'on ne l'apprend jamais mieux que par la retraite. Il n'appartient de paraître qu'à celui qui sait se cacher et fuir les yeux du monde. Qui ne sait pas bien vivre en particulier, ne vivra en public qu'avec reproche [3]. Voyez comme vous vous y comportez, ce qu'il y a dans votre conversation à retrancher ou à corriger. Oh ! que c'est une grande sagesse de savoir vivre chez soi, de pouvoir se passer du monde et de vivre de manière qu'on puisse dire comme David : Je marchais dans l'innocence de mon cœur au milieu de ma maison [4] !

[1] Cavete ab hominibus. *S. Matth.* x.

[2] Évitez autant que possible le commerce tumultueux des hommes; il y a bien de l'inconvenient à se mêler des affaires du siècle, car bientôt la vanité corrompt notre âme et l'asservit. Je voudrais qu'il me fût arrivé plus souvent de garder le silence et de ne m'être pas trouvé parmi les hommes. *Imit.* liv. I, ch. x.

[3] Les plus grands saints, dès qu'ils le pouvaient, évitaient le commerce des hommes, et préféraient servir Dieu dans le secret. Quelqu'un a dit : Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. C'est ce que nous éprouvons trop souvent lorsque nous avons de longues conversations. Il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne pas trop parler; il est plus aisé de se tenir caché chez soi que de se bien garder au-dehors. Quiconque veut donc arriver à la vie intérieure et spirituelle, il faut qu'à l'exemple de Jésus il se retire de la foule. Il n'y a point de sûreté à se produire quand on n'aime pas à se tenir caché, point de sûreté à parler quand on n'aime pas à se taire. *Imitat.* liv. I, ch. xx.

[4] Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ. *Psal.* c.

TROISIÈME POINT.

DIEU CACHÉ DANS LE SAINT SACREMENT, ET DANS LES AMES DES JUSTES.

Qu'y a-t-il encore de plus caché que Dieu dans le saint sacrement? les yeux ne peuvent le voir, les sens n'ont point de prise sur lui. Il y est indubitablement, et néanmoins si on se réglait sur les apparences, on dirait qu'il n'y est point. Il est toujours agissant et opérant puissamment dans les âmes, et cependant son action est comme imperceptible [1]. O l'admirable secret! Qui sait, ô mon Sauveur! ce que vous faites sous ces faibles espèces? Qui peut dire comment vous me regardez de ce trône de miséricorde; comment vous m'écoutez, comment vous parlez à mon cœur, quelle vie vous avez et vous donnez à mon âme, par quels liens amoureux vous vous unissez à elle?... Ce sont des secrets qu'il ne faut jamais regarder que des yeux de la foi et non avec curiosité... Jésus-Christ est présent dans ce sacrement, il y est agissant, il y est plein de vie et d'action, il y est opérant des miracles de grâce; ne demandez pas comment, cela ne vous importe pas, mais examinez plutôt si vous êtes caché en Jésus-Christ, comme Jésus-Christ se cache dans votre cœur.

Méditez ces paroles de David: O Dieu, que vous réservez à ceux qui vous révèrent de secrètes et ineffables douceurs! vous les mettez à couvert dans votre tabernacle, hors des atteintes de la calomnie, et des mauvaises langues. Vous les environnerez de vos plus amoureux regards, votre visage leur servira de retraite, et ils seront si bien cachés dans le sein de votre providence, que les hommes ne pourront troubler leur repos [2]. Le

[1] La raison et toutes les recherches naturelles doivent suivre la foi et non la précéder ni la détruire. Car la foi et l'amour l'emportent ici par dessus tout, et opèrent par des voies secrètes dans ce très-saint et très-auguste sacrement. Dieu qui est éternel, immense et d'une puissance infinie fait dans le ciel et sur la terre des choses admirables et incompréhensibles, et l'on ne peut pénétrer la profondeur de ses œuvres merveilleuses. *Imitat.* liv. IV, ch. XVIII.

[2] Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam, abscondisti timentibus te!.. Abscondes eos in abscondito faciei tuæ, a conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo, a contradictione linguarum. *Psal.* XXX.

visage du Père c'est Jésus-Christ, parce qu'il est son image ; la retraite de ce Fils c'est le saint-Sacrement, où ses enfants sont à couvert de leurs ennemis, car c'est l'asile qu'il leur ouvre pour les sauver des périls et des tentations; c'est le lit délicieux où il les fait reposer doucement; c'est le trône où il les fait asseoir avec lui comme des Dieux, leur apprenant à vivre d'une vie cachée, et à se retirer du monde, sans se séparer pour cela de la conversation des hommes, s'ils y sont appelés [1]. Il ne leur fait pas quitter le monde, mais la manière de vivre du monde. C'est ce que saint Paul appelle vie cachée, parce que leur manière de vivre tout en étant semblable en apparence à celle du monde, ils mènent une vie qu'ils ne manifestent point au dehors. Ils conversent par nécessité comme les autres, mais leur conversation est toute différente. Aux yeux du monde, ils vivent dans l'honneur comme les autres, mais ils se jugent dignes de mépris; ils sont solitaires dans les plus grandes assemblées, pauvres dans l'abondance des richesses, paisibles et tranquilles dans le tracas des affaires, joyeux et contents dans leur mauvaise fortune [2]. C'est là vivre caché, c'est être à peu près comme Jésus dans le saint-Sacrement, qui vit si familièrement parmi les hommes, qu'il se laisse toucher et manger par eux quand ils le veulent; et néanmoins il ne perd rien de son état divin et spirituel....

Voilà comme vous devriez vivre ; si vous ne pouvez pas vous retirer tout à fait des compagnies, soyez-y par la bienséance ou par la nécessité de votre condition. Mais soyez-y sans y être, soyez-y par vertu, et dans l'ordre ; n'y soyez point par désir et par inclination [3]. Vous le pouvez avec la grâce, et cette grâce

[1] Desiderant quippe mortificare se funditùs, atque ab omni gloriæ temporalis extinguire, sed occultis Dei judicii, vel præesse in regimine vel occupari injunctis honoribus compelluntur, intus quidem servant desiderium pietatis, foris autem explent ministerium ordinis. S. Greg. V *Moral.* IV.

[2] Vita eorum sunt opes in egestate, possessio in peregrinatione, gloria in contemptu, patientia in infirmitate.

[3] Qui delicias aspernari pro deliciis habent, qui in mundo nihil habent, e. mundo superiores sunt, qui cum in carne sint, extra tamen carne vivunt. S. Grego. Naz. orat. I *de Pace*.

vous est communiquée par le moyen du saint-Sacrement, soit en le recevant, soit même en prenant pour sujet de vos méditations l'exemple de la vie que Jésus y mène. En effet, elle est le modèle de celle que nous devons garder dans notre manière de vivre; et le recours que nous y avons, nous mérite le moyen de l'imiter. Apprenez cette pratique, tirez-en des résolutions conformes à votre état et à vos besoins. Dites avec David : Je ne demande à Dieu qu'une chose, mais je ne me lasserai point de la rechercher, et de redoubler mes poursuites jusqu'à ce qu'il me l'ait accordé, et qu'il m'ait donné un lieu de retraite dans sa maison. Je m'en suis bien trouvé autrefois, lorsqu'il m'a permis de chercher mon asile dans son tabernacle, et qu'au jour de l'adversité il m'a couvert de sa protection, et m'a donné pour retraite le lieu où il fait lui-même sa résidence [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Dieu caché dans sa divinité.

Oui véritablement, Dieu mène une vie cachée dans sa Divinité, soit qu'on veuille approfondir sa nature divine, soit qu'on s'informe de ses profonds jugements, ou qu'on ait la curiosité de savoir comment il agit dans les créatures. Tout cela est si caché, qu'il n'y a que l'œil de la foi qui pénètre dans son obscurité; les puissances du corps et de l'esprit sont trop faibles pour s'élever jusque-là; aussi n'est-il pas nécessaire d'en voir davantage, puisqu'il ne le permet pas. C'est assez de savoir qu'il y est, qu'il nous voit, qu'il est prêt à nous aider, qu'il tient compte de tous les pas que nous faisons. O mon Dieu ! que c'est une grande consolation pour celui qui va droit, de marcher en votre présence; mais comment ose-t-on s'écarter du chemin?... sachant que vous êtes notre guide? Mon fils, c'est qu'on fait l'ignorant; on fait semblant de ne pas savoir le chemin par où je veux mener, de peur de s'y laisser conduire!...

[1] Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini : quoniam abscondit me in tabernaculo suo, in die malorum, protexit me in abscondito tabernaculi sui. *Psal.* XXVI.

DEUXIÈME POINT.

Dieu caché dans son humanité.

Il est vrai que ce Dieu caché à nos yeux s'est fait voir dans son humanité, et que, conversant sur la terre, il a mené une vie moins inconnue qu'auparavant; mais pourtant il est vrai aussi de dire, que Dieu vivant même parmi les hommes, n'y vécut que comme caché et retiré, puisque de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il n'a paru que trois ans, et tout le reste du temps, il y était comme s'il n'y eût point été. Car celui qui l'eût vu en Egypte ou à Nazareth, travailler dans la boutique d'un pauvre charpentier, eût-il cru voir celui que toutes les nations désiraient? Eût-il cru qu'il était le Sauveur du monde, qui n'était venu que pour l'instruire et le convertir? Et que faites-vous là, o Jésus, avec deux personnes qui en savent assez, vous qui n'êtes venu que pour convertir le monde?... Voilà trente ans passés, sans qu'on vous ait connu, et comment accomplissez-vous la fin que vous vous êtes proposée, qui est de vous faire connaître et de nous réformer?...

Mon fils, une des belles connaissances qu'on puisse avoir de moi, c'est de savoir que j'aime la retraite, et que je veux qu'on l'aime à mon exemple. Le grand mal du monde, c'est de trop rechercher les compagnies. S'il me faut trente-trois ans pour remédier aux maux du monde, il m'en faut trente entiers pour celui-là seul ! Les trois années qui restent sont plus que suffisantes pour tous les autres besoins. S'éloigner du monde, c'est se convertir. Voulez-vous convertir un mondain de ses débauches et de ses vanités, persuadez-lui de se retirer des compagnies. Commencez donc le premier à vous en éloigner.

TROISIÈME POINT.

Dieu caché dans le saint-Sacrement et dans les âmes.

C'est encore une vie bien retirée et cachée que celle de Jésus au saint-Sacrement et dans nos âmes; et c'est un beau modèle de vie pour ceux qui ne peuvent pas se retirer des affaires et des tracas du monde. Qu'ils y soient, puisque la nécessité de leur condition les y arrête, mais qu'ils y soient comme Jésus conversant parmi nous et dans nous par le saint-Sacrement. Qu'ils y soient, menant une vie spirituelle ; qu'ils y vivent et s'occupent de leurs affaires temporelles, en suivant les maximes surnaturelles de la grâce, plutôt que les lois politiques et la manière d'agir du

monde. C'est ainsi qu'ils y seront, comme s'ils n'y étaient point; c'est ainsi que leur vie sera cachée dans Jésus-Christ, quoiqu'elle soit apparente au monde comme celle des autres. Vous allez aussitôt dire, pour vous excuser, que cela est bien difficile pour des personnes du monde. Mais si Notre-Seigneur vous répond qu'il est assez puissant et assez bon pour vous donner le moyen de vous conduire ainsi, si vous le voulez, et qu'il ne faut que communier souvent à cette intention, et méditer parfois cette sorte de vie qu'il garde dans son Sacrement, et qu'il ne tiendra plus qu'à vous de faire ce que vous apprenez. Qu'aurez-vous encore à répliquer?....

JEUDI.

DE LA BONTÉ FAMILIÈRE DE NOTRE-SEIGNEUR PARMI LES HOMMES,

REPRÉSENTÉE DANS LE SAINT-SACREMENT, ET DE L'HONNEUR QUI LUI EST DU.

Voici notre Dieu, il n'y en aura point d'autre dans notre estime, qui lui dispute cette gloire, c'est lui qui nous a donné toutes les lois de l'équité et de la justice; il est venu lui-même sur la terre, pour converser parmi les hommes [1].

Faites les préparatifs que mérite un tel Seigneur, et disposez les voies et les chemins par où il doit passer, comme il convient à sa grandeur [2].

Le Sujet s'accommodant au dessein de la semaine, et à la fête du jour, nous fait voir à la suite des précédents mystères de la vie de Jésus, que nous avons médités sur le saint-Sacrement, comment sa manière d'être parmi les hommes y est représentée. Ce qui la distingue, c'est la familiarité dont il usait avec eux lorsqu'il vivait sur la terre, et qu'il conserve encore avec nous dans son Sacrement. Comme il y aurait danger que cette familiarité n'engendrât le mépris, ou ne diminuât en quelque

[1] Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversùs eum. Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, posthæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est. *Baruch.* III.

[2] Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. *Isa.* XL; *S. Luc.* III.

chose le respect que nous lui devons, voici que bien à propos, aujourd'hui qu'on lui rend tant d'honneur par tout le monde, nous apprenons que loin d'oublier le respect qui lui est dû à cause de la grande familiarité qu'il nous témoigne, nous devons, au contraire, lui rendre d'autant plus d'honneur qu'il semble moins en exiger de nous. Pour nous disposer dès l'entrée de cette méditation au respect et aux honneurs que demande la solennité du jour, entendons cette voix qui criait autrefois qu'on préparât le chemin par où il devait passer, et recherchons ce que nous devons faire, de notre côté, pour contribuer à la magnificence de son triomphe.

La Fin sera d'apprendre que la familiarité qu'il nous témoigne dans son Sacrement, et qu'il veut que nous ayons avec lui, non-seulement ne doit nuire en rien au respect qui lui est dû, mais qu'au contraire nous devons l'honorer davantage. Nous apprendrons aussi comment nous devons l'honorer aujourd'hui, pendant cette octave et toute notre vie.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur vivait familièrement avec les hommes.

2° Il nous traite encore plus familièrement dans le saint-Sacrement.

3° Combien il est digne d'honneur et de gloire à cause de cette familiarité.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR VÉCUT FAMILIÈREMENT AVEC LES HOMMES.

Le céleste époux avait raison de se comparer plutôt à la fleur des champs, qu'à la fleur des parterres [1], parce que les parterres sont ordinairement fermés de murailles, et faits seulement pour l'agrément des particuliers; tandis que la campagne est ouverte à tout le monde, et à l'usage de tous ceux qui veulent s'en servir. Ainsi le Fils de Dieu venant au monde, et vivant parmi les hommes, s'est tellement accommodé à tous, sans acception de personne, qu'il traitait indifféremment avec les grands et les petits, les ignorants et les sages, sans rebuter même les enfants, de sorte que sans limiter son amour, il

[1] Ego flos campi, et lilium convallium. *Cant.* II.

appelait près de lui toutes sortes de personnes, et s'affligeait s'ils s'y refusaient. Venez, disait-il, venez à moi, vous qui êtes fatigués, et qui gémissez sous le poids de la vie, je vous soulagerai [1]. Eh quoi? vous ne voulez pas venir à moi, qui ne pense qu'à vous faire du bien [2]!... Il invitait tous ceux qui étaient affligés, car ce sont ceux-là que le monde méprise, et il leur donnait l'espérance d'être soulagés, parce qu'il n'appartient qu'à lui de donner un vrai soulagement. C'était beaucoup de ne pas rebuter des misérables; et, en admettant dans sa familiarité toute sorte de gens, il manifestait sa douceur et sa bonté; mais il fait plus encore en voulant lui-même essuyer leurs larmes, adoucir leurs ennuis, et les décharger de leur misère [3]. Que pouvait-il dire qui témoignât plus clairement sa familiarité et sa condescendance?...

Quand il appelait ceux qui étaient travaillés d'ennuis et de souffrances, il semble qu'il appelait tous les hommes [4], car il y en a fort peu qui ne ressentent les misères de la vie. Et quand il leur promettait le soulagement, il touchait le plus grand de leurs désirs, afin de les attirer plus puissamment. Il s'en allait par les villes et par les bourgs, prêchant et guérissant tous les malades [5]. Si on venait le prier de se transporter quelque part, quand ce n'eût été que pour une personne de basse condition : Allons-y, disait-il aussitôt, et il ne tardait point, ou d'aller voir la personne pour laquelle on le priait ou de la secourir du lieu où il était [6]. Ses entretiens familiers, qui n'avaient pour objet que le salut éternel, avaient lieu aussi souvent avec des pau-

[1] Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. *S. Matth.* II.

[2] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* V.

[3] Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus. misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem, et cæcis visum, dimittere confractos in remissionem, prædicare annum Domini acceptum, et diem retributionis. *Isai.* LXI; vid. *S. Luc.* IV.

[4] A residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatum in terra et cinere, *Eccli* XL.

[5] Qui pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a Diabolo. *Act.* X. Quotquot tangebant eum, salvi fiebant. *S. Mar.* V.

[6] Ego veniam et curabo eum. *S. Matth.* VIII.

vres ignorants, qu'avec les docteurs de la loi, et quand il n'eût eu qu'une femme à prêcher, il n'eût pas laissé de lui parler et de la convertir.

N'est-ce pas ce que le Sage nous avait dit en parlant de la sagesse en général, ou en particulier de cette Sagesse divine incarnée, par ces belles paroles : La Sagesse a un éclat qui ne se ternit jamais; elle ne peut se cacher parce que les rayons qui l'environnent, la découvrent à ceux qui l'aiment; elle est de facile accès à ceux qui la recherchent; elle prévient même ceux qui désirent la voir et se présente à eux avant qu'ils se soient mis en devoir de la visiter. Celui qui se lèvera matin pour lui rendre ses devoirs, n'attendra pas longtemps à la porte, il la trouvera dès l'entrée de sa demeure. Elle prend même la peine de chercher aux environs ceux qui se rendent dignes de ses entretiens, et d'aller au devant d'eux avec un visage gai et souriant, qui montre bien l'amour qu'elle a dans le cœur, et le désir qu'elle a de faire leur bonheur [1]. Admirez la douceur ineffable d'une si haute Majesté envers des créatures si chétives et si indignes de ses faveurs ; et néanmoins quelle affabilité, quelles caresses, quels amoureux entretiens, quel amour ne leur témoignait-elle pas?... O Sagesse incarnée! qu'heureux étaient ceux qui jouissaient de votre aimable présence, et que vous honoriez de votre amitié [2] ! Mais que malheureux étaient ceux-là qui n'y trouvaient pas leur gloire et leur bonheur !

[1] Clara est, et quæ numquam marcescit sapientia, et facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam, præoccupat qui concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit; assidentem enim illam foribus suis inveniet, quoniam dignos se ipsa circuit quærens, et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentia occurrit illis. *Sap.* VI.

[2] Beati sunt qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt. *Eccli.* XLVIII.

DEUXIÈME POINT.

IL NOUS TRAITE ENCORE PLUS FAMILIÈREMENT, DANS LE SAINT-SACREMENT.

Quelque grande qu'ait été la familiarité de Notre-Seigneur à l'égard des hommes, lorsqu'il vivait sur la terre, on peut dire, néanmoins, que jamais il n'a tant fait paraître la douceur de son cœur, et la familiarité dont il use envers nous, que dans le mystère du sacrement de l'autel. Qu'y a-t-il de plus commun que le pain? Qu'y a-t-il de plus aisé que de prononcer les paroles de la consécration[1]? Quoi de plus ordinaire aux hommes que de manger? Et voilà la manière qu'il a choisie pour se communiquer et se donner à nous.... Considérez la bonté avec laquelle il écoute nos plaintes, nos désirs, nos requêtes et nos regrets; sa promptitude à donner audience à qui la désire, sa libéralité dans la distribution de ses grâces, et sa condescendance à n'exiger que peu de chose de nous. Il suffit, en effet, de se présenter à lui avec la pureté de cœur nécessaire, et le voilà content; peut-on douter de la facilité de son amour après cela?...

Quel excès de familiarité de vouloir être porté, non-seulement aujourd'hui en honneur par les rues[2], mais tous les jours aux malades, qui ne peuvent fréquenter les églises! de demeurer sur les autels, pour attendre à toute heure ceux qui veulent le venir trouver!... Ah! sans doute, on dira que cette trop grande bonté est la cause du mépris injurieux, dont les ingrats paient son amour. S'il était plus réservé et de plus difficile accès, on en ferait peut-être plus de cas; et plusieurs qui ne peuvent se persuader qu'une si adorable majesté descende à une telle familiarité avec nous, croiraient sa présence réelle et effective dans le saint-Sacrement, si elle était plus rare, et qu'on y vînt avec plus de cérémonie. Mais ce sont des aveugles, qui ne savent pas ce

[1] Juxta te est sermo valdè, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum. *Deut.* XXX.

[2] Infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei. Quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos. II *Cor.* VI.

que c'est que d'aimer, et qui ne comprennent pas les tendresses du cœur de Dieu, qui trouve ses délices parmi les hommes [1]. Il savait bien que ces ingrats abuseraient de sa bonté, mais il a mieux aimé être méconnu de quelques-uns, que de priver les autres de ses bontés. S'il se fût rendu plus difficile, quelques-uns lui eussent témoigné plus de respect; mais les autres l'eussent plus redouté, et n'eussent pas eu la hardiesse de s'approcher de lui comme il le désirait. Il est plus jaloux de notre amour que de nos craintes; il aimerait mieux qu'on doutât de sa présence dans ce sacrement que de sa bonté; et il souffrira plutôt qu'on lui refuse les honneurs qu'il mérite, que de les lui rendre avec tant de terreur et de défiance de ses bontés [2]. Il est vrai qu'il ne faut pas que la familiarité diminue en rien le respect, comme vous le verrez au troisième point de cette méditation; mais aussi est-il vrai, et apprenez ici cette vérité, sans jamais l'oublier, qu'il ne faut pas que le respect préjudicie à la familiarité, et à l'accès qu'il nous donne dans ce sacrement.

O Sauveur de nos âmes, que vos paroles sont véritables, quand vous dites, que si vous ne fussiez pas venu sur la terre, les hommes auraient une sorte d'excuse [3]! mais maintenant, de quoi peut-on se couvrir, et quels prétextes peut-on apporter, si l'on ne se sert pas de vos faveurs, vous voyant si près de nous, et si prompt à nous combler de toute sorte de biens? Que peuvent désormais alléguer les pécheurs, pour excuser leurs crimes? N'y a-t-il point de remède ni de médecins en Galaad; pourquoi donc ces vieilles plaies ne sont-elles pas refermées [4]?... Réponds mon âme: pourquoi n'es-tu pas encore parfaitement

[1] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* VIII.

[2] Exigit Deus timeri ut Dominus, honorari ut Pater, ut sponsus amari. Quid in his præstat? quid eminet? nempe amor. Absque hoc et pœnam timor habet, et honor non habet gratiam. Qui de amore non venit honor, non honor, sed adulatio est. Et quidem soli Deo honor et gloria, sed horum neutrum acceptabit Deus, si melle amoris condita non fuerint. S. Bern. serm. LXXXIII. *in Cant.*

[3] Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent; nunc autem excusationem non habent de peccato suo. *S. Joan.* XV.

[4] Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? quare igitur non est obducta cicatrix? *Jer.* VIII.

guérie? N'est-ce point parce que tu méprises ton médecin, et que tu aimes tes blessures? car si tu voulais guérir, tu le peux, il ne coûtera que de le demander; voilà la médecine toute prête, il ne reste qu'à la bien prendre. C'est trop montrer qu'on veut être malade, et qu'on aime son mal, quand on a le médecin, que les remèdes sont préparés, et qu'on ne veut user ni de l'un, ni de l'autre.

TROISIÈME POINT.

COMBIEN IL EST DIGNE D'HONNEUR ET DE GLOIRE A CAUSE DE CETTE FAMILIARITÉ.

Ce qu'on dit ordinairement, que la familiarité engendre le mépris, ne doit pas être regardé comme exact dans le sujet qui nous occupe, à moins que ce ne soit par notre faute, parce que la familiarité de Notre-Seigneur a des effets tout différents de celle des hommes, et ces effets sont plutôt des motifs de respect que de mépris. Considérez ces quatre différences qui sont fort remarquables.

Premièrement, parmi les hommes, la trop grande familiarité fait découvrir avec le temps plusieurs imperfections dont personne n'est exempt en cette vie; et de là vient que l'estime qu'on avait conçue tout d'abord diminue à proportion[1]. Mais dans la personne de Jésus-Christ, il n'y a point de défaut[2]; plus on le connaît, plus on l'admire : et si on lui porte moins de respect, c'est qu'on ignore ses perfections et ses grandeurs.

Secondement, c'est le propre des choses humaines, quoiqu'elles conservent toujours leur bonté, de donner avec le temps autant de dégoût qu'elles ont causé de plaisir[3]; mais la bonté de Jésus-Christ et les douceurs qu'il nous fait goûter dans le

[1] Il arrive quelquefois qu'un inconnu éblouit par l'éclat de sa réputation, et que cependant il blesse les yeux de ceux qui le voient de près. Nous croyons quelquefois plaire aux autres en nous liant avec eux, et c'est alors que nous commençons à leur déplaire par le dérèglement de mœurs qu'ils remarquent en nous. *Imit.* l. I, ch. VIII.

[2] Quis ex vobis arguet me de peccato? *S. Joan.* VIII.

[3] Vidi in omnibus vanitatem, et afflictionem animi, et nihil permanere sub sole. *Eccli* II.

saint-Sacrement, sont semblables à celles des bienheureux dans le ciel, elles donnent pleine et entière satisfaction à notre cœur, et cependant, il les désire toujours davantage. Le goût qu'il y prend lui semble toujours nouveau, et plus les âmes s'affectionnent à ce céleste aliment, plus elles veulent l'aimer ; plus elles en prennent, plus elles veulent en goûter[1].

En troisième lieu, le caractère des hommes est si changeant et le cœur si délicat en matière d'amitié, qu'il ne faut qu'un verre cassé pour rompre les plus étroites familiarités, parce que toute amitié purement naturelle est fondée sur l'amour que l'homme se porte à lui-même, ou pour le moins, cet amour de soi-même l'emporte ordinairement sur tout autre amour chez les personnes qui ne sont pas trop spirituelles. Or, comme cet amour se gouverne par la fantaisie, qui est si volage et si inconstante, il arrive que selon les différentes opinions, ou soupçons qu'il a des autres, il en conçoit aussi facilement de l'aversion qu'il les avait aimées, lorsqu'il en avait d'autres pensées[2], et ainsi les amitiés entre les hommes qui s'ombragent si facilement, ne sont guère durables. Mais dans le saint-Sacrement, nous n'aimons pas Jésus-Christ, par caprice, comme nous aimons les hommes[3]; les principes sur lesquels notre amour est appuyé, sont éternels. Cette charité ne dépend pas des légèretés de notre fantaisie, ni des bizarreries de notre amour-propre, il est supérieur à tout cela; il s'allume avec le flambeau de la foi; il s'entretient par le culte de la religion qui conserve ce feu sacré; il se nourrit par l'usage des vertus surnaturelles qui ne se détruisent pas elles-mêmes, comme nous le voyons dans les passions naturelles[4]. En effet, souvent l'amour, la colère, le désir, la crainte, la joie, la tristesse et les autres affections s'entrechoquent ensemble. Mais ici la foi n'est pas contraire à l'amour divin, la

[1] Qui edunt me, adhuc esurient. *Eccli.* XXIV.

[2] A mane usque ad vesperam immutabitur tempus. *Eccli.* XVIII.

[3] Et hoc non ex vobis, Dei enim donum est. *Ephes.* II.

[4] Animas vestras castificantes in obedientia charitatis. Renati non ex semine corruptibili, sed incorruptibili per verbum Dei vivi et permanentis in æternum. I *Pet.* I.

charité ne combat point la religion : et ainsi le respect que lui rend cette vertu, n'est nullement intéressé par les caresses, et par les amoureuses familiarités de celle-là. De plus la foi, qui nous dit que Dieu est souverainement aimable, nous représente en même temps sa majesté adorable, et toute digne d'un souverain respect [1].

Enfin, pour la quatrième différence, souvenons-nous que la providence de Dieu qui gouverne les hommes avec un souverain pouvoir, dispose de leur réputation et de leur honneur, comme il lui plaît ; tantôt elle les abaisse, tantôt elle les élève, tantôt elle les fait respecter, et tantôt elle les laisse tomber dans le mépris [2]. Mais il n'en est pas ainsi de Jésus ; quoique lui-même s'abaisse par amour, que les hommes le méprisent par malice, néanmoins Dieu l'exalte toujours, et le rend même plus glorieux au milieu de ses mépris. Il tire sa gloire des opprobres, et de ces éclipses volontaires, l'éclat et la splendeur [3]. De sorte que cette familiarité que notre bon Jésus nous témoigne, et exige de nous dans le saint-Sacrement, n'engendre point le mépris ; et que si quelques-uns l'en honorent moins, ce n'est pas par raison, ni pour cause, comme il arrive parmi les hommes ; mais c'est un effet de leur malice, qui les porte aussi bien à abuser des autres grâces qu'il leur présente, que de sa familiarité.

Ne vous excusez donc point de communier, de visiter, de traiter, de parler, et de communiquer fort souvent et fort familièrement avec lui, sous prétexte qu'il y a danger de mépris ; car il le veut ainsi. Il ne se rend si familier avec vous, que pour que vous le soyez aussi avec lui. S'il voulait se faire craindre, il en a bien le moyen. Mais non, venez à lui, et que la crainte ne vous éloigne pas [4]. Ce n'est pas le respecter que de

[1] Quantum pietate Patris indulgens, et bonus; tantum judicis majestate metuendus. S. Cyprian.

[2] Pauperem facit et ditat, humiliat et sublevat. I *Reg.* II.

[3] Vidimus Jesum propter passionem mortis, gloria et honore coronatum. *Heb.* II.

[4] Non est audacia sæpe accedere, sed indignè accedere.

le craindre tellement qu'on n'ose pas l'approcher, puisqu'il veut que vous l'approchiez. Et, de fait, entre les plus grandes grâces qu'il fait aux âmes qu'il chérit, c'est que cet amour qu'il leur témoigne et qu'il leur communique, leur inspire une si grande vénération, qu'il n'y a personne qui respecte si saintement et si profondément la très-sainte Eucharistie, que ceux qui s'en approchent plus familièrement, par esprit d'amour [1]. Si vous craignez d'en abuser par votre propre faute, cette crainte et cette défiance de vous-même n'est pas mauvaise, pourvu qu'elle ne nuise pas à la dévotion ; car autrement ce serait se tromper. Mais il vaut mieux espérer et faire ce que l'amour exige de nous par une sainte confiance en notre bien-aimé, que de s'en retirer [2]. Vous devez en outre vous fortifier par la prière, et par de bonnes raisons, contre votre faiblesse, qui vous fait craindre d'abuser de cette pauvreté ; et si vous pesez bien les considérations qui vous obligent à le respecter, vous n'aurez pas de peine à croître autant dans le respect, que vous avancerez dans l'amour et dans la familiarité. En voici trois, entre autres, qu'il faut développer pour combattre les objections que l'on oppose assez souvent.

La première est, que plus notre bon Jésus se familiarise, plus il nous montre sa bonté ; ce seul motif pourrait nous suffire pour redoubler notre respect. Car la bonté étant une perfection, et la connaissance des perfections engendrant ou nourrissant ce divin respect, elle doit par conséquent l'augmenter, à proportion qu'elle est connue. Mais, dites-vous, cette bonté qui semble donner la liberté préjudicie au respect. Désabusez-vous, et apprenez qu'en même temps que vous reconnaissez une perfection divine, vous pouvez prendre connaissance de l'autre, et en former le même jugement [3]. Car comme elles sont toutes égales, étant toutes infinies, si vous voyez une grande

[1] Non tempus dignos accessus facit, sed mentis sinceritas et puritas. S. Chrys.

[2] Gratæ animæ quanto majore fruuntur fiducia, tanto majorem Deo reverentiam exhibent. Idem.

[3] Filius honorat patrem, et servus dominum suum : si ergo pater ego sum, ubi est honor meus ? et si dominus ego sum, ubi est timor meus ? *Malach.* I

bonté, concluez nécessairement qu'il y a aussi une grande majesté et une grande justice[1]. Si vous perdez le respect pour sa bonté, retenez-le fidèlement pour sa majesté ; et quoique vous ne voyiez pas aussi sensiblement sa majesté que sa bonté, cela importe peu quant à l'effet, puisqu'il suffit de la croire, comme c'est assez de croire sa présence réelle, sans la voir autrement que par la foi. Viendra le temps de la justice, et si vous ne savez pas quelle sera cette justice, vous l'apprendrez assez de sa bonté, qui nous paraît si excessive ; de même, quand la justice agira à son tour, il n'en faut pas moins attendre, que ce que l'on a vu de sa bonté[2]. De sorte que la vue de sa bonté est un préjugé de sa justice, et elle doit causer en nous autant d'effet pour le craindre et le respecter, que si nous expérimentions la justice. Comme les saints au ciel le révèrent, et tremblent d'un saint respect, quoiqu'ils n'en souffrent et n'en craignent pas les effets ; quoiqu'ils n'expérimentent que ses bontés et ses douceurs, ils n'en sont pas plus libres, et comme nous avons déjà remarqué, les plus proches et les plus familières intelligences de la souveraine majesté de Dieu, sont les plus humbles et les plus respectueuses.

Ajoutez pour seconde considération, que plus une personne de basse condition se voit caressée et favorisée par une autre d'une condition élevée et honorable, plus elle se sentira obligée de ne pas abuser de cette faveur, si elle est sage ; mais elle en usera prudemment, pour se conserver dans ses bonnes grâces[3]. Et pour s'y comporter sagement, elle se maintient toujours dans son devoir, sans oublier ce qu'elle est ; car c'est le moyen de devenir grand, de se tenir toujours petit auprès des grands. C'est ainsi que les saints sont devenus saints ; ce n'a pas tant

[1] Misericordia et ira ab illo cito proximant. *Eccli.* v.

[2] Secundum misericordiam suam sic correptio illius, hominem secundum opera sua judicabit.

Omnis misericordia faciet locum unicuique secundum meritum operum suorum. *Eccli.* VII.

[3] Domine non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei. Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me. *Psal.* CXXX.

été par la multitude des grâces, que par le bon usage de celles que Dieu leur communiquait. Beaucoup de damnés ont eu plus de grâces que plusieurs saints; mais ils en ont abusé, il en ont présumé. La plus grande perte des âmes ne vient que de la présomption; et la présomption n'est qu'un abus des grâces. Là où les saints s'arrêtent humblement et craignent avec raison, les présomptueux passent, et appellent scrupule les inspirations d'une bonne conscience[1]. Voyez donc, vous qui êtes instruit à l'école des saints, qui savez bien ce que vous êtes par vous-même, si vous réfléchissiez que c'est votre Dieu qui vous fait tant de faveurs, seriez-vous assez ingrats pour vouloir en abuser, et que les grâces qui ne vous sont données que pour vous perfectionner devinssent l'occasion de votre perte?... Car si ce Dieu bon veut bien que vous l'aimiez plus que vous ne le craignez; et s'il ne veut pas que la crainte vous empêche d'user de ses grâces, aussi ne veut-il pas que l'amour vous en fasse abuser. Ce n'est pas un moindre défaut, de prendre plus de liberté qu'il ne veut, prétextant sa bonté et son amour, que de n'en prendre pas autant qu'il veut, sous prétexte de crainte et de respect[2]. Que le respect n'empêche point de s'approcher quand il invite, et de recevoir ses faveurs quand il les présente; mais aussi qu'en approchant et en recevant ses grâces, on ne perde point le respect, puisque vous devenez de plus en plus obligé à la reconnaissance par ces nouvelles faveurs, et que vous ne sauriez mieux les reconnaître, qu'en augmentant votre respect[3].

Enfin, quand il n'y aurait que cette sorte de civilité et de bienséance, qui nous fait respecter et honorer les personnes honorables d'autant plus qu'elles s'abaissent et s'humilient

[1] Sapiens timet, et declinat a malo, stultus transilit et confidit. *Prov.* XIV,

[2] Væ mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum, et regem dominum vidi oculis meis. *Isaiæ* VI.

[3] Priusquam Domini gloriam conspexisset, nihil hujusmodi loquitur, nec animo languet, sed postquam vidit, ac vocem illam sanctam et arcanam audivit, tum vero sui magis conscius, me miserum! inquit, etc. S. Gregor. Naz. *in Apolog.*

devant nous; ne devrions-nous pas témoigner à une telle majesté un respect d'autant plus profond, qu'elle s'abaisse davantage à nos yeux; comme le saint précurseur qui se montra confus en voyant Jésus se présenter à lui pour recevoir le baptême de ses mains, et prit de là occasion d'exalter son Sauveur[1], ainsi devrions-nous lui dire : Ah Jésus ! c'est nous qui devrions nous humilier aux pieds de vos autels, c'est nous qui devrions nous immoler, nous anéantir pour votre gloire, comme vous le faites pour notre salut !... Par où vous voyez, que loin que cette familiarité vous dispense de vos devoirs, elle vous engage et vous oblige bien plus étroitement à vous y montrer fidèle. En conséquence, pensez plutôt aux honneurs que vous devez lui rendre, qu'aux motifs qui vous obligent à les lui rendre.

Que ferez-vous aujourd'hui parmi toute cette pompe, que chacun s'efforce de dresser à son honneur? Regardez en quoi vous y pouvez contribuer, et n'y épargnez rien. Avez-vous quelques tapisseries, quelques tableaux, quelques cierges, ou quelque chose semblable, à présenter pour l'honneur de la fête ? offrez-le de bon cœur. Devez-vous assister à la procession par l'obligation de votre charge, ou le pouvez-vous par dévotion ? N'y manquez pas ; et prévoyez comment vous vous y comporterez, avec la modestie et la piété que requiert le mystère que vous honorez, comme si vous le portiez vous-même dans vos mains, ou comme si vous le voyiez sensiblement ; car il vous voit et il vous considère sans cesse ; et c'est bien plus d'être vu de lui, que de le voir soi-même.

Ne pouvez-vous rien faire de tout cela? Ne vous tenez pas pourtant exempt de faire quelque chose pour son service. Car, en quelque lieu que vous soyez, vous pouvez vous réjouir de l'honneur qu'on lui rend aujourd'hui par tout le monde ; vous pouvez souhaiter qu'on lui en rende davantage encore. Vos pouvez dire, vous unissant, vous associant à la joie de son triomphe, ce qu'on disait de Mardochée, quand on le conduisait

[1] *S. Matth.* III.

revêtu des habits royaux dans la ville de Suse : C'est ainsi qu'on honore celui qu'il plaît au roi d'ordonner qu'on honore[1]. Ou bien comme David, invitant tout le monde : O homme, venez rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui sont dus[2]. Ou comme on lui disait le jour de son entrée triomphante en la ville de Jérusalem : Hozanna, vive le roi Jésus, vive le Sauveur de nos âmes, béni soit celui qui est venu au nom de Dieu, et qui ne vient que pour nous combler de ses bénédictions[3]. Baissez la tête, fermez les yeux, ouvrez le cœur, lorsqu'il passera près de votre demeure; et si vous n'avez rien à lui donner, recevez pour le moins ce qu'il vous donnera. Il est si bon qu'il se considère comme honoré, si l'on veut bien recevoir ses faveurs ; ne pouvez-vous pas tout cela?... Vous en pouvez bien davantage encore, vous en pouvez autant vous seul que tout le monde ensemble !...

Regardez en détail, tout ce que chacun fait par dévotion pour cette fête. Voyez les uns tendre des tapisseries, les autres dresser et parer des autels, les autres chanter, les autres communier, les autres méditer, et s'entretenir sur les merveilles de cet auguste sacrement... Aimez tout cela, réjouissez-vous de tout cela, offrez le tout à Dieu, comme si c'était vous seul qui fissiez tout[4]. Vous y aurez deux biens : l'un que vous participerez au bien commun de tous, et l'autre que vous aurez toujours sujet de dire et de penser que vous ne faites rien....

Mais voulez-vous faire encore plus que tout cela? Voulez-vous faire ce que peu de personnes font, et ce qui lui est néanmoins le plus agréable, et dont vous ne sauriez vous excuser? Voyez ce qui pourrait le plus lui déplaire dans votre cœur, faites-le disparaître, afin que votre vue ne lui cause que du plaisir.... Persuadez-vous vivement cette vérité, que, comme le disait

[1] Sic honorabitur quemcumque Rex voluerit honorare. *Esther.* VI.

[2] Afferte Domino gloriam et honorem : adorate Dominum in atrio sancto ejus. *Psal.* XXVIII.

[3] S. *Matth.* XXI.

[4] Particeps ego sum omnium timentium te. *Psal.* CXVIII.

David : Dieu n'a que faire de vos biens[1]. Ce qu'il désire le plus de vous, c'est que, si vous n'avez pas de grands biens ni de grands services à lui offrir, au moins vous ne le désobligiez point en lui faisant du mal, et que vous ne paraissiez point devant lui avec la tache de quelque péché, ou de quelque affection déréglée qui lui déplaise[2]. Voyez-vous comme on nettoie les rues? c'est bien, mais que c'est encore mieux de nettoyer ce qui lui déplaît, au fond de votre âme!... Vous en devez prendre la résolution aujourd'hui par la considération de ce qui se fait au dehors; car si on fait tous ces préparatifs pour l'honorer, et s'il se tient plus honoré de cette propreté intérieure que de l'extérieure[3], ne devez-vous pas faire ce que vous savez lui être plus honorable, d'autant plus que vous le pouvez facilement, et qu'il ne faut que le vouloir avec sa grâce?...

Vous ne voudriez pas aujourd'hui mentir, vous fâcher, ou faire quelque autre péché en sa présence, et lorsque tout le monde lui rend ses plus grands devoirs ; même vous voudriez bien vous confesser, et communier pour honorer cette sainte journée. Mais quoi! si avec tout cela il y a encore dans votre cœur je ne sais quelle affection trop naturelle, pour l'honneur, pour le plaisir, et les autres biens du monde ; n'y a-t-il pas toujours je ne sais quoi qui déplaît à ce bon Jésus, auquel cependant vous voulez plaire aujourd'hui[4]?... Ah! quels doux regards oseriez-vous attendre de lui, s'il voit dans votre cœur ce qu'il n'y voudrait point voir! Et quels reproches ne devez-vous pas attendre, quand il vous représentera, que pouvant plus l'honorer et à moins de frais, par cette pureté intérieure, que par tout ce qu'on lui prépare au dehors, vous l'avez néanmoins refusé[5]?... Ne ferez-vous point semblant de ne point le voir, ou

[1] Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. *Psal.* xv.

[2] Aufer impietatem de vultu Regis. *Prov.* xxv.

[3] Munda prius quod intus est ut fiat quod deforis est mundum. S. *Matth.* xxi.

[4] Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis. *Isa.* i.

[5] Et noluerunt attendere, et averterunt scapulam recedentem, et aures aggraverunt ne audirent. *Zachar.* vii.

de ne pas l'écouter, de peur d'entendre ces reproches? Ah! le pauvre remède à nos maux, que d'avoir peur d'entendre ce que Jésus vous en doit dire, afin de ne pas être obligé de les quitter. Quand vous n'entendriez point d'autre voix que celle qui vous a dit, au commencement de l'oraison, de dresser et d'aplanir le chemin à celui qui nous honore de sa visite particulière aujourd'hui, c'est assez pour savoir que ce chemin ne se peut mieux aplanir, qu'en ôtant ce qui offense ce bon Jésus et qui lui déplaît...

Quand on fit la procession de l'arche d'alliance, à l'entour de la ville de Jéricho, les murailles tombèrent, et elles lui firent passage pour entrer dans la ville[1]. Quel honneur pour cette arche! Mais qu'était-ce que l'arche et sa procession, sinon la figure du très-saint-Sacrement et des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui? Et qu'est-ce que ce renversement de murs, sinon le symbole de ce qui devrait se faire de notre part, en mettant bas tout ce qui pourrait s'opposer aux desseins et au bon plaisir de celui qui ne veut être porté au dehors, en procession, que pour entrer plus aisément dans nos cœurs? Mais, malheureux celui qui rebâtira Jéricho[2]! dit-on un peu après, pour vous apprendre que si, par respect pour Jésus, vous abattez aujourd'hui quelque passion, vous ne la redressiez pas ensuite; parce qu'il mérite d'être tellement respecté; et que, comme vous apprenez aujourd'hui à l'honorer, en lui soumettant toutes vos affections, vous vous souveniez de continuer ainsi à toujours les lui soumettre, puisque vous êtes obligé tous les jours de l'honorer.

[1] Muri illicò corruunt. *Josue.* VI.

[2] Maledictus vir coram Domino qui suscitaverit civitatem Jericho. Ibid.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien Notre-Seigneur vivait familièrement avec les hommes.

Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, dit Notre Seigneur. Mais pourquoi ne dit-il pas plutôt qu'il est la fleur des jardins, puisque c'est là où se trouvent les plus belles fleurs, et non dans les campagnes? C'est que les jardins ne sont pas ouverts à toutes sortes de personnes comme les champs, où il ne faut qu'aller et prendre ce qu'on y trouve. Et c'est ainsi que Notre-Seigneur se familiarisait à toutes sortes de personnes, sans en exclure une seule qui voulût s'approcher, lui parler ou l'entendre parler. Que s'ils en faisaient quelque difficulté, il les prévenait, il les invitait et leur disait: Venez à moi, vous tous qui êtes dans quelque peine, et je vous soulagerai... C'était bien inviter tout le monde, que d'appeler ainsi ceux qui étaient affligés : car il n'y a point de plus grande assemblée au monde que ceux-là; et c'était bien les engager à venir que d'assurer qu'il les soulagerait. En effet, on ne désire rien tant dans son affliction que d'en être soulagé, et rien de plus rare au monde que ce soulagement. D'où vient donc que tout le monde n'y courrait pas, afin de s'en retourner joyeux et content? C'est que le monde ne veut que des joies du monde, et Notre-Seigneur ne présentait que des plaisirs du ciel. A votre avis, lesquels sont les meilleurs?... Et néanmoins, dans vos afflictions, vous ne cherchez que les soulagements des hommes et de la terre.

DEUXIÈME POINT.

Combien il traite encore aujourd'hui plus familièrement avec nous dans le saint-Sacrement.

C'est encore au saint-Sacrement et dans la fête d'aujourd'hui, que ce bon Jésus fait mieux voir sa bonté et sa facilité à demeurer parmi nous. Car qu'y a-t-il de plus aisé que de le faire venir du plus haut des cieux? de le porter, de l'approcher, de lui parler, de lui ouvrir son cœur, et de recevoir tout ce qu'il voudra y verser?... Mais c'est là aussi où l'on voit mieux le peu de foi et de soin qu'ont les âmes pour leur consolation et guérison spirituelle. On ne peut presque pas se persuader qu'il soit aussi bon qu'il le dit; s'il en disait ou s'il en faisait moins, il semble qu'on le croirait davantage. Grand Dieu! que veut dire ceci? Quand on menace le

pécheur de la justice de Dieu, pour le préserver du péché, il s'en moque, et il dit qu'il est trop bon pour se fâcher. Et quand après son péché on l'invite à la pénitence et qu'on lui dit qu'il ne faut que venir le trouver, lui demander pardon et vouloir se corriger, il ne veut plus croire qu'il soit si bon. Ah misérable! qu'il paraît bien que tu ne crois ni à la justice ni à la bonté de Dieu, et que tu n'aimes que ton péché....

Bon Jésus, passant aujourd'hui pardevant la maison de quelqu'un que vous savez être en mauvais état, convertissez-le comme vous avez fait pour saint Matthieu, et tant d'autres; faites-en un prisonnier d'amour, qui vous suive aujourd'hui dans votre triomphe; que les anges puissent s'en réjouir au ciel, et joindre leurs concerts avec les nôtres. Oh la belle procession que celle où les âmes converties se donnent à leur Jésus, et dans laquelle le ciel et la terre s'accordent à le louer et à le bénir!...

TROISIÈME POINT.

Combien il est digne d'honneur et de gloire dans cette douce familiarité.

S'il est vrai que la familiarité engendre le mépris, ce n'est que parmi les hommes, qui se connaissant mieux, s'entr'aiment et se respectent moins, parce qu'ils reconnaissent plus d'imperfections; les biens humains, quels qu'ils soient, ne contentent pas pour longtemps; on s'en lasse et on s'en dégoûte aussitôt. Mais quant à Jésus-Christ, plus on le fréquente familièrement, plus on doit le connaître; et mieux on le connaît, plus on le respecte; car on y voit plus de sujet. C'est un bien si aimable, que plus on l'aime, plus on apprend à l'aimer.

Apprenez aujourd'hui à tenir le milieu entre les deux extrémités de trop de crainte et de trop de liberté. Celui qui fait trop le respectueux, et qui n'en veut pas approcher, parce qu'il n'en est pas digne, ne sait ce que c'est de le respecter, ni de s'en rendre digne. Et celui qui communie, qui le visite, qui se tient en sa présence, ou qui marche en sa procession, sans se purifier auparavant de tout ce qui lui déplaît, ne le sert point comme il faut, quoi qu'il fasse pour son service. En effet, il ne veut pas tant qu'on lui donne quelques biens, qu'il désire qu'on ne lui présente aucun mal qu'on puisse ôter de sa présence; nos biens ne lui plaisent pas tant que nos maux ne lui déplaisent. Otez ce qui lui déplaît, et venez quand il vous plaira. Venez, et mettez-vous le plus souvent que vous pourrez en sa présence; mais n'y venez jamais avec une affection

déréglée pour les choses du monde ; car elle lui déplaît, et vous n'y seriez pas le bien venu, et vous n'entendriez autre chose de lui sinon : Mon fils, réglez cette affection, ou bien allez-vous-en....

Que ferez-vous aujourd'hui, et désormais touchant vos devoirs envers ce très-saint-Sacrement? Aimerez-vous mieux vous retirer de sa présence, que de vous mettre en l'état qu'il demande? Oh quel abus, que d'attendre des mois, quand on peut en un jour et en une heure se ranger à son devoir. Et quel devoir plus légitime que celui que Dieu demande. Car que nous demande-t-il avec plus d'instances, sinon ce que nous pouvons dès maintenant avec sa grâce; n'avoir de cœur ni d'amour que pour lui?...

VENDREDI.

ENSEIGNEMENTS DE NOTRE SEIGNEUR ; IL CONTINUE DANS L'EUCHARISTIE LE ROLE DE MAITRE ET DE DOCTEUR.

Le Seigneur vous donnera une sorte de pain aussi puissante dans ses effets qu'elle sera petite en apparence, et il ne retirera plus désormais votre maître d'auprès de vous. Vous le verrez de vos yeux, il sera toujours à vos côtés, pour vous avertir, et pour vous dire à l'oreille : Voilà le chemin où il faut passer, ne le quittez jamais [1].

Le Sujet : Nous nous rappellerons les prédications que faisait Notre-Seigneur, et nous verrons que le sommaire de ses instructions est compris dans l'Eucharistie, où il continue à nous enseigner.

La Fin est d'écouter ce divin Maître, et de profiter de ses leçons.

La Forme est en ces trois points :

1° Le bien et l'avantage que nous retirons des enseignements de Jésus-Christ.

2° Le sommaire de sa doctrine.

3° Ce sommaire est compris dans le Saint-Sacrement.

[1] Dabit vobis Dominus panem arctum, et non faciet avolare a te ultra doctorem tuum, et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum, et aures tuæ audient verbum monentis : Hæc est via, ambulate in ea. *Isaiæ* LII.

PREMIER POINT.

LE BIEN ET L'AVANTAGE QUE NOUS RETIRONS DES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS-CHRIST.

Dieu a parlé à nos pères de beaucoup de manières par les Prophètes : mais enfin de nos jours il s'est servi de son Fils, comme d'un fidèle interprète, pour nous déclarer ses volontés [1]. La grandeur de ce bienfait, dont parle l'Apôtre, ne peut être assez estimée, que le Fils de Dieu vienne en personne pour me parler, et pour m'instruire : c'est une faveur qui étonne et qui confond mon esprit ; c'est ce que longtemps auparavant, Dieu lui-même avait prédit à Moïse par ces paroles : Je susciterai un prophète qui te sera semblable, et je mettrai ma parole dans sa bouche ; je veux qu'on l'écoute soigneusement, et si quelqu'un refuse de l'écouter, je le punirai sévèrement [2]. Pesez un peu quelles promesses et quelles menaces nous sont faites dans ces paroles. En quelle recommandation me doit être une doctrine si nécessaire et si excellente, et néanmoins si facile à apprendre? Voilà trois propriétés de l'Evangile qui sont à méditer.

Cette doctrine est si nécessaire, que si je l'ignore, je ne puis pas faire mon salut : car je suis absolument obligé, sous peine de me perdre, de croire pour le moins le mystère de la Trinité et de l'Incarnation, sur lesquels les fondements de l'Eglise sont assis. Et d'ailleurs, l'Evangile m'apprend beaucoup de vérités d'une si grande importance, qu'il est difficile qu'un homme qui ne les sait pas, ne tombe en de très-grands malheurs. Si vous ne me croyez, leur disait-il, vous mourrez en votre péché ; mais si je ne vous prêche que la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas [3] ? Répondez, car c'est maintenant à vous qu'il parle ?... Le

[1] Multifariam, multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio. *Heb.* I.

[2] Prophetam suscitabo eis similem tui, et ponam verba mea in ore ejus : qui autem verba ejus audire noluerit, ultor existam. *Deut.* XV.

[3] Si non credideritis, quia ego sum, moriemini in peccato vestro. Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ? *S. Joan.* VIII.

croyez-vous comme il faut, et tout ce qu'il vous a dit? Car croire que Jésus-Christ est Dieu, et ne pas croire aussi véritablement ce qu'il a dit, comme on croit qu'il est Dieu, et qu'il l'a dit, c'est détruire sa foi, et c'est croire aussi peu en Jésus-Christ, que si on ne croyait pas du tout qu'il fût Dieu [1].

Au reste, que peut-on dire de plus élevé, et de plus divin, que ce que l'Evangile nous enseigne des perfections infinies de notre Dieu, des grandeurs du Verbe incarné, des merveilles de l'auguste Sacrement de son corps, de la durée interminable des peines et des récompenses qu'il nous propose ; ne sont-ce pas là des paroles de vie ou de mort éternelle ?... Il y aurait peut-être sujet de craindre qu'une doctrine si élevée ne surpassât de beaucoup la portée de nos esprits. Mais ce Maître est si bon et si charitable, il a su tellement s'accommoder à nos faiblesses, et renfermer ses enseignements sous des termes si courts et si clairs, si faciles et si puissants, qu'il n'y a point d'homme si stupide, qui ne puisse apprendre ce qu'il est obligé de savoir [2], ni si peu raisonnable qui ne demeure convaincu de la vérité de ses paroles, s'il veut seulement ouvrir les yeux pour voir les miracles et les prodiges que Jésus a opérés par lui et par les siens, pour autoriser sa doctrine et sa vie [3]. Et afin encore que nous ne cherchions point à nous excuser sur la faiblesse de nos esprits, pour des mystères si relevés, voilà que ce bon maître nous donne autant de son esprit, qu'il nous en faut pour entendre et pour faire ce qu'il nous enseignera [4]. Et d'où vient donc, mon Dieu, que je ne le sais pas?... C'est, mon fils, que vous suivez plutôt votre esprit que le mien ; et que votre esprit se porte plutôt aux maximes du monde, qu'à mes enseignements et aux maximes de mon Evangile.

[1] Nunquam locutus est homo, sicut hic homo. *S. Joan.* VII.

[2] Et erunt omnes docibiles Dei. *Isa.* LIV ; *S. Joan.* VI.

[3] Opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me. *S. Joan.* X.

[4] De Spiritu suo dedit nobis. I *S. Joan.* IV.

DEUXIÈME POINT.

SOMMAIRE DE LA DOCTRINE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Pour ne vous point ennuyer sur la longueur que vous pourriez craindre dans les enseignements de Notre-Seigneur, et pour vous laisser ici un abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, souvenez-vous que tout ce qu'elle enseigne peut être réduit à trois chefs qui comprennent les trois vertus théologales, la foi, l'espérance, et la charité qui s'étend aux bonnes œuvres. Toute notre foi et notre espérance sont comprises dans ces paroles, que le Fils dit à son Père : *C'est la vie éternelle que de vous connaître, vous le seul et vrai Dieu du monde et Jésus-Christ que vous avez envoyé* [1]. L'abrégé de la charité et des bonnes œuvres est résumé en ces termes. *Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie et qu'il me suive* [2] ; voici comment. Ou les bonnes actions ne sont point difficiles ; ou si nous éprouvons quelque difficulté à les faire, et que nous venions à y manquer, c'est la nature corrompue qui nous y fait trouver de la peine ; soit parce qu'elle nous attire par ses complaisances au bien sensuel que la raison et la loi de Dieu nous défendent ; soit parce qu'elle nous fait fuir le mal contraire au sens et nous en inspire de l'aversion et de l'horreur, et par le moyen de ces deux mouvements contraires à la vertu, elle détourne la volonté et l'empêche de se porter aux bonnes œuvres [3]. Or, notre divin Maître s'opposant à ces malheureux effets, nous commande premièrement de renoncer à nous-mêmes pour retrancher les complaisances trop libres que la nature a pour le bien sensuel et qui nous retirent de nos devoirs ; et puis, pour vaincre ses résistances et

[1] Hæc est vita æterna : ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum. S. *Joan.* XVII.

[2] Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. S. *Luc.* IX.

[3] Duobus modis ad culpam unusquisque pertrahitur ; aut enim delectatione perducitur, aut terrore superatur. S. Greg. VI *Mor.* XIII.

ses déplaisirs, il veut que nous portions notre croix, c'est-à-dire, que nous souffrions la peine qu'il y a de livrer ces combats et de remporter ces victoires [1]. Après cela, il ne reste plus qu'à le suivre en toutes les occasions qu'il nous envoie, selon toute l'étendue des grâces qu'il nous présente conformément à notre état, et aux exemples qu'il nous a donnés pendant sa vie ; conformément aussi au but qu'il s'est proposé et qu'il nous inspire, et de la même manière qu'il le ferait, s'il était à notre place [2].

Voilà en peu de mots l'abrégé de toutes ses lois et de tous ses enseignements : et qui le pratiquerait fidèlement, qui saurait se détacher et se déprendre de sa volonté propre en tout ce qu'il peut raisonnablement, et porter sa croix avec courage, dans toutes les occasions où il n'y a pas d'autre moyen de passer qu'en souffrant, ne trouverait plus d'obstacles à son devoir ; car toute la difficulté est à se vaincre de la sorte, et toute la doctrine de Jésus-Christ est renfermée dans cette victoire. Ne savez-vous pas bien ce qu'il dit lui-même à ce propos : que le royaume des cieux n'est que pour ceux qui se font violence ; qui le méritent ainsi par la contrainte qu'ils font à leurs passions [3]. La grâce de Dieu et du Sauveur a été manifestée aux hommes, dit l'Apôtre saint Paul [4], et que leur a-t-elle appris, sinon à renoncer à l'impiété et aux concupiscences du siècle, pour vivre sobrement en toute justice et piété dans le monde; attendant l'espérance bienheureuse et l'avénement de ce grand Dieu, qui fera l'examen de la vie de chacun, selon cet abrégé de sa doctrine. Mon âme, prends donc garde à toi et à la doctrine

[1] Deo duce nomo bonæ voluntatis molestias hujus vitæ in usum fortitudinis vertit: in copia vero voluptatum, prosperisque successibus temporalium, temperantiam suam probat ac roborat. S. Aug. *de vera Rel.* xv.

[2] Consummationem et abbreviationen Dominus faciet. *Isa.* x.

Verbum consummans et abbrevians in æquitate, quia verbum breviatum faciet Dominus super terram. *Rom.* ix.

[3] A diebus Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *S. Matth.* ii.

[4] Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste, etc. *Tit.* ii.

de ton Maître, tiens ferme là dessus, occupe-toi sérieusement à cela : car si tu le fais comme il faut, tu feras ton salut, et tu seras capable de sauver les autres avec toi [1]. O Jésus ! mon bon Maître, ayez pitié de moi, qui médite si souvent votre doctrine et qui la pratique si mal....

TROISIÈME POINT.

COMMENT CE SOMMAIRE EST COMPRIS DANS LE SAINT-SACREMENT.

Si vous voulez promptement apprendre et pratiquer cette doctrine, qui est si importante, fréquentez le très-saint sacrement de l'autel; c'est là que votre Maître a placé sa chaire pour vous faire cette leçon avec plus d'énergie et de force qu'en aucun lieu.

Premièrement, il vous persuade ce détachement de vous-mêmes et des complaisances trop naturelles par son exemple et par un puissant motif tiré de sa bonté ; car la manière d'être qu'il a prise en ce sacrement et dont nous avons parlé ailleurs[2], est toute surnaturelle. Il y est d'une façon toute divine, toute miraculeuse, qui vous représente parfaitement l'état où vous devez entrer par une entière abnégation, avec l'assurance certaine, que s'il peut opérer cette merveille sur son corps, il est assez puissant pour faire sur le vôtre l'effet qu'il désire et qu'il vous recommande. Ajoutez qu'il vous déclare ici ses volontés d'une voix très-intelligible, vous poussant par de fortes inspirations à renoncer à vos humeurs; vous faisant connaître quelles sortes de croix sont plus convenables à votre condition, ce qu'il faut retrancher de votre naturel avec toutes les circonstances du lieu, du temps et de la fin que vous devez avoir en vue [3]; de sorte qu'il pourrait vous dire ce qu'autrefois il répondit à cette femme de Samarie, qui se promettait que le Messie venant au monde enseignerait toutes les vérités qu'on pourrait souhai-

[1] Ut doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus. *Tit.* II.
Attende tibi et doctrinæ, insta in illis, etc. I *Tim.* IV.

[2] Voir la méditation pour le jeudi d'après la Septuagésime dans le second volume, page 229.

[3] Omne opus hora sùa subministrabit. *Eccli*, XXXIX.

ter [1] : C'est moi qui vous parle, c'est moi qui suis le Messie. Oh ! Dieu, quelle voix ! *C'est moi qui vous parle ;* et c'est lui en effet, quel entretien, quels discours, quel profit à l'écouter !...

Enfin, ce serait encore trop peu, s'il se contentait de vous laisser un modèle de ce que doit être votre abnégation, ou de vous y encourager par ses discours; il fait plus, car il fait en vous ce qu'il veut que vous fassiez avec lui; c'est un pain de vie et d'intelligence dont il vous nourrit [2]. Il vous donne la lumière pour connaître cette vérité, il imprime dans votre volonté un désir de l'effectuer, il vous fait goûter la douceur de la croix qui autrement vous paraîtrait dure et pénible; il retient la convoitise et supprime toutes les répugnances, afin que vous leviez la croix avec moins de résistance et que la raison devienne enfin maîtresse dans votre âme [3]. D'où il suit qu'il peut encore ajouter aux paroles précédentes : C'est moi qui travaille avec vous, je ne vous dis pas seulement : Portez la croix, mais je la supporte moi-même. Si vous me recevez et me portez au dedans de vous, c'est afin que je vous porte et que je vous aide à porter toutes vos peines. Venez à moi, ou plutôt, recevez-moi quand je viens à vous et je vous soulagerai, soyez sûrs que vous trouverez le repos de votre esprit, et qu'il vous sera doux d'obéir à des commandements, qui paraissent au premier aspect si difficiles, mais qui en réalité sont rendus très-aisés, par la grâce qu'on reçoit dans cet adorable sacrement. Ma doctrine est un joug ; mais je le rends doux et léger, parce que j'en porte la plus grande partie [4].

Eh bien, mon âme, que pouvons-nous craindre après de si

[1] Cum venerit ille, vobis annuntiabit omnia.

Dicit eis Jesus : Ego sum qui loquor tecum. *S. Joan.* IV.

[2] Cibabit illum pane vitæ et intellectus. *Eccli.* XV.

[3] Mysterii hujus sic sufficit gratia, sic reficit intelligentia, ut quicumque tantæ rei innotuerit plenitudo, omnis consummationis sine invento, Christi bajulus ipsum ferat in pectore, ipsum gerat in mente. S. Cyp. epist. LIV ; *S. Matth.* XI

[4] Quam suave mihi subitò factum est carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus erat, jam dimittere gaudium erat.

Ejiciebas enim eas a me, vera et summa suavitas, ejiciebas, et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini. S. Aug. *Conf.* I.

douces paroles? Si le prophète trouva dans un pain cuit sous la cendre, tant de force et de vigueur, qu'il eut le courage de marcher quarante jours durant et d'arriver à la fin à la montagne d'Horeb [1], puis-je manquer de forces, ayant le pain des anges pour aliment?... Les foules qui suivaient le Sauveur du monde au désert, furent rassasiées de quelques pains d'orge qu'il avait bénis de ses mains [2], et il ne pourrait pas me fortifier avec sa chair et son sang?... Arrive ce qui pourra, je ne redoute plus rien dans son service; le Seigneur me gouverne et rien ne me peut manquer [3]; il m'a mis dans des campagnes trop grasses et trop fertiles, et les eaux qu'il me donne sont trop vives et trop salutaires, pour craindre désormais ni la faim, ni la soif; c'est ce qui convertit mon cœur et le ravit dans son amour....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Biens et avantages que procure la doctrine de Notre-Seigneur.

Il y a tant de biens et d'avantages dans la doctrine de Notre-Seigneur, pour l'apprendre et pour la pratiquer, que nous avons plutôt sujet de craindre que nous n'en usions pas bien, que de nous glorifier d'avoir un tel maître et une telle doctrine. Que peut-il y avoir d'attrayant dans les autres sciences et professions, qui ne se rencontre bien plus avantageusement en celle-ci? Est-ce la nécessité? Eh qu'y a-t-il de plus nécessaire que ce qui appartient à notre salut, et aux moyens de le faire, comme nous le dit l'Évangile?... Est-ce l'excellence du Maître ou de sa doctrine, qui la fait rechercher?... Et qu'y a-t-il de comparable à un Dieu-homme, qui fait l'office de maître, et qui enseigne ce que l'on dit savoir des grandeurs de la divinité, des beautés du paradis, du mérite des vertus, et des bonnes œuvres qui y conduisent?... Après cela, que peut-on dire qui ne soit aussi abaissé au-dessous de cette divine doctrine, que tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous de Dieu?...

[1] III *Reg.* XIX.

[2] S. *Joan.* VI.

[3] Dominus regit me, et nihil mihi deerit: in loco pascuæ, ibi me collocavit, etc. *Psal. toto* XXII.

Enfin, est-ce la facilité des choses qu'on apprend, ou la méthode des moyens qui aident à comprendre ce qu'on enseigne, qui font qu'on s'y porte plus ardemment? Venez donc à cette doctrine, à ce maître, qui dispose si parfaitement ses auditeurs à ce qu'il leur enseigne, que pour les en rendre capables il leur donne son esprit. Oui, nous avons l'esprit de Jésus-Christ, puisque ses paroles sont esprit et vie, et qu'elles communiquent ce Saint-Esprit à ceux qui les reçoivent, pour les comprendre et pour les exécuter. Allez à un Platon et à un Aristote, et leur demandez qu'ils vous donnent de leur esprit, ils ne le voudraient pas et quand ils le voudraient, ils ne pourraient le faire, et quand ils le feraient, qu'en feriez-vous? et à quoi vous servirait-il, qu'à vous perdre, comme ils se sont probablement perdus? Mais allez à Jésus-Christ, et témoignez-lui que vous ne désirez rien tant que son esprit, il vous le donnera, et de bon cœur; et si une fois vous avez cet esprit, vous aurez de quoi devenir un homme habile dans ce monde, et, ce qui vaut mieux, un grand saint dans le ciel.

DEUXIÈME POINT.

Sommaire de la doctrine de Notre-Seigneur

Que si peut-être vous craignez la longueur ou la multitude de ses enseignements, en ce qui touche principalement la morale, tenez, voilà trois mots qui renferment tout. Ecoutez-le, comme il vous met en abrégé toutes ses prédications et tout son Evangile. *Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à lui même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* Etudiez bien cette petite leçon, et vous en saurez autant qu'il en faut savoir, pour pratiquer toutes les vertus et pour y devenir maître, car toute la pratique ne consiste qu'en ces trois actes : *s'abstenir, souffrir et agir.* Il faut s'abstenir des complaisances trop naturelles au bien sensuel : c'est ce qu'il appelle renoncer à soi-même. Il faut souffrir le mal sensible qui se présente, c'est porter sa croix. Enfin, il faut agir selon que la raison et la grâce en donnent les moyens à chacun dans son état, et c'est le suivre; car c'est lui qui nous met dans notre état, qui nous envoie les occasions d'y agir, qui nous en fournit les moyens et les grâces, qui nous montre par son exemple comment il faut faire.

Eh bien, n'aurez-vous pas bientôt appris cette leçon? Oui; mais, direz-vous, elle ne se pratique pas si facilement qu'elle s'apprend. Vous vous trompez; car elle ne s'apprend qu'en pratiquant, et celui-là la sait le mieux qui la pratique davantage. Faites-en l'expérience, et commen-

cez dans votre oraison à vous abstenir de toute curiosité, à souffrir la peine que vous pouvez ressentir, et à agir par discours et par affections sur votre sujet : et puis continuez ainsi dans toutes vos actions....

TROISIÈME POINT.

Ce sommaire est renfermé dans le Saint-Sacrement.

C'est dans le Saint-Sacrement que ce divin Maître nous fait cette belle leçon. Ne voyez-vous pas comme il s'abstient de toute action naturelle ; comme il souffre tout ce que l'on en veut faire : et comme il agit incessamment en communiquant ses grâces à tous ceux qui les veulent recevoir? Et quand on les a reçues, c'est alors qu'il nous apprend encore à mieux faire ce qu'il fait ; car il éclaire notre entendement, pour connaître et pour discerner ce dont nous devons nous abstenir, ce que nous devons souffrir et la manière dont nous devons agir ; il nous en donne la volonté, les moyens et la force. C'est là qu'il nous donne son esprit avec son corps, afin que ne faisant, pour dire ainsi, qu'un même corps et un même esprit avec lui, nous ne fassions qu'une même vie et que les mêmes actions, et que par ce moyen notre vie réponde à sa doctrine, comme la sienne y est conforme....

SAMEDI.

MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST REPRÉSENTÉS EN ABRÉGÉ DANS LE SAINT-SACREMENT.

Le Dieu de miséricorde a dressé un mémorial éternel de ses merveilles en pourvoyant à la nourriture de ceux qui le craignent [1].

Le Sujet appelle notre attention sur les miracles que Notre-Seigneur a faits, et qu'il continue de faire dans la sainte Eucharistie, qui est un abrégé de toutes ses merveilles, afin que, de la considération de cet auguste sacrement, nous apprenions à nous convertir, et à nous rendre entièrement à lui, comme l'on se convertissait à la vue des miracles qu'il opérait pendant sa vie mortelle.

[1] Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se *Psal.* cx.

La Fin donc sera de nous tourner entièrement vers Dieu, et de lui laisser ravir notre cœur par l'éclat de ses miracles.

La Forme est en ces trois points :

1° Des miracles que Jésus-Christ a opérés durant le cours de sa vie mortelle.

2° Des miracles du très-saint-Sacrement.

3° De la fin de son établissement, comme mémorial de tous les autres prodiges qui partent de sa puissance, ce qui se reconnaît par les admirables circonstances qui accompagnent les miracles du saint-Sacrement.

PREMIER POINT.

DES MIRACLES QUE JÉSUS-CHRIST A OPÉRÉS DURANT SA VIE MORTELLE.

Il faut considérer dans l'opération des miracles, comme dans toutes les œuvres de Dieu, la puissance, la sagesse et la bonté de leur auteur. Sa bonté y reluit avec beaucoup d'éclat ; et il est à remarquer que jamais le Fils de Dieu n'a usé de son pouvoir, que pour obliger les hommes, en leur faisant du bien. On ne peut dire qu'il ait fait des prodiges pour leur nuire, pas même pour punir leur malice, ni pour venger les outrages qu'ils faisaient à la gloire de son Père. En effet, il n'était pas venu pour perdre les hommes, mais plutôt pour les sauver, ainsi qu'il répondit à ceux qui lui demandaient un miracle, pour venger le refus qu'on lui avait fait de l'entrée d'une ville [1]. Voilà pourquoi toutes ses actions, jusques à ses miracles, tournaient au bien des corps et des âmes de ceux qu'il était venu racheter.

D'autre part, sa puissance paraît dans la facilité avec laquelle il faisait tant de prodiges, n'y employant souvent qu'une parole, ou un signe de sa volonté ; de sorte qu'il ravissait ceux qui en étaient témoins, lesquels ne pouvaient assez s'étonner d'une si extraordinaire puissance [2]. Eh ! quel homme est ceci,

[1] Non venit animas perdere, sed salvare. *S. Luc.* IX.

[2] Div. Thom. III p. q. XLIII, art. IV.
Opera quæ ego facio, nemo alius facit. *S. Joan.* V.

disaient-ils, auquel la mer et les vents rendent une si prompte obéissance [1].

Enfin, sa sagesse n'y brille pas moins que sa puissance, car les miracles du Verbe incarné ne laissent pas moins de lumières et d'instructions que d'admiration dans les esprits; c'est pourquoi les saints pères disent que les miracles de Jésus-Christ ont une langue, et qu'ils nous font remarquer non-seulement ce qui est fait par lui, mais encore ce qui est à faire par nous [2]. Par exemple, cette eau qu'il demanda pour en faire du vin, ces pains qu'il multiplia par la bénédiction de ses mains, nous font voir un effet merveilleux de sa puissance; mais ils nous apprennent aussi une partie de notre devoir, qui nous oblige à lui donner toujours quelque chose du nôtre! Et alors il prend occasion de bénir ce peu que nous lui offrons, et de le perfectionner. De même, dans cette diversité qui se remarque dans la résurrection des morts qu'il rappelait à la vie, ressuscitant d'un mot cette pauvre fille qui venait d'expirer, et Lazare, avec de si profonds soupirs et de si hauts cris, il nous montrait qu'il y avait beaucoup de différence entre les diverses sortes de pécheurs, et que la conversion des uns est moins difficile que celle des autres, qui se rendent plus rebelles à la lumière et à la vie. Portez le même jugement sur la délivrance des possédés, sur la guérison des malades; et ne considérez jamais les miracles du Verbe incarné, et les effets secrets qu'il produit en vous, que comme des paroles qui s'adressent à vous, pour vous apprendre sa bonté, sa patience, sa douceur; pour vous inviter à l'aimer, et à confesser franchement qu'il a parfaitement bien fait toutes choses, et que ses ouvrages sont pleins de sagesse et de bonté, aussi bien que de puissance [3].

[1] Porro homines mirati sunt, dicentes : Qualis est hic, quia mare et venti obediunt ei? *S. Matth.* VIII.

[2] Interrogemus ipsa miracula quid nobis loquantur de Christo; habent enim si intelligantur, linguam suam; nam quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum verbi Verbum nobis est. S. Aug. tract XXIV *in S. Joan.*

Opera ejus et per potentiam aliud ostendunt, et per mysterium aliud loquuntur. S. Greg. hom. II *in Evang*; *S. Joan.* II.

[3] Bene omnia fecit : et surdos fecit audire, et mutos loqui. *S. Matth.* VII.

Oui, mon Dieu, je vous en bénis, et quand je pense à ces divines perfections qui éclatent dans vos miracles, je me sens tout porté à vous aimer!... Mais quand il faut montrer que je vous aime en souffrant quelque chose, je suis aussi tiède que si je ne vous connaissais pas. Bon Jésus, oserais-je vous demander un miracle; faites-moi, s'il vous plaît, la grâce d'aimer autant les peines que je voudrais vous aimer vous-même, et j'aurai obtenu ce que je vous demande....

DEUXIÈME POINT.

MERVEILLES DU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

De tous les miracles que Jésus-Christ a jamais opérés, il n'y en a pas un qui nous découvre si clairement ses divins attributs, que le saint-Sacrement; aussi est-ce le miracle des miracles. Quelle bonté, de se donner si généreusement à tous les hommes! quelle douceur de la part de ce bon pasteur, de donner sa chair et son sang, pour la nourriture de son troupeau [1] ! Quelle puissance, de faire tant de miracles en même temps!... D'une parole détruire la substance du pain, soutenir de si faibles accidents détachés de leur sujet, enfermer son corps tout entier sous une si petite étendue, le mettre en toute l'hostie, et en chacune de ses parties, d'une manière qui n'est propre qu'aux esprits; le multiplier en tant de lieux à la fois, et mille autres prodiges, qui déconcertent nos sens, et passent toute la force de nos esprits!... Vraiment c'est aujourd'hui que nous avons vu des merveilles! Oh siècles heureux, qui voyez de si grandes choses! le grand Prophète est venu parmi nous, et il a visité son peuple [2]....

Pour ce qui regarde sa sagesse [3], remarquez plus à loisir

[1] Quis pastor oves proprio pascit cruore? etc. S. Chrys. hom. LXXXV *in S. Matth.*

[2] *S. Luc.* VII.

[3] Quid hoc Sacramento mirabilius? in ipso namque panis et vinum in corpus et sanguinem Christi substantialiter convertuntur. Manducatur a fidelibus, sed minimè laceratur; quinimò, diviso Sacramento sub qualibet divisionis particula integer perseverat, etc. S. Thom. *in opusc.*

les beaux enseignements qu'elle nous donne par les merveilles qu'elle y opère. Cette substance qui périt, quoique toute l'apparence et la figure du pain y demeure, nous montre qu'il faut qu'au dedans nous soyons totalement changés en Jésus-Christ, quoiqu'au dehors nous menions une vie commune parmi les hommes. Les accidents séparés de leur sujet figurent tous nos mouvements naturels qui peuvent subsister, sans aucun mauvais effet, étant soumis à la raison... Les effets que ces accidents produisent sans leur substance, représentent les opérations naturelles de la vie animale et végétale dont on se doit acquitter, sans aucune attache déréglée de la volonté aux plaisirs ou aux nécessités du corps. [1] Etre tout dans toutes les parties, et n'être pas plus dans la grande qu'en la moindre, c'est nous apprendre à faire tout parfaitement, jusques aux plus petites actions ; à y employer tout notre soin, à y éviter les recherches de la nature qui s'intéresse dans les grandes affaires, et qui néglige les petites, parce qu'elles ne sont pas si sérieuses ; en un mot, à faire les grandes et les petites, les plus honorables et les plus viles avec une égale perfection; et enfin, à y apporter autant de soin, qu'il en faut raisonnablement pour les bien faire....

O sagesse éternelle ! qui tirez les trésors des abîmes, et qui faites luire sur les ténèbres de notre ignorance de si doux rayons de la vérité, faites par la faveur de vos lumières, que j'admire votre puissance, que j'aime votre bonté, et que j'accomplisse ce que votre sagesse m'enseigne... Ravissez mon cœur par la grandeur de vos prodiges ; c'est le propre des grands miracles d'attirer les yeux pour se faire regarder ; mais je vous prie de ravir mon cœur plutôt que mes yeux, afin qu'il se tourne vers vous par une véritable et entière conversion....

[1] S. Hilarius. Vide quoque Salazar. in XXIII *Prov.*

TROISIÈME POINT.

QUE LE SAINT-SACREMENT EST UN MÉMORIAL DES MIRACLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Les circonstances remarquables qui accompagnent les miracles du très-Saint-Sacrement, nous donnent sujet de croire que c'est le monument et comme le trophée que Dieu a dressé, en éternelle mémoire de toutes les merveilles qu'il a jamais opérées, comme parle David. Car premièrement, pour ce qui regarde la personne qui fait le miracle, qui est la première circonstance qui le rend considérable en quelque action que ce soit, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, vivant sur terre, fît des prodiges; c'était l'organe de la divinité. Je ne trouve pas non plus étrange qu'un saint Pierre, un saint Paul, et tous ces grands hommes, fissent des miracles; c'étaient des saints, dont la vertu extraordinaire méritait bien de recevoir une puissance extraordinaire de la main du Tout-puissant. Mais ici, il n'y a prêtre si indigne qui ne puisse faire miracle, pourvu que la matière soit présente, et qu'il veuille y mettre la forme.

Mais quel miracle fait-il, je vous prie? Voici la seconde circonstance qu'il nous faut remarquer. Ce n'est pas un simple miracle, mais un nombre prodigieux de miracles que le prêtre fait au même instant qu'il consacre, comme nous l'avons déjà considéré. Et sur qui fait-il ces miracles?... Si c'était sur la terre, sur les enfers, sur les astres, sur le soleil, sur la lune, sur les éléments, ce ne serait pas peu de chose. Mais, ô merveille des merveilles! il exerce son pouvoir sur le corps du Fils de Dieu, ce qui est bien plus que s'il remuait tout le monde; de sorte que le prêtre peut dire sans vanité ces paroles écrites par un prophète: Encore un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre, et la mer, et les éléments; et je ferai enfin venir le Désiré des nations [1].

[1] Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum et terram, et mare, et aridam, et veniet Desideratus cunctis gentibus. *Aggeus* II.

Que si après cela, vous vous arrêtez à considérer les circonstances du lieu et du temps où le prêtre peut faire ce grand prodige, vous trouverez qu'il n'y a rien de semblable, ni rien de si étonnant que cette merveille. Car le lieu ni le temps ne lui sont point limités; il le peut faire quand il le veut, et en quel lieu il lui plaît. Il est bien vrai qu'il ne le doit faire qu'en certain lieu, et au temps déterminé par l'Eglise; mais puisqu'on parle du pouvoir absolu qu'il a de le faire, il est si absolu et si indépendant, que s'il veut s'en servir en tout temps et en tout lieu, l'effet suivra aussitôt; et comme il peut partout avoir la matière, et y mettre la forme, il peut partout et toujours faire ce miracle des miracles, quoiqu'il ne le doive faire qu'au lieu et au temps qui sont prescrits !...

Continuez à rechercher les autres circonstances; comment, avec quel appareil, et de quel moyen se sert-il pour un si prodigieux effet ? Vous trouverez que ce ne sont que cinq paroles, qui ne sont pas plus tôt sorties de sa bouche, que le vrai Soleil de justice descend sur nos autels, et rend obéissance tous les jours à un homme mortel, comme une fois le soleil obéit à Josué, qui lui commanda de s'arrêter [1].

Que si vous demandez à quel dessein, et quelle est la fin de ce miracle, c'est encore une circonstance qui l'ennoblit par dessus toutes les autres; car ce n'est pas pour redresser des boîteux, pour donner la vue à des aveugles, ni pour guérir des malades de corps; c'est pour présenter à Dieu un holocauste et un sacrifice propitiatoire, qui a la force d'obtenir de lui toutes sortes de grâces et de faveurs. C'est pour dresser un trône à l'amour de Jésus-Christ, un trophée à sa mort, un banquet à ses élus, et représenter sur la terre une vive image de paradis, avec assurance infaillible que nous en aurons quelque jour la jouissance, si nous voulons nous convertir totalement à Dieu. Car la fin des miracles et le fruit de cette méditation, comme il a été remarqué au commencement, c'est de se convertir [2]...

[1] *Josue* x.

[2] Ut convertat se unusquisque a nequitia sua. *Act.* III.

En effet, si aujourd'hui vous aviez la puissance de faire, devant quelque hérétique, un miracle évident et manifeste, ne serait-ce pas un puissant motif pour sa conversion? Eh quoi? n'en voyez-vous pas tous les jours un grand nombre qui se font à vos yeux sur nos autels? Vous les croyez, vous y ajoutez foi autant et plus, que si vos yeux vous en rendaient un témoignage palpable. Il n'y a pas à douter, dit saint Hilaire [1]; et cependant vous ne voulez pas vous convertir. Sachez donc qu'il y a encore en vous de quoi changer et vous convertir, si vous n'avez pas l'humilité et la simplicité d'un enfant; puisque Notre-Seigneur parlant de cet état d'enfance spirituelle, disait: Qu'il fallait se convertir pour y parvenir[2]. Y êtes-vous en vérité?... Ne voulez-vous jamais y parvenir? Il y va du Royaume des Cieux?... Qu'attendez-vous davantage pour faire ce changement, puisqu'il faut le faire?... Voulez-vous que Jésus-Christ fasse de nouveaux miracles pour vous y obliger?... En peut-il faire un plus grand que celui que vous avez devant les yeux?... N'est-ce pas à cette fin qu'il a donné ce pouvoir à ses ministres? Pourquoi trompez-vous ses espérances? Voulez-vous qu'on dise de vous ce que l'on disait de ces réprouvés: Encore que Jésus-Christ eût fait devant eux un si grand nombre de miracles, ils ne crurent point en lui [3]?...

Ame infidèle! est-ce croire en Jésus-Christ que de savoir qu'il vient exprès, en personne, pour vous convertir, et ne pas lui vouloir obéir?... Que diriez-vous à un hérétique qui aurait vu un miracle? Et puisque vous avez aussi besoin que lui de vous convertir, pour être ce que vous devez être, que ne le dites-vous à vous-même? Ou que n'entendez-vous Notre-Seigneur qui vous dit: Mon fils, il y a si longtemps que j'obéis à la voix du prêtre, qui me fait venir sur l'autel pour ton salut,

[1] De veritate carnis et sanguinis non relictus est ambigendi locus. S. Hilar, *de Trinit.*

[2] Amen dico vobis nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *S. Mat.* XVIII, 3.

[3] Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum. *S. Joan.* XII.

sans que j'y aie jamais manqué, et autant de fois je t'ai parlé de ton entière conversion, je t'en ai offert les grâces et tu es encore à y penser !... N'y a-t-il pas là de quoi te confondre et te déterminer, en me voyant si prompt à obéir et à venir pour t'aider, tandis que tu es si désobéissant, qu'il faut que je m'en aille chaque fois sans tirer de toi autre chose que des paroles.... Que lui répondez-vous ?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des miracles que Jésus-Christ a opérés pendant sa vie.

Nous devons principalement considérer, dans tous les miracles de Notre-Seigneur, ces trois divines perfections. La bonté à ne faire des miracles que pour le bien et le soulagement des hommes; car jamais il n'en fit pour leur nuire. La puissance à les faire tout aussi facilement qu'il le voulait ; car rien ne pouvait lui résister. Et enfin, la sagesse à prétendre toujours quelque autre chose, qui était encore meilleure que le miracle qu'il faisait. Car il ne guérissait jamais le corps qu'il ne pensât à la guérison de l'âme, ou à une instruction très-profitable pour ceux qui en entendraient parler ou qui la méditeraient. Oh bonté ! oh puissance ! oh sagesse de Dieu que vous êtes aimables, admirables et adorables !... Eh bien, mon âme, ce grand Dieu emploie tous les jours les trois mêmes perfections pour ton salut et pour ta perfection ; il n'en fait pas moins pour t'assister à toute heure que pour faire un miracle et pour conserver tout le monde. Mais d'où vient donc que je suis encore si imparfait, puisqu'une main si bonne, si puissante et si sage travaille à ma perfection ?... C'est qu'elle ne veut pas travailler sans moi afin de me faire mériter davantage, et je fuis le travail, sans me soucier beaucoup d'acquérir du mérite...

DEUXIÈME POINT.

Miracles opérés au très-saint-Sacrement.

Comme il n'y a rien au monde de plus merveilleux que la sainte Eucharistie, aussi n'y a-t-il rien où ces trois attributs paraissent davantage. Quelle bonté de se donner ainsi à tous ! et quelle sagesse d'avoir choisi un moyen si aisé pour nous faire tant de bien, et de nous donner de

plus autant de leçons pour nous édifier, qu'il y a de merveilles à admirer?... Oui, mon âme, si sa puissance est adorable de ce qu'il change si aisément le pain en son corps, sa sagesse ne l'est pas moins de ce qu'elle t'apprend à te changer ainsi en lui-même, et sa bonté l'est encore autant de ce qu'il t'en offre la grâce et les moyens, si tu veux t'en servir. Et pourquoi ne le voudrais-je pas, mon Dieu?... Parce que cela n'est pas agréable à tes sentiments naturels, et que tu t'arrêtes trop à ces mêmes sentiments, à ce qui leur plaît ou déplaît... Prenez-y garde désormais...

TROISIÈME POINT.

Le très-saint-Sacrement est un mémorial des miracles du Sauveur.

Il y a encore des circonstances qui se trouvent dans les miracles, et qui font que les uns sont plus admirables que les autres ; mais toutes ces circonstances se trouvent tellement dans cet adorable sacrement, qu'il faut avouer que c'est le miracle des miracles, et que c'est le mémorial des merveilles de Dieu remarqué par ce prophète, qui parle d'une viande qu'il a donnée à ceux qui le respectent. Soit que vous regardiez la personne qui fait le miracle, soit que vous considériez la façon, les moyens, le lieu, le temps et la fin, vous trouverez dans chaque circonstance une merveille toute particulière, qui ne se trouve point dans les autres. Il n'y a qu'un malheur qui vient de notre faute, c'est qu'il ne faudrait qu'un seul miracle pour convertir tous ceux qui le croient ; et en voilà tant qui se font tous les jours, et que nous croyons comme articles de foi, et toutefois nous sommes encore à nous convertir, et à nous mettre dans l'état de sainteté où nous veut notre Dieu.

D'où vient cela, puisque le but des miracles n'est que la conversion des âmes qui les voyaient ou qui les croyaient? C'est qu'on ne croit pas aussi fermement qu'il se faille convertir, que l'on croit la vérité du sacrement, et on ne veut pas croire l'un comme l'autre, parce qu'il en coûte plus de se convertir entièrement que de croire simplement... O mon Dieu, faites-moi surmonter cette peine ! Je craindrais de demander un nouveau miracle ; mais puisque c'est l'effet ordinaire de ce sacrement de nous aider à nous convertir, je ne vous demande que ce que vous me voulez donner.... Mon fils, il faut combattre pour surmonter vos peines ; que je vous voie seulement y travailler avec ma grâce, et vous me verrez aussitôt prêt à vous aider par d'autres secours et d'autres grâces...

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

LE SECOND APRÈS LA PENTECOTE.

DES FESTINS AUXQUELS NOTRE-SEIGNEUR A ÉTÉ INVITÉ PAR LES HOMMES, ET DU BANQUET SACRÉ AUQUEL IL LES CONVIE A SON TOUR : *SUR L'ÉVANGILE DU JOUR.*

Un homme fit préparer un grand festin auquel plusieurs furent invités[1].

Le Sujet est pris sur l'Évangile du jour, qui nous fait voir comme Notre-Seigneur se trouvant à un festin auquel il avait été invité, prit occasion de parler du banquet de l'Eucharistie, sous la forme de parabole. C'était à cette intention principalement qu'il ne dédaignait pas d'aller aux réunions dans lesquelles il était invité, afin que, lorsqu'il nous inviterait lui-même à manger à sa table, nous y allassions volontiers.

La Fin sera de reconnaître et de recevoir les invitations de Notre-Seigneur, sans le refuser en aucune façon, quand il nous appelle à sa table et à le recevoir au très-saint-Sacrement.

La Forme est en ces trois points :

1° Des festins auxquels Notre-Seigneur a bien voulu se trouver, y étant invité.

2° Du banquet auquel il nous invite lui-même.

3° De la manière dont il nous invite, et des refus que nous faisons.

PREMIER POINT.

FESTINS AUXQUELS NOTRE-SEIGNEUR A BIEN VOULU SE TROUVER, Y ÉTANT INVITÉ.

Les Pharisiens, qui ne pouvaient comprendre l'humilité de Jésus-Christ, parce qu'ils étaient extrêmement superbes, s'étonnèrent grandement de le voir si souvent au milieu des festins et des banquets, qu'il ne refusait jamais, quand il était convié.

[1] Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. *S. Luc.* XII.

Cette action innocente les scandalisait, et ils en prenaient sujet de le calomnier par un indigne blasphème, et de dire que c'était un buveur, qu'il aimait la bonne chère et était homme de compagnie [1]. A la vérité, ils avaient raison de s'étonner d'une si étrange familiarité d'un Dieu avec les hommes. Mais ils avaient grand tort d'en murmurer, comme s'il eût fait une action indigne de sa vertu, vu qu'elle éclatait avec autant de perfection dans les festins, que dans le jeûne qu'il avait prolongé jusques à quarante jours. S'ils eussent été aussi saints qu'ils voulaient le faire croire, ils n'eussent pas porté de si injustes jugements de ses actions, ils eussent respecté ses desseins, au lieu de les blâmer; il ne leur eût pas été difficile de juger que ce qu'il en faisait, ce n'était pas pour le plaisir de la bouche que les grandes âmes ont en aversion, mais pour des fins très-importantes [2].

Saint Thomas en fait un article exprès dans les Questions de sa Somme [3], et nous donne sujet de considérer ces trois principales raisons pour lesquelles Notre-Seigneur voulut bien se trouver dans les compagnies où il était invité à manger. La première, pour laisser un exemple de tempérance aux hommes qui doivent mener une vie commune, et même à ses Apôtres, que l'état et le ministère auquel ils étaient appelés obligeraient à se trouver quelquefois dans les festins, pour traiter familièrement avec les hommes ; et pourtant il était bon qu'ils eussent devant les yeux l'exemple de leur Maître, pour leur apprendre comment ils devaient s'y comporter [3].

D'ailleurs, comme il y avait ordinairement grand nombre de conviés avec Notre-Seigneur, et que le lieu et le temps servant à disposer les esprits, lui donnaient moyen de les gagner, par

[1] Et murmurabant Pharizeæi et Scribæ dicentes : Quia hic peccatores recipit et manducat cum illis. *S. Luc.* xv.

[2] Venit filius hominis manducans et bibens et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus. *S. Matth.* xi.

[3] S. Thom. III p. q. xl, art. 2.

[4] In omnibus talibus non usus rerum, sed libido utentis in culpa est. S. Aug. III *Doct.* xii.

la facilité de ses mœurs, et de les instruire par ses paroles; il prenait adroitement cette occasion pour leur jeter à propos quelques discours profitables, qui avaient toujours quelque bon effet; souvent même les auditeurs étant charmés par la douceur de sa parole, on leur entendait dire, par un mouvement extraordinaire de satisfaction et de contentement, des paroles semblables à celles qui furent dites en ce festin où Notre-Seigneur se trouva, et d'où il prit sujet de rapporter la parabole de l'Evangile : *Bienheureux est celui que Dieu placera à sa table, dans son royaume*[1].

Enfin, comme ce généreux bienfaiteur avait dessein de dresser un festin excellent pour tous les hommes, afin de les obliger à y venir, il condescendait volontiers à leurs prières et ne se rendait point difficile quand il était invité, de peur qu'à leur tour les hommes ne vinssent à refuser, comme dès lors il prévoyait qu'ils pourraient faire.... C'est ce qu'il leur fit entendre par la parabole d'aujourd'hui, où sous la figure empruntée d'un homme qui fait un festin magnifique, il représente le dessein qu'il projette, de traiter tous les hommes à sa table, et le regret qu'il a de voir qu'ils font les difficiles, et qu'ils méprisent l'honneur qu'il leur fait de les y appeler....

Admirez ici, d'une part, la sagesse du Sauveur dans ses discours, sa condescendance dans sa conversation, sa charité envers nous; voyez d'un autre côté comme notre aveuglement ne nous permet pas d'utiliser ses faveurs. O Sauveur du monde, puisque vous n'oubliez personne et que vous appelez tout le monde à votre banquet sacré, je ne puis douter que je ne sois du nombre des conviés, et je vous en remercie. Mais je vous prie, par votre bonté, que puisque vous me faites la faveur de m'inviter, vous me donniez la grâce d'y venir et de n'en point sortir que je n'aie reçu toutes les grâces qu'il vous plaira de m'y accorder.

[1] Hæc cum audisset quidam de simul discumbentibus, dixit illi : Beatus qui manducabit panem in regno Dei.

DEUXIÈME POINT.

BANQUET AUQUEL NOTRE-SEIGNEUR NOUS INVITE LUI-MÊME.

Un homme fit un grand festin. On peut croire que la religion chrétienne est le banquet dont il parle ; on peut dire aussi que c'est la figure du paradis, dont les délices sont éternelles. Mais il y a plus d'apparence qu'il représente, par cette parole, le banquet mystique de son corps et de son sang. Véritablement ce banquet est à bon droit appelé grand, car il est grand en effet, si l'on considère la qualité des viandes qu'on y sert, grand par la multitude des conviés qui sont tous les hommes ; grand à la raison de leur dignité, car ils doivent y venir revêtus de la grâce, et en sortir comme des saints ; grand à raison du lieu et de la salle du festin, qui comprend toute la terre habitable ; grand à raison de sa durée, puisqu'il ne se terminera qu'avec le monde ; grand enfin, parce qu'il contient la vérité, dont tous les banquets sacrés de l'ancienne loi n'avaient que l'ombre et la figure [1].

C'est l'image du grand banquet, qui doit durer toute l'éternité dans le ciel, et c'est la mémoire des grandes choses que Jésus-Christ a opérées dans les festins où il s'est trouvé pendant le cours de sa vie. Remarquez qu'il y a trois choses signalées qu'il y faisait ordinairement paraître : c'est-à-dire, les miracles, la conversion des âmes et les entretiens familiers, qui ravissaient le cœur de ceux qui l'écoutaient, et reconnaissez que ces trois choses se retrouvent particulièrement dans le banquet de la sainte Eucharistie. C'est là que les conversions se font plus fréquentes ; c'est là que les Madeleines et les Zachées deviennent saints, et que les saints se conservent dans leur sainteté au milieu de la perversité du monde. Les miracles y sont surprenants comme nous l'avons déjà vu ; car qu'y a-t-il de plus prodigieux, que de changer le pain en son corps et le vin en son sang, d'où suivent tant d'autres merveilles, qu'on peut dire que dans cet

[1] *Dan.* XII ; *Psal.* CX.

auguste sacrement tout est admirable? Enfin, pour ce qui regarde ses divins entretiens, n'est-ce pas en ce banquet sacré qu'il entretient ses favoris avec plus de familiarité qu'en aucun lieu?... C'est donc un grand festin ; il n'en faut point douter, pas plus que de la grandeur du maître qui le dresse, qui a cela de particulier, qu'il ne fait rien qui ne soit grand, car les plus petites choses deviennent grandes quand elles sortent de ses mains.

Mais vous, que faites-vous de grand ? Revenez un peu à vous-même ; vos oraisons, vos communions, vos vertus, vos bonnes œuvres sont-elles grandes devant Dieu?... Oh ! que vous y êtes petit, si vous ne vous flattez point ! oh ! que vos actions vous sembleront basses et indignes, si vous examinez leur mérite !.., Oh ! que votre cœur est petit et étroit du côté qu'il regarde le ciel ! oh qu'il est vaste du côté de la terre !... Quelle honte de n'aimer, parmi les choses de la terre, que les grandes qui ont de l'éclat et de la pompe ; et pour ce qui regarde les biens du ciel, se contenter de si peu d'affection qu'on en témoigne ! Grand Dieu, je confesse que je n'ai rien de grand, que la misère et l'indigence; mais cependant je ne puis perdre courage, voyant que vous appelez des boiteux et des mendiants à votre table [1] ; cela me fait espérer de trouver avec eux et le soulagement de ma pauvreté et le remède à toutes mes misères.

TROISIÈME POINT.

DE LA MANIÈRE DONT NOTRE-SEIGNEUR NOUS INVITE, ET DES REFUS QUE NOUS LUI FAISONS.

L'heure du banquet étant proche, il envoie son serviteur pour avertir les conviés de s'y trouver et ils s'en excusèrent tous [2]. Vous êtes un de ceux qui ont été invités ; le message qui vous a été envoyé, c'est la grâce de votre vocation dont Dieu s'est servi pour vous appeler à un état, où vous eussiez le moyen de com-

[1] Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc hùc.

[2] Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia, et cœperunt simul excusare.

munier; rendez-lui grâce de ce bienfait. Il ne se contente pas de cela, il redouble ses inspirations qui sont ses messagers, et vous sollicite secrètement de communier plus souvent, ou bien avec plus de ferveur; écoutez-le comme il faut, et ne le refusez pas. Enfin, il vous éclaire encore au moment même du festin, c'est-à-dire autant de fois que vous communiez, il vous enseigne les sentiments avec lesquels vous devez y venir, tantôt avec un esprit de componction, tantôt avec un cœur plein d'amour et de charité; tantôt pour une fin et tantôt pour une autre...

Eh bien, faites-vous ce qu'il vous dit?... Comment vous préparez-vous à la communion? Comment vous y tenez-vous? Comment en sortez-vous?... N'y allez-vous point par coutume, sans dévotion et sans ferveur?... Dites la vérité, ne vous excusez point sur vos occupations. Ne dites point que vous n'avez pas le temps, n'alléguez point vos dégoûts et vos ennuis [1]; ce ne sont que des prétextes semblables aux excuses frivoles des conviés de l'Evangile, qui vous seront reprochés un jour, puisque c'est à nous qu'il parle sous ces personnes empruntées. Ce bon Jésus ne demande de vous que ce que vous lui pouvez donner avec sa grâce, laquelle vous donne d'avance ce qu'il vous demande, et ce que vous devez lui rendre. Puis donc que vous le pouvez, que reste-il, sinon de le vouloir et de l'exécuter [2]?...

Dites ce que vous voudrez; quand la grâce vous exhorte par de secrètes inspirations à vous recueillir en esprit, à redoubler votre ferveur, à exciter vos bons désirs, si vous ne l'écoutez pas vous n'avez point de raison de la refuser, sinon qu'il ne vous plaît pas pour ce moment, que vous n'en voulez pas prendre la peine, en un mot, que vous n'en voulez rien faire. En conscience, est-ce une bonne excuse?... Vous n'avez garde de dire si clairement que vous n'en voulez rien faire; mais quelques belles paroles que vous ayez à la bouche, s'il n'y a point d'effet,

[1] Peccatum peccato addit qui culpæ quam facit, patrocinia defensionis adjungit. S. Greg.

[2] Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te. Quid niteris bonam ostendere viam tuam? Ecce ego judicio contendam tecum. *Jer.* II.

ce sont comme les excuses de ces conviés qui semblaient acceptables, et dont pourtant le maître du festin ne fit que se moquer, en prononçant tout haut, que quoi qu'ils dissent pour justifier leur absence, ils méritaient ce reproche, que s'ils ne venaient point, c'était parce qu'ils ne le voulaient pas [1]. Vous croyez aisément cela d'eux, puisque l'Evangile en rend témoignage; mais quels sont ceux-là, sinon tous ceux qui s'excusent, sur quelque sujet que ce soit, quand Dieu les appelle à leur perfection et aux moyens de l'acquérir? Car puisqu'il les appelle, c'est un signe qu'il veut qu'ils viennent; et s'il le veut, ils le doivent, et ils le peuvent; de sorte que s'ils ne le font pas, c'est une marque évidente qu'ils ne le veulent pas.... Que dites-vous à cela?... O mon Dieu! que pourrais-je dire, où il n'y a point d'excuse, sinon m'accuser, vous demander humblement pardon du passé, et que pour l'avenir, il vous plaise m'envoyer un de ces messagers qui ont ordre de contraindre doucement, mais efficacement, ceux qu'ils appellent, d'entrer où ils les appellent [2]; et qu'il ne me soit jamais plus reproché de ne point vouloir ce que je sais que vous voulez de moi.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des festins où Notre-Seigneur s'est trouvé.

Notre-Seigneur conversant parmi les hommes, fut invité plusieurs fois à se trouver dans les compagnies et aux festins avec les autres; et il y alla autant de fois qu'il y fut convié. Ne faites point le Pharisien pour vous étonner et murmurer de cette liberté; défiez-vous aussi de ces libertins, qui voudraient s'en prévaloir en faveur de leur libertinage. Mais adorez sa sagesse, qui ne fait rien que sagement et pour de bons motifs. Prenez exemple de la modestie et de la retenue qu'il faut avoir à table, des bons discours et entretiens qu'il faut y tenir, comme il faisait. Enfin, sachez que le principal dessein qui le portait à aller aux fes-

[1] Et nolebant venire. *S. Matth.* XXII.

[2] Compelle intrare.

tins, c'était pour nous faire entendre qu'il avait aussi un banquet à nous offrir à son tour, et qu'il voulait que nous nous y trouvassions sans faute, quand il nous y inviterait.

O admirable invention de l'amour de Jésus, il veut tellement s'obliger à nous traiter et à nous faire du bien, qu'il nous engage en même temps à recevoir ses biens, sans que nous puissions honnêtement nous excuser de venir à sa table, lorsqu'il nous convie; puisqu'il n'a refusé lui-même à aucun de ceux qui l'invitaient, quoiqu'il pût facilement s'en dispenser! C'est ainsi qu'il ne reçoit nos petits biens qu'afin de nous en rendre de plus grands; mais aussi, quand il nous les offre, il veut que nous les recevions.

DEUXIÈME POINT.

Du banquet auquel il nous invite.

Ce fut à ce dessein qu'étant à table chez un homme riche qui l'avait invité, il entretint la compagnie de cette belle parabole d'un grand banquet, où plusieurs étant conviés s'en excusèrent mal à propos. Il est facile de comprendre de quel banquet il parle; mais comment l'appelle-t-il un grand banquet, puisqu'il ne semble pas être plus grand qu'un peu de pain et de vin qu'on y présente? Oh! qu'il est grand à raison de ce qui est couvert sous ces frêles espèces! qu'il est grand en considération du lieu et du temps auquel il se fait, sans jamais y manquer! qu'il est grand eu égard aux personnes qui y sont invitées, où pas un n'est refusé, et où pas un n'est le bienvenu s'il n'est revêtu de la robe nuptiale, c'est-à-dire, s'il n'est en état de grâce et s'il n'est saint! Qu'il est grand par le bien qu'il opère! qu'il est grand par l'amour qui le présente!... Enfin qu'il est grand, puisqu'en cela même qu'il paraît si petit qu'on peut s'en étonner, il en doit être estimé plus grand! Car, qu'un si grand Dieu se donne ainsi à manger, comme il le fait, c'est un grand don et un très-grand banquet.

O mon Sauveur, qui ne faites rien que de grand! augmentez, s'il vous plaît, ma dévotion qui est si petite et si peu proportionnée à vos grandeurs.... Mon fils, je le veux bien; souviens-toi de l'amour que je te porte et du grand désir que j'ai de ta perfection, tu en seras plus dévot. Mais souviens-toi aussi, quelque grande dévotion et perfection que tu aies, d'être toujours humble et petit; tu vois assez qu'en ce sacrement, malgré ma grandeur, je demeure toujours dans un état d'humilité et de bassesse...

TROISIÈME POINT.

De ses invitations et de nos refus.

Voilà donc le banquet, voilà la table mise, les services apprêtés, tout est dressé, l'heure est sonnée, il ne faut que s'asseoir ; où sont les conviés, que tardent-ils tant ? qu'on les presse de venir. Hélas ! voilà le serviteur qui vient de les appeler, et qui rapporte qu'ils s'excusent tous sur leurs affaires qui les empêchent de venir. Est-il vrai, dit le seigneur de la maison ? c'est qu'ils ne le veulent pas. Eh bien, ils n'y viendront jamais ; non, jamais ils n'y seront reçus...

Mon âme, que dis-tu de ces gens qui sont si mal appris, que de s'excuser ainsi sans sujet légitime ? N'est-ce point toi ?... N'est-ce pas pour toi que cette table est dressée ? n'est-ce pas toi qui es conviée, non-seulement d'y venir souvent, mais d'en approcher avec une sorte de dévotion et d'intention, qu'il te découvre à chaque fois qu'il t'invite ?... Y viens-tu comme il entend ? ne t'en excuses-tu point ? crois-tu que tes excuses sont bonnes ?... Apprends, apprends aujourd'hui que quand Dieu t'envoie quelque message, et te donne quelque signe de sa volonté, pour quoi que ce soit, tu ne dois point t'excuser, car puisque tu sais ce qu'il veut, tu dois le faire, et tu en as le moyen et la grâce. De sorte que si tu ne veux pas ce que Dieu veut, ce n'est pas s'excuser, mais s'accuser. Or, quand on s'accuse ainsi en s'excusant, c'est se moquer de Dieu, c'est se juger et se condamner soi-même par sa propre disposition, et par l'aveu qu'on fait du défaut de bonne volonté, qui est notre principal défaut.

LUNDI.

EXEMPLE ADMIRABLE DES VERTUS DE JÉSUS-CHRIST ENSEIGNÉ AU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[1].

Le Sujet nous fait voir le rapport qu'il y a entre les vertus de Notre-Seigneur vivant sur la terre, et celles qu'il nous montre au très-saint-Sacrement. Il nous les représente distinguées en trois classes, dont l'une comprend ce qui regarde le culte de Dieu et l'état ecclésiastique ; l'autre montre celles qui touchent la perfection d'une âme et l'état religieux ; enfin, la troisième considère les vertus communes à tous les états des laïques et de ceux qui vivent dans le monde.

La Fin de la méditation doit être que chacun se propose particulièrement les vertus propres à son état, et se dispose, avec la grâce, à les pratiquer.

La Forme est en ces trois points :

1° Des vertus qui regardent le culte de Dieu et l'état ecclésiastique.

2° Des vertus qui regardent la perfection d'une âme appliquées à l'état religieux.

3° Des vertus communes et générales qui regardent l'état de ceux qui vivent dans le monde.

PREMIER POINT.

DES VERTUS QUI REGARDENT LE CULTE DE DIEU ET L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

La vie de Jésus-Christ est semblable aux ornements du grand prêtre, qui portait sur son habillement la figure du monde, d'une riche broderie, et le nom de ses pères gravé sur quatre pierres précieuses[2]. Ainsi Jésus-Christ a voulu tracer dans sa vie toutes les vies des hommes, et pratiquer les vertus avec une diversité si admirable, que chacun d'eux, en quelque condition qu'il se

[1] Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. *S. Matth.* II.

[2] In veste Proderie quam habebat, totus erat orbis terrarum et parentum magnalia in quatuor lapidibus erant sculpta. *Sap.* XVIII.

trouvât, eût en lui un modèle parfait pour la conduite de sa vie.

Et pour commencer par l'état des ecclésiastiques, qui sont consacrés à Dieu, Jésus-Christ n'était-il pas le souverain pontife de nos âmes, consacré par l'onction de sa divinité au culte de son Père [1]? Toutes les actions de sa vie, toutes ses prières, tous les travaux qu'il employait au salut des âmes, ne regardaient uniquement que son service, et il ne le faisait que par ses ordres. Pensez, je vous prie, avec quel zèle il se portait à la gloire de Dieu, avec quelle soumission il se prosternait, les larmes aux yeux, les sanglots et les soupirs dans le cœur, pour apaiser sa colère, sans parler encore de ce grand sacrifice qu'il consomma sur l'autel de la croix [2]. Oh! que nos prières sont languissantes en comparaison des siennes!...

Or, ce qu'il a pratiqué pendant sa vie, il le continue encore dans le très-auguste sacrement de son corps, et il ne cesse de prier pour tout le monde, et de s'offrir en holocauste et en sacrifice perpétuel, jusques à la fin du monde. Car il n'a point de successeur en sa charge de souverain pontife, quoiqu'il ait des vicaires; il est prêtre pour l'éternité [3]; et le sacrifice qu'il présente maintenant à son Père, c'est le sacrifice de l'autel, non-seulement parce qu'il s'immole lui-même dans ce sacrifice, mais aussi, parce que demeurant effectivement dans l'hostie qui est adorée sur nos autels, ou dans nos tabernacles, on peut dire avec vérité qu'il y est agissant, et produisant quelque effet divin digne de sa présence. Et quoiqu'il ne fasse point pour ses enfants de nouvelles acquisitions de mérites et de grâces, toutefois il nous applique celles qu'il nous a méritées [4]. Et quand

[1] Fidelis Pontifex ad Deum. *Hebr.* II.

[2] Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. Ibid.

[3] Hic autem quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum, semper vivens ad interpellandum pro nobis. Ibid. VII.

[4] Appellatus a Deo Pontifex juxta ordinem Melchisedech. De quo nobis gran-

même nous ne considérerions en cet adorable Sacrement aucune action ni aucune parole de Notre-Seigneur, comme en effet nous n'en remarquons sensiblement aucune, sa seule présence sous les espèces est une sorte de prière tacite; il est là, victime pacifique, capable d'apaiser le courroux de Dieu et de nous servir d'exemple.

C'est une considération qu'on ne saurait assez méditer, de voir qu'il a voulu se mettre dans une posture et dans un état perpétuel de suppliant, afin de rendre à tout moment, sans interruption et sans remise, des hommages très-profonds à la divinité. Quel exemple pour les hommes! Oh! qu'il nous apprend bien notre devoir!... Oh! qu'il nous fait bien voir que Dieu est grand, puisqu'une personne si haute et si noble, comme l'est son Fils, se met dans un état si humble, pour s'abaisser dessous sa majesté, et pour reconnaître sa grandeur et son mérite? O prêtres, dont le ministère est consacré aux autels, et qui maniez cette sainte et adorable victime, comment ne tremblez-vous pas de frayeur, en considérant ce que vous portez dans vos mains, et ce que produisent les paroles que vous prononcez [1]!...

Mon âme, pendant que tu médites ce mystère, et que tu fais ta prière, ton Sauveur fait la sienne dans le saint-Sacrement.... Mais, ô Dieu, qu'il y a de différence! quelle soumission et quel respect de son côté! quelle tiédeur et quelle lâcheté du tien!... Le Fils de Dieu s'anéantit par respect devant son Père, et le serviteur fait de la difficulté de se tenir dans une posture convenable, s'il y éprouve quelque peine, ou s'il y craint quelque mépris. Le Fils prie avec autant d'humilité que de charité pour l'esclave, et l'esclave s'amuse à se distraire et à se moquer de Dieu!... O mon Sauveur, que je sens de confusion dans cette

dis sermo et interpretabilis ad dicendum, quoniam imbecilles facti estis ad audiendum. *Hebr.* v.

[1] Christus tractat Christum, id est, sacerdos, Dei Filium. S. Aug. *in Psal.*

Quo igitur non oportet esse puriorem tali fruentem sacrificio, quo solari radio non splendidiorem manum, carnem hanc dividentem, etc. S. Chrys.

différence de nos prières ; mais que pourtant j'y trouve de consolation, en voyant que Dieu est honoré par vous, et que l'honneur que vous lui rendez est capable de suppléer à tous nos défauts. Nous y avons de plus cet avantage que comme vous êtes notre chef, et nous vos membres, nous prions avec vous et par vous, pourvu que nous soyons unis ensemble de cœur, par les mêmes affections et les mêmes intentions. Mon âme, pensons un peu à cette union de cœur, qui doit être telle que les membres d'un corps sont unis et soumis à leur chef.

DEUXIÈME POINT.

LES VERTUS QUI REGARDENT LES PERFECTIONS D'UNE ÂME DANS L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'état religieux trouve son modèle dans la vie de Jésus-Christ aussi bien que l'état ecclésiastique. Toutes les vertus qui regardent la perfection, y sont au dernier point de leur excellence, la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, l'indifférence, la solitude, la vie régulière, la mortification, et toutes les qualités qui sont propres à cet état. Car comme il en est l'auteur et le fondateur, aussi en est-il le type et le modèle ; de sorte qu'on ne se peut dire parfait, qu'à proportion qu'on approche de Jésus-Christ, qui est le modèle de toute sainteté, d'après lequel toutes les vies des saints sont formées [1]. Regardez donc souvent ce beau type de votre perfection ; envisagez ce beau modèle, et jamais ne le perdez de vue. Vous l'avez encore aussi près de vous qu'il le fut des Apôtres, dans le saint-Sacrement de l'autel, où il vous marque divinement bien toutes les vertus propres à votre état.

Il vous montre la pauvreté et le détachement de cœur de tous les biens du monde, par cette grande nudité qu'il souffre en tant de lieux, où le saint-Sacrement repose avec si peu d'appareil, pour un Dieu de si haute majesté. Mais il se soucie fort

[1] Suæ quisque vitæ pictor est, artifex hujus operis est voluntas, colores sunt virtutes, exemplar Christus. S. Greg. Nyss. epist. I.
Pro viribus archetypum atque exemplar imitemur.

peu de cette pompe extérieure ; pourvu que les hommes le servent de bon cœur, il ne s'offense point de leur pauvreté, ni de se voir en cet état. Il vous donne un rare exemple de chasteté ; car il ne veut pas qu'aucun des sens ait prise sur son corps ; mais la foi seulement, qui est la virginité de l'âme, afin de retrancher tous les effets de la sensualité. Pour ce qui regarde l'obéissance, quel religieux, si exact qu'il puisse être, la pratique si ponctuellement que lui ? Car jamais il ne manque de se trouver sur l'autel à la parole du prêtre, au même moment, et au lieu même qu'il le désire. Pour l'indifférence, qui est compagne inséparable de l'obéissance, et qui détache le cœur des personnes, des offices, des biens et des emplois qui le pourraient attirer, il la garde parfaitement. En effet, il est aussi volontiers dans les villages que dans les villes, dans les pauvres églises que dans les temples les plus magnifiques ; à cette heure aussi bien qu'en autre temps ; à la voix d'un simple prêtre aussi bien qu'à celle des prélats et des évêques, éminents en pouvoir et en science ; pourvu toutefois que les uns et les autres fassent leur devoir, selon la puissance légitime qu'il leur en a donnée, et dans les formes qu'il leur a prescrites pour cet effet. De fait, l'indifférence ne s'étend pas aux choses illégitimes, qu'il ne faut jamais aimer ni souffrir, ni aux objets indifférents de leur nature, mais qui ont plus d'attraits pour attirer nos désirs naturels que raisonnables ; c'est ce qu'il bannit loin de soi, ne regardant que le culte et le service de son Père. Certes, c'est là véritablement être saintement indifférent.

Que si vous avez égard à la clôture et à la discipline régulière, elle ne peut être plus exacte et mieux gardée qu'il ne la garde dans le saint-Sacrement, d'où il ne sort jamais qu'au temps que lui permettent les lois qu'il s'est lui-même prescrites. C'est une loi et une ordonnance, qu'il faut que l'hostie soit faite de farine de froment ; il ne descendra jamais, si vous n'employez cette matière. C'est une loi, que le prêtre soit légitimement ordonné, il la garde inviolablement, et pour qui que ce soit, il ne viendra jamais à la parole d'un autre, quand ce serait

un ange. C'est une loi, que le pain soit consacré avec de certaines paroles ; c'est une loi, que le prêtre ne les prononce jamais, comme il faut, que la substance du pain ne se change en son corps ; c'en est encore une autre, qu'il soit sous l'hostie en corps et en âme, et qu'il y demeure jusqu'à ce que les espèces se corrompent. Jamais il n'a manqué à aucune de ces lois, depuis tant de siècles que le saint-Sacrement est institué, et il n'y manquera jamais, tant que les sacrements et que l'Eglise dureront, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles....

Mais pourquoi une si exacte et si religieuse observance, sinon pour vous apprendre à vivre une vie régulière, puisque vous en faites profession?... Je vous ai donné l'exemple, dit-il [1], et non-seulement l'exemple, mais encore la grâce, d'être exact et ponctuel en toutes vos œuvres, comme je le suis ; d'être détaché de l'amour de toutes choses, et indifférent, comme je le suis ; ce que j'ai fait pour votre amour, pourquoi ne le ferez-vous pas par respect pour moi?... Que vous me faites de peine, quand je vous vois si léger dans vos mœurs, si déréglé dans votre vie, et si inconsidéré dans vos paroles, si peu réservé et si peu recueilli dans vos sens. Quand je visite ce cœur, où je voudrais imprimer ce caractère de mes vertus, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et que j'y trouve tant de résistance, il semble que vous ayez pris à tâche de renverser tous mes desseins et de détruire tous les effets de ma grâce. Je ne viens pas chez vous pour être changé en vous, je viens pour vous transformer en moi, et vous laisser une impression sacrée de ma sainteté et de mes perfections ; et vous en effacez plus en un moment, que je n'en puis faire en dix années.... Mais, mon Sauveur, je vous demande très-humblement pardon, usez envers moi de votre miséricorde et de votre pouvoir ; c'est à vous de faire ce changement. Le prêtre même ne changerait pas le pain en votre corps, si vous ne donniez vertu à sa parole ; je ne puis non plus me changer moi-même, si vous n'y employez votre pouvoir.

[1] S. *Joan.* XIII.

Mon fils, tu sais bien que si le pain n'était tel qu'il doit être, je ne le changerais jamais en mon corps. Et comment ne sais-tu pas qu'il faut aussi que tu sois dans la disposition que je demande, pour que je te convertisse ?...

TROISIÈME POINT.

DES VERTUS COMMUNES ET GÉNÉRALES QUI REGARDENT CEUX QUI VIVENT DANS LE MONDE.

Quoique les vertus dont il a été parlé puissent avoir lieu dans la vie des hommes du monde, aussi bien que dans celle des religieux, et que celles dont nous parlerons ici soient aussi, réciproquement, conformes à l'état régulier; néanmoins, parce qu'elles sont plus appropriées à la vie commune et à la sainteté des hommes qui vivent dans le monde, elles méritent d'être considérées à part, bien que toutes sortes de personnes les puissent approprier à leur condition. L'humilité, la douceur, la patience, la condescendance, la miséricorde, la libéralité et la charité, sont au rang de ces vertus communes et générales, dont personne ne peut se dispenser, quelque profession qu'elle fasse de vivre dans le monde. C'est pourquoi Notre-Seigneur a voulu les pratiquer, et nous en laisser un rare exemple, et dans sa vie, et dans son sacrement. Elles sont trop remarquables dans sa vie, pour les révoquer en doute; mais elles sont si ordinaires au saint-Sacrement, qu'on n'y fait presque nulle réflexion.

N'est-ce pas une douceur et une condescendance bien admirables que celles de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée ? On la prend, on la lève, on la baisse, on la porte, on la met sur la langue, sans aucune résistance; c'est vraiment un agneau qui se laisse manier comme l'on veut, et ne dit mot.... Si vous voulez considérer sa charité, qui se donne ainsi à nous à toute heure, sa patience dans le mépris qu'on en fait, et parmi les outrages qu'il reçoit, et ses autres vertus, vous aurez de quoi vous entretenir. Que si vous voulez vous contenter de faire réflexion sur ces paroles : *Apprenez de moi que je suis humble et doux*. Arrêtez-vous à considérer cette grande humiliation dans

toutes ses circonstances : Quel est celui qui s'abaisse, sous qui, et comment, combien de fois, avec quelle affection?... Ah! rougissez de honte, de voir que Notre Sauveur est si humble, et que vous êtes si orgueilleux [1].... C'est sans doute un digne exemple; mais le tout est de se l'appliquer et d'apprendre aussi soigneusement à vous humilier que cette leçon est capable de nous l'apprendre. Servez-vous du jugement pour vaincre la volonté, afin de devenir humble en connaissance de cause.

Pourquoi pensez-vous qu'il s'abaisse si fort, sinon pour se rendre agréable à son Père, et pour vous apprendre que si vous n'êtes humble, vous ne pouvez lui plaire. Se trompe-t-il dans ses pensées, ou non? Et s'il juge qu'il nous faut ainsi nous comporter, qui osera contredire son jugement, et qui ne voudra conformer sa volonté et sa vie à ce qu'il juge [2] ? Y a-t-il rien de plus raisonnable que de s'assujettir à Dieu, que de demeurer dans la dépendance qu'on a de lui, et de ne s'estimer, ou de ne vouloir être estimé que ce qu'on est en vérité ? Ce sont là les vrais actes de l'humilité, n'êtes-vous pas maintenant convaincu de leur vérité et de leur nécessité ? Et pourquoi pas toujours, aussi bien que maintenant?.... Cette vérité ne subsiste-t-elle pas toujours, et même alors que vous la goûtez le moins ? Qui vous empêche donc de la mettre en pratique?... C'est je ne sais quoi que vous n'oseriez avouer ; mais comment osez-vous l'entretenir, puisqu'étant opposé à la vérité, ce ne peut être qu'un mensonge et qu'une fausseté ? Ah ! quand pourrez-vous dire avec l'Apôtre : Je sais supporter un affront aussi bien qu'une louange ; je sais vivre dans le mépris comme dans l'honneur ; j'ai appris à me rendre indépendant de l'un et de l'autre, et je ne cherche qu'à contenter Dieu, de quelque façon qu'il l'or-

[1] Intolerabilis impudentia est, ut ubi se exinanivit majestas, vermiculus infletur, et intumescat. S. Leo serm. 1 *de Nat.*

[2] Non aliam ad capessendam et obtinendam veritatis viam munias, quam quæ munita est ab illo qui gressuum nostrorum verus Deus, vidit infirmitatem. Ea autem prima est humilitas, secunda humilitas, tertia humilitas. S. Aug. epist. *ad Diose.*

donne, ou par l'infamie ou par l'honneur [1]. Mon Sauveur, donnez-moi un cœur docile, afin que j'apprenne cette leçon pour la bien pratiquer; et faites que je la pratique comme il faut, pour la mieux apprendre, puisqu'on n'apprend jamais mieux à être humble, que lorsqu'on s'humilie, ou qu'on souffre de bon cœur les humiliations....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des vertus qui regardent le culte de Dieu et l'état ecclésiastique.

Le très-saint-Sacrement n'est pas seulement un objet de religion et de dévotion qu'on honore en sa présence; mais c'est un modèle et un exemple, qui nous instruit comme il faut pratiquer les vertus qui sont particulières aux prêtres, ou qui regardent le culte et le service de Dieu. Car Jésus-Christ est là présent, dans un état aussi pieux et respectueux que lorsqu'il était sur la terre. Il y adore son Père, il lui offre son sacrifice; il l'apaise, il le prie, et fait tout ce qu'un prêtre fait à l'autel, sinon qu'il le fait plus religieusement. Mais,combien c'est un grand motif pour tous les serviteurs de Dieu de le servir plus dignement, si on considère le respect que son Fils, qui est Dieu comme lui, ne laisse de lui rendre.

Le roi étant tête découverte, à genoux ou debout, qui oserait se tenir assis auprès de lui? et Jésus étant prosterné devant son Père, comment ne craindrez-vous pas en même temps de paraître dans la posture et dans l'état où vous êtes d'ordinaire en priant Dieu? Nos oraisons et nos dévotions devraient réparer les fautes que nous commettons dans le reste de nos actions; mais si ces dévotions ne se font qu'avec de nouvelles fautes, quelles réparations et quelles satisfactions pourrons-nous faire?...

DEUXIÈME POINT.

Des vertus propres aux religieux.

On ne peut pas douter que Notre-Seigneur vivant sur la terre n'ait vécu dans un état plus parfait qu'aucun état religieux puisse être; qu'il n'ait été pauvre, chaste, obéissant et détaché de tout ce qui est du

[1] Scio et humiliari, scio et abundare. *Phil.* IV.

monde. Mais que c'est encore un beau sujet de considération et de grande consolation pour une âme religieuse, de voir qu'il est au saint-Sacrement comme s'il était dans un état religieux; car il y observe la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et tant de règles que sa sagesse s'est elle-même imposées, qu'il ne faut que savoir comme il est, pour savoir qu'il y est dans cet état de perfection.

C'était beaucoup qu'un si grand Dieu se fût assujetti sur la terre comme il s'est assujetti; mais de le voir encore tous les jours dans ces abaissements et dans ces sujétions, il y a de quoi ravir toutes les âmes du monde et les porter à cet heureux état, dans lequel elles ont le moyen d'imiter de si près leur Sauveur. Que si elles y sont reçues, c'est un puissant motif pour les y conserver et pour les entretenir dans l'exacte observance des règles de l'ordre. Quelque silence et observance régulière que vous ayez à garder, souvenez-vous que Jésus-Christ en garde une plus grande; et au lieu de vous plaindre de la sujétion que vous avez de la garder, réjouissez-vous de la ressemblance que vous avez avec lui, dans cette sujétion.

TROISIÈME POINT.

Des vertus communes à tous les états.

Comme Notre-Seigneur n'a pas laissé d'exercer les vertus qui sont propres à tous les autres états du monde, afin qu'il pût servir de modèle à tous, aussi n'oublie-t-il pas maintenant de les pratiquer dans l'état où il est au saint-Sacrement, et de proposer à toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient, l'exemple de la vie qu'elles peuvent garder. C'est pour cela qu'il est aussi humble, aussi débonnaire, aussi patient, aussi charitable qu'il l'est dans l'hostie, parce que tous ont besoin de ces vertus. Et comme il en donne la forme extérieure pour les pratiquer à son exemple, ainsi il donne les grâces et les moyens pour le faire, selon les dispositions qu'on apporte pour les recevoir, et le désir qu'on a d'en profiter. Mais ceux qui ne s'arrêtent point à les méditer ou à les demander, n'en tireront pas grand profit, et il est bien à craindre qu'au milieu du monde, on s'occupe peu à les méditer.

Allez, en effet, demander aux uns et aux autres à quoi ils pensent le plus, ou à vivre selon la mode du monde, ou selon la façon de Jésus-Christ. Mais non, n'en parlez à personne, qu'auparavant vous n'ayez répondu à vous-même, si jamais vous faites réflexion sur ces vertus et sur cette vie divine de Jésus. Il ne faudrait qu'étudier dans ce livre pour savoir

tout, et nous n'y lisons jamais. Nous n'y voyons que le blanc et le rouge, comme des ignorants qui ne savent pas lire; on a peine à croire que Notre-Seigneur pense à nous, de peur d'être obligés de penser à lui. Il nous semble que c'est assez de le voir par respect et de lui faire la génuflexion; quant au reste, qu'il vive comme il lui plaira, et qu'il nous laisse vivre à notre gré. Oh ! qu'il a bien d'autres pensées ! Il ne faudrait pas qu'il fût Sauveur des âmes, pour n'en avoir pas plus de soin; il ne faut pas qu'une âme croie en faire assez pour son salut, si elle ne prend part aux sollicitudes de son Sauveur.

MARDI.

GRACES ET BIENFAITS DONT NOTRE-SEIGNEUR COMBLAIT TOUS CEUX QUI AVAIENT RECOURS A LUI PENDANT SA VIE MORTELLE, ET DES BIENS QU'IL ACCORDE ENCORE A CEUX QUI COMMUNIENT.

Il a passé en faisant le bien et en soulageant tous ceux qui étaient tourmentés par les démons [1].

Le Sujet montre comment Notre-Seigneur, pendant sa vie mortelle, ne pensait qu'à faire du bien à ceux qui voulaient en recevoir. Comme il est encore maintenant dans les mêmes pensées et les mêmes desseins de nous communiquer ses grâces au saint-Sacrement, et il ne faut, pour les recevoir, qu'y être bien disposé.

Le Fin doit donc être de bien se disposer à la participation de ses grâces.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus-Christ pendant sa vie mortelle a passé en répandant partout ses bienfaits.

2° Il n'est pas moins bienfaisant au saint-Sacrement.

3° Il communique ses grâces selon la disposition de ceux qui les reçoivent.

[1] Qui pertransivit benefaciendo et sanando omnes oppressos a Diabolo *Act.* x.

PREMIER POINT.

JÉSUS-CHRIST PENDANT SA VIE MORTELLE A PASSÉ EN RÉPANDANT PARTOUT SES BIENFAITS.

Parmi les bienfaits que répandait Notre-Seigneur, les uns regardaient le bien de l'âme, les autres celui du corps, quelques-uns l'âme et le corps tout ensemble. Pour les biens du corps il était accablé de monde, qui lui demandait continuellement la santé et il les guérissait tous avec autant de charité que de facilité [1] ! Mais on ne remarque, parmi un si grand nombre de personnes qui venaient le trouver, qu'une femme pécheresse qui se soit adressée à lui pour les biens spirituels. Il est vrai néanmoins qu'il ne rendait jamais la santé au corps, que ce ne fût à dessein de guérir l'âme ; mais fort peu se mettaient en peine de recevoir la guérison de l'âme, comme il parut dans la guérison des lépreux, où de dix qu'ils étaient, il ne s'en trouva qu'un seul qui reconnût l'obligation qu'il lui avait, et qui tirât profit pour son âme de la guérison de son corps [2].

Cette triste indifférence n'était pas capable de refroidir son amour ; et quoiqu'il sût bien qu'ils n'estimaient pas autant les biens spirituels que les corporels, néanmoins d'ordinaire en touchant le corps, il produisait dans l'âme quatre effets considérables. D'abord, la lumière dans leur entendement, car il est écrit à ce sujet que le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière [3]. Dans la volonté, une haine du péché et un désir ardent de son salut ; tel que fut celui qui fit dire à ce jeune homme : Seigneur, que faut-il

[1] Omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. *S. Luc.* VI.

Et dixit discipulis suis, ut navicula sibi deserviret propter turbam ne comprimerent eum, multos enim sanabat, ita ut irruerent in eum, ut illum tangerent quotquot habebant plagas. *S. Marc.* III.

[2] *S. Luc.* XVII.

[3] Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. *S. Matth.* IV.

faire pour arriver à la vie éternelle? Dans l'appétit concupiscible il modérait l'ardent amour des biens de la terre et des plaisirs des sens; ce qui fait que ceux qui se convertissaient se donnaient aussitôt tellement à lui qu'ils quittaient leurs biens et toutes leurs espérances du monde pour le suivre parfaitement. Dans l'irascible, il mettait une force extraordinaire pour soutenir les difficultés qui se présentaient, comme lorsqu'ils le suivirent dans le désert [1]. Jugez par là de la bonté de ce compatissant Samaritain [2], qui s'employait si charitablement à la guérison de l'âme, appliquant aux quatre plaies mortelles qu'elle avait reçues dans ses puissances, des remèdes si doux et si salutaires. Et toutefois les hommes les méprisaient! Oh! quelle affliction était-ce pour ce cœur si bon, de voir dans ces cœurs endurcis autant de résistance qu'il avait de bonté pour eux, et de voir des hommes qui s'occupaient si peu du salut de leurs âmes, et qui cherchaient si ardemment la santé de leurs corps!... Souverain médecin de nos âmes, qui avez déclaré ouvertement que vous n'étiez pas venu pour ceux qui étaient en santé, mais pour les malades, mon malheur est d'être du nombre de ces derniers; mais vous l'avez changé en bonheur, puisque je suis de ceux pour lesquels vous êtes principalement venu au monde [3].

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS N'EST PAS MOINS BIENFAISANT AU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

C'est dans tous les sacrements que Notre-Seigneur nous a laissé des grâces et des moyens de nous sanctifier; mais c'est particulièrement au très-saint-Sacrement de l'autel, qui pour cet effet s'appelle Eucharistie, c'est-à-dire bonne grâce, ou affluence de grâces, de bénédictions et de bienfaits que Jésus-Christ verse lui-même dans nos âmes où il vient en personne.

[1] *S. Matth.* XIX.

[2] *S. Luc.* X.

[3] Non est opus valentibus medicus sed male habentibus. *S. Matth.* IX, 12.

Et entre tous les bienfaits, nous pouvons remarquer ces quatre sortes de remèdes, qu'il nous apporte maintenant, ainsi qu'il le faisait pendant sa vie mortelle.

C'est là que notre entendement reçoit les connaissances les plus importantes pour notre salut, c'est là qu'il connaît la grandeur du Père Eternel, par l'abaissement de son Fils ; l'amour du Fils envers les hommes, par sa mort si souvent réitérée, l'excellence de la vie spirituelle, par la qualité de l'aliment qui la soutient. Cherchez vous-mêmes les autres qualités qui s'y manifestent, et tâchez d'ouvrir les yeux à ces lumières qui dissiperont toutes les ténèbres de votre esprit. Pour ce qui regarde la volonté, c'est une fournaise d'amour, où elle s'enflamme dans la charité de son Dieu, dans le désir de la sainteté et des solides vertus, dans l'horreur des plus légères imperfections, jusques à se fondre et à couler, pour ainsi dire, tout entière dans le sein de Jésus-Christ, pour s'unir plus étroitement avec lui [1]. Que dirai-je des deux autres puissances ? n'est-ce pas le sang de Jésus-Christ qui se mêle avec le corps, qui éteint les brasiers de la concupiscence, qui supprime les mouvements de la chair, qui refroidit ce foyer fatal, d'où naissent tant de funestes embrasements [2] ?... N'est-ce pas ce même sang, qui donnait aux martyrs la force de supporter plus de tourments, que la cruauté des hommes n'en pouvait inventer ? Et aujourd'hui, d'où tire-t-on le courage à la dernière agonie, pour combattre l'ennemi, dans le moment où il a coutume de redoubler ses efforts, sinon de ce divin Viatique, qui nous conduit, par sa force, jusqu'au terme de notre pèlerinage !...

Je vous demanderais volontiers ce que Notre-Seigneur de-

[1] Hæc accepta atque hausta id efficiunt, ut et nos in Christo et Christus in nobis sit. S. Hilarius.

[2] Duo illud sacramentum operatur in nobis, ut videlicet et sensum minuat in minimis, et in gravioribus peccatis tollat omninò consensum.

Si quis vestrum non tam sæpe modo sacerdos sentit iracundiæ motus, invidiæ, luxuriæ aut cæterorum hujusmodi, gratias agat corpori et sanguini Domini, quoniam virtus sacramenti operatur in eo, et gaudeat quod pessimum ulcus accedat ad sanitatem. Apud S. Bern. serm. *in Cœna Domini.*

mandait à la fin de la parabole du Samaritain compatissant. A votre avis, lequel d'entre ceux qui rencontrèrent ce pauvre misérable, qui avait été blessé par les voleurs, mérite d'être appelé son prochain et son ami ? Est-ce le lévite, est-ce le prêtre, qui n'ont pas fait semblant de le voir, ou plutôt le Samaritain, qui n'a rien épargné pour l'assister [1] ? Eh bien, est-ce le monde, sont-ce les vanités que vous devez rechercher et chérir, ou plutôt ce véritable ami, qui vous traite avec tant de charité, et qui guérit toutes vos plaies?... Non certes, ce n'est ni le lévite, ni le prêtre, quoiqu'il ait le pouvoir d'appliquer les remèdes à vos maux, qui pourraient vous donner soulagement, si lui-même n'y était et n'y mettait la main.

Doux Sauveur, sur lequel je fonde uniquement les espérances de mon salut, regardez donc les plaies de mon âme, les obscurités de mon esprit, les attaches de ma volonté, les désirs de ma concupiscence et les faiblesses de ma chair; voilà un objet digne de vos grandes miséricordes ; guérissez-moi, mon Dieu, et je jouirai d'une parfaite santé [2]. Mon fils ! je le veux bien ; mais puisque vous me demandez des remèdes, c'est à moi à vous les appliquer, et à vous de les recevoir comme je vous les présenterai. Si je veux guérir votre aveuglement par l'amertume et le fiel des afflictions, un peu de patience. Si je veux guérir votre orgueil par la confusion, ne vous en prenez pas au médecin, c'est la nature du mal qui demande ce remède... Disposez-vous à recevoir mes grâces dans toutes les occasions, et ne regardez pas tant ce qu'elles vous coûtent à accepter, que ce qu'elles valent, et ce qu'il m'en a coûté pour vous les procurer.

[1] *S. Luc.* x.

[2] Sana me Domine, et sanabor, salvum me fac, et salvus ero. *Jerem.* XVII.

TROISIÈME POINT.

JÉSUS COMMUNIQUE SES GRACES SELON LA DISPOSITION DE CEUX QUI LE REÇOIVENT.

Il est certain que la distribution des grâces ne se fait pas à tous avec une égale abondance dans le saint-Sacrement ; et quoique cette source soit ouverte indifféremment à tous, néanmoins elle coule bien plus abondamment pour les uns que pour les autres. La cause de cette diversité n'est pas que les maladies soient différentes, et que les plus grandes soient toujours les plus difficiles à guérir, non, ce n'est pas cette raison ; mais ce qui cause une si grande inégalité dans les malades et dans l'usage des remèdes, c'est la disposition qu'ils y apportent. Car, de même que Notre-Seigneur, aux jours de sa vie terrestre, faisait moins de miracles en certains lieux que dans d'autres, à raison de l'incrédulité des habitants, comme il arriva à Nazareth, qui était son propre pays [1], ainsi nous voyons que la mauvaise disposition, que nous apportons à l'usage des sacrements en fait tarir les grâces et en arrête le cours; de sorte que nous en recevons peu de force, de lumière et d'assistance. Or, cette inefficacité vient principalement du peu de désir que nous avons de guérir ; et le désir nous manque, parce que nous ne comprenons pas assez la grandeur ni le danger de nos maladies ; ou bien si nous avons le désir de guérir, nous manquons dans la manière d'user des moyens qui nous sont appliqués. Nous ne voulons pas croire le médecin, nous voulons qu'il nous prescrive des remèdes à notre gré. Quand il ordonne le vin, nous demandons de l'huile ; qu'il y applique l'huile, nous demandons le vin ; c'est la plainte qu'il fait par la bouche de son prophète : Lorsque je me disposais à guérir Israël, Ephraïm a montré son mauvais naturel, et Samarie a fait éclater sa malice [2]. Que veut dire cela, sinon

[1] Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem illorum.

[2] Cum sanare vellem Israel, revelata est iniquitas Ephraim et malitia Samariæ. *Osee* VII.

qu'au lieu de recevoir la santé, une âme mal disposée ne fait qu'aigrir son mal par les remèdes, et ce qui n'était qu'une légère faute dans son origine, prend de notables accroissements. Son imperfection se tourne en péché, et le péché en malice, la malice en obstination, en châtiment et en délaissement ; c'est une Babylone qu'on abandonne, parce qu'elle ajoute, à sa première faute, une ingratitude manifeste contre son médecin [1].

Car n'est-il pas déraisonnable qu'un malade fasse la leçon au médecin qui le gouverne ? qu'un ignorant prescrive des lois et des règles à ceux qui sont habiles, pour leur apprendre leur métier !... Et vous voulez que Jésus-Christ passe par où il vous plaît, et qu'il vous traite à votre fantaisie ! Que ne vous laissez-vous gouverner ? Que ne vous fiez-vous en lui ? quel sujet avez-vous de craindre ?... Si vous voulez des assurances, tenez, voilà son corps et son âme qu'il vous donne pour ôtage de sa fidélité et pour gage de son amour ; il consent, s'il vous fait quelque mal, que vous en tiriez vengence sur ce qu'il a plus cher et de plus précieux; il se met lui-même entre vos mains, afin que vous en tiriez raison !... Mais hélas ? quel mal vous pourrait faire celui qui est la bonté même ?... Ingrat que vous êtes, vous n'hésitez pas à abandonner votre corps entre les mains d'un homme qui y applique le fer et le feu, et vous craignez de mettre votre âme entre les mains de Jésus-Christ, qui met son corps et son âme entre les vôtres !... O mon Sauveur, brûlez, tranchez, coupez, usez de tous vos droits sur mon âme et sur mon corps ; je les confie à votre bonté, et tout ce qu'elle fera ne peut être que très-bien fait.

[1] Curavimus Babylonem et non est sanata, derelinquamus eam. *Jerem.* LI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Bienfaits de Jésus pendant sa vie sur la terre.

Que de gens accouraient de toutes parts, pour venir trouver Notre Seigneur et lui demander la guérison de leurs infirmités corporelles ! et que peu de personnes s'adressaient à lui pour leurs maladies spirituelles ! On ne voit dans tout l'Evangile qu'une femme pécheresse qui soit venue pour demander la guérison de ses péchés ; et néanmoins ce qu'il désirait uniquement, c'était guérir et sauver les âmes ?.. Mais c'est à quoi le monde pense fort peu ; car il n'en ressent pas le mal comme dans les maladies du corps, et il ne se conduit que par les sens. Cependant, ce bon Jésus était si porté à les secourir, que comme il voyait dans l'âme de ceux dont il guérissait le corps, quatre grandes plaies mortelles que le péché originel y avait faites, dans l'entendement, dans la volonté, et dans les deux appétits, il ne laissait aller personne qu'il n'y appliquât quelque remède, et s'il n'opérait heureusement, c'était uniquement la faute de celui qui le recevait.

Ah si le monde se fût rendu digne de ses biens, que le monde eût reçu de biens !... Mais mon Dieu, permettez-moi, s'il vous plaît, que je vous demande pourquoi il fallait que le monde se rendît plus digne et mieux disposé à recevoir vos biens, et en profiter, vu que vous lui avez fait une si grande grâce que de venir sur la terre, sans qu'il en fût nullement digne!—Mon fils, apprends bien cette réponse, et te l'applique souvent. Ce n'est pas pour les premières grâces que je fais aux personnes que je requiers leur disposition, ou que je me plains de leur indignité ; mais c'est que quand j'ai fait une faveur à quelqu'un, sans son mérite; je veux alors qu'il se dispose aux autres grâces par le moyen de la première, faute de quoi je suis contraint de les lui refuser; et c'est à quoi tu m'obliges souvent, à mon grand regret et à ta grande perte....

DEUXIÈME POINT.

Ses bienfaits par le moyen du saint-Sacrement.

Comme c'est le même Seigneur et Sauveur des âmes qui était jadis avec les Juifs, qui est maintenant avec nous au saint-Sacrement, aussi est-ce le même cœur, et la même bonté pour nous faire du bien. Et comme nous sommes frappés dans les quatre parties de notre âme,

aussi bien que ces gens-là, c'est pour y remédier qu'il s'est fait notre nourriture et notre remède. C'est par la considération de ce profond mystère, et par la communion, qu'il éclaire notre entendement des plus belles vérités concernant notre salut et notre perfection. C'est là qu'il excite notre volonté à se retirer du mal et à se porter au vrai bien, et qu'il règle tellement les deux appétits entre les complaisances et les répugnances qu'ils ont pour les biens et les maux sensuels, qu'ils savent s'abstenir et souffrir autant qu'il faut, pour laisser agir la raison et la grâce. C'est faire du bien que cela, puisque sans cela il ne se fait aucun bien, et puisque c'est par ce moyen que tout le bien se fait...

Mon âme, quel est ton état ? Comment te trouves-tu dans les prospérités ou les adversités ? Que crains-tu ? que veux-tu ? que disent les passions ?... Si tu te trouves mieux, rends grâce en ce moment au très-saint-Sacrement ; car tu lui en as l'obligation. Que si tu sens encore le mal de tes plaies, dis à ton médecin, mais dis-le de bon cœur ! O mon Dieu ! celui que vous aimez est encore malade !...

TROISIÈME POINT.

De la disposition qu'il faut avoir pour recevoir ces bienfaits.

Si le médecin et le remède n'étaient pas aussi puissants qu'ils le sont, il faudrait dire que c'est la force du mal, qui empêche le malade de guérir ; mais quelque mal que ce soit, puisque le remède est plus fort, il faut dire que c'est la faute du malade, qui ne veut pas guérir. Le médecin prescrit une chose, le malade en veut une autre ; ce n'est pas pour se bien porter que cela. Mais à qui en est la faute, à qui appartient-il d'ordonner et d'obéir ? à qui est-ce de mettre l'huile ou le vin sur les plaies, sinon au Samaritain ? et vous ne voulez pas en laisser la disposition à votre Jésus !... Quand il ordonne quelque peu d'amertume, vous voulez des douceurs. Eh quoi ! en savez-vous plus que lui ? ne vous fiez-vous pas en lui ? tenez, voilà son corps et son âme en gage ; si vous craignez qu'il vous fasse du mal, prenez-vous-en à lui-même, il vous en laisse la disposition.

Il est aussi impossible qu'il ne vous aime, et qu'il ne vous fasse du bien dans tout ce qu'il fait, qu'il est impossible que la bonté même n'en fasse. D'où vous devez conclure, qu'après vous être pieusement préparé à recevoir le remède contre les infirmités de votre âme, si vous éprouvez quelque petite peine, c'est pour votre bien. Il ne faut qu'un peu de patience, autrement tous les remèdes ne servent de rien ; s'aigrir contre

le mal, ce n'est pas le guérir ; c'est s'en prendre au médecin, et c'est se mettre en danger d'en être abandonné. Craignez ce mal, et comme il est incomparablement plus grand que celui que vous ressentez dans vos afflictions, que la crainte d'un plus grand mal vous fasse souffrir le moindre, comme un malade souffre tout pour éviter la mort.

MERCREDI.

DES PERSÉCUTIONS DONT LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR A ÉTÉ TRAVERSÉE, ET QUI SONT TOUS LES JOURS RENOUVELÉES AU SAINT-SACREMENT.

Les Pharisiens s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de le perdre. Jésus connaissant leurs mauvais desseins se retira, afin que cette prophétie d'Isaïe fût vérifiée : Voici mon serviteur bien-aimé, dans lequel mon âme prend une extrême complaisance ; je ferai reposer mon esprit sur lui ; il annoncera la justice aux nations, il ne sera point ami des disputes, on ne l'entendra point crier dans les places publiques, il ne brisera pas un roseau froissé [1].

Le Sujet n'est pas précisément sur la Passion de Notre-Seigneur, que nous réservons pour la Méditation suivante. Mais comme ce bon Jésus ne laissa pas d'être mal vu et persécuté par ses ennemis, avant même qu'ils eussent la puissance de le faire mourir, ainsi nous pouvons considérer certaines persécutions qu'il souffre au saint-Sacrement, de la part de plusieurs personnes, et de nous-mêmes, si nous n'y prenons garde.

La Fin sera donc d'apprendre à souffrir de bon cœur toutes sortes de persécutions avec Jésus-Christ, plutôt que de lui en causer aucune.

[1] Exeuntes Pharisæi concilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum, Jesus autem sciens, recessit indè.

Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus in quo bene complacuit animæ meæ, ponam Spiritum meum super eum, et judicium gentibus nuntiabit ; non contendet neque clamabit, neque audiet aliquid in plateis vocem ejus, arundinem quassatam non confringet, donec ejiciat ad victoriam judicium, et in nomine ejus gentes sperabunt. *S. Matth.* XII ; *Isaiæ* XLII.

La Forme est en ces trois points :

1° Trois sortes de persécutions éprouvées par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2° Il les éprouve encore au très-saint-Sacrement.

3° Il faut souffrir la persécution avec Notre-Seigneur, plutôt que le persécuter avec les autres.

PREMIER POINT.

TROIS SORTES DE PERSÉCUTIONS ÉPROUVÉES PAR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Il semble que les persécutions sont nées avec notre Sauveur; mais elles n'ont pas fini avec sa vie. S'il fut poursuivi dès sa naissance, il fut encore plus furieusement outragé à sa mort. Mais ce n'est pas le moment de considérer ici, ni le commencement, ni la fin de sa vie; il suffit de se représenter les persécutions qu'il a souffertes, pendant qu'il vivait au milieu des hommes, et on peut en remarquer de trois sortes.

Premièrement, les Pharisiens qui étaient ses ennemis, et qui ne pouvaient goûter sa doctrine, ni supporter l'éclat de sa réputation, le contrecarraient ouvertement.

Secondement, ses plus proches parents, ses alliés et ses concitoyens, desquels il devait attendre plus d'amitié et de sympathie, l'ayant vu si souvent travailler avec son père nourricier, saint Joseph, comme un simple artisan, se scandalisaient de le voir prêcher [1]. Que si quelques-uns le considéraient comme un prophète ou un docteur, ils se scandalisaient de le voir si humble, si condescendant; le mépris qu'ils concevaient pour sa personne rejaillissait sur sa doctrine, et ils en vinrent jusqu'à vouloir le jeter du haut d'un précipice [2].

En troisième lieu, les personnes indifférentes, qui n'étaient pas si intéressées que les premières, ni si dénaturées que les autres, ne laissaient pas de s'opposer fortement aux effets de son Evangile, parce qu'elles résistaient à sa grâce, et le privaient

[1] Et scandalizabantur in illo. *S. Marc.* VI.

[2] *S. Luc.* IV.

du fruit de leur conversion, pour laquelle il faisait tant de voyages, et souffrait tant de fatigues. Cependant il passa trois ans parmi ces sortes de personnes, avec tant de patience et de douceur, qu'il ne leur dit jamais une mauvaise parole pour les offenser, ou pour se venger des mépris injurieux qu'il endurait tous les jours de leur part. Que si quelquefois il les reprenait, et les réprimandait sévèrement, ce n'était point par un sentiment de vengeance, mais par le mouvement d'une sincère charité qui ne respirait que leur bien, malgré tout le mal qu'ils lui faisaient[1].

Cette douceur est si remarquable, que le Saint-Esprit semble n'avoir jamais rien dit de plus doux, que les paroles dont il se sert pour la représenter par la bouche d'Isaïe. Aussi ont-elles été rapportées par un des Evangélistes, et il sera à propos de les méditer attentivement aujourd'hui : *Il ne contestera point, et ne haussera point le ton de sa voix, il ne brisera pas même un roseau cassé à moitié*[2]. C'est-à-dire, qu'il ne dira jamais rien pour se défendre, qu'il ne se livrera point à la colère, qu'on ne verra dans sa vie aucun mouvement précipité, mais qu'il sera si paisible et si tranquille, que sa seule patience sera capable de convertir les plus opiniâtres, pourvu qu'ils veuillent bien la considérer. O mon âme, fais ce que ces malheureux ont négligé de faire ! Considère la douceur de ton Sauveur, et viens adoucir dans son amour, l'amertume et l'aigreur de ton cœur, qui se tourmente et s'irrite si facilement pour une parole prise en mauvaise part.

Certes, j'ai compassion de vous, ô mon Sauveur! voyant que vous aviez un si vif désir de faire du bien à cette nation aveugle, et qu'elle vous en ôtait tous les moyens. Si vous demeuriez dans le silence, ils demeuraient aussi dans leur malice, faute

[1] Pertulit omnes infirmos eorum, curavit omnes languidos eorum, prædicavit regnum cœlorum, non tacuit vitia eorum, ut ipsa potius eis displicerent, non medicus a quo sanabantur. His omnibus curationibus ejus ingrati tanquam multa febre phrenetici insanientes in medicum qui venerat curare eos, cogitaverunt consilium perdendi eum. S. Aug. *in Psal.* LXV.

[2] Vide suprà.

d'être repris; et si vous vouliez les reprendre, ils en devenaient plus mauvais [1]. Après cela, quel moyen de les aider? Mon fils, n'ai-je pas dit qu'il fallait laisser là ces aveugles, qui tout misérables qu'ils sont peuvent pourtant te procurer un bien, celui de t'éclairer et de te faire rendre sage à leurs dépens? Si tu comprends bien leur malice et ma bonté, regarde auquel des deux tu es le plus semblable; en mettant ces deux choses en regard on les comprend mieux, et jamais les hommes ne paraissent plus méchants, que quand je leur montre mieux cette bonté. Que si je l'ai montrée aux Juifs, en souffrant si patiemment leurs injures, je te le fais encore mieux voir, en te manifestant mes souffrances, pour t'empêcher de tomber dans leur infidélité, ou pour te donner la grâce d'en sortir si tu avais le malheur d'y être tombé.

Est-il vrai, mon Dieu! que ma malice augmente selon la grandeur de votre bonté, si je ne m'en sers pas? Ecoute cet avis, mon âme, il faut être meilleure ou pire, au sortir d'une oraison et d'une communion; et de peur d'être pire, efforce-toi toujours de devenir meilleure....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR ÉPROUVE ENCORE CES MÊMES PERSÉCUTIONS AU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

Ce que Notre-Seigneur souffrit de traverses et de persécutions pendant sa vie, il l'endure encore dans le saint-Sacrement. Car en premier lieu, il a des ennemis qui lui font une guerre ouverte, comme les hérétiques et les infidèles, qui ajoutent le blasphème à leur incrédulité. Quelle patience ne faut-il pas avoir pour souffrir tant d'outrages, et de si cruelles injures?... En second lieu, il a des amis qui l'honorent en apparence, et qui fréquentent la communion; mais ils se scandalisent quand il leur déclare sa doctrine, et qu'il les presse de la mettre en pratique; quand il veut opérer en eux les merveilleux effets de ses grâces; quand il veut les rendre plus humbles, les porter

[1] *S. Matth.* XV.

aux humiliations, à veiller sur leur conscience, à éviter les imperfections et les affections déréglées. Jamais, en effet, il n'entre dans une âme que pour produire ces conséquences surnaturelles. Mais au lieu de trouver certaines âmes disposées à recevoir l'effet de sa grâce, elles sont comme ceux qui voulaient le lier et l'arrêter de peur qu'il n'en fît trop [1]. Leurs cœurs resserrent tant qu'ils peuvent son pouvoir, pour élargir le leur; ils lui font des questions, des reproches, des plaintes, au lieu de le laisser conduire et de le suivre. Ils ne cherchent à s'entretenir avec lui, qu'afin de pouvoir se flatter, qu'ils le visitent et communient souvent; mais au reste, ils veulent être déchargés et dispensés du recueillement et des autres devoirs que demandent ces visites et ces communions. Oh! combien il y a d'âmes de ce genre, qui s'approchent souvent de cette fournaise d'amour, et qui restent cependant insensibles, froides et glacées!...

Enfin, il s'en trouve d'autres qui tiennent le milieu entre ces deux extrémités, qui ne blasphèment pas le saint-Sacrement, comme les hérétiques, parce qu'ils sont fidèles, mais aussi qui n'en font pas grande estime. Comme ils sont libertins, ils lui portent si peu de respect, ils s'en approchent si rarement, ils ressentent si peu les obligations qu'ils ont à Dieu pour ce bienfait, que vous diriez qu'ils le regardent comme une chose indifférente, ou comme une pure cérémonie [2]. Oh! que cette lâcheté causerait d'ennui et de regret dans le cœur de ce charitable Pasteur, s'il en était capable!... Quel triste spectacle pour ses yeux, de voir une si prodigieuse multitude de chrétiens, affamés et languissants dans l'indigence et la misère, sans vouloir se servir des remèdes que sa bonté leur présente tous les jours [3]....

[1] Et cum audissent sui exierunt tenere eum. *S. Marc.* III.

[2] Homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, ingrati, sine affectione, etc. II *Tim.* III.

[3] Quare moriemini, domus Israel? *Ezech.* XVIII.

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. Relinquite infantiam et vivite, et ambulate per vias prudentiæ. *Prov.* IX.

Mais détournez les yeux de dessus les autres, et les arrêtez sur vous-même. Voyons, desquels êtes-vous?... Comprenez-vous la grandeur de ce bienfait?... Fréquentez-vous les sacrements? En faites-vous profit? Ne l'empêchez-vous pas de faire éclater les miracles de sa grâce par le changement de vos mœurs?... Il est vrai qu'il n'est pas moins bon sur ce trône de miséricorde, qu'il ne l'était pendant sa vie; il ne dit rien, quelque injure que vous lui fassiez [1]. Mais quoi? faut-il donc que sa patience provoque votre mépris, et que vous soyez d'autant plus libre pour l'offenser, qu'il vous laisse cette liberté?... Est-ce donc raisonner en chrétien de dire: Parce qu'il m'attend avec patience, je ne me veux point presser de l'aller voir; parce qu'il supporte mes défauts, je ne les veux pas corriger; parce qu'il est prêt à me faire du bien à toute heure, et qu'il tient ses trésors toujours ouverts, je ne veux m'en servir que quand il me plaira!... Que peut-on penser de plus indigne? Eh quoi, mon âme, me laisserais-tu bien dormir et reposer dans cette conscience, qui voit bien qu'elle n'est pas si bonne qu'elle pourrait, et qu'elle devrait l'être, mais qui s'en inquiète peu, parce que son Jésus est bon, qu'il a jusqu'à présent souffert ces libertés [2]? Quoi donc! c'est en vain qu'il nous invite et qu'il nous presse de faire telle chose pour lui, de lui sacrifier cette passion, cette affection déréglée; sous prétexte qu'il est bon et patient, nous resterons dans l'indolence et nous refuserons d'entendre sa voix!... Ah! c'est trop combattre la vérité, et c'est trop de malice, que de s'opposer ainsi à sa bonté... Voyons ce qu'il demande, voyons nos craintes, nos désirs, nos affections, nos attentes, et les vaines prétentions de notre amour-propre; c'est ce qu'il veut ôter de notre cœur: jamais il ne cessera de nous presser, que nous ne les ayons bannis; il faut que nous les chassions de notre esprit, ou qu'il en sorte lui-même, il faut qu'il nous cède, si nous refusons de lui céder. Je te laisse à penser, ô mon âme, si cette vic-

[1] Tacui semper, silui, patiens fui. *Isa.* XLI.

[2] An divitias bonitatis ejus et patientiæ, et longanimitatis contemnis? *Rom.* II.

toire peut être honorable, de dire que ta vanité l'emporte sur tant de grâces, et sur cette si excessive bonté de Jésus-Christ! Ah! Jésus, plutôt mourir mille fois dans ce combat, que de vouloir vivre en résistant à vos tendres invitations!....

TROISIÈME POINT.

IL FAUT SOUFFRIR LA PERSÉCUTION AVEC NOTRE-SEIGNEUR, PLUTOT QUE DE LE PERSÉCUTER AVEC LES AUTRES.

Il est question dans ce dernier point, de faire un choix important qui entraîne après lui de grandes conséquences. De deux choses l'une : ou il faut que vous soyez persécuté par le monde avec Jésus, ou que vous persécutiez Jésus-Christ avec le monde. Si vous écoutez la voix de votre Sauveur, et que vous conformiez votre vie à sa doctrine, quand on verra paraître dans vos actions, des marques de vertu et de perfection, le monde s'en rira, il en fera des railleries, il s'en offensera [1]; c'est ce que vous craignez, et ce qui vous arrête ; vous avez peur qu'on vous plaisante, si vous faites des bonnes œuvres. Cela est fâcheux en effet, mais quel remède?... Si cette crainte vaine vous fait reculer et vous empêche de suivre Jésus-Christ ; si par respect humain vous violez les devoirs de la charité, si vous faites le mondain, de peur de paraître vertueux, et de peur d'être persécuté, savez-vous ce que vous faites?... Vous persécutez Jésus-Christ [2]; car il prend en effet cette façon de vivre pour une persécution. Qui n'est pas de mon parti, dit-il, je le tiens pour ennemi [3]; celui qui s'aime tant qu'il ne veuille rien souffrir pour moi comme j'ai moi-même souffert pour lui, n'est pas digne de moi [4]; celui qui regarde derrière lui après avoir mis

[1] Ambulans recto itinere, et timens Deum, despicitur ab eo qui infami graditur via. *Prov.* XIV ; *S. Joan.* X.

[2] Hic non est Christi servus, sed subsannator et irrisor qui ejus se servum dicit, cui servire dissimulat. S. Aug.

[3] Qui non est mecum, contra me est : et qui non colligit mecum, dispergit. *S. Luc.* II.

[4] Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus. *S. Matth.* X.

la main à la charrue, n'est pas propre pour le royaume de Dieu [1].

Ces paroles ne vous surprennent-elles point? que faites-vous à votre avis, quand vous refusez de suivre les inspirations de la grâce?... Vous lui déclarez la guerre ; vous faites une espèce de divorce avec lui; car, ou il faut qu'il cesse de vous solliciter au bien, ou que vous l'écoutiez, ou que vous le quittiez. Autrement, comme dit un prophète, comment est-il possible que deux hommes aillent de compagnie, s'ils ne sont bien d'accord, ils ne feront pas un long chemin [2]? C'est donc à vous de choisir; voulez-vous être le persécuteur de Jésus-Christ, ou son compagnon dans ses persécutions ? Si vous eussiez été assez heureux pour être un de ses disciples, lorsqu'il vivait dans le monde, et que vous eussiez reçu votre part des affronts qu'on lui faisait, l'eussiez-vous abandonné pour fortifier le parti de ses ennemis de peur de prendre part à ses opprobres ? comme on lit dans l'Evangile, que quelques-uns l'abandonnèrent, se scandalisant au sujet du sacrement de son corps et de son sang, dont il les entretenait [3].... Vous ne l'eussiez jamais fait ; et jamais encore maintenant vous ne consentiriez à une telle lâcheté que de quitter son service, pour plaire à son ennemi, qui est le monde, si vous étiez persuadé qu'il ne vous regarde dans cette lâcheté, que comme son persécuteur. Mais pourquoi ne vous le persuadez-vous pas? Qu'est-ce que résister à Jésus-Christ ? qu'est-ce que combattre sa doctrine ? qu'est-ce que le persécuter, sinon s'opposer à ses volontés, et faire le contraire de ce qu'il désire de vous?...

Ne vous excusez point, il voit tous les déguisements et les artifices du cœur. Allez lire les Ecritures, disait-il à ses ennemis, vous qui croyez qu'elles ont les paroles de vie, et voyez si

[1] Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. *S. Luc.* IX.

[2] Numquid ambulabunt duo pariter, nisi convenerit eis? *Amos.* III.

[3] Ex hoc multi discipulorum abierunt retrò, et jam non cum illo ambulabant: dixit ergo Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire? *S. Joan.* VI.

elles ne parlent pas clairement de moi[1]. Et néanmoins vous pensez avoir raison, et vous alléguez les Ecritures pour vous dispenser de communier plus souvent, ou de profiter davantage de vos communions, ne voulant pas tenir la vie de moi, et y assujettir votre vie sensuelle !...

Appliquez-vous ces paroles, et entendez qu'il vous dit : Mon fils, si vous vous défiez de moi, consultez vos directeurs, lisez tous les livres spirituels, et voyez s'ils ne vous diront pas tout ce que je vous dis au fond de votre cœur?... Que pouvez-vous opposer à tant de témoignages, que votre seule vanité, et la corruption de la nature? Si je vous appelais au martyre et à la croix, vous seriez obligé de me suivre; mais nous n'en sommes pas là ; je désire seulement que vous vous avanciez vers la vie éternelle, par le moyen de la vie spirituelle que je vous communique dans vos communions. Je veux seulement que vous embrassiez une vie douce, tranquille, spirituelle, sainte, parfaitement heureuse ; et vous faites le difficile, et vous préférez la mort à la vie[2], en vivant plutôt selon la sensualité, que selon mon esprit, et ma grâce : cela n'est-il pas honteux et bien digne de blâme !...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des persécutions de Jésus-Christ pendant sa vie.

Si Notre-Seigneur ne manqua jamais d'ennemis et de persécutions, il ne manqua jamais aussi de douceur et de patience pour les supporter ; et la plus grande persécution qu'il souffrait, c'était que ses ennemis s'endurcissaient par le moyen même qu'il leur présentait pour s'amender. S'il n'y eût eu qu'à souffrir les mépris, les calomnies et les autres injures qu'ils lui faisaient, il n'y eût eu que plaisir pour lui à souffrir ; mais parce qu'en l'outrageant, ils se privaient du bien qu'il

[1] Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere, et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me, et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* v.

[2] Elegerunt magis mortem quam vitam, *Jerem.* XIV.

leur présentait, et se perdaient, leur perte lui était plus sensible que leurs outrages. Oh qu'il fallait être mauvais, pour s'opposer à une si grande bonté! oh qu'il fallait être bon, pour supporter tant de contradiction! Mais celui qui, connaissant cette divine bonté et la malice qu'il y a de lui résister, ne laisse pas de s'y opposer, comme s'il n'en connaissait rien, montre bien qu'il est encore plus mauvais, puisqu'il s'oppose à une plus grande bonté. Car c'est une plus grande bonté de Jésus, de s'être mieux fait connaître à nous qu'aux Juifs; et aussi c'est une plus grande malice de l'âme, d'abuser de toutes ces connaissances. Mon âme, c'est dans l'oraison qu'elles se donnent, et c'est hors de l'oraison qu'on en abuse; remarque bien pour ta part où? comment?... et tache d'y pourvoir?...

DEUXIÈME POINT.

Persécutions qu'il souffre au saint-Sacrement.

Si nous réfléchissons que trois sortes de personnes persécutaient Notre-Seigneur pendant sa vie, nous verrons qu'il y en autant qui s'opposent à ses sacrements et à ses grâces. Mais comme le danger de ceux qui méditent sur les autres personnes, c'est de s'y arrêter si longtemps, qu'il n'en reste point pour penser à soi-même; évitez ce péril, rentrez en vous-même, après être un peu sorti dehors, et après avoir considéré comment les uns ne croient pas le saint-Sacrement, et s'en moquent; comment d'autres le croient et s'en approchent souvent, mais résistent aux effets et aux grâces de ce sacrement, ne trouvant pas bon qu'il les porte aux humiliations, aux souffrances et à un entier changement de vie, et qu'il leur en présente des occasions; ils voudraient qu'il les laissât vivre un peu plus librement et sans tant de réserve. D'où vient que les autres ne s'en approchent pas si souvent, de peur d'être obligés à la dévotion qu'il faut y apporter, et de peur que cette dévotion ne les prive de quelque contentement sensuel? ils tiennent pour chose indifférente de communier, ou de ne pas communier, d'être dévot, ou de ne l'être pas; de vivre par caprice ou par vertu.

Qu'en dites-vous? desquels êtes-vous? Ne vous reconnaissez-vous point parmi quelqu'une de ces trois sortes de gens qui persécutent ainsi Jésus-Christ en méprisant ses grâces? Si vous vous y reconnaissez, sortez-en au plus tôt; que si vous ne vous trouvez en aucune de ces trois sortes d'opposants, prenez garde que vous n'en fassiez une quatrième, qui comprend ceux qui sont fort clairvoyants sur la conduite des autres et très-aveuglés

sur leurs défauts. C'est au sujet du sacrement et de la communion, que l'Apôtre disait, que si nous nous examinions et nous jugions sainement de nos fautes, nous en aurions une telle confusion que Dieu s'en contenterait, sans nous juger et nous condamner davantage [1]. Mais tandis qu'on s'arrête à penser aux fautes d'autrui, sans prendre connaissance des siennes, on fait souvent un plus grand mal, que n'est celui qu'on voit chez les autres. C'est pour le moins une distraction assez notable en l'oraison, que de penser aux personnes qui se présentent, sans s'occuper de penser à soi-même.

TROISIÈME POINT.

Il faut plutôt souffrir avec Notre-Seigneur que de le persécuter avec les autres.

Si vous êtes de ceux qui s'opposent en quelque façon que ce soit au bon Jésus, et qu'il vous presse de vous en retirer; vous craindrez peut-être quelque peine, ou quelque respect humain qui vous persécutera, si vous ne vivez à sa mode, ou si vous menez une vie bien plus retirée. Eh bien, que cela soit, que le monde se moque un peu de vous; lequel aimez-vous mieux des deux, ou de persécuter votre Jésus, avec ceux qui s'opposent à ses desseins et à ses grâces, ou de souffrir avec lui leurs persécutions? Voyez, choisissez : car il faut l'un ou l'autre ; il n'y a point de milieu, il se faut déclarer, et c'est maintenant que Jésus vous inspire de vous décider et de choisir le bon parti ; de sorte que si vous n'acceptez l'offre par crainte d'endurer quelque peine, vous le persécutez à cette heure, et dans ce moment même où vous résistez à ses inspirations et à ses grâces, et où vous leur préférez le monde et vos caprices. Qu'y a-t-il à hésiter après-cela?... Que conclurez-vous maintenant pour l'avenir, après avoir reconnu si visiblement ce que vous devez faire?...

[1] Cor. II.

JEUDI.

OCTAVE DU SAINT-SACREMENT, DE LA PASSION, DE LA MORT ET DE LA SÉPULTURE DE NOTRE-SEIGNEUR REPRÉSENTÉES AU SAINT-SACREMENT.

Il a été offert, parce qu'il l'a voulu; il n'a pas seulement ouvert la bouche pour se défendre, mais comme une brebis il s'est laissé conduire à la mort, et comme un agneau innocent, qu'on dépouille de sa toison, il n'a pas dit un seul mot pour se plaindre [1].

Le Sujet est suffisamment expliqué par le texte qu'on vient de lire.

La Fin doit être, d'apprendre à se rafraîchir et à se rappeler tous les jours avec un sentiment profond de piété, le souvenir de Jésus-Christ souffrant, mourant sur la croix, et reposant dans le tombeau, surtout lorsqu'on fréquente le très-saint-Sacrement, qu'on entend la Messe et que l'on communie.

La Forme est en ces trois points.

1° Passion de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

2° Mort de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

3° Sépulture de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

PREMIER POINT.

PASSION DE JÉSUS-CHRIST REPRÉSENTÉE AU SAINT-SACREMENT.

Notre-Seigneur a fait tant de cas de la Passion qu'il avait soufferte une fois pour l'honneur de son Père, et pour notre salut, qu'il a voulu en conserver le souvenir, par le miracle perpétuel de sa présence dans le saint-Sacrement; afin de vivifier lui-même la mémoire d'un si grand sacrifice, et de la rendre plus salutaire aux hommes [2]. En effet, ce n'est pas assez d'y penser froidement et avec tiédeur, il veut que nous en conservions une image vive, forte et puissante, comme il est plein de

[1] Oblatus est, quia ipse voluit, et non aperuit os suum, sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se, obtumescet, et non aperiet os suum. *Isa.* LIII.

[2] Hoc sacramentum instituit tamquam Passionis suæ memoriale perenne. D. Thom.

vie dans le saint-Sacrement, pour nous en laisser une vive et puissante représentation. Ce qu'il fait en trois manières.

Premièrement, par la matière du Sacrement ; car comme le pain est fait de plusieurs grains de froment moulus et pétris ensemble, et comme on exprime le vin de plusieurs grappes foulées dans le pressoir ; de même le corps du Fils de Dieu a été comme brisé dans sa Passion, et son sang tiré de tous les vaisseaux de son corps, par la violence des fouets, des épines et des clous.

Secondement, dans la consécration ; en effet, comme l'hostie étant rompue après la consécration, ou si par malheur et par quelque sacrilége elle était jetée par terre et foulée aux pieds, il n'y aurait que les espèces qui recevraient de l'altération, quoique l'injure rejaillisse sur le corps de Notre-Seigneur ; de même dans la Passion, l'humanité sainte recevait toutes les plaies, sans que la divinité en ressentît de la douleur, puisqu'elle n'est pas capable d'en éprouver, quoiqu'elle ne laissât pas de prendre part à l'injure qui était faite à la nature qu'elle avait épousée.

En troisième lieu, la consommation de l'hostie est encore une figure évidente de la Passion, et voici comment : de même que les espèces s'altèrent et se corrompent par la chaleur de l'estomac qui les reçoit, et que par ce moyen l'âme demeure remplie de grâce ; ainsi l'humanité sainte du Fils de Dieu se consommant sur la croix, nous a tellement enrichis de ses mérites, qu'il n'y a point de saint qui ne doive sa sainteté et sa gloire au mérite de la croix et de la mort de Jésus-Christ. O Sauveur de nos âmes, qui nous avez laissé cet admirable Sacrement, comme une vive image de votre Passion, faites-nous la grâce de célébrer la mémoire de votre corps et de votre sang, avec tant de respect et d'amour, que nous puissions sans cesse goûter les fruits de notre rédemption, qui vous a coûté tant de travaux et de tourments [1].

[1] Deus qui nobis sub sacramento mirabili Passionis tuæ memoriam reliquisti, etc. *Oraison du Saint-Sacrement.*

DEUXIÈME POINT.

LA MORT DE JÉSUS-CHRIST REPRÉSENTÉE AU SAINT-SACREMENT.

Pour ce qui regarde sa mort, elle y est aussi représentée de trois façons. Premièrement, par la destruction du pain, dont la substance périt,et dans lequel il ne reste que de faibles accidens, qui demeurent pour servir de voile au mystère qui s'opère par la vertu des paroles sacramentelles[1]. Ainsi le Fils de Dieu étant mort sur la croix, il était vrai de dire que cet homme n'était plus, parce que le tout se détruit par la séparation de ses parties, quoiqu'elles ne soient pas elles-mêmes anéanties.

En second lieu, cette séparation mystérieuse, qui se fait sur l'autel où le corps est mis d'une part, par la force des paroles, et le sang de l'autre, quoiqu'en effet le corps ne soit pas sans le sang, ni le sang hors du corps. Cependant, parce qu'en vertu de la consécration, les paroles ne mettent sous l'hostie précisément que le corps, et les autres parties qui composent ce tout admirable ne s'y retrouvent que par compagnie ; c'est une représentation aussi vive qu'elle peut l'être, de la séparation réelle et effective qui se fit du sang et du corps de Jésus-Christ sur la croix, lorsqu'il y eut perdu la vie,qui a pour ainsi dire son principe et sa substance dans le sang.

Enfin, la consommation des espèces est encore une représention de la mort de Notre-Seigneur. Dans cet auguste sacrement, il est vivant; ne peut-on pas avec raison dire qu'il y meurt,tout en nous vivifiant, lorsque les saintes espèces sont consommées. Auparavant il était réellement et substantiellement dans l'hostie; or l'hostie consommée, il a passé spirituellement dans l'âme du prêtre qui sacrifie ou du fidèle qui communie, mais en vérité, il n'est plus sous ces espèces devenues alors comme un corps sans âme. C'est à proprement parler une cessation de

[1] Mortem Domini annuntiabitis. I *Cor.* II.
Id est commemorabitis.

vie que de cesser d'être présent dans l'hostie, comme il y était vivant et vivifiant ; et cette cessation de vie est une espèce de mort, aussi véritable qu'il est vrai que la mort n'est qu'une cessation de la vie. Oui, cette présence réelle, qu'il cesse d'avoir sous le voile du sacrement, nous représente sa mort; surtout si l'on considère qu'il la perd en qualité de victime, par la consommation d'un véritable sacrifice, qui n'est en rien différent du sacrifice de la croix, si vous regardez le prêtre, la victime et la fin de cet holocauste, qui est la gloire de Dieu, et le salut des âmes [1]. Il n'y a qu'une seule différence, c'est que le sacrifice n'a été sanglant qu'une fois. Mais pour ne l'être pas maintenant, il n'en est pas moins véritable ; de sorte qu'il est vrai de dire que Jésus-Christ meurt encore mille et mille fois tous les jours, en la manière toutefois dont il est capable de mourir, cessant de vivre de sa vie sacramentelle. Grand Dieu auquel ce sacrifice est offert, que vous êtes adorable !... Sauveur de nos âmes, qui vous présentez en holocauste pour rendre un honneur continuel à ce grand Dieu, que vous êtes aimable !... O mort de mon Sauveur, que ne puis-je vous imiter ! Ah mon doux Jésus ! si pour reconnaître votre mort, tant de fois renouvelée pour moi, je pouvais au moins mourir une bonne fois pour votre amour !...

TROISIÈME POINT.

LA SÉPULTURE DE NOTRE-SEIGNEUR REPRÉSENTÉE AU SAINT-SACREMENT, EN TROIS SORTES.

Quand vous considérez Jésus-Christ caché dans l'hostie, ou que vous adorez l'hostie enfermée dans le tabernacle où elle réside, ou bien dans la poitrine de celui qui communie, cette hostie, ce tabernacle, cette poitrine, ne sont-ce pas autant d'images de son tombeau ? Qui ne prendrait ces espèces pour le suaire qui l'enveloppe, et cette poitrine pour le sépulcre où

[1] Hujus sacrificii caro et sanguis ante adventum Christi per victimas similitudinum promittebatur : in Passione Christi per ipsam veritatem reddebatur : post Ascensum Christi per sacramentum memoria celebratur. S. Aug. XX *contra Faust.* XXI.

il repose?... Il semble qu'il n'y a point de différence, sinon que le tombeau du fils de Dieu fut taillé dans la roche, tout exprès pour servir de monument au Sauveur du monde, et préparé avec un grand amour. Mais hélas ! il n'y a que Jésus-Christ seul, qui sache combien il est mal reçu, et encore plus mal conservé par ceux qui le reçoivent. S'il trouvait en nous d'autres indispositions que les défauts naturels, il n'aurait pas grande peine à souffrir nos maladies corporelles, ni l'infirmité de notre santé; il n'aurait point horreur d'entrer dans un corps couvert de lèpre au dehors, ou plein de pourriture au dedans ; mais ce qu'il ne peut souffrir qu'avec une extrême aversion, c'est l'orgueil et les dérèglements de notre cœur [1]. On respecte tant les reliques des saints, qu'il n'y a point de matière assez riche, ni assez précieuse, pour leur servir de châsses et de vaisseaux. Si quelque partie de l'hostie était tombée à terre, avec quel respect ne la relèverait-on pas ? Cependant, quand cela n'arrive que par accident, et qu'il n'y a rien de la faute du prêtre, le bon Jésus ne s'en offense point ; mais descendre dans un cœur de terre, souillé d'impuretés et de vices, c'est ce qu'il a en horreur, c'est ce qu'il fuit, et ce qu'il déteste, comme une demeure empoisonnée [2].

En effet, s'il nous restait quelque sentiment de piété, nous ne devrions jamais paraître devant lui, avec le moindre désordre dans l'âme. Et que sera-ce donc non-seulement de le visiter, mais de le faire entrer dans nos poitrines, sachant bien que notre cœur est immonde et souillé de mauvaises affections, qui non-seulement empêchent qu'il ne s'unisse avec nous, mais qui rendent encore cette divine nourriture comme inutile et dangereuse ? Et puis, si nous sommes obligés d'être ensevelis avec Notre-Seigneur [3], quelle autre sépulture de-

[1] Laboravi sustinens. *Isa.* I.

[2] Certes il serait juste qu'en la sainte présence de votre divinité nulle pensée indécente ne se présentât à moi et qu'aucune créature ne m'occupât. *Imitat.* liv. IV, ch. I. P. 5.

[3] Consepulti sumus cum illo. *Rom.* VI.

mande-t-il que la mort et le tombeau de nos passions et de nos désordres?...

Que je serais heureux, mon Sauveur, si je n'avais que cette unique passion, de n'en avoir point du tout, afin de voir mon cœur enseveli avec le vôtre ! C'est la prière que je vous fais maintenant, vous suppliant de m'imprimer ce désir encore plus avant dans l'âme, autant de fois que je m'approche des autels pour vous recevoir, ou que je médite les saints mystères de votre Passion, de votre mort, et de votre sépulture. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La Passion de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

Si vous considérez bien la matière, la consécration et la consommation de la sainte hostie, vous y verrez de quoi vous souvenir de la Passion de votre bon Jésus. Mais ne vous contentez pas de vous en souvenir, prenez des affections conformes. Qu'eussiez-vous ressenti au pied de la colonne ou de la croix, le voyant attaché et y souffrant, comme vous savez qu'il a souffert?... Que ressentez-vous le jour du grand vendredi, après une prédication ou une méditation bien faite? Eh bien, le voilà encore comme s'il était sur la croix!... Le voilà qui vous prêche lui-même sa Passion. N'en avez-vous point de sentiment? Vous ne le voyez pas souffrir, dites-vous; et quand vous ne l'eussiez pas vu parmi les ténèbres et la foule du peuple lorsqu'il souffrait, et que vous eussiez seulement su qu'il souffrait, n'était-ce pas assez pour vous émouvoir comme si vous l'eussiez vu? Et quand même vous eussiez pu le voir, vous n'eussiez pas eu le cœur d'arrêter votre vue sur un objet si lamentable, ou votre âme se serait brisée de douleur et de compassion. Ne vous excusez donc point sur ce que vous ne le voyez pas....

Mais peut-être que vous direz qu'il n'est pas maintenant dans un état de souffrance, et qu'ainsi vous ne pouvez pas éprouver ce que vous auriez éprouvé si vous l'aviez vu souffrir. Eh quoi! faut-il pour vous attendrir que Jésus soit encore crucifié?... Faut-il qu'il souffre en vérité, ou qu'autrement vous n'ayez point de véritable affection pour lui? O cœur

endurci! Eh bien, si vous ne savez pleurer que ceux que vous voyez dans les souffrances, apprenez pour le moins à l'aimer, à le remercier et à l'imiter: car c'est bien assez d'avoir souffert une fois ce qu'il a souffert à votre occasion, pour l'aimer, le remercier et l'imiter.

DEUXIÈME POINT.

La mort de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

C'est bien plus; non-seulement l'Eucharistie représente la Passion du Sauveur de nos âmes, mais encore sa mort. Le même sacrifice qui s'est fait une fois sur la croix, se continue tous les jours sur nos autels, et comme Jésus perdit sa vie naturelle étant consommé dans les supplices, aussi perd-il son être sacramentel, étant consommé dans nos poitrines! Oh! que l'amour est ingénieux!... Ce fidèle amant de nos âmes ayant pris la vie humaine ne la pouvait donner qu'une fois, mais il a trouvé une autre vie, qu'il peut prendre tous les jours, et donner autant de fois qu'il la prend et qu'il la laisse. Ainsi c'est tous les jours qu'il meurt mille et mille fois, comme c'est tous les jours que mille et mille fois il renouvelle sa vie... Ne serais-tu pas heureuse, mon âme, si tu avais le moyen de mourir ainsi quelquefois pour celui qui meurt si souvent pour ton amour?... Courage, tu en as le moyen, tu as une vie sensuelle que tu peux autant de fois donner et consacrer à ton bien-aimé, que tu en empêcheras les effets. La mortification est une mort, et si tu veux te mortifier, tu peux mourir. Ne serais-tu pas maintenant malheureuse, si le pouvant, tu ne le voulais pas?

TROISIÈME POINT.

La sépulture de Jésus-Christ représentée au saint-Sacrement.

Après la mort suivit la sépulture; ce fut dans un sépulcre de pierre qu'il fut enseveli, et c'est votre cœur qui lui sert de tombeau. Ce cœur a sur la pierre l'avantage d'être vivant, tandis qu'elle était insensible; mais la pierre était neuve en son ouvrage et nette en sa matière. Oh! bien préférable à l'autre! puisque Notre-Seigneur fait tant de cas de cette netteté, qu'il aimerait mieux être mort et enseveli dans une pierre morte et pure, que d'être vivant dans un cœur vivant qui ne fût pas bien pur! Mais voulez-vous faire mieux? Voulez-vous dresser un monument plus glorieux à votre Sauveur que celui d'une pierre! Soyez pur, comme vous le pouvez être, car la pureté d'un cœur vivant lui plaît encore davantage que la netteté d'une pierre insensible.

VENDREDI.

VIE GLORIEUSE DE JÉSUS-CHRIST, SA RÉSURRECTION, SON ASCENSION ET SON RÈGNE ÉTERNEL DANS LES CIEUX, REPRÉSENTÉS DANS LE SAINT-SACREMENT.

Vraiment vous êtes digne, ô grand Dieu, souverain monarque du monde, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance.

Il mérite bien, cet Agneau qui a été immolé, que tout le monde connaisse et révère sa puissance, sa divinité, sa sagesse, sa force et sa gloire[1].

Le Sujet nous fait voir la vie glorieuse de Jésus représentée au très-saint-Sacrement selon les trois états de gloire dans lesquels on peut la considérer; c'est-à-dire : la gloire de sa Résurrection, de son Ascension et de son règne dans les cieux.

La Fin est d'honorer l'état glorieux de Jésus-Christ figuré dans le saint-Sacrement.

La Forme est en ces trois points :

1° Gloire de sa Résurrection.

2° Gloire de son Ascension.

3° Gloire de son règne éternel dans les cieux.

PREMIER POINT.

GLOIRE DE LA RÉSURRECTION REPRÉSENTÉE AU SAINT-SACREMENT.

Quel magnifique spectacle de voir le roi d'Israël au jour de sa Résurrection? et qu'il parut glorieux en sortant plein de vie de son tombeau [2]. Il fut glorieux à raison du triomphe qu'il remportait sur la mort, le monde, les démons et sur le péché; glorieux dans son corps revêtu des qualités des corps ressuscités, impassible, incorruptible, immortel; glorieux en son âme, dont la félicité s'accrut, parce qu'elle put alors rompre les barriè-

[1] Dignus es Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem, et virtutem. Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem et gloriam et benedictionem. *Apoc.* IV et V.

[2] Quam gloriosus fuit hodie Rex Israel. I *Reg.* VI.

res qui l'avaient jusques là enfermée dans la partie supérieure de l'esprit, et glorifier le corps qu'elle animait. Oh que c'est donc à bon droit qu'il est appelé roi de la gloire et des vertus [1], puisque la résurrection a été accompagnée de tant de gloire et de puissance !...

Mais si nous considérons combien il est glorieux dans le saint-Sacrement, nous verrons d'admirables rapports entre l'un et l'autre mystère! C'est ici qu'il triomphe de la mort, car il est vivant et mourant tout ensemble ; qu'il triomphe du monde, car toutes les puissances de la terre ne pourraient lui ôter la vie, ni toute la malice des hommes éteindre sa charité ; qu'il triomphe du péché, car c'est ici que le péché perd entièrement la force de son venin ; et enfin qu'il triomphe du démon, car il n'est rien qui inspire plus de frayeur aux démons que la sainteté de ce mystère. Disons-lui donc avec David, ce que nous lui aurions dit au jour de sa résurrection : Levez-vous, Seigneur, afin que tous vos ennemis se dissipent et prennent la fuite [2].

C'est ici que son corps est plein de gloire dans un état d'incorruptibilité, d'impassibilité, d'immortalité et de félicité ; et partant il est encore raisonnable de dire, aussi bien sur la terre que dans le ciel : Il est digne, cet agneau qui a été immolé, de recevoir toute sorte d'honneur et de gloire [3]. Admirez sa grandeur, prenez part à sa joie, soyez saintement étonné et ravi de voir qu'il vous appelle à la participation de sa gloire et de son bonheur [4], autant que vous en êtes capables. Mais étonnez-

[1] Quis est iste Rex gloriæ ? Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio. Attollite portas, etc. Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ. *Psal.* XXIII.

[2] Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus. Sicut deficit fumus, deficiant, sicut fluit cera a facie ignis, sic peccatores pereant a facie Dei. Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei. *Psal.* LXIV.

[3] *Apoc.* IV. supra.

[4] Non aliud agit participatio corporis et sanguinis Christi quam ut in id quod sumimus transeamus : et in quo mortui et consepulti, et conresuscitati sumus, ipsum per omnia, et spiritu, et carne gestemus. S. Leo serm. XIV *de Pass. Dom.*

vous encore davantage de votre stupidité, vous qui dédaignez de si glorieux avantages.

Est-il possible que des esprits si passionnés pour l'honneur méprisent une si haute gloire? d'où vient cela? C'est qu'ils aiment mieux la gloire des hommes que celle de Dieu. O honte et lâcheté de nos cœurs!... Orgueilleux, ton péché n'est pas d'aimer la gloire : mais d'aimer la vaine gloire et de dédaigner la gloire véritable et éternelle [1].

DEUXIÈME POINT.

GLOIRE DE SON ASCENSION.

Qu'il était admirable de voir le roi d'Israël au jour de son Ascension et qu'il parut glorieux en ce jour [2]! Considérez attentivement la gloire et la pompe de son triomphe, lorsqu'il retourne à son Père, et qu'il emporte au ciel les dépouilles de la terre; remarquez comment il s'élève de terre par sa propre puissance; comment il se dérobe aux yeux de ses Apôtres par le moyen d'une nuée qui lui sert de char de triomphe [3]; comment il pénètre dans les cieux traversant tous les chœurs des anges pour prendre place à la droite de son Père, pendant que ces esprits bienheureux lui donnent mille louanges et mille bénédictions : enfin, comment il nous ouvre les cieux et nous en confirme la possession [4]. Réfléchissez ensuite sur le très-saint-Sacrement et vous verrez qu'il est une vive peinture de la gloire, non-seulement de sa Résurrection, mais encore de son Ascension [5].

Une nuée le cache aux yeux de ses disciples lorsqu'il monte au ciel; et dans le saint-Sacrement les saintes espèces lui ser-

[1] Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei. *S. Joan.* XII.

[2] Quam gloriosus fuit hodie Rex Israel!

[3] Videntibus illis elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum. *Act.* I.

[4] Vado parare vobis locum : Et si abiero, et præparavero vobis locum, iterum venio, et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis. *S. Joan.* IV.

[5] Quis fidelium habere dubium possit, in ipsa immolationis hora, ad sacerdotis vocem cœlos aperiri, in illo Jesu Christi mysterio Angelorum choros adesse, summis ima sociari terrena cœlestibus jungi, unumquoque ex visibilibus atque invisibilibus fieri? S. Greg. IV *Dial.* LVIII.

vent de voile, pour nous dérober sa vue. Là il se fit un concert des chœurs des anges et des apôtres, pour le louer et pour célébrer son triomphe ; ici tous les bienheureux esprits et les hommes conspirent à l'adorer et à lui rendre leurs devoirs. Là il nous ouvre le ciel ; ici il nous en assure la possession. Là il nous fait espérer que nous monterons un jour avec lui et que nos âmes, au départ de la vie, iront prendre la place qu'il leur prépare dans le ciel; ici il communique à nos corps le droit à l'immortalité : et autant de fois que nous communions, il nous donne de nouvelles assurances, qu'un jour nos corps réunis à nos âmes seront en possession de sa vue et de sa gloire [1]. Quel excès de bonté ! A peine croirions-nous qu'un Dieu récompensât avec tant de libéralités de si petits services par de si grandes récompenses, s'il ne nous avait laissé son corps comme un gage de sa promesse. Pour nous rendre certains qu'il se donnera à nous dans la gloire, il se donne déjà par avance dans le saint-Sacrement [2], et ce qui est admirable, il y a si peu de différence entre la promesse et le don, qu'on peut dire qu'il n'y a que le temps qui les distingue. Car de même que la communion est le paradis de la terre, ainsi le paradis est la communion du ciel, parce que dans la béatitude les saints vivent de Dieu et de Jésus-Christ, et se nourrissent sans cesse de cette divine substance, dont la vue est leur repos, et l'amour leurs délices éternelles, ainsi que l'archange Raphaël le disait à Tobie [3].

C'est donc la même viande qui est servie ici-bas à la table des fidèles, et là-haut à la table des bienheureux. Il n'y a que cette différence ; ici nous la prenons sans que nos sens y prennent

[1] Pignus id esse voluit futuræ nostræ gloriæ, et perpetuæ felicitatis. *Trid.* XIII, sess. II.

Qui manducat meam carnem, etc., habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die. *S. Joan.* VI.

[2] Quando id propositum videris, dic tecum : propter hoc corpus non amplius terra et cinis ego sum, non amplius captivus sed liber. Propter hoc, cœlum et quæ in eo bona sunt, me accepturum spero, propter ea immortalem vitam, Angelorum sedem, Christi consuetudinem. S. Chrys. hom. XXIV *in* I *Cor.*

Ergo tu audis quod quotiescumque offertur sacrificium mors Domini, resurrectio Domini, elevatio Domini significetur. S. Amb. V *de Sacr.* IV.

[3] *Tob.* XII ; *S. Luc.* XIV.

part; tandis que dans le ciel ils en ont la vue et le goût. La communion de la terre est une disposition à la communion du ciel : et la communion du ciel est la consomnation de celle de la terre. Nous en avons ici l'avant-goût à certains jours, ou à certaine heure du jour ; là-haut nous serons en continuel festin, étant continuellement dans la béatitude. Qu'heureux est celui qui mange ce pain céleste dans le royaume de Dieu !... Oh si j'étais plus soigneux de bien communier, que de degrés j'ajouterais à ma gloire! que de douces espérances, que de joies je ressentirais à la seule pensée de voir quelque jour à découvert, ce que je reçois maintenant sous les voiles, et que je n'entrevois qu'à travers les obscurités de la foi !... J'ai néanmoins cette consolation que dans l'hostie aussi bien que sur le trône de son Père, Jésus remplit l'office d'avocat et de médiateur [1], et qu'il ne cesse de présenter ses plaies et ses souffrances à la justice divine pour l'apaiser, et de m'appliquer ses mérites par une excessive miséricorde. Vive donc ce grand Dieu, vive à jamais ce Jésus, en la présence de qui je suis !... Vive Jésus dans le ciel, vive Jésus dans l'hostie, vive Jésus dans mon cœur !...

TROISIÈME POINT.

GLOIRE DE SON RÈGNE ÉTERNEL DANS LES CIEUX.

Disons encore pour la troisième fois : oh ! quel admirable spectacle de voir le roi d'Israël, et qu'il paraît glorieux dans son royaume éternel, royaume qu'il a établi dans les saints avec une autorité si absolue, qu'ils n'ont jamais et ne peuvent avoir aucun mouvement contraire à ses volontés [2] ! C'est de lui que les saints tiennent leur béatitude et le rang qu'ils possèdent dans la gloire ; leur satisfaction est si entière et si parfaite qu'ils ne voudraient pas plus de gloire qu'il ne leur en donne ; leur

[1] Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum, justum. I *S. Joan.* II.

[2] Primogenitus mortuorum, et Princeps regum terræ, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo, et fecit nos regnum, et sacerdotes Deo, et Patri suo : ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum, Amen. *Apoc.* I.

amour est si pur et si désintéressé que leur propre félicité leur est moins chère, que le bon plaisir de celui qui en est l'auteur et le consommateur. C'est ainsi que Jésus-Christ règne dans le ciel, c'est en ce sens qu'il est appelé la couronne des saints [1] ; parce que, comme la couronne doit être proportionnée au chef qui la porte, de même Jésus-Christ se donne à chacun des bienheureux à proportion de sa gloire et de sa félicité. Et d'ailleurs, comme le couronnement d'un prince est le comble de sa gloire, de même le Fils de Dieu régnant parmi les bienheureux fait des rois de ses sujets, soit parce que l'obéissance qu'ils lui rendent leur est plus chère qu'un royaume ; soit parce qu'en effet, en servant ce glorieux monarque, ils commandent à toute la nature, et que toutes choses leur obéissent [2] ; ou enfin parce que celui dont ils font les volontés, accomplit réciproquement tous leurs désirs. O roi de gloire ! ô gloire du Roi des cieux ! ô royaume admirable, dont tous les sujets sont des rois, dont tous les rois sont sujets de Jésus, qui régnera sur eux pendant toute l'éternité !

Or ce roi, qui gouverne le paradis avec une puissance souveraine, ne borne pas son domaine dans les cieux; il a encore sur la terre des sujets et un royaume qui est semblable à celui du ciel, autant que le permet la fragilité des hommes mortels. Ce royaume est l'Eglise, c'est-à-dire, l'assemblée des fidèles, la foi en est le fondement, le véritable culte de la divinité est la fin de son établissement. Les temples sont les palais de ce grand roi et le saint-Sacrement est son trône; de là comme chef de ce grand corps, il gouverne tous les membres, il rend à son Père, en qualité de souverain Prêtre, l'honneur et les hommages qu'il désire par le moyen du sacrifice de son corps, et du culte religieux qu'il a établi dans son Eglise [3]. De là il distribue ses

[1] Ipse est corona Sanctorum omnium. *In Offic. Eccles.*

[2] Fecisti nos Deo nostro regnum, et sacerdotes, et regnabimus super terram. *Apoc.* v.

[3] Habentes fiduciam in introitu Sanctorum, in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam, et sacer-

grâces, pourvoit à la nourriture des âmes, les encourage au combat; de là il tire comme d'un arsenal les armes qui leur sont nécessaires: en un mot, de là il gouverne et conduit toutes choses avec une sagesse toute divine et aussi efficace que douce[1].

Si vous voulez encore un portrait raccourci de ces deux grands empires du ciel et de la terre, voyez ce qu'il fait dans chaque homme ; car l'âme c'est un royaume tout entier [2] ; c'est lui qui en est le roi et le maître, et il n'entre jamais chez nous par le moyen de la communion, que dans le dessein d'y établir son trône et d'y résider, puisqu'il est mort et ressuscité, comme dit l'Apôtre, afin de régner sur les vivants et sur les morts [3]. C'est pour cela qu'il remplit la volonté de saints désirs, qu'il répand ses lumières dans l'entendement, afin que toutes les puissances de l'âme lui soient si soumises, que nulle action ne parte de son cœur sans avoir reçu les ordres de son prince.

Certes, il mérite bien qu'on lui rende cet honneur [4], le ciel le proclame sans cesse, la terre fait un chœur à part pour lui répondre, c'est la voix publique de toute la nature [5], vous le savez assez, vous ne pouvez le dissimuler ; et malgré cela vous oserez encore vous révolter contre lui et résister à ses volontés !... Que de rébellions dans les mouvements de votre cœur ! que de trahison et d'obstination dans votre volonté !... S'il voulait user de son pouvoir, que ne ferait-il pas? mais il vous laisse à votre liberté ; il ne veut point une obéissance forcée, son dessein est que vous le serviez franchement, afin d'avoir occasion de vous récompenser [6]. Mais vous abusez de

dotem magnum super domum Dei, accedamus cum vero corde in plenitudine fidei. *Heb.* x.

[1] Et nunc Rex graditur ante vos. I *Reg.* XII.

[2] Regnum Dei intra vos est. *S. Luc.* XVII.

[3] In hoc Christus mortuus est, et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. *Rom.* XIV.

[4] Dignus est Agnus, etc. Supra.

[5] Et omnem creaturam quæ in cœlo est, et super terram, et sub terra, et quæ sunt in mari et quæ in eo : omnes audivi dicentes : Sedenti in throno et Agno, benedictio et honor et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc.* v.

[6] Justus meus ex fide vivit : quod si subtraxerit se, non placebit animæ meæ.

sa douceur, vous tournez cette malheureuse liberté contre lui, vous êtes de ces enfants de désobéissance, qui se sont soustraits à son service ; et pourquoi ? pour servir un autre maître que lui ! Quel est ce maître, quels sont les services que vous lui rendez au préjudice de votre souverain ? Vous ne sauriez le dire sans rougir... Mais, écoutez comment il s'en souviendra un jour. Qu'on m'amène ces rebelles, dit-il, qui ne veulent pas se soumettre à mon empire et qu'on les fasse mourir en ma présence [1].

Ne croyez pas que ce soit seulement pour les infidèles, ou pour ses autres ennemis qui l'ont moins reconnu que vous, qu'il parle ainsi. S'il en est qui lui sont moins soumis, ce n'est pas à dire que vous le serviez bien ; s'il doit châtier les uns plus rigoureusement, ce n'est pas que les autres en soient exempts. Ne vous regardez pas comme un bon serviteur en vous comparant aux mauvais ; c'est assez de ne pas le servir comme il le demande et suivant le moyen qu'il vous donne, pour n'être pas dans votre devoir et pour craindre qu'il ne reçoive pas dans son royaume éternel celui qui se refuse à l'établissement paisible de son royaume spirituel [2]. L'un nous dispose à l'autre, les sujets de celui-ci sont transportés dans celui-là ; ici on éprouve notre fidélité, là-haut on la couronne ; ici on combat pour son empire, on triomphe avec lui dans le ciel. De sorte que si vous voulez régner avec lui dans l'éternité, souffrez qu'il règne sur vous dans le temps de votre vie. Examinez en particulier les devoirs et les lois de son empire dont l'observation vous coûte plus de peine, et dites-lui plus de cœur que de bouche : O mon Sauveur ! c'est l'unique souhait de mon cœur, régnez absolument dans mon âme, régnez et commandez au milieu de vos ennemis [3], rendez-moi docile à vos commandements, régnez

Nos autem non sumus substractionis filii in perditionem, sed fidei in acquisitionem animæ. *Hebr.* x.

[1] Verumtamen inimicos meos illos qui noluerunt me regnare super se, abducite hùc et interficite ante me. *S. Luc.* xix.

[2] Fidelis sermo ; nam si commortui sumus et convivemus ; si sustinebimus, et conregnabimus, si negaverimus, et ille negabit nos. II *Tim.* II.

[3] Dominare in medio inimicorum tuorum. *Psal.* cix.

sur les vivants et sur les morts; si vous me laissez à moi-même, il m'arrivera encore de m'opposer à vos desseins, et de secouer le joug de votre empire, mais si vous fortifiez la faiblesse de ma volonté, par le secours de votre grâce j'aurai le bonheur de vous rendre tous les devoirs d'un sujet fidèle et soumis.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Gloire de la Résurrection au très-saint-Sacrement.

Il semble que Notre-Seigneur ne soit mort que pour ressusciter plus glorieux. Sa Résurrection fut aussi glorieuse par les victoires qu'il y a remportées, que sa mort fut bien employée pour le faire arriver à une telle gloire. C'est l'état glorieux où il se trouve dans le saint-Sacrement, il n'y est qu'à la manière des corps ressuscités, spirituel, impassible, incorruptible et immortel. Et tel qu'il est en cet heureux état, il veut nous rendre semblables à lui, spirituels, impassibles et glorieux autant que nous pouvons l'être dans une vie mortelle.

Vous avez déjà vu que la communion n'est qu'une communication mutuelle entre Jésus et l'âme fidèle. Si donc vous ne participez pas plus largement à ses biens, c'est que vous ne voulez pas lui donner ceux qui sont à votre disposition; si vous n'entrez pas plus avant dans sa vie et dans sa gloire, c'est que vous ne vous retirez pas assez de votre vie sensuelle et de la vaine gloire; vous avez peur de perdre au change, vous aimez mieux ce que vous avez que ce qu'il veut vous donner. Malheureux! considérez ce que vous êtes et ce qu'il est; lequel vaut mieux des deux? Quoi! vous estimez-vous plus que lui? vous faites donc votre Dieu de vous-même ?... Il s'agit dans la communion de vous donner à lui, de perdre ce que vous êtes, pour devenir ce qu'il est.... Quand on me demandera pourquoi je ne suis pas spirituel et semblable à Jésus, oh! combien il sera humiliant pour moi d'être obligé de répondre que j'ai préféré rester ce que je suis, plutôt que de me transformer pour ressembler à Jésus!

DEUXIÈME POINT.

Gloire de son Ascension.

Ce fut encore une grande gloire pour Jésus quand, au jour de son Ascension, il s'éleva au ciel pour s'asseoir à la droite de son Père, nous y servir d'avocat, et prendre possession en notre nom des places qu'il nous y avait acquises. Mais, mon Dieu! est-il possible que jamais je ne mérite d'être reçu dans cet heureux séjour et dans cette gloire immortelle, qui a tant coûté au Roi de gloire, et que ses saints ont encore achetée si cher? Que fais-je pour m'assurer ce bonheur ?... Cependant, mon âme, ne désespérons point, nous avons Jésus au saint-Sacrement, qui achève tous les jours ce qu'il a commencé au jour de son Ascension. Il ne fut pas plus tôt sur son trône de gloire, qu'il nous désigna notre place. Et comme il connaissait les degrés de grâce qu'il faut avoir pour y arriver et y être reçu, il vient lui-même nous les conférer et nous rendre dignes de la bienheureuse éternité. Chaque jour de communion est comme un jour de marche dans le chemin qui nous y mène ; plus on communie souvent, comme on le doit, et plus on y avance. C'est le viatique et le passeport pour le Ciel ; nous y serons d'autant mieux reçus que nous aurons plus de grâces; et c'est ici que cette grâce est donnée selon les dispositions que l'on apporte.

Oh ! que nous aurions grand tort de ne pas espérer de posséder un jour à découvert ce grand Dieu, qui se donne dès maintenant sous ces voiles sacrés! mais pourtant que cette âme doit craindre de s'en rendre incapable, qui ne veut pas se donner à son Dieu, autant que lui-même se donne à elle.

TROISIÈME POINT.

Gloire de son règne éternel dans les Cieux.

Reste la gloire de son empire qu'il exerce dans le ciel sur tous les bienheureux. Oh ! que cet empire est absolu, et qu'il est doux ! car autant il y a de saints, autant il y a de sujets, et tous sont rois. Jamais ils n'obéissent qu'ils ne soient obéis ; jamais ils ne font la volonté de leur roi que le roi ne fasse la leur; leur sujétion fait leur royaume, leur obéissance fait leur empire. Que ne faisons-nous de même ici-bas, puisqu'il est également notre roi, et s'est assis sur son trône de grâce au très-saint-Sacrement pour commander à son Eglise et à nos âmes, qui forment

son royaume, comme il commande au Ciel. Mais parce que nous avons la liberté de lui obéir ou non, nous nous servons de cette liberté pour lui être infidèles. O malheureuse liberté! quel mauvais service tu nous rends !... Mais à qui parles-tu, mon âme, à qui t'en prends-tu ? N'est-ce pas toi qui disposes de ta liberté ? tu l'as rendue malheureuse par le passé, en n'obéissant pas à ton Seigneur ; tu peux à l'avenir la rendre bienheureuse en lui obéissant.

SAMEDI.

JÉSUS-CHRIST EST AU TRÈS-SAINT SACREMENT COMME SUR SON TRIBUNAL, Y EXERÇANT LA QUALITÉ DE JUGE.

Que chacun s'éprouve lui-même, et puis qu'il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice; car quiconque en mange et en boit indignement reçoit son jugement, parce qu'il ne discerne pas le corps de Notre-Seigneur[1].

Le Sujet. Continuons d'établir les rapports qui existent entre la vie de Notre-Seigneur quand il était sur la terre, et ce qu'il est au très-saint-Sacrement. Nous le considérerons aujourd'hui y remplissant les fonctions de juge. Il est vrai qu'il n'a pas exercé cet office pendant sa vie mortelle ; néanmoins il en a parlé assez souvent pour que nous en fassions le sujet de nos méditations, et pour que nous examinions comment tout ce qui appartient à sa personne sacrée se retrouve admirablement au très-saint-Sacrement.

La Fin sera de craindre et d'aimer ce souverain Juge.

La Forme est en ces trois points qui comprennent trois principales circonstances du jugement, qui rendent ce mystère saintement redoutable :

1° Première circonstance, l'examen de la vie passée.

2° Seconde circonstance, l'équité inviolable du Juge qui rend à chacun selon ses œuvres, sans avoir égard aux personnes.

3° Troisième circonstance, l'incertitude du succès.

[1] Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini. I *Cor.* xi, 28.

PREMIER POINT.

PREMIÈRE CIRCONSTANCE DU JUGEMENT, L'EXAMEN DE LA VIE PASSÉE.

L'arrêt de mort est porté contre tous les hommes, dit saint Paul, et après la mort suit le jugement, ou chacun rendra compte de sa vie, jusques à la moindre de ses paroles[1]. Notre âge est éclairé des rayons de votre visage, ô juste juge des mortels[2]! C'est à vous qu'il appartient de connaître nos fautes, puisque la sentence que vous rendez est réglée sur nos mérites! Vous voulez que tous les hommes sachent que vous examinez Jérusalem, le flambeau à la main[3]! ô quelle rigoureuse enquête! quelle menace de notre juge... Quand j'aurai pris mon temps, je jugerai les justices, j'examinerai les bonnes œuvres dans toutes leurs circonstances, je demanderai pourquoi, et comment on les a faites, je regarderai exactement s'il ne manque rien à leur entière perfection[4]. Eh! mon Dieu, que sera-ce donc des mauvaises actions? ô quel effroi vous répandrez dans le cœur des pécheurs, quand ils entendront cette voix de tonnerre! C'est à toi, orgueilleux et insolent; c'est à toi que je viens, ton heure est venue, il est temps que je te fasse ton procès; il tombera cet orgueilleux, sa ruine est infaillible, jamais il ne s'en relèvera! Quelles paroles épouvantables[5]!....

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que ce jugement commence dans la maison de Dieu, et que le même lieu qui sert de trône à la miséricorde, sera le siége de sa justice[6]. Que Jésus-Christ soit dans l'hostie, comme père, comme maître, comme rédemp-

[1] Statutum est hominibus semel mori post hoc judicium. *Hebr.* IX.

[2] Sæculum nostrum in illuminatione vultus tui. *Psal.* LXV.

[3] Scrutabor Jerusalem in lucernis. *Soph,* I.

[4] Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. *Psal.* LXXIV.

[5] Ecce ego ad te superbe, dicit Dominus exercituum, quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ, et cadet superbus et corruet, et non erit qui suscitet eum. *Jerem.* L.

[6] Quoniam tempus est ut incipiat judicium a domo Dei. I *Pet.* IV.

teur, comme roi, cela est conforme à la douceur ineffable de ce mystère; mais qu'il y soit comme juge, et qu'il prononce, de ce trône, la sentence de condamnation contre nous, c'est ce qui me paraît bien étrange. Et néanmoins il n'est rien de plus certain, puisque l'Esprit de vérité le confirme par des paroles trop claires pour en douter. *Qui le reçoit indignement, reçoit son jugement*, dit l'Apôtre[1]; ce sacrement c'est la vie des bons, et la mort des méchants, dit le docteur angélique[2]. Et pour preuve de cette vérité, il ne faut que savoir qu'il opère différents effets dans ceux qui le reçoivent, suivant les diverses dispositions qu'il rencontre dans leurs âmes. Si le sacrement opère suivant la disposition du sujet, il est nécessaire que les actions de ceux qui se présentent à ce tribunal soient recherchées et examinées, afin qu'on juge de leur mérite, et des dispositions qu'ils apportent, dispositions qui ne consistent pas, comme le vulgaire s'imagine, dans la multitude des paroles, mais plutôt dans les affections et les sentiments du cœur. Ce qu'on examine, ce n'est pas si vous faites de longues prières, mais si vos passions sont bien mortifiées, si votre esprit est réglé, si les mouvements de votre âme sont justes et raisonnables; on compte moins les paroles que vous prononcez au temps de la communion, que celles que vous semez dans les compagnies, et dans vos entretiens ordinaires avec les hommes[3]. Oh! si vous saviez combien un trait de raillerie que vous croyez innocent vous fait de tort, et combien vous perdez de grâce par une parole trop libre! je dis une parole, car ce défaut a une opposition particulière à l'effet du sacrement; n'est-ce pas une chose indigne de faire

[1] I *Cor.* II. Supra.

[2] Mors malis, vita bonis. S. Th. III p. q. LXXIX, art. 5 et art. 8.

[3] Quantum possumus cum Dei adjutorio laboremus, ut cum sincera et pura conscientia, et mundo corde, casto corpore ad altare Domini possimus accedere, et corpus et sanguinem ejus non ad judicium, sed ad remedium animæ nostræ mereamur acciperi : in Christi enim corpore vita nostra consistit sicut ipse dixit : Nisi manducaveritis carnem, etc.

Mutet ergo vitam qui vult accipere vitam; nam si non mutet vitam, ad judicium accipiet vitam, et magis ex ipsa corrumpitur quam sanetur, magis occiditur quam vivificetur. S. Aug. serm. I *de Temp.*

servir à la sainteté de ce mystère une langue souillée par un mauvais discours. Si le prêtre qui se dispose à lire l'évangile, prie Dieu de purifier son cœur et sa langue avec le charbon du Séraphin qui purifia les lèvres d'Isaïe, cette bouche qui sert de porte au Sauveur, pour entrer dans son sanctuaire, ne devrait pas être moins pure, et ce n'est pas la purifier, de confesser simplement les péchés qu'on y a commis, si on ne s'en corrige pas. Si vous voulez vous bien examiner, et vous mettre à l'épreuve, comme le recommande l'Apôtre, vous reconnaîtrez que vous y êtes toujours fort libre, et vous aurez autant de sujet de craindre l'exacte recherche qu'en fait ici votre juge, que vous avez de sujet de croire et de craindre sa parole, qui assure qu'il nous jugera et nous condamnera d'après nos paroles [1].

Que ce soit donc là votre faible, ou que vous en ayez un autre, sachez qu'il s'en fait une exacte recherche dans la communion, que les grâces s'y donnent ou se refusent, selon le mérite ou le démérite de ceux qui s'en approchent... Mon âme, il ne faut pas un long examen pour reconnaître tes fautes ; elles ne sont que trop visibles ; mais tu en es d'autant plus criminelle, que les connaissant tu ne t'en corriges pas.

DEUXIÈME POINT.

SECONDE CIRCONSTANCE, L'ÉQUITÉ INVIOLABLE DU JUGE QUI REND A CHACUN SELON SES OEUVRES, SANS AVOIR ÉGARD AUX PERSONNES.

Mais ce qui rend le jugement redoutable à toutes sortes de personnes, c'est qu'on y exerce une si grande rigueur, et une si sévère justice, qu'il n'y a point d'acception de personnes ; on n'a égard qu'aux mérites, on ne considère ni la noblesse, ni l'esprit, ni la science, ni la qualité, ni la profession, mais seulement les bonnes œuvres ; l'Ecriture le dit en termes trop clairs pour en douter. Je jugerai chacun selon ses œuvres [2], je jure

[1] Dico autem vobis quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis. *S. Matth.* XII.

[2] Unumquemque juxta vias suas judicabo. *Ezech.* XVIII.

par moi-même, dit le Seigneur, que quand Jéchonias me serait aussi cher que l'anneau qu'on porte dans les doigts, je l'en arracherai [1]. Comme s'il voulait dire ; quand il sera question de rendre justice aux hommes, je n'aurai point égard à la qualité du criminel ; quand il me toucherait d'aussi près que l'anneau touche la main qui le porte, quand ce serait un roi ou un prêtre, qui approchent le plus près de ma personne, et qui représentent ma grandeur sur la terre, je n'y aurai pas égard [2]. Le prêtre sera traité devant mon tribunal comme le simple fidele, si ce n'est que la faute du prêtre pouvant être plus grande, à raison de sa condition, il en sera plus sévèrement puni; mais d'avoir égard à sa personne pour le traiter plus doucement, qu'il ne s'y attende pas, ni lui, ni qui que ce soit. Si Dieu défend si rigoureusement l'acception des personnes dans les jugements, que fera-t-il lui-même quand il se portera comme juge, et qu'il exercera la justice ?... Il suit de là que toutes sortes de personnes doivent craindre, parce que toutes seront également traitées [3]. Ceci mérite d'autant plus d'être considéré par chacun de nous, qu'il est aisé, par un mouvement secret d'amour-propre, de nous flatter et de nous persuader qu'on nous épargnera, nous plutôt que les autres; de là il arrive que personne ne s'applique en particulier ce qui est dit à tous en général, parce que personne ne pense qu'on s'adresse à lui, quand on menace les autres.

Or, ce qui se passera au jugement dernier a lieu au sacrement de l'autel, et on peut dire aussi que Dieu n'y a point égard à la qualité des personnes, au moins dans ce sens, que quiconque s'en approche avec un péché mortel, reçoit une condamnation de mort, et que quiconque y apporte quelque péché véniel,

[1] Vivo ego, dicit Dominus, quia si fuerit Jechonias annulus in dextera mea, indè evellam eum. *Jerem.* XXII.

[2] Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam : quoniam pusillum et magnum ipse fecit. *Sap.* VI.

[3] Quod justum est judicate, sive civis ille sit, sive peregrinus.
Nulla erit distantia personarum : ita parvum audietis ut magnum, nec accipietis cujusquam personam quia Dei judicium est. *Deut.* I.

reçoit diminution de ferveur ou d'une partie des grâces qui lui eussent été accordées; et cette règle est si générale pour tous, prêtres ou laïques, ecclésiastiques ou séculiers, riches ou pauvres, hommes ou femmes, sains ou malades, qu'il n'y a aucune différence entre eux pour ce sujet. On garde pour tous la même justice: et comme tous ont également sujet d'espérer, s'ils s'en approchent dignement, aussi ils ont également sujet de craindre s'ils sont mal disposés ; et comme tous peuvent être bons ou mauvais, tous peuvent être ou punis de mort, ou récompensés par une augmentation de grâce, selon qu'ils sont ou du nombre des bons, ou du nombre des pécheurs [1].

On peut appliquer aux chrétiens ce que l'on disait aux lévites dans l'ancien Testament. Quiconque sera pur, pourra manger de la chair du sacrifice ; mais si quelqu'un a la témérité d'en manger étant souillé, il périra devant le Seigneur [2]; car la chair immaculée de l'Agneau est bien plus opposée aux impuretés que la chair des sacrifices. Et de fait, l'Apôtre porte cette sentence générale : Quiconque mangera indignement la chair du Fils de Dieu, mangera son jugement[3] .

Dieu peut bien, à la vérité, lui qui est le maître de ses grâces, donner à qui il lui plaît les grâces actuelles, pour qu'il se dispose mieux à la communion, et se rende ainsi digne d'en recevoir une plus grande abondance par l'usage même du Sacrement; il peut aussi, selon les secrets de sa sagesse infinie, différer ou commuer la peine que méritent les pécheurs, qui communient mal ; mais la justice ne peut souffrir qu'il laisse le mal impuni, ou le bien sans récompense, d'autant plus qu'il s'y est lui-même obligé par la fidélité qu'il doit à ses promesses. Mais quoi qu'il en soit de cette juste distribution des peines et des grâces, dont nous ne pouvons parler plus longue-

[1] C'est de moi, comme d'une source vive, que le petit et le grand, le pauvre et le riche reçoivent l'eau qui donne la vie. *Imitat.* liv. III, ch. IX.

[2] Omnis homo qui accesserit de stirpe vestra ad ea quæ consecrata sunt in quo est immunditia, peribit coram Domino, ego sum Dominus. *Lev.* XXII.

[3] II *Cor.* XI.

ment en ce moment, il suffit, et il est nécessaire de se persuader sérieusement que Dieu se conduit dans son Sacrement, au sujet des récompenses et des châtiments, comme au jugement particulier, ou général, et qu'il ne regarde simplement que le mérite ou le démérite des personnes[1] ; par conséquent, vous ne devez pas plus vous flatter ici que si vous étiez déjà devant le tribunal de Dieu ; car certainement, qui que vous soyez, vous serez condamné, si vous êtes trouvé coupable.

Il est bien certain que le saint-Sacrement est un remède efficace pour toutes sortes de péchés, supposé que la coulpe en soit premièrement effacée, et qu'il n'en reste plus que la peine; mais si le péché actuel demeure dans la conscience, il y trouve son châtiment, au lieu de son remède ; et si le cœur est encore engagé dans quelque mauvaise affection, ou mal disposé à communier par quelque défaut que ce soit, il en sera puni. De même que ceux qui reçoivent ce Sacrement avec de bonnes dispositions, en remportent de nouvelles forces pour résister au péché, ainsi ceux qui s'en approchent avec des sentiments opposés s'en retournent plus faibles, et par conséquent plus attachés à leurs désordres ; cette obstination et cet endurcissement dans le péché est la peine la plus ordinaire, mais terrible et redoutable, des pécheurs mal préparés. C'est ainsi qu'en parle l'Apôtre quand il dit: C'est pour cette raison que plusieurs d'entre vous sont infirmes ou malades, et que plusieurs sont endormis[2] ; paroles que Cassien applique avec raison à notre sujet[3]. Cela n'est que trop véritable, et peut-être vous-même l'avez-vous expérimenté ; car si vous ne profitez pas de vos communions, il est nécessaire que vous en receviez du dom-

[1] Comedent fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur. *Prov.* I.

[2] Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi, quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. 1 *Cor.* XI.

[3] Spirituales scilicet infirmitates ac mortes ex hac specialiter dicens præsumptione generari ; multi enim qui cum illicita usurpatione præsumunt, infirmantur, et imbecilli sunt mente ; passionum scilicet languoribus involuti, et dormiunt somno peccati, ab hoc sopore lethali nequaquam salutari solliciludine resurgentis, etc. Cass. XXII ; *Coll.* V.

mage. De deux choses l'une, ou la vie, ou la mort : et ne croyez pas que ceux-là seulement soient menacés de mort, qui viennent à la sainte table avec un péché mortel ; car c'est déjà une espèce de mort, d'être privé des grâces et des effets du Sacrement, sans lesquels la vie de la grâce s'affaiblit peu à peu ; comme celui qui ne voudrait pas manger, ou qui n'userait que de mauvaises viandes, ou dont l'estomac ne pourrait digérer la bonne nourriture, serait certainement en danger de perdre la vie.

Saint Augustin confirme cette vérité par la perte et le malheur de Judas, qui fut la conséquence de ce qu'il avait reçu une chose sainte et salutaire, mais avec deux mauvaises dispositions. D'abord il l'avait mal reçue ; et en second lieu il était dans l'état du péché[1]. Quand donc on vous dit que c'est un poison pour les méchants, n'entendez pas seulement, par ceux qu'on appelle mauvais, ceux qui sont dans la disgrâce de Dieu à raison de quelque péché mortel, car il y en a peu de ce nombre qui en approchent, mais sachez que ceux qui, pouvant devenir meilleurs, ne le veulent pas, sont assez mauvais pour être mis de ce nombre, ainsi que ceux qui ont encore quelque tache et quelque affection déréglée dans le cœur, pour un objet qui les porte au péché, quoiqu'ils ne semblent point en avoir pour le péché même qu'ils ont confessé ; car c'est être assez mauvais, que d'aimer un objet qui peut vous rendre tel, en vous faisant offenser Dieu... Quel sentiment avez-vous de ceux qui sont souillés de quelque péché que vous avez en horreur, et que vous ne voudriez pas commettre? Par exemple, vous êtes bien éloigné de dérober, de faire un larcin, de retenir le bien d'autrui, et vous voyez clairement qu'un homme qui s'approcherait du Sacrement avec ce péché, serait mal disposé. Or sachez que vous devez porter le même jugement de votre orgueil et de votre indévotion ; et bien que vous ne la croyiez pas

[1] Quam multi de altari accipiunt et moriuntur, et accipiendo moriuntur ; undè dicit Apostolum, judicium sibi manducat et bibit. Nonne buccella Dominica venenum fuit Judæ ? Et tamen accepit, et in eum inimicus intravit, non quia malum accepit, sed quia bonum malè malus accepit. S. August. tr. xxvi *in Joan.*

si blâmable, elle l'est cependant dans l'estime de ceux qui sont plus fervents. Dieu en est le juge, il juge équitablement et sans acception de personne.

Tel est le sentiment que vous devez prendre quand vous recevez votre Créateur; vous devez venir à sa sainte table comme vous vous présenteriez à son tribunal pour y être jugé. En effet, c'est le même juge, il porte le même jugement sur la gravité de vos péchés, soit dans l'Eucharistie, soit au jugement; bien qu'il n'en donne point de marque au dehors, il ne déteste pas moins à cette heure l'orgueil et l'arrogance; et ces paroles de l'Écriture sont aussi véritables, dans l'état qu'il possède au saint-Sacrement, qu'au jugement final, quand il dit : *Je déteste l'orgueil, l'arrogance et les mauvaises langues*[1]. Aussi suffit-il aux âmes pieuses de savoir qu'il en est ainsi, pour fuir le mal en tout temps. Or voyez si vous seriez prêt à paraître maintenant devant celui qui doit vous juger au lit de la mort; comment donc osez-vous paraître devant ce même juge, qui vous va juger dans son Sacrement? Quoi? ne divisez-vous point Jésus-Christ? ne le prenez-vous point pour un autre? pensez-vous qu'il soit moins à craindre, parce qu'il garde le silence et qu'il dissimule? Ne savez-vous pas ce qui est écrit de ceux qui crient de peur de la colère de l'Agneau[2]? C'est un agneau, mais parce qu'il est agneau, il est à craindre, car étant pur et innocent, il a l'impureté en horreur. O Agneau sans tache! comment suis-je encore si rempli de taches et de défauts, puisque je reçois si souvent votre corps sacré? Mon fils, c'est que vous vous nourrissez d'autres viandes, qui souillent et corrompent votre âme.

[1] Arrogantiam, et superbiam et viam pravam, et os bilingue detestor. *Prov.* VIII.

[2] Abscondite nos a facie sedentis super thronum et ab ira agni. *Apoc.* VI.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME CIRCONSTANCE, L'INCERTITUDE DU SUCCÈS.

Le troisième motif qui retient les esprits dans une sainte crainte des jugements de Dieu, et qui réprime leur trop grande liberté, est que la sentence qui doit être rendue est incertaine. Il n'est pas de pécheur si misérable qui doive désespérer du pardon. Mais aussi il n'y a pas d'homme si saint qui puisse se le promettre avec certitude, parce que personne n'en peut être assuré que par une révélation particulière[1]. Si jamais homme eut sujet de se promettre une heureuse issue de ce jugement, ce fut saint Paul; toutefois, tout grand Apôtre qu'il était, il n'osait rien se promettre avec certitude de la bonté de Dieu, et il pensait qu'il y avait sujet de craindre, parce que, dit-il, c'est Dieu qui est notre juge, et nous ne nous jugerons pas nous-mêmes[2]. Comme s'il disait : Ce que nous pouvons savoir de nous-mêmes, nous ne le connaissons que par le témoignage de notre conscience, qui ne nous reproche rien; mais ce témoignage n'est pas infaillible, car plusieurs choses peuvent égarer ce jugement de notre conscience : l'ignorance, l'amour-propre, les prétextes spécieux, les excuses sur les séductions du monde, et mille choses semblables, qui sont de nulle valeur près de Dieu, car ses jugements sont bien différents des nôtres. De là vient que les saints se défiaient toujours d'eux-mêmes et ne se rassuraient nullement, quelle que fût leur dévotion et leur vertu. Voilà proprement l'effet de la sainte crainte de Dieu; cette crainte ne consiste pas dans la tristesse, l'inquiétude, le trouble,

[1] Et quia in multis offendimus omnes, unusquisque sicut misericordiam et bonitatem, ita securitatem et judicium ante oculos habere debet, neque seipsum aliquis, etiamsi nihil sibi conscius fuerit, judicare : quia omnis hominum vita non humano judicio examinanda et judicanda est; sed Dei qui illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium, et tunc laus erit unicuique a Deo, qui reddet unicuique secundum opera sua. *Trid.* sess. VI, cap. XVI.

[2] Nihil enim mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum; qui autem judicat me, Dominus est. I *Cor.* IV.

la frayeur et dans une certaine peur de la mort, non ; mais elle consiste à redouter l'offense de Dieu, à craindre les mouvements trop libres de notre cœur, les vanités, les complaisances, et les autres défauts qui précipitent une âme dans le désordre[1]. C'est pour cela que Dieu veut que nous soyons dans l'incertitude de notre salut; parce que, comme dit saint Grégoire, l'assurance est la mère de la paresse et de la négligence[2] ; et nous devons toujours veiller sur nous.

Si cela est véritable du jugement de Dieu, il ne l'est pas moins du jugement qu'il exerce dans le saint-Sacrement. Car nous ignorons le jugement que Dieu porte sur nous en particulier, nous ignorons si nous y venons avec une préparation suffisante, et si nous nous en retournons en bon état. Personne ne sait, dit le Sage, s'il est digne d'amour ou de haine[3] ; mais toutes ces choses sont incertaines, et la connaissance en est réservée à l'avenir. Il est bien certain que nos affections déréglées nous sont nuisibles; mais qui les connaît comme il faut, qui sait leur degré de malice, et quelle peine elles méritent? qui pense à cela? qui est-ce qui s'en met en peine?... Il n'y a point de péché plus grief que celui qui se commet avec une grande affection; et néanmoins c'est celui qu'on estime le plus léger, parce que l'affection diminue toujours l'horreur qu'on en devrait avoir.

Ajoutez à cela qu'étant unis à un corps, nous ne redoutons fortement que ce qui frappe nos sens ; de là il arrive que dans la communion, la mauvaise disposition que nous y apportons ne nous touche que fort peu, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens ; d'autre part, n'en étant pas punis sur-le-champ par une peine sensible[4], nous n'avons rien qui nous inspire de la

[1] Timor Domini odit malum. *Prov.* VIII.

[2] Securitas mater negligentiæ. S. Greg. *in ep.*

[3] Nescit homo utrum amore an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta, eo quod universa æque eveniant justo et impio, bono et malo, mundo et immundo, immolanti victimas, et sacrificia contemnenti. *Eccli.* IX.

[4] Quia non profertur citò contra malos sententia. *Eccli.* VIII.

terreur. S'il était question de paraître devant quelque grand du monde, nous serions beaucoup plus sur nos gardes, pour qu'il ne nous échappât aucune parole indiscrète, que nous ne le sommes à la communion, de peur de faire quelque chose qui soit opposé à la perfection qui y est requise. D'où vient cela? C'est que l'objet sensible frappe plus puissamment les sens. Et quoi donc? Jésus que vous croyez être présent, n'est-il pas plus grand que tous les princes de la terre? Certainement, mais parce que notre foi est languissante, et que nos sens sont au contraire très-impressionnables, la présence des hommes nous frappe davantage que la présence de Jésus-Christ; et nous nous trompons lourdement dans l'appréciation des choses intérieures et spirituelles. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous disait : Ne jugez pas selon l'apparence, mais que votre jugement soit équitable[1]; c'est-à-dire, jugez selon la vérité, et non pas selon ce qui paraît extérieurement. Mais qui connaît la vérité? Et bien qu'il la connaisse, qui est-ce qui l'aime, quand elle est contraire à ses inclinations? Et partant, s'il y a quelque chose de certain en ceci, c'est que tout est incertain[2]; c'est qu'à la vérité il faut espérer, mais qu'il ne faut pas tomber dans la présomption, de peur d'abuser de la bonté de Jésus-Christ.

Si vous n'y prenez soigneusement garde, l'ennemi vous jettera toujours dans l'une de ces deux extrémités; ou de ne pas assez appréhender vos imperfections et les dommages qu'elles apportent à vos communions, ou de les appréhender trop; de sorte qu'à raison de vos imperfections, vous vous retirerez de la communion. Des deux côtés c'est une erreur et une dangereuse illusion. C'est une erreur de négliger ses imperfections et ses affections déréglées, dans la pensée qu'elles ne sont pas mortelles, ou que l'on n'est pas obligé à la perfection, ou encore

[1] Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate. *S. Joan.* VII.

[2] Væ etiam laudabili vitæ hominum, si remota pietate judicetur, quia districte discussa; inde ante oculos judicis undè se placere suspicatur, obruitur. Undè recte Deo per prophetam dicitur : Non intres in judicium cum servo tuo. S. Aug. et S. Greg. XXVI *Mor.* IX.

que l'on ne saurait vivre dans ce monde, sans quelque imperfection. Mais ce n'est pas une moindre erreur de conclure absolument de là qu'il faut se retirer de la sainte communion, parce que nous sommes trop imparfaits, ou parce que nous ne sommes pas assez détachés et dégagés des affections du monde. La conclusion qu'on en devrait plutôt tirer serait qu'il faut s'efforcer, avec la grâce de Dieu et par le moyen du sacrement, de se corriger de ses défauts et de vivre dans cette bonne volonté. Les plus parfaits ne sont pas exempts de ces imperfections ; mais comme ils n'y consentent pas, comme ils les combattent, qu'ils leur résistent, et qu'ils ne vivent que dans la volonté de s'en corriger, quoiqu'ils en soient toujours attaqués, loin de se retirer de la communion, ils s'en approchent au contraire, afin de se fortifier dans leurs résolutions et dans les occasions ; comme aussi pour mieux communier ils se tiennent sur leurs gardes, ils veillent sur leurs imperfections et sur leurs affections, afin de les maintenir dans le devoir. Le mal n'est donc pas d'avoir des imperfections, mais de les aimer, ou de ne pas les haïr à ce point de veiller et de travailler à les corriger. Et le remède à ce mal, n'est pas de se priver de la communion, mais de se résoudre à combattre, à résister, et à détruire ces imperfections qui sont un obstacle au fruit de nos communions. Pour vous y exciter davantage, considérez que c'est se tromper étrangement de regarder les imperfections comme des fautes si légères, qu'elles ne méritent pas qu'on s'en préoccupe, car Jésus en juge tout autrement, et son jugement est redoutable; il est même à craindre qu'il ne porte contre vous une sentence de condamnation dans vos communions; non pas parce que vous communiez, ou parce que vous avez encore quelques imperfections, mais parce que vous êtes négligent à vous en corriger, et que vous n'en craignez point le dommage. C'est pourquoi je vous répète : craignez plus que vous ne faites le jugement de Dieu.

En effet, il est terrible, et en quelque sorte plus terrible que ce que l'on dit du jugement qui aura lieu à la fin de notre vie ;

car quand je pense à ce tribunal redoutable, je me rassure en pensant à sa bonté, qui a établi le trône de son amour dans le saint-Sacrement; mais quand je viens à réfléchir que, au tribunal même de la miséricorde, je suis en danger de trouver la sentence de ma condamnation, où me réfugierai-je?... Poursuivez cette considération, entrez bien avant dans le fond de votre cœur, arrachez-en tout ce qui déplaît à votre aimable et doux Sauveur; ayez au moins le désir de le faire, rendez ce désir efficace, et puis approchez hardiment de la communion! Vous y trouverez un ami et un époux, au lieu que vous n'y eussiez trouvé qu'un juge sévère, si vous n'eussiez bien purifié votre cœur. O mon doux Jésus! venez avec moi dans le fond de mon âme, venez-y, et apportez avec vous cette lampe avec laquelle vous scrutez Jérusalem [1], afin que j'y découvre par sa lumière ce que peut-être je n'y verrais pas autrement, et que je détruise ce que j'y aurai découvert. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'exacte recherche de la vie passée.

Qui dirait que Notre-Seigneur est au saint-Sacrement comme sur son tribunal, pour absoudre ou condamner ceux qui en approchent, puisqu'il y est avec tant d'amour et de douceur? Mais qui douterait de cette vérité, attendu qu'il agit dans ceux qui le reçoivent selon qu'ils en sont dignes? Or, pour cela, ne faut-il pas qu'il porte un jugement sur leur vie, leurs affections et leurs paroles, selon qu'elles auront été bonnes ou mauvaises? Oh! qu'il est juste que cette bouche et ce cœur, qui doivent recevoir cette Majesté si sainte, se conservent purs!... Que vous êtes donc déraisonnable de les profaner ainsi par votre attachement aux créatures, et par vos railleries qui ne semblent que jeux permis et des entretiens joyeux. Mais vous n'en êtes pas juge, et si vous craignez le jugement de Dieu, vous craindrez ces paroles trop libres, car elles seront particulièrement examinées.

Celui qui ne craint le jugement que pour s'effrayer des peines qui le

[1] *Soph.* I. Suprà.

suivent, ne sait pas comment il faut craindre ; mais celui qui craint les fautes qui y sont recherchées et les évite, montre qu'il a bien appris à craindre, car il craint plutôt le péché que la peine, il craint plus d'offenser son Juge que de subir son jugement. Oh ! la bonne crainte qui nous rend bons ! oh ! le vrai moyen d'être bons que de tenir de bons discours, puisqu'il n'y a rien qui nous rende si mauvais que les mauvais discours.

DEUXIÈME POINT.

L'équité inviolable du Juge qui rend à chacun selon ses œuvres.

Vous savez bien que ce jugement qui se fait après la mort, sera si équitable que personne n'oserait en appeler, quand il le pourrait. Sachez aussi que la même équité se garde en ce jugement qui se rend au saint-Sacrement. On n'a aucunement égard aux personnes ; qu'ils soient prêtres ou évêques, qu'ils soient religieux ou séculiers, riches ou pauvres, grands ou petits, hommes ou femmes, chacun y est jugé selon ses œuvres, et chaque œuvre y est examinée selon l'état et les moyens que l'on avait de bien faire. Ne pensez pas, pour vous flatter, que Jésus est si bon que vous n'avez pas à craindre qu'il soit si exact et si rigoureux qu'on le dit, car si c'était pour l'aimer et pour le mieux servir que vous pensez et que vous dites qu'il est bon, vous diriez vrai ; mais de dire qu'il est bon afin que vous soyez plus libre et moins vigilant sur vous-même, c'est ou ne savoir pas ce que c'est que la bonté, ou en abuser.

Dieu ne serait pas bon et il ne serait pas Dieu, s'il ne haïssait et ne punissait la moindre faute, même dans ses meilleurs serviteurs et dans ses anges ; et c'est là véritablement être bon d'aimer tant le bien qu'on ne puisse aimer le mal ni en soi ni dans les autres, Vous qui aimez vos imperfections sous l'apparence de vos intérêts et de vos biens propres, voudriez-vous bien que ce Dieu les aimât comme vous ? Mais apprenez qu'il faut plutôt aimer et haïr comme lui ; apprenez qu'il ne faut aimer et haïr que ce que Dieu aime et déteste, et que c'est être insensé de vouloir et de penser que Dieu puisse aimer ou haïr ce que nous aimons et haïssons contre ses ordres.

TROISIÈME POINT.

L'incertitude du succès et les secrets jugements de Dieu.

Ce qui rend enfin le jugement particulier qui doit se faire de notre vie

saintement épouvantable, c'est l'incertitude du résultat. Car de même qu'on ne sait pas avec certitude en quel état on vit ou on meurt, et qu'il n'y a proprement que Dieu qui le sache, car il a d'autres yeux pour voir et d'autres règles pour juger, de même nous sommes dans l'incertitude des suites de ce jugement. Nous devons raisonner de même des jugements et des arrêts qui se rendent dans ce conseil secret du très-saint-Sacrement. Personne ne le sait d'une manière infaillible, ni avant ni après qu'ils sont rendus. Tous viennent à la communion et en sortent sans qu'on découvre à qui que ce soit l'arrêt qui a été porté contre lui. A peine en verrez-vous un seul qui appréhende ou qui pense seulement qu'on ait parlé de le juger et de le condamner. Et pourtant il est très-certain que plusieurs en emportent l'arrêt de leur condamnation. Mais, qui sont ceux-là ? pour quel péché ? dans quelle communion ?

Tout cela est secret et connu de Dieu seul ; ce que vous avez à faire, c'est donc de ne présumer jamais de vous-même, de ne pas vous flatter dans vos imperfections, comme si elles n'étaient pas de si grands maux; c'est de vous persuader qu'il ne faut pas être si mauvais que vous pourriez le croire pour être mal disposé à la communion et pour ne pas en retirer tout le profit que vous pourriez. Sachez que c'est une viande et une médecine qui ne se prend jamais sans profiter ou nuire ; que les dommages en sont aussi grands pour ceux qui ne s'en servent pas bien, que les profits sont avantageux pour les autres ; que tout le mal ne vient que de ce que nous n'appréhendons pas assez nos imperfections, croyant que Dieu en juge comme nous, et que comme il est bon il passera légèrement par dessus, sans s'en offenser beaucoup. Désabusez-vous de toutes ces illusions, et craignez que si vous ne redoutez ces vérités, ce ne soit déjà un châtiment de votre présomption, et que vous ne tombiez en de plus grandes fautes, sans que vous en reconnaissiez la gravité, parce que vous ne regardez vos péchés ordinaires que comme des fautes légères.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR :

PARABOLE DE LA BREBIS ÉGARÉE.

Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai retrouvé ma brebis qui s'était égarée[1].

Le Sujet. Comme Notre-Seigneur conversait parmi les Publicains et donnait libre accès à toutes les personnes qui venaient l'écouter, il s'aperçut que les Scribes et les Pharisiens s'en scandalisaient[2]. Il en prend donc occasion pour leur raconter deux paraboles, qui toutes deux ont pour but de leur faire voir combien Dieu a à cœur la conversion des pécheurs. La première parabole est celle d'un berger qui, de cent brebis qu'il avait, en ayant perdu une, laisse les quatre-vingt dix-neuf autres pour l'aller chercher, et qui, l'ayant retrouvée, la rapporte gaiement sur ses épaules et invite tous ses amis à se réjouir avec lui. La seconde est celle d'une femme qui, ayant perdu un objet de prix, le recherche avec soin dans sa maison, et qui, après l'avoir retrouvé, invite ses voisines à partager sa joie. Par ces paraboles, Notre-Seigneur voulait leur faire entendre que c'est ainsi que Dieu recherche une âme qui s'est retirée de lui et qui s'est misérablement perdue ; que si elle se laisse reprendre et qu'elle veuille retourner à lui par la pénitence, tout le ciel retentit de joie, tant il est vrai qu'une âme est chère à son Créateur ; et par conséquent qu'ils ne doivent pas trouver mauvais s'il converse avec les pécheurs pour les remettre dans le bon chemin. Ces paraboles sont encore expliquées ailleurs, à la suite de la vie de Notre-Seigneur[3].

[1] Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. S. *Luc.* xv.

[2] Erant appropinquantes ei publicani et peccatores, ut audirent illum. Et murmurabant Pharisæi et Scribæ dicentes : Quia hic peccatores recipit et manducat cum illis, et ait ad illos parabolam istam, dicens : Quis ex vobis homo qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam. Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, et veniens domum, convocat amicos et vicinos, et dicens illis : Congratulamini mihi quia inveni ovem quæ perierat, etc. Aut quæ mulier habens drachmas decem, etc.

[3] Voyez le mercredi de la 24e semaine après la Pentecôte.

La Fin de cette méditation sera d'apprendre à ne point nous retirer de la conduite de notre bon Pasteur, ou d'y retourner aussitôt qu'il nous rappelle.

La Forme est en ces trois points qui comprennent l'égarement, la recherche et le recouvrement de l'âme qui s'écarte de la conduite de Dieu, et qui est figurée par la brebis et par la perle.

1° De l'égarement.

2° De la recherche.

3° Du recouvrement.

PREMIER POINT.

DE L'ÉGAREMENT.

Il y a trois sortes de conduites que Dieu emploie à l'égard des âmes. Il y a donc aussi trois manières de s'égarer; vous verrez celle qui vous concerne particulièrement :

La première conduite est celle que Dieu emploie universellement pour tous les hommes. Il les a créés pour une fin bienheureuse, il leur fournit les moyens d'y arriver, et il les conduit lui-même à leur bonheur éternel [1]; mais la plupart des hommes ne pensent point à cette fin ni à ces moyens, ne s'arrêtent qu'à leur plaisir ou à l'honneur du monde, ou à leurs intérêts temporels, et ils s'égarent ainsi facilement du vrai chemin. C'est ce qui a fait dire à David, que malgré le soin que Dieu prenait pour conduire tous les hommes au ciel, néanmoins presque tous s'en éloignaient, personne ne se souciant de faire le bien et de marcher par où il les conduisait [2]. N'est-ce pas vrai? n'êtes-vous point de ceux-là?... Avez-vous compassion de ceux qui s'égarent? Ne pourriez-vous point ramener quelqu'un et réjouir le ciel par sa conversion? Pensez-y un peu, et dites avec ce bon Roi à votre bon Pasteur : C'est le malheur de notre perte de ne pas savoir même si nous sommes perdus; il me

[1] Omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus, testimonium temporibus suis. I *Tim.* II.

[2] Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in iniquitatibus suis, non est qui faciat bonum. Deus de cœlo prospexit; ut videat si est intelligens aut requirens Deum; omnes declinaverunt, etc. *Psal.* LII.

semble que je veux me sauver, et que je veux prendre les moyens que vous m'en donnez; mais comme personne ne dit qu'il veut se perdre, il ne faut pas toujours croire tous ceux qui disent qu'ils veulent se sauver. Vous savez ce qu'il en est, mon Dieu, vous le voyez; je n'ai que cette prière à vous faire ; ne me laissez pas là où vous voyez que je pourrais me perdre, quelle que soit la perte que je puisse éprouver [1].

La seconde sorte de conduite est celle que Dieu emploie à l'égard de ceux qui sont dans l'état de grâce, il les partage d'une manière particulière, comme étant ses enfants et ses bien-aimés; il prend plaisir à leur accorder plus de grâces, et à leur distribuer des moyens plus puissants pour marcher et pour arriver à leur fin, qu'il ne le fait à l'égard des autres [2]. Mais ils s'égarent de cette divine conduite, ou par le péché mortel, ou par des affections humaines, qui ne sont pas toujours assez criminelles pour être des péchés, mais qui ont assez d'influence pour porter ces personnes à résister aux inspirations de Dieu et à vouloir se conduire elles-mêmes, sans avoir égard aux desseins et à la conduite de Dieu [3]; aussi arrive-t-il qu'au lieu d'aller droit où il les appelait, elles n'y arriveront jamais, ou avec des peines qui leur feront sentir tôt ou tard qu'il n'y a rien de plus nuisible au salut que de se fier trop à ses penchants naturels [4]; car elles ne peuvent se tenir dans ce milieu qui fait la vertu ; mais elles se jettent toujours à l'écart, dans l'une ou l'autre des extrémités opposées. C'est en particulier l'humeur et l'inclination naturelle qui doit être gouvernée par la conduite de Dieu, et non pas elle qui doit être notre guide. C'est tout ce que sau-

[1] Vide si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna. *Psal.* CXXXVIII.

[2] Et nunc hæc dicit Dominus creans te, Jacob et formans te, Israel. : Noli timere quia redemi te, et vocavi te nomine tuo, meus es tu.

Ex quo honorabilis factus es in oculis meis, et gloriosus, ego dilexi te. *Isa.* XLIII.

[3] Væ filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium et non ex me, et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum et os meum non interrogatis. *Isa.* XXX.

[4] Numquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum eo tempore quo ducebat te per viam ? *Jer.* II.

rait prétendre la raison la plus droite, et encore ne le pourrait-elle pas sans la grâce et la loi éternelle, qui doit être la règle de la raison, afin que la raison soit la règle du reste.

Il y a cette différence entre ces deux sortes de personnes qui se retirent ainsi de la conduite de Dieu, que les premières en sont plus éloignées, parce qu'elles n'y prennent point garde, ou si peu, qu'elles passent leur vie entière en dehors de cette divine conduite, ou sans penser qu'on doit s'y soumettre; les autres la suivent, mais non pas avec une fidélité telle que la nature corrompue ne les en retire souvent, et dans la plus grande partie de leurs actions. Voyez donc où vous en êtes, quand vous dites parfois : *C'est mon humeur, je suis ainsi fait*, ou : *chacun fait comme il l'entend, la conscience doit nous juger, on ne peut forcer son naturel : cela est trop violent, toute violence n'est pas durable*. Où avez-vous appris ce langage? entendez-vous bien ces belles maximes de la conduite naturelle? les croyez-vous en vérité, ou ne les prononcez-vous que par manière de parler? Hélas! il ne les faudrait pas connaître de peur de les prendre pour règle de conduite, et toutefois on ne les sait que parce qu'on s'y laisse conduire. C'est à vous d'examiner si vous vivez selon ces maximes, et si vous êtes obligé de l'avouer, sachez que vous vivez hors de la conduite de votre vrai Pasteur dont la loi première et fondamentale de son gouvernement est : *Qu'il faut se faire une douce mais efficace violence, afin de ne rien faire par complaisance naturelle pour vos penchants, ou par la répugnance qu'on a du mal contraire*[1]. C'est par l'étude de cette leçon que l'on apprend à vivre, et c'est en vivant par vertu et par esprit, que l'on apprend cette leçon.

La troisième sorte de conduite de Dieu regarde plus particulièrement les personnes qui travaillent à la perfection, en quelque état de vie que ce soit[2]. La vie des parfaits, c'est la vie

[1] Dicebat ad omnes : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, etc. *S. Luc.* IX.

[2] In omni bonitate et justitia et veritate probantes quid sit bene placitum Deo. *Ephes.* V.

unitive; mais pour être uni à Dieu, il faut lui être tellement uni en tout, dans les choses grandes ou petites, temporelles et spirituelles, que l'on ne fasse rien qu'en vue du bon plaisir de celui pour qui on vit uniquement. C'est pour cette raison que Dieu fait connaître à ces âmes ses ordres et ses desseins, dans la plus grande partie de leurs actions, de leurs dévotions et de leurs intentions ! Aussi est-ce justement qu'il dit que comme un bon Pasteur connaît ses brebis, qu'il les retire du bercail une à une pour les mener aux pâturages, qu'il va devant elles, qu'elles le suivent, qu'elles entendent sa parole, et ne marchent que selon sa volonté [1], de même il se fait connaître, par les dons de son esprit, à ses âmes d'élite, il leur déclare ce qu'elles doivent prendre ou laisser, les lieux, le temps, les moyens, la manière, la fin et toutes les circonstances de leurs actions, comme nous l'avons dit dans la méditation du don de conseil [2]. Elles sont donc unies à Dieu en proportion de la fidélité qu'elles mettent à suivre avec exactitude ce qu'elles connaissent du divin vouloir, puisqu'elles sont unies à sa volonté, et que la volonté de Dieu, c'est Dieu même, et la plus souhaitable union que nous devions rechercher en cette vie [3]. Non, l'union avec Dieu par la mémoire et l'entendement n'est pas aussi sainte ni aussi parfaite que celle de la volonté, où réside proprement la charité et l'union d'amour, et jamais elle n'est plus parfaite que dans l'action parfaite, et cette perfection dépend de toutes ces circonstances; de sorte que mieux elles sont gardées, et plus la perfection est élevée et l'union étroite.

C'est ainsi que le divin Pasteur des âmes les conduit, en leur inspirant par les dons d'entendement, de science et de conseil, ce qu'il veut d'elles, et leur en donnant le moyen par les dons

[1] Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me, et ego vitam æternam do eis. *S. Joan.* x.

[2] Voyez la méditation du mercredi de la semaine de la Pentecôte.

[3] Ut jumentum factus sum apud te : et ego semper tecum.

Tenuisti manum dexteram meam : et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me. *Psal.* LXXII.

Nihil faciens in alteram partem declinando. I *Tim.* V.

de force et de piété, pour lui plaire, et pour arriver au degré de grâce et de gloire où il les veut. S'écarter ou s'égarer de cette conduite, c'est donc manquer à quelqu'une de ces circonstances, c'est se soustraire en quelque point à la volonté de Dieu [1], et parce que ces circonstances étaient l'objet d'une déclaration spéciale de la volonté de Dieu, ne pas y obéir, c'est autant s'écarter de sa conduite que s'écarter de sa volonté ; c'est aussi se retirer de la perfection et de l'union avec lui, puisque la perfection demande l'intégrité de l'action, et que l'union requiert toute la volonté de l'âme consacrée et abandonnée entièrement à celle de son Dieu, selon la connaissance qu'il lui en donne et la déclaration qu'il lui en fait [2].

Ne ressentez-vous pas déjà le reproche de vos infidélités sur ce sujet? Ne reconnaissez-vous pas que ce n'est pas seulement en une ou deux, mais presque dans toutes les circonstances que vous manquez, et qu'à peine pensez-vous à une seule, quand vous êtes pour agir? C'est la précipitation et l'inconsidération qui vous portent à l'action, avant d'y avoir suffisamment pensé [3]. Il ne faut pas à la vérité être trop lent pour entreprendre, mais il ne faut pas être non plus trop précipité. Il faut suivre son guide, mais aussi il ne faut pas le devancer [4]. Telle parole sera dite, et telle action faite dans un lieu, dans un temps, et d'une manière qu'elle changera de nature et de mérite ; et de parfaite qu'elle eût été avec ses circonstances, elle deviendra fort imparfaite en étant dépouillée; elle perd beaucoup en perdant ce qu'elle eût mérité. Ce n'est qu'une imperfection, direz-vous, et non pas un péché, quand il n'y a point de malice, et les plus parfaits ne peuvent pas toujours s'en garantir [5] ; oui,

[1] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est, et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *S. Luc.* XVI.

[2] Fideles in dilectione acquiescent illi. *Sap.* III.

[3] Qui festinus est pedibus, offendet. *Prov.* XIX.

[4] Qui recto sunt corde, faciunt illum præcedentem et se sequentes, non autem se præcedentes, et illum sequentem. S. Aug. in *Psal.* CXXIV.

[5] Electorum corda ad se semper sollicite redeunt, et semetipsa graviter, vel pro levi motu excessionis affligunt, et dum mota discunt, quomodo stare debuerint, aliquando melius concussa solidantur. S. Greg. II *Mor.* XXIV.

mais ils ne s'excusent pas comme vous le faites; ils y manquent plus rarement, ils s'en relèvent avec plus de soin; ils s'en humilient plus profondément, ils s'en accusent, s'en châtient plus rigoureusement; et s'ils voient quelqu'un qui s'en rit et les accuse de scrupule, ils supportent volontiers ce reproche ; mais ils sont fâchés de ce qu'on décrédite ainsi la perfection, comme si les imperfections qu'on y commet ne devaient pas être estimées des fautes, parce que ce sont les fautes des parfaits. Hélas, mon âme, si tu t'étais décidée une bonne fois à te laisser conduire par ton Pasteur, tu l'entendrais si clairement dans tout ce qu'il veut de toi, que tu ne douterais pas de ses volontés; tu les verrais si droites et si justes, que tu ne voudrais pas les quitter, ou si tu t'en étais séparée tant soit peu, tu en aurais aussitôt un tel regret, que tu ne tarderais point à revenir....

DEUXIÈME POINT.

LA RECHERCHE DE L'AME, QUI S'EST RETIRÉE DE LA CONDUITE DE DIEU

De quelque manière que vous vous soyez égaré, notre Pasteur est si bon qu'il ne cesse de nous rechercher autant de fois que nous nous retirons de lui [1]. Ce serait à nous de l'aller chercher, et ce serait toujours une grande faveur quand il se laisserait trouver; mais comme nous l'avons déjà reconnu, nous sommes si misérables, qu'étant perdus, nous ne le savons pas, ou si nous en avons quelque connaissance, nous ne pouvons pas de nous-mêmes nous remettre dans notre chemin, et quand nous le pourrions, souvent nous ne le voulons pas, parce que l'on appréhende la difficulté du chemin et que l'on n'aime pas les difficultés. C'est donc à sa bonté de venir nous chercher, de nous faire marcher, ou de nous porter sur ses épaules. C'est ce qu'il faut maintenant considérer. Cette recherche peut se faire de trois manières : l'une de loin, l'autre de près, et la troisième, au dedans de nous-mêmes [2].

Dieu nous cherche de loin, quand il nous appelle du ciel et

[1] Ecce ego ipse requiram oves meas. *Ezech.* XXXIV.
[2] Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum. *Psal.* CXVIII.

des enfers ; qu'y a-t-il de plus éloigné ? Il nous appelle de ces endroits-là, quand il nous fait voir qu'en nous retirant de lui, nous nous éloignons du ciel, et que nous approchons de l'enfer [1] ; et nous entendons alors je ne sais quelle voix qui nous dit : Où vas-tu pauvre perdu ?... Que si nous tardons trop, il approche de plus près, il renverse nos desseins, il fait mal réussir nos actions, rien ne nous prospère ; il y a du malheur, disons-nous ! Ah ! reconnaissez-le du moins, et sachez que c'est parce que vous vous êtes retiré de la conduite de votre Dieu ; il vous fait sentir le malheur qu'il y a de s'éloigner de lui, et il vous rappelle par ce sentiment, si vous savez y correspondre [2].

Ce n'est pas tout, il approche encore plus près, il entre jusques au fond de l'âme : et c'est là qu'il se fait reconnaître à sa voix et à ses paroles : Reviens, reviens ma Sunamite [3], pourquoi te retires-tu de moi ? Penses-tu trouver mieux autre part ? As-tu plus de sagesse que moi pour te conduire, plus de puissance pour en trouver les moyens, et plus de bonté pour n'y rien épargner ?... Que te proposes-tu dans tes desseins ? Est-ce de m'être agréable, ou de me déplaire ? Si c'est de me déplaire, comment oses-tu passer outre, sachant bien que ce n'est pas pour moi que tu travailles ? si c'est pour m'être agréable, comment peux-tu me plaire sans moi ? et comment peux-tu être avec moi, sans suivre le chemin par où je veux te mener ?... M'as-tu consulté en cette affaire, et en celle-là m'as-tu communiqué ton dessein ? as-tu cru ne pouvoir en venir à bout sans mon assistance ? m'as-tu témoigné que tu l'attendais de moi ? que tu ne dépendais que de moi ? que tu ne voulais rien faire sans moi ? pourquoi as-tu agi ainsi ? est-ce de peur que je ne

[1] Est via quæ videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem. *Prov.* XIV.

[2] Scito et vide quia malum et amarum est, reliquisse te Dominum Deum tuum. *Jerem.* II.

[3] Revertere, revertere, Sunamitis, revertere, revertere, ut intuamur te. *Cant.* VI.

Vivus est enim sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, etc. *Hebr.* IV,

détruisisse ou que je n'approuvasse pas tes desseins? mais c'est pour cela qu'il faut venir me trouver, afin que je les rompe, si je ne les approuve pas. Est-ce que tu ne veux pas t'en donner la peine? Et s'il y a de la peine à me parler, ce n'est que pour apprendre à faire sans peine ce qu'on doit faire. Enfin, n'étant plus sous ma conduite, tu n'es pas où je veux que tu sois, tu n'es pas où tu dois être pour être bien. De plus s'il arrive quelque tentation de l'ennemi, qui épie le moment où la brebis est éloignée du berger pour l'emporter, qui te défendra, qui t'en garantira? ou même quand alors tu me réclameras, qui t'a promis que je te secourrai, après que je t'ai menacée de te laisser si tu ne reviens pas, après avoir été priée de retourner.

Ah mon Dieu, c'en est trop! je ne connais pas seulement par ces paroles que vous nous recherchez, mais je me sens arrêtée à me laisser prendre, et ramener où il vous plaît de me remettre. Ma fille, si tu te proposes de revenir à moi, propose-toi en même temps de ne plus me quitter[1].

TROISIÈME POINT.

LE RECOUVREMENT DE L'AME, QUI S'EST RETIRÉE DE LA CONDUITE DE DIEU.

Le pasteur ayant retrouvé sa brebis égarée, la prend, la charge sur ses épaules, et la ramène au bercail avec les autres. Considérez, dans ce peu de paroles, trois marques, par lesquelles on peut reconnaître le recouvrement et le retour de l'âme qui s'était retirée de la conduite de son Dieu.

La première est, qu'elle se laisse tellement saisir et porter par les mouvements de la grâce, qu'elle n'ait point d'autre affection, d'autre désir, d'autre attente, d'autre amour, d'autre joie, et en un mot, d'autres mouvements que ceux de la grâce et de l'esprit de Jésus, comme la brebis n'en avait point d'autres, pour marcher, que ceux de son pasteur qui la portait. C'est

[1] Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia, et nimis odito execrationem. *Eccli* XVII.

[2] Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo, ego feci, et ego feram, ego portabo et salvabo. *Isa.* XLVI.

ainsi que la grâce nous porte, quand nous nous renouvelons en esprit, et c'est ainsi que nous devons nous laisser porter; de sorte que, quand on se sent ainsi extraordinairement excité au bien ou détourné du mal, c'est un bon signe. Etendez si vous voulez cette considération à tous les mouvements de l'âme et du corps pour les actions morales, naturelles et sensitives, et représentez-vous qu'une âme ainsi unie à son Dieu lui dise ce que Pharaon roi d'Egypte dit à Joseph, lorsqu'il le créa surintendant de sa maison et vice-roi de tout son royaume. Je veux qu'il n'y ait pas une seule personne dans l'Egypte qui ne relève tellement de vous, qu'elle ne puisse remuer la main, ou le doigt, sans votre permission[1]. Que vous en semble? en diriez-vous bien autant à celui qui doit vous gouverner, pour le moins aussi absolument qu'un homme en gouverne un autre?... Mais ce n'est rien de le dire; vous efforcez-vous de mener cette vie unitive, cette vie des enfants de Dieu qui sont plutôt mus et portés qu'ils ne se meuvent eux-mêmes[2]? C'est par là que vous devez juger de votre recouvrement.

La seconde marque est prise de cette circonstance, que la brebis était portée par son pasteur, de manière qu'elle ne pouvait le quitter; car il la tenait de ses deux mains sur ses épaules, en sorte qu'elle n'aurait pu s'échapper quand même elle l'eût voulu; et ainsi elle était portée avec plus de facilité et de sûreté. De même l'âme qui s'est laissée prendre et porter comme elle devait, doit encore se tenir si fermement à celui qui la porte, qu'il ne lui soit presque pas possible de s'en séparer. Certainement, c'est l'intention et le dessein de son bon Jésus, de ne point lui retirer son assistance qui lui est nécessaire[3]; mais comme elle demeure encore libre, et qu'elle peut le quitter, si elle le veut, elle doit être disposée à ne pas le quitter, comme si elle n'était pas libre de le vouloir. Elle doit

[1] Ego sum Pharao; absque tuo imperio non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Ægypti. *Gen.* XLI.

[2] Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *Rom.* VIII.

[3] Ipse enim dixit: non te deseram, neque derelinquam. *Jos.* I; *Hebr.* XIII.

dire comme l'Apôtre. Je suis assurée, par la grâce de Dieu, que ni la mort, ni aucune créature ne pourra me séparer de mon bien-aimé [1]. Vous le diriez dans le même sens que s'il s'agissait d'un péché mortel. Quiconque vous en présenterait l'occasion et vous presserait de dérober, ou même de mentir ou de faire quelque action noire et indigne de votre personne, de votre sang, de votre cœur, vous vous y refuseriez si énergiquement que vous lui répondriez comme ce chaste jeune homme [2] : Comment pourrais-je commettre cette action ? je ne le saurais, je ne le puis pas. Vous le pourriez cependant, absolument parlant, car nous supposons une chose qui peut se faire, et qui ne dépend que de votre volonté ; mais parce que votre volonté serait aussi éloignée de la faire que si elle ne le pouvait pas, elle pourrait véritablement dire quelle ne le peut pas; car étant obligée et résolue à ne pas la faire, il lui est aussi impossible raisonnablement de la faire, que si elle ne le pouvait point du tout. N'est-il pas vrai ? c'est ainsi que l'Ecriture fait parler tous ceux qui parlent avec tant d'assurance de ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire [3], comme s'ils n'avaient plus de liberté pour agir autrement que le devoir ne les oblige [4]. C'est donc ainsi que fait l'âme qui revient à son Dieu, et qui se remet sous sa sainte conduite, pour ne plus vouloir faire ou laisser que ce qu'il lui déclarera; elle le veut avec tant de fermeté, et elle le fera avec autant d'assurance, que si elle n'avait plus la liberté de s'en dispenser, et comme s'il s'agissait d'un grand péché. C'est là être uni à Dieu, c'est être tellement dans les mains de son bon Pasteur, qu'on n'a pas plus la volonté de s'en retirer, que la brebis n'avait de moyen de le quitter.

[1] Certus sum quia neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. *Rom.* VIII.

[2] Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum ? *Gen.* XXXIX

[3] Qui potuit transgredi et non est transgressus, facere mala et non fecit *Eccles.* XXXI

Aperui os meum ad Dominum, et aliud facere non potero. *Jephte* ; *Jud.* II.

Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. *Act.* XII.

[4] Non possumus aliquid adversùs veritatem. II *Cor.* XIII.

Etes-vous dans cette fermeté d'esprit, que rien ne puisse vous ébranler? qu'allez-vous dire; que pensez-vous? que répondez-vous?... D'un côté vous voyez bien qu'il faudrait dire oui, et vous n'oseriez pas paraître devant un si bon Seigneur en avouant que vous ne voudriez pas lui obéir en tout ce qu'il voudrait: mais de l'autre, vous voyez encore mieux qu'il faut peu de chose pour vous ébranler, que vous faites peu d'efforts pour correspondre aux mouvements de la grâce; et qu'en un mot, vous ne faites pas autant de cas de ce qui n'est que de perfection et de conseil, que de ce qui est d'obligation; et vous ne savez que répondre. Mais pour le moins reconnaissez votre faiblesse et dites à votre bon Jésus: O divin Pasteur, qui me faites connaître que la preuve que l'on est à vous, c'est d'être aussi décidé pour vouloir toujours faire ce qui vous plaît, que si on ne pouvait faire autrement, vous voyez ce qui me manque de cette perfection; et puisque je ne serai retrouvée qu'autant que je serai dans cet état de fermeté et de résolution, mettez-moi dans l'état où vous désirez que je sois; prenez ma liberté, liez et unissez tellement ma volonté à la vôtre, qu'elle ne puisse plus s'en séparer, pour n'importe quel motif.

La troisième et dernière marque d'un heureux retour, c'est d'être comme la brebis qui se laissa porter autant que le pasteur le voulut, et descendre quand il le voulut, pour être réunie avec les autres brebis et vivre sous sa houlette. Vous voyez bien que le Pasteur ne laissa pas sa brebis dans le parc, pour n'en avoir plus de soin; mais que au contraire, il ne l'avait chargée sur ses épaules que pour l'apporter au milieu du troupeau, afin de veiller sur elle et de l'entourer de ses soins. De même, notre Dieu qui porte les âmes qu'il retrouve, avec tant de facilité et de douceur, aux vertus les plus héroïques, s'il les laisse parfois marcher d'elles-mêmes avec les autres, ce n'est pas pour les quitter, mais c'est pour les guider, les nourrir, les éprouver, et pour les faire progresser en vertus et en mérites[1]. Et l'âme qui

[1] Deducis velut ovem Joseph. *Psal.* LXXIX.

est revenue se laisse volontiers gouverner, en quelque état que son Dieu la veuille mettre[1]. La tristesse lui est aussi agréable que la joie, l'adversité que la prospérité; le dégoût et les aridités dans ses dévotions, que les tendresses plus sensibles; l'ignominie que l'honneur, la disette que l'abondance. Enfin, elle est toute à son tout, pour n'être plus rien à elle-même; elle ne vit que d'indifférence, et elle est aussi peu attachée à quoi que ce soit, avant qu'il lui soit ordonné, qu'elle y tient ferme et qu'elle y est inséparablement liée et obligée, quand il est devenu l'objet d'un commandement[2].

Cette indifférence est la marque des âmes parfaites; car vous en voyez de si opiniâtres dans leurs sentiments, qu'elles ne veulent rien croire des ordres que Dieu leur donne, bien qu'elles puissent en prendre connaissance, et pour être trop roides, elles se rompent; et si elles sont retrouvées pour un temps, elles se perdent un peu après; puisque c'est se perdre que de se retirer de son Dieu, et que c'est s'en retirer, que d'être trop attaché à ses opinions, et de n'être pas assez docile aux divers mouvements intérieurs et extérieurs qu'il nous communique. Pesez ces vérités, et si vous vous voyez éloigné de leur perfection, ne désespérez pas cependant d'y arriver. Mettez votre confiance en celui qui peut ce qu'il veut, et qui veut votre perfection; vous ne doutez pas de son pouvoir, soyez aussi certaine de sa bonté et de sa bonne volonté[3]. Cette certitude, vous pouvez la puiser dans la considération des soins qu'il a pour une seule âme. N'est-ce pas étonnant et ravissant, de le voir prendre une telle part à son salut et à sa perfection, qu'il s'en réjouit et en fait réjouir tout le ciel, comme s'il était plus heureux en nous voyant en voie d'être heureux avec lui, et comme si nous pouvions contribuer en quelque chose à son propre bonheur.

[1] Ad omnia quæ mittam te, ibis. *Jerem.* I

[2] Ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem, quæ in ea ventura sint mihi, ignorans, nisi quoniam vincula et tribulationes Jerosolymis me manent : sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, etc. *Act.* XX.

[3] Fidelis est qui vocavit vos, qui etiam faciet, etc. I *Thess*, V.

Permettez-moi, Seigneur, de vous demander quel bien vous revient de notre bien? et comment vous pouvez en recevoir quelque joie, puisque vous êtes si pleinement heureux de vous-même, que vous ne pouvez pas l'être d'avantage; et quand vous le pourriez, ce que je fais est si peu de chose, qu'il ne semble pas que cela soit capable d'augmenter votre joie... Mon fils, il est vrai que ma béatitude m'est aussi naturelle, que ma bonté et ma nature. Comme je suis naturellement bon, je suis naturellement bienheureux. Mais aussi, comme je suis naturellement bon, et la bonté même, je désire que tu sois bienheureux avec moi. Et afin que tu entendes combien je le désire et comment tu dois y travailler, je te fais savoir la part que j'y prends et la joie que j'en reçois, afin que, travaillant avec moi pour satisfaire mon désir, tu travailles avec plus de perfection, quand tu y travailleras autant pour me donner du contentement et de la joie, que pour en recevoir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'égarement de l'âme sous la figure de la brebis égarée.

Il y en a qui ne vivent que dans l'égarement, et ne sont presque jamais sous la conduite de Dieu; car ils ne pensent ni à la fin à laquelle il les destine, ni aux moyens dont il se sert pour les y amener.

Les autres vont et viennent; ils veulent se sauver, ils en prennent les moyens; mais ils ne le font pas avec persévérance, et se laissant emporter par leurs inclinations naturelles, ils s'éloignent de Dieu et s'égarent. Ils aiment trop à faire leur propre volonté pour se laisser conduire; et quoiqu'elle ne soit pas mauvaise à leur avis, et qu'ils ne voulussent pas commettre de grandes fautes, néanmoins, comme ils n'ont pas autant d'égard pour les desseins de Dieu que pour leurs intérêts particuliers; on peut dire qu'ils s'éloignent autant de la conduite de Dieu que leurs desseins sont éloignés des siens.

Enfin, comme il y en a qui s'étudient à la perfection plus que les autres, ils se tiennent plus constamment sous la conduite de notre bon

Pasteur, sans laquelle il n'y a point de perfection. Mais, quoiqu'il soit si bon, qu'il veuille bien les conduire et les guider partout où ils doivent passer, cependant ils ne suivent pas toujours si parfaitement ses règles et ses lois, qu'ils n'y manquent parfois, ou par précipitation, ou par quelque sorte de négligence ; et l'on peut dire qu'ils s'égarent autant de fois qu'ils y manquent. Quoique cet égarement ne soit pas aussi dangereux que les autres, néanmoins, comme on marche toujours en présence d'ennemis tant qu'on marche en ce monde, pour peu qu'on s'éloigne de son guide, on se met en danger. En effet, nos ennemis ne sont forts que de notre faiblesse, et nous ne sommes jamais plus faibles que lorsque nous sommes sans notre guide, parce que nous sommes privés des grâces et des secours qui sont attachés à sa conduite, et sans lesquels nous ne pouvons rien faire qui mérite. Et n'est-ce pas un assez grand danger de se mettre en l'état de ne pouvoir rien faire ?...

DEUXIÈME POINT.

La recherche.

Revenez pour le moins, âme égarée, aussitôt que vous vous apercevez de votre égarement. Elle n'en fera rien, si ce n'est que son Pasteur l'appelle ou qu'il aille la chercher lui-même. Il y va donc, il la cherche, il l'appelle, de loin et de près, il entre jusques où elle est, il lui parle, il lui découvre le danger qu'elle court, il l'invite au retour par promesses, par menaces, par crainte, par amour. Quelquefois un seul mot, un regard, une inspiration, un bon mouvement suffit pour ramener cette âme ; mais d'autres fois, il y emploie tant de temps, de paroles et de prières, que si vous le voyiez dans ces soins et dans ces peines, vous seriez comme animé d'un saint zèle contre cette âme qui lui résiste. Mais si c'est la vôtre qui lui fasse ces résistances, que dites-vous ?... Hélas ! que puis-je dire ? Je ne puis que m'humilier par la pensée que je suis aussi lent et difficile à revenir, que je suis prompt et facile à me perdre.

TROISIÈME POINT.

Le recouvrement.

Remarquez comme la brebis se laisse prendre et porter par son pasteur ; comme celui-ci la tient par les mains sur ses épaules, sans qu'elle puisse s'en retirer ; et enfin, comment il la remet avec les autres brebis du troupeau, se réjouissant avec ses amis d'avoir retrouvé ce qu'il

avait perdu. Voilà les marques qui vous feront reconnaître si vous, ou si un autre qui se serait retiré tant soit peu de son droit chemin, y êtes retourné. Vous sentez-vous autant porté à votre devoir par la vue de Dieu qui vous l'ordonne, quand votre inclination ne vous y pousse pas, que si elle vous y portait? Etes-vous si affermi dans le bien et si résolu à combattre les moindres imperfections qui peuvent être évitées avec la grâce, que vous vous en corrigeriez comme si elles étaient des péchés? Etes-vous disposé à dire de tout ce que vous ne devez pas faire, que vous ne le pouvez pas; et vous en abstenez-vous en effet comme si vous ne pouviez pas le faire? Enfin, n'êtes-vous attaché à rien qu'à votre Dieu? et s'il veut vous détacher de lui-même, sans vous quitter pourtant, sinon comme il laisse souvent ses amis dans certaines peines ou dans certaines humiliations et nécessités, êtes-vous prêt à tout?... Jugez par là de votre heureux retour, car c'en est la marque la plus assurée. Quiconque n'est pas prêt à recevoir indifféremment tout ce que Dieu voudra lui envoyer n'est pas prêt à se mettre sous sa conduite, car c'est là véritablement se laisser conduire, que d'être indifféremment prêt à tout ce que Dieu veut.

AVIS GÉNÉRAL POUR LES MÉDITATIONS DES SEMAINES SUIVANTES.

Nous allons reprendre la suite de la vie de Notre-Seigneur que nous avons quittée à la Septuagésime.

Nous en étions à cet endroit où Jésus, après l'élection de ses Apôtres, commença sa prédication par ce beau sermon qu'il fit sur la Montagne, sermon dans lequel il parla des béatitudes et des maximes de la perfection Evangélique.

Cette prédication du Fils de Dieu nous fournira des sujets de méditations pour quatre semaines ; soit pour instruire l'entendement contre les maximes du monde, soit pour exciter la volonté contre les dérèglements de la colère et de la concupiscence.

Nous parcourrons ensuite les paroles, les actions, les miracles, et toute la suite de l'Evangile, selon l'ordre des temps et suivant les desseins particuliers qui seront exposés au commencement de chaque semaine ; nous donnerons à chaque semaine le nom du Dimanche qu'elle suit ; ainsi nous appellerons celle-ci : troisième semaine après la Pentecôte, quoiqu'en réalité elle soit la quatrième, si on compte à partir du jour de la Pentecôte. Mais si nous voulons entendre par ce mot, toute la semaine qui suit la fête, jusques à la Trinité, qui en est l'Octave, et le premier Dimanche d'après, nous trouverons les semaines en même nombre que le Dimanche qui en est le premier jour.

LUNDI.

PREMIÈRE BÉATITUDE, LA PAUVRETÉ D'ESPRIT.

Jésus, ouvrant sa bouche sacrée, les enseignait, disant : Bienheureux sont les pauvres d'esprit; parce que le royaume des cieux est à eux.

Malheur à vous, riches du monde! qui avez ici votre consolation[1].

Le Sujet nous donne le commencement de cette divine prédication de Notre-Seigneur. Comme il voyait la foule qui abordait de toutes parts, il monta sur une montagne, et appelant à lui ses disciples, il commença son discours par cette première béatitude, qui déclare les pauvres heureux et les riches malheureux. Le monde est donc bien incrédule, puisque, désirant par-dessus tout d'être heureux, et ne craignant rien tant que d'être malheureux, néanmoins il ne veut point de la pauvreté qui le rend heureux, et s'attache avec tant d'ardeur aux richesses qui portent malheur. C'est qu'on ne croit pas qu'il en soit ainsi. Partant,

La Fin sera de nous persuader efficacement cette vérité, et de vivifier notre foi sur cette parole de Jésus, qui nous assure que les pauvres sont heureux ; ce que le monde ne peut comprendre.

La Forme est en ces trois points :

1° La pauvreté est bienheureuse.

2° Les richesses sont malheureuses.

3° Les hommes ne croient pas à la parole de Jésus, puisque désirant être heureux ils ne veulent pas être pauvres.

PREMIER POINT.

LA PAUVRETÉ EST HEUREUSE.

Avant de nous arrêter au sujet de la méditation, considérez premièrement le grand bien que les hommes ont reçu de la prédication de Notre-Seigneur, et particulièrement de ce ser-

[1] Et aperiens os suum, docebat eos dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. *S. Matth.* v; *S. Luc.* vi.

mon qui comprend toute la perfection, pour tous les états de la religion et de la vie chrétienne. Quelle faveur, qu'un Dieu ait daigné s'abaisser à nous parler, et à nous parler si clairement! Il avait parlé auparavant par les prophètes; mais maintenant il nous instruit lui-même [1]. C'est celui qui a fait toutes choses d'une parole, qui nous adresse des paroles de vie et de salut pour nous rendre spirituels. Quelle grâce ! mais quelle reconnaissance vous lui devez en particulier, pour vous avoir donné la connaissance de l'Évangile ! Combien de personnes dans le monde n'en ont jamais entendu parler? Et de plus, quelle miséricorde de vous donner le moyen de méditer ces divines paroles, de les entendre, de les goûter, et de pouvoir les mettre en pratique? Humiliez-vous devant un Dieu si bon, reconnaissez ce bienfait; confessez que vous en êtes indigne, et que vous n'êtes pas capable, sans un secours spécial de sa bonté, de comprendre des vérités si sublimes. Demandez-lui que sa grâce déracine et arrache de votre cœur les sentiments du monde et de la chair, opposés à ces vérités, et vous donne un cœur docile pour les entendre et les croire, comme articles de foi. Dites-lui : Seigneur, puisque vous daignez ouvrir votre bouche sacrée pour me parler, ouvrez aussi, s'il vous plaît, l'oreille de mon cœur pour vous écouter et pour vous obéir.

Dans cette disposition d'esprit, commencez à méditer sérieusement, et à peser ce que c'est qu'être pauvre d'esprit. Il y a trois espèces, ou trois degrés de pauvreté évangélique.

Le premier consiste à n'avoir aucun attachement aux biens du monde, soit qu'on les possède, soit qu'on en soit privé ; à vivre content dans sa condition, et à user du monde comme n'en usant pas. Voilà le véritable pauvre d'esprit ; comme au contraire c'est être riche, d'être attaché de cœur aux richesses, qu'elles fassent défaut ou qu'on en ait en abondance.

Le second degré est de quitter les richesses quant à la propriété et quant à l'usage, et se faire pauvre volontaire. Telle

[1] Nunc dictum est aperuisse os suum, quod ipse in lege veteri aperire soleret ora prophetarum. S. Aug. *hic.*

est la pauvreté religieuse, qui ne possède rien en particulier. Ce degré semble plus élevé et plus noble, parce que c'est un conseil évangélique, qu'on donne à ceux qui aspirent à la perfection[1], tandis que le premier est précepte, et nécessaire à tous, pour éviter l'avarice, et autres vices semblables.

Mais il y a un troisième degré de pauvreté encore plus parfait, qui se pratique lorsque le religieux, ou toute autre personne qui fait profession de pauvreté, retranche toutes les superfluités, se contente du nécessaire, et ne se sert que de choses simples convenables à un pauvre[2]; tel est le genre de vie des plus parfaits et des plus fervents religieux. C'est là véritablement être pauvre d'esprit, c'est suivre la nudité de Jésus, et c'est être bienheureux, parce que c'est pour être trouvé sans tache, et sans avoir couru après l'or et l'argent, ni fondé ses espérances sur les biens temporels. Mais quel est celui-là, demande le sage?... Il ne se trouve pas à la vérité facilement[3]; cependant faut que nous nous soyons élevés à l'un de ces trois degrés. Où en êtes-vous?...

Après y avoir un peu pensé, considérez soigneusement combien il est véritable que les pauvres d'esprit sont heureux. Premièrement, c'est un article de foi; Jésus-Christ, qui est la vérité même, l'a dit, ne le croyez-vous pas? Et puis, si les pauvres d'esprit ont droit au royaume des cieux, ne sont-ils pas trop heureux? Et qui a plus de motif d'espérer le paradis que les pauvres puisque Notre-Seigneur, qui est le maître de ce royaume, leur en a fait la promesse? et qui le mérite mieux qu'eux, puisque c'est une des plus héroïques actions que l'on puisse pratiquer pour mériter le ciel?... Ajoutez à cela qu'ils sont heureux, même dès cette vie, parce qu'ils sont contents; car toute la félicité que nous pouvons attendre en cette vie, c'est de jouir de ce contentement, et les richesses mêmes ne sont recherchées que pour ce motif. Par conséquent, si quel-

[1] *S. Matth.* x.
[2] Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. I *Tim.* VI.
[3] Quis est hic, et laudabimus eum. *Eccli.* XXXI.

qu'un peut, sans elles, trouver le vrai contentement, sans doute il est heureux, et en cette vie, et en l'autre ; car il a le bien des richesses, qui est la satisfaction de ses désirs, et il n'en a pas le mal, qui est la peine de les amasser, le soin de les conserver, et le regret de les perdre[1].

Or, que les pauvres d'esprit soient contents pour ce qui regarde l'usage des biens temporels, cela est si vrai qu'ils ne seraient pas pauvres d'esprit s'ils n'étaient pas satisfaits ; puisque la pauvreté d'esprit consiste à ne rien désirer, à ne se mettre en peine de rien que raisonnablement, et à ne s'inquiéter jamais pour les biens de ce monde. Notre-Seigneur prend soin lui-même que rien ne leur manque, et il leur donne même les biens en abondance ; ou s'il permet qu'ils en soient privés, il les récompense si bien, et les remplit de tant de contentements spirituels, qu'ils ne désirent rien de plus, et qu'ils sont plus contents dans leur pauvreté que dans l'abondance des biens[2]. En effet la seule pensée d'être semblables à Jésus-Christ, c'est déjà une grande consolation ; et quand une fois on goûte Dieu et qu'on le possède, ce seul bien vaut incomparablement mieux que toutes les richesses[3]. Or, il se laisse posséder dès cette vie, par ceux qui quittent tout pour lui. Je serai moi-même, dit-il, votre récompense[4] et cette récompense dépasserait vos espérances et votre attente, si Dieu, dont la puissance égale la volonté, n'en donnait sa parole[5].

Eh bien, croyez-vous que Dieu soit assez bon pour vouloir se donner à eux ? croyez-vous qu'il soit assez puissant pour les contenter, s'il le veut ?... N'est-ce donc pas assez pour les rendre heureux, de jouir d'un Dieu, qui est l'unique contentement du

[1] Melius est modicum justo. *Psal.* XXXVI.
Melius est parum cum timore Domini, quam thesauri magni et insatiabiles. *Prov.* XV.

[2] Centuplicato fœnore, Christi promissa redduntur. S. Hier. *ad Panem.*

[3] Magna securitas cordis est nihil concupiscentiæ habere sæcularis. S. Greg. *in Job.* II.

[4] Ego protector tuus sum et merces tua magna nimis. *Gen.* XV.

[5] Ipse Dominus propossessio ejus est, sicut promisit ei Dominus Deus tuus. *Deut.* X.

cœur ?... Oh ! que vous êtes avare, si Dieu ne vous suffit pas ! Dieu ne possède rien que lui-même, et il n'est heureux que par la jouissance de lui-même ; et si un pauvre possède Dieu, autant qu'il peut le posséder ici bas, n'est-il pas heureux de la félicité de Dieu même ? Eh bien, les pauvres ne sont-ils donc pas bienheureux ?... Pardon, mon Jésus ! pardon, de ce que j'ai voulu prouver par la raison votre parole, car elle mérite qu'on y ajoute foi quand même les preuves manqueraient. Mon fils, si je mérite d'être cru, je mérite aussi d'être obéi ; et si vous voulez me témoigner que vous croyez à ma parole, faites au plustôt ce que vous inspire cette parole.

DEUXIÈME POINT.

LES RICHESSES SONT MALHEUREUSES.

Malheur à vous, ô riches, qui avez tous vos contentements en ce monde ! Il y a ici deux choses importantes à considérer ; la première, quels sont les riches sur lesquels tombe cette horrible malédiction ; la seconde, comment ils sont malheureux et misérables.

La première est aisée à comprendre, par ce qui a été dit au premier point, que les riches malheureux sont ceux qui ont le cœur attaché aux richesses, qui s'attristent quand ils en sont privés, qui les désirent trop ardemment, qui les aiment et les estiment trop, comme si elles étaient de grands biens, qui s'estiment heureux de les posséder, malheureux d'en être dépourvus. Ce sont-là les riches du siècle, ces hommes de richesses [1], qui sont plutôt possédés par les biens temporels, qu'ils ne les possédent ; c'est à eux que s'adresse cette parole de malédiction, qu'ils aient effectivement des richesses ou qu'ils n'en aient point, qu'ils soient religieux, ou simplement séculiers, c'est à eux qu'on dit : Malheur à vous riches du monde. Mais pourquoi, et quel malheur les menace ? C'est la seconde considération.

Malheur à eux parce qu'ils mettent leur consolation dans les

[1] Viri divitiarum. *Psal.* LXXV.
Divitibus hujus sæculi præcipe. I *Tim.* VI.

richesses, leur joie dans l'espérance, et dans l'attente de ces biens, dans l'estime de cette félicité prétendue, dans les aises que procurent les richesses, les habits précieux, les bonnes tables, les belles maisons, les grands honneurs[1]; voilà leurs consolations imaginaires : Mais malheur à ceux qui les recherchent! Pourquoi ? parce qu'une âme qui est possédée de cette affection n'est capable de presque aucun bien, et qu'elle est susceptible de tout mal, n'est-ce pas être malheureux d'être ainsi mal disposé, et d'autant plus malheureux qu'on le redoute moins? Or qu'il en soit ainsi, l'expérience ne le montre que trop, et la raison en est claire; car le bien que nous avons à faire se rapporte ou à Dieu, ou au prochain, ou à nous-mêmes. Mais cette âme malheureuse, trop attachée aux biens du monde, ne saurait s'en acquitter. En effet, cette affection déréglée est opposée d'abord à la pratique des vertus qui se rapportent particulièrement à Dieu, à la foi, à l'espérance, à la charité et à la vertu de religion, à laquelle se rattachent la piété, la dévotion, l'oraison, la méditation.

Elle est opposée à la foi; en effet, tant que les riches seront attachés aux biens de ce monde, ils ne croiront jamais à tout ce que dira l'Evangile qui choque leur sentiment, principalement sur ce sujet; et nous verrons bientôt qu'ils ne croiront pas au reste de l'Evangile, ni à Jésus-Christ.

Elle est opposée à l'espérance ; ils ne savent ce que c'est que de la mettre en Dieu; car s'ils aiment tant l'argent, c'est pour ne manquer de rien, et pour n'avoir point besoin de dépendre de Dieu, ou le moins qu'ils pourront; et quant au paradis, quelle espérance en peuvent-ils avoir après avoir entendu de la bouche du Dieu du paradis, qu'il est plus difficile pour eux d'y entrer, qu'à un gros câble de passer par le trou d'une aiguille[2]?

Comment pratiqueraient-ils la charité? ils n'aiment point

[1] Beatum dixerunt populum cui hæc sunt. *Psal.* CXLIII.
[2] S. *Matth.* XIX.

Dieu de tout leur cœur, car leur cœur est partagé; et quand la vérité nous assure que là où est notre trésor, là est notre cœur, elle veut nous faire entendre que si le trésor est dans la terre le cœur y est aussi, et qu'il ne saurait être à Dieu, comme il le demande, et comme nous le devons. En effet, vous ne trouverez pas dans tout le décalogue, que l'avarice ou l'affection déréglée des biens soit mieux défendue que par le premier commandement, qui ordonne d'aimer Dieu de tout son cœur. Vous trouverez bien qu'il ne faut point dérober, ni convoiter le bien d'autrui ; mais comme dit saint Augustin, le dérèglement de cette affection n'est pas seulement en matière de bien d'autrui ; quand vous n'aimeriez que vos biens, si vous les aimez trop, cette affection est déréglée, et devient avarice [1]. Vous êtes un mauvais riche, et vous péchez contre le commandement de la charité, parce que vous dérobez votre cœur à Dieu, pour le donner à vos biens ; ou pour le moins, vous retranchez autant de l'amour de Dieu que vous en donnez à vos biens, les aimant autrement que Dieu ne veut [2].

Enfin, avec cet attachement, comment pratiquer la religion, la piété, la dévotion et autres vertus semblables, quelle méditation peut faire ce cœur, à la vue du crucifix qu'il voit dépouillé, à la pensée de la mort, du jugement et de l'enfer, d'où ses semblables ne font que crier : Hélas, à quoi nous ont servi les richesses, sinon à nous damner ! Sans doute que ces méditations lui seraient profitables, mais il se garde bien de s'y arrêter; à peine saurait-il dire l'oraison dominicale, sans distraction, il est sans dévotion, sans aucun bon sentiment pour Dieu, sans piété; car s'il en avait, il ne serait pas attaché comme il l'est à la terre, et cet attachement le rend indigne des grâces d'oraison et de dévotion, même des grâces communes que reçoivent ceux qui n'ont point cette affection [3].

[1] Non solum ille avarus est, qui rapit aliena, sed etiam cupide servat sua. S. Aug. serm. CVI *de Temp.*

[2] Quantum dilectionis in hæc inferiora insumpseris, tantum necesse est ut demas de toto. S. Basil. *in Psal.* XLIV; *Sap.* V.

[3] Viscus pennarum cœlestium est amor terrenorum. S. Greg.

Qui ne voit aussi que les riches, dont nous parlons, s'acquittent très-mal du bien que nous avons à faire au prochain, puisqu'ils montrent assez qu'ils sont des mauvais riches, en ce qu'ils ne font pas aux pauvres tout le bien qu'ils devraient ; ils ne visitent ni les prisonniers ni les malades ; ils ne donnent pas de vêtements à ceux qui en manquent, ils ne pratiquent pas l'hospitalité ; ils ne prêtent pas volontiers quand on leur demande, ils donnent encore moins, quoiqu'ils voient des personnes dans le besoin ; en un mot, ils ne s'acquittent d'aucun des devoirs de miséricorde, à l'égard du prochain. On ne voit que trop ces défauts, et ils avoueront eux-mêmes qu'ils ne font point ces bonnes œuvres ; mais ils n'avoueront jamais qu'ils en soient répréhensibles, parce qu'ils ne s'y croient pas obligés, alléguant qu'ils ne sont pas des plus riches, ou toute autre excuse pour s'en dispenser, quoiqu'au fond et en vérité, il n'y a que la trop grande affection qu'ils ont pour leurs biens qui les en empêche. En effet, ceux qui s'acquittent mieux de ces devoirs, ce ne sont pas les plus riches, mais ceux qui sont le plus détachés ; tandis que ceux qui aiment davantage leurs biens, quoiqu'ils aient plus de facilité, font cependant moins d'aumônes, parce que cet amour les possède tellement, qu'il les empêche de reconnaître l'obligation de faire du bien.

Enfin, reste le troisième devoir, qui concerne chacun en son particulier, comme la pratique de l'humilité, de la patience, de la douceur, de la simplicité, de la mortification, du jeûne, et des autres vertus dont les occasions se rencontrent tous les jours ; mais les riches s'en exemptent facilement. Comme une des fins que se proposent les riches, c'est de paraître au-dessus des autres, d'avoir moyen de ne rien supporter, de se faire respecter et honorer [1], quelle peut être l'humilité, la mortification, et quelle vertu peut-on pratiquer dans cet état de vie, où l'on n'estime que les honneurs du monde, les contentements de la nature et les commodités de cette vie ? Et quelle sorte de bien

[1] Pecuniæ obediunt omnia. *Eccli.* x.

enfin fera celui qui n'en sait faire ni devant Dieu, ni devant les hommes, ni à soi-même?...

Ce n'est pas tout, car comme ils ne font point de bien, il semble qu'ils ne savent faire que du mal[1], quoiqu'il ne soit pas apparent, et qu'à les entendre, ils ne voudraient pas faire tort à personne d'une obole. Pensez-y un peu; sans faire d'application à d'autres qu'à vous, n'est-il pas vrai que les richesses traînent à leur suite, pour l'ordinaire, l'orgueil, l'envie, la colère, le mensonge, les serments, les ruses, les tromperies, les médisances, les injures, l'avarice, la paresse dans ce qui regarde le service de Dieu[2]? L'Apôtre a tout dit en un mot, quand il a dit que l'amour de l'argent, qui n'est autre que la convoitise, est la racine de tous les maux; quiconque veut être riche, dit-il, tombe dans la tentation et dans les piéges du démon ; il s'engage en de pernicieux et inutiles désirs, qui le plongent dans la perdition, et le portent à son dernier malheur[3]. Peut-on rien dire de plus clair et de plus épouvantable?...

Et ne croyez pas avoir beaucoup soulagé leur malheur, en disant qu'ils peuvent se confesser, et recouvrer la grâce de Dieu ; car leur plus grand mal, c'est que pas un ne se croit du nombre des mauvais riches ; aussi personne ne s'accuse de ce péché, personne ne s'en repent, personne ne s'en amende. Donc, malheur à vous, ô riches ! disent nos saints Apôtres, après leur Maître. Pleurez hardiment, et gémissez dans la vue des misères qui vous menacent, vous vous êtes amassé des trésors de colère, pour la fin de votre vie[4]. Et quoi ? n'est-ce pas être bien misérable, même en ce monde, d'être dans un

[1] Multi dati sunt in auro casus et facta est in specie ipsius perditio illorum. *Eccli.* XXXI.

[2] Si dives fueris, non eris immunis a delicto. Ibid. XI.

[3] Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et in perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis. I *Tim.* VI.

[4] Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis. Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus. *Jac.* V.

tel danger de sa damnation?... Serait-il possible, qu'un homme qui pense qu'il est en péril de se damner, et qu'il doit être un jour au nombre des réprouvés, reçoive quelque consolation[1] ! O mort, que ta mémoire est amère à l'homme qui jouit à son aise des commodités de la vie[2]!... Sans doute il faut, ou qu'il n'ait point de foi, ou qu'il tremble de frayeur ; ou bien ne sera-t-il pas encore plus misérable, si de peur de craindre, il ne veut pas croire, ni penser à ce qu'il est obligé de croire et de faire en conscience.

Ces deux considérations si importantes sont fort bien exposées dans l'exemple du mauvais riche, comme remarque saint Grégoire[3]. Car d'un côté, dit-il, il est certain que ce ne sont pas les richesses qui l'ont damné, absolument parlant ; mais l'affection qu'il avait pour les richesses; mais le mauvais usage qu'il en faisait, mais le contentement illégitime qu'il en retirait; car ce riche aperçut du fond des enfers Abraham qui lui aussi avait été riche, et qui n'était pas cependant malheureux comme lui. D'un autre côté, que les riches soient misérables , cela paraît manifestement dans la personne de cet infortuné. Car l'Ecriture rapporte la première raison de son malheur à ses richesses[4], pour nous montrer que ces consolations, que se donnent les riches en cette vie, se changent enfin en désolations éternelles. Oh! quelle malédiction! quel malheur! *Je brûle dans ces flammes....* Souviens-toi que tu as reçu tes biens et tes consolations durant la vie... Oh le mauvais partage, recevoir ses biens en ce monde, pour ne recevoir que des maux dans l'autre vie... Oh la malheureuse vie, qui n'est malheureuse, que parce qu'elle a trop de plaisir ! car c'est ce trop de plaisir que les

[1] Ubi sunt qui argentum thesaurisant et aurum in quo confidunt homines? exterminati sunt, et ad inferos descenderunt. Bar. III.

[2] O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! *Eccl.* XLI.

[3] Non est census in crimine, sed affectus : Superbum divitem tormenta cruciabant, sed tamen dives Abraham fuerat qui sinu Lazarum tenebat. S. Greg. X *Mor.* XVII.

[4] Homo quidam erat dives, etc. S. *Luc.* XV.

hommes trouvent dans les richesses, qui les rend mauvais et malheureux.

TROISIÈME POINT.

LES HOMMES NE CROIENT PAS A LA PAROLE DE JÉSUS, PUISQUE VOULANT ÊTRE HEUREUX ILS NE VEULENT PAS ÊTRE PAUVRES.

Ces deux points semblent étranges, et presque incroyables au monde ; que les pauvres soient heureux et les riches malheureux. Mais ce qui doit nous paraître plus étonnant encore, c'est de voir que des chrétiens les trouvent étranges, et qu'ils ne puissent ni les comprendre ni en être convaincus, après que Notre-Seigneur s'en est expliqué si clairement ; car celui qui croit que Jésus est Dieu, et qu'il l'a dit, comment ne croit il pas que cela soit véritable, puisque la vérité même l'en assure? Et comment peut-il trouver étrange, que ce que dit un Dieu soit véritable ?... S'il le croit, n'est-il pas plus étonnant encore, de voir qu'il ne conforme pas ses mœurs à sa croyance ! car il n'y a personne qui ne désire d'être heureux, et ne refuse d'être malheureux ; et cela est si naturel, qu'on ne peut détruire en soi ce sentiment, quand même on le voudrait [1]. Donc, si vous croyez que les pauvres d'esprit sont heureux, comment ne voulez-vous pas être pauvre, puisque vous voulez être heureux? Et si vous croyez que les riches sont malheureux, comment voulez-vous être riche, puisque vous ne voulez pas être malheureux?

Sans doute, cela est bien étrange, car il y a contradiction; et il faut alors avouer, ou que vous n'avez pas de foi, ou que vous n'avez point de désir de votre béatitude, ni d'aversion de votre malheur. Mais il est évident que ce désir et cette inclination naturelle ne vous font pas défaut; car comme dit S. Thomas [2], ceux mêmes qui se souhaitent du mal ne peuvent le faire que par le désir qu'ils ont d'être heureux. Il faut donc confesser que vous manquez de foi, et que vous ne croyez point ce que

[1] Beata vita, quam omnes volunt, et omnino qui nolit, nemo est
[2] I, II q. LXXVIII, art. 1.

Jésus-Christ a dit, ou que vous ne croyez pas qu'il l'ait dit, comme l'Évangile le rapporte [1]. Jugez combien l'un et l'autre est terrible; car si vous ne le croyez pas sur sa parole, vous ne croyez donc pas qu'il soit Dieu, puisque s'il est Dieu, il ne peut mentir; si vous ne croyez pas qu'il l'ait dit, vous ne croyez pas alors l'Évangile qui cite ses paroles. Qu'en dites-vous?... prenez garde à ce que vous répondrez. Car comme disait Notre-Seigneur, à ce sujet : Dieu qui voit le fond de vos cœurs, sait bien si vos moyens de défense sont valables et si vos excuses sont légitimes [2]. Il vaudrait mieux penser sérieusement combien il est à craindre que votre foi ne soit en effet, fort débile, et que vous ne croyiez cette vérité qu'à moitié. Vous-même qui méditez ceci, vous le reconnaîtrez facilement, par l'attachement et l'affection que vous avez pour les richesses et pour vos aises; car plus votre affection est grande, plus votre foi sera faible. La raison en est, que plus vous êtes passionné pour ces biens, moins vous êtes pauvres, plus vous approchez du mauvais riche, et par conséquent, moins vous êtes heureux et plus vous êtes malheureux. Mais en conscience, pensez-vous que cette affection diminue votre béatitude, et que vous en soyez moins heureux? Non, puisque vous vous estimez heureux de jouir de ces biens, et d'y trouver votre contentement; vous n'avez donc point de foi?... Car la foi nous enseigne que ceux qui sont ainsi attachés sont malheureux, comme nous l'avons vu. Il faut donc vous résoudre, ou à rabattre de cette estime et de cette affection, ou à avouer la faiblesse de votre foi ; car à mesure que votre foi croîtra, votre passion diminuera, et votre affection s'affaiblira en proportion de ce que votre foi s'augmentera.

Il sera toujours vrai que vous voulez être heureux et que vous refusez d'être malheureux si donc; les richesses vous rendent

[1] Non omnes obediunt Evangelio, Isaias enim dicit : Domine quis credidit auditui nostro? *Rom.* VIII.

[2] Audiebant hæc omnia Pharizæi qui erant avari, et deridebant illum, et ait illis : Vos estis qui justificatis vos coram hominibus : Deus autem novit corda vestra. *S. Luc.* XVI.

malheureux, et si la pauvreté vous rend heureux, comme la foi nous l'enseigne, il est nécessaire que vous ayez autant d'affection pour la pauvreté et d'aversion pour les richesses, que vous avez de foi. Car la puissance des désirs suit la connaissance; de là vient que les vieillards désirent plus ardemment les biens, parce qu'ils ont de plus grandes connaissances selon le monde. Mais ils se trompent, parce qu'ils s'arrêtent trop à ces connaissances et à ces sentiments, qui ne viennent que de la nature et du monde. Le moyen de se désabuser, c'est de puiser d'autres connaissances dans l'Évangile ; c'est de croire entièrement, afin de refroidir notre affection pour la terre; ou s'il y a d'autres moyens pour nous apprendre à diminuer cette affection, servons-nous-en, afin d'accroître notre foi ; car l'un sert à l'autre. Autrement, il y a je ne sais quel charme dans les richesses, qui gagne tellement le cœur, et aveugle si fortement l'esprit, qu'il empêche de comprendre cette vérité, si on ne se sert de la foi, comme dans les autres mystères de la religion [1].

Mettez-vous actuellement dans l'état où vous serez à l'heure de la mort et au jour du jugement, et vous verrez que la parole de Jésus est véritable [2]. Il est certain qu'à l'heure de votre mort vous penserez comme lui. Et pourquoi le penserez-vous, sinon parce que la chose est vraie?... Si donc je suis certain qu'un jour je le verrai clairement, pourquoi ne le croirai-je pas maintenant? pourquoi ne reconnaîtrai-je pas que je me trompe, en prenant actuellement des sentiments contraires? Sans doute, quand il n'y aurait dans l'affection des richesses, que le malheur d'être abusé et de vivre dans l'erreur, ce serait toujours un grand malheur. Mon Dieu! délivrez-moi de cette misère, et rendez-moi heureux de cette béatitude qui ne possède que vous; retirez mon cœur des biens temporels, ou retirez les biens temporels de mes mains; faites-moi connaître ce qui vous déplaît en moi,

[1] Incantatio quaedam est et prestigium quod aurum et argentum tantopere a nobis honorantur. S. Chrys, I *Thes.*

[2] Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te, quæ autem parasti, cujus erunt? Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives. *S. Luc.* II.

sur ce point, et donnez-moi la grâce dont j'ai besoin pour m'en corriger.

Examinez ici si vous n'avez pas quelque chose qui ne vous appartienne pas, si parmi ce qui vous appartient, il n'y a point de superfluité; si dans le peu que vous avez, il n'y a point trop d'attachement, trop de vanité, trop de parcimonie, ou autre défaut semblable. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, dit notre Maître [1]. Non, quoi qu'il fasse, il ne peut l'être; quoiqu'il prie, il ne le peut; quoiqu'il souffre, il ne le peut; il faut renoncer à tout. JÉSUS-CHRIST qui parle le mérite bien, et la chose dont il parle le vaut bien; il faut renoncer à l'un ou à l'autre, choisissez... C'est toute l'éternité que vous vous souviendrez de ce choix [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La pauvreté heureuse.

Bien heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. Quand on considère les pauvres d'esprit dans le royaume des cieux, on se persuade assez aisément qu'ils sont bienheureux. Car on sait bien que le bonheur est dans ce royaume. Mais si on considère les pauvres en cette vie, on ne saurait croire qu'ils soient bienheureux, parce que la pauvreté n'apporte que misère. Arrêtons-nous, mon âme, n'en disons pas davantage, de peur d'en dire trop.... Quand il serait vrai que les pauvres sont misérables dans cette vie, le royaume des cieux qui s'achète en souffrant cette misère ne vaut-il pas bien le prix qu'on en donne? Doit-on attendre d'autre bonheur en cette vie que l'attente du bonheur éternel? Et si la pauvreté rend cette attente plus sûre, n'est-on pas déjà bienheureux, autant qu'on le peut être?...

Mais enfin, qu'est-ce qu'être heureux en cette vie? N'est-ce pas être content? et si la pauvreté d'esprit apporte ce contentement, n'est-elle pas bienheureuse? Or, sachez qu'il est si vrai que les pauvres d'esprit

[1] Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest esse meus discipulus. *S. Luc.* XXIV.

[2] Melius est sponte dimittere, quam id amittere pro quo omnia descrenda sunt. S. Hier. II.

sont contents, même dans leurs misères, et que s'ils n'étaient contents, ils ne seraient pas pauvres d'esprit ; et ce contentement qu'on reçoit de ses misères est si solide et si divin, qu'il est plus désirable d'avoir toutes les misères de la pauvreté avec ce contentement, que d'être délivré de ces misères et d'être privé de ce contentement. Allez, riches, allez où la convoitise vous porte; je ne donnerais pas ma pauvreté pour tous vos biens....

DEUXIÈME POINT.

Les richesses malheureuses.

Malheur à vous autres riches, parce que vous avez votre consolation ! Ces gens à qui parle Notre-Seigneur sont si étonnés d'entendre Dieu leur parler de la sorte, que s'ils pouvaient, ils diraient que ce n'est pas lui qui leur parle. Mais comme ils ne peuvent le nier, il se font accroire que ce n'est pas à eux qu'il parle, qu'ils ne sont pas ces riches qui ont leur consolation, car ils désirent tellement d'être riches pour avoir tout leur contentement, qu'ils ne croient pas l'être à moitié de leurs souhaits; et partant, ils pensent que ce n'est pas eux à qui on parle. O malheureux que vous êtes ! c'est en cela particulièrement qu'on peut connaître que vous êtes ces riches malheureux, puisque vous aimez tant les richesses, que vous ne croyez pas en avoir autant que vous en souhaitez, et que cet amour est si déréglé, qu'il vous fait trahir votre propre conscience, et jette votre salut dans un danger manifeste.

Apprenez, apprenez, que ce ne sont pas les richesses qui sont mauvaises ; mais que ce sont les hommes trop passionés pour les richesses qui sont mauvais, et que c'est les aimer trop de raisonner ainsi sur l'Ecriture, pour se croire exempts du malheur dont elle nous menace. Quand vous serez aussi prêt à donner qu'à recevoir, à perdre vos biens, quand Dieu en disposera ainsi, qu'à les posséder quand il les vous donne, alors on pourra douter si c'est à vous qu'il parle ; mais tant que vous aimerez l'argent comme vous le faites, ne croyant jamais en avoir assez, c'est vous qui êtes aussi malheureux qu'il est vrai que les riches le sont ; car vous êtes un de ces riches malheureux.

TROISIÈME POINT.

L'incrédulité des hommes, qui voulant être heureux, ne veulent point être pauvres.

Si jamais il y eut sujet de reconnaître qu'il n'y a point de foi dans le monde, c'est assurément à ce sujet. Car tout le monde veut être heureux, et toutefois personne ne veut être pauvre, quoique la pauvreté soit le moyen d'être heureux. Personne ne veut être malheureux, et toutefois tout le monde veut être riche, et cependant les riches sont malheureux. D'où peut venir ce désordre, sinon qu'il n'y a point de foi, qu'on ne croit pas ou que Dieu l'a dit, ou que ce qu'il a dit soit vrai. Car autrement il faudrait dire que le monde aime mieux être malheureux que bienheureux ; et néanmoins on ne voit pas comment cela se puisse dire ; car il est trop naturel de vouloir être toujours heureux et de ne vouloir jamais son malheur. On n'aime les richesses, on ne craint la pauvreté, que parce qu'on aime son bonheur et qu'on craint son malheur. Quand même quelqu'un jurerait qu'il veut être malheureux, il ne faudrait pas le croire ; car il ne voudrait être malheureux que pour être plus heureux.

Il ne reste donc qu'à dire qu'il n'y a point de foi, et que les hommes aiment tant les richesses, qu'ils aiment mieux perdre et la foi, et le paradis, et Dieu, et tout, plutôt que le plaisir qu'on trouve à aimer ses biens. O malheureux plaisir, quel plaisir peux-tu être !... Est-il donc bien possible qu'un chrétien, qui croit que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il ne peut mentir, qui croit que ce Dieu a dit, qu'il y a du malheur pour les riches, que ce malheur ne vient que du plaisir excessif qu'on recherche dans ses biens, est-il possible, dis-je que ce chrétien recherche encore ce plaisir ? Est-ce là être encore chrétien, n'est-ce pas plutôt avoir renié sa foi ? Car peut-on en même temps croire et ne pas croire à Jésus-Christ, croire qu'il est Dieu et néanmoins ne pas croire que ce qu'il dit est la vérité?....

MARDI.

LA DOUCEUR DE L'ESPRIT.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre[1].

Le Sujet et La Fin seront, d'apprendre la douceur, afin de se rendre maître de soi-même; se posséder soi-même l'emporte sur la possession de tous les biens de la terre.

La Forme est en ces trois points :

1° Il n'y a point de plus riche possession que celle de soi-même.

2° Il n'y a point d'autre moyen d'acquérir cette possession, que la douceur.

3° Il faut donc travailler à l'acquérir et se faire violence pour modérer notre humeur.

PREMIER POINT.

IL N'Y A POINT DE PLUS RICHE POSSESSION QUE CELLE DE SOI-MÊME.

Considérez la sagesse admirable de Notre-Seigneur, en faisant suivre la première béatitude de celle-ci ; car voyant que la pauvreté est si contraire à la nature qui cherche toujours ses intérêts, et craignant qu'elle ne s'effraie de se voir dénuée et dépouillée de toutes choses, il se hâte d'ajouter que nous devons garder une grande douceur dans notre pauvreté et dans notre condition. Et parce que le sujet pour lequel elle s'aigrit, c'est la nudité et le dépouillement qu'elle redoute dans la pauvreté, il combat cette erreur et cette fausse persuasion de la nature et du monde, en nous assurant qu'il n'y a rien de plus riche que la pauvreté, quand elle est accompagnée de la douceur, parce que cette douceur nous donne la possession de

[1] Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. S. *Matth.* v.

nous-mêmes, ce qui vaut mieux que tous les héritages du monde.

Considérez que lorsque Notre-Seigneur dit que ceux qui sont doux posséderont la terre, cette possession de la terre peut s'entendre de trois manières. Premièrement, du ciel qui est appelé la terre des vivants; secondement, du cœur des hommes, qui se gagne aisément par la douceur; en troisième lieu, de l'empire que ceux qui sont doux acquièrent sur eux-mêmes, quand ils répriment leurs inclinations, et qu'ils assujetissent la passion à la raison, et la raison à Dieu. Car alors ils deviennent maîtres d'eux-mêmes, ils se possèdent, ils savent se commander, et c'est la plus grande possession du monde; seule elle suffit à l'homme, et sans elle rien ne peut lui servir. Et ce qui lui donne encore plus d'importance, c'est qu'en vous possédant vous-même, vous possédez encore mieux tout le reste. Car vous vous rendez plus aimable aux autres; vous vous disposez pour le ciel qui se gagne par cette vertu; et même dès ce monde vous possédez un paradis, pour ainsi dire, à raison de la paix et du repos d'esprit qui en revient [1], ou plutôt à raison de la grâce et de l'abondance de l'esprit de Dieu, que vous recevez plus pleinement. En effet, celui qui est maître de soi est présent à soi-même et attentif aux opérations de Dieu; il s'y adonne, il les suit, et s'enrichit merveilleusement par ce moyen.

C'est le sens qu'on doit donner à ces paroles de saint Pierre : Dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille et modéré, qui est extrêmement riche en la présence de Dieu [2]. En effet, de la possession de soi-même naît la modération, qui est une grande disposition aux effets du Saint-Esprit; car le Saint-Esprit établit sa demeure dans la paix et dans un cœur modéré, et il y verse à chaque moment de grands dons et de grands trésors. Oh que

[1] In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. *Eccles.* VIII.

[2] In incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples. I *Pet.* III.

celui-là est riche, qui est riche devant Dieu, et de Dieu même, devant qui il n'y a personne qui ne soit pauvre[1] ! Celui qui posséderait toute la terre et toutes les créatures inanimées posséderait fort peu de chose devant Dieu, qui ne fait pas beaucoup de cas de tous ces biens ; mais quiconque se possède, possède un fonds que Dieu estime tant, qu'il a donné tout ce qu'il avait pour l'acheter.

DEUXIÈME POINT.

IL N'Y A POINT D'AUTRE MOYEN D'ACQUÉRIR CETTE POSSESSION QUE LA DOUCEUR

Celui qui est doux se possède lui-même. Pour bien comprendre cette vérité, outre ce qui a déjà été dit, considérez qu'être doux, c'est contenir son cœur, afin qu'il ne s'émeuve ni intérieurement par la pensée, ni extérieurement par la parole ou par d'autres signes, afin qu'il soit toujours maître de lui-même en toute circonstance[2]. C'est le contenir afin qu'il ne s'afflige point par excès, qu'il ne désire rien avec trop d'ardeur, qu'il ne se laisse emporter légèrement ni par la joie, ni par toute autre passion. C'est en cela que consiste la douceur, et dans cette douceur se trouve la possession de soi-même. Car se posséder soi-même, ce n'est pas avoir la jouissance de ses désirs, mais ne désirer que ce que l'on peut légitimement posséder, et être prêt à en être privé, quand Dieu le permettra. En effet, pour que la possession de quelque chose soit assurée, elle doit dépendre de nous, et non pas d'autrui. Or, posséder quelque chose au-dehors dépend pour l'ordinaire plus des autres que de vous ; et ainsi vous n'en êtes pas absolument le maître, puisqu'on peut vous l'ôter contre votre gré ; mais ce qui dépend de vous, avec la grâce, c'est de retenir et de modérer vos désirs; et par conséquent, vous pouvez vous posséder de

[1] Vere dives est qui in conspectu Dei potest dives videri, in cujus conspectu terra exigua, mundus ipse angustus est. S. Amb. II *Epist.* IV.

[2] Qui sedatis sunt et compositis moribus, nempe ab omni affectu vitioso liberi, adeo ut nullum in animabus suis perturbationi relinquat locum, hi demum mansueti appellantur. S. Basil. *in Psal.* LIII.

cette manière avec assurance, autant que vous le voulez[1]. D'où il suit, qu'il n'y a point d'autre véritable possession que celle-là, parce qu'elle vous appartient entièrement.

Mais ce qui démontre plus clairement cette vérité, c'est que la plus noble partie de notre âme est la partie supérieure, la raison. Et comme cette partie nous est enlevée par la colère et par les autres vices opposés à la douceur qui nous dérobent à nous-mêmes, cette divine vertu nous défendant contre leur tyrannie, nous conserve à nous-mêmes et nous en affermit la possession, en maintenant la raison au-dessus de la passion, comme la colère nous la ravit en faisant que la passion triomphe de la raison.

Oh! qu'il y en a qui s'abusent sur ce point, pensant jouir d'une grande douceur et d'une grande tranquillité, quand ils suivront leurs passions et que tout leur réussira!... Mais que ceux-là sont bien plus sages qui les répriment tellement, qu'ils ne désirent rien qu'ils ne puissent avoir, puisque quand ils ne peuvent avoir quelque chose, ils ne la désirent pas. Vous posséderez vos âmes par la patience, disait Notre-Seigneur[2]. Pesez ces mots, et puis dites : O Dieu de patience! donnez-moi cette force et cet empire sur moi-même, afin de vous être soumis ; car je ne veux me commander que pour vous obéir.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT TRAVAILLER A ACQUÉRIR CETTE VERTU DE DOUCEUR.

Combien est vrai ce que dit Notre-Seigneur, que ceux qui sont doux sont heureux, puisqu'ils possèdent ce qu'il y a de meilleur et de plus sûr au monde. Si donc la douceur nous apporte tant de bien, avec quelle affection devons-nous l'acquérir et la conserver? On pourrait donner beaucoup de motifs fort puissants, pour nous exciter à l'amour, à l'étude et à la pratique de cette

[1] Summa tranquillitatis nostræ non est in alterius arbitrio collocanda, sed in nostra conditione consistit. Cassiod.

[2] In patientia vestra possidebitis animas vestras. *S. Luc.* XXI.

vertu ; par exemple que Notre-Seigneur nous y exhorte spécialement [1] ; que la douceur a beaucoup de force sur les esprits, et qu'elle nous est très-utile dans tout ce que nous entreprenons. Mais je m'arrête à celui-ci qui me paraît devoir détruire toutes les excuses que nous apportons, pour défendre nos émotions et nos troubles. Nous avons coutume d'alléguer les dommages et les pertes que nous souffrons, les biens qui nous manquent, les maux qui nous travaillent, et choses semblables, qui troublent notre cœur. Mais comme le remarque saint Jean Chrysostome [2], voici ce qui démontre que ces excuses sont nulles, car si vous vous conservez dans la douceur et dans la tranquilité de l'esprit, vous possédez un bien qui est préférable à tous ceux dont vous craignez la perte, puisqu'ainsi que nous l'avons dit, se posséder soi-même est un bien incomparable ; tout au contraire, si vous perdez la patience et la douceur, vous vous procurez, en vous troublant, un plus grand mal, que celui qui est la cause de votre trouble, puisque vous vous perdez vous-même [3]. Eh bien, n'est-ce donc pas une grande folie d'ajouter mal sur mal ? Car en vous troublant non-seulement vous ne remédiez pas à votre mal, mais encore vous en encourez un autre ; non-seulement vous ne réparez pas le bien que vous perdez, mais vous en perdez encore un autre qui est plus considérable. Ne serait-il pas plus sage de conserver votre repos, afin de vous posséder vous-même pour compenser votre perte par la possession d'un si grand bien [4] ?

C'est ainsi que Job se conduisit dans la perte de tous ses biens ; au lieu de se troubler, il ne prononça que ces belles paroles : Il est arrivé ce qu'il a plu à Dieu, que son saint nom soit béni. Et par cette grande résignation accompagnée de douceur, il ac-

[1] Discite a me quia mitis sum. *S. Matth.* XI.

[2] Quia mitis propria putatur amittere, contrarium Dominus pollicetur, dicens quod ipse mitis sit qui tutissime cuncta possideat. S. Chrys. hom. XV.

[3] Qui impatiens est, sustinebit damnum, et cum rapuerit, aliud apponet. *Psal.* XXXVI.

[4] Mansueti hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis. *Prov.* XIX.

quit, dit saint Chrysostome, plus de bien qu'il n'en avait perdu, et mérita d'en recouvrer deux fois autant après son affliction [1]. Voyez-vous combien ceux qui sont doux sont heureux, et combien ce motif est puissant, pour vous porter à la pratique de cette sainte vertu?...Sèrvez-vous-en donc désormais,retenez votre cœur dans la paix et dans le silence; proposez-vous la volonté de Dieu, car c'est par sa permission que tout ce qui peut vous troubler vous arrive.Rappelez-vous, aussitôt que vous vous sentez ému, la parole de Jésus-Christ qui vous assure que ceux qui sont doux sont heureux, et son exemple qui confirme sa parole. Voyez comme il est doux en effet, et dans le ciel, et dans le cours de sa vie passée, dans le Saint-Sacrement de l'autel, et surtout envers nous, dont il souffre les offenses avec tant de douceur.

O Seigneur! souvenez-vous de David et de toute sa douceur. Père éternel, souvenez-vous de la douceur de votre Fils, et en sa considération pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai commises contre cette vertu, donnez-moi un si grand empire à l'avenir sur toutes mes passions, qu'elles ne me ravissent plus à moi-même, ni à vous; car il me semble que je ne suis point à vous, quand je ne suis point à moi, comme aussi je ne veux être à moi que pour pouvoir mieux être à vous.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il n'y a point de plus riche possession que de se posséder soi-même.

Si posséder la terre c'est se posséder soi-même, c'est une riche possession. Car comme celui qui ne se possède pas n'est point capable de rien posséder, ainsi ceux qui se possèdent se disposent à posséder tout et à disposer de tout comme il faut, soit qu'ils aient des biens, soit qu'ils en soient privés; s'ils en ont, ils en sont maîtres et en disposent par la raison et par la grâce, parce que c'est par la raison et par la grâce qu'ils se possèdent, et qu'ils se gouvernent en toutes choses. Que s'ils n'ont

[1] Si jacturam audientes non tumultuerunt; sed dicamus benedictus Deus, multo plures divitias inveniemus. S. Chrys. hom. xv.

rien, ils ne laissent pas de posséder tout, comme nous en assure l'Apôtre [1], parce qu'étant maîtres d'eux-mêmes, ils sont aussi heureux que s'ils possédaient tout; ils ont leur contentement, et ils l'ont d'autant plus solide et assuré qu'ils le tiennent de Dieu, qui est plus entièrement à ceux qui sont plus parfaitement à eux-mêmes. Mon âme, savais-tu bien cette vérité? Connaissais-tu bien tes richesses?... Nous en avons assez pour être heureux, si nous savons bien les ménager. Que tes désirs soient soumis à la raison, et que la raison soit elle-même soumise à Dieu; nous serons alors en possession de nous-mêmes et de Dieu, et nous serons les plus riches du monde.

DEUXIÈME POINT.

La douceur est un moyen pour acquérir cette possession.

Ce sont ceux qui sont doux qui savent ainsi contenir leur appétit sous la raison et qui se possèdent plus paisiblement. Car pour être maître absolu de soi et de ce que l'on possède, il faut en être tellement maître que vous ne dépendiez point d'autrui. Or la douceur vous donne cette indépendance, en ce qu'elle fait que l'on ne désire rien que selon la raison, et la raison ne veut que ce qui dépend d'elle : de sorte que celui qui pratique la douceur a tout ce qu'il veut, car il ne veut rien qu'il ne puisse avoir, ne voulant rien que selon qu'il le peut et qu'il le doit avoir. De là il suit qu'il se possède parfaitement, comme il a tout en soi-même, sans dépendre de personne sinon de son Dieu. S'il n'agit pas comme il voudrait naturellement, il souffre volontiers; et c'est dans cette patience que nous posséderons nos âmes, disait notre Sauveur. Oui, mais, mon Dieu, ce sera vous, s'il vous plaît, qui me donnerez cette vertu : car c'est vous qui êtes le Dieu de patience.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc travailler à acquérir cette vertu.

Ceux qui sont doux sont donc heureux, puisqu'ils se possèdent eux-mêmes et qu'il y a tant de bonheur dans cette possession. C'est là un puissant motif pour pratiquer cette vertu, puisque le Fils de Dieu nous le propose entre les autres. C'était bien assez pour nous porter à la vertu, d'entendre ce bon Jésus qui nous y exhorte tout particulièrement à son imitation, en nous disant : Apprenez de moi que je suis doux. Mais, parce que notre mauvais naturel s'y oppose, en se plaignant des

[1] II *Cor.* VI.

biens qu'on lui ravit ou des maux qu'on lui fait, voici un autre motif bien capable d'apaiser les troubles. C'est que vous ne perdrez rien tant que vous aurez la douceur, car elle vous conserve à vous-même, et quelque perte que vous fassiez, pourvu que vous vous possédiez toujours, vous gagnez plus que vous ne perdez. Souvenez-vous donc de ce grand bien que procure cette vertu, afin de l'aimer et de la pratiquer; mais souvenez-vous-en quand il faut la pratiquer; car s'en souvenir dans l'oraison et l'oublier dans l'occasion, c'est un signe que l'oraison est défectueuse, parce que l'oraison bien faite imprime tellement la connaissance et l'amour de la vertu qu'on s'en souvient autant dans l'action que dans l'oraison.

MERCREDI.

TROISIÈME BÉATITUDE, LA BÉATITUDE DES LARMES.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Malheur à vous qui prenez vos plaisirs en ce monde, parce que vous gémirez et pleurerez [1].

Le Sujet comme La Fin est d'apprendre à pleurer, à ressentir cette tristesse qui nous rend bienheureux, et à bannir ces vaines joies, qui sont la cause de notre malheur.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est la bonne tristesse.

2e Quelle est la mauvaise joie.

3e Quelle est la récompense de l'une et la peine de l'autre.

[1] Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur.
Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis. *S. Matth.* v; *S. Luc.* vi.

PREMIER POINT.

QUELLE EST LA BONNE TRISTESSE.

Il y a une tristesse qui est mauvaise, une autre qui est indifférente, et une troisième qui est bonne. La tristesse est mauvaise, lorsqu'elle procède d'une convoitise déréglée, qui nous fait regretter excessivement la perte des biens temporels et des choses auxquelles nous sommes attachés. C'est là cette tristesse du siècle qui opère la mort, comme dit l'Apôtre [1]; et ceux qui en sont saisis sont bien éloignés de la vraie béatitude, puisqu'ils sont assez malheureux pour se rendre misérables dans leurs misères. N'êtes-vous point de ce nombre? ne vous affligez-vous point quelquefois, comme ces malheureux?....

Elle est indifférente, quand elle n'est pas, à la vérité, désordonnée comme la première, mais aussi pas assez réglée pour nous faire mériter cette béatitude promise par le Fils de Dieu [2]. Car celui qui pleure et qui s'attriste dans sa pauvreté, dans ses douleurs, dans les pertes qu'il souffre, dans les injures, les affronts, et semblables afflictions, peut ne pas toujours pécher; mais aussi il ne mérite pas toujours. Il peut pécher quelquefois, et d'autres fois il peut se faire qu'il mérite : il pèche quand il s'afflige excessivement, quand il ne regarde point Dieu qui permet que ce mal lui arrive, quand il est tellement attaché aux biens de ce monde, dont il regrette la perte, qu'il y a danger que cette passion ne le porte à quelque offense [3]. Mais s'il s'afflige seulement à raison de la grandeur du mal et de la douleur, sans perdre la patience et la résignation, ayant recours à la prière, et demandant à Dieu d'en être délivré, remettant néanmoins le tout à son bon plaisir, alors cette tristesse pourra être

[1] Sæculi tristitia mortem operatur. I *Cor.* VII.

[2] Non est utilitas in illa. *Eccli.* XXX.

[3] Sicut tinea vestimento, et vermis ligno, ita tristitia viri nocet cordi. *Prov* XXV.

bonne, méritoire et bienheureuse [1]. Prenez-y garde ; car il peut arriver fort souvent que vous vous trouverez en cet état.

La troisième sorte de tristesse sur laquelle en particulier est fondée cette béatitude, est celle que nous concevons, non pas à cause des peines que nous souffrons [2], mais à cause de nos fautes, à raison de l'offense de Dieu, de la perte des biens célestes, en un mot, quand nous nous attristons davantage du péché de ceux qui nous font souffrir, que de notre propre intérêt [3]. Oh! qu'heureux sont ceux qui pleurent ainsi !...ce sont là les larmes que Jésus-Christ versait sur la ville de Jérusalem, lorsqu'il disait : Hélas, si tu avais connu !... De même, quand nos propres péchés, ou ceux d'autrui en général, ou en particulier, nous touchent le cœur d'une sainte componction; quand on considère la corruption du monde qui est si dépravé, le grand nombre de ceux qui se perdent, le peu de personnes qui se sauvent, le peu de foi qui se trouve parmi les enfants de l'Église, le peu de sentiment de Dieu qui est servi si mal, et avec si peu de religion, les jugements si terribles de sa justice, et néanmoins si peu connus et si peu redoutés alors si nous nous écrions avec le Prophète : *Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer, autant qu'il y a de sujet de pleurer?* nous pouvons nous estimer bienheureux de nous attrister ainsi.

Il est vrai que les larmes du corps ne sont pas en notre disposition ; aussi ne sont-elles pas nécessaires pour le mérite, et pour le bonheur de nos pleurs. C'est assez que le cœur soit touché, c'est assez de désirer même qu'il soit touché; et ces sentiments se

[1] Si propter Dei conscientiam sustinet quis tristitias, patiens injuste. I *Pet.* II.

[2] Gaudeo non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam, contristati enim estis secundum Deum. Quæ enim secundum Deum tristitia est pœnitentiam in salutem stabilem operatur. II *Cor.* VII.

[3] Luctus cui consolatio æterna promittitur, non est cum mundi hujus affectione communis, nec beatum quemquam faciunt illa lamenta quæ totius humani generis deploratione funduntur. Religiosa tristitia aut alienum peccatum luget aut proprium; nec de hoc dolet quod divina justitia agitur, sed de eo mœret quod humana iniquitate committitur, ubi magis plangendus est faciens maligna, quam patiens, quia injustum malitia sua demergit ad pœnam, justum autem tolerantia ducit ad gloriam. S. Leo.

font autant en la partie supérieure que dans l'inférieure, quoiqu'il soit bon et louable de demander à Dieu qu'il nous touche de telle sorte, que nous ressentions plus vivement le grand mal qui l'offense, que nous ne le sentons. Seigneur, donnez-moi cette terre qui est arrosée d'eau, en haut et en bas! faites-moi la grâce de pleurer mon exil, la privation de mon souverain bien, votre offense, et le péril où je suis de vous perdre; faites que je pleure mes peines, ou plutôt mes péchés, qui sont les causes de mes peines... Hélas, mon Seigneur, quand vous verrai-je! Ah malheur sur mes ténèbres! malheur sur les fautes de ma vie passée, et sur le temps pendant lequel je ne vous ai ni connu, ni honoré, ni servi. Mes yeux verseront des ruisseaux de larmes, parce que je n'ai pas gardé votre loi. Malheur sur le monde à raison de ses scandales; malheur sur le monde à raison de ses vanités; malheur sur le monde, à raison de sa damnation; malheur à la terre et à la mer, parce que le diable vient fondre sur eux avec une rage excessive. Voilà comment le Saint-Esprit nous excite, et nous porte lui-même à cette sainte tristesse [1].

DEUXIÈME POINT.

QUELLE EST LA MAUVAISE JOIE.

S'il y a trois sortes de tristesse, il y a aussi trois espèces de joie ; l'une bonne, l'autre indifférente, et la troisième mauvaise, sur laquelle tombe la malédiction. La bonne joie est celle qui nous porte à nous réjouir par charité et condescendance pour la joie d'autrui, à prendre plaisir à la vérité, et aux bonnes actions que les autres pratiquent, à prendre part à la joie qu'ils reçoivent, même dans leurs souffrances, s'estimant bienheureux de pleurer de la sorte. En effet, s'ils se réputent heureux, et s'ils en ont de la joie, nous pouvons y participer [2]. Enfin, nous pouvons aussi prendre du contentement dans nos propres

[1] Væ terræ et mari, quoniam descendit diabolus ad vos habens iram magnam. *Apoc.* XII ; *Rom.* VIII.

[2] Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. *S. Luc.* X.
Gaudere cum gaudentibus. *Rom.* XII.

souffrances, et nous en estimer bienheureux : ce sont là les effets d'une joie digne de louange.

L'indifférente est celle que nous prenons dans le cours ordinaire de la vie, des objets indifférents, et cette joie peut être mauvaise, si elle est ou légère, ou déréglée. Elle peut être bonne, si on la prend pour une bonne fin, pour entretenir l'amitié et la société civile, pour n'être point fâcheux et importun dans la conversation; mais le plus souvent il y a à craindre l'excès ou la dissipation ; il y faut prendre garde [1].

Enfin, la mauvaise joie est une certaine disposition habituelle de l'âme, et une pente qui la porte à la recherche de ses plaisirs et de ses commodités. Voyez celui qui est possédé de cette joie, rire, plaisanter, railler, se livrer à la dissipation, faire le bouffon à table ou dans les sociétés, chercher les mots plaisants, s'émanciper dans ses discours au préjudice de la gravité, de la charité, de la religion ; vouloir paraître de belle humeur, montrer la gentillesse de son esprit dans des saillies ingénieuses, mais piquantes, qui blessent la charité. Cette joie est mauvaise, et l'on peut dire à ces rieurs : Malheur à vous qui riez de la sorte. C'est ce rire dont le Sage parlait quand il disait : J'ai tenu le rire pour tromperie, et j'ai dit à la joie : tu n'es qu'imposture et que mensonge [2]. Car en effet, ce n'est qu'une erreur qui nous abuse et nous jette dans de grands désordres, lorsque nous mettons notre contentement dans le mal, et qui nous séduit, parce que celui qui se réjouit de cette folle joie s'estime heureux, et il ne prend pas garde à la malédiction qui le suit, ni aux malheurs qui le menacent. Ne vous y laissez-vous point quelquefois aller?... Croyez-vous qu'il y a du malheur à rire ainsi?... Ne le craignez-vous point, si vous le croyez? Et si vous ne le croyez pas, n'avez-vous pas encore plus sujet de craindre de ne pas croire à Dieu qui a parlé si clairement, et de ne pas croire, afin d'avoir la liberté de rire plus à votre aise?...

[1] Qui gaudent tanquam non gaudentes. 1 *Cor.* VII.
Narratio peccantium odiosa, et risus illorum in deliciis peccati. *Eccli.* XXVII.
[2] Risum reputavi errorem, et gaudio dixi quid frustra deciperis? *Eccle.* II.

TROISIÈME POINT.

QUELLE EST LA RÉCOMPENSE DE LA TRISTESSE, ET LA PEINE DE LA JOIE.

La récompense qui est promise à la bonne tristesse, c'est la consolation. Et de fait elle en reçoit de trois sortes qui méritent d'être considérées. La première est dans le ciel, où Dieu essuie toutes nos larmes, où il n'y aura plus ni de pleurs ni de tristesse [1]. Oh! quelle consolation! mon Dieu, que je puisse pleurer en cette vie, pour mériter une si grande joie!... Oh! que ces larmes causent un grand repos et une grande assurance, puisqu'elles sont la marque des bienheureux! Marquez sur le front de ceux qui pleurent le signe *Tau,* dit Dieu par son Prophète, voilà la marque des saints [2].

En second lieu, elle reçoit de la consolation dès cette vie; car souvent, après la bonne tristesse, suit une telle consolation, qu'il n'y a rien de pareil au monde; et d'ordinaire la consolation est proportionnée à la désolation, ainsi que le Prophète le remarque, quand il dit : Selon la multitude et la grandeur de mes douleurs, vos consolations ont réjoui mon âme [3]. Et saint Paul comme les souffrances de Jésus-Christ nous atteignent largement, ainsi recevons-nous par Jésus-Christ des consolations en abondance [4]. Tous les saints ont expérimenté ces divers changements de joie et de douceur, qui succèdent réciproquement l'un à l'autre; et Dieu l'ordonne ainsi d'un côté pour les séparer du monde, par les larmes et les désolations, et de l'autre pour les conserver et les fortifier en cette vie, pour accroître leur mérite, leur faire mieux goûter Dieu et mieux espérer de sa bonté.

[1] Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor. *Apoc.* XXI.

[2] Signa thau super frontes virorum gementium et dolentium. *Ezech.* IX.

[3] Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. *Psal.* XCIII.

[4] Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. II *Cor.* I

En troisième lieu, souvent même au milieu de la tristesse, Dieu donne à ceux qui sont ainsi affligés une si grande consolation, et une telle satisfaction d'esprit, que leur contentement et leur consolation est plus grande et plus solide sans comparaison, que s'ils n'étaient point dans l'affliction [1]. De vrai, il n'y a point de plus grande consolation que de pleurer ses péchés au pied du crucifix, ou bien les souffrances de Jésus, ou les vanités du monde, ou le peu d'amour qu'on a pour Dieu. Car le Saint-Esprit étant la source de ces larmes bienheureuses, étant présent à l'âme, où il opère cette tristesse, il faut de toute nécessité que la joie y soit, puisqu'il est la joie essentielle, et qu'elle est aussi inséparable de sa nature, que sa sainteté et ses autres attributs [2]. Oh ! que ceux-là sont donc heureux, qui pleurent de la sorte, puisqu'ils sont si bien consolés... O très-aimable consolateur, doux hôte de nos âmes, doux rafraîchissement de nos ardeurs, le repos de nos travaux, le soulagement de nos peines, la consolation de nos larmes [3] !... Il est si vrai qu'il y a tant de douceur et de consolation à s'arrêter à ces pensées, qu'on n'ose pas s'y arrêter trop longtemps, de peur de trop se livrer à cette douceur et à cette consolation....

Au contraire, la peine de la mauvaise joie, c'est la désolation et la tristesse ; ce qui arrive aussi en trois manières. La première dans les enfers, où il n'y a que pleurs et grincements de dents [4]. Certes, ces grands rieurs courent grand risque d'y tomber : car ordinairement ils se moquent de Dieu et des choses saintes, ils tournent tout en raillerie, ils plaisantent de tout, ils ne craignent rien, ils ne font rien sérieusement, ils ne cherchent rien que le plaisir et la gloire ; et, ce qui est le plus impie, comme effet inséparable de cette mauvaise joie, ils se

[1] In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit. II *Cor.* VIII.

[2] Deus totius consolationis qui consolatur nos in omni tribulatione nostra Ibid. I.

[3] Consolator optime, etc. *Prose de la Pentecôte.*

[4] Miseri estote et lugete et plorate, risus vester in luctum convertetur, et gaudium in mœrorem. *S. Jac.* IV.

réjouissent même d'avoir mal fait, et triomphent dans les mauvaises actions [1]. Sitôt qu'ils ont avancé quelque mot de raillerie, ils se regardent les uns les autres, pour s'admirer et s'applaudir, ils éclatent de rire, et se glorifient dans le mal, ce qui est le souverain degré de malice. Sans doute, ces malheureux sont en danger très-évident de leur salut, et c'est proprement cette sorte de gens que le Sage menace d'un retour funeste, leur disant que les moqueurs se trouveront moqués: Et moi, dit l'Esprit de Dieu, je me rirai à mon tour de votre perte [2]. Et l'Écriture nous dit si souvent que Dieu déteste le moqueur et se plaît avec les simples, qu'on n'en saurait douter [3].

En second lieu, ces railleurs sont châtiés même dès cette vie: car s'ils sont au nombre des élus, et que Dieu veuille leur faire cette grâce, de les délivrer des peines éternelles, il est nécessaire qu'ils pleurent bien amèrement, et qu'ils paient leur folle joie par des peines très-sensibles [4]. Car on ne va pas ainsi d'une joie à l'autre, de la temporelle à l'éternelle; et puis la peine répondant ordinairement à la faute, c'est un juste châtiment, que ceux qui ne cherchent que leur contentement, et qui ne demandent qu'à rire, se trouvent à la fin engagés dans de grandes afflictions. L'expérience nous montre assez que la joie est suivie de bien près par la tristesse [5]. Mais le mal est que la tristesse est bien plus sensible que la joie qui la précède, parce que nous sommes plus capables de sentir les maux que les biens de cette vie. Et pourtant il vaudrait bien mieux se priver de ce vain plaisir, que de l'acheter si chèrement. Comment vous comportez-vous? n'êtes-vous point trop dissipé, ou trop libre?... Ne vous échappez-vous point quelquefois dans des paroles qui feraient rougir une personne modeste?...

[1] Qui lætantur cum male fecerint, et exultant in rebus pessimis. *Prov.* II. Ego quoque in interitu vestro ridebo vos. Ibid. I.

[2] Abominatio Domini est omnis illusor, et cum simplicibus est sermocinatio ejus. Ipse deludet illusores. Ibid. III.

[4] Qui custodit os suum, custodit animam suam, qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala. *Prov.* XIII.

[5] Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat. *Prov.* XIV.

Enfin, au temps même que vous êtes dans la dissipation, et que vous vous donnez plus de liberté, si vous avez la conscience tendre et timorée, vous sentirez aussitôt le remords et l'aiguillon de la douleur qui vous piquera le cœur; il vous fera bien connaître cette joie déréglée, et que vous faites mal de vous y laisser aller; ainsi en même temps vous sentirez et la joie et la tristesse [1]. Que si la mauvaise joie l'emporte, et étouffe les sentiments de la douleur, c'est mauvais signe, et la marque d'une âme qui s'endurcit dans le péché. Si la douleur l'emporte sur la joie, alors l'âme est grandement troublée; vous ne riez que du bout des lèvres, votre cœur étant dans l'amertume, qui redouble encore après que la joie est passée; car l'épine ainsi que l'aiguillon qui vous pique jusqu'au vif demeurent, et de là viennent les désolations dans l'oraison, les scrupules de conscience et les remords [2]. Ah! que ce peu de bien apparent vous coûte cher.

Au reste, sachez que c'est le Saint-Esprit même, qui cause cette tristesse, pour vous châtier de votre légèreté, comme un maître sage, ou un bon père qui punit un enfant volage et mal appris. Je châtie, dit-il, ceux que j'aime [3]. C'est, à la vérité, avec la verge des enfants qu'il le fait, et ce châtiment est bon et souhaitable; mais c'est un mal que de l'avoir mérité. Il voudrait que vous ne l'y obligeassiez pas; et particulièrement par cette faute qui l'afflige et l'attriste grandement. N'attristez point le Saint-Esprit, dit l'Apôtre. Et comment? Par vos railleries, par vos légèretés [4]. Ce qui l'afflige, c'est de vous voir si dissipé en sa présence, d'entendre ces paroles trop libres, de vous voir si répandu au dehors, et si porté à la recherche des consolations

[1] Et quis ibi mœror, quæ anxietas cordis quando hinc spiritus vocat, hinc caro revocat, etc. S. Greg. XXIV *Mor.* VII.

[2] Conversus sum in ærumna mea dum configitur spina. *Psal.* XXXI.
Quasi gladio pungitur conscientiæ. *Prov.* XII.

[3] *Apoc.* III.

[4] Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat, sed si quis bonus ad ædificationem fidei, ut det gratiam audientibus. Et nolite contristare Spiritum Sanctum Dei. *Ephes.* IV.

frivoles et mondaines ; vous qu'il voudrait voir dans une sainte componction, et dans une retenue digne des grâces qu'il veut vous faire [1]. Eh quoi ! pensez-vous, après avoir ouvert votre cœur à toutes ces vaines joies, que l'esprit de dévotion puisse y entrer ou y demeurer ?...Oh ! que vous êtes trompé, si vous croyez être un homme spirituel, une colombe, et une épouse de Jésus, qui n'a que les larmes pour son partage, vous qui n'aimez qu'à rire et à plaisanter !... Comment oseriez-vous recourir à la bienheureuse Vierge, et lui dire ces paroles : Hélas ! nous soupirons après vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes [2]. Est-il vrai que vous pleurez ainsi ?... Comment donc est vrai ce que vous dites ? Vous voudriez avoir le plaisir du rire qui se prend dans le monde, et le bonheur des larmes promis dans l'Évangile ; c'est chose impossible. Riez si vous le voulez, mais attendez-vous après à être malheureux ; soyez heureux si vous voulez, mais ne l'attendez point qu'après les pleurs. C'est déjà être trop malheureux que de ne pouvoir vivre content sans ces rires dissipés ; et c'est un grand bonheur, que d'aimer mieux vivre dans les pleurs que dans les fausses joies. C'est la marque d'un homme sage, dit Salomon, de vivre ainsi ; et celui qui fait autrement est un insensé [3].

Mon Dieu, accomplissez en moi ce que vous dites par la bouche d'un de vos Prophètes : Je convertirai leur rire en pleurs et en larmes [4]. Donnez-moi un dégoût de tous les vains contentements du monde, et que je ne prenne plaisir qu'en votre bonté, afin que je conçoive un tel regret de l'avoir offensée, que je ne cesse jamais de pleurer mes offenses...

[1] Fornicatio autem et omnis immunditia aut avaritia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos, aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet. Ibid. v.

[2] Gementes et flentes in hac lacrymarum valle. (*Salve Regina*).

[3] Cor sapientum ubi tristitia est et cor stultorum ubi lætitia. *Eccl.* VII.

[4] Convertam festivitates vestras in luctum, et omnia cantica vestra in planctum. *Amos.* VIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle est la bonne tristesse.

Ce ne sont pas simplement les larmes qui font les personnes qui pleurent bienheureuses, mais ce sont les bonnes larmes. Elles sont bonnes quand elles sont versées pour de bons sujets ; et il n'y a point de meilleurs sujets que de pleurer les véritables maux qui sont les offenses de Dieu, la perte des âmes, et les abus du monde. C'est pleurer comme faisait le fils de Dieu, qui ne pleura jamais tant sur les peines que les Juifs lui firent souffrir, que sur les péchés qu'ils faisaient, en le faisant souffrir. Pleurez tant que vous voudrez les pertes de vos biens, vous ne les recouvrez pas ; mais pleurez vos péchés et ceux d'autrui, vous y remédiez. Ah, mon Dieu ! faites-moi la grâce de les pleurer ; car, quelque effort que je fasse, je ne le puis souvent quand je le veux.

Mon fils, ces efforts empêchent plutôt la grâce qu'ils ne l'aident ; un peu d'humilité et de confusion de soi-même vaut mieux que tous ces grands efforts....

DEUXIÈME POINT.

Quelle est la mauvaise joie.

Malheur à vous qui riez : c'est au rire dissipé et trop libre que ce malheur est attaché, car pour les honnêtes récréations, elles sont autant permises qu'elles sont honnêtes, raisonnables et bienséantes aux personnes qui les font. Il faut néanmoins toujours y prendre garde, parce qu'il est aisé de s'y échapper ; il est si doux et si agréable de rire en bonne compagnie, qu'on ne veut pas se persuader qu'il y ait du mal de rire ainsi ; on croit toujours que c'est d'un autre rire que du nôtre, dont Notre-Seigneur a parlé. Car, comme en riant ainsi librement on ressent quelque plaisir, on ne peut pas croire que ce soit ce rire qui porte du malheur.

Mais, mon âme, pense un peu que si cette raison était bonne, il n'y aurait point de malheur pour aucun rire, car il n'y en a point d'ordinaire où l'on ne prenne plaisir. Le plus dissipé est peut-être celui où l'on prend le plus de plaisir, où l'on s'estime moins malheureux. Faudrait-il donc dire que ce rire n'est point mauvais, puisqu'il n'y a que du plaisir ? Aussi ne faut-il pas dire que celui qui n'est pas si libre, mais

pourtant qui l'est trop, ne peut être mauvais, parce qu'il y a du plaisir; mais plutôt il faut le tenir pour suspect et l'estimer d'autant plus malheureux, qu'il y a plus de plaisir ; car c'est le plaisir qui fait tout le malheur, et le plaisir n'est jamais plus malheureux que quand il se dissimule son malheur.

TROISIÈME POINT.

Quelle est la récompense de la tristesse et la peine de la joie.

La consolation promise aux larmes n'est pas seulement pour le ciel, mais encore dès cette vie, comme le savent assez ceux qui aiment mieux pleurer leurs péchés que de rire et en faire de nouveaux. C'est une consolation si sensible de pleurer ainsi parfois au pied d'un crucifix, de l'autel ou d'un confesseur, qu'on craint d'y avoir trop cette consolation. Que sera-ce quand Dieu récompensera ces bonnes âmes, s'il les console tant, au temps même qu'il les châtie, ou qu'elles font pénitence de leurs péchés? Ce sera une si grande récompense, qu'on voudrait presque retourner au monde pour pleurer, non pas tant encore pour avoir plus de récompense, que pour satisfaire mieux à ce Dieu bon qui récompense si généreusement quelques larmes versées pour son amour.

De même le malheur dont on menace le rire n'est pas seulement pour les enfers, mais encore dès à présent. Ces grands rieurs ne le portent pas loin. Car comme il n'y a rien qui passe si vite que la vaine joie, elle n'a pas si tôt passé qu'elle leur laisse je ne sais quel regret, qu'ils sentent mieux qu'ils ne veulent avouer. S'ils voulaient réfléchir sur ce regret, ils s'apercevraient de leur malheur ; mais ils sont si malheureux qu'ils ne veulent pas faire semblant d'en rien sentir, de peur d'être obligés de s'en retirer et de ne plus rire à leur plaisir. N'est-ce pas là un grand malheur? et en faut-il chercher un plus grand que d'être si attaché à son malheur qu'on n'ose le regarder de peur de s'en détacher, et de peur de n'être pas malheureux. Mon âme, quand il n'y aurait autre sujet de pleurer, déplorons du moins la misère de ce malheur du monde.

JEUDI.

DE LA QUATRIÈME BÉATITUDE QUI EST LA FAIM ET LA SOIF DE LA JUSTICE.

Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés [1].

Le Sujet s'arrête particulièrement à expliquer ce rassasiement de l'âme dans la faim et dans la soif de la justice. Pour le mieux comprendre et en retirer le fruit qu'on doit y prétendre, il faut supposer qu'il n'y a rien en ce monde, qui soit capable de rassasier notre âme, que Dieu et la justice qui nous y conduit.

La Fin de la méditation sera qu'il est raisonnable d'exciter en nous-mêmes cette faim et cette soif de la justice, qui seule peut nous contenter.

La Forme est en ces trois points :

1° Rien au monde n'est capable de remplir l'âme que Dieu, ou la justice qui conduit à Dieu.

2° La justice ne rassasie que celui qui en a faim.

3° Celui qui est rassasié de justice en a toujours plus faim.

PREMIER POINT.

RIEN AU MONDE N'EST CAPABLE DE REMPLIR L'AME QUE DIEU, OU LA JUSTICE QUI CONDUIT A DIEU.

C'est en vain, mon âme, c'est en vain que tu travailles à remplir tes désirs des faux biens de ce monde, et à y chercher un plein contentement. Après toutes tes recherches, tu n'en trouveras pas plus que Salomon; et après avoir tout goûté, si tu veux dire la vérité, tu seras contrainte d'avouer avec lui qu'il n'y a que vanité et qu'affliction d'esprit [2].

[1] Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. *S. Matth.* v.

[2] Ecce universa vanitas et afflictio spiritus. *Eccl.* I.

La Providence divine l'a ainsi ordonné, afin de retirer nos cœurs des choses terrestres, qui n'ayant point de proportion avec la grandeur de l'âme, ne peuvent remplir l'étendue de ses affections. Dieu s'est réservé ce pouvoir de nous rassasier de lui-même et de l'abondance de ses faveurs; ce qu'il fera pleinement dans le Ciel, et ce qu'il fait dès ici-bas par quelque avant-goût de ces douceurs de Paradis, qu'il a préparé à ses élus et bien-aimés. Et comme ce grand Dieu ne peut proprement tirer de la gloire d'aucune créature que de la créature raisonnable, douée d'entendement et de volonté, pour le connaître et pour l'aimer; aussi cette même créature ne peut être parfaitement satisfaite par aucune autre joie, ni par aucune autre félicité que par la possession de Dieu, pour lequel seul elle a été créée. Mon bien-aimé est tout à moi, comme aussi je suis toute à lui, dit l'épouse des Cantiques[1]. C'est comme la clef, qui est tellement ajustée à la serrure, ou comme l'épée à son fourreau, l'habit au corps, et le corps à son âme; il n'y a point d'autre proportion qui leur soit convenable; de même, l'âme qui n'est faite que pour son Dieu ne peut avoir de repos ni de solide contentement qu'en lui....

Mais ce que vous devez le plus remarquer en ce point, c'est que quand vous entendez dire que nous pouvons trouver notre contentement en Dieu dès cette vie, vous le devez comprendre de trois façons. Premièrement, dans la considération et dans l'amour de Dieu. Il est vrai que quand on s'arrête à penser à ses grandeurs et à ses divines perfections, et surtout à sa bonté, à l'amour qu'il nous porte, et aux biens qu'il nous fait, cela suffit pour être ravi et transporté de joie et de consolation. Secondement, cela se doit entendre par rapport à sa providence et à ses ordres; tout est si juste et si bien réglé, que quoi qu'il ordonne, il n'y a que du plaisir et du contentement a l'exécuter; et c'est en effet une joie bien douce de penser qu'on fait la volonté de Dieu, que sa sagesse et sa bonté ont passé par là[2].

[1] Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* II.

[2] Beati sumus Israel, quia quæ Deo placent manifesta sunt nobis. *Bar.* IV.

Que peut-on se représenter sur la terre qui approche de ces vérités, pour contenter une âme? Et si notre cœur ne s'arrête à ce qui plaît à un Dieu, s'il ne juge et s'il ne veut ce qu'un Dieu juge et veut, ne faut-il pas qu'il soit déraisonnable? C'est donc ce qui raisonnablement doit le contenter en cette vie.

Et enfin, ce contentement se trouve à son service, en lui rendant les devoirs que la justice et la religion nous obligent à lui rendre, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, soit dans les choses particulières, qui sont propres à chacun selon son état [1]. Tout cela lui est si parfaitement dû, et l'obligation que nous en avons est si naturelle et si légitime, que c'est pour cette raison qu'on appelle ces devoirs du nom de justice ; car il n'y a rien de plus juste. C'est aussi pourquoi il y a tant de contentement à s'en bien acquitter, parce qu'une personne raisonnable ne peut recevoir plus de satisfaction, que quand elle s'acquitte de ses devoirs ; et plus la personne à qui elle se soumet le mérite, plus aussi la satisfaction est grande. D'où il suit que, comme il n'y a personne à qui l'homme doive tant qu'à Dieu, et à qui il puisse rendre aussi parfaitement ce qu'il doit, s'il veut le rendre, puisque Dieu ne demande de lui que ce qu'il peut avec sa grâce, il n'y a par conséquent aucun contentement pareil à celui qu'on éprouve, en s'efforçant de le servir comme on le doit, et comme on le peut [2]. Et d'où vient donc qu'on dit qu'il y a tant de peine à servir Dieu?... C'est qu'on ne le sert qu'à regret, et qu'on ne considère pas les devoirs et les motifs qui nous obligent de le servir, et qui rendent nos services faciles et agréables.

DEUXIÈME POINT.

LA JUSTICE NE RASSASIE QUE CELUI QUI EN A FAIM.

C'est pour cela qu'il faut être affamés et altérés de la justice,

[1] Beati viri tui, et beati servi tui qui stant coram te semper. III *Reg.* x.

[2] Obtulerunt mente promptissima, atque devota, primitias Domino, ad faciendum opus. *Exod.* xxxv.

il faut désirer servir Dieu, et lui rendre tous nos devoirs, avec autant d'avidité qu'un pauvre famélique désire la nourriture. C'est le moyen d'y trouver du plaisir, car on ne trouve jamais les viandes plus savoureuses que lorsqu'on a de l'appétit. Si vous en voyez, dit le Sage, qui ne fassent pas état de la dévotion et des exercices de piété, parce qu'il y a quelque difficulté, c'est qu'ils sont dégoûtés; car une âme qui est en goût et en appétit n'y trouve point de peine [1]. N'est-il pas vrai que quand on fait ce que l'on aime, on n'y a que du plaisir? ou s'il y a de la peine, on la supporte volontiers, parce que l'amour et l'affection allégent tout ce qui est pesant, adoucissent tout ce qui est amer, et rendent comme naturel ce qui autrement serait pénible.... Je ne sais comment le temps passe si vite, dit S. Bernard, je suis au bout de la journée qu'il me semble que je n'ai pas travaillé une heure ; et encore n'ai-je point senti ce travail, à cause du désir que je sens de travailler. Si donc on aime ainsi à faire ce que l'on doit pour le service de Dieu, on sera étonné de trouver l'heure de l'oraison trop courte, et les messes et les communions se passeront dans des entretiens spirituels, sans s'apercevoir du temps ni de l'ennui [2]. Et pourquoi les métiers, les arts, les sciences, et les autres exercices contenteraient et rassasieraient ceux qui s'y adonnent volontiers, tandis que la justice ou la piété n'aurait pas cet avantage?... On dira peut-être que les uns sont plus proportionnés à notre capacité naturelle que les autres, et qu'ainsi la nature s'attache plus aisément à ce qui lui est plus conforme, et que la piété tenant plus du surnaturel que du naturel, ne trouvera pas tant d'accès dans l'esprit de l'homme, qui se plaît davantage aux choses de dehors qui flattent un peu les sens, l'appétit, ou la sensualité.

[1] Anima saturata calcabit favum et anima esuriens etiam amarum pro dulci sumet. *Prov.* XXVII.

[2] Da amantem et sentit quod dico, da desiderantem, da esurientem et sitientem, et scit quid dicam. S. Aug. tract. XXVI *in Joan.*

Cela est vrai pour ce qui regarde le contentement sensuel, mais c'est un si petit contentement, qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête. Quant au vrai contentement, qui n'est que dans la partie supérieure de l'homme, qui est la raison, il peut être aussi naturellement dans la dévotion que dans la science, ou dans quelque art et métier que ce soit; parce qu'il est aussi raisonnable, et bien davantage, de s'employer aux exercices de dévotion qu'aux sciences[1]; et tout ce qui est raisonnable est aussi naturel à l'homme qui vit par raison, que la raison lui est propre et naturelle.

J'ajoute que le service de Dieu, qui est cette justice dont nous parlons, étant si propre à l'homme et si conforme à sa fin, qu'il n'est au monde que pour s'en acquitter, l'emploi qu'il peut faire en lui rendant ce service, ne lui peut être que très-honorable, très-utile et très-agréable. En effet, la fin et le bien s'accordent et se trouvent toujours ensemble, de sorte même qu'on ne peut dire qu'un bien soit bien pour quelque créature, s'il l'éloigne de sa fin[2]; et qu'un mal soit pour elle un mal, s'il lui sert pour sa fin; parce qu'il n'y a point de plus grand bien que d'atteindre sa fin, qui est la règle et la mesure de tous les autres biens. La fin, donc de l'homme étant de rendre cette justice à son Dieu, comme nous disions, ne faut-il pas encore dire que c'est son bien, et que si c'est son bien, il ne peut recevoir que de l'honneur et du contentement à lui rendre cette justice, et qu'il n'y a rien qui soit plus capable de lui causer du bonheur, puisqu'il n'y a rien qui soit plus conforme à sa fin[3].

Qu'on dise d'un serviteur tout le bien qu'on voudra, si on ne

[1] Est quædam voluptas cordis, cui panis dulcis est ille cœlestis : porro si poëtæ dicere licuit : trahit sua quemque voluptas, non necessitas, sed voluptas, non obligatio sed delectatio; quanto fortius nos dicere debemus trahi hominem ad Christum qui delectatur veritate, delectatur beatitudine, delectatur justitia. An vero habent corporis sensus voluptates suas, et animus deseritur a voluptatibus suis? Idem, ibidem.

[2] Bonum et finis sunt idem. I *Eth.* II.

[3] Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum et quid Dominus requirat a te. Utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare cum Deo tuo. *Mich.* VI, 8.

dit pas qu'il sait bien remplir son service et qu'il s'y emploie volontiers, on ne dit rien. Qu'on dise de l'homme qu'il est riche, qu'il est savant, qu'il est vaillant et robuste, si on ne dit pas qu'il est bon serviteur de Dieu, on ne dit rien. Car son véritable devoir est de servir Dieu, il n'est au monde que pour cela ; quelque autre belle qualité qu'il ait, s'il n'a celle-ci, il n'a rien ; et quelque défaut naturel qu'il ait, s'il a cette perfection, il est autant au-dessus de celui qui ne l'a pas, que la fin est au-dessus de tout ce qui n'est pas elle. Et partant, n'est-il pas facile de voir que quand il est question d'un bien vrai et solide comme le contentement d'une âme, il ne faut point le chercher sur la terre, ou bien il faut le chercher dans l'exercice de la justice qu'on rend à Dieu, qui est aussi capable de causer ce bien, que la fin de la créature est capable de la contenter et de la rassasier [1].

Cette raison ne montre pas seulement que la justice rassasie, mais qu'il faut avoir faim et soif de cette justice pour en être mieux rassasiés. En effet la raison fait voir qu'il n'y a rien de plus équitable que s'acquitter de ces devoirs, puisque nous ne vivons et que nous ne respirons que pour cela ; que le ciel et la terre ne nous servent que pour cela ; que Jésus-Christ et les grâces ne nous sont données que pour cela. Or, la même raison montre aussi qu'il n'y a rien de plus équitable que de s'en acquitter dignement et parfaitement; car n'est-il pas vrai que si nos désirs et nos affections sont raisonnables, elles doivent se porter plus ardemment à aimer, et à rechercher ce qui le mérite mieux [2]... Puis donc qu'il n'y a rien qui soit si juste que de rendre à Dieu ce qui lui est dû, il mérite qu'on le lui rende avec le plus d'amour, de désir et de soin qu'il est possible, rien ne justifiant tant notre amour, notre désir et notre soin, que quand ils sont employés pour un sujet qui le mérite.

[1] Melior est homo qui minuitur sapientia, et deficiens sensu in timore, quam qui abundat sensu, et transgreditur legem Altissimi. *Eccli.* XVII.

Quam magnus est qui invenit sapientiam et scientiam, sed non est super timentem Dominum, timor Domini super omnia se superposuit. Ibid. XXV.

[2] Nihil melius est quam timor Dei, et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini. *Eccli.* XXIII.

Or c'est là ce que Notre-Seigneur appelle avoir faim et avoir soif, c'est-à-dire, aimer et désirer ardemment comme un affamé désire l'aliment pour contenter sa faim; d'où il suit manifestement que s'il y a raison de servir Dieu, cette même raison porte aussi l'âme à le servir avec ferveur, et avec un ardent désir de lui plaire, parce qu'il mérite d'être servi parfaitement. Il est très-utile de se représenter souvent ces raisons, qui nous font voir l'étroite obligation que nous avons de servir Dieu. En effet, comme la nature ou l'exercice du corps excite la faim et le désir des aliments; ainsi la raison et la considération portent l'esprit à désirer ce qu'il voit désirable, et provoquent en lui cette faim et cette soif spirituelle, afin qu'il s'y porte comme le sujet le mérite, et qu'il éprouve combien il est vrai que ceux qui sont ainsi affamés sont bien heureux, parce qu'ils sont rassasiés et contents. De fait, ils ont ce qu'ils peuvent raisonnablement chercher, ils ont l'accomplissement du désir le plus raisonnable qu'ils puissent avoir, qui est de servir Dieu ; car il n'y a personne qui désire servir Dieu qui ne le serve, il n'y a aucun maître si facile à servir, il ne faut que le vouloir et le désirer, il accepte aussitôt notre bonne volonté et nos désirs pour des services [1].

Mais ce qui doit encore nous porter à nourrir cette faim en nous, et à l'exciter chaque jour davantage, c'est que comme la nature ou la raison même sont trop faibles pour nous contenter et nous rassasier, et qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de le faire par les moyens qu'il sait, il n'attend que ce bon cœur qui nous porte à son service, pour nous enrichir et nous remplir aussitôt de ses dons. C'est ainsi que la sainte Vierge l'assurait pour tous en son cantique [2]. David l'avait également dit dans ses Psaumes [3]. C'est le sentiment commun de tous les saints Pères, quand ils rendent raison pourquoi Dieu, qui a promis si

[1] Desiderium suum justis dabitur. *Prov.* x.

[2] Esurientes replevit bonis. S. *Luc.* I

[3] Quia satiavit animam inanem, et animam esurientem satiavit bonis. *Psal.* CXCVI.

authentiquement qu'il exaucerait ses bons serviteurs en leurs prières, les fait néanmoins attendre fort longtemps avant que de leur rien accorder. C'est, disent-ils, afin qu'il leur accorde mieux ce qu'ils demandent; il les dispose à ses dons par cette attente, il leur fait connaître toujours davantage le besoin qu'ils ont de ce qu'ils demandent ; la connaissance en augmente le désir, le désir ouvre le cœur, le cœur ouvert attire les dons, les estime, les conserve et en profite [1]. N'est-ce pas faire tort aux grâces que de les désirer trop peu. Comme c'est un désordre d'esprit et un péché, quand on désire trop les biens, les honneurs, ou les plaisirs du monde, parce qu'ils ne le méritent pas; aussi est-ce un péché de ne désirer pas assez les dons de Dieu, parce qu'ils méritent qu'on les désire autant que la capacité de nos désirs se peut étendre. Comme il n'y a rien qui exprime mieux ce grand désir que la faim et la soif, c'est pour cela que Notre-Seigneur se sert de ces mots pour nous le faire entendre, et pour nous y exciter; comme lui-même, parlant du désir qu'il avait de faire la volonté de son Père, et de procurer notre salut, il n'en parlait point en d'autres termes que de faim et de soif [2]. Ce qui a fait dire à saint Jérôme, que ce n'est pas assez de désirer simplement la justice, la dévotion, les occasions de servir Dieu, d'endurer et de s'humilier pour lui; mais qu'il faut en sentir un désir semblable à celui qu'on éprouve dans la faim et dans la soif; il faut les chercher, il se faut réjouir quand elles se présentent, enfin, voyez combien le désir d'un affamé est pressant et agissant [3].

Ce ne sont point là de vaines paroles, mais c'est la vérité même, que si nous ne sommes dans ces dispositions d'esprit,

[1] Actum est ut desideria dilata crescerent, et crescentia caperent quod invenissent. S. Greg. *in Evang.*

Qui esurit, esuriat amplius qui desiderat abundantius adhuc desideret, quoniam quantumcumque desiderare potuerit tantum est accepturus mensuram bonam, coagitatem et super effluentem. S. Bern. serm. I *de Sanctis* et serm. XXXI *in Cant.*

[2] Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *S. Joan.* IV.

[3] Non nobis sufficit velle justitiam, nisi justitiæ patiamur famem. S. Hier

touchant les choses spirituelles, c'est un signe évident que notre âme est malade, car si une personne qui n'aurait pas mangé depuis longtemps n'avait pas d'appétit, ne dirait-on pas qu'elle se porterait mal? Si donc notre esprit, qui de soi est trop vide des biens du ciel, demeure longtemps sans s'en nourrir, et sans les désirer, c'est signe qu'il y a je ne sais quoi du monde qui le remplit; mais c'est une replétion maladive, et bien contraire à cette faim que doivent éprouver les âmes affamées de justice; car on ne parle à ceux qui se remplissent ainsi des biens du monde, que de faim, que de misères et de malheurs [1].

Et certes ils le méritent bien. Voici une table honnête, garnie de mêts succulents, à laquelle ils sont invités chez une personne de mérite, qu'ils ne sauraient honnêtement refuser; mais avant d'y aller ils se rassasient de pain bis, ou de quelques aliments grossiers; de sorte qu'étant en table, ils ne sauraient manger et semblent mépriser les mêts qu'on leur présente. Quelle indignité? Et quel honnête homme pourrait la souffrir? ou plutôt qui serait assez mal avisé pour paraître en cet état? Et néanmoins voilà où nous en sommes [2]. La table est dressée à l'oraison, à la lecture, sans parler du très-saint-Sacrement, ce ne sont que festins, que biens, que grâces que notre Dieu nous offre dans nos méditations. Nous y allons, nous y assistons, mais comment?... sans rien prendre, sans rien manger; et pourquoi?... C'est que vous n'avez point d'appetit; et d'où vient cela?... Réponds, mon âme, réponds; tu as honte de le dire; mais te peux-tu cacher à toi même ou à ton Dieu? N'est-ce pas parce que tu te remplis des vanités et des affections du monde, de sorte que te voilà sans goût, sans désir, sans appetit, et sans nourriture, au milieu de tant de biens, qui te sont présentés tous les jours [3]? Eh bien! tu aimes donc mieux te rassasier de tes

[1] Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. S. *Luc.* VI.
Ecce servi mei comedent, et vos esurietis. *Isa.* LXV,

[2] Tunc delectaberis super Domino et sustollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob. *Isa.* LVIII.

[3] Qui mel multum comedit, non est ei bonum. *Prov,* XXV.

plaisirs et de tes humeurs, que d'attendre ce rassasiement de ton Dieu?... Eh quoi! tu penses donc que tu seras capable de te contenter toi même [1], puisque tu te mets en état de ne point recevoir le contentement de ton Dieu? Si tu pouvais te contenter toi-même, tu serais toi-même ton Dieu, car il n'appartient qu'à Dieu de contenter une âme; mais jamais il ne la rassasiera, si elle n'est affamée de lui, et jamais elle n'en sera affamée, si elle se remplit des plaisirs, des honneurs, et des biens de la terre...

TROISIÈME POINT.

CELUI QUI EST RASSASIÉ DES BIENS SPIRITUELS EN EST TOUJOURS PLUS AFFAMÉ.

Ne craignez point que ce rassasiement vienne jamais à vous dégoûter; car c'est la merveille de cette abondance spirituelle, qu'à mesure qu'une âme est remplie des biens et des faveurs de Dieu, elle les désire avec plus d'avidité et d'ardeur, elle les connaît mieux, elle les savoure mieux, et elle en profite mieux. Ce sont les biens du monde qui causent le dégoût; mais quiconque me mange, dit la Sagesse divine, aura encore faim, et qui me boit, aura encore soif [2]. Ce qui trompe en cette vie nos désirs, dit saint Grégoire, c'est l'ignorance; si nous désirons plus les biens du monde et des sens, que ceux du ciel et de l'esprit, c'est que nous ne connaissons pas les uns et les autres, nous appréhendons je ne sais quoi de bien ou de mal en leur absence, qui ne se trouve pas en leur présence. Nous ne nous imaginons que du bonheur dans les charges et dans les honneurs, quand nous ne les avons pas; et quand nous les avons, nous sentons des épines que nous ne voyions pas auparavant, et qui nous font avouer que ce n'est pas un aussi grand bien que nous l'avions cru [3].

[1] Et nunc quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam? et quid tibi cum via Assyriorum, ut bibas aquam fluminis. *Jerem.* II.

[2] Qui edunt me adhuc esuriunt; et qui bibunt me, adhuc sitiunt. *Eccli.* XXIV.

[3] Augent spirituales deliciæ desiderium in mente dum satiant, quia quantò magis earum sapor percipitur, eò amplius cognoscitur quod avidius ametur, et

Nous nous persuadons au contraire que la méditation, le recueillement, et la vie plus retirée ou plus intérieure, ont je ne sais quoi de triste et de fâcheux, et quand nous y sommes, nous n'y éprouvons que paix, que repos et qu'un contentement qui n'est pas explicable ; c'est pourquoi, pour peu de désir qu'on en ait ressenti auparavant, on le sent augmenté ; et quelque contentement qu'on y éprouve, on demeure toujours avec le désir d'en recevoir et d'en goûter davantage.

Il faut nécessairement qu'il y ait l'un de ces deux maux parmi les biens de ce monde; ou que vous les désiriez, ne les ayant pas, ce qui n'est pas un petit mal; ou si vous les avez, que vous en soyez dégoûté ensuite, ce qui n'est pas un moindre mal [1]. C'est un mal que la faim mais aussi quand vous êtes rassasié, vous êtes privé de l'usage du goût, et vous ne sauriez plus manger qu'avec dégoût et avec peine. Il n'en est pas ainsi des biens spirituels, car la faim est de suite rassasiée, mais le rassasiement n'ôte point la faim, il l'augmente plutôt, et l'excite, comme nous l'avons dit, à mesure qu'on mange. Si les aliments du corps ne soulageaient pas la faim, ils ne le nourriraient pas; mais les aliments de l'esprit ne laissent pas de le nourrir, sans lui ôter la faim. Si le corps perd sitôt le goût des aliments, c'est qu'il est une limite après laquelle le corps est rassasié, ou que les aliments ont une mesure de saveur, après laquelle il ne saurait les supporter; mais l'esprit n'a point de mesure pour sa capacité, et Dieu n'a point de bornes pour le pouvoir remplir; de sorte qu'il peut toujours dire, dilatez-moi ce cœur, et je le remplirai.

Les deux appétits naturels, comme deux sangsues, disent aussi sans cesse : Apportez, apportez [2]. Mais il y a bien de la

idcirco non habitœ amari non possunt, quia earum sapor ignoratur. S. Greg. *in Evang.*

[1] Corporales deliciæ cum non habentur, grave in se desiderium accendunt, cum vero habentur, comedentem protinus in fastidium per satietatem vertunt. Idem, ibidem.

[2] Sanguissugæ duæ sunt filiæ dicentes : affer, affer. *Prov.* xxx.

différence entre leur faim et celle des saintes âmes; car si la convoitise a des désirs, c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle désire; mais l'âme unie à son Dieu le désire d'autant plus qu'elle l'a mieux trouvé. C'est l'indigence qui fait crier l'appétit naturel, et c'est l'abondance qui fait parler l'âme pieuse; l'appétit a beau crier, il ne trouvera jamais ce qu'il cherche, l'âme qui cherche son Dieu le trouve tellement en le cherchant, qu'elle le cherche toujours étant trouvé, car il y a toujours en lui de quoi chercher et de quoi trouver. Si avant que de trouver ce qu'elle cherche, elle n'a pas ce qu'elle aura quand elle l'aura rencontré, elle en possède cependant assez pour avoir trouvé son plein contentement et son parfait rassasiement; parce que quiconque a trouvé Dieu, a trouvé tout ce qu'il peut chercher; mais il ne l'a pas tellement trouvé, qu'il ne le puisse mieux chercher et mieux trouver encore [1].

La Charité de Jésus nous presse, dit le saint Apôtre [2], et à quoi? A l'aimer davantage, à faire, et à souffrir davantage pour son amour; et pourquoi?... Parce que c'est un feu qui agit toujours, qui ne demande qu'à brûler sans consumer. Telle est en effet la nature de Dieu même, il ne cesse de nous aimer de plus en plus, de nous vouloir faire le plus de bien, et étant sur la croix, après avoir versé tout son sang, après nous avoir donné tous ses biens, et mérité tous ceux dont nous sommes capables, il s'écria à haute voix: J'ai soif [3]! Comme s'il nous eût dit, j'ai plus d'envie de vous faire du bien que jamais, je meurs du désir de vous sauver. Quoique je vous aie toujours aimé, et que j'aie travaillé pour vous, je vous aime maintenant davantage, parce que c'est ma dernière heure; si j'avais à vivre des milliers d'années, je croîtrais toujours dans cette soif et dans cet amour par de nouveaux témoignages que j'en donnerais pour vous apprendre

[1] Dicente propheta : Quærite Dominum et confirmamini, quærite faciem ejus semper. Nemini præsumendum est quod totum quod quærit, invenerit, ne desinat propinquare, qui cessarit accedere. S. Leo, serm. x *de Pass. Dom.*

[2] Charitas Christi urget nos. II *Cor.* v.

[3] Sitio. *S. Joan.* xix.

à croître ainsi en mon amour, et à vous rendre capables des biens que je vous offre. O mon Jésus, si au lieu d'avancer et de croître, je recule, que me direz-vous? Mon fils, je vous dirai que sans prendre garde à ce qui est passé, vous devez commencer tous les jours de nouveau, et avec un nouvel appétit, comme si vous n'aviez rien fait. C'est le meilleur signe qu'on a profité, que de sentir toujours un plus ardent désir de vouloir profiter.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Rien n'est capable de contenter que Dieu, et la justice qui nous conduit à lui.

Après que celui qui a cherché par tous les biens du monde à se contenter nous assure qu'il n'a trouvé que vanité et qu'affliction où il n'attendait que du contentement, qui voudrait s'y amuser? Si notre âme est capable d'un Dieu, tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas capable de la remplir. C'est au ciel que cette capacité sera remplie. Cependant Dieu est un si grand bien, que le connaître et l'aimer ici-bas, apprendre ses volontés et les faire, savoir ce qu'on lui doit et le lui rendre, c'est commencer son paradis sur cette terre. C'est le moyen d'être content, c'est la faim qui rassasie, c'est la béatitude qui est promise à ceux qui sont affamés et altérés du service de Dieu. La justice consiste à le servir, et il faut la désirer avec autant et plus d'affection qu'on ne désire le boire et le manger, lorsqu'on est altéré ou affamé, parce qu'il est plus juste et plus raisonnable de servir Dieu que de manger ou que de vivre.

DEUXIÈME POINT.

La justice ne rassasie que celui qui en a bien faim.

Quand il n'y aurait, en servant Dieu, que de penser au mérite de celui qu'on sert, à la fin de la condition humaine qui n'est ordonnée que pour le servir, et au bien qu'il y a de parvenir à sa fin qui est l'unique bien de toutes choses, ce serait assez pour nous rendre contents. Mais il

y a bien plus, car quand Dieu voit quelqu'un qui s'y porte comme il faut, il le remplit de tant de biens, que s'il ne lui en donne pas davantage, c'est qu'il n'est pas capable de les recevoir. La mesure des biens de Dieu, c'est la capacité de l'âme, et sa capacité, c'est son désir ; plus elle en désire, plus elle est capable d'en recevoir. C'est la force et la vertu des grands désirs d'attirer ainsi les dons de Dieu ; mais c'est le mérite des dons de Dieu de n'être reçus que par de grands désirs.

Si l'avarice est un désordre parce que c'est un trop grand désir, et un trop grand amour d'une chose qui ne le mérite pas, l'indévotion et le péché de paresse se reconnaîtront à cette marque, quand on ne désire pas assez les choses spirituelles, les occasions de servir Dieu, de s'humilier, de souffrir et de se recueillir dans l'oraison. Qui ne désire point servir Dieu ne le connaît point ; mais qui le connaît et ne désire que faiblement le servir semble le mépriser, puisque le connaissant si digne de service, il désire si peu lui rendre ce qu'il mérite tant. Que si vous voulez reconnaître jusqu'où doit aller ce désir, représentez-vous ce que c'est que d'avoir faim et d'avoir soif ; les grâces de Jésus ne méritent pas moins de désir, et la considération de leur mérite devrait suffire pour vous exciter à les désirer aussi avidement que le boire et le manger. Mais si leur mérite ne suffit pas pour vous apprendre à les désirer comme il faut, soyez du moins bien convaincu que si vous ne les désirez ainsi, vous ne méritez pas de les avoir. Ce ne sont pas ceux qui désirent simplement la justice, ou faire le bien qu'ils doivent faire, qui sont appelés bienheureux ; mais ce sont ceux qui en ont faim et qui en ont soif, parce que ce sont ceux-là seuls qui seront rassasiés.

TROISIÈME POINT.

Celui qui en est rassasié en a toujours plus faim.

Peut-être craignez-vous que si une fois vous étiez rassasié vous ne veniez à être dégoûté ; mais ne craignez point, car jamais vous n'aurez plus de goût pour Dieu que quand vous en serez le plus rassasié. Le goût qu'on ressent est un si grand bien qu'il rassasie aussitôt, et ce rassasiement est encore un tel bien qu'il donne un nouveau goût. Enfin, il se fait de ce goût et de ce rassasiement un mélange de bien qui est si grand, que quand on demande aux bonnes âmes si elles sont contentes : Contentes ! disent-elles, si l'espérance ne nous donnait l'attente d'un autre paradis, nous croirions que le contentement que nous recevons au service de Dieu serait ce paradis dont nous parle l'Ecriture.

VENDREDI.

DE LA CINQUIÈME BÉATITUDE.

Bienheureux sont ceux qui font miséricorde aux autres, car ils la recevront eux-mêmes [1].

Le Sujet est suffisamment énoncé par les paroles de cette béatitude.

La Fin est d'apprendre à pratiquer tellement la miséricorde, que nous méritions de la recevoir.

La Forme est en ces trois points :

1° Il n'y a rien que nous devions rechercher plus soigneusement que la miséricorde de Dieu.

3° Il n'y a point de meilleur moyen de l'obtenir, que de faire miséricorde aux autres.

2° Ceux-là sont bienheureux qui sont miséricordieux.

PREMIER POINT.

IL N'Y A RIEN QUE NOUS DEVIONS RECHERCHER PLUS SOIGNEUSEMENT QUE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Quand l'Ecriture sainte nous dit que la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres [2], ce n'est pas seulement pour nous avertir qu'elle paraît si évidemment partout, qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour la voir. Mais c'est aussi pour nous faire savoir, que quand nous la considérons, nous devons relever nos cœurs et nos affections, et les y attacher pour reconnaître les obligations que nous lui avons pour le passé, les dépendances continuelles que nous en avons pour le présent, et les espérances que nous fondons sur elle, pour l'avenir.

Regardez pour le passé ce que vous avez reçu de biens et ce que vous avez évité de maux, ce sont autant d'effets très-

[1] Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. S. *Matth.* VII.

[2] Miserationes ejus super omnia opera ejus. *Psal.* CXLIV.

particuliers de sa miséricorde. Si vous avez reçu le Baptême et les autres Sacrements, si vous n'êtes point mort dans votre péché, si vous n'avez pas été aussitôt condamné ou abandonné comme plusieurs autres, ne le méritiez-vous pas autant que cent et cent qui sont maintenant dans les enfers, aussitôt que vous avez eu commis un péché mortel [1] ?...Qui a arrêté le coup, sinon la miséricorde? Oh quelle bonté! oh que vous pouvez bien dire avec David : Sans l'assistance et sans la miséricorde de mon Dieu, je m'allais précipiter dans les enfers[2]. O Dieu ! et où serais-je maintenant. que ferais-je en ces feux éternels, que blasphémer, là où maintenant, j'ai tout sujet et moyen de louer et de glorifier mon Dieu. C'est à tout jamais, mon doux Sauveur, que je chanterai vos miséricordes [3].

Pour le présent, si je vis bien, si j'évite quelque mal, si je fais quelque bien, ce sont là des effets de sa bonté. Je n'ai aucune action à faire, où il me faille plus de cinq ou six sortes de grâces, pour commencer, pour continuer, pour achever, pour m'exciter, et pour me défendre ; et il n'y a aucun degré de grâce qui ne soit un présent, qui vaille incomparablement mieux que tout le monde ! Et quelle obligation a-t-il de vous les donner sans manquer jamais?... Comptez un peu combien vous en recevez tous les jours, si vous ne lui donnez point sujet de vous punir et de vous priver de ses grâces ; et combien de fois lui en donnez-vous sujet? Autant de fois que vous refusez ses grâces, vous méritez d'en être privé. Combien de fois?... Pensez-y un peu, et puis voyez avec admiration, que c'est autant de fois qu'il vous fait une double miséricorde; l'une de ne pas vous punir, et l'autre de vous continuer ses grâces, comme si vous étiez l'un des plus fidèles à sa bonté. Je le confesse, mon Dieu,

[1] Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti : quia non defecerunt miserationes ejus. *Thren*, III.

[2] Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea. *Psal*, XCIII.

Perditio tua ex te Israel, tantummodo in me auxilium tuum. *Osee*. XIII.

[3] Misericordia Domini ab æterno, et usque in æternum. *Psal*. CII.

je le confesse, que votre miséricorde est grande à mon égard[1]. Enfin pour l'avenir, il n'y a espérance ni attente du paradis, qu'en la seule miséricorde[2]. Il est certain qu'il n'y a point de salut sans persévérance, et qu'il n'y a point de persévérance sans sa miséricorde[3]. C'est un don purement gratuit, et qui dépend si absolument de sa libéralité et de sa bonté, qu'il n'y a aucune créature au monde qui puisse le mériter par aucun droit de justice, et par aucune bonne œuvre qu'elle puisse jamais faire[4]. Je ferai grâce à qui il me plaira, dit-il[5]. Il en est le maître et le Seigneur; pourquoi à l'un plutôt qu'à l'autre, ce sont les grands secrets et les admirables ressorts de la sagesse? Taisez-vous, mon âme, taisez-vous, et ne pensez qu'à vous humilier, et à vivre fidèlement en la connaissance de ces trois vérités[6]. L'une, que Dieu ne nous saurait jamais faire de tort, et quelque chose qu'il fasse, nous sommes tellement à lui, que quand il en aurait disposé à notre plus grand désavantage, nous n'aurions rien à lui dire, sinon: Vous êtes le Maître, que votre volonté s'accomplisse[7]. La seconde vérité est, que Dieu pouvant user ainsi de son pouvoir à notre égard, il s'y comporte bien autrement; car il nous comble de bontés, de grâces, de miséricordes, et nous lui en savons aussi peu de gré, que s'il était bien obligé de nous faire les biens qu'il nous fait à toute heure[8]. D'où suit

[1] Confitebor tibi Domine Deus meus in toto corde meo : et glorificabo nomen tuum in æternum.

[2] Quia misericordia tua magna est super me : et eruisti animam meam ex inferno inferiori. *Psal.* XCV.

[3] Asserimus donum Dei esse perseverantiam, qua usque in finem perseveratur in Christo. S. Aug. lib. *de Pers.*

[4] Ne videlicet qui est in gratia, cadat in peccatum, velut ab eo resurgat. S. Thom. II, q. CXXXIV, art. 4.

[5] Miserebor, quia misereor, et misericordiam præstabo cujus miserebor. *Rom.* IX; *Exod.* XXXIII.

[6] Quid adhuc quæritur, voluntati enim ejus quis resistit? O homo, tu quis es, qui respondeas Deo? Numquid dicit figmentum ei qui se finxit : quid me fecisti sic, etc. S. Aug. ibid.

[7] Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat. I *Reg.* III.

[8] Non secundum peccata nostra fecit nobis : neque secundum iniquitates nostras retribuit nobis.

Quoniam secundum altitudinem cœli a terra corroboravit misericordiam suam super timentes se. *Psal.* CXX.

cette troisième vérité, qu'il faut dorénavant se rendre plus reconnaissant et plus dépendant de ses miséricordes. Ne faisons point de distinction entre Dieu et sa miséricorde, mon Dieu et ma miséricorde c'est la même chose, disait David[1]. Car tout ce que je sais de Dieu, c'est par sa miséricorde, tout ce que je reçois de lui, tout ce que j'en espère, tout ce que j'en pense, tout ce que je puis faire pour lui, et pour mon salut ; en un mot, cela même que Dieu soit pour moi un Dieu, c'est la miséricorde, c'est mon Dieu, que sa miséricorde, car c'est elle qui nous le donne, et qui nous donne à lui[2].

DEUXIÈME POINT.

LE MEILLEUR MOYEN D'OBTENIR ET D'ENTRETENIR LA MISÉRICORDE DE DIEU, C'EST DE FAIRE MISÉRICORDE AUX AUTRES.

Quoique cette divine miséricorde ne doive rien à personne, ainsi que nous l'avons vu, elle est néanmoins si libérale et si obligeante, qu'elle veut bien s'engager et donner sa parole, pour assurer de ses faveurs tous ceux qui feront miséricorde aux autres. Bienheureux sont ceux-là, dit ce Dieu de miséricorde, car infailliblement ils la recevront en leur besoin. C'était assez de cette seule parole pour mériter toute notre foi ; car comme il suffit, pour nous obliger à faire tout ce qu'il ordonne, qu'il nous l'ait commandé une fois, à raison de son souverain domaine qui exige de nous cette entière obéissance [3], de même c'est assez pour nous assujettir à croire ce qu'il dit, de l'avoir déclaré une fois, puisqu'il est la première et souveraine Vérité, qui ne peut se tromper, ni tromper les autres. Mais il a voulu confirmer sa parole dans la suite de son Évangile, par trois sortes de preuves, qui nous font manifestement voir qu'il désire tellement nous faire du bien, qu'encore qu'il soit assez bon pour nous en faire, néanmoins il s'y veut obliger, tant pour nous affirmer davantage cette vérité, que pour nous exciter puissam-

[1] Deus meus misericordia mea. *Psal.* LVIII.
[2] Qui coronat te in misericordia et miserationibus *Psal.* CIII.
[3] Semel loquitur Deus, et secundo idipsum non repetit. *Job.* XXXIII.

ment à faire ce qu'il demande de nous, comme nous désirons qu'il accomplisse ce qu'il promet.

La première sorte de preuve qui montre évidemment que ceux qui font miséricorde l'obtiendront, c'est la prière qu'il nous fait faire, entre les autres demandes de l'oraison qu'il nous a enseignée, où il règle le pardon et la miséricorde que nous demandons de nos péchés, sur celle que nous promettons de faire à tous ceux qui nous auront offensés [1]. Qu'y a-t-il de plus clair?...

La seconde est dans les paraboles et les exemples qu'il apporte à ce sujet [2]; il nous montre si clairement que Dieu se comporte à notre égard comme nous nous comportons envers le prochain, que les Saints Pères ont bien osé dire, que nous étions nous-mêmes les juges de notre procès; que la sentence de notre absolution ou de notre condamnation ne dépendait que de nous, selon que nous voudrions accorder ou refuser la grâce et la miséricorde qu'on nous demande [3].

Enfin, pour troisième preuve de cette vérité, il nous représente le dernier jugement, où la séparation des bons et des mauvais ne se fera que par la distinction de ceux qui se seront employés aux œuvres de miséricorde, ou qui l'auront refusée [4]. Et pour en autoriser encore davantage le mérite, et accroître l'obligation qu'il veut avoir de la rendre à ceux qui l'auront faite, il proteste qu'il considère comme fait à sa personne, tout ce qu'on aura accordé ou refusé dans les nécessités et les besoins du prochain [5]. De sorte que, comme la reconnaissance l'eût obligé de rendre le bien qu'on aurait fait à sa personne,

[1] Induxit nobiscum Deus pactum et placitum, firmumque chirographum : ut dicamus sicut et nos. Qui vult dicere efficaciter : dimitte nobis debita nostra oportet quod dicat veraciter, sicut et nos dimittimus. S. Aug.

[2] Ideo assimilatum est regnum cœlorum homini regi, qui voluit rationem ponere cum servis suis, etc. *S. Matth.* XVIII.

[3] Futurum de nobis in nostra est potestate judicium, ipsum reum Dominum Christus fecit esse sententiæ. S. Chrysost.

[4] Esurivi et dedistis mihi manducare, etc.

[5] Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *S. Matth.* XXV.

ainsi la fidélité l'oblige à le rendre à quiconque l'aurait fait à autrui, puisqu'il y engage sa parole, qui l'oblige plus à donner ce qu'il nous promet, qu'à nous faire quelque bien qui ne dépend que de lui [1]. Voyez-vous comme il est vrai que la miséricorde trouvera miséricorde, et qu'on peut avec toute confiance l'espérer pour l'autre vie, si on la pratique en celle-ci. Mais aussi il ne faut point l'attendre, si on ne l'a exercée soi-même, parce que la même parole qui promet le bien pour le bien, menace du mal pour du mal [2]. Or Dieu est aussi véritable en ses menaces qu'en ses promesses. Ne regardez donc pas tant le bien que vous faites que celui que vous ne faites pas, et craignez, selon la remarque de saint Augustin, que quand vous refusez une œuvre de miséricorde, ce ne soit de celle-là qu'on vous dira: J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger [3]. Ou plutôt, pour qu'on ne vous en fasse point le reproche, n'en refusez pas une. Quoiqu'il vous semble que ce ne soit pas un grand bien que de faire quelque petite aumône, craignez néanmoins que ce ne soit un grand mal de la refuser; et moindre est la chose qu'on vous demande, plus le refus en est criminel et reprochable [4].

TROISIÈME POINT.

CEUX-LA SONT BIENHEUREUX QUI S'EMPLOIENT AUX OEUVRES DE MISÉRICORDE.

Il est donc évident que ceux-là sont bienheureux qui font miséricorde, parce qu'ils l'obtiendront eux-mêmes, et qu'il n'y a rien de si désirable, que d'être assuré d'un bien si important. D'où il suit nécessairement, qu'autant nous nous voulons de bien, autant en faut-il souhaiter aux autres; autant nous sou-

[1] Quomodo solent dicere fidejussores : Ego reddo, ego accipio, mihi das, sic Christus. Eia avare fœnerator, idoneum tenes fidejussorem. S. Aug.

[2] Quandiu non fecistis uni de minoribus his, mihi non fecistis. *S. Matth.* XXV.

Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam. *Jacobi.* II.

[3] Date omnibus, ne cui non dederitis ipse sit Christus. S Aug. lib. X, hom. XXXIX.

[4] Quia parum est quod datur, magna impietate non datur. Idem.

haitons pour nous de miséricorde de Dieu, autant faut-il être miséricordieux à l'égard du prochain. Comme nous en voulons autant que nous en avons besoin, aussi faut-il en faire aux autres selon leur besoin. Enfin, comme il ne faut que connaître nos nécessités, pour connaître le besoin que nous avons de la miséricorde de Dieu, aussi ne faut-il que savoir les nécessités d'autrui, pour comprendre le besoin qu'il a de nous, et l'obligation que nous avons de l'aider [1]. Assurément il faut renoncer à son salut, ou devenir charitable et miséricordieux envers les autres. La nature corrompue y répugne souvent; mais il faut la presser; et ce motif est puissant, pour trois raisons.

La première, qu'il est question d'une chose qui est pour nous la plus importante du monde, puisqu'il s'agit de se conserver, ou de perdre la miséricorde de Dieu. Qu'en dites-vous? peut-on la perdre sans se perdre, puisque nous sommes perdus sans elle... Saurait-on trop donner pour ce bien, qui nous fait avoir tous les biens; et si nous devons craindre quelque chose, n'est-ce pas surtout cette perte qui entraîne avec elle tous les maux [2]? O mon Dieu, du moins j'adorerai votre justice et vos autres attributs, si je me vois exclu de votre miséricorde... Mon fils, comprends mieux ce que tu dis; car si tu n'as pas affaire à ma miséricorde, hélas! tu ne connaîtras plus mes autres perfections que pour les maudire et les blasphémer!....

La seconde raison qui doit nous inspirer le désir d'être miséricordieux, c'est que ce grand bien de la miséricorde divine dépend infailliblement de la nôtre. Il suit delà, ce que nous disions, que si nous ne l'exerçons pas, nous témoignons le peu de cas que nous faisons de cette clémence de Dieu que nous devrions estimer par dessus toute chose [3]. En effet, il ne

[1] In quo judicio judicaveritis, judicabimini; et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. *S. Matth.* I.

Fac calamitoso sis Deus, Dei misericordiam imitando. S. Greg. Naz. orat. *de Paup. amo.*

[2] Metuentes Dominum sustinete misericordiam ejus, et non deflectatis ab eo ne cadatis. *Eccl.* X.

[3] Et dilexit maledictionem, et veniet ei, et noluit benedictionem, et elongabitur ab eo. Et induit maledictionem sicut vestimentum, etc *Psal.* CVIII.

dépend que de nous d'acheter, et à peu de frais, des droits certains à la miséricorde de Dieu. Et ce peu de frais, ces efforts qui ne sont rien en comparaison du grand bien qu'ils nous procurent, nous hésiterions à les faire !... A quoi je vous prie, les réservez-vous [1] ?... Ne craignez-vous point que ce que vous refusez de donner pour avoir la miséricorde, vous ne le dépensiez pour trouver la justice, et que vos moyens qui vous pouvaient servir pour apaiser Dieu, ne vous servent que pour l'offenser, et qu'enfin vous ne soyez perdu par où vous pouviez être sauvé [2]... Ne dites point que vous en avez fait assez, si vous n'en êtes bien certain ; et ne croyez pas en être certain, si des personnes sur la sincérité desquels vous pouvez compter ne vous en ont assuré ; car quant à vous, vous devez toujours vous être suspect dans ces matières. Et quand même vous n'auriez pas les moyens de soulager le prochain qu'ont les autres, vous ne seriez pas pourtant exempt de le soulager et d'exercer la miséricorde à son égard ; car les moyens ne vous sauraient jamais manquer ; vous avez toujours de quoi l'aider si vous voulez....

Et c'est la troisième considération qui doit nous y porter ; un si grand bien dépend tellement de nous avec la grâce, qu'il n'y a personne, si pauvre et si nécessiteux qu'il soit, qui ne puisse exercer la miséricorde envers un autre. Ne peut-on pas dire un bon mot de consolation [3] ? témoigner un cœur plein de compassion [4] ? pardonner une injure ? prier pour l'affligé, pour le défunt, pour le pécheur ?... Ah ! qu'il est bien plus à craindre que nous ne soyons plutôt accusés de nous servir si peu des

[1] Non recogitat dicens : cui laboro et fraudo animam meam bonis ? *Eccl.* IV.

[2] Qui amat divitias fructum non capiet ex eis. Est et alia infirmitas pessima quam vidi sub sole, divitiæ conservatæ in malum domini sui. Ibid. V.

[3] Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos, et lingua eucharis in bono homine abundat. *Eccl.* VI.

[4] Si potes dare, da, si non potes, affabilem te præsta. Nemo dicat, non habebam, charitas non de sacello erogatur, etc. S. Aug. *in Psal.* CIII.

Exteriora etenim largiens, rem extra semetipsum præbuit, qui autem fletum et compassionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de semetipso dedit. S. Greg. XX *Mor.* XXVI.

moyens que nous avons, qu'excusés de n'en point avoir ; et vous principalement qui savez bien qu'il y a telle et telle personne à qui dès aujourd'hui vous pourriez faire la charité, et qui savez très-bien qu'en la lui faisant au plus tôt, vous attirerez celle de Dieu sur vous ; et enfin, vous qui n'ignorez pas qu'en matière de miséricorde et de bienfait il ne faut point remettre à demain ce qui devait être donné dès hier, que ferez-vous ? que concluez-vous ?... O mon Dieu ! faites-moi, s'il vous plaît, cette première miséricorde, d'être moi-même miséricordieux envers les autres, dès aujourd'hui, dès maintenant, vous priant pour tous ceux qui m'ont jamais offensé, et leur pardonnant de bon cœur ; afin que je puisse obtenir vos autres miséricordes dès maintenant, pour l'entière rémission de mes péchés, pour continuer à votre service ce que j'ai commencé ; ou plutôt, pour commencer véritablement ce que j'ai résolu de faire [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien que nous devions rechercher plus soigneusement que la miséricorde de Dieu.

Si vous considérez le passé, le présent et l'avenir, vous vous trouverez si obligé à la miséricorde de Dieu et si dépendant de ses faveurs, que vous ne le pourrez pas assez reconnaître, sans une faveur et une grâce particulière. Mais ce que vous devez plus considérer, c'est que, puisque vous êtes extrêmement indigne de cette divine miséricorde, vous devez ne rien épargner de ce que vous pouvez faire pour l'obtenir. Si une fois vous pouvez mériter un si grand bien, et que vous fassiez le nonchalant en négligeant les occasions de l'acquérir, vous mériterez de ne le point obtenir quand vous en aurez le plus besoin. Un si grand bien ne saurait être acheté trop cher ; parmi nos actions de mérite, il s'en rencontre tant d'inutiles et de mauvaises, qu'il ne faut laisser passer aucune oc-

[1] Noli prohibere bene facere eum qui potest : si vales, et ipse bene fac. Ne dicas amico tuo vale et revertere : cras dabo tibi, cum statim possis dare. *Prov.* III.

casion de mériter la miséricorde de Dieu sans la mettre à profit, afin que entre plusieurs inutiles et mauvaises, il s'en trouve du moins quelque bonne qui nous puisse mériter un si grand bien....

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a point de meilleur moyen d'obtenir la miséricorde que d'être soi-même miséricordieux envers les autres.

Ces occasions de mériter la miséricorde de Dieu sont les occasions que nous avons de faire miséricorde au prochain. Car c'est la parole du Dieu de miséricorde, que quiconque la fera, la recevra. Il avait bien assez de bonté pour être d'ailleurs porté à vous faire du bien, mais vous n'avez pas assez de foi pour le croire. Il veut donc vous en assurer davantage; et partant, il engage sa foi et sa parole, en vous protestant qu'aussi vrai que Dieu est Dieu et qu'il est véritable, il vous fera du bien si vous en faites aux autres. Quel encouragement dans cette parole, puisque j'ai assurance que j'aurai autant de biens de Dieu que j'en ferai à mon prochain, et que je puis lui en faire autant que je voudrai, puisque avoir une bonne volonté pour autrui, c'est lui faire du bien....

TROISIÈME POINT.

Ceux-là donc sont bienheureux qui s'y emploient.

Ceux-là donc sont bienheureux qui font miséricorde, parce qu'ils l'obtiendront de Dieu, et parce qu'en l'obtenant, ils ont tout le bonheur qu'ils peuvent désirer. Mais ceux-là seraient bien malheureux, qui connaissant cette parole de Dieu, ne voudraient pas faire ce qu'il leur demande, pour obtenir ce qu'ils ne peuvent attendre qu'à cette condition. C'est vouloir faire la loi à Dieu, que de ne pas la vouloir recevoir de lui; et quiconque espère miséricorde, sans la faire, se révolte contre les lois de Dieu, qui portent expressément qu'il ne fera jamais grâce à celui qui ne veut pas pardonner à un autre. C'est faire trop peu d'état des dons de Dieu, que de marchander pour les avoir; il faudrait au premier mot donner ce qu'on demande, et après avoir tout donné, se tenir encore bien obligé et bienheureux de ce qu'on a reçu notre offrande. Que si vous ne savez pas estimer les grâces, apprenez pour le moins à craindre les châtiments. Si vous n'êtes point touché de l'attente des miséricordes de Dieu, craignez du moins ses jugements. Voilà l'ar-

rêt qui est donné : Jugement sans miséricorde à celui qui n'a point fait miséricorde. Mon âme, voudrais-tu bien proférer ces paroles d'exécration ? Je prie Dieu qu'il n'ait point pitié de moi, et qu'il ne me fasse jamais miséricorde. Le seul son de ces paroles nous fait trembler d'horreur; or, apprends aujourd'hui que si tu n'as pitié de ton prochain, et si tu ne lui fais miséricorde quand tu la dois faire, c'est comme si tu disais : Je ne veux point que Dieu me fasse miséricorde....

SAMEDI.

DE LA SIXIÈME BÉATITUDE, QUI EST LA PURETÉ ET NETTETÉ DE CŒUR.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu[1].

Le Sujet consiste principalement à montrer comment ceux qui ont le cœur pur verront Dieu dès cette vie, autant qu'on peut le voir dans ses créatures, et que cette vue les rendra déjà bienheureux par avance.

La Fin est de s'étudier à cette pureté et à cette netteté de cœur.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment on peut avoir le cœur pur.

2° Comment cette pureté de cœur fait voir Dieu dès cette vie.

3° Comment cette vue rend bienheureux.

PREMIER POINT.

COMMENT ON PEUT AVOIR LE COEUR PUR.

Qui peut dire : Mon cœur est pur et je suis sans péché[2] ? C'est le Sage qui fait cette demande au livre des Proverbes, c'est lui-même aussi qui y répond ailleurs, par l'aveu qu'il fait pour tous les hommes, protestant hautement qu'il n'y en a pas un qui ne pèche [3]. Delà vient la difficulté proposée en ce premier

[1] Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. *S. Matth.* v.

[2] Quis potest dicere, mundum est cor meum, purus sum a peccato? *Prov.* xxx.

[3] Non est enim homo qui non peccet. *Eccle.* vi, 21 et III *Reg.* vii.

point, comment on peut avoir le cœur pur et net; car si personne ne peut être sans péché, et que tout péché soit une souillure du cœur, il semble que personne ne peut avoir le cœur pur. La réponse est facile, en disant que cette pureté qui nous est recommandée ne doit s'entendre que moralement, autant qu'elle peut se trouver dans cette vie. Et pour le mieux entendre, on la peut distinguer en deux sortes, et appeler l'une *négative* et l'autre *positive*.

La pureté négative consiste à n'avoir aucun péché d'affection, ni d'autre façon, que le moins qu'on pourra, soit en y tombant plus rarement, soit en se relevant plus promptement. On sait bien qu'il n'y en a point de si purs et de si nets qui ne contractent quelque petite tache, tombant en quelque péché. Nous nous tromperions si nous pensions le contraire, dit saint Jean [1]; mais on ne laisse pas de dire que ceux-là sont purs et nets de cœur, qui se gardent principalement des péchés d'affection et d'attache aux créatures [2], aux personnes, aux plaisirs, aux honneurs et aux biens. Car comme ce sont ces affections déréglées qui souillent particulièrement le cœur qui s'attache ainsi à la terre, aussi quand on le conserve ainsi détaché et dégagé des objets de ces trois concupiscences qui font le monde, on le tient pur et net [3]. C'est ce qui se peut faire avec la grâce de Dieu, par la fréquentation des sacrements, avec l'usage de l'oraison mentale, et par une continuelle vigilance sur son cœur, pour qu'il ne s'échappe point et ne se souille point en traitant avec le monde. Nous ne sommes en ce monde, dit encore saint Jean, que comme y était notre Jésus, c'est-à-dire, nous n'y sommes point de cœur, ni d'affection [4]. Ainsi pouvaient-ils dire qu'ils étaient purs et nets, quoiqu'ils ne fussent pas entièrement exempts de quelques légers péchés de précipitation, d'inconsidération, de surprise et de fragilité; mais ils l'étaient autant

[1] I *S. Joan.*
[2] *Eccli.* XXXI.
[3] Immaculatum se custodire ab hoc mundo. *S. Jacob.* I.
[4] Quia sicut ille est, et nos sumus in hoc mundo. I *S. Joan.* IV.

qu'on peut l'être moralement en cette vie. Notre-Seigneur n'en attend pas davantage, quant à ce qui regarde l'entière exemption de péché; mais aussi il attend que nous en fassions le moins que nous pourrons, que nous y veillions soigneusement, que nous nous en relevions aussitôt, par les moyens qu'il nous a donnés [1]. N'est-ce pas bien juste?... Comment vous y comportez-vous? quel est votre plus grand défaut? quel remède y apportez-vous?... O mon Jésus, qui sondez le fond des cœurs, vous voyez mieux ce qui est en moi, que moi-même ; découvrez-moi s'il vous plaît ce que j'en dois savoir....

L'autre sorte de pureté de cœur, qu'on appelle positive, ajoute à la première, non-seulement la grâce sanctifiante de la charité, sans laquelle il n'y a point de pureté, mais encore une telle union de notre cœur à Dieu, que Dieu devient toute notre intention en tout ce que nous faisons, tout notre entretien, tout notre plaisir, tout notre repos, et en un mot notre tout [2]; de sorte que le cœur y étant inséparablement attaché, ne s'en sépare jamais par affection contraire, ni par quoi que ce soit, autant que la condition de l'homme, du naturel, et de l'état peut le permettre. C'est ce que nous appelons *union avec Dieu*, dont il n'est pas besoin ici de traiter autrement, que pour dire que c'est la pureté même; et qu'autant cette union sera plus étroite, plus intime, et plus parfaite, autant la pureté de l'âme sera plus parfaite et plus excellente; parce que comme l'attache aux créatures souille et abaisse le cœur, ainsi l'attache à Dieu le purifie, le blanchit et le relève. C'est un époux, disait la vierge sainte Agnès, qui me purifiera en l'aimant, et qui me sanctifiera en l'embrassant [3]. C'est comme l'argent qui perd son prix

[1] Convertere ad Dominum et relinque peccata tua, precare ante faciem Domini, et minue offendicula. *Eccli.* XIX.

[2] Defecit caro mea, et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.

Quia ecce qui elongant se a te, peribunt : perdes omnes qui fornicantur abs te.

Mihi autem adhærere Deo bonum est. *Psal.* LXXII.

[3] Quem cum amavero casta sum, cum tetigero munda sum, cum accepero virgo sum. S. Agnes, *in Act. ejus martyr.*

par le mélange de la terre, ou de quelque autre moindre métal, et qui au contraire est enrichi par le moyen de l'or[1]. C'est le propre du cœur, de la volonté de l'homme, de se transformer ainsi dans la chose qu'elle aime, de sorte que si la chose aimée est moindre, elle s'amoindrit, si elle est terrestre, la volonté devient toute terrestre, si elle est diabolique, la volonté s'en ressent; mais aussi si elle est divine, dit saint Augustin après l'Apôtre[2], la volonté se divinise et se fait comme Dieu, autant qu'elle le peut être par grâce et par amour en cette vie, pour l'être plus parfaitement en l'autre par la gloire.

Mon âme, où en sommes-nous? qu'avons-nous à penser et à dire sur cette belle vérité?... N'es-tu pas aussi naturellement désireuse de ta beauté et de ta netteté, que tu crains ta laideur?... N'est-ce pas en aimant Dieu et en s'unissant à lui, que tu peux être belle, et parfaitement pure? N'est-ce pas en aimant les créatures et en t'y attachant, que tu te rends laide et difforme? et toutefois à quoi t'arrêtes-tu le plus? à quoi penses-tu le plus? ou à Dieu, ou au monde?... D'où vient qu'aimant la beauté, tu n'aimes point ce qui te peut rendre belle; et que fuyant la laideur, tu ne fuis pas ce qui t'enlaidit?... Hélas! c'est que les créatures m'aveuglent, et que je ne vois pas ma laideur en les aimant!... Mais reconnais au moins la vérité, reconnais ta laideur par ta propre confession; si tu sens bien que tu es aveugle, comment ne ressens-tu pas que tu es laide, puisque les yeux que tu as perdus sont la première, et la plus belle partie de la beauté? Apprends donc à changer d'amour et d'affection, si tu veux changer de visage; autant de traits d'amour que tu enverras vers ton Dieu, ce sont autant de traits de beauté que tu en recevras.

[1] Argentum tuum versum est in scoriam. *Isa.* I.
[2] Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I *Cor.* VI.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT CETTE PURETÉ DE COEUR FAIT VOIR DIEU DÈS CETTE VIE.

Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu, dit Notre-Seigneur. Oui, ils le verront, non-seulement en sa gloire dans le ciel, où cette pureté conduit et dirige les âmes tout particulièrement, mais encore dès ce monde autant qu'on le peut voir dans les créatures, et qu'il se manifeste dans ses œuvres, qui sont les moyens de connaître la présence de Dieu. Dans le ciel on voit les créatures en Dieu, et sur la terre, on voit Dieu dans les créatures; car les choses invisibles de Dieu se voient par les visibles, dit l'Apôtre [1]. On le voit dans leur variété, dans leur consistance, leur changement, leur ordre, leur beauté, leur dépendance, leur mouvement, leur opération, et dans tout ce qu'elles sont, et ce qu'elles font [2]. On y peut aussi véritablement contempler Dieu, comme il est vrai qu'il y est par essence, par présence et par puissance, pour faire avec elle tout ce qu'elles ne pourraient faire sans lui, et ce qu'elles ne font avec lui, qu'afin qu'elles le fassent voir et connaître par ce moyen sensible, dont il veut être connu en cette vie, avant d'être mieux vu dans l'autre [3].

Cette vue de Dieu se manifeste encore d'une manière plus remarquable dans les hommes, de quelque condition qu'ils soient. Car comme Dieu s'y fait reconnaître de beaucoup de manières, soit naturelles, soit surnaturelles, corporelles et spirituelles, sensibles et morales, il ne faut qu'avoir un cœur pur, et vraiment spirituel, pour y voir autant d'effets de sa présence, de sa sagesse, de sa puissance, et de sa bonté, qu'on y voit d'effets de nature et de grâce [4]. C'est merveille qu'une fois Notre-Seigneur

[1] Invisibilia ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt, intellectu conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas. *Rom.* I.

[2] Undique tibi omnia resonant conditorem. S. Aug. *in Psal.* XXVI.

[3] Vox certe quædam est mutæ terræ, species terræ. Idem *in Psal.* CXLIV.

[4] Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei, stultitia est illi, et non potest intelligere quia spiritualiter examinatur.

Spiritualis autem judicat omnia. I *Cor.* II, *Joan.* XXI.

étant apparu, après sa Résurrection, à sept de ses disciples, et leur ayant fait faire une admirable pêche, pas un d'eux ne s'aperçut que c'était lui, sinon saint Jean, qui ne tarda pas à le reconnaître; et pourquoi lui plus tôt que les autres? C'est parce qu'il avait le don de pureté de cœur plus que les autres, et que l'un des effets de ce don est de reconnaître ainsi le Créateur dans ses œuvres[1].

Cet effet est naturel ou surnaturel. Il est naturel en tant que la pureté dégage le cœur des affections sensuelles ou trop naturelles, qui sont comme des nuages qui empêchent cette vue de Dieu, et par ce moyen laisse le cœur libre et capable de le voir, autant qu'il connaît qu'il y est, et autant qu'il le peut voir[2]. Il est surnaturel, en ce que la foi est toujours plus vive dans une âme qui est plus pure, et que le don d'entendement qui fait autant comprendre dans le grand livre du monde, que la science en apprend dans les livres écrits, se communique abondamment à ces âmes pures et nettes, qui y voient clairement tout ce qu'on peut voir de vérité. Et puisque c'est une vérité que Dieu y est, et qu'il veut y être vu et reconnu, puisqu'il n'y a d'autre part rien qui empêche de le voir ce cœur détaché et épuré des affections de la terre, ne faut-il pas conclure que ce cœur jouira de cette vue, et que non-seulement il aura le moyen et la grâce de voir et de penser que c'est Dieu qui opère, dans ses créatures, ce qu'elles opèrent, mais encore il aura l'inclination, l'habitude, la facilité, et le mérite d'y penser. C'est beaucoup plus que d'en avoir simplement le moyen; car plusieurs personnes qui sont du monde, et qui ont le cœur attaché aux objets mondains, pourraient bien, si elles le voulaient, considérer ces vérités de la présence et du concours de Dieu. Mais

[1] Cum essent in navi et piscarentur in lacu Genezareth, Jesus stabat in littore, nec sciebant Apostoli quem viderent, solus virgo virginem agnoscit, et dicit Petro, Dominus est. S. Hieron.

[2] Si vous aviez le cœur droit, toutes les créatures vous serviraient de miroir pour régler votre vie et de livre pour y puiser une saine doctrine. Il n'y a point de créature si petite et si vile qu'elle soit, qui ne représente la bonté de Dieu. Si vous étiez bon et pur au dedans de vous-même, vous comprendriez facilement toutes ces choses... *Imitat.* liv. II, ch. IV.

elles ne veulent pas s'y arrêter; ou si elles s'y arrêtent, ce n'est que par manière d'étude, que par curiosité, sèchement et froidement, comme ferait un Aristote, un Sénèque, et ces sages qui n'ont pas glorifié Dieu comme s'ils l'avaient connu, et qui se sont évanouis dans leurs pensées[1]. Or la grâce donnée à la pureté de cœur élève ce cœur bien plus haut; car à mesure qu'elle lui fait connaître la présence et l'opération de Dieu dans les causes secondes, elle nous le fait aimer, goûter, adorer, elle nous porte à lui soumettre toutes les puissances de l'âme, afin que la liberté de l'homme soit aussi bien soumise à Dieu que la nécessité y soumet les autres créatures.

C'est là véritablement voir Dieu; c'est le voir, comme le voient les bienheureux, pour l'aimer et le louer; et ce sera aussi se rendre bienheureux, pourvu qu'on continue dans ce saint exercice, comme les saints au ciel ne cessent de l'aimer et de le louer, autant qu'ils le reconnaissent et qu'ils le voient. O mon Dieu! comment serait-il possible de vous reconnaître, et de ne vous point aimer; de vous voir, et de ne point vous rechercher; de vous entendre, et de ne point vous obéir?... Mon fils, c'est que chacun forme plutôt la connaissance et la vue qu'il a de moi, selon les pensées de son esprit, que selon les enseignements de la foi. Car quiconque me connaîtrait comme il le doit, m'aimerait; mais les vérités sont diminuées, dit un Prophète, c'est pourquoi il n'y a plus de saint[2]. On retranche de la vérité ce qu'on veut, car on en prend une partie, et on laisse le reste; on prend ce qui ne déplaît point à l'amour-propre, mais ce qui le heurte tant soit peu, on n'en veut point; c'est ainsi qu'on ne veut me connaître qu'autant qu'on veut, et qu'on ne cherche pas à me connaître autant qu il le faut pour m'aimer! Méditez bien cette vérité?...

[1] Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt, in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum. *Rom.* I.

[2] Quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. *Psal.* II.

TROISIÈME POINT.

COMMENT CETTE VUE DE DIEU REND BIENHEUREUX DÈS CETTE VIE.

Si les cœurs purs ont un droit particulier à voir Dieu dans sa gloire, il n'y a point de doute qu'ils ne soient bienheureux; puisque c'est en cette vue que consiste le bonheur des bienheureux. Mais comme nous avons considéré qu'ils avaient cette faveur de le voir tout particulièrement dès cette vie, il faut aussi rechercher comment ils peuvent être bienheureux, à raison de cette vue et dès cette vie. Cela se peut connaître par trois sortes de biens qui reviennent à l'âme, qui sait s'occuper de cette sainte vue et de la présence de Dieu. Le premier est une grande innocence et une parfaite pureté de vie, car il est certain que la considération de la présence de Dieu tient l'âme dans un tel respect, qu'elle perdrait plutôt la présence de Dieu, que le respect pour sa présence. C'était une parole que saint Ephrem avait souvent à la bouche, que l'âme qui s'occupe en Dieu devient un ciel par sa pureté [1]. Et quoique la pureté serve beaucoup pour cette vue de Dieu, néanmoins, comme il y a toujours de quoi se purifier davantage, la vue de Dieu y sert encore plus, parce qu'elle purifie l'âme, non-seulement des péchés et des affections grossières, mais même des moindres imperfections des parfaits, de ces amusements d'esprit, de ces égarements de cœur, et des dissipations de l'âme, que nous ne ressentons que trop souvent. D'où il suit qu'une âme bien pure se trouve d'autant plus recueillie dans son Dieu, qu'elle le voit mieux près d'elle, autour d'elle, et en elle. Et n'est-ce pas là un bonheur, n'est-ce pas là être bienheureux, que de pouvoir autant nous avancer dans la pureté, par la présence de Dieu, que la pureté nous dispose mieux à sa présence?...

[1] Semper Dei memineris, et cœlum mens tua evadet. S. Ephrem.

Continua Dei recordatione turpes animæ passiones recedunt instar maleficorum prætore qui accedente unde et mundum spiritus sancti habitaculum efficitur. Idem.

Le second bien, ce sont les actes de vertus héroïques, et les nobles actions qu'on peut pratiquer dans ce saint exercice. L'apôtre saint Paul, en trois mots qu'il dit de Moïse, nous donne assez sujet de remarquer les trois vertus théologales qui s'y exercent très-noblement [1]. C'est par la foi, dit-il, qu'il fut uni au Dieu invisible, comme s'il l'eût visiblement vu. Il n'y a point de difficulté de reconnaître l'acte de foi ; puisqu'on croit ce qu'on ne voit pas, et qu'on croit même presque contre ce que l'on voit, en croyant que c'est Dieu qui opère ces choses si singulières, que nous voyons souvent arriver par les créatures. Mais la foi de Moïse et de nos bienheureux, passe par dessus tout cela, et ne trouve rien de plus étrange, que de vouloir chercher trop curieusement des raisons sur ce qu'elle ne comprend pas. L'espérance s'y trouve aussi ; et c'est ce que veut dire proprement le mot de *soutenir*, dont se sert l'Apôtre, c'est-à-dire, attendre et espérer. Comme s'il disait que Moïse, considérant le Dieu invisible comme s'il l'eût vu, attendait et espérait que tout ce qu'il lui avait promis, s'accomplirait, parce qu'il considérait dans ses créatures sa puissance et sa bonté, qui sont les deux soutiens de l'espérance ; s'il l'eût vu de ses propres yeux, il n'eût pas été plus affermi en ses attentes, qu'il était quand il le voyait invisiblement agissant, et opérant dans ces œuvres qu'il avait sous les yeux. Voici encore un autre acte d'espérance, que ce grand serviteur de Dieu, et toutes les âmes pures exercent souvent dans la vue de Dieu par ses créatures : c'est que, comme elles savent que c'est lui qui leur donne tout leur mouvement et tout l'effet de leurs opérations, elles s'appuient et s'attendent plus sur lui que sur les créatures [2]. Quand toutes leur manqueraient, elles savent que le Créateur ne saurait leur manquer, et qu'il peut autant lui seul qu'avec ses créatures, et que ses créa-

[1] Fide reliquit Ægyptum non veritus animositatem regis : invisibilem enim tanquam videns sustinuit. *Hebr.* II.

[2] Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo qui sanat omnia : Tu es enim, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem. *Sap.* XVI.

tures ne peuvent rien sans lui. De sorte que c'est sur lui seul que ces âmes saintes s'appuient, sur lui, de qui leur vient tout bien, et elles ne regardent les créatures que comme des instruments dont Dieu se sert pour leur procurer ces biens.

De là vient la troisième vertu, c'est-à-dire la charité et l'amour que ces âmes ont pour leur Dieu, vertu qu'elles exercent autant de fois qu'elles le considèrent dans les créatures. En effet, comme elles en reçoivent autant de biens, et qu'elles savent que c'est Dieu qui les oblige ainsi [1], comment connaître et voir ce bienfaiteur sans l'aimer, sans le louer et le remercier, sans s'offrir et se donner à lui, autant de fois qu'il nous donne à nous-mêmes, et qu'il se donne en nous donnant ses dons?... Oui, mais si les créatures vous causent quelque dommage, si elles vous importunent et rompent vos desseins ; s'il pleut quand vous voudriez du beau temps, si le soleil est trop ardent, si le froid trop aigu, si l'air est contagieux, si les vents et les tempêtes renversent tout, que diront ces bonnes âmes? que fera un cœur bon, comme celui de Moïse?... Ah ! ce sera alors qu'il tiendra bon, qu'il s'unira au Dieu invisible comme s'il le voyait. Il le *soutiendra* dans ces contrariétés et dans ces difficultés qui lui viennent des créatures; parce qu'il sait bien que c'est lui qui permet et qui ordonne tout cela, pour de bonnes raisons [2]. C'est pourquoi il ne s'en prend pas aux créatures, mais il s'arrête à celui qui les gouverne. Il adore la main qui frappe, parce que c'est une main sage, qui ne frappe que pour guérir, et que c'est une puissance souveraine, qui peut abattre et renverser ce qui lui plaît, sans qu'elle soit obligée d'en rendre d'autre raison, sinon que tel est son bon plaisir.

En effet, dit le psalmiste, si le feu, si la grêle, la neige, la glace et les tempêtes font tant de bruit, ce n'est qu'au son de sa parole et de ses ordres; c'est par sa parole, et par son commandement, que toutes ses créatures se remuent, dit saint Augus-

[1] Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. *Rom.* II.
[2] Anima nostra sustinet Dominum. *Psal.* XXXII.

tin, comme c'est par son commandement qu'elles existent [1]. Partant, ceux qui savent que c'est de lui que viennent les maux aussi bien que les biens, prennent les maux comme les biens ; et ils le *soutiennent* lorsqu'il leur fait du mal, comme il les soutient en leur faisant du bien. Mais à vrai dire, ce n'est pas une moindre grâce de le pouvoir *soutenir*, que d'en être soutenu ; car c'est pouvoir aimer, c'est lui témoigner de l'amour, et c'est pouvoir se rendre tellement heureux, que si les saints pouvaient désirer plus de bonheur qu'ils n'en ont, ils ne voudraient que celui de pouvoir lui témoigner leur amour, en souffrant ce qu'il voudrait leur faire souffrir. Eh bien, n'est-ce pas être bienheureux que d'être tel que les bienheureux du ciel vous portent envie?...

Reste le troisième bonheur, qui est un contentement solide et parfait de l'âme, que lui procure cette vue et la connaissance qu'elle a de la providence de Dieu en toutes choses. Car comme il n'y a d'ordinaire que la variété des événements contraires qui la trouble, si elle s'arrête à penser que c'est Dieu qui est l'auteur de toute cette variété [2], elle n'a plus de pensées qui la troublent, parce qu'il n'y a ni variété, ni contrariété capable de troubler, dès qu'on est persuadé que c'est Dieu qui ordonne tout, et qu'on ne considère tout ce qui arrive, que d'après sa bonté et son équité, et non d'après le sentiment de nos désirs et de nos goûts naturels. Que te faut-il donc, mon âme, pour être bienheureuse, puisqu'en voyant Dieu dans ses créatures, tu dois être si satisfaite qu'aucune créature ne puisse te troubler? Hélas! il ne faut que la pureté des affections de notre cœur pour mériter cette vue; car ce sont ceux qui ont le cœur pur qui voient Dieu dès cette vie, et qui par conséquent sont bienheureux. Voyons, mon âme, recherchons cette pureté, ayons le cœur aussi sensible que l'œil, qui ne saurait souffrir le moindre

[1] Quemadmodum ignis, grando, nix glacies, spiritus tempestatis quæ faciunt verbum ejus, quia non fiunt nisi jussu ejus. S. Aug. *in Psal.* CXLVIII.

[2] Celui qui trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à l'unité, et qui voit tout dans l'unité, peut avoir le cœur stable et demeurer en paix avec Dieu. *Imitat.* liv. ch. III.

grain de poussière. Dès que quelque plaisir de la terre se présente, disons-lui hardiment : Retire-toi, plaisir mauvais, depuis que je sais que tu souilles le cœur, si attrayant que tu sois, tu ne saurais plus être pour moi un plaisir!...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment on peut avoir le cœur pur.

Comme il n'y a personne qui puisse se vanter d'être sans péché, aussi n'y a-t-il personne qui puisse s'assurer d'être pur de cœur. Mais autant qu'on en peut parler, et qu'on peut acquérir cette pureté pendant la vie, on l'acquiert en deux façons. L'une, en se retranchant des affections trop naturelles pour les biens, les honneurs, les plaisirs et pour les créatures. Tout cela n'est que terre et que souillure du cœur, qui sera d'autant plus pur qu'il sera dégagé de toute convoitise. L'autre est en s'attachant et s'unissant avec son Dieu, qui est la pureté et la beauté même, qui embellit et qui relève autant notre cœur, s'il l'aime parfaitement, que l'amour de la terre le souille et le flétrit. Eh bien, mon âme, cela ne suffit-il pas pour dégager tout à fait notre cœur des affections terrestres et le donner à Dieu, puisque l'amour de la terre est ta laideur et l'amour de ton Dieu ta beauté? Qu'aimes-tu mieux des deux, ou d'être laide ou d'être belle? Si tu ne te donnes à l'instant même à ton Dieu pour n'aimer que lui, et pour t'associer à sa beauté, va cacher ta laideur, car, sache-le bien, tu deviens difforme en t'attachant aux créatures. Elles te rendront d'autant plus laide qu'elles seront belles, car c'est leur beauté qui attire ton affection, et c'est cette affection qui cause ta laideur....

DEUXIÈME POINT.

Comment cette pureté de cœur fait voir Dieu dès cette vie.

Ceux qui sont ainsi purs et nets de cœur verront Dieu dès cette vie, autant qu'il se peut voir dans ses œuvres et dans ses créatures. Car, comme il y est en vérité, qu'il y opère ce qu'elles font, qu'il y veut être reconnu et adoré, et qu'enfin nous devons l'y considérer comme nous le pouvons par la foi et par le don d'entendement, qui nous fait pénétrer au

dedans des créatures, pour y voir au-delà de nos sens, et plus clairement que la foi ne pourrait, qui donc empêche que tous les hommes, et principalement ceux qui ont la foi, le contemplent sous le voile des créatures, comme nous l'adorons sous les espèces du Sacrement? C'est l'attache aux créatures qui les transporte tellement, qu'ils n'ont pas assez de temps et de liberté pour penser au Créateur. Comme si un enfant qui ne sait ce que c'est du sacrement de l'Autel, ne s'arrêtait qu'à ce qu'il voit; de même, dit l'Ecriture, ces gens trop attachés au monde ignorent les sacrements de Dieu [1], ils ne pensent qu'à ce qu'ils voient, sans penser à Dieu qu'ils ne voient pas.

Mais les cœurs purs n'étant vraiment purs, que parce qu'ils sont dégagés de ces affections de la terre pour n'aimer que leur Dieu, non-seulement n'ont point d'empêchement de voir Dieu, mais ils ont beaucoup de secours et de grâce pour le goûter, pour l'adorer, pour le louer dans toutes ses œuvres, pour s'assujettir à ses ordres qu'il y fait paraître, et pour être bienheureux en le voyant ainsi. C'est notre Maître et notre Seigneur, dit saint Jean à ses compagnons, qui venaient de faire une pêche miraculeuse. Et qui vous l'a dit, bien-aimé disciple? C'est qu'il l'a reconnu en son ouvrage. Mais pourquoi l'a-t-il reconnu plutôt que les autres? C'est qu'il avait une meilleure vue intérieure, et c'était la pureté de cœur, dont il était favorisé plus que tous les autres, qui lui donnait cette meilleure vue. O mon âme, il ne faut qu'être ainsi pure comme saint Jean, pour reconnaître ton bien-aimé en toi et dans les autres, et pour t'écrier dans toutes les bonnes œuvres que tu aperçois : C'est notre Maître et notre Seigneur : car, en effet, c'est lui qui est la cause de tous les biens qui se font, et c'est lui encore qui nous fait même connaître qu'il en est l'auteur.

TROISIÈME POINT.

Comment cette vue rend bienheureux.

Puisqu'ils voient Dieu, ils sont donc bienheureux autant qu'ils peuvent l'être en cette vie, par le moyen d'une grande innocence qui s'acquiert par cet exercice de la présence de Dieu; par la pratique des trois vertus théologales, qui s'exercent aussi bien maintenant qu'au temps de Moïse, qui *soutenait* l'invisible comme s'il l'eût vu, ainsi que parle

[1] Nescierunt Sacramentum Dei. *Sap.* II.

l'Apôtre. Quel bonheur d'être si heureux, qu'encore que toutes les créatures se soient réunies pour vous accabler de maux, vous les supportiez avec autant de foi, d'espérance, d'amour et de constance, comme si c'était Dieu lui-même qui frappât, et qui fît voir la main qui donnerait les coups? Car en effet, les créatures ne sont que la main et l'instrument dont il se sert. Qui voit Dieu dans ses créatures, le supporte en supportant ce qu'il a à souffrir des créatures, puisqu'il voit que c'est Dieu qui lui donne ce sujet de souffrir, et la force de le supporter. C'est être si heureux que de pouvoir souffrir ainsi, que les bienheureux du ciel changeraient leur bonheur avec celui-ci, si Dieu le leur permettait; et on sera encore même plus heureux dans le ciel, à la pensée du bonheur qu'on a eu d'avoir ainsi souffert sur la terre.

Il ne reste donc plus, pour achever de montrer qu'ils sont parfaitement bienheureux, que de dire qu'ils sont parfaitement contents. Car ils sont assurés que ce qui trouble les autres n'est point capable de les troubler. En effet, si c'est la variété des événements qui les trouble, ils savent que cette variété ne vient que de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu est plus capable de nous consoler que de nous troubler, pourvu qu'on sache l'accepter de la main qui l'envoie. C'est dans cette acceptation volontaire que consiste le repos et le contentement, c'est dans la vue de Dieu que cette acceptation se fait; c'est par la pureté de cœur que cette vue se perfectionne, et c'est par le soin et par la vigilance que cette pureté se conserve. Veillons donc, mon âme, sur notre cœur, pour ne point nous endormir dans nos affections. Ou même, si le sommeil nous surprend, tâchons de pouvoir dire comme l'épouse : Je dors et mon cœur veille. O heureux repos où le cœur veille! ô plus heureuses veilles, où le cœur se conserve!

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'EVANGILE DU JOUR :

HUMILITÉ DE SAINT PIERRE APRÈS LA PÊCHE MIRACULEUSE.

Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pauvre pécheur [1].

Le Sujet de la pêche miraculeuse a déjà été médité ailleurs [2]; c'est pourquoi nous nous arrêterons seulement aujourd'hui sur les paroles et l'humilité de saint Pierre, lequel voyant cette si belle pêche, qu'il avait faite en un seul coup de filet jeté d'après le commandement de Notre-Seigneur [3], alors qu'il avait passé toute la nuit avec ses compagnons sans rien prendre, se prosterna à ses pieds, reconnut le miracle et la puissance de celui qui en était l'auteur, se jugeant indigne de paraître en sa présence et dans la compagnie d'un si puissant seigneur; il avoua son humilité en lui faisant cette humble confession : Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pauvre pécheur, qui ne mérite pas de vous approcher. Il s'était trouvé tellement surpris et comme ravi d'un saint étonnement à la vue de ce prodige, qu'il ne pouvait presque parler ; et jamais néanmoins il ne parla mieux ni si à propos. C'est pourquoi Notre-Seigneur, au lieu de s'éloigner ou de le renvoyer, le rassura et l'appela de nouveau à le suivre en lui disant, que désormais il serait pêcheur d'hommes. Cet appel produisit un tel effet sur l'esprit de cet Apôtre, qu'à l'instant même il quitta tout pour le suivre.

La Fin sera d'apprendre comme il faut savoir s'humilier dans les bons succès.

La Forme est en ces trois points :

1° L'humilité est particulièrement nécessaire dans les bons succès.

2° Elle s'excite surtout par la pensée des péchés, ou du dangereux état du pécheur.

3° On peut toujours se considérer dans cet état de pécheur pour s'humilier.

[1] Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. *S. Luc.* v.

[2] Samedi de la seconde semaine après l'Epiphanie. Voir 1er volume, page 534.

[3] Ut cessavit loqui, dixit ad Simonem : Duc in altum et laxate retia vestra in capturam. Et respondens Simon dixit illi : Præceptor per totam noctem labo-

PREMIER POINT.

L'HUMILITÉ EST PARTICULIÈREMENT NÉCESSAIRE DANS LES BONS SUCCÈS.

Que de merveilles dans cette pêche miraculeuse de S. Pierre! Il travaille toute la nuit sans rien prendre, quoique ce soit le vrai temps de la pêche! Le matin étant venu, il n'a pas plus tôt jeté son filet dans la mer, qu'il le trouve si rempli de poissons qu'il en rompait, et que deux ou trois hommes ne pouvant le retirer tous seuls, ils appellent leurs compagnons à l'aide; ils en remplissent deux barques, qui en étaient si chargées que c'était merveille qu'elles ne s'enfonçaient pas dans l'eau. Il y a bien encore d'autres circonstances prodigieuses, que vous pouvez considérer; mais ne vous y arrêtez pas tant, que vous ne veniez à contempler ce que fit, et ce que dit saint Pierre à Notre-Seigneur après ce miracle; vous verrez qu'elles ne méritent pas moins votre admiration que le miracle opéré dans cette circonstance.

Voyez-le se jeter aux pieds de Jésus; il le prie de s'éloigner; il dit qu'il n'est qu'un pécheur, il réclame sa miséricorde. Que pensez-vous de ceci? Comprenez-vous bien ce qu'il dit? Comment oser prier un homme de s'éloigner, de se retirer, après qu'il vous a comblé de ses faveurs?... Quel péché a donc commis ce pêcheur, pour s'écrier après un tel miracle, qu'il n'est qu'un homme pécheur?... N'a-t-il pas plutôt grandement mérité, en obéissant à la première parole de commandement, qui lui fut faite, de jeter ses filets dans l'eau? N'a-t-il pas plutôt tout sujet de s'estimer heureux d'un si bon succès?... Que n'en remercie-t-il simplement son bienfaiteur?... Que ne s'en réjouit-il avec lui et avec ses compagnons? De quoi a-t-il peur,

rantes, nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete. Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam, rumpebatur autem rete eorum. Et annuerunt sociis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur. Quod cum videret Simon Petrus procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, etc.

pour vouloir se séparer si tôt d'un homme qui vient de lui rendre un service si remarquable?... Que vous en semble, encore une fois? pensez-y bien, et vous verrez qu'il ne pouvait rien faire ni rien dire qui fût plus à propos....

Ces paroles sont inspirées par un sentiment profond d'humilité, qu'il témoigne au moment même où les autres hommes ont coutume de s'oublier, de s'enfler de vanité, de se livrer à la vaine joie, et de s'enivrer de leur bonheur[1]. Parmi les autres circonstances admirables de ce prodige, celle qui doit le plus nous frapper, c'est qu'un pauvre pêcheur sache si tôt ce que tous les autres hommes ont tant de peine à apprendre, et qu'il s'humilie plus dans sa prospérité, que d'autres dans l'adversité. *Eloignez-vous de moi, car je ne suis qu'un pauvre pécheur.* Quelles paroles pleines de sagesse! Qu'il était humble celui qui les prononçait[2]! Ce n'est pas qu'il ne sache estimer la présence de Jésus, ni qu'il veuille refuser ses services; mais par cet aveu, il le reconnaît si puissant, si digne, si adorable, qu'il se croit indigne de paraître devant lui, comme n'étant qu'un homme et qu'un pécheur; il lui semble que les anges seuls et les saints sont dignes de s'approcher de lui. Il est en quelque sorte confus de l'honneur d'avoir été l'instrument d'un miracle. Ah! Dieu, faire un miracle, dit-il, moi qui ne suis qu'un pécheur! Je ne le mérite pas; épargnez-moi ces faveurs, s'il vous plaît, et les réservez pour d'autres; retirez de moi ces sortes de grâces, qui ne sont données qu'aux prophètes, et aux hommes qui s'en rendent dignes par les services qu'ils rendent à Dieu. Pour lui, qui n'est qu'un pauvre homme, et un grand pécheur, ce sera mieux lui rendre justice si Jésus détourne sa vue de sa personne et de ses péchés, que s'il daigne le regarder d'un œil favorable, et l'employer à faire des miracles....

N'est-ce pas là parler comme il faut, et s'humilier très à propos, dans le temps ou il y a plus de danger de vanité, si on ne

[1] Ebria non a vino. *Isa.* I.

[2] Reducebat ad conscientiam patrata delicta. S. Cyrill.

prévient, et si on ne comprime ce cœur qui se gonfle et s'enorgueillit, aussitôt que le vent de la prospérité commence à souffler, et que le bon succès le flatte. Par là on se dispose à recevoir autant de grâces nouvelles, que l'humilité est profonde; tandis que les autres s'exposent à en perdre autant que leur vanité s'exalte. Aussi voyez-vous que Notre-Seigneur relève aussitôt cet homme qui a si bien su s'humilier, et de pauvre pêcheur de poissons qu'il était, il en fait un pêcheur d'hommes, un apôtre, et le premier de tous. Voilà ce que l'on gagne à s'humilier, c'est de se relever toujours plus grand et plus puissant qu'on n'était auparavant; tandis qu'en s'enorgueillissant on retombe de plus bas en plus bas [1]. Combien y en a-t-il qui s'enivrent de leur bonne fortune, qui s'estiment aussitôt plus qu'ils ne sont, qui méprisent les autres, qui ne craignent plus rien, qui ne pensent plus qu'à s'avancer, qu'à paraître, qu'à se faire valoir; en un mot, qu'à se jeter dans le grand monde [2]? N'êtes-vous point de ce nombre?... Comment vous comportez-vous quand quelque bon succès vous arrive? En êtes-vous plus humble?... Vous en êtes donc plus superbe, car si vous ne vous en humiliez aussitôt, vous vous en enorgueillissez....

C'est le mal de la prospérité, si on n'y prend garde; et le monde ne songe point à y veiller, parce qu'il ne craint point ce mal. Mais les saints s'en défient tellement, qu'ils appellent la vaine joie dans le bonheur, une espèce d'idolatrie. C'est adorer le soleil levant, dit Job, que de rire ainsi aux bons succès du monde, et c'est se mettre en danger d'offenser grandement Dieu [3]. Interrogez-vous là-dessus, et voyez si vous craignez plus la prospérité que vous ne la désirez; car si vous ne la craignez pas, c'est que vous n'y voyez point de mal, et vous en serez d'autant plus

[1] Contritionem præcedit superbia, et ante ruinam exaltatur spiritus. Melius est humiliari cum mitibus, quam dividere spolia cum superbis. *Prov.* XVI.

[2] Prosperitas stultorum perdet illos. *Prov.* I.

[3] Si vidi solem cum fulgeret, et lunam incedentem clare : et lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo : quæ est iniquitas maxima, et negatio contra Deum altissimum. *Job.* XXXI. V. ibi D. Greg.

facilement surpris, que vous la craignez moins. O Dieu, de qui la prospérité provient aussi bien que l'adversité, ne me l'envoyez jamais sans me donner l'humilité nécessaire pour la recevoir sans vous offenser. Car il n'y a point de prospérité où l'on ne soit exposé à vous offenser, en se laissant aller à l'orgueil; c'est déjà être bien à plaindre que d'aimer tellement la prospérité, qu'on ne comprenne pas le danger qui l'accompagne....

DEUXIÈME POINT.

L'HUMILITÉ S'EXCITE SURTOUT PAR LA PENSÉE DES PÉCHÉS, OU DU DANGEREUX ÉTAT DES PÉCHEURS.

Le vrai moyen d'exercer bien à propos l'humilité au temps de la prospérité, c'est de bien comprendre, et de se bien servir des paroles de saint Pierre : *Je suis un homme pécheur*. Car quiconque les prononce avec sentiment de la vérité qu'elles contiennent, se donne le moyen, avec la grâce, de remédier à trois grands maux qu'on doit craindre de la prospérité.

Le premier mal qu'elle apporte, et qui regarde l'entendement, c'est de faire croire à la personne qu'elle est heureuse pour avoir eu ce bon succès, de la porter à faire plus de cas des biens de ce monde, qu'ils ne méritent en vérité. Mais ces paroles : *Je suis un homme pécheur,* y remédient; car elles font reconnaître qu'il n'y a point de vrai bonheur en cette vie, où il y a tant de danger de péché ; que cette occasion même qui semble être un bonheur, peut devenir un malheur, si on s'y arrête trop ; qu'il ne faut pas beaucoup s'y amuser, pour s'y arrêter trop, car on est homme pécheur, et c'est le propre d'un homme de se laisser aisément persuader, que le bien sensible qu'il ressent est un bien plus grand qu'il n'est, d'où il suit qu'il péchera en l'aimant plus qu'il ne doit. Oh ! qu'il est donc plus profitable de dire alors qu'on est pécheur, et encore plus de se souvenir qu'on l'est en vérité, et de se garantir ainsi des fausses persuasions dont la prospérité enivre les hommes [1]?...

[1] Il est étonnant qu'un homme en cette vie puisse se donner en entier à la

Le second mal qu'elle leur cause est dans la volonté, la séduisant et l'amorçant par le plaisir qu'il y a d'avoir le succès qu'on attendait, ou de se voir en faveur, en honneur, parmi des biens, et en un mot, dans le bonheur. Ce dernier est un morceau si friand pour l'appétit sensuel, qu'il ne chasse que ce gibier; on s'y plaît tellement si on n'y prend garde, qu'on serait alors bien fâché de mourir. On ne voudrait presque plus du paradis, car on ne voudrait pas quitter ce bonheur, cet honneur et ce plaisir qu'on vient de recevoir. On n'aime plus Dieu qu'à demi, car on a le cœur partagé en deux; on se fait partisan du monde, car on passe dans l'une de ces trois concupiscences qui font tout le mal du monde[1]; en effet, la prospérité n'est qu'une affaire d'honneur, de bien, ou de plaisir, d'où naissent la superbe, l'avarice ou la volupté, qui sont la source de tous les maux, si on ne sait dire comme saint Pierre : *Je suis un homme pécheur*. Mais aussi, si on a ce mot à la bouche, et plus encore dans le cœur, c'est le souverain remède de ce mal, il est capable d'amortir le plaisir qui cause tout le mal. Il en est capable, si on sait bien ressentir ce qu'on dit; car comment ressentir comme il faut qu'on est pécheur, et goûter en même temps ce mauvais plaisir du monde; ce sont deux sentiments aussi contraires que le plaisir et la douleur? En effet, on ne saurait reconnaître qu'on est pécheur, qu'avec de la douleur de son péché, autrement ce serait en parler par bravade, et comme ces gens qui, parvenus à l'extrémité de la malice, se plaisent et se glorifient dans leurs crimes[2].

Le plus sage avis qu'aient toujours donné les saints Pères, pour se garantir du poison de la prospérité, c'est de s'étudier à la vertu, qu'ils appellent componction du cœur[3]; et l'étude de cette vertu n'est autre que d'apprendre à dire, et à ressentir comme

joie, lorsqu'il considère son exil, et à combien de dangers son âme est exposée. *Imitat.* liv. I ch. XXI.

[1] I *S. Joan.* II.

[2] Qui lætantur cum male fecerint, et exultant in rebus pessimis. *Prov.* II.

[3] S. Chrys. duobus libris *de Compunct.*

il faut, ces beaux mots : *Je ne suis qu'un pécheur*. C'est ce qui pénètre le cœur d'un regret si vif et si sensible d'avoir offensé Dieu, et de se voir encore en danger de l'offenser, qu'il n'a pas envie de se réjouir, et qu'il a plus d'appréhension de la prospérité que de contentement [1]. Il sait bien que c'est le pas le plus dangereux pour tomber, qu'il y ait dans la vie. Il a trop souvent entendu dire, pour ne pas savoir, et pour ne pas craindre, que quand les pécheurs reçoivent du bonheur en cette vie, et qu'ils s'y complaisent trop, ils reçoivent leur récompense, et font leur paradis ; comme il fut dit à ce riche misérable qui criait du fond des enfers, et demandait une goutte d'eau, pour tempérer l'ardeur de la flamme qui le brûlait [2]. Serait-il possible qu'un homme crût et pensât à ces vérités, sans chercher du moins à modérer l'excès des plaisirs, qu'il sentirait dans sa bonne fortune ?...

Mais le troisième mal de la prospérité, c'est qu'elle attaque aussi la mémoire, la pervertit, lui fait presque oublier Dieu, et tous les bons desseins qu'elle avait pour son salut et sa perfection [3]. L'âme est comme tout enivrée et absorbée dans ses aises, sans qu'elle puisse penser ou parler d'autre chose, et beaucoup moins de ce qui pourrait l'attrister et rabattre sa joie. Si on lui parlait alors, comme on devrait, de la mort, du jugement et du crucifix, on n'y serait pas bien venu, il ne faut que des félicitations, des compliments et des flatteries pour achever de la perdre. Il n'y a qu'un remède, c'est la conscience, c'est le remords, c'est la pensée du péché ; c'est, disent les Saints, le plus fidèle ami et le plus sincère moniteur que nous ayons [4]. Car quand tous les directeurs et pères spirituels craignent *Monsieur*

[1] Le monde entier devient amer et insupportable à celui qui a une componction parfaite. L'homme dévot trouve toujours assez de quoi gémir et de quoi pleurer. *Imitat.* liv. I, ch. XXI.

[2] S. *Luc.* XVI.

[3] Nescierunt, neque intellexerunt, obliti enim sunt ne videant oculi eorum, et intelligant corde suo. Non te cogitant in mente sua, neque cognoscunt, neque sentiunt. *Isai.* XLIV.

[4] Conscientia corrector et pedagogus animæ. S. Hier. *in Ezech.*
D. Thom. I p. q. LXXIX, art. 13.

ou *Madame*, et qu'ils n'osent leur dire un mot de leur salut, quoiqu'ils voient qu'il serait bien à propos ; ce bon ami qui est tout proche de l'âme, qui se rend insolente dans son bonheur, la regarde, la touche, lui représente son danger, son péché. C'est alors que les âmes prédestinées se font reconnaître d'avec les autres, car elles entendent cette voix qui les rappelle, elles la suivent, comme les brebis suivent la voix de leur pasteur. C'est à cette marque qu'il les connaît, c'est quand il les touche de la pensée et de la crainte du péché ; c'est quand il leur fait faire cette réflexion [1] : Mon Dieu, n'y a-t-il point là de péché ! ah ! mon Dieu, je vous offense ; ah ! mon Dieu, que je suis pauvre et fragile, et qu'il faut peu de chose pour m'emporter de vanité et de légèreté. Voilà comment elles se reconnaissent ; voilà comment elles s'humilient, comment elles reviennent ou se maintiennent dans les occasions qui emportent les autres. Etes-vous de ces bonnes âmes qui se laissent ainsi toucher et retenir ?... Hélas ! je crois bien être de celles-là qui se sentent touchées et rappelées quand elles font du mal ; mais je n'oserais pas dire que je suis de ces bonnes âmes qui s'en retirent aussitôt qu'elles sont appelées, car je m'y arrête trop. Déplorez cette misère....

TROISIÈME POINT.

ON PEUT TOUJOURS SE CONSIDÉRER DANS CET ÉTAT DE PÉCHEUR POUR S'HUMILIER.

Quoiqu'il y ait des pécheurs plus grands les uns que les autres, il n'y a néanmoins personne qui ne soit pécheur, et qui ne puisse et ne doive dire au temps de sa prospérité ce que saint Pierre lui a appris de dire : *Je suis un homme pécheur*. Ne craignez point de mentir en disant ces paroles, car vous mentiriez plutôt, dit le bien-aimé Disciple, si vous disiez que vous n'avez point de péché [2]. Nous nous tromperions, dit-il, et la vérité ne

[1] Oves meæ vocem meam audiunt. *S. Joan.* x.

[2] Si dixerimus, quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. I *S. Joan.* I.

serait pas dans nous ; car c'est la vérité que nous sommes pécheurs, et que nous le pouvons dire, soit en considération du passé, soit à raison du présent, soit au sujet de l'avenir.

Pour le passé, serait-il bien possible que vous n'eussiez jamais péché ? Vous n'oseriez le dire ; vous direz peut-être que vous vous en êtes confessé, je le veux. Mais pensez-vous pour cela que vous ne puissiez pas dire, et vous humilier en le disant, que vous êtes un pécheur !... Puisque tous les saints qui avaient encore mieux confessé leurs péchés que vous, et qui étaient encore plus assurés d'en avoir eu la rémission que vous, ne laissaient pas de s'en confesser toujours[1], de s'en humilier, d'en demander encore plus le pardon, d'en faire pénitence, et de se tenir pour pécheurs, et les plus grands pécheurs du monde[2] ? Ne savez-vous pas ce que dit David, que son péché lui revient toujours, et ce qu'assure saint Paul, qu'il est le premier de tous les pécheurs que Jésus est venu sauver, qu'il se souvient toujours qu'il a été son ennemi et son persécuteur ? N'avez-vous pas entendu parler de la pénitence continuelle de sainte Madeleine, de saint Pierre et de tant d'autres ? Et enfin, ne vous confessez-vous pas vous-même souvent des péchés passés ?... Et pourquoi, sinon parce qu'ils peuvent encore être pardonnés plus entièrement et plus parfaitement ?... Mais comment se pardonneraient-ils mieux, si le pécheur ne se reconnaît mieux pécheur, et s'il ne dit toujours mieux pour le passé : Je suis pécheur, mon péché est toujours contre moi ?...

Il faut le dire aussi pour le présent ; puisque les plus justes tombent sept fois[3], c'est-à-dire souvent, quoiqu'ils se relèvent autant de fois. C'est assez de faire des fautes pour dire qu'on est fautif, et de faire des péchés pour dire qu'on est pécheur ; pour peu que vous ayez de lumières, vous n'en reconnaîtrez toujours

[1] Peccatum meum contra me est semper. *Psal.* L.

[2] Qui prius blasphemus fui et persecutor et contumeliosus, Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum. I *Tim.* I.

[3] Septies cadet justus et resurget. *Prov.* XXIV.

que trop le soir à la fin de la journée, et même après chaque action, si vous n'y prenez garde.

Mais quand même vous n'en apercevriez point pour le présent, qu'êtes-vous? que pensez-vous de vous-même?... N'êtes-vous pas homme? dites donc hardiment que vous êtes pécheur; car comme homme, ayant la concupiscence au fond de votre âme, vous avez le péché, et vous êtes pécheur. Saint Paul ne l'appelle péché, que parce qu'elle est l'effet du péché originel, et la cause de tous les péchés actuels[1]. Ces péchés ne sont peut-être pas actuellement en vous; mais parce que vous en portez le germe, parce que si vous n'êtes soutenu que par la nature, vous n'irez pas loin sans en commettre quelques-uns et peut-être un grand nombre... Vous pouvez bien dire que vous êtes un pécheur... En effet, le mal et la tendance à le commettre sont dans votre nature, la grâce de Dieu seule vous préserve, sans elle vous pourriez devenir l'un des plus grands pécheurs. D'où il suit manifestement que vous pouvez dire avec vérité, que vous êtes un pécheur et un très-grand pécheur. Si vous ne l'êtes pas à présent, vous pouvez le devenir bientôt, demain, peut-être aujourd'hui même, si la grâce de Dieu vous délaisse... Comprenez-vous bien cette vérité?... Non, il n'est aucun saint, pour grand qu'il soit, qui ne doive convenir avec saint Augustin que ce que les plus grands coupables ont fait, il pourrait le faire lui-même, si Dieu l'abandonnant le livrait à sa concupiscence, qui est la source de tous les péchés[2]. C'est ce qui entretient les saints dans la vraie humilité; ils ne sont pas certains d'être saints, et ils sont assurés qu'ils sont pécheurs. C'est un article de foi, que personne ne peut assurer qu'il est en grâce, sans une révélation particulière de la part de Dieu; et c'est aussi un point de la foi, qu'il n'y a aucun homme qui ne puisse dire qu'il est pécheur. Ils ne sont pas si sûrs d'avoir obtenu le par-

[1] Quod habitat in me peccatum. *Rom.* VII.

[2] Sunt justi atque sapientes, et opera eorum in manu Dei, et tamen nescit homo utrum amore an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta, eo quod universa æque eveniant justo et impio, bono et malo. *Eccles.* IX, v. 1.

don de leur péché, ou de persévérer dans la grâce, qu'ils sont certains d'avoir péché, et de pouvoir déchoir de cet heureux état, si Dieu les abandonne. Il n'y a si grand pécheur qui ne puisse devenir un grand saint avec la grâce, et il n'y a si grand saint qui ne puisse devenir un grand pécheur sans elle[1]. Il ne faut jamais désespérer, mais aussi ne faut-il point présumer; le plus sûr est de se fier tellement en la miséricorde et bonté de Dieu, qu'on craigne toujours, qu'on s'humilie toujours, et qu'on dise toujours : Je suis un homme pécheur. Ceux qui le disent mieux, sont ceux qui le sont moins, et ceux qui le sont moins, le disent encore mieux; car les plus saints connaissent ce qu'ils sont par eux-mêmes. C'est ce qui les fait saints de savoir ainsi se connaître, et de savoir dire qu'ils sont pécheurs; comme aussi rien n'engage si avant un homme dans son péché, que quand il est pécheur, et qu'il ne veut pas le reconnaître et le confesser. O mon âme, disons donc bien humblement que nous sommes pécheurs; car mieux nous le dirons, et moins nous le serons; mais nous ne le dirons jamais assez et ne pécherons jamais assez peu, que nous ne puissions toujours dire que nous sommes pécheurs, et qu'avec la grâce de Dieu nous pouvons tous les jours moins pécher.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'humilité est particulièrement nécessaire dans les bons succès.

A entendre parler saint Pierre, à voir comment il confesse franchement devant Notre-Seigneur, après la pêche miraculeuse qu'il vient de faire, qu'il est un homme pécheur, on ne saurait presque pas ce qu'il veut dire; mais à le bien méditer et considérer, on apprend qu'il parle comme il faut parler au temps de la prospérité. C'est le temps et le danger de la vanité et de plusieurs autres péchés; et l'unique remède, c'est

[1] Tu fide stas, noli altum sapere, sed time. *Rom.* XVIII. *Vide integrum caput.*

de se bien connaître et de s'humilier. Quand le vent est dangereux on se met à rase terre, et on se garantit de l'orage. Il n'y a point de plus dangereux vent que celui de la vanité, et il ne souffle jamais plus dangereusement qu'au temps de la bonne fortune. Celui qui sait mieux s'humilier et s'abaisser, c'est le plus sage et le plus assuré. Mon âme, je te dirais volontiers qu'il faut laisser passer la tempête, mais il faut que tu saches que ce que le monde appelle bon vent de prospérité, ce n'est pour l'ordinaire que malheur et que tempête....

DEUXIÈME POINT.

Qu'elle s'excite particulièrement par la pensée des péchés ou du dangereux état du pécheur.

Comme l'humilité est le moyen de s'assurer dans le danger de la prospérité, aussi la connaissance de ses péchés et de cette vérité qu'on est pécheur, est un vrai moyen de pratiquer l'humilité et de se délivrer des trois plus grands maux que cause le bonheur dans les trois facultés de notre âme. S'il veut faire accroire à notre entendement que c'est quelque grand bien que ce bon succès qui nous est arrivé, hélas! dira aussitôt cet homme de bien qui reconnaît qu'il est pécheur, quel bonheur peut-il y avoir en ce monde, où l'on ne sait si on fait une seule bonne œuvre, et où l'on est assuré qu'on fait plusieurs péchés?... S'il tente la volonté de plaisir, quel plaisir pourra-t-il avoir parmi la pensée et le déplaisir de son péché? S'il attaque la mémoire, pour lui faire oublier Dieu et son salut, la conscience agira si vivement sur cette âme qui sait ce que c'est que le péché, et le danger qu'il y a pour elle de le faire, qu'elle se souviendra toujours de ce que dit le Sage : Qu'au jour des biens et du bonheur il se faut souvenir des maux et des malheurs qui peuvent arriver. Souviens-toi, dit-on au mauvais riche dans l'enfer, que tu as reçu tes biens en ta vie. Ah! mon âme, qu'il vaut mieux s'en souvenir maintenant dans la prospérité, pour n'être point engagée dans ces maux éternels qui la suivent.

TROISIÈME POINT.

Qu'on peut toujours se considérer comme pécheur pour s'humilier.

Ne craignez point de mentir, en disant à toute heure que vous êtes un pécheur, car vous mentiriez plutôt en ne le disant pas. C'est une vérité de foi que nous sommes tous pécheurs, et que nous le pouvons tou-

jours dire, soit que nous regardions le passé, le présent ou l'avenir. Tant que vous aurez la concupiscence naturelle qui ne nous quitte qu'avec la vie, vous aurez la racine de tous les péchés et la possibilité de pouvoir les commettre tous. Il n'y a presque nul péché qu'un homme ait fait que vous ne soyez vous-même capable de commettre et même davantage, si Dieu vous abandonne ; et il n'y a point de plus grand danger d'être abandonné de Dieu que de ne pas croire cette vérité, et de présumer quelque chose de soi plus que des autres. Que nous disions, ou que nous ne disions pas que nous sommes pécheurs, nous le sommes toujours. Mais ceux qui le disent humblement comme il faut, le sont moins, et plus humblement ils le diront, moins ils le seront, et cependant ils ne laisseront pas de pouvoir toujours le dire avec vérité.

LUNDI.

DE LA SEPTIÈME BÉATITUDE QUI EST DES PACIFIQUES.

Bienheureux sont les pacifiques, car ils mériteront d'être appelés enfants de Dieu [1].

Le Sujet poursuivant l'explication des béatitudes expose la septième, qui est de ceux qui se maintiennent dans la paix, qui la conservent parmi les autres, sans la rompre jamais, qui la renouent si elle est rompue, et l'établissent partout où ils peuvent. Ce sont ceux-là proprement qui sont pacifiques, qui sont enfants de Dieu et bienheureux.

La Fin est de s'étudier à garder et à procurer cette divine paix, pour participer à la béatitude qui lui est promise

La Forme est en ces trois points :

1° Comment peut-on connaître quels sont les vrais pacifiques.

2° Comment sont-ils enfants de Dieu.

3° Comment sont-ils bienheureux dès cette vie.

[1] Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. S. *Matth.* v.

PREMIER POINT.

COMMENT PEUT-ON CONNAITRE QUELS SONT LES VRAIS PACIFIQUES.

Ceux qui sont pacifiques sont doux, paisibles, traitables et accommodants. Mais tous ceux qui sont ainsi doux et faciles, ne sont pas du nombre des pacifiques, que Notre-Seigneur appelle bienheureux et enfants de Dieu. Il y en a qui ont cette douceur de nature, sans vertu ; d'autres font violence à leur naturel pour le plier à la douceur, par intérêt d'amour-propre, par crainte, par attente, par politesse, ou par quelque considération purement naturelle. Enfin, il y en a qui, doux en apparence, s'irritent dans leur intérieur; ils savent se dominer au dehors, afin de choisir le moment et la circonstance de laisser éclater leur colère, avec d'autant plus de violence, qu'ils l'auront comprimée plus longtemps. Tous ceux-là ne sont point pacifiques, car ils ne sont point vertueux: ils ne font rien par raison ni par un véritable amour de la paix ; ce n'est qu'un simple don de la nature, ou l'artifice d'un esprit dissimulé, qui se recherche en paraissant fuir ses intérêts, qui se trouve en se cachant, et qui enfin se perd en se trouvant. Oh qu'il y en a de la sorte! N'êtes-vous point de ce nombre !... Agissez-vous simplement? ne déguisez-vous rien? ne faites-vous point parfois le rusé et le dissimulé?... C'est merveille de voir combien la nature sait de tours et de souplesses pour se tirer de peine, pour sauver son honneur, ou pour en acquérir. On se pique d'esprit, c'est à qui en fera paraître, et tout n'est que ruse. Ayez ce défaut en horreur...

Il y a trois autres sortes de personnes, qui sont les vrais pacifiques. La première, ce sont ceux que décrit saint Augustin, au sujet de cette même béatitude; ils se donnent la paix à eux-mêmes, ils mettent d'accord tous les mouvements de leur cœur, ils assujettissent l'appétit à la raison et la raison à Dieu; ils savent discerner ce qu'ils ont de commun avec les bêtes, pour le ranger au-dessous de ce qui n'est propre qu'à l'homme, et pour

employer tout ce qu'ils ont d'esprit humain, afin de reconnaître leur souverain, par le moyen de la vérité qu'il a manifestée sur la terre; vérité qui n'est autre que son Fils unique notre Jésus. Car jamais l'homme ne saura commander à ses appétits inférieurs, s'il ne sait lui-même obéir à son Dieu, qui lui apprendra comment il faut leur commander. Et c'est dans cette subordination que se trouve la paix promise aux hommes de bonne volonté; c'est, en effet, avoir une bonne volonté que de vivre ainsi, c'est vivre en homme sage, c'est la vie la plus parfaite et la plus consommée. Voilà ce qu'en dit saint Augustin[1]. Et vous, qu'en dites-vous?... Ne vous arrêtez pas tant à penser que cela est bien dit, qu'à voir s'il est bien pratiqué. Voyez si vous êtes pacifique à cette marque qu'il donne, si vous rangez sous la raison et sous la vérité de l'Evangile toutes vos affections. Ne croyez pas apaiser votre cœur, en lui donnant ce qu'il demande, mais apprenez à l'apaiser, en lui enseignant à ne rien demander que comme il faut; c'est la première sorte des pacifiques....

La seconde sorte comprend ceux qui étant en paix avec eux-mêmes, le sont aussi avec tous les autres, autant qu'ils le peuvent, comme parle l'Apôtre. Car comme cela ne dépend pas toujours d'eux, et qu'ils se rencontrent parfois avec des personnes fâcheuses et turbulentes, qui n'entendent rien à la paix et à l'union, il suffit de ne point donner à ces derniers occasion de se fâcher; de souffrir plutôt que de faire une injure; d'aimer mieux la paix que tous les autres biens de ce monde qui la troublent, et de sacrifier tout ce qu'on peut sacrifier pour la conserver. C'est faire ce que l'on peut, et ce que l'on doit....

Le faites-vous?... Quand il s'agit des intérêts de Dieu, une

[1] Pacifici in semetipsis sunt qui omnes animi motus componentes et subjicientes rationi, id est, menti et spiritui, carnalesque concupiscentias habentes edomitas, fiunt regnum Dei, in quo ita ordinata sunt omnia, ut id quod est in homine præcipuum imperet cæteris non reluctantibus, quæ sunt nobis bestiisque communia. Atque idipsum quod excellit in homine, id est, mens et ratio, potiori subjiciatur, quod est ipsa veritas Unigenitus Filius Dei: Neque enim imperare inferioribus potest nisi superiori se subjiciat, hæc est pax quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis, hæc vita consummati perfectique sapientis. S. Aug. lib. I *de ser. Dom.* cap. II.

bonne guerre vaut mieux qu'une mauvaise paix; mais pour tous les autres biens de ce monde, ne rompez jamais avec personne[1]. C'est une espèce de simonie, de donner la paix, qui est un bien spirituel, pour les biens temporels. S'il y a sujet de procès, celui-là gagne plus, qui sait le mieux s'accorder; c'est diminuer son bon droit que de le soutenir avec tant d'apreté. Souvenez-vous toujours, quelque droit que vous ayez sur quoi que ce soit, que la charité en a un sur vous, qui vous ordonne de ne le soutenir qu'en conservant la paix et l'amitié. C'est être vraiment pacifique que de savoir conserver ainsi toujours la paix[2]...

Mais ce n'est pas tout, il faut accorder les différends, pacifier les troubles; réunir les ennemis, s'entremettre pour les uns et les autres. Ceux-là proprement sont pacifiques, qui procurent la paix, et par elle l'un des plus grands biens qui puisse être parmi les hommes, si on sait bien juger de la grandeur des biens. Or, voyons, que pouvez-vous sur ce point? N'en connaissez-vous point à qui vous puissiez procurer ce grand bien, ou par vous ou par d'autres?... Craignez-vous la peine? craignez-vous d'être rebuté, et de n'y point réussir?... Craignez plutôt de trop craindre; car toutes ces considérations ne sont que des lâchetés et des faux-fuyants. Un grand cœur sait aussi bien supporter un refus, qu'essayer à faire une juste demande... Vous aurez assez fait, si vous avez fait ce que vous pouvez. Mais ne croyez pas avoir fait ce que vous pouvez, pour accorder les autres, si vous n'êtes tout premièrement, d'accord avec Dieu, avec le prochain, et avec vous-même....

[1] Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes *Rom.* XII.

[2] Neque enim cum veræ atquæ orthodoxæ fidei pernicie, paci studendum est. S. Greg. Nazian.

Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu. *Phil.* IV.

Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes, pacificantes in domibus suis. *Eccli.* XLIV.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LES PACIFIQUES SONT ENFANTS DE DIEU.

Ils seront appelés enfants de Dieu, c'est-à-dire qu'ils sont tels, et qu'ils méritent d'être appelés de ce nom. Car Dieu n'appelle les choses que par leur nom; il les connaît, et il veut les faire connaître pour ce qu'elles sont; il n'est pas comme les hommes qui appellent le bien du nom de mal, et font passer le mal pour le bien, les ténèbres pour la lumière, et l'amer pour le doux[1]. Oh qu'il importe donc peu d'être connu et renommé parmi les hommes, qui ne savent ce qu'ils disent; mais il importe beaucoup de prendre garde aux noms que Dieu nous donne, qui sait ce que nous sommes de notre nature, et ce que nous pouvons être par sa faveur et par sa grâce. Arrêtez-vous donc à considérer combien il est vrai que les pacifiques sont enfants de Dieu; et si d'autres considérations ne vous viennent, ruminez en vous-même ces trois raisons....

La première, que comme les enfants sont engendrés de leur père, de même les pacifiques naissent de Dieu qui les rend tels, par une grâce spéciale, sans laquelle la nature est trop faible et stérile pour produire un si grand bien, qui ne peut venir que de Dieu, comme il ne tend qu'à lui[2]. C'est dans le même sens que l'Apôtre dit que la paix est en Dieu, et que Dieu est le Dieu de la paix; car ce rapport mutuel n'est fondé que sur la dépendance de la paix de Dieu, comme l'effet sur sa cause, et comme le fils naît de son père[3]. Oh! quel honneur d'avoir Dieu pour père, car on aura aussi en même temps Jésus-Christ pour son frère!...

[1] Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum : ponentes tenebras lumen, et lumen tenebras : ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum. *Isa.* v.

[2] Ego Dominus faciens pacem. *Isa.* xlv.

[3] Pax amica meditatio mea et decus meum, quam et Dei, et cujus Deum, et quam Deum esse Scriptura pronuntiat vel in illo Apostoli loco : Pax Dei, et Deus pacis, et ipse est pax nostra. *Phil.* iii; *Cor.* xiii; *Ephes.* ii; S. Greg. Naz. orat. iii *de Pace.*

La seconde considération est, que comme la raison assujettit naturellement les enfants à leur père, de sorte qu'ils lui doivent une obéissance et des services tous particuliers; ainsi, la grâce rend les pacifiques sujets fidèles et obéissants à Dieu. C'est en effet, dans cette sujétion que consiste la paix que nous avons avec nous ; c'est pour assujettir les autres aux lois de Dieu, qu'on établit la paix parmi eux ; et enfin, la paix est tellement unie à Dieu, que si elle n'y est unie, elle n'est plus paix, ce n'est que désunion, que division, que malheur; autrement il faudrait que Dieu fût sans la paix, ou que la paix fût sans Dieu, choses qui sont inséparables [1]. Oh l'heureuse nécessité, d'être toujours dans la paix ! et il est si nécessaire de s'y maintenir, qu'on ne saurait être autrement avec Dieu : et il est si important d'être bien avec Dieu, que l'être et la vie sont, en quelque sorte, moins nécessaires que la paix avec lui [2].

Enfin, pour troisième raison, les pacifiques sont enfants de Dieu, parce qu'ils lui ressemblent comme l'enfant à son père, car Dieu c'est la paix. Les trois personnes sont tellement unies, qu'elles ne sont qu'une très-simple essence et une seule nature; même entendement, même volonté, même opération indivisible dans tout ce qu'elles sont au-dehors de leur nature, qui ne tend qu'à la paix et à l'union. C'est à cette ressemblance que nous appelait notre Jésus, quand il souhaitait que nous fussions unis entre nous, comme il était uni avec son Père [3], afin que nous lui fussions aussi semblables, et qu'en nous voyant, il se vît en nous, comme nous nous verrons en lui quelque jour, en le voyant. Oh ! quel bonheur, quelle faveur d'être semblable à Dieu, d'être en paix avec Dieu ! c'est presque participer à la nature de Dieu. Ne crains pas, ô mon âme, en désirant cette

[1] Pax est tranquillitas ordinis. .

Pax hominis mortalis et Dei immortalis ordinata in fide sub æterna lege obedientiæ S. Aug. XIX *de Civit.* XIII.

[2] Has virtutes seduli amplectamur, perinde ac Deum simul habituri. Ac proinde qui pacis bonum amplexantur ad Deum, divinasque mentes accedunt. S. Greg. Naz. or. I *de Pace.*

[3] Volo pater, ut quos dedisti mihi omnes unum sint, sicut et nos unum sumus. S. *Joan.* XVII.

sainte ressemblance, de tomber dans l'orgueil des démons. Non, elle ne se donne qu'aux pacifiques, qui ont l'âme si humble et si soumise à Dieu, qu'elle ne pourrait s'abaisser davantage. Or, puisque cette âme sait que Dieu lui permet et lui conseille d'aspirer à cette sainte ressemblance, pourquoi, se laissant conduire par ces inspirations et ces invitations divines, craindrait-elle d'être rebutée de ce Dieu dont elle suit les conseils.

TROISIÈME POINT.

LES PACIFIQUES SONT BIENHEUREUX DÈS CETTE VIE.

Il est donc vrai que les Pacifiques, ces enfants de Dieu, sont bienheureux, à raison de trois sortes de biens qu'ils goûtent dès cette vie, et qui se tirent des considérations par lesquelles nous avons vu qu'ils étaient enfants de Dieu. La première était, qu'ils en sont engendrés comme des enfants par leur père, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit auteur de la vraie paix; or cette paix est un bien et une faveur si particulière, qu'on doit l'estimer autant que la vie; car que serait la vie sans la paix? Ce serait un enfer, puisque l'enfer deviendrait un paradis, si l'on pouvait y goûter la paix et le repos[1] ?... La paix est un bien, dit S. Augustin, qui n'a pas son pareil sur la terre: car les autres biens sont ou purement spirituels, ou purement sensuels; s'ils sont spirituels, ils ne sont pas agréables aux sens ; s'ils sont sensibles, s'ils sont bien venus et bien reçus de nos sens, ils sont fâcheux à l'esprit et à la bonne conscience, qui ne prend pas plaisir à ces plaisirs sensibles. Mais la paix, c'est un bien qui est sensible et spirituel tout ensemble; on le goûte, on le touche, on le voit, on le sent[1]. Qui ne comprend que c'est un si grand bien, qu'il surpasse tout sentiment? Et cependant il ne laisse pas de le contenter, et en le contentant, il n'afflige point l'esprit ni la conscience; c'est que ce contentement est aussi spirituel, et aussi innocent qu'il est sen-

[1] Quædam sunt bona quæ non sunt jucunda, ut jejunia, vigiliæ, etc. Quædam jucunda quæ non sunt bona, ut comessasiones, ebrietates, etc Vix poteris invenire in præsenti unum quod sit bonum et jucundum, cupis tamen illud invenire ? persequere pacem, et amplectare eam, hac est enim sola virtus quæ habet bonum et jucundum. S. Aug. *ad fratres in eremo.*

sible. Surtout quand ce bien vient de Dieu, et qu'on n'en aime pas tant la sensibilité que le don de Dieu; et que même on n'aime le don que pour l'amour de Dieu, qui se plaît à nous le donner, qui se plaît à nous voir en paix, et à nous nourrir de cette manne intérieure, qui a le goût de toutes les viandes, qui comprend tous les biens, et qui par conséquent nous doit faire avouer que : Bienheureux sont les Pacifiques, parce qu'ils sont enfants de Dieu, et qu'ils en retirent ce grand bien, qui vaut mieux que la vie [1].

La seconde raison était, qu'ils avaient une dépendance de Dieu comme les enfants de leur père. Oh! l'heureuse dépendance; oh! le grand bien qui en résulte, c'est que Dieu en a un soin tout particulier, comme un père de son enfant ; il instruit le pacifique, il le dresse, il le flatte, il le châtie quand il le faut [2]. Il est son père, cela suffit, et le pacifique est son fils, et il n'en faut pas davantage pour comprendre comme la paix est un grand bien. En effet, le plus grand bien que nous puissions recevoir en cette vie, c'est que nos biens et nos maux puissent nous servir pour l'autre ; et c'est en cela que consiste principalement la paternelle providence que Dieu a de ses enfants, que soit qu'il les comble de biens, ou qu'il semble les accabler de maux, tout cela leur tourne à profit pour la vie éternelle. Dans les circonstances où les autres abusent de leurs biens et de leurs maux, et où ils tirent occasion de leur perte, ceux-ci s'en servent pour leur salut, et sont aussi heureux dans le malheur même que dans le bonheur, puisque le malheur ne leur arrive jamais, que pour leur servir à être heureux.

La troisième raison était fondée sur la ressemblance et le rapport des pacifiques avec Dieu, comme des enfants avec leur père, d'où il est aisé de conclure qu'ils sont donc bienheureux, parce qu'ils sont grandement aimés. Car il n'y a rien qui attire

[1] Tantum est pacis bonum, ut etiam in rebus terrenis atque mortalibus nihil gratius soleat audiri, nihil desiderabilius concupisci, nihil postremò possit melius inveniri. Idem XIX *Civit.* II.

[2] Tanquam filiis vobis se offert Deus. quis enim filius quem non corripit pater, etc. *Hebr.* XII ; *Prov.* III ; *Apoc.* III.

davantage le cœur de Dieu, à aimer une créature, que lorsqu'il y voit du rapport et de la ressemblance avec ses perfections. Toutes les créatures en ont quelques traits, et aussi toutes ont-elles quelque part en son cœur [1]. Mais comme l'homme représente mieux Dieu que les autres choses visibles, aussi en est-il plus aimé ; et parce que entre les hommes, les saints rappellent plus parfaitement les perfections divines, ils sont aussi plus particulièrement aimés et favorisés que le reste des hommes. Puis donc que les pacifiques lui ressemblent tellement, qu'il les reconnaît parmi les autres comme ses enfants, ne faut-il pas dire qu'ils en sont singulièrement aimés, et qu'ils sont bienheureux ; attendu que c'est cet amour de Dieu qui fait tout le bonheur des saints [2]?

Aussi dit-on que la paix est la demeure et le siége de Dieu, parce qu'il s'y plaît tant, qu'il semble n'aimer que les pacifiques, ne traiter qu'avec eux, et ne les quitter jamais [3]. O mon âme, aimons donc la paix, puisque c'est le moyen d'être aimés de notre Dieu ; mais si tu la veux avoir, ne t'en fie pas à ton caprice et à ton amour-propre, qui est le plus grand brouillon qui la puisse troubler. Regarde ton Jésus sur sa croix, demande-lui pourquoi il étend ainsi ses bras, et pourquoi il est ainsi dépouillé de tout?... Il te répondra que c'est pour mettre la paix entre Dieu et les hommes; qu'il a tout donné pour la paix, et que c'est ainsi que tu ne dois rien épargner pour conserver cette paix, qui a coûté à Dieu tout ce qu'il avait de bien pour te l'obtenir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quels sont les vrais pacifiques.

Les vrais pacifiques sont ceux qui se conservent la paix avec eux-mêmes, qui ne la rompent jamais avec les autres, et qui la renouent

[1] Diligis omnia quæ sunt. *Sap.* II.
[2] Est nobis cum Deo virtus ista communis. S. Cyprian.
[3] Factus est in pace locus ejus. *Psal.* LXVI.

autant qu'ils peuvent si elle est rompue. N'être pas en paix, et n'y laisser les autres que quand on est en belle humeur, ce n'est pas être en la vraie paix ; car l'humeur change, et la vraie paix doit toujours demeurer. C'est parmi les troubles des mauvaises humeurs que l'on fait voir si on est pacifique ; car ce sont là les troubles qu'il faut pacifier. Mon âme, si tu attends pour avoir la paix que tu ne sentes plus les troubles, tu attendrais trop longtemps ; mais quand tu sentiras quelque trouble, et que tu n'y consentiras pas, c'est alors qu'il faut avoir la paix, car il ne faut point se mettre en peine de ce trouble.

DEUXIÈME POINT.

Comment ils sont enfants de Dieu.

Les pacifiques sont enfants de Dieu, parce que ce sont ses créatures d'une sorte de production et de grâce, qui les engendre et les élève tout de nouveau au monde ; c'est une nouvelle vie que la paix, qui vaut mieux que mille autres vies. Ce sont encore les enfants de Dieu, parce qu'ils lui doivent et lui rendent une obéissance toute particulière, puisque la paix ne consiste qu'en la subordination et sujétion des parties inférieures de l'homme, aux parties supérieures et souveraines. Et enfin, ce sont ses enfants, parce qu'ils lui sont semblables, d'autant que Dieu n'est que paix, et ne pense que des pensées de paix. N'est-ce pas là être bien pacifique, que de n'avoir des pensées que de paix. Mais, mon Dieu, quelles sont ces pensées, afin que je m'y puisse entretenir ?... Mon fils, ce sont des pensées que Dieu a pour ton salut ; n'en demande pas davantage ; car c'est assez pour t'apaiser parmi tes troubles, que de penser qu'en même temps que Dieu t'envoie quelque affliction, il pense à ton salut.

TROISIÈME POINT.

Comment ils sont bienheureux dès cette vie.

Les mêmes raisons qui montrent que les pacifiques sont enfants de Dieu, montrent qu'ils sont bienheureux dès cette vie, parce qu'il y a trois sortes de grands biens qui en reviennent. Le premier est de jouir de cette paix ; le second d'être gouverné particulièrement de Dieu ; et le troisième, d'en être aimé d'un amour singulier, puisque la ressemblance provoque l'amour, et que les pacifiques sont si semblables à Dieu, qu'on les reconnaît, et qu'on les appelle ses enfants par dessus tous les autres. Mais aussi ceux qui ne sont pas pacifiques, ceux qui sont turbulents et

brouillons, de qui sont-ils enfants?... De qui sont-ils issus et par qui sont-ils gouvernés? à qui sont-ils semblables? Oh quels différents effets de la paix et des troubles! l'une fait enfant de Dieu, et les autres enfant du diable!...

MARDI.

DE LA HUITIÈME BÉATITUDE, QUI EST DES PERSÉCUTIONS.

Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le Royaume des Cieux leur appartient[1].

Le Sujet sera d'autant plus fructueux qu'il pourra s'appliquer à plusieurs sortes de personnes; nous considérerons la justice selon toute son étendue, en tant qu'elle peut regarder Dieu, le prochain, et nous-mêmes. Le but de cette méditation est de montrer qu'il y a quantité d'occasions où il faut nécessairement souffrir, si on veut accomplir tous les devoirs de cette justice, et mériter la béatitude qui est promise à ceux qui souffrent généreusement tout ce qu'il faut souffrir pour s'en acquitter dignement.

La Fin est de s'exciter à la souffrance, qui est nécessaire à l'exercice de ces trois sortes de justice.

La Forme est en ces trois points:

1° De la souffrance nécessaire pour garder la justice envers Dieu.

2° De celle qui est nécessaire pour garder la justice envers le prochain.

3° De la justice envers nous-mêmes, pour laquelle il faut aussi de la souffrance.

PREMIER POINT.

DE LA SOUFFRANCE NÉCESSAIRE POUR GARDER LA JUSTICE ENVERS DIEU.

La justice envers Dieu s'exerce par la vertu de religion ou de dévotion, qui le fait premièrement reconnaître créateur et Sei-

[1] Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *S. Matth.* v.

gneur de toutes choses, le souverain principe, et la dernière fin ; et qui ensuite lui fait rendre les devoirs qui lui sont dus, à raison de ses attributs, par les actes intérieurs et extérieurs des vertus théologales et morales, qui lui sont si légitimement dus, qu'on ne saurait les lui refuser sans injustice[1]. C'est ce qu'on appelle, en un mot, servir Dieu ; ce qu'étant bien compris et considéré d'une part, c'est régner ; mais étant regardé de l'autre, c'est souffrir et se livrer aux outrages et aux persécutions, qui sont faites à ceux qui se déclarent plus ouvertement pour serviteurs de ce grand Dieu. Quels secrets de la Providence divine! quels conseils! quels jugements! que ceux qui le servent le mieux sont souvent les plus mal traités....

Il y a trois sortes d'ennemis visibles qui les persécutent, sans parler des invisibles. Les uns détournent ou refroidissent les bonnes âmes du service de Dieu par de fausses maximes, soit en matière de foi, soit au sujet des mœurs et de la conduite spirituelle, leur faisant croire ce qui n'est pas, et s'opposant aux vérités chrétiennes, soit par malice, soit par ignorance, soit par faux zèle[2]. De là naissent des scrupules, des doutes, des murmures, des scandales, des rebuts et des infidélités, quand on ne sait à qui croire. Oh la dangereuse persécution ! oh que ceux-là ont grand tort qui troublent ainsi les consciences ; et qu'il faut de courage et de patience pour voir ces misères, et les souffrir.

Les autres s'opposent aux bons desseins de quelques-uns, ils imputent à légèreté et à faiblesse d'esprit leurs dévotions ; ils s'offensent et murmurent de ce qu'ils communient si souvent, de ce qu'ils s'emploient à la méditation, de ce qu'ils fréquentent les hôpitaux, et s'adonnent à une vie plus retenue[3]. On les en

[1] Ipse enim est cui principaliter alligari debemus tanquam infidecienti principio, ad quem etiam nostra electio assidue dirigi debet sicut in ultimum finem. II, II, q. LXXI, art. 1.

[2] Persuasio hæc non ex eo qui vocat vos ; modicum fermentum totam massam corrumpit. *Gal.* v.

[3] Et mandebant herbas et arborum cortices. *Job.* XXX.

Arborum cortices mandere est vel studia benè inchoantium vel operationes

traite mal, on leur en témoigne du déplaisir et du dépit, on leur donne enfin de quoi souffrir. Mais bon courage, c'est souffrir pour la justice, et le Dieu que vous servez mérite bien ces peines.

Il y en a encore qui persécutent la dévotion par des railleries et des sarcasmes, qui rendent ridicule et méprisable tout ce qu'il y a de plus saint [1]. Comme naturellement on n'aime point à être moqué, que d'un autre côté on se sent porté à la dévotion, on se trouve en peine de ce que l'on fera; on craint le monde, on craint ce qu'on dira, on se cache, on dissimule, tantôt on fait, tantôt on ne fait pas. C'est une sorte de persécution qui en abat plusieurs, qui ne savent pas que c'est là souffrir pour la justice, et que c'est un bonheur que de souffrir ainsi. Ce sont ceux qui souffrent ces persécutions que Notre-Seigneur appelle bienheureux, car ils souffrent pour son service; c'est une espèce de martyre et de confession de la foi; quand on sait bien prendre ces persécutions, c'est combattre pour le règne de Jésus-Christ sur la terre, puisque ce règne ne se maintient que par la dévotion; enfin, c'est s'acquérir le royaume des Cieux, qui ne se prend que par force.

Qu'en dites-vous? croyez-vous qu'il y ait du bonheur à souffrir quelque opposition, ou quelque mot pour l'honneur de la vérité?... Comment vous y comportez-vous? Avez-vous jamais rien laissé de vos dévotions pour le monde? Avez-vous jamais eu honte de l'Evangile et de Jésus crucifié?... C'est bien le plus grand honneur qui puisse arriver à un serviteur de la Croix, que de souffrir quelque mépris pour son service [2]; et c'est la plus grande lâcheté qu'il puisse faire, que de craindre et de fuir ces occasions. O mon Jésus, si donner par aumône de ses biens à un pauvre, c'est vous servir et vous plaire, donner de

quorumdam jam more arborum ad superiora tendentium pestiferis persuasionibus quasi quibusdam malitiæ suæ dentibus dissipare, etc. S. Greg. XX *Mor.* XV.

[1] Ambulans recto itinere et timens Deum, despicitur ab eo qui infami graditur via. *Prov.* XIV.

[2] Hæc est gratia apud Deum in hoc enim vocati estis. I *Pet.* II.

son honneur et de son plaisir à ceux qui le ravissent, ne sera-ce pas aussi vous plaire et vous servir?... Oui mon fils, on me donne l'honneur qu'on perd pour moi, mais on le donne de mauvaise grâce, quand on ne le perd qu'à regret. Ne regrette jamais ce que tu donnes à Dieu, car ni les biens, ni l'honneur ne sont jamais mieux employés, ni plus assurés, que quand ils sont donnés à Dieu.

DEUXIÈME POINT.

DE LA SOUFFRANCE QUI EST NÉCESSAIRE POUR GARDER LA JUSTICE ENVERS LE PROCHAIN.

Comme c'est particulièrement à l'égard du prochain que la justice s'exerce, aussi est-ce dans cette sorte de justice qu'il y a de quoi souffrir, et qu'il y a du bonheur en souffrant comme il faut.

Les trois actes de justice auxquels se peuvent rapporter tous les autres, et dans lesquels on peut trouver exercice de patience et sujet de bonheur, sont ceux-ci: Premièrement, ne faire tort à qui que ce soit, ni en ses biens, ni en son honneur, ni en sa personne, ni par pensée, ni par parole, ni par œuvre, ni par soi, ni par d'autres, ni par conseil, ni par participation, ni en quelque manière que ce puisse être [1]. C'est la justice, il faut la garder; s'il y a de la peine, il faut la souffrir, et si on la souffre par vertu et par le respect de la justice, il y a du mérite et du bonheur.

Faites un peu de réflexion là-dessus, informez-vous si vous n'offensez point quelquefois les autres, sachez pourquoi, et vous reconnaîtrez que ce n'est que pour quelque peine que vous auriez, si vous ne leur en donniez vous-même. Mais apprenez qu'il faut plutôt que vous la souffriez courageusement, que de leur en causer injustement [2]. C'est souffrir pour la justice, quand on souffre pour ne point faire d'injustice; mais c'est

[1] Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias. *Tob.* IV.

[2] Quare non magis injuriam accipitis? quare non magis fraudem patimini? I *Cor.* VI.

commettre une double injustice, que de ne pas vouloir souffrir pour la justice ; car, outre le tort qu'on fait à la personne, on fait tort à la justice, qui mérite qu'on souffre pour ne faire tort à personne.

En second lieu, il faut rendre au prochain ce qu'on lui doit, il faut restituer les biens, l'honneur et le cœur qu'on lui aurait ravi ; il faut lui pardonner ou demander pardon, il faut le saluer, il faut lui parler, et en un mot, il faut lui faire ce que nous voudrions raisonnablement qu'il nous fît, et ce que nous ne saurions omettre sans injustice [1]. Il y a de la peine, me direz-vous. Mais écoutez votre Maître et votre Seigneur qui vous assure qu'il y a du bonheur à souffrir cette peine; et si vous avez quelque plainte à faire, déchargez votre cœur au pied du crucifix et de l'autel, et vous y trouverez plutôt votre satisfaction qu'avec les hommes. On a toujours de quoi répondre aux hommes quand ils nous disputent nos droits; mais quand Jésus nous dit du haut de la Croix ce qu'il faut que nous fassions et souffrions à son exemple, il n'y a plus de réplique....

C'est le troisième acte de justice, d'imiter Notre-Seigneur en souffrant injustement des autres, plutôt que de les faire souffrir de quelque façon que ce soit. Ils vous importuneront mal à propos, ils vous affligeront sans sujet, ils vous calomnieront, outrageront et offenseront. C'est mal fait, c'est une injustice manifeste, vous pourriez en demander réparation; mais que c'est bien mieux fait de souffrir cette injustice, de leur pardonner leurs excès, d'être plutôt prêt à leur donner de votre reste, qu'à redemander ce qu'ils vous doivent. C'est plus, à la vérité, que la justice n'exige de droit absolu ; mais ce n'est pas plus que le Roi de justice ne nous conseille, et que nous ne puissions et devions tâcher de faire avec sa grâce et à son imitation [2].

Ne craignez point d'en faire trop, puisqu'après que vous au-

[1] Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, vos facite illis. *S. Matth.* VII.

[2] Benedicite persequentibus vos, benedicite, et nolite maledicere. *Rom.* XII. Vide *S. Matth.* V, *S. Luc*, VI.

rez tout fait, il faut avouer que vous n'êtes qu'un serviteur inutile. C'est particulièrement pour souffrir ces injustices que vous êtes retiré des enfers; et rentré en grâce; votre peine est commuée ; si vous croyez que vous endurez trop, pensez à ce que vous deviez endurer, selon vos fautes. Souffrir justement, c'est souffrir en criminel, c'est ce que font les homicides et les voleurs [1]; mais le propre du chrétien, c'est de souffrir injustement, et le propre du parfait chrétien, c'est de s'estimer heureux parmi toutes les injustices qu'on lui fait endurer. O mon Jésus, que cette perfection est rare, et qu'il y en a peu qui croient seulement qu'ils puissent y prétendre, ou qu'ils doivent y penser.

Mon fils, c'est ne croire qu'à demi à mon Évangile, c'est croire qu'il a de si hauts conseils à proposer, qu'il n'a pas assez de force et de grâce pour les faire exécuter. C'est me faire un grand tort, et m'estimer ou ignorant, qui ne sais pas la faiblesse des hommes, ou impuissant, qui n'ai pas assez de moyens de la fortifier.

TROISIÈME POINT.

DE LA JUSTICE ENVERS NOUS-MÊMES, QUI NOUS OBLIGE AUSSI A SOUFFRIR.

Quoiqu'à parler proprement, il n'y ait pas de justice à l'égard de soi-même, toutefois il y a un certain droit, et des devoirs que nous sommes obligés de nous rendre, et il y a parfois beaucoup de peine pour s'en bien acquitter. L'homme n'est qu'une personne; mais cette personne est composée de deux parties bien différentes, qui ont des prétentions l'une sur l'autre, et qui sont en opposition presque continuelle. Il faut donc toujours combattre et souffrir. et ces souffrances étant bien prises, elles peuvent aussi bien vous ranger au catalogue des bienheureux, qui souffrent la persécution pour la justice, que les autres peines souffertes pour son respect. En effet, le Sage a dit expressé-

[1] Nemo vestrum patiatur ut homicida, aut fur. Si autem ut Christianus, non erubescat. I *Pet.* IV.

ment que c'était combattre pour la justice que de combattre pour son âme contre les ennemis de cette âme [1].

Cette sorte de justice est expliquée plus amplement au livre de l'*Ordre* [2]; prenez-en ici seulement ces trois règles qui vous instruiront suffisamment sur ce que vous devez savoir et pratiquer, selon le sujet et la fin de cette méditation. La première est que ces deux partis contraires étant la chair et l'esprit, l'appétit et la raison, la nature et la grâce, la partie inférieure de l'homme et la supérieure, il semble que tous leurs différends ne sont que jeux, que flatteries, qu'amitiés et qu'entretiens; mais en réalité, c'est une persécution très-dangereuse, et il n'en faut point parler, ni penser autrement. C'est ainsi que l'Ecriture nous l'apprend, quand dans un endroit elle dit qu'Ismaël jouait avec Isaac, et que dans un autre lieu elle appelle ce jeu une persécution [3]. C'est l'Apôtre qui nous le dit ouvertement, qu'Ismaël persécutait Isaac, et pourquoi le dit-il, puisque Moïse avait dit qu'il ne fallait que jouer; c'est que ce jeu d'Ismaël était une persécution d'Isaac. Ismaël en jouant avec son frère, allait le corrompre et le perdre, si Sara n'y eût remédié, en chassant Ismaël [4]; et c'était une figure de ce qui se passe parmi nous, comme dit le même Apôtre. En effet Ismaël représente l'appétit sensuel, qui caresse par ses passions notre esprit figuré par Isaac; mais ces caresses doivent être regardées comme des persécutions, il ne faut point s'y arrêter, il ne faut point s'y plaire, il faut combattre et souffrir en combattant. La raison et la justice demandent que l'esprit ait le dessus sur la convoitise; quoi que fasse cette dernière par ses complaisances ou par ses répugnances, il en faut empêcher les mauvais effets tant qu'on

[1] Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. *Eccl.* IV.

[2] *L'Ordre*, ouvrage du P. Hayneuve; l'explication à laquelle il fait ici allusion se trouve dans la 3e partie, discours 28.

[3] Cum vidisset Sara filium Agar ludentem cum Isaac filio suo. *Gen.* XXI. Quomodo tunc is, qui secundùm carnem natus fuerat persequebatur eum qui secundum spiritùm, ita et nunc. *Gal.* IV.

[4] Sed quid dicit Scriptura? Ejice ancillam et filium ejus, non enim hæres erit filius ancillæ, sed liberæ. Ibid.

pourra avec la grâce, et il faut en souffrir ce qu'on ne pourra pas empêcher. N'y êtes-vous pas résolu?... O mon Jésus, c'est où je vous appelle pour m'aider, car c'est là que je suis le plus faible.

La seconde règle est qu'encore que la raison ait ses droits sur la convoitise, et qu'il faille la faire joindre pour les lui rendre, celle-ci peut aussi avoir quelques justes prétentions ou demandes, qu'elle fait à la raison, et la raison est obligée de les lui accorder. En effet, la convoitise, ou pour mieux dire, l'appétit sensible demande à être conduit dans ses passions, et non pas à y être abandonné ; à être redressé dans ses mouvements, et non pas à être rompu, comme s'il n'en devait point avoir ; à être porté efficacement au service de la raison, et non pas entraîné violemment, à moins que la violence ne soit nécessaire, et elle ne doit pas être jugée nécessaire, si on n'a auparavant employé la douceur, et qu'elle n'ait pas été assez efficace pour l'assujettir à ses devoirs. Tout cela n'est-il pas raisonnable ! Vous êtes donc déraisonnable, si vous ne l'observez. Si la raison ne commandait par raison, il n'y aurait plus de justice, et l'appétit ne serait pas obligé d'obéir, prenez-y garde [1]....

La troisième règle c'est que, parmi toutes les peines qu'il y a de s'assujettir ainsi l'appétit, comme nous avons dit, il faut s'estimer plus heureux de souffrir pour la conservation de cette justice, que de n'éprouver aucune peine, et de céder à la convoitise [2]. Ce n'est pas comme dans un procès qu'on a pour les biens de ce monde, où il vaut souvent mieux céder et s'accorder par compromis, en relâchant quelque partie de ses droits, que de poursuivre à toute outrance. Mais ici, il ne faut jamais que la raison cède qu'à une meilleure et plus haute raison ; et quelque poursuite que vous fasse l'appétit, résistez-lui toujours raisonnablement; car il vaut mieux supporter la peine de

[1] Virtus abstinentiæ aut nulla est, si tantùm quisque corpus non edomat, quantùm valet, aut valde inordinata est, si corpus attrerit plusquam valet. Carnis vitia sunt extinguenda, non caro, etc. D. Greg. XX *Mor.* XXXI.

[2] Omne gaudium existimate, cum in tentationes varias incideritis, scientes quod probatio fidei vestræ patientiam operatur : patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes. S. *Jac.* I.

cette résistance, que de lui donner la victoire sans combattre, ce qui serait votre perte. Ce sont ces persécutés pour la justice qui sont bienheureux, parce que le royaume des cieux est à eux. Ne voulez-vous pas être de ce nombre?... Ne savez-vous pas que ce royaume souffre violence?... qu'il commence dès cette vie, et que c'est par cette lutte qu'on l'obtient; c'est régner que de se commander ainsi; et c'est faire régner l'esprit sur la chair, la grâce sur la nature, et Jésus sur le diable.... O mon Jésus, c'est votre intérêt que je triomphe, c'est votre affaire, c'est votre honneur; vous êtes juge et partie, sans que personne vous puisse récuser, faites-vous justice à vous-même; votre droit c'est le mien. Mon âme, écoute un peu avant de finir cette méditation, si ton Dieu ne te reproche point de trahir toi-même ta cause et la sienne, par un accord secret que tu as avec ta partie, en t'accordant trop bien avec ton appétit et ta convoitise....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la souffrance pour garder la justice envers Dieu.

Sitôt que quelqu'un s'adonne au service de Dieu, le voilà environné d'ennemis qui le persécutent, comme si c'était un grand crime de servir Dieu. Plusieurs s'en étonnent et s'en rebutent, mais les vrais serviteurs de Dieu ne s'en troublent point. C'est en cela qu'ils montrent qu'ils sont ses vrais serviteurs, étant prêts à souffrir tout pour leur Maître plutôt que de l'abandonner... C'est en cela qu'ils sont bienheureux de pouvoir souffrir pour un tel maître, qui mérite mieux d'être servi sans avoir d'autres gages que des persécutions, que tous les maîtres du monde ne méritent d'être servis, quand ils auraient tout le monde à donner. Oh malheureux l'homme qui a peur d'avoir les hommes pour ennemis, et d'en être persécuté s'il sert Dieu! Tu ne sais pas quel maître c'est quand on le sert dignement, mais tu le sauras un jour!... En ne le servant pas, penses-tu éviter tes ennemis, crois-tu te délivrer de la persécution, en te retirant de son service?... Ne crains-tu point de l'avoir pour ennemi, et d'en être persécuté? Va, va où tu voudras: où seras-tu en paix, si Dieu te persécute?....

DEUXIÈME POINT.

Persécution nécessaire pour observer la justice envers le prochain.

Il est une justice qu'on doit garder envers le prochain, et pour la garder, il faut souffrir. Mais parce que la justice des hommes veut quelquefois qu'on s'exempte de ces souffrances, et qu'elle ne veut pas même qu'on endure rien à tort, il y a une plus haute justice qui le permet, et qui présente des occasions où l'on ne souffre qu'injustement. Que ferez-vous alors ? Si vous regardez le monde, comme si vous vous arrêtez à ce qu'il en pense, vous voilà malheureux. Mais si vous écoutez Jésus-Christ, vous êtes bienheureux. Lequel des deux mérite mieux d'être cru ? Oui, mais on me fait tort; venez, plaignez-vous à notre juge, le voilà qui vous attend sur la croix, comme sur son siége de justice. Qu'avez-vous à vous plaindre?... Ah ! mon Jésus, il ne faut que vous voir, pour n'avoir plus aucune plainte à formuler....

TROISIÈME POINT.

De la justice envers nous-mêmes, pour laquelle il faut aussi avoir de la souffrance.

Un autre sorte de justice, c'est d'établir l'ordre entre les deux parties de l'homme, la supérieure et l'inférieure. Qui veut bien garder cette justice, doit se résoudre à être autant persécuté qu'une partie formera d'oppositions contre l'autre. Mais qu'il ne s'ennuie point dans ces poursuites; c'est un procès qui ne se terminera jamais au fond, que par la mort. Cependant il y a des lois qui ordonnent que l'appétit vous soit soumis[1]; c'est à vous de les faire observer. Et il y a des défenses expresses, de ne jamais vous livrer à vos concupiscences[2]. N'en relâchez rien, quelque peine qu'il y ait à les suivre. Ne prétendez pas les empêcher de se mouvoir en tout, ce serait aussi injuste que si on les laissait trop s'émouvoir. Mais la justice ordonne qu'elles ne s'émeuvent que selon la raison, et jamais autrement. Voyez la différence qu'il y a de l'un et de l'autre mouvement; c'est vertu, et c'est le royaume de Dieu quand elles suivent, et ce n'est que vice, que péché, et que tyrannie du démon, quand elles dominent. N'est-ce pas assez vous faire voir qu'il n'y a que bonheur en

[1] Sub te erit appetitus tuus; *Gen.* IV.
[2] Post concupiscentias tuas non eas. *Eccli.* IV.

souffrant, pour garder cette justice. D'où vient donc qu'on ne la garde presque point? D'où vient qu'il y a si peu de vertu, et tant de vices?... et qu'enfin c'est la convoitise qui gouverne? C'est qu'on s'y laisse tromper, elle se joue de la raison, elle allèche par ses plaisirs, et elle fait peur par ses difficultés : il semble que ce ne soit qu'un jeu, on ne veut pas croire, que ce soit là une grande persécution qu'il faut souffrir pour la justice, et pour le bonheur éternel du royaume des cieux.

MERCREDI.

DES MALÉDICTIONS ET DES BÉNÉDICTIONS DU MONDE.

Vous êtes bienheureux quand le monde vous chargera de malédictions et qu'il vous persécutera; quand il inventera toutes sortes de calomnies contre votre réputation, en haine de la profession que vous faites de me servir. Réjouissez-vous dans la pensée du ciel et des saints, qui ont passé par-là pour y arriver [1].

Tenez pour malheur au contraire, quand le monde ne fera que vous applaudir et vous louer: car c'est ce qui a fait les faux prophètes; c'est ce qui trahit la cause de Dieu, et empêche le salut des âmes [2].

Le Sujet s'applique encore à la huitième béatitude, et s'attache plus particulièrement à ce qui concerne l'honneur et les louanges, point sur lequel les hommes sont plus délicats et sensibles. C'est pourquoi Notre-Seigneur presse ce point puissamment, assurant qu'il y a du bonheur dans les injures et dans les malédictions du monde, et qu'il n'y a que du malheur dans ses bénédictions et ses louanges.

La Fin est d'apprendre à ne faire pas plus de cas des bénédictions

[1] Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos, mentientes propter me; gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis, sic enim persecuti sunt prophetas qui fuerunt ante vos. *S. Matth.* v.

[2] Væ cum benedixerint vobis homines, secundum hæc enim faciebant pseudoprophetis patres eorum. *S. Luc.* vi.

que des malédictions du monde, si ce n'est qu'ayant à choisir les unes ou les autres, on devrait plutôt choisir les malédictions que les bénédictions, selon l'avis que nous en donne ici Notre-Seigneur, et le dessein qu'il a de nous en inspirer le sentiment.

La Forme est en ces trois points:

1° Le bonheur des malédictions du monde;

2° Le malheur de ses bénédictions;

3° Préférence qu'il faut donner aux malédictions plutôt qu'aux bénédictions, si on a le choix des unes et des autres.

PREMIER POINT.

LE BONHEUR DES MALÉDICTIONS DU MONDE.

La nature a gravé si avant dans nos esprits que l'honneur est un grand bien, et l'infamie un grand mal; d'un autre côté la religion chrétienne obligeant si souvent ceux qui en font profession, à changer leur honneur en infamie, il appartenait à la sage Providence de l'auteur et du consommateur de notre foi [1], notre Jésus, de nous instruire pleinement sur ce point, et de nous fortifier par les véritables maximes qu'il a apportées du ciel, contre les fausses persuasions qu'il a trouvées sur la terre. C'est pourquoi il ne s'est pas contenté de nous enseigner en général, que ceux-là étaient heureux qui souffraient pour la justice; mais il ajoute en particulier, pour ceux qui souffriront dans leur honneur pour le même sujet, qu'ils sont bienheureux, et qu'il ne faut que souffrir patiemment et joyeusement, pour faire passer toutes les malédictions du monde en autant de bénédictions du ciel.

C'est sur quoi vous devez maintenant méditer... Avant tout, remarquez les trois conditions qu'il demande, pour l'accomplissement de cette béatitude. La première, que l'infamie soit injuste, fondée seulement sur des mensonges et des calomnies. La seconde, qu'elle soit en haine de la vertu; et la troisième, que vous la supportiez généreusement pour l'amour de la même vertu. Ne craignez point alors pour votre honneur, laissez

[1] *Hebr.* XI.

dire. Il ne vous pourrait arriver de plus grand honneur, ni de plus grand bonheur, que de perdre votre honneur dans ces occasions. C'est alors que vous serez d'autant plus heureux, que le monde vous décriera davantage et qu'il vous estimera plus malheureux. En voici trois raisons :

La première, c'est que le vrai bonheur n'étant qu'au ciel, celui-ci doit être estimé plus heureux dès cette vie, qui est plus assuré d'y arriver à quelque prix que ce soit. Or, il n'y a rien qui nous assure davantage la possession du ciel que cette sorte de souffrance, étant bien prise; non-seulement à raison de la promesse de Notre-Seigneur, mais encore en considération du mérite de l'œuvre, qui est une espèce de martyre, et un témoignage qu'on rend à la vérité, au péril et à la perte de son honneur, qui parfois est plus cher que la vie [1]. Oh! si les hommes savaient ce que c'est que le ciel qu'ils acquièrent par ces peines, ce qu'est Jésus-Christ qu'ils imitent en ses opprobres, et ce qu'est Dieu qu'ils honorent par ce déshonneur, qu'il leur serait facile de se persuader qu'ils sont heureux dans ces occasions!... Mon âme, ne fais point l'ignorante pour t'excuser, comme si tu n'en savais pas assez; car l'ignorance devient malice.

La seconde raison, qui nous fait voir qu'il y a du bonheur dans ces malédictions, confirme la première, et donne de nouvelles assurances pour le ciel, quand on sait supporter dignement toutes les indignités que souffre la vertu. Car premièrement, c'est un signe que la vertu est haute, puisqu'elle est ainsi aperçue du monde, qui ne s'arrête pas à des vertus communes. Et, quand il n'y aurait d'autre marque de son excellence que la souffrance de ces affronts, il ne faut pas une médiocre vertu pour les endurer, puisque c'est ce qui coûte le plus à la nature, et que quand un homme en est venu là, de ne plus craindre le mépris, il n'a plus rien à craindre au monde, puisque tous les autres maux sont moindres que celui-ci. Or, dites, cet

[1] Quis mihi det gloriari in voce illa, quoniam propter te sustinui opprobrium? Gloria mihi est consortem fieri Christi, cujus illa vox est : Opprobria exprobantium tibi ceciderunt super me. S. Bern. II *Consid.* I.

homme n'est-il pas heureux dès cette vie, de ne rien craindre? Mais ce qui purifie et relève davantage la vertu, c'est quand au lieu de louanges elle ne trouve que des malédictions; il faut avouer que quelquefois elle en est abattue; mais si elle tient bon, si elle demeure ferme au milieu de ces injures, elle devient si pure qu'elle n'est que vertu, sans mélange de vice ou d'amour-propre [1]. Les louanges que les hommes donnent à la vertu lui sont bien dues; mais les hommes vertueux eux-mêmes étant hommes, se plaisent d'ordinaire à ces louanges, et cette complaisance ôte beaucoup du prix de la vertu. Plus il y a d'amour-propre, moins il y a d'amour de Dieu et de véritable vertu. Voilà, pourquoi quand on ne donne à la vertu que des malédictions au lieu de louanges, on lui fait tort à vrai dire; mais si elle supporte ce tort, et si elle s'en réjouit, elle reste véritablement vertu, sans que le vice ni l'amour-propre y prennent part. Et n'est-ce pas là être bienheureux pour le ciel, que d'être véritablement vertueux? Ou s'il y a quelque bonheur sur la terre, quel plus grand bonheur peut-on imaginer raisonnablement, que celui de faire le bien sans mélange d'aucun mal [2]?... Et si les malédictions préservent bien de ce mélange et le conservent dans sa pureté, ne faut-il pas avouer qu'il y a du bonheur dans les malédictions?... S'il y avait plus de bonheur autre part que dans le bien pur, ou dans la pureté de la vertu, il faudrait dire que le vice ajouterait quelque chose au bonheur; mais quel serait le chrétien qui oserait le dire ou le penser?...

Comme troisième raison de ce bonheur qu'on peut trouver dans les malédictions du monde, ajoutons celle-ci qui demande à être bien comprise. L'honneur consiste dans la bonne opinion que les autres ont de nous; mais n'est-il pas vrai que l'estime des gens honnêtes, honorables nous apporte plus d'honneur, que le blâme des gens vicieux et tarés ne nous cause de déshonneur?... C'est précisément ce qui a lieu quand le monde nous

[1] In igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. *Eccli.* IX.

[2] Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum. *Prov.* XXV.

méprise, car Dieu nous loue; quand le monde nous maudit, Dieu nous bénit. Ils me maudiront, et vous me bénirez, mon Dieu, disait David [1]. Comparez ces deux jugements, voyez ce que c'est que le monde?. Vous pouvez bien penser que ce ne sont pas les plus saints, les plus sages, ni les plus capables qui sont les auteurs de ces calomnies; or après ceux-là il ne reste guère que des impies, des insensés et des ignorants; en effet, ce sont ceux-là qui méprisent la vertu, qui est honorée parmi les autres. Mais prenez, si vous voulez, toutes les personnes qui pensent mal de vous, et comparez leur jugement avec celui de Dieu, qui en même temps vous estime et vous loue, si vous supportez comme il faut leur mauvais jugement [2]. N'y a-t-il pas plus d'honneur et de bonheur, d'être honoré et estimé de Dieu et de ses saints, que de malheur d'être en mauvaise réputation auprès des hommes? Et si ce bonheur de l'estime que Dieu fait de vous ne vient que de la malédiction que le monde vous donne et que vous supportez joyeusement, ne faut-il pas avouer qu'il y a du bonheur dans cette malédiction?....

Approfondissez sérieusement cette raison, car elle a une grande force pour convaincre l'esprit. Demandez-vous à vous-même: Mon âme, comment apprécies-tu le jugement que Dieu porte sur toi? voudrais-tu être en bonne estime auprès de lui? n'aimerais-tu pas mieux être louée et approuvée de lui, que de tout le monde?... Son jugement n'est-il pas plus sûr? et n'est-ce pas son jugement qui doit décider l'affaire de notre éternité? N'est-ce pas lui qui est ton juge de qui dépend ton bonheur, et non pas le monde?... Eh bien donc, s'il nous estime les plus heureux, et s'il nous honore de son approbation, quand le monde nous estime malheureux, n'est-il pas à désirer de subir le jugement du monde, pour être estimés heureux par Dieu? Quand cela nous arrive, n'est-ce pas un bonheur, puisqu'on devrait même le désirer avant qu'il arrivât? Courage donc, mon âme, marchons tête levée parmi toutes ces malédictions; ou

[1] Maledicent illi et tu benedices. *Psal.* CVIII.

[2] Cui assimilastis me, et adæquastis et comparastis me et fecistis similem. *Is.* XLVI.

s'il faut la baisser, que ce ne soit plus par honte ni par confusion, mais que ce soit pour recevoir la bénédiction que Dieu nous donne alors.

DEUXIÈME POINT.

LE MALHEUR DES BÉNÉDICTIONS DU MONDE.

Si on ne craint le mal que parce qu'on désire le bien, comme parle saint Thomas [1], on ne fuit les mépris et les injures des hommes que parce qu'on aime leurs louanges et leur approbation. La première de toutes les passions c'est l'amour; il entraîne les autres et leur communique ses qualités, les rendant bonnes ou mauvaises suivant qu'il est lui-même bon ou déréglé. Le premier de tous les amours, c'est l'amour de nous-mêmes, de notre bien, de notre honneur et de notre plaisir. Selon que cet amour sera réglé ou déréglé, le désir, la joie, l'espérance, la haine, la crainte, la tristesse, et les autres affections s'en ressentiront. L'amour des louanges et des honneurs est déréglé de quatre manières : Premièrement, quand on recherche les louanges et l'approbation du mal, qui mérite plutôt le blâme. Secondement, quand on donne et que l'on reçoit avec plaisir la louange d'une qualité qu'on n'a pas, comme d'être savant, vertueux, généreux. En troisième lieu, quand vous aimez la louange qu'on vous donne pour un sujet qui ne le mérite pas, comme si on vous louait d'avoir des chevaux, des habits, des meubles, ou toute autre chose, qui paraît précieuse aux yeux des hommes, mais qui en soi ne mérite pas grande estime. Enfin, quand on dépasse la mesure dans les louanges, ou qu'on les désire avec excès, se les appropriant sans les rapporter à Dieu, ce sont là les bénédictions du monde, sur lesquelles Jésus-Christ lance sa malédiction : *Malheur à vous*, dit-il, *quand les hommes vous béniront.*

Ce malheur peut tomber sur quatre sortes de personnes : Premièrement, sur celles qui donnent ces louanges et ces bé-

[1] I, II, q. xx, art. 6.

nédictions mal à propos, soit en louant le vice ou des qualités qui n'existent pas, ou ce qui ne mérite pas de louange, ou ce qui n'en mérite pas autant, et qui ne cherchent qu'à flatter, à plaire, à s'acquérir la bonne grâce des personnes, ou de l'honneur, ou du gain, sans y regarder Dieu, à qui on doit rapporter toute louange. Malheur à ces flatteurs [1], disait Dieu par son prophète, qui placent des coussins sous le coude et sous la tête des pécheurs, afin d'enlacer les âmes, et qui après les avoir engagées dans la mort, leur font accroire qu'elles sont pleines de vie. Je maudirai vos bénédictions [2], dit-il par un autre, oui, je les maudirai; parce que vous n'avez point considéré ce que vous prêchiez, vous avez entretenu le monde dans l'estime des choses de néant, par l'excès des louanges que vous leur avez données ; ou si elles en méritaient, vous n'en avez fait aucune part à Dieu, qui devait être reconnu comme l'auteur de tous les mérites, et la source de tous les biens qui sont louables. C'est un grand mal de louer ainsi mal à propos, on ne peut en attendre que du malheur à cause des péchés qu'on y commet, qu'on se dissimule, et dont on ne s'amende jamais. Examinez-vous quelque temps sur ce sujet, pour voir jusqu'à quel point vous êtes coupable....

La seconde sorte de personnes qui doivent craindre ce malheur, sont celles qui reçoivent à cœur ouvert ces louanges du monde; pour savoir s'il y a lieu de craindre, il ne faut que se rappeler l'histoire du roi Hérode Agrippa, qui est rapportée dans les actes des Apôtres [3]. Ce prince venait de parler avec éloquence au peuple qui l'avait irrité ; et comme il avait parlé en roi et en orateur, les acclamations publiques et les applaudissements se firent entendre aussitôt. Hérode s'en réjouit, car natu-

[1] Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manus, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis ad capiendas animas, et cum caperent animas populi mei, vivificabant animas eorum. *Ezech.* XIII.

[2] Maledicam benedictionibus vestris, et maledicam illis, quoniam non posuistis super cor. *Malach.* II.

[3] Confestim percussit eum Angelus Domini, eo quod non dedisset honorem Deo et consumptus a vermibus expiravit.

rellement on aime les louanges ; mais à ce même instant un ange du ciel l'ayant frappé il tombe demi-mort, les vers se disputent son corps, et il meurt dans les souffrances les plus cruelles. D'où lui est venu ce malheur ? N'est-ce pas d'avoir recueilli les bénédictions du monde? Cet exemple n'est-il pas de nature à nous montrer la vérité de ce que dit Notre-Seigneur, que toutes ces bénédictions ne portent que malheur ?... Pesez-en les circonstances ; c'est un roi qui se voyait loué par ses sujets; il semble cependant qu'il le méritait bien, puisqu'il avait fait une harangue qui ravit toute cette assemblée. S'il y apporte trop de complaisance, vous semble-t-il que pour cela il méritât un si rude châtiment? Est-ce un si grand péché de prendre quelque plaisir dans les louanges qu'on reçoit? N'avait-il pas commis de plus grands crimes quand, par exemple, il emprisonna saint Pierre et décapita saint Jean, et néanmoins il est châtié, comme vous le voyez, pour cette vanité, et vous ne pouvez douter qu'il n'en ait été justement châtié ; croyez donc qu'il y a dans ceci plus de mal et de malheur que les hommes ne pensent. Si tous ceux qui s'attribuent de même les louanges qui leur sont données, sans les rapporter à Dieu, ne sont pas châtiés sur l'heure comme ce prince, il n'en sont pas exempts pour cela ; tôt ou tard, le malheur les trouvera, la parole en est donnée, elle aura son effet aussi infailliblement pour ceux qui suivent, que pour ceux qui ont précédé. Les châtiments visibles de la justice divine n'atteignent que quelques personnes en cette vie; mais l'exemple est pour tous, et les preuves sensibles, que l'on voit parfois arriver aux pécheurs, ne sont pas toujours ses plus grands châtiments[1]. Quand l'orgueilleux s'applaudit dans son péché, sans rien craindre, je crains bien plus pour lui, que si je le voyais frappé par un ange, et qu'il eût moyen de se reconnaître. Tel est l'état de tous ces mondains, qui ne respirent point d'air plus agréable que celui de leurs louanges ; ils n'en comprennent pas le mal; mais cette insensibilité est regardée par tous les saints comme le plus grand malheur.

[1] Tu judicio Dei justas superbiæ tuæ pœnas exsolves. II *Mach.* VII.

En troisième lieu, ceux sur qui retombe encore cette malédiction sont ceux qui voyant les autres bénis et loués par le monde, les estiment heureux, leur portent envie, et s'estiment au contraire malheureux, de ne pas jouir de cette estime et de cette considération. Si l'ambition les porte en outre à désirer, et à s'efforcer, dans tout ce qu'ils entreprennent, de se mettre en crédit et en vogue, ils forment la quatrième classe de ces malheureux que Dieu maudit, quoiqu'ils ne fassent que désirer les bénédictions; car ces bénédictions sont si malheureuses, que les désirer seulement porte malheur. Celui qui ne recevrait les louanges que de la part de Dieu, et pour les fins qui entrent dans ses vues, celui-là recevrait toute sorte de bénédictions; mais celui qui ne les reçoit que de la part du monde, et selon les désirs de la nature qui les recherche, celui-là n'en retirera que du regret; car d'un monde maudit de Dieu, et d'une nature corrompue par le péché, que peut-on attendre autre chose que du malheur? Mon âme, apprends à être sage, et à ne point aimer le monde, ce serait un malheur pour toi de l'apprendre par ta propre expérience, car l'expérience de cette vérité que notre Jésus nous prêche, ne se fait qu'en tombant dans le malheur dont il menace?...

TROISIÈME POINT.

IL FAUT PRÉFÉRER LES MALÉDICTIONS AUX BÉNÉDICTIONS, SI NOUS AVONS LA LIBERTÉ DU CHOIX.

Il semble qu'après avoir entendu un Dieu parler au sujet des bénédictions et des malédictions des hommes, sans plus de paroles, nous devrions conclure qu'il faut donc autant aimer les affronts et les blâmes qui nous arrivent sans sujet, que nous aimions auparavant l'honneur, et qu'il faut autant haïr et craindre l'honneur, que nous appréhendions les blâmes, puisqu'il y a du bonheur dans l'infamie, et du malheur dans la louange. Mais parce que la nature est si éloignée de ce sentiment, et qu'elle ne peut presque pas se persuader une autre vérité, et encore moins en venir à la pratique, il faut la presser vivement.

lui faire voir la vérité dans tout son jour; afin qu'étant désabusée de ses fausses opinions, elle reconnaisse qu'elle a tort si elle ne croit et ne fait ce qui lui apparaîtra véritable. Suivant la recommandation de saint Jean, persuadez donc votre cœur en la présence de Dieu[1], faites-lui ce raisonnement : Quand Notre-Seigneur a parlé, comme nous l'avons entendu, en faveur des injures, il savait bien qu'il parlait contre les sentiments de la nature de l'homme, et malgré cette connaissance, il n'en a pas moins prononcé ses arrêts; ne faut-il donc pas conclure qu'il ne faut tenir aucun compte de ce sentiment naturel, puisque s'il le méritait, Notre-Seigneur qui est la vérité et la justice même, y aurait eu égard? Qu'avez-vous à répondre?....

Tout ce que vous pourriez objecter, c'est que tout le monde suit le sentiment de la nature, et qu'il est bien difficile de croire que tout le monde se trompe. Mais qu'entendez-vous par ce monde, sinon les hommes qui sont corrompus par ces sentiments de la nature? Et n'est-ce pas la même chose, que la nature ressente ces passions, et que les hommes les suivent et s'y conforment, puisque c'est la même nature qui ne vit et n'agit que par les hommes? Et quand le monde dépravé serait autre que la nature corrompue, ne savez-vous pas qu'il est votre ennemi, aussi bien que cette nature corrompue, et que le démon lui-même? Que ne dites-vous aussi que les démons sont du parti de la nature et du monde?... Vous n'oseriez le dire, car vous auriez honte de recourir à leur témoignage; et cependant vous êtes forcé d'avouer que ces trois ennemis se sont unis, pour établir en maxime, qu'il y avait du bien dans les louanges et du mal dans l'infamie, et c'est tout ce que vous pouvez alléguer contre la maxime contraire de notre bon Jésus. Mais en conscience, cette réponse a-t-elle quelque valeur?... Que pourriez-vous opposer qui vous condamnât plus justement, que de citer le témoignage de vos ennemis qui ne méritent aucune créance de votre part, puisqu'ils vous sont opposés, et que vous y avez re-

[1] In conspectu ejus suadebimus corda nostra. *S. Joan.* III.

noncé, quand même ils ne diraient rien contre la vérité ; mais maintenant qu'ils s'opposent ouvertement à l'Evangile, vous voudriez vous servir de leur opposition pour anéantir l'Evangile ?... Considérez si la foi peut s'allier avec ces pensées et ces discours....

Vive Jésus, vive la vérité ; Jésus tout seul est plus digne de foi que votre sentiment contraire, plus digne de foi que tout le monde, et que tous les démons qui vous entretiennent dans ce sentiment. En bonne foi, ceci pesé devant Dieu, et au poids du sanctuaire, comme dit l'Ecriture, n'est-il pas vrai ?... De plus, si Jésus avait besoin de témoins et de garants pour donner plus d'autorité à sa parole, levez les yeux au ciel, regardez et comptez, si vous le pouvez, combien il y a de saints ; demandez-leur ce qu'ils pensent de ces vérités, et écoutez s'ils ne vous répondront pas que c'est par ce moyen, qu'ils sont devenus saints et bienheureux. Ecoutez, si vous voulez aussi tourner vos regards du côté des enfers, comment ces misérables sont contraints de déposer en faveur de la vérité, et de crier à tout le monde : C'est l'orgueil, ce sont les louanges et les bénédictions du monde qui nous ont perdus et plongés dans ces malheurs. Insensés que nous étions, nous pensions que la vie de ces saints que nous avons vus méprisés du monde, n'était que folie ; et les voilà maintenant dans le bonheur éternel, parmi les enfants de Dieu et les saints du paradis [1]. Hé bien, que vous dit votre cœur, que vous dit votre conscience ?... Ah ! mon Jésus, il faut n'en avoir plus, ou il faut qu'elle avoue qu'il n'y a rien à répondre à cette vérité, quand on la pèse et qu'on la considère dans l'oraison ; mais quand on en vient à la pratique, permettez-moi, mon Dieu, de vous dire que ce sentiment de la nature revient toujours.

Mon fils, ne te trouble point de ce sentiment, pourvu que tu l'exerces souvent à ces trois actes contraires. Le premier, que sui-

[1] Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est. *Sap.* v.

vant la vérité que j'ai prêchée, tu estimes et tu crois comme article de foi, qu'il y a du bien et du bonheur dans les injures qu'on endure innocemment pour moi, et que, si le choix était offert, tu devrais préférer ce bonheur aux louanges et aux honneurs, autant que le monde le dédaigne et le fuit. Quand donc il plaira à Dieu de permettre que ce bonheur t'arrive, estime-toi bienheureux, et remercie-le comme d'une grande faveur qu'il t'accorde.

Le second, que pour arriver plus aisément à ce haut degré de perfection, tu te tiennes cependant dans l'indifférence, touchant l'honneur et le déshonneur. Ne te réjouis pas de l'un, et ne t'attriste pas de l'autre mais en toute circonstance, sois toujours égal et constant dans la pratique de cette vérité: qu'il n'y a de bien ou de mal dans l'honneur et le déshonneur, que selon que l'on en use bien ou mal pour la fin éternelle, à laquelle on doit rapporter toutes les choses qui sont indifférentes.

Le troisième qui servira encore de moyen pour s'élever aux deux autres, c'est que si on ne peut pas s'empêcher d'aimer davantage l'honneur que le déshonneur, du moins qu'on s'efforce de ne l'aimer qu'autant que la raison et une conscience éclairée peuvent le permettre. On peut s'éclairer avec soin sur ce point, et quand on saura ce que la raison et la grâce permettent, j'approuve que l'on suive ces deux guides, et je serai le premier à honorer celui qui ne veut d'honneur que selon qu'il peut le recevoir ; mais si l'on n'écoute que son sentiment naturel, sans tenir compte de mes avis, si je ne suis pas le premier à mépriser cet orgueilleux, je serai le dernier à le confondre pour une éternité.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le bonheur des malédictions du monde.

Quand on ne pourrait donner aucune raison pour prouver ce que dit Notre-Seigneur du bonheur des malédictions du monde, sa parole n'en serait pas moins vraie, puisque c'est la Vérité qui l'a prononcée; mais il y a trois raisons si puissantes, pour démontrer cette vérité, qu'il y a du danger à suivre plutôt le sentiment de la nature, que l'autorité d'un Dieu qui nous parle. Nous lui donnerons pour le moins cette gloire, qu'il ne nous ordonne rien que de très-raisonnable ; et si nous n'y acquiesçons pas, nous mériterons ce juste reproche de pécher non-seulement contre la foi, mais encore contre la raison et notre conscience.

Mon âme, ne disons donc plus, pour nous attrister, que c'est sans raison et sans sujet qu'on parle mal de nous, car nous devons, au contraire, plutôt nous réjouir et nous estimer heureux de ce qu'on en parle mal sans sujet. Si les hommes n'ont pas raison de nous traiter si mal, de notre côté nous avons des raisons qui nous obligent à supporter patiemment leur mauvais traitement; de sorte que s'ils sont blâmables, nous le serons également, si nous nous en plaignons et affligeons quand nous avons sujet de nous réjouir. Notre patience ne les excusera pas du tort qu'ils nous font contre toute raison ; mais aussi notre impatience nous accusera, si nous ne supportons pas ce tort qu'ils nous font, puisque la raison veut que nous le supporterions; enfin si nous ne voulions nous plaindre d'eux qu'avec raison, la même raison nous apprend qu'il ne faut pas s'en plaindre.

DEUXIÈME POINT.

Le malheur de ses bénédictions.

S'il y a du bonheur dans les malédictions du monde, il y a du malheur aussi dans ses bénédictions. S'il se trompe en nous blâmant, il ne se trompe pas moins en nous louant ; et cette tromperie est d'autant plus dangereuse qu'il nous abuse par nos propres louanges, quand nous les recevons pour des sujets qui ne le méritent pas, ou que nous les désirons avec excès, et que nous travaillons à cette fin sans les rapporter à Dieu. Il est la première et la principale cause de tout bien, il en mé-

rite trop les honneurs, pour que nous ne soyons pas criminels et malheureux en les lui ravissant et en nous les appropriant.

Pour en être détourné, il ne faut que penser à cet Hérode qui, au milieu des bénédictions du monde, eut le malheur d'être frappé par la main d'un ange et d'être dévoré vivant par les vers. Les plus nobles et les plus viles créatures s'armèrent contre lui, parce que l'orgueilleux, en voulant se faire plus qu'il n'est, devient moins qu'il n'était. Mais, mon Dieu, pourquoi ne fut-il pas aussi bien châtié pour ses cruautés que pour sa vanité? C'est, mon fils, que les hommes connaissent mieux le mal de la vanité que celui de la cruauté, et je veux leur apprendre à craindre le malheur qui la suit, par l'exemple de ceu qui en sont châtiés. Si tous les orgueilleux ne sont pas ainsi malheureusement punis, ce n'est pas qu'ils ne soient exempts de ce malheur, mais c'est afin qu'il y en ait d'autant plus qui profitent et s'amendent, que le nombre de ceux qui sont punis exemplairement est plus petit.

TROISIÈME POINT.

La préférence des malédictions sur les bénédictions.

Puisque le bonheur est attaché aux malédictions du monde et le malheur à ses bénédictions, ne devons-nous pas conclure qu'il faut préférer les malédictions aux bénédictions, les injures aux louanges? La nature y répugne, le monde y contredit, l'enfer s'y oppose. Mais quoi! ce que Jésus nous a dit, ne sera donc pas vrai, parce que ces trois ennemis conjurés pour notre perte ne veulent pas le reconnaître?... Cette divine sagesse qui a parlé en faveur des injures, ne connaissait-elle pas l'opposition de ses ennemis et des nôtres : et n'a-t-elle pas béatifié les injures malgré leur contradiction? Ne laissez donc pas non plus d'en faire le cas qu'elles méritent malgré le sentiment contraire qu'ils peuvent vous inspirer.

Nos ennemis seuls y répugnent ; c'en est assez pour combattre cette répugnance, et nous sommes assez forts pour le faire, puisque nous avons Jésus avec nous, et avec lui la grâce et la vérité. Sa vérité les combat par la parole, et sa grâce les renverse en combattant. Vive Jésus, vivent les mépris et les injures qu'il a aimés en dépit de tout le monde ; puissé-je les aimer en dépit de tout le monde et de moi-même!...

JEUDI.

DU SOIN D'AIMER SA PROPRE PERFECTION PAR LES TROIS VOIES OU ÉTATS DE LA VIE PARFAITE, *SUR CES PAROLES :*

Vous êtes le sel de la terre.

Vous êtes la lumière du monde.

Une ville bâtie sur le haut de la montagne ne peut pas être cachée [1].

Le Sujet nous fait remarquer dans ces paroles, qui continuent le sermon de Notre-Seigneur, trois symboles qui figurent les trois voies de perfections par où les directeurs doivent conduire les âmes, et où elles doivent aussi se laisser conduire. Le sel représente la vie purgative et l'état de ceux qui commencent ; la lumière est la figure de la vie illuminative, qui convient à ceux qui s'avancent dans la perfection et la ville qui est assise sur la montagne est le symbole de la vie unitive pour les parfaits.

La Fin est d'apprendre à se gouverner, et à conduire ceux dont on pourrait être chargé, par ces trois voies de perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Le sel figure la vie purgative;

2° La lumière figure la vie illuminative;

3° La ville figure la vie unitive.

PREMIER POINT.

LE SEL FIGURE DE LA VIE PURGATIVE.

En toute chose, il y a un commencement, et tous les commencements sont importants, à raison de leurs conséquences; ils le sont surtout dans la vie spirituelle, à cause de la grâce qui requiert une correspondance si fidèle, que les fins malheureuses sont occasionnées d'ordinaire par les mauvais commencements

[1] Vos estis sal terræ : vos estis lux mundi.
Non potest civitas abscondi supra montem posita *S. Matth.* v.

Et comme ils ne sont ordinairement mauvais qu'à cause de trois inconvénients, contre lesquels on ne se met pas assez en garde, Notre-Seigneur nous avertit que nous devons être comme le sel, dont les trois propriétés nous apprennent à remédier à ces trois inconvénients, soit pour nous, soit pour les autres.

Le premier inconvénient qui arrive à ceux qui commencent à s'adonner à la perfection, est de ne pas être bien persuadé qu'il n'y a point de vraie conversion, et qu'on ne peut commencer à servir Dieu, sans la résolution de quitter, non-seulement le péché, mais encore les affections aux choses du monde, qui nous y inclinent; car le cœur ne sera jamais pur, tant qu'il aura quelque attachement aux créatures. S'il évite pendant un temps de commettre de grandes fautes, il tombera dans un grand nombre de légères qui, offensant la grâce, corrompant les facultés de l'âme, le disposent à de plus graves, par lesquelles enfin il se gâte et se perd. Mais comme le sel a cette propriété d'empêcher la viande de se corrompre, de même devons-nous apprendre par ce symbole, à mortifier toutes ces affections et ces inclinations naturelles, qui sont capables de nous corrompre. Ce qu'est le sel à la viande, la mortification l'est à l'âme; la viande ne peut se conserver longtemps sans sel, et l'âme ne se maintiendra jamais dans la grâce de Dieu sans ce préservatif!... Le croyez vous?...

Le second inconvénient est, qu'après avoir goûté quelques unes des douceurs de la vie spirituelle, que Notre-Seigneur présente d'ordinaire à ceux qui commencent, et qu'on vient à en être sevré, selon qu'il lui plaît d'en disposer, on se trouve sans goûts et sans appétit; de là viennent les ennuis, les regrets, les sécheresses, et la tiédeur dont les effets sont très-pernicieux si on n'y remédie de bonne heure [1]. Or, voici le remède; comme le sel a la vertu d'assaisonner les viandes, d'en faciliter l'usage, ainsi il faut faire appel à la raison, et se représenter les premiers motifs qui nous ont portés au service de Dieu, afin qu'ils nous

[1] Exaruit cor meum, coagulatum est sicut terra sine aqua, nec compungi ad lacrymas queo, etc. S. Bern. in serm. LIV *in Cant.*

aident à continuer ce que nous avons commencé. Par exemple, tel s'est senti touché de crainte à l'égard de son salut, considérant combien il est important d'y travailler, et qu'il est la seule affaire qui soit digne de nos soins. Un autre s'est ému du mérite de notre grand Jésus, et a reconnu avec évidence qu'il méritait tous nos services. D'autres se sont laissé gagner par la grandeur et les divines perfections d'un Dieu, qui leur faisait l'honneur de les appeler à son service ; et alors chacun d'eux s'est proposé plusieurs motifs, suivant ses impressions, pour se résoudre à l'étude de la perfection. Comme il peut donc arriver qu'on y éprouve du dégoût et de l'ennui, que doit-on faire pour remédier à cet inconvénient ? On doit se rappeler ces premiers motifs qui nous ont portés à entreprendre cette sainte vie que nous menons ; car s'ils ont eu assez de force avec la grâce, pour nous la faire entreprendre, ils n'en auront pas moins pour nous la faire continuer. Les vérités sont toujours vérités, et s'il a été vrai par le passé, que l'affaire de mon salut, ou la considération de Jésus, méritait que je m'adonnasse à la vertu, cela est encore véritable maintenant ; et par conséquent, j'en dois autant faire à cette heure qu'auparavant. Je dois même en faire davantage, car ces vérités me sont devenues plus familières, j'ai reçu plus de grâces pour m'y conformer, et je suis plus obligé après toutes les protestations que j'ai faites.

Comment pourrais-je supporter ce reproche, qu'après avoir été bien traité dans la maison de mon maître, après avoir reçu à sa table son corps et son sang, j'en vinsse à le trahir et à le quitter, qu'après avoir connu et éprouvé toutes ses bontés et ses douceurs, je n'en témoignasse que du dégoût [1] ; qu'étant nourri de manne, je puisse soupirer après les oignons d'Egypte [2].... La reine de Saba s'élèverait contre moi, elle qui ayant vu dans la personne de Salomon ce qu'elle n'avait appris auparavant que par le récit qu'on lui en fit, s'écria qu'elle n'en avait pas entendu

[1] Incrassatus est dilectus et recalcitravit : incrassatus, impinguatus, dilatatus dereliquit Deum factorem suum, et recessit a Deo salutari suo. *Deut.* XXXII.

[2] *Num.* X.

la moitié de ce qu'elle voyait ; et moi au contraire, je dirais que je ne trouve pas en Jésus ce qu'on m'en avait dit !... Ah l'indignité ! oh ! que cela ne m'arrive jamais, que jamais je ne regarde en arrière ; que cette femme qui fut changée en statue de sel, m'apprenne à être sage [1]... Allons, allons, et mourons plutôt avec notre bon Jésus, que de le quitter jamais. Hé ! Seigneur, à qui pourrions-nous aller, pour trouver mieux que vous, puisqu'il vaut mieux mourir avec vous, que de vivre sans vous [2] ?....

C'est ainsi que l'on s'entretient dans ses résolutions, ou que l'on y revient, si l'on s'en était tant soit peu écarté; voilà le sel de la dévotion, voilà ce qui empêche de se corrompre; c'est de se représenter vivement les raisons qui peuvent nous exciter à continuer ce qu'on a commencé. C'est pourquoi on conseille de faire provision de ces considérations et de ces motifs qui nous touchent le plus, afin de les avoir sous la main quand nous voudrons en user. C'est aussi pour cela que l'on dit que les résolutions, fondées sur de bonnes raisons dont on s'est pénétré par la réflexion, sont plus fermes que celles qui sont seulement le fruit de quelque goût sensible de dévotion ; car ce goût peut passer, tandis que les raisons demeurent toujours; c'est une provision assurée, et un fonds qui ne manque jamais. Non, il n'y a point de meilleur sel, que celui qui nous fait savourer la vertu par raison, et avec connaissance de cause; c'est la vraie sagesse [3] ou science savoureuse : *Sapida Scientia*, dit S. Bonaventure, et la vertu qui vient ainsi de la raison, éclairée par la foi et soutenue par les dons du Saint-Esprit, est la vraie et solide vertu. Faites-vous bien instruire sur ce sujet, et rendez-vous capable d'en faire part aux autres.

Le troisième inconvénient ordinaire aux commencements de la conversion, c'est de ne point garder de milieu, et de se jeter toujours à quelque extrémité ; on en veut tant faire au commencement qu'on en fait trop, dit S. Bernard [4], qu'on est con-

[1] *Gen.* XIX.
[2] *S. Joan.* XI. *S. Luc.* XVII.
[3] Sapientia doctrinæ secundum nomen ejus. *Ecclis.* VI.
[4] Serm. XLIX *in Cant.*

traint ensuite de n'en pas faire assez. C'est pourquoi on recommande si instamment aux nouveaux convertis de se laisser conduire, et il est important que ceux qui conduisent les autres soient sages et discrets; parce que c'est le propre de la discrétion, de tenir le milieu entre les excès, de n'être pas plus sage qu'il ne faut, comme dit saint Paul, mais de l'être avec sobriété, de l'être assez, de l'être autant qu'il faut. C'est ce qui nous est représenté par le sel, qui n'est bon que dans une juste mesure. C'est ce que Notre-Seigneur voulait dire à ses disciples, quand il leur recommandait d'avoir toujours du sel parmi eux[1]. Et quand le grand Apôtre nous avertit d'assaisonner de sel nos paroles, il nous donne l'avis d'être sages et discrets dans nos entretiens, pour n'y tomber dans aucune espèce d'excès[2].

A quoi manquez-vous le plus, dites la vérité, est-ce en faisant trop, ou en n'en faisant pas assez? Hélas! voilà notre défaut, c'est de ne jamais avouer la vérité sur ce sujet. Celui qui en fait trop, s'accusera toujours de n'en pas faire suffisamment; et celui qui n'en fait pas assez, soutiendra qu'il en fait trop. Prenez-y garde....

DEUXIÈME POINT.

LA LUMIÈRE FIGURE DE LA VIE ILLUMINATIVE.

La lumière, qui est le symbole de la vie illuminative pour ceux qui s'avancent, a trois effets sensibles, qui nous marquent le progrès dans la perfection; c'est d'illuminer, d'échauffer, et de réjouir. De même, quand on a passé par la vie purgative, autant qu'il le faut, on entre dans des lumières et dans des connaissances qu'on n'avait pas auparavant; on entend ce qu'on ne comprenait pas, on apprend par science et par sa propre expérience, ce qu'on ne savait que par le moyen des livres et le rapport des autres[3]; on s'étonne des pensées qui nous viennent

[1] Habete in vobis sal. *S. Marc.* IX.

[2] Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo vos oporteat unicuique respondere. *Coloss.* IV.

[3] Super omnes docentes me intellexi. Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi. *Psal.* CXVIII.

dans la méditation, des discours que nous en faisons sans y être préparés, des résolutions que nous suggérons à ceux qui nous demandent conseil, des vues que nous avons dans les choses douteuses, pour nous porter à l'une plutôt qu'à l'autre [1]. Nous voyons plus clairement tout ce qu'il faut faire ou laisser; nous sommes convaincus qu'il ne faut penser qu'au bon plaisir de Dieu, que nous ne saurions mieux le faire que dans notre état et dans notre condition; qu'il faut s'abstenir des complaisances naturelles, pour agir purement par vertu et par esprit; et enfin résister courageusement aux difficultés qui se rencontrent. On avance dans la connaissance de ces vérités par la considération de la vie de Jésus et de ses saints; on se forme l'esprit contre les maximes du monde, on s'habitue au bien contre les inclinations de la nature, et on se fortifie si puissamment contre les assauts des ennemis invisibles, qu'on ne les craint qu'autant qu'il est nécessaire pour s'en défier.

Voilà la grâce de ce second état de perfection; tel est son premier effet, effet qui consiste à éclairer chacun autant qu'il en a besoin pour marcher, et arriver au point de perfection, où sa vocation l'appelle [2], pourvu qu'il y corresponde par sa fidélité. Or cette fidélité consiste principalement à faire grand cas de toutes les lumières qui nous sont communiquées, à ce point même d'en prendre note, afin de nous les rappeler, de n'en laisser passer aucune sans y réfléchir, pour connaître ce qu'elle demande de nous; elle consiste surtout à ne dire et à ne faire jamais rien contre la vérité qu'elle nous découvre, et contre la conscience qu'elle nous forme. Marchez et avancez tandis que vous avez la lumière, disait Notre-Seigneur [3], de peur que les ténèbres ne vous surprennent. S'avancer tandis qu'il est jour, c'est tirer profit de tout ce que l'on sait; car en le faisant, on

[1] Quia studuit operando implere quod didicit, accepit intelligere quod doceret. S. Greg. II *Moral.* IX.

[2] Ut virtutes annuncietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. II *Pet.* II.

[3] Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant. S. *Joan.* XII.

avance toujours dans de nouvelles connaissances et dans la pratique de la vertu. Mais aussi si vous ne vous efforcez d'en profiter, réfléchissez sur ce que signifie ce mot terrible de ténèbres... Réfléchissez aussi à ce que dit saint Augustin, que celui-là est privé avec justice de la lumière qui n'en use pas comme il y est obligé, et qu'il mérite bien de ne pas savoir ce qu'il doit faire, puisqu'il n'a pas fait ce qu'il savait [1]. En effet, à quoi sert la lumière si on ne s'en sert pas, puisqu'elle n'éclaire que pour cette fin?... J'ébranlerai votre chandelier, dit-on dans l'Apocalypse à cet ange qui s'endormait pendant que le flambeau éclairait [2]. Croyez que c'est à vous que l'on parle....

La chaleur qui vient de la lumière représente les affections et les ardeurs, qui sont le fruit des lumières qu'on reçoit. Car en nous montrant si nettement le bien qui est à accomplir, ou le mal qu'il faut fuir, la volonté s'échauffe, s'embrase et s'y porte aussitôt. C'est de là que viennent les contritions parfaites et ces regrets profonds du mal qu'on connaît mieux qu'auparavant; de là vient aussi la crainte et l'horreur des moindres fautes; ces désirs qui se changent en faim et en soif de la vertu [3]; les saintes hardiesses et les généreuses résolutions d'imiter selon ses forces ce qu'on apprend des saints; et enfin, cette bonne volonté de faire des progrès est aussi inébranlable dans l'action, qu'est vive la lumière qui nous montre le but que nous poursuivons. C'est alors que je connais avoir fait une bonne méditation, disait David, quand je sens qu'il s'est allumé dans mon cœur un feu qui ne s'éteint point tout le jour [4]; de sorte que je ne demande qu'à agir et à souffrir; et après que j'ai accompli ce que je puis, il me semble que je n'ai encore rien fait, et que je viens de commencer. Sont-ce là vos oraisons? et

[1] Illa est pœna peccati justissima, ut amittat unusquisque illud quo bene noluit, cum sine difficultate posset si vellet, ut qui sciens recte non facit, omittat scire quod rectum est. S. Aug. *de Lib. arb.*

[2] Movebo candelabrum tuum de loco suo. *Apoc.* II.

[3] Ut filii lucis ambulate: fructus autem lucis est in omni bonitate et justitia et veritate. *Ephes.* V.

[4] Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis. *Psal.* XXXVIII.

pourquoi non?... Etes-vous plus empêché qu'un roi qui était presque toujours à la guerre, et qui n'avait pas comme nous pour sujet de ses méditations un Jésus qui est tout amour, et qui n'est venu sur la terre que pour y apporter et y allumer ce feu de l'amour divin [1]?...

Enfin, la lumière réjouit autant que les ténèbres attristent; et la joie qui revient des lumières et des ardeurs qu'on reçoit dans la considération des mystères sacrés de la vie de Jésus, et plus encore de l'imitation de ses vertus, est telle, qu'on s'étonne que le monde s'effraye d'entendre seulement parler de l'abnégation de soi-même, ou de porter sa croix[2]. Quand, dans une méditation sérieuse, on a compris que cette abnégation consiste à vivre par la raison et par la grâce, que cette croix consiste à souffrir de bon cœur ce que bon gré mal gré il faut souffrir, qu'un Dieu a tant souffert pour nous servir d'exemple; que sa grâce nous aide puissamment, et qu'il ne nous arrive rien que par une particulière providence de celui qui sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, et qui nous veut tant de bien que nous ne pourrions pas en souhaiter davantage; quand, dis-je, on a médité sérieusement ces vérités, on devient si content, si saintement joyeux [3], qu'on n'a d'autre tristesse et d'autre crainte que celle de n'en point avoir, on ne souffre que de ne pas souffrir assez, on n'est jamais plus mortifié que quand on nous défend de nous mortifier. De là il arrive enfin, qu'on s'avance merveilleusement dans la vertu : car comme ce qui retarde le paresseux c'est la difficulté prétendue, ceux qui voient clair, et qui veulent ce qu'ils voient, n'y découvrent pas à beaucoup près autant de difficultés que l'on s'imaginait, et ainsi ils marchent à pas de géant, ils courent, ils volent et ils renouvellent leurs forces pour mieux voler, et ne

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?

[2] Credentes exultabitis lætitia inenarrabili et glorificata, reportantes finem fidei vestræ salutem animarum. I *Pet.* I.

[3] Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II *Cor.* VII.

jamais s'arrêter qu'ils ne soient où Dieu les veut. Et quand ils sont arrivés, ils sont aussi prêts à retourner où il les enverra qu'à revenir lorsqu'il les appellera. Ils ressemblent à la lumière, à ces éclairs, à ces foudres qui sont toujours disposés à faire tout ce que Dieu leur commande et qui semblent lui dire : Nous voici [1]. Etes-vous de ce nombre ? qui vous en empêche ? n'avez-vous pas assez de grâces?... Il n'en faut pas plus que vous en avez, puisque pour être parfait dans votre état, il ne faut que s'avancer et agir selon la grâce que l'on a reçue.

TROISIÈME POINT.

LA VILLE FIGURE DE LA VIE UNITIVE.

La ville située sur une haute montagne a sur les autres trois avantages, qui conviennent à la vie unitive et aux parfaits. Le premier est, que comme elle jouit d'un air plus pur et plus sain, ainsi les plus avancés respirent plus purement les choses célestes et spirituelles, car cet air n'est pas corrompu par l'amour-propre, et par ces petites recherches toutes terrestres. C'est être uni à Dieu, que d'être détaché de tout ce qui empêche cette union. Le second avantage de cette ville située sur un lieu élevé, consiste en ce qu'elle est fortifiée naturellement et moins exposée à être surprise par l'ennemi; et cette union avec Dieu ne nous procure-t-elle pas ce bien d'être si éloigné du mal, que cet éloignement est la cause par laquelle Dieu s'approche plus près de nous. Le troisième est, que cette ville étant haute et élevée, jouit d'une vue plus étendue; elle peut donc découvrir les objets environnants avec une grande facilité, et d'un seul regard apercevoir plus de choses, que celles qui sont dans un lieu plus bas ne peuvent en reconnaître successivement avec beaucoup de peines et de fatigues. Tel est l'avantage de la vie unitive des parfaits; car en outre de ce qu'ils sont dans un degré de vertu fort éminent, tout le monde les

[1] Qui emittit lumen et vadit, et obedit illi in timore.
Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt, et dixerunt : Adsumus. *Bar.* III ; *Job.* XXXVIII.

regarde comme des modèles de la perfection chrétienne [1]; eux-mêmes, dans la contemplation qui est propre à leur état, envisagent d'un seul regard, et d'une vue très-simple, avec une grande facilité, ce que les autres ne peuvent connaître que par de longs discours et des raisonnements laborieux, avançant lentement, pas à pas, et ne découvrant que fort peu de pays en beaucoup de temps. Les parfaits, étant d'autant plus près de Dieu qu'ils sont plus éloignés de la terre, voient plus aisément en Dieu le modèle des vertus qu'ils doivent pratiquer [2]. Comme les anges, ils attachent leur vue sur la divinité, et d'un regard d'aigle ils contemplent hardiment les rayons de ce soleil, jouissant, pour ainsi dire, de ce que les autres ne peuvent voir que par parcelles et en passant. Ce sont ces aigles qui ont placé leur nid sur les hautes montagnes, dit Job [3], c'est de ces grandes âmes que le Prophète dit : Vous prendrez vos contentements en Dieu, je vous élèverai au-dessus de toutes les hauteurs de la terre, et je vous nourrirai de l'héritage de Jacob [4]. Ils retirent encore cet avantage, comme remarque S. Grégoire [5], que du sommet de la sainteté où ils sont arrivés, jetant les yeux sur les grandeurs du monde, ils voient tout ce que les hommes estiment sous un aspect si petit qu'ils n'en font aucun cas; comme il arrive à ceux qui sont sur le haut d'une tour fort élevée, à qui les hommes qui sont en bas ne paraissent que comme des fourmis. Ils sont donc élevés au-dessus de la terre comme des villes bâties sur la cime des montagnes [6], à raison de l'éminence de leur vertu, de leur sainteté, et de leur perfection. En outre, la Jérusalem céleste, comme dit saint Jean, descendant du ciel dans leurs cœurs, ils

[1] Ita ut facti sitis forma omnibus credentibus. I *Thess.*..

[2] Revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur de claritate in claritatem, tanquam a Domini Spiritu. II *Cor.* III.

[3] In arduis ponit nidum suum. *Job.* XXX.

[4] Sustollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob. *Isa.* LVIII; S. Greg. XXXI *Mor.* XV.

[5] Fusè Platus lib. II, c. VI.

[6] *Apoc.* XXI.

deviennent par cette alliance admirable du ciel et de la terre, comme la demeure et résidence de Dieu, ils deviennent comme les dieux de la terre et des hommes divinisés.

Oh que cet état est heureux ! qu'il est élevé, puisqu'il est au-dessus de l'esprit ! Mais pour y arriver il faut monter; et pour y monter, il n'y a qu'à faire parfaitement ce que vous avez à faire dans votre condition. Cette méditation que vous faites maintenant, et toute autre action vertueuse, est un pas et une démarche pour avancer dans cet état de perfection. C'est à cela que vous devez tendre, c'est votre perfection que vous devez rechercher avant celle des autres. Au reste, dans cette ville bienheureuse des parfaits, il y a beaucoup de demeures différentes ainsi que dans le ciel, c'est-à-dire beaucoup de degrés de perfection [1]. Mais sachez que celui-là est assez parfait qui est parfait dans sa condition, et qui est arrivé à ce degré que Dieu lui a marqué. Garde-toi bien, ô mon âme, de penser que la perfection soit une chose si éminente qu'on ne puisse y arriver. Quelque haute et éminente qu'elle soit vous pouvez y atteindre, si vous voulez toujours avancer, et si nous n'y arrivons pas, ce n'est pas qu'on ne puisse y atteindre, mais c'est que nous ne voulons pas avancer...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le sel figure de la vie purgative.

Comme le sel empêche les viandes de se corrompre, les rend savoureuses, et comme on ne doit en user que dans une juste mesure, ainsi la vie purgative a sa mortification, qui maintient ceux qui commencent dans le bon état de leur conversion. Elle a ses principes et ses vérités fondamentales qu'elle se rappelle, et qu'elle applique souvent pour s'entretenir dans le goût et dans la pratique des exercices de dévotion; enfin, elle a un soin très-particulier de ne faire rien avec excès : ni peu ni trop, c'est la devise. Car quiconque en fait trop au commencement, se

[1] In domo patris mei mansiones multæ sunt. S. *Joan.* XIV.

met en danger de n'en pas faire assez plus tard, et de ne rien faire à la fin. Quiconque va trop lentement, ou s'arrête mal à propos en chemin, n'arrivera pas où il prétend ; mais celui qui se hâte trop, n'ira pas loin sans tomber. Celui-là est donc le plus sage qui va toujours sans s'arrêter.

DEUXIÈME POINT.

La lumière figure de la vie illuminative.

Comme la lumière éclaire, échauffe, et réjouit, de même la vie illuminative éclaire l'entendement, échauffe la volonté, et réjouit tellement l'âme, qu'elle trouve son plaisir là où les autres trouvent de la peine. C'est faute de savoir ce que les lumières font reconnaître, qu'on n'aime pas la peine qu'il faut prendre pour servir Dieu. Car quand on connaît une bonne fois qu'il n'y a point de plus grand bien, ni de plus grand honneur que de souffrir pour un Dieu, qui le mérite ; il n'y a que plaisir dans les souffrances, parce que la volonté n'aime rien autant que le bien et l'honneur, et il n'y a que plaisir quand on veut, et qu'on aime ce qu'on fait.

Mon âme, si tu voyais visiblement ton Jésus attaché à la colonne, ou, suspendu à la croix, et qu'il te dît : Ma fille, souffre un peu pour moi qui souffre tant pour toi ; que dirais-tu?... que ferais-tu? Ne l'as-tu pas considéré souvent dans cet état; et n'est-ce pas comme l'avoir vu, et l'avoir entendu nous exhorter à la souffrance, d'avoir considéré si attentivement qu'il n'a souffert ces excès que pour nous servir d'exemple? Oui, les lumières qui nous sont données dans l'oraison ne sont pas moins efficaces pour nous faire parfaitement aimer, ou haïr ce qui est digne de notre amour, ou de notre haine, que si on voyait visiblement la chose même. La vue des sens n'a souvent qu'un effet naturel ; mais ces divines lumières nous causent des affections toutes surnaturelles et spirituelles.

TROISIÈME POINT.

La ville située sur un lieu élevé, figure de la vie unitive.

Comme la cité bâtie sur la montagne jouit d'un air plus pur, comme elle est mieux défendue, et en plus belle vue pour être aperçue de loin et pour découvrir elle-même plus de pays tout autour, et avec plus de facilité ; de même les parfaits sont comme en possession d'une parfaite santé spirituelle, d'une force d'esprit au-dessus du commun, et d'une telle capacité à contempler les choses les plus relevées et les plus

éloignées des sens, qu'ils en découvrent plus en un clin d'œil, que les autres n'en apprennent pendant des années entières dans les livres, ou dans les discours. Vous n'êtes pas parfait, direz-vous, pour aspirer à un si haut degré. Mais on vous répond qu'il ne faut pas être parfait pour y aspirer, que c'est plutôt en y aspirant, qu'on deviendra parfait, et que la meilleure manière d'y aspirer, c'est de marcher avec soin dans les deux autres voies, et de s'acquitter fidèlement des devoirs de son état.

VENDREDI.

DU BON EXEMPLE QU'IL FAUT DONNER, ET RECEVOIR SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

On n'allume pas un flambeau pour le cacher, mais pour le mettre sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi faut-il que la lumière de votre bon exemple brille aux yeux des hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, et en étant édifiés, ils glorifient Dieu votre Père qui est dans les cieux [1].

Le Sujet de la méditation est de montrer l'obligation qui nous est imposée de donner le bon exemple à toutes sortes de personnes, et de le recevoir aussi de tous, autant qu'on le peut.

La Fin est de s'acquitter de cette obligation, afin que Dieu y soit glorifié.

La Forme est en ces trois points.

1° Comment il faut donner à tous le bon exemple.

2° Comment il faut le recevoir des autres.

3° Comment on glorifie Dieu soit en le donnant, soit en le recevant.

[1] Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt.

Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est. *S. Matth.* v.

PREMIER POINT.

COMMENT IL FAUT DONNER A TOUS LE BON EXEMPLE.

Celui qui rechercherait l'ostentation et la vanité dans ses actions et dans ses paroles commettrait une faute, mais celui qui n'y édifierait pas les autres, ou qui les offenserait par trop de liberté, de négligence et de mépris, commettrait une plus grande faute. Quand même on dirait que c'est pour fuir la vanité qu'on évite d'être vu, et qu'on aime mieux ne rien faire, pour ne faire rien paraître, que de s'attirer de l'honneur, ce serait une mauvaise excuse; car s'il est vrai qu'il ne faille pas affecter de plaire aux autres, il est aussi véritable qu'il ne faut pas le négliger. Nous avons les paroles et l'exemple exprès de l'Apôtre, qui nous assure qu'il ne se faisait point de scrupule de s'étudier à plaire aux autres, et à les édifier, non pas dans son intérêt mais dans l'intérêt de ses frères; c'est pour leur salut, dit-il, c'est pour leur servir d'exemple, pour leur donner courage, et pour empêcher le mal que je ferais si j'agissais autrement; c'est ainsi qu'il faut vivre dans le monde [1]. Remarquez bien la différence qui existe entre plaire aux autres pour l'amour de soi-même, et chercher à leur plaire dans leur intérêt; c'est la différence du bien et du mal en cette matière, qui est assez délicate, et susceptible de l'un et de l'autre. Le mal consiste à chercher sa réputation en plaisant aux hommes, et le bien, à ne prétendre autre chose que de les édifier et de leur servir d'exemple, afin qu'étant excités à agir de même, Dieu soit glorifié, comme nous le verrons au troisième point.

Cependant, considérez ici qu'il y a trois vertus qui vous obligent à donner ce bon exemple. La première est la charité, vertu qui nous oblige à faire du bien aux autres, quand il y a

[1] Sine offensione, estote Judæis, et Gentilibus et Ecclesiæ Dei sicut et ego per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis, ut salvi fiant. I *Cor.* x.

Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem : Etenim Christus non sibi placuit, etc. *Rom.* xv.

danger de leur nuire en ne le faisant pas; car bien que nous ne soyons pas toujours tenus de procurer leur bien, et de leur rendre service, nous ne pouvons pas toutefois nous en dispenser, quand il y a nécessité, ou quand nous les désobligerions si nous ne leur rendions ce bon office, car il n'est jamais permis de leur faire du mal. Il suit de là qu'il faut nécessairement que nous nous efforcions de les édifier, car tout scandale et tout sujet qu'on donne à autrui de s'offenser raisonnablement, est un péché contre la charité [1]. En effet la charité ordonne de n'offenser le prochain ni dans son corps ni dans son âme : or le scandale et le mauvais exemple offense l'âme de tous ceux qui le voient, ou qui en entendent parler, qu'ils soient vertueux ou vicieux. S'ils sont bons, ils sont blessés, ils ont sujet de murmurer et de s'irriter en voyant Dieu offensé; s'ils sont mauvais, ils prendront occasion de nous imiter, notre exemple est pous eux une pierre d'achoppement, d'où vient le mot de scandale,qui signifie une petite pierre qui blesse le pied,ou une pierre qui avance dans le chemin, et qui peut faire tomber. On est donc obligé d'éviter ce mal, soit en s'abstenant de l'action mauvaise, soit en faisant ce que l'on ne peut omettre sans scandale et sans offense.

Si je savais qu'en mangeant quoi que ce soit, je scandalise mon frère, dit le grand Apôtre [2], jamais je n'en mangerais, par charité pour lui et par l'horreur que j'ai du péché contraire; et je prie tous ceux qui me font l'honneur de m'écouter et de me croire, d'y veiller avec soin, car je les assure que c'est un plus grand mal qu'ils ne pensent. Pourriez-vous tenir le même langage que cet Apôtre, ou du moins, ne pourriez-vous pas rechercher ce qui vous empêche de le tenir?...

La seconde vertu est la prudence, qui apporte toutes les circonstances nécessaires à chaque action qu'on fait; cette vertu

[1] Ne ponatis offendiculum fratri, vel scandalum. Si propter cibum frater contristatur, jam non secundum charitatem ambulas. *Rom.* XIV.

[2] Quapropter si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalizem. I *Cor.* VIII.

a égard aux personnes, aux lieux, aux temps, aux moyens, à la manière et à la fin. Or, la nécessité, ou le discernement de ces circonstances, se prend particulièrement du bon ou du mauvais exemple qui peut en résulter ; de sorte que telle action pourrait se faire dans un lieu, dans un temps, et devant telles personnes, tandis qu'elle sera répréhensible étant faite devant d'autres, qui s'en édifieraient mal. C'est pourquoi le saint Apôtre recommandait qu'on prît garde, particulièrement, de n'être pas trop libres devant ceux qui pourraient plus facilement s'en offenser [1] ; car outre le péché particulier qu'on commettrait par cette liberté, par exemple de boire ou de parler, on se rendrait coupable du péché de scandale. Or le scandale est une de ces circonstances qu'on appelle aggravantes, et qui rendent le péché plus grand, ou qui en changent l'espèce, et c'est à la prudence d'y pourvoir, principalement dans les cas où il n'y aurait de péché dans l'action, qu'à raison de quelque circonstance.

La troisième vertu qui y oblige, c'est l'obéissance, ou la fidélité qu'on doit aux ordonnances et aux desseins de Jésus-Christ. Quand même nous n'aurions pas un commandement exprès de sa part sur ce point, n'avons-nous pas suffisamment de quoi nous instruire, sachant que ses desseins tendent à nous unir tous ensemble [2], comme les membres d'un corps dont il est le chef, comme les murailles d'un édifice dont il est la pierre angulaire, comme une armée dont il est le général, comme un troupeau dont il est le pasteur, et comme les grains dans l'épi de blé dont il est la semence ? Or il n'y a rien qui favorise davantage ce dessein du Fils de Dieu que le bon exemple et l'uniformité de vie en toute chose, rien qui le renverse et le ruine plus à fond, que le scandale qui le désunit et le divise [3], comme si on détruisait son ouvrage. L'Apôtre n'en parle point

[1] Videte ne forte hæc licentia vestra offendiculum fiat infirmis. I *Cor.* VIII.

[2] Ut omnes unum sint. S. *Joan.* XVII.

[3] Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis. Unum corpus et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ. *Eph.* IV.

autrement quand il dit : Ne vous laissez pas tellement emporter par votre appétit, que pour un morceau vous détruisiez l'œuvre de Dieu[1] ; c'est l'ouvrage de Dieu, qu'il ne cesse d'avancer en nous unissant tous ensemble ; et le scandale détruit cet ouvrage, il s'oppose à Dieu, défait d'une main ce qu'il fait de l'autre. Et qu'est-ce cela, sinon jouer le rôle de l'antéchrist et du démon?... Voyez-vous maintenant si on est obligé de donner le bon exemple? Ah! mon Dieu, je le vois, et je m'y reconnais encore plus obligé, parce que, ne l'ayant pas fait par le passé, je dois réparer les scandales que je pourrais avoir donnés, mais je ne sais comment faire. Mon fils, tu ne saurais mieux réparer la mauvaise édification que tu as pu causer, que par le bon exemple que tu dois dorénavant donner.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT RECEVOIR LE BON EXEMPLE DES AUTRES.

L'Apôtre saint Pierre, parlant de la communication mutuelle que nous devons avoir ensemble, se sert d'un mot remarquable : Qu'on se communique, dit-il, les grâces qu'on a reçues, qu'on les donne et qu'on les reçoive les uns des autres[2]. Il ne suffit pas de donner le bon exemple, il faut aussi le recevoir des autres, et les personnes vertueuses ont plus de peine à le recevoir qu'à le donner, si elles n'y prennent bien garde ; car, étant vertueuses, elles sont exemplaires, puisque le bon exemple ne se donne que par la vertu ; mais comme elles se trouvent parmi d'autres qui ne sont pas aussi retenues, elles ont de la peine à les supporter sans se scandaliser et sans s'offenser de leur libertinage : c'est ce que nous devons maintenant considérer. Pour y procéder avec ordre, et pour en tirer plus de fruit, remarquez que quand on dit qu'il faut recevoir le bon exemple, cela peut s'entendre de trois manières. La première est, que lorsqu'il se présente à nos yeux quelque action qui

[1] Noli propter escam destruere opus Dei. *Rom.* XIV.

[2] Unusquisque sicut accepit gratiam in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei. I *Pet.* IV.

nous semble défectueuse, nous ne la condamnions pas sur-le-champ, comme si elle était en effet ce qu'elle nous paraît [1] ; car souvent cela n'est pas, et nous nous trompons dans nos jugements ; la faute que nous commettons en jugeant mal des autres, est souvent plus grande que celle qu'ils font par l'action que nous blâmons. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à nous d'en juger, mais à Dieu qui voit le fond des cœurs, qui sonde les intentions, qui s'en réserve la connaissance, et nous défend d'y toucher.

Mais je veux que la chose soit comme vous la jugez, et que le mal soit si manifeste, qu'on ne puisse le dissimuler, et que tout le monde le condamne. Il ne faut pas pour cela s'en scandaliser, c'est-à-dire que vous ne devez pas en prendre sujet de vous offenser, d'en murmurer, de dire que vous n'auriez garde d'en faire autant, qu'on ne doit pas le souffrir; à moins que vous ne le disiez par un zèle bien entendu, que la charité, la justice ou votre devoir vous obligent d'y apporter remède, et que vous en ayez le moyen. Mais hors de là, il ne faut pas facilement s'occuper des fautes d'autrui, c'est à lui à voir de quelle manière il se gouverne; il y a un autre maître que vous, à qui il doit rendre compte de ses dérèglements [2] ; pour vous, vous êtes obligé de le supporter [3], de l'excuser autant que vous le pouvez, de compâtir à sa fragilité, de lui pardonner, de dire comme font les saints en de semblables circonstances : Celui-ci tombe aujourd'hui, demain j'en ferai autant, si Dieu ne m'assiste de sa grâce. Ce n'est pas tout : il faut même tâcher de tirer de la faute de votre prochain profit et instruction, évitant ce que vous condamnez dans les autres, reconnaissant la bonté de Dieu qui vous préserve des mêmes chutes par son assistance ; et craignant d'être délaissé par lui, si vous jugez témérairement votre pro-

[1] Nolite judicare. Nolite condemnare. *S. Luc.* VI.

[2] Is qui manducat non manducantem non spernat, et qui non manducat, manducantem non judicet : Deus enim illum assumpsit. Tu quis es qui judicas alienum servum ? Domino suo stat aut cadit. *Rom.* XIV.

[3] Supportantes invicem in charitate. *Ephes.* IV.

chain [1]. Il serait encore fort utile de vous rappeler vos péchés passés, et de considérer que si vous manquez de douceur et de compassion envers les autres, vous donnez sujet à Dieu de n'avoir point de pitié de vous; qu'au reste, votre dureté de cœur et votre orgueil déplaisent peut-être davantage à Dieu, que le péché de votre prochain. Considérez encore que si votre frère avait la grâce que vous avez, il serait meilleur que vous, et que si vous vous trouviez dans les mêmes occasions que lui, vous seriez peut-être pire; enfin, que le publicain tout pécheur qu'il était, plut davantage à Dieu avec son humilité et avec la contrition de ses péchés, que le pharisien orgueilleux avec ses bonnes œuvres.

Voilà donc le premier sens qu'on peut donner à cette proposition; qu'il faut recevoir le bon exemple d'autrui, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde que les actions vicieuses des autres soient pour nous une occasion de pécher, soit en jugeant témérairement, soit en murmurant, soit aussi en les excusant trop, et en les imitant [2]. Car c'est encore un point important qu'il ne faut pas négliger, que, sous prétexte de ne point juger le prochain, nous l'excusions et le défendions de telle sorte que le mal qu'il fait nous plaise, et que nous nous fassions accroire qu'il est permis de le faire, et que nous pouvons bien nous le permettre à son exemple [3]. Oh non, vous ne le pouvez pas, car de même que vous ne devez condamner personne, ne sachant pas s'il fait mal, ainsi ne devez-vous pas l'imiter contre votre conscience, si vous savez qu'il pèche, puisque vous n'ignorez pas que le mal ne laisse pas d'être mal, quoique plusieurs le commettent et que leur exemple ne vous justifie pas. Si par hasard vous pensiez tirer cette conséquence, qu'il n'y a point de mal, parce que plusieurs le font, qu'ils sont savants, et qu'ils ont l'approbation et l'estime des hommes, vous seriez en danger

[1] Considerans teipsum, ne et tu tenteris. *Gal.* VI.

[2] Noli æmulari in malignantibus, neque zelaveris facientes iniquitatem. *Psal.* XXXVI.

[3] Non æmuletur cor tuum peccatores, sed in timore Domini esto tota die. *Proverb.* XXIII, 17.

de vous tromper lourdement, parce qu'il peut arriver que ce qui serait même indifférent ou permis à un autre ne le serait pas pour vous, à raison de la grâce ou de la délicatesse de conscience que vous avez, et que l'autre n'a pas. Or vous devez cette fidélité à la grâce, de faire constamment ce que vous savez qu'elle demande de vous, avec l'aveu et l'approbation de votre supérieur ou directeur, quoique les autres ne le fassent pas; car comme vous ne devez pas les condamner s'ils ne le font pas, de même vous ne pouvez pas vous dispenser de le faire, ni vous regarder comme exempt de faute, quand vous y manquez, car Dieu n'exige pas les mêmes devoirs de tous [1]. Peut-être qu'il demande d'eux d'autres choses auxquelles il ne vous oblige pas; et, par conséquent, puisque vous voyez qu'il vous attire et vous excite à une plus grande retenue, à une dévotion plus tendre et à un recueillement plus parfait, soyez-lui fidèle en cela, quoi qu'il en soit des autres; peut-être qu'en récompense ils sont au dedans plus mortifiés que vous; c'est l'avis que nous donne l'Apôtre [2], lorsqu'il dit que chacun abonde dans son sens. Entends-tu bien ce point, mon âme? Sais-tu bien les manquements que tu commets en ceci, et comment nous nous laissons tromper?... Nous condamnons assez facilement dans les autres le mal qui ne nous plaît pas ; mais celui qui nous sourit, nous l'excusons facilement, et nous l'imitons volontiers. Ce n'est pas haïr le mal, c'est l'aimer et le couvrir avec artifice, afin de l'aimer davantage, et afin de le commettre plus librement. Prenons-y garde....

Secondement, on peut donner un autre sens à cette proposition, du bon exemple que nous devons recevoir des autres; c'est-à-dire, qu'à propos de leurs bonnes actions, quand nous les voyons, ou que nous en entendons parler, nous n'en concevions point de jalousie, nous ne cherchions point à les rabaisser, nous n'en soyons point fâchés, mais plutôt que nous les aimions,

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius vero sic. I *Cor.* VII.

[2] Unusquisque in suo sensu abundet. *Rom.* XIV.

et que nous soyons portés à les louer et à les imiter[1]. Car il n'arrive que trop souvent que le bien que nous ne voulons pas faire nous-mêmes, nous déplaise tellement dans les autres, que nous le blâmons, parce que nous craignons qu'ils soient plus estimés que nous; ou encore, parce que leur bon exemple est un reproche tacite et une condamnation de notre lâcheté, et comme un aiguillon de conscience qui nous pique le cœur. Il faut donc éviter ce désordre et s'exciter par une sainte émulation, à l'exemple des Séraphins, qui se frappent mutuellement de leurs ailes, pour s'exciter aux louanges de Dieu. Celui qui me provoque à bien faire, dit saint Grégoire[2], me frappe comme un séraphin de son aile, et je le frappe réciproquement de la mienne, quand je l'encourage par mon exemple. C'est le propre des esprits malins de s'attrister de nos bonnes œuvres ; ils voudraient que nous leur fussions tous semblables, et que personne ne fût meilleur qu'eux, ou plus agréable à Dieu. Regarde, mon âme, quelle différence il y a entre ces deux conditions qu'on te propose, ou d'être un séraphin incarné, ou un démon. Si tu te réjouis du bien d'autrui, si tu en tires occasion de bien faire, tu es un séraphin; si tu t'en attristes, si tu es bien aise que personne ne fasse mieux que toi, voilà l'esprit et la vie des démons, vois lequel des deux te plaît le plus, et ce que tu aimes mieux être...

Le troisième sens a un peu plus d'étendue, et consiste en ce que chacun s'applique en particulier le bien qu'il voit dans les autres, de sorte que quand on dit qu'il faut s'édifier du bon exemple du prochain, on entend que nous devons tâcher de nous bien comporter dans notre office, comme les autres dans leur condition. Car il arrive souvent que, quand on nous propose l'exemple des saints, des religieux et des hommes parfaits[3], nous disons aussitôt que nous ne sommes pas saints, que nous

[1] Sectamini charitatem, æmulamini spiritualia. I *Cor.* XIV.

[2] Ala sua me percutit qui ad melius accendit, ala mea vicinum ferio, si quod imitetur ostendo. S. Greg.

[3] Exemplum accipere exitus mali, laboris et patientiæ prophetas qui locuti sunt in nomine Domini. *S. Jac.* V.

ne sommes ni religieux ni parfaits; et, en disant cela, nous pensons être bien à couvert. Mais cette excuse est déraisonnable et dangereuse; car quoique Dieu ne demande pas de vous que vous fassiez tout ce que les saints font, toutefois il le désire; et vous ne pouvez vous dispenser de faire parfaitement dans votre condition ce qu'ils font dans la leur, car c'est ainsi que vous êtes même obligé d'imiter Jésus-Christ. Cette imitation qu'on demande de vous n'est pas une imitation d'égalité, mais seulement de rapport et de ressemblance; c'est-à-dire que vous êtes obligé d'être parfait dans votre état, comme Jésus-Christ et les saints l'ont été dans le leur; ce qui est encore bien plus facile à l'égard des saints qu'à l'égard de Jésus-Christ, car ils étaient hommes comme vous, vous avez les mêmes secours qu'ils ont eus, et peut-être de plus grands [1]. Ils avaient à combattre la chair, le monde et le démon, comme vous; ils avaient les mêmes difficultés à surmonter, et ne dites pas qu'ils ont eu plus de grâce, car vous n'en savez rien, et quand ce serait vrai, vous en avez assez pour faire parfaitement votre devoir. On ne demande point de vous autre chose, sinon que vous soyez aussi fidèle à la grâce qui vous est donnée, qu'ils l'ont été à celle que Dieu leur a accordée; et vous devez vous persuader qu'il vous est aussi facile, avec la grâce que vous avez, de vous acquitter des devoirs de votre état, quelques difficiles qu'ils soient, qu'à eux de surmonter les grandes difficultés qu'ils ont souffertes avec la grâce qu'ils ont reçue de Dieu. Donc, puisque vous en avez plus qu'il n'est besoin pour faire ce que vous avez à faire, pourquoi ne le feriez-vous pas?...

Saint Augustin confesse que cette considération le toucha puissamment, au commencement de sa conversion, lorsque, doutant de sa persévérance dans le bien qu'il voulait entreprendre, il vit une dame fort grave et majestueuse, couvrant de son manteau un grand nombre de jeunes hommes et de jeunes filles, qui vivaient dans une grande pureté, et cette dame

1. Non naturæ præstantioris, sed observantioris. S. Amb.

lui dit: Voyez-vous bien ceux-ci et celles-là, ils gardent tous parfaitement ce que vous estimiez si difficile; et pourquoi ne le faites vous pas[1]? Il se trouva si convaincu par cette raison qu'il fut contraint de se rendre. Qui vous empêche maintenant d'en faire autant, vous qui méditez ceci?... avez vous quelque excuse que saint Augustin n'eut pas? Ah! si les saints eussent voulu écouter la nature comme vous le faites, que nous aurions peu de saints! C'est chose merveilleuse que Job, ce grand exemple de patience, dont vous connaissez les souffrances et le courage à les supporter, témoigne cependant de lui-même, selon l'interprétation de saint Grégoire [2], que lorsqu'il jetait les yeux sur les grands personnages qui l'avaient devancé, il entrait dans une sainte crainte, blâmant son impatience et s'encourageant à souffrir à leur exemple; et s'il sentait quelque résistance dans la nature, il se les proposait comme des témoins de sa lâcheté qui devaient l'accuser devant Dieu. Vous réunissez, dit-il, des témoins contre moi; vous redoublez votre colère, et les tourments m'attaquent de toutes parts. Il sentait comme un assaut que lui livraient les souffrances; car d'un côté les peines qu'il souffrait étaient si grandes, qu'il eût bien souhaité d'en être délivré; et de l'autre, considérant ce qu'avaient souffert ses prédécesseurs, un Abraham, un Isaac, un Jacob, un Joseph et les autres, il lui semblait qu'ils lui reprochaient sa lâcheté, et ainsi il s'animait et s'encourageait à la constance. Agissez-vous ainsi?... Vous proposez-vous les plus parfaits pour vous confondre, plutôt que les plus vicieux, pour vous consoler et vous flatter, en disant que vous n'êtes pas, Dieu merci, des plus désespérés, qu'il y en a de plus méchants que vous?...

O mon âme, ne crois pas que pour être mauvaise il faille descendre jusqu'à cet excès de crimes et de débauches; tu n'as pas besoin d'ouvrir les yeux sur ceux qui se précipitent, pour tomber plus librement après eux, tu tomberas assez de toi-même

[1] Tu non poteris quod isti et istæ. VIII *Confess.* II.

[2] Instauras testes tuos contra me, et multiplicas iram tuam, et pœnæ militant in me. *Job.* X.

Vide S. Greg. IX *Mor.* XXXV.

sans exemple, mais tu ne peux pas aussi facilement monter à la vertu sans secours. Si tu réclames le secours des saints, parce qu'ils sont agréables à Dieu, pourquoi ne les imites-tu pas afin de lui être agréable? Sais-tu la cause de ton mal? c'est que tu voudrais bien être sainte et plaire à Dieu comme eux, mais tu ne voudrais pas travailler comme ils l'ont fait, tu serais bien aise qu'il ne t'en coûtât rien; tu te trompes, et si tu ne travailles autant qu'il plaît à Dieu, n'espère pas lui plaire jamais, ni être du nombre des saints....

TROISIÈME POINT.

COMMENT DIEU EST GLORIFIÉ PAR LES BONS EXEMPLES.

Dieu tire une très-grande gloire du bon exemple que vous donnez et que vous recevez des autres, car la gloire en général n'étant autre chose qu'une manifestation de l'excellence et du mérite de celui qui en tire de la louange et de l'honneur, la gloire de Dieu par conséquent est une manifestation de ses opérations, de sa bonté, de sa sagesse, de sa puissance et de ses autres attributs. Par conséquent, toutes les fois que sa sagesse et ses autres perfections se découvrent et viennent à notre connaissance, sans doute il est glorifié. Or cela se fait par le moyen du bon exemple actif et passif, donné et reçu; car tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu, c'est une participation de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté; c'est son opération et son ouvrage [1]; et partant, quand on voit le bien que nous faisons, on voit l'ouvrage de Dieu, et on connaît par là combien il est digne de louange. D'ailleurs si vous considérez cette bonne œuvre comme l'œuvre de la créature, vous y reconnaissez sa fidélité au service de Dieu, et par là vous apprenez à connaître la grandeur et le mérite de ce Seigneur, que les saints ont en si grande estime, qu'ils ne redoutent pas de souffrir pour son honneur, tout ce qu'il y a de plus difficile à la nature. Vous êtes alors excité à le glorifier de cœur, de parole et d'action. De

[1] Non potest homo accipere quicquam nisi fuerit ei datum de cœlo. S. *Joan.* III.

cœur, prenant de grands sentiments de Dieu qui vous paraît admirable dans ses saints; de bouche le bénissant et le remerciant de ses faveurs et de sa bonté qui en est la source [1]; d'action, imitant ses saints et faisant ce qu'ils ont fait. En effet, voyant que ce qu'il opère en eux lui est agréable, c'est un grand aiguillon pour nous exciter à le faire, afin de lui plaire aussi comme eux. C'est ainsi qu'on le glorifie, et par ce moyen il ne perd rien de ses ouvrages; mais plutôt l'un produit l'autre, l'un prend naissance de l'autre, comme la nuit suit le jour, et le jour la nuit. C'est en ce sens que nous pouvons entendre ces paroles de David : Les Cieux racontent la gloire de Dieu, un jour l'annonce à l'autre, et la nuit qui précède en donne connaissance à celle qui la suit[2]. D'autant que les cieux nous découvrent sa puissance, et par ce moyen nous excitent tacitement à glorifier et à louer une puissance qui fait de si grandes choses, une si grande sagesse qui les gouverne, une telle bonté qui les destine à nos usages.

Ajoutez à cela, que les cieux et toutes les créatures nous apprennent à servir Dieu par l'exacte obéissance qu'elles rendent à ses lois, travaillant sans cesse à exécuter ses ordres [3]. Mais il faut surtout remarquer ce qui suit, qu'un jour enseigne l'autre, parce que, comme les jours se suivent de telle sorte qu'il semble que l'un attire l'autre, de même les bonnes œuvres en produisent d'autres. Comme le jour précédent donne au suivant matière de louer Dieu, ainsi une bonne action, à celle qui la suit; et comme le jour et la nuit, nonobstant la diversité qui les sépare, ne cessent toutefois de louer Dieu également chacun à sa façon, ainsi nous autres, bien que nos conditions soient différentes, nous ne devons pas laisser de nous donner mutuellement sujet

[1] Tremiscant et paveant Deum Danielis. Ipse est enim Deus vivens et æternus in sæcula. *Dan.* VI.

[2] Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annunciat firmamentum. Dies diei eructat verbum et nox nocti indicat scientiam. *Psal.* XVIII.

[3] Peracto cursu et quasi hymno cantato tradunt sibi munus canendi. Bellarm. *Divina Psalm.*

de louer Dieu et de travailler à son service. Ainsi dans le cantique de gloire et de bénédiction où toutes les créatures sont conviées à louer Dieu, la nuit et les étoiles y sont aussi bien invitées que le jour et le soleil, parce qu'elles font aussi bien leur devoir que ceux-ci.

Mon âme, ne te mets pas en peine de chercher ce que tu feras à la gloire de ce grand Dieu ; si tu considères ce qu'il mérite, tout ce que tu feras pour lui, quelque grand qu'il te paraisse, n'est rien ; mais si tu regardes sa bonté, les plus petites choses sont grandes devant lui, pourvu que tu les fasses d'un grand courage, pour l'amour d'une si grande bonté. O bonté infinie ! c'est vous que je réclame, parce que, comme c'est de vous que viennent les bonnes œuvres que les autres font, et qui nous servent d'exemple, aussi est-ce de vous que j'attends la grâce de pouvoir aimer et imiter ces bonnes œuvres.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comme il faut donner à tous le bon exemple.

Il y a trois vertus qui nous obligent à donner le bon exemple : la charité, la prudence et la fidélité que nous devons apporter pour avancer les desseins de Dieu. De là vient que le scandale est un si grand mal, qu'il est quelquefois nécessaire d'omettre les actions indifférentes et même les bonnes, de peur de scandaliser les autres. Combien plus devons-nous éviter les mauvaises? Si quelqu'un mettait une pierre d'achopement sur le chemin d'un passant, à dessein de le faire tomber, et qu'en effet il y tombât, et qu'il mourût de sa chute, ne serait-il pas coupable de cette mort?... Mais, ô mon âme, si quelqu'un vient à tomber en péché et à mourir par ton scandale, n'es-tu pas coupable de la mort de son âme? Que si le meurtrier est indigne de vivre de la vie naturelle, celui qui tue l'âme n'est-il pas indigne de vivre spirituellement?... Tu t'étonnes quelquefois de ce que Dieu te prive de ses grâces, c'est parce que tu en prives les autres par ton mauvais exemple. Tu pouvais leur donner la vie au lieu de leur donner la mort ; il est juste que le mal que tu leur procures retourne sur toi-même, et ne dis pas que tu ne le fais

point à cette intention, car ce n'est pas l'intention qui fait le bon ou le mauvais exemple, mais c'est l'action qui est, et qui paraît bonne ou mauvaise.

DEUXIÈME POINT.

Comme il faut le prendre des autres.

Quand on dit qu'il faut tirer bonne édification et prendre bon exemple des autres, cela s'entend en trois façons. Premièrement, que nous ne devons pas facilement porter jugement des mauvaises actions de notre prochain, beaucoup moins nous en offenser et en tirer occasion de pécher. En second lieu, que nous ne devons pas nous attrister de ses bonnes actions; mais, au contraire, que nous devons nous encourager à en faire de semblables. En troisième lieu, si nous ne pouvons pas en faire qui les égalent entièrement, pour le moins faisons-en d'autres à proportion, selon notre pouvoir et notre condition. Mon âme, si tu n'es pas appelée à faire les œuvres d'un saint Jean-Baptiste, d'une sainte Madelaine, et des autres grands saints, tu ne laisses pas cependant d'être appelée à la sainteté; car la sainteté qui t'est proposée en ton état, consiste à répondre aussi fidèlement aux grâces que tu reçois de Dieu, que les saints ont correspondu à celles qui leur avait été données. C'est pour cela qu'on te propose les grandes choses qu'ils ont faites, afin que tu fasses plus aisément les petites qu'on exige de toi, et que tu te confondes de ne pas les accomplir. N'est-ce pas une grande faveur que tu puisses parvenir par un chemin si court et si facile, où les autres ne sont arrivés que par des routes si pénibles et fâcheuses? Et ne te rends-tu pas indigne de cette faveur, en te montrant si tiède pour accomplir ces petits devoirs qu'on te demande, comme s'ils étaient fort relevés et fort difficiles.

O mon Seigneur, le grand amour que les saints vous portaient faisait qu'ils ne sentaient pas tant leurs peines, si grandes qu'elles fussent, que je ressens les petites.... Ne parle pas ainsi, mon fils; car l'amour n'empêche pas toujours qu'on ne sente la peine, mais il fait seulement qu'on l'aime. Voilà la marque qui distingue le véritable amour d'avec le faux; car le faux amour se fait accroire qu'il voudrait s'il pouvait, et s'il n'avait pas tant de peine; mais le véritable amour se persuade qu'il le peut, et plus il y a de peine, plus il apporte d'effort; la peine est la pierre où s'aiguise l'amour, au lieu de s'émousser.

TROISIÈME POINT.

Comment Dieu est glorifié.

Dieu en est grandement glorifié, parce que sa bonté, sa sagesse et ses autres perfections éclatent grandement dans nos bonnes œuvres, beaucoup plus que dans les autres créatures. Car, si les créatures louent Dieu et le glorifient parce qu'elles nous provoquent à le louer, une bonne action le glorifie bien davantage, parce qu'elle m'excite à bien faire, ce qui est la manière la plus excellente de louer Dieu. Les créatures ne louent point Dieu autrement qu'en agissant et en travaillant ; et nous, quoique nous puissions le louer et de cœur et de bouche, nous le glorifions encore davantage par nos œuvres. La gloire qu'on rend à Dieu par la parole est une bonne œuvre ; mais la bonne œuvre par laquelle on glorifie Dieu, est une grande louange. Dieu défend aux méchants de le louer de paroles; mais il commande qu'on le loue par les plus petites actions.

O mon Dieu ! comment est-il possible que des actions si petites vous louent, vous qui êtes si grand ? Mon fils, en cela consiste leur mérite et sa révèle ma bonté à ton égard, qu'étant si petites par elles-mêmes, et moi si grand par ma nature, je veux bien cependant m'en contenter. Entends-tu bien, mon âme? Voilà ton Dieu qui se contente de tes œuvres qui sont si petites, lui qui est si grand, et tu n'es pas encore contente de lui ?... Tu cherches encore de la gloire hors de lui ? Oh ! que celui-là est orgueilleux qui désire plus de gloire pour lui-même, que Dieu n'en recherche lui-même, et qui ne s'estime pas assez honoré d'aimer et de servir Dieu, bien que Dieu s'estime assez honoré de son amour et de son service !....

SAMEDI.

QU'IL NE FAUT PAS NÉGLIGER LES MOINDRES CHOSES.

Ne pensez pas que je suis venu pour détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour les détruire mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, le ciel et la terre ne passeront point, que tout ce qui est écrit dans la loi ne soit accompli parfaitement [1].

Le Sujet nous apprend que si l'on veut aspirer à la perfection et aux choses plus relevées, il ne faut pas cependant négliger les plus petites ou celles de moindre importance. C'est une erreur très-pernicieuse de se persuader le contraire ; nous verrons dans cette méditation, comment, par ses paroles et son exemple, Notre-Seigneur nous prémunit contre cette erreur.

La Fin est de se préserver de cette illusion, et d'apprendre, des paroles et de l'exemple de Notre-Seigneur, à ne pas négliger les moindres choses.

La Forme est en ces trois points:

1° D'où peut venir cette erreur dans ceux qui s'étudient à la perfection, de ne pas faire état des moindres choses.

2° Que cette erreur est plus pernicieuse qu'on ne pense.

3° Qu'il faut s'en préserver en considérant les paroles et l'exemple de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

D'OU PEUT VENIR CETTE ERREUR DANS CEUX QUI S'ÉTUDIENT A LA PERFECTION, DE NE PAS FAIRE ÉTAT DES MOINDRES CHOSES.

Ce n'est pas sans raison que l'Écriture sainte nous recommande tant de prendre garde aux extrémités, qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, et de tenir toujours le milieu tant

[1] Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas, non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum aut unus apex, non præteribit a lege donec omnia fiant. *S. Matth.* v.

qu'il se pourra faire [1]. En effet, il n'y a rien de plus aisé et de plus commun, que de pencher trop soit d'un côté, soit de l'autre, si l'on n'y prend bien garde. Vous en verrez qui se contenteront tellement de faire certaines dévotions et de garder leurs pratiques accoutumées, qu'ils n'aspireront à rien de plus haut, quoiqu'ils le peuvent et le doivent, selon la grâce de leur état et de leur vocation. D'autres, au contraire, prennent leur vol si haut, qu'ils ne regardent plus ces exercices de dévotion, ces lectures spirituelles, ces examens, ces communications d'un inférieur avec ses supérieurs et directeurs, cette modestie et retenue des sens, ces mortifications et sujétions volontaires, et autres choses semblables, que comme choses basses, plus propres aux novices et à ceux qui commencent, qu'aux parfaits; qui, ayant d'autres lumières, découvrent d'autres horizons spirituels, et ne s'arrêtent pas à ceux-ci qu'ils jugent trop communs. Ce sont deux extrémités également dangereuses ; de même qu'il faudrait s'instruire sur la première, si le sujet y avait rapport, et apprendre que ne pas vouloir être meilleur, quand on peut le devenir et qu'on doit s'y efforcer, c'est être dans une mauvaise disposition, ainsi faut-il maintenant se désabuser sur la seconde, reconnaître, dans ce premier point, d'où peut venir cette erreur, qu'on ne fait pas état des moindres choses, afin d'y remédier plus efficacement dans les points suivants.

On en peut découvrir quatre causes, et les rapporter à ces quatre qui sont les plus universelles et les plus communes, en quelque sujet que ce soit, la matière, la forme, le sujet et la fin.

La matière des choses petites et des grandes semble si différente, que ceux qui n'aiment que les grandes ont de la peine à s'assujettir aux petites ; soit parce qu'ils ne les estiment pas nécessaires et dignes de les occuper, soit parce que, s'employant aux grandes, ils s'en croient quittes et dispensés ; soit enfin,

[1] Custodite et facite quæ præcepit Dominus Deus vobis : non declinabitis neque ad dexteram, neque ad sinistram, sed per viam quam præcepit Dominus Deus vester ambulabitis. *Deut.* v ; *Jos.* i ; *Prov.* iv.

parce qu'ils croient que les grandes seraient ravalées par l'association et l'union des petites, comme un excellent métal par le mélange d'un moindre. Mais ils se trompent lourdement, car ces petites choses étant bonnes, quoique petites, n'apporteraient aux grandes que leur bonté, pour les rendre meilleures [1].

La forme ou la façon avec laquelle on se comporte dans l'usage des petites choses ou des grandes en détourne plusieurs. Il ne leur plaît pas de s'assujettir et de s'abaisser ainsi à toutes ces formalités, de dépendre de tant de règles et de directions.... Il faut à quelques-uns une dévotion à la mode aussi bien que des habits; d'autres disent que toutes ces petites pratiques sont bonnes pour ceux qui n'ont pas cette lumière intérieure qui en apprend plus que tous les livres; ajoutant que l'esprit de liberté qui règne dans les enfants de Dieu semble les dispenser de ces contraintes qui tiennent à la chaîne les serviteurs ou les esclaves.... Voilà de belles paroles, mais qui, étant mal comprises, ont de mauvais effets; comme si on ne pouvait pas être libre de la sainte liberté des vrais enfants, dans l'usage des petites choses aussi bien que des grandes; ou comme si on ne pouvait pas s'attacher et s'assujettir servilement à son opinion et à son orgueil, qui n'ambitionne que les grands et sublimes emplois, plus encore qu'en s'attachant aux petits [2].

Cette vraie liberté des enfants de Dieu ne vient pas tant de nous que de la grâce, et la grâce nous entretient aussi bien dans la forme et la pratique des choses petites, que des plus grandes [3].

Par le sujet on entend les personnes qui, étant fort diverses de naturel, d'esprit et de condition, suivent leur tempérament, plutôt par l'inclination de la nature que par la grâce, ou par

[1] Bonum connumeratum bono facit ipsum melius.

[2] Quem delectat libertas ab amore mutabilium rerum, liber esse appetat et quem regnare delectat, is omnium regnatori subditus hæreat. S. August. *de Relig.* c. XLVIII.

[3] Libertas nulla vitæ est, nisi beatorum, et legi æternæ adhærentium. Idem.

un choix de raison. Et ainsi il se pourra faire qu'un religieux dédaignera de pratiquer ce qui est fort commun aux séculiers, quoique très-bon; qu'un prélat, peut-être, ou quelque autre supérieur, craindra de faire tort à sa dignité, de s'humilier dans des occasions où il n'en ferait point de difficulté, si ce n'était que les religieux, que d'autres prêtres, ou que ses inférieurs s'y exercent. Un homme méprisera les dévotions des femmes, sans considérer si elles sont louables et profitables à tous, parce que ce sont seulement des femmes, qui les pratiquent plus ordinairement. Un homme d'esprit ou de condition tiendra pour trop bas et au-dessous de lui, tout ce que les petites gens pratiquent, et il lui faut une dévotion d'esprit et de condition.... O mon Dieu, votre esprit qui se trouve aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, n'est-il pas aussi bon et aussi fort que ces prétendus beaux-esprits qui s'en font ainsi accroire?... Et la condition de vous servir, en quoi que ce soit, n'est-elle pas assez honorable pour ces messieurs et pour ces dames, qui en veulent une autre plus proportionnée à leur grandeur, et qui autrement ne vous serviront point[1]?... Ah! qu'il est bien à craindre qu'ils ne servent point du tout Dieu, s'ils ne le servent autrement, et dans la simplicité selon laquelle il veut être servi....

Enfin, quelques-uns ne se proposant que de grands desseins pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes et pour leur perfection, veulent n'avoir d'autre fin que la charité même, qui ne prétend que de plaire à Dieu, que de faire tout le plus parfaitement et le plus noblement qui se puisse imaginer; ils croient qu'il faut s'élever au-dessus de ces pratiques communes, qui abaisseraient autant leur dessein, qu'elles sont au-dessous de celles qu'ils recherchent. Ils s'imaginent que, comme les moyens doivent avoir de la proportion à la fin, la fin étant la plus haute, les moyens ne doivent pas être les plus bas. Mais ils se trompent évidemment, puisqu'on voit assez qu'à proportion

[1] Quasi gens quæ justitiam fecerit et judicium Dei sui non dereliquerit. *Is.* XLVIII

que l'arbre pousse en haut, il croît en bas, et qu'à mesure que le corps et la tête de l'homme grossit, les jambes et les pieds se fortifient; car autrement ils ne pourraient pas supporter le reste. De même, il faut reconnaître que jamais on ne s'élèvera que pour tomber, comme nous dit le Sage, si on monte si haut qu'on ne veuille descendre, pour faire aussi volontiers les services les plus bas que les plus grands [1]. Si la charité ne s'abaissait, elle ne serait pas amour, car l'amour est un poids qui abaisse l'aimant partout où son Bien-aimé se retrouve et l'attire.

Y a-t-il rien de plus relevé en amour que les anges, que les archanges et que les séraphins?... Y a-t-il rien de plus bas que de descendre du plus haut des cieux, comme ils le font, pour servir de guide à un Tobie [2], pour toucher les lèvres à un prophète [3], pour en prendre un autre par les cheveux, pour aller parler à des pêcheurs, à des femmes [4]; et enfin y a-t-il ange gardien qui n'ait plus d'amour que ces prétendus parfaits, qui ne jurent que par l'amour; et pourtant cet ange, en même temps qu'il ne pense qu'à aimer Dieu, ne s'occupe-t-il pas volontiers envers l'âme de son protégé de tous les petits services qu'il lui faut rendre [5]?...

Que dirons-nous de ce grand Dieu lui-même qui n'a jamais mieux montré son amour qu'en s'abaissant, et qu'en faisant des choses si humbles, que si la charité ne les faisait, on ne pourrait pas croire qu'un Dieu eût voulu s'y assujettir. Or, si nous voyons que la charité l'a porté à les vouloir entreprendre et à les exécuter, que reste-t-il, sinon de conclure que c'est se tromper que de penser autrement des petites choses, que Dieu n'en juge lui-même par des marques si évidentes?... Voyez si vous n'avez point vécu dans cette erreur, et de quelle cause elle peut provenir, reconnaissez-la humblement et vous en humiliez.... Nos

[1] Qui altam facit domum suam, quærit ruinam. *Prov.* XVII.
[2] *Tob.* V.
[3] *Isa.* VI.
[4] S. *Luc.* XXIV.
[5] *Act.* II.

maux sont à demi guéris quand on en connaît la cause, et ils le sont entièrement quand on l'a retranchée. O mon Dieu, je puis bien mettre tout seul la cause de mes maux, mais je ne la puis pas ôter sans vous!... Il est vrai, mon fils, et je veux commencer à t'aider, en te faisant connaître les mauvais effets que produisent ces causes, et les dommages qu'il y a dans cette erreur de négliger les moindres choses, qui sont encore plus grands et plus dangereux que tu ne peux te l'imaginer.

DEUXIÈME POINT.

QUE CETTE ERREUR EST PLUS PERNICIEUSE QU'ON NE PENSE.

Cette erreur produit d'aussi funestes effets que les causes en sont mauvaises. Le premier est que, quand on se donne la liberté d'omettre ce qu'on devrait faire, ou de faire ce qu'on devrait laisser, quoique ce soit en matière légère, on se dispose à en faire autant dans d'autres sujets de plus grande conséquence. C'est ce qui a inspiré à saint Thomas[1] un article exprès, où il montre, conformément à ce qu'avaient déjà écrit les saints Pères, qu'un péché véniel est une grande disposition et une ouverture au mortel. Et le Sage n'a-t-il pas dit expressément : Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu[2]; c'est-à-dire qu'il quittera aussi les grandes choses qu'il fait, et que plus elles sont grandes et qu'il va haut par dessus les autres, plus aussi la chute sera honteuse et dangereuse. C'est trop de présomption à un homme, que de prendre et de quitter ainsi ce qui lui plaît du service de son Dieu. Il y a des dévotions de conseil, qu'on peut bien faire ou laisser; mais où il y va tant soit peu de la conscience, il n'y a rien qu'on ne doive faire, ou qu'on ne doive quitter. C'est des grandes choses et des petites qui sont ordonnées, que Notre-Seigneur dit absolument : Qu'il faut faire celles-là, et n'omettre pas celles-ci, autrement on ne fera rien du tout[3].

[1] I, II, q. LXXXVIII, art. 3.
Per levia delicta deflectimus. etc. S. Greg.
[2] Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccl.* IX, 1.
[3] Hæc oportuit facere, et illa non omittere. *S. Matth.* XXIII.

C'est le second mauvais effet qui vient de ce mépris, parce que non-seulement on se dispose pour l'avenir à ne pas faire plus d'état des grandes choses que des petites; mais même pour le présent, il y a bien danger que quelque grande chose qu'on semble faire, on ne fasse rien en effet et en vérité devant Dieu, on ne fasse rien pour lui plaire ou pour le servir, on ne fasse rien par un motif véritablement surnaturel.

De vrai, il paraît bien que ce n'est pas le désir qu'ils ont de contenter Dieu, qui porte ceux qui méprisent les petites choses à ces entreprises plus relevées; car ils ne négligeraient pas ces petites, puisqu'ils doivent savoir qu'ils mécontentent leur Dieu en les négligeant [1]. C'est donc plutôt pour contenter leur esprit, pour se flatter dans leur dévotion, et pour entretenir leur orgueil, que pour gagner les bonnes grâces de leur Dieu, qui ne prend pas plaisir à ces gens qui font de grands sacrifices des choses extérieures, et ne savent pas toucher à ce que Dieu aime le plus; c'est à savoir un cœur mortifié, un cœur abandonné à tout, sans choix, sans élection, sans réserve, sans distinction de grand ou de petit, de facile ou de difficile. C'est ce sacrifice du cœur que Dieu demande, et jamais l'homme ne le lui donnera s'il ne le lui donne tout entier; jamais il ne le lui donne entier, s'il ne le lui abandonne indifféremment pour les petites choses, aussi bien que pour les grandes.

De là suit le troisième mauvais effet, qui est de nous retirer de l'ordre et de la conduite de Dieu, pour être abandonné à notre fantaisie et à notre caprice, qui nous fera, ou quitter tout à fait la vie spirituelle, ou bien nous en forger une selon nos goûts, et mépriser toutes les autres. La raison est, que comme Dieu est fidèle à ceux qui se tiennent constamment à ses ordres, et aux moyens qu'il a ordonnés pour les suivre, aussi est-il juste et exact à punir ceux qui s'en retirent. C'est ce que dit le

[1] 1 *Reg.* xv; *Isaiæ.* i.

Sacrificium salutare est attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate. *Eccl.* xxxv.

Psalmiste, qu'il est bon avec les bons, et qu'il change avec ceux qui se pervertissent. Or, un moyen que Dieu tient pour entretenir sa conduite sur une âme, c'est de l'exercer dans les choses basses et petites, aussi bien que dans les grandes, c'est où il éprouve sa fidélité, c'est par là qu'il la fait passer à de plus hauts desseins, c'est ce qui lui fait dire : Que qui est fidèle en de petites choses, le sera en de plus grandes, et qui manque de fidélité en peu, ne mérite pas qu'on s'y confie davantage [1]. C'est enfin ce qui fait, qu'il condamne ce serviteur qui n'avait qu'un talent, c'est-à-dire, peu de chose à faire, parce qu'il l'avait négligé [2]. Ce divin Maître qui ne veut pas que rien soit négligé, punit plus rigoureusement cette négligence, que s'il s'agissait de choses plus difficiles, parce que la négligence est plus coupable de ne pas faire ce peu qu'on a à faire, que si la chose était plus pénible. C'est un signe qu'on ne considère pas tant le maître qui ordonne, que ses intérêts particuliers, quand on fait choix de ses ordonnances, et qu'on en fait le choix plutôt parce qu'elles nous plaisent, que parce que le maître nous plaît, et qu'il mérite d'être servi. Dieu ne veut point de ces serviteurs-là ; et certes, il sont très-indignes de le servir, puisqu'ils font plus d'état de leurs services et de leurs personnes, que du Dieu qu'ils servent. C'est trancher du maître et se substituer en quelque sorte à Dieu, que de juger ainsi des ordonnances de son Dieu, d'en prendre les unes pour mépriser les autres. Dehors ces chiens et ces menteurs, crie-t-on dans l'Apocalypse, qui font semblant de vouloir plaire et servir à leur maître, et qui cependant ne font rien à la maison que ce qui leur plaît [3].

De là viennent, pour quatrième mauvais effet, ces chutes de religieux, de prêtres ou d'autres personnes, dont on n'entend que trop parler ; qui, pour avoir négligé leurs petites règles, pour avoir pris la liberté de regarder, de parler, d'écrire, de

[1] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est, et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *S. Luc.* XVI.

[2] Ibid. XIX ; *S. Matth.* XXV.

[3] Foris canes et venefici, et impudici, et omnis qui amat et facit mendacium. *Apoc.* XXII.

toucher, de prendre, de donner, ou de s'émanciper contre leur institut, quoiqu'en choses petites, se trouvent enfin abandonnés de Dieu, et précipités dans des malheurs si scandaleux et si effroyables, que, comme dit l'Ecriture, les oreilles tintent d'étonnement et de frayeur à ceux qui en entendent parler [1]. C'étaient des personnes, dit-on, qui n'avaient rien de bas, et qui ne s'attachaient qu'à de grandes choses, qui paraissaient si éminentes en vertu, qu'on les regardait par dessus les autres. Mais le malheur en est plus grand, car leur grandeur ne leur sert qu'à tomber de plus haut, qu'à faire plus de bruit en tombant, et à causer un scandale d'autant plus grand, qu'ils semblaient être plus élevés. Qui tombera sur cette pierre, disait Notre-Seigneur, s'écrasera; et celui qui en sera frappé n'en échappera pas; les éclats en voleront même jusqu'aux autres, ces pierres de scandale en feront tomber d'autres avec eux; comme cet ange apostat qui voulut monter plus haut qu'il ne lui était permis, descendit au fond des enfers, et y entraîna la troisième partie des autres anges.

O mon Dieu! à quoi pensons-nous, et où nous portent nos prétentions, quand nous faisons les présomptueux [2]! Ne nous faisons-nous pas accroire que Dieu ait besoin de nos services, et que parce qu'il est grand, nous ne lui en voulons rendre que de grands, comme s'il en était plus relevé. Apprends, apprends, mon âme, que Dieu n'a nul besoin de toi; s'il aime autant tes petits services que les plus grands, c'est pour t'apprendre qu'il n'a que faire des uns ni des autres; mais si tu laisses les petits pour lui rendre seulement les grands, tu l'offenses, et tu l'abaisses au lieu de le servir et de le relever; car c'est bien l'abaisser que de croire que tu puisses le relever par tes services.

[1] Ecce ego facio verbum in Israel, quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus. I *Reg.* III.

[2] Superbia cordis tui extulit te, habitantem in scissuris petrarum, exaltantem solium tuum, qui dicis in corde tuo : Quis detrahet me in terram? si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus. *Abdias.*

TROISIÈME POINT.

IL FAUT SE PRÉMUNIR CONTRE CETTE ERREUR, EN CONSIDÉRANT LES PAROLES ET LES EXEMPLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Notre-Seigneur est venu nous désabuser de cette erreur, dans ce beau sermon qu'il a fait sur la montagne, où il ne traite que de la perfection ; il avance cette vérité, comme un des premiers chefs de son discours : qu'on ne s'y trompe pas, et qu'on ne se persuade pas qu'il ne soit venu que pour faire des miracles, que pour prêcher et pour parler un langage divin. Il proteste, au contraire, qu'il n'y a rien de si petit qu'il ne fasse, et il déclare qu'il entend que tout ce qui sera ordonné à tous soit si exactement gardé et à la lettre, sans glose et sans dispense, que comme lui-même, qui est le juge de tous, ne s'en exempte pas, aussi personne ne prenne la liberté de s'en dispenser. Et comme on doit croire qu'il ne fera rien qui ne soit très-bien fait et accompli, qu'on s'assure que puisqu'il fait tant de cas des petites choses, elles ne sont pas petites pour la perfection ; et quiconque les laisse comme étant trop petites, se forge une perfection plus grande que la sienne, et il ne fera rien, pour en vouloir trop faire [1].

Mais pour mieux comprendre cette instruction qu'il nous donne, il faut la remarquer en quatre circonstances. La première est, qu'il a voulu que les prophètes prédissent aussi formellement toutes ses actions les plus petites et les plus humbles que ses plus grandes, comme : qu'il devait être un petit enfant, qu'il devait demeurer en Nazareth, qu'il ne devait point faire de bruit en sa conversation, qu'il devait monter sur une ânesse, qu'il devait boire du fiel et du vinaigre, qu'on devait jeter les dés sur ses habits [2]. Qu'est-ce que tout cela, à ne considérer que l'apparence ?...

[1] Iota minima est litterarum : apex vero ejus particula in summo, significat ergo minima quæque ad effectum perducenda. S. Aug.

[2] Non clamabit, calamum quassatum non conteret et lignum fumigans nonextinguet, etc. *Isa.* XLI.

Et néanmoins ce qui fait la seconde circonstance, c'est que Notre-Seigneur a tant fait de cas de ces petites choses, qui avaient été prédites, que non-seulement il s'est rendu très-exact et très-ponctuel à les accomplir de point en point, mais il a voulu, quand il les accomplissait, qu'on marquât la prédiction qui en avait été faite, et qu'on fît une réflexion particulière sur son obéissance, dans des choses qui ne semblaient pas dignes de sa grandeur; afin que les hommes apprissent à ne rien omettre de ce qui leur serait ordonné, quoiqu'il semblât petit et de nulle conséquence [1]...

La troisième circonstance est, qu'en d'autres choses qu'il a faites et ordonnées à son Eglise, il a toujours voulu nous laisser cette leçon, de faire état des plus petites. Qu'y a-t-il de plus auguste, de plus nécessaire et de plus utile que les sacrements, et principalement ceux du Baptême, de la Pénitence et de l'Eucharistie? Et sur quoi sont-ils établis et ordonnés? que faut-il faire pour recevoir les grâces qui y sont contenues? Il faut nécessairement avoir de l'eau, il faut dire les paroles mystérieuses; et s'il en manque une de celles qui ont été jugées nécessaires, rien ne se fait.... Non, cet enfant ne verra jamais Dieu, si l'eau n'a coulé sur lui!... Ce pécheur ne recevra point la grâce du sacrement si le prêtre ne dit : *Ego te absolvo : Je t'absous!*... Et le grand sacrifice de l'autel ne s'accomplira point que sur la matière du pain et du vin, et par les paroles sacrées qui en font la forme.... Et plutôt il n'y aura point de sacrifice en l'Eglise, qu'il ne se passe de la sorte, parce qu'il a été ainsi ordonné par celui qui veut nous apprendre à ne rien négliger. N'est-ce pas bien là nous l'apprendre, puisqu'il enferme notre salut dans la nécessité de ces sacrements, qui ne se donnent et ne se reçoivent que par l'exacte observance d'un seul petit mot, qui étant omis fait que le sacrement n'a plus lieu [2].

[1] Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Ecce puer meus, etc. Non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus, arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet. S. *Matth.* XII.

[2] S. Thom. III p. q. LXXXIV, art. 3.

Et pour nous faire reconnaître qu'en l'état où est notre Jésus au ciel, il est toujours dans le même sentiment pour les plus petites choses, considérez pour la quatrième circonstance de ce sujet, ce qu'il fait dire de sa part, par l'un de ses plus fidèles serviteurs, en son Apocalypse, à cet évêque qui s'employait à de grandes choses, et laissait les petites. Je trouve cela à redire en votre vie, lui dit-il, que parmi les belles actions que vous faites à l'égard du prochain et pour l'avancement de l'Eglise, vous avez quitté votre première ferveur. Mettez-vous en devoir de la reprendre, ainsi que les premières pratiques de dévotion qu'on vous a enseignées ; car autrement je vous témoignerai par la soustraction de mes grâces que cela me déplaît ; et cependant craignez le danger où vous jette cette négligence, et que je voie par un véritable amendement, que vous l'appréhendez [1].

Il ne se pouvait rien dire de plus à propos et de plus puissant sur le sujet qui nous occupe, et ce qui se dit ici à un seul s'applique manifestement à plusieurs. Tôt ou tard on reconnaîtra cette vérité, quand, au sortir de cette vie, comparaissant au jugement qui la suit aussitôt, on entendra les recherches qu'on fait des moindres choses, d'une parole oiseuse, d'un verre d'eau, d'un regard de travers, d'une mauvaise pensée [2]. Est-il bien possible qu'un Dieu veuille se souvenir et s'arrêter à l'examen de toutes ces particularités? Mais est-il bien possible qu'un chrétien qui est si assuré de cette vérité, qu'il n'en peut douter sans préjudice de sa foi, n'en appréhende pas l'effet plus sérieusement?... Et vous qui méditez ceci, comment ne craignez-vous pas que ce ne soit à vous-même à qui l'on dit : Vous avez laissé votre première ferveur et les premiers exercices de votre conversion,

[1] Scio opera tua, et laborem tuum et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos, etc. Sed habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti : memor esto itaque undè excideris, et age pœnitentiam, et prima opera fac : sin autem, venio tibi et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris. *Apoc.* II.

[2] Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. *S. Matth.* XII.

je ne vois plus ces actes d'humilité, de dépendance, de simplicité et les autres qui me plaisaient; pourquoi les avez-vous quittés?... Répondez.... et ne pensez pas à tant vous en excuser qu'à reconnaître votre défaut et à y remédier en toute humilité, suivant l'exemple de votre Jésus, par l'exacte observance des moindres choses.

O mon Jésus! je vous remercie de toutes ces connaissances que vous me donnez de cette vérité, et quand il n'y aurait pour la connaître encore mieux, que de penser au soin que vous avez d'une si chétive créature que je suis, j'ai un témoignage suffisant du soin que vous avez des moindres choses.... Mon âme, retiens bien, sans jamais l'oublier, ce que tu as appris aujourd'hui, car quelque chose de grand que tu penses faire, elle est si petite en vérité et si imparfaite, que si tu ne fais cas des petites choses tu ne fais rien du tout; et si tu ne tâches de compenser le défaut des grandes vertus qui te manquent, par la multiplicité des petits actes de dévotion, d'humilité et de patience, qui se présentent tous les jours, tu te trouveras à la fin de la vie, sans mérite et sans aucune vertu....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

D'où vient l'erreur de ne pas assez estimer les petites choses.

Cette erreur de négliger les petites choses vient de quatre causes, qui sont les sources de tous les bons et les mauvais effets. La matière semble trop humble; la forme et la façon de s'y occuper en déplaît; on se croit au-dessus de ceux qui s'y arrêtent. Enfin on se persuade qu'il faut prendre l'essor plus haut, et avoir en vue des fins plus élevées que toutes ces petites dévotions et ces menues pratiques de vertu. Quelle est la principale cause entre ces quatre, qui vous entretient dans cette erreur? Voulez-vous l'entretenir toujours?.... Ne commencez-vous point à apercevoir je ne sais quoi qui ne va pas bien, et qui empirera encore davantage, si vous n'y remédiez?... Quand le mal est reconnu dans sa cause, il est facilement guéri, si on y remédie aussitôt; mais si on différe le remède, la connaissance qu'on en a ne sert qu'à l'aggraver, et à nous ac-

cuser qu'ayant connu notre mal, nous n'avons pas voulu y remédier. C'est être bien mauvais que de l'être avec connaissance de cause; c'est en quelque sorte l'être avec volonté, se plaire dans le mal et l'enseigner autant qu'il est en son pouvoir.

DEUXIÈME POINT.

Que cette erreur est plus dangereuse qu'on ne pense.

Si les causes de cette erreur sont mauvaises, les effets sont encore pires. Le premier est, qu'en négligeant les petites choses, on en vient peu à peu à mépriser les autres. Le second, que quelque chose de grand qu'on fasse, il est bien à craindre qu'on ne fasse rien qui ait du mérite, et qui tende à Dieu; car ce qu'on cherche en ces grands emplois n'est pas tant de lui plaire que de se contenter; puisque si on n'avait en vue que son bon plaisir, on ne quitterait pas ce qu'on sait lui être très-agréable. Le troisième est, qu'on manque de fidélité, laquelle se reconnaît mieux dans les petites choses que dans les grandes; et on se retire ainsi de l'ordre et de la conduite de Dieu pour se jeter dans quelque piége dressé par le caprice ou l'honneur propre, en matière de dévotion; d'où suit le quatrième effet, qui est le scandale que donnent ces gens, qui semblaient faire profession d'une haute vertu, quand on les voit ensuite tomber et faire de lourdes chutes.

On murmurerait presque contre la vertu qui se laisse ainsi quitter; mais ne vous en prenez pas à elle, ce n'est pas la faute de la vertu, mais c'est plutôt manque de véritable vertu, laquelle n'est jamais vraie que quand elle est appuyée sur l'humilité et la simplicité, qui en sont les bases et les fondements, sans lesquels on ne bâtit qu'en l'air. On ôte bien les cintres d'une voûte quand elle est affermie, mais jamais on n'arrache les fondements; de même on peut bien retrancher quelques moyens et quelques industries, qu'on avait pris au commencement pour s'affermir dans la dévotion; mais quitter ses règles, ses obligations et ses devoirs, parce qu'ils n'ont pas, dit-on, assez d'importance, c'est se perdre. Il ne faut qu'une petite pierre pour abattre ces grands colosses qui ont la tête d'or, la poitrine d'argent, les cuisses d'airain et de fer, mais qui n'ont les pieds que de terre et d'argile[1]. C'est la vraie figure de nos dé-

[1] Ab eissus lapis de monte. *Dan.* II.

vots en songe, qui, n'ayant pas soin des choses basses comme des hautes, se voient abattus en moins de rien. Mon âme, ne va pas dire là-dessus qu'on te fait toujours ramper par terre, et qu'on ne te permet pas d'aspirer aussi haut que tu peux aller ; car on t'enseigne plutôt le moyen d'y arriver, puisqu'on ne va jamais plus sûrement en haut qu'en montant de degré en degré.

TROISIÈME POINT.

Qu'il s'en faut délivrer, et tirer le remède des paroles et de l'exemple de Notre-Seigneur.

Les dangereux effets que produit cette erreur disposent nos cœurs à se désabuser ; mais l'exemple que nous en donne notre Jésus les détrompe tout à fait, s'ils y considèrent ces quatre circonstances. La première qu'il a voulu qu'on prédît les plus petites choses qu'il devait faire ; la seconde, qu'il les a si heureusement accomplies, qu'il nous a donné sujet d'y faire une réflexion toute particulière ; la troisième, qu'il n'a institué les sacrements qu'en des matières fort communes, et en peu de paroles, qu'on ne peut altérer ; et la quatrième qu'il nous reproche cette négligence pendant notre vie, et qu'il en fera une recherche très-exacte dans l'examen de sa justice et de son jugement.

N'avait-il donc pas raison de nous dire qu'il n'était pas venu pour se dispenser, ni pour nous exempter des moindres choses. Quel sera donc le présomptueux qui, après cela, osera s'en moquer en ne les observant pas ? C'est se moquer de Dieu même que d'avoir un autre jugement que le sien ; ou si l'on est conforme de jugement, c'est se moquer que de n'y pas faire joindre la volonté et les actions ; et le mépris en est d'autant plus grand que les actions sont communes, qu'elles sont petites et faciles à faire....

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA COLÈRE.

Je vous déclare que quiconque se fâche contre son frère est criminel [1].

Le Sujet est pris de l'Evangile du jour, et l'Evangile vient justement à la suite du sermon de Notre-Seigneur, que nous avons commencé à méditer. Il y est parlé principalement de la colère et des inimitiés; notre bon Maître les défend si absolument, qu'il déclare que quiconque s'y livre se rend criminel et qu'il sera cité par sa justice, accusé, et condamné s'il n'a de quoi se défendre. Mais il y a grand danger que ses moyens de défense ne soient plutôt des charges et des dépositions contre lui, car, en nous excusant sur ce vice, et en nous y entretenant, nous prouvons par là que nous croyons avoir raison.

La Fin de la méditation doit être d'apprendre à réprimer notre colère sans nous en excuser, d'autant plus que l'excuse nous accuse davantage, si nous ne nous efforçons de la dominer.

La Forme est en ces trois points:

1° La colère nous rend criminels, et nous accuse au jugement de Dieu.

2° Les excuses que nous alléguons pour nous justifier.

3° La condamnation qui est tirée de ces excuses mêmes.

PREMIER POINT.

LA COLÈRE NOUS REND CRIMINELS, ET NOUS ACCUSE AU JUGEMENT DE DIEU.

Mettez-vous devant Dieu dans l'état d'un criminel qui, pour s'être souvent livré à la colère et n'en n'avoir jamais assez appréhendé le mal, est maintenant cité devant son juge pour entendre les chefs de son accusation, pour y répondre s'il le peut, justifier ainsi le passé et se mettre en droit pour l'avenir. Les griefs qu'on dresse contre ce vice sont de trois sortes : les uns regardent Dieu, les autres le prochain, et les autres nous-mêmes.

[1] Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. *S. Matth.* v.

Premièrement, Dieu se tient offensé par la colère, parce qu'elle gâte son image, qui est la raison et la liberté [1]; elle assujettit l'homme à la passion, et la passion le dominant, l'homme n'agit plus en homme, mais en bête. Qu'est devenue cette belle image et cette ressemblance de Dieu? Les pacifiques sont appelés les enfants de Dieu, parce qu'ils lui ressemblent; ceux qui se livrent à la colère perdent donc et cette ressemblance et ce beau nom. Oh! quel crime, de détruire ainsi en nous l'image de Dieu qui devrait nous être chose si sacrée! De plus, c'est manquer à l'amour et au service que nous lui devons; car comme on n'a plus ni raison, ni liberté, et qu'on n'agit que par l'impétuosité de la nature, et de l'esprit malin, quelle bonne œuvre peut-on faire, puisque c'est la raison et la liberté, qui étant jointes à la grâce, forment l'œuvre et le mérite? Non, dit saint Jacques, jamais l'homme en colère ne fit bonne œuvre ni rendit aucun service à Dieu [2]. Et comme ce vice a cela de particulier qu'il dure plus longtemps que les autres, il s'ensuit que l'homme vit plus longtemps en dehors du service de Dieu, et qu'il passera les heures et les journées dans la passion, qui marchant devant la raison, ne connaît plus ce que l'on doit à Dieu. Oh! qui réparera ces pertes et ces dommages!...

Mais voici plus encore; comme on ne se fâche jamais que contre le mal qui nous arrive, on ne se fâche jamais qu'on ne s'en prenne à Dieu, comme étant l'auteur de ce mal, puisqu'il le permet, ou tout au moins ne l'empêche pas, ainsi qu'il le pourrait [3]; de là viennent les murmures, les indignations, les serments, les blasphèmes, soit de bouche, soit de cœur [4]; Dieu voit tous ces soulèvements, et toutes ces révoltes, et il s'en tient d'autant plus offensé qu'on se croit innocent, parce que rien n'aura éclaté aux yeux des hommes, comme si on ne se souciait point de la présence de Dieu qui juge nos cœurs. Que si on veut

[1] Unde tu qui accepisti imaginem Dei, qui habes similitudinem ejus, noli eam irrationabili fœditatem consumere. S. Amb. *in S. Luc.* cap. XV.

[2] Ira viri justitiam Dei non operatur. *S. Jacob.* III.

[3] Contra omnipotentem roboratus est. *Job.* XV.

[4] Hi sunt murmuratores, querulosi, os eorum loquitur superba. *S. Jud.*

apaiser cette personne emportée par la colère, et qu'on lui parle de Dieu, de la providence, de ses ordres, de ses desseins, qui tirent le bien du mal ; si on lui rappelle le souvenir de Jésus, de sa croix, de son exemple, de ses paroles, sur ce sujet, elle s'en moque, et elle dirait volontiers comme les Juifs : Otez, ôtez-moi cet homme-Dieu, ôtez-moi ces considérations, et laissez-moi à mon humeur. Eh bien, Dieu ne se tiendra point offensé[1]. O mon Dieu ! que vous en avez de sujet, et que vous m'apprenez bien, par la patience que vous avez avec moi parmi tant d'offenses, que j'ai grand tort de m'impatienter et de me mettre en colère pour si peu de chose[2]...

Quant au prochain, il est offensé par la colère dans sa réputation, son repos, sa personne, et souvent dans ses biens et dans sa vie : car la colère n'épargne rien ; elle injurie, elle hait, elle calomnie, elle menace, elle frappe, elle tue, elle rend irréconciliable ? Et que diront donc les hommes et les anges au tribunal de Dieu ? n'est-ce pas de quoi nous accuser ? y avez-vous jamais pensé ? croyez-vous qu'il y ait une justice de Dieu, et qu'il n'y ait point de quoi craindre pour vous[3] ?...

Enfin, nous nous offensons nous-mêmes par la colère, nous offensons notre repos, notre santé, notre esprit, nos affaires, notre humeur, notre conscience, notre vertu, notre humilité, notre patience, notre douceur, notre dévotion, notre charité, notre salut, notre perfection, nos grâces ; et, en un mot, tout ce qu'il y a de bien se perd et se corrompt par ce malheureux vice. Ce ne sont là ni paroles en l'air, ni exagérations, c'est la vérité, dit l'Ecriture[4]. La colère rend l'homme insensé, elle le tue, c'est-à-dire qu'elle le met dans l'état d'une personne qui a perdu la vie, qui n'a plus son bon sens, plus de raison, plus de

[1] Numquid super his non visitabo, dicit Dominus ? *Jer.* v.

[2] Vir iracundus provocat rixas. *Prov.* xv.

[3] Deus autem non faciet vindictam electorum suorum clamantium ad se die ac nocte, et patientiam habebit in illis ? Dico vobis quia citò faciet vindictam illorum. *S. Luc.* xviii.

[4] Zelus et iracundia minuunt dies. *Eccli.* xxx.
Quid perdis animam tuam in furore ? *Job.* x.

vertu, plus de grâce ; car quelque bien qu'il possède, et quelque chose qu'il fasse, si elle n'est pas faite par raison, par vertu et par grâce, c'est comme s'il n'avait rien, et comme s'il ne vivait pas. Hé bien, mon âme, pensais-tu à ces maux, quand tu te mettais en colère ?... O mon Dieu ! loin de me regarder comme criminel, je ne pensais au contraire qu'à me faire accroire que j'avais raison de me fâcher, et que tout le monde avait tort... Pénétrez-vous de cette pensée pour vous inspirer une profonde et véritable confusion.

DEUXIÈME POINT.

LES EXCUSES QUE NOUS ALLÉGUONS POUR NOUS JUSTIFIER.

Le grand mal, comme l'a remarqué saint Augustin, c'est que personne ne se donne tort dans sa colère, personne ne l'estime injuste et sans raison [1] : ceux même qui ont moins de raison sont les premiers à accuser les autres et à s'excuser, comme si notre passion ayant pris le dessus, voulait se faire reconnaître et passer pour raison. Voici ce qu'on allègue pour l'ordinaire. Premièrement : Tel est, dit-on, mon caractère, mon tempérament, je suis prompt, j'en suis véritablement contrarié, mais je ne saurais y remédier. Grand Dieu, quelle excuse [2] ! Si elle était raisonnable, pourquoi châtierait-on le vice ? Car il n'y a personne qui ne puisse dire que tel est son caractère et son tempérament, mais il n'y a personne qui puisse alléguer ce motif pour se justifier, car s'il était raisonnable, il saurait que la raison ne lui a été donnée que pour réformer ce mauvais caractère, et que les grâces qu'il reçoit ont pour but d'assister et de fortifier sa raison pour y arriver; qu'il peut aisément par leur moyen en venir à bout, que d'autres, également sujets à la colère, savent bien se gouverner; qu'il le fait même quelquefois en présence

[1] Nulli irascenti ira sua videtur injusta. S. Aug.

[2] Sed tene arma adversùs concupiscentias tuas malas, surrexit ira, tene tu manum conjunctus Deo, potuit surgere, sed non invenit arma : apud iram tuam impetus est : apud te, arma sunt, sit impetus inermis, et discit jam non surgere qui frustra surrexit. Idem *in Psal.* LXXV.

de ceux qu'il respecte, ou quand il craint un plus grand mal; enfin, puisque Dieu lui commande de modérer sa passion et son humeur, il faut nécessairement conclure qu'il le peut, qu'il le doit et qu'il ne doit plus dire pour excuse, c'est mon caractère, car où l'excuse est nulle, ou le commandement est mal fait. Qu'en dites-vous?...

En second lieu, on s'en prend aux personnes qui nous offensent à tort, aux occasions qui se présentent, et aux sujets qui nous mettent en mauvaise humeur, comme si le mal de la colère ne venait que de leur part. Mais il faut ici distinguer deux sortes de maux; l'un est sensible, c'est celui que nous ressentons, et qui excite en nous la colère; l'autre est la colère elle-même qui nous emporte à penser, à dire, ou à faire ce que la raison ne permettrait pas, si elle usait de ses droits Le premier mal nous est véritablement causé par ces objets; mais si on savait le prendre comme il faut, il ne nous arriverait que pour nous combler de biens [1]. Quant au second, qui est le mal de la colère, il ne vient que de nous; car malgré les maux que nous ressentons, nous pouvons et nous devons nous régler par la vertu qui commande dans cette occasion, et si on y manque, c'est notre faute; puisqu'autrement, jamais nous ne ferions de faute, car nous dirions toujours que nous avons des occasions de faillir. Mais qui ne voit que c'est dans ces occasions qu'il faut employer sa vertu, et qu'on ne fera jamais acte de douceur et de mansuétude, sinon quand on aura sujet de se mettre en colère? Il suit de là qu'il ne faudrait jamais faire l'acte de cette vertu, ou que jamais il ne faut s'excuser sur les sujets qu'on a de se fâcher, car ils sont une occasion d'exercer cette vertu; c'est pour cela qu'elle est donnée; c'est moins avec les pacifiques, qu'on est doux et paisible par vertu, qu'avec les querelleurs [2]? C'est au temps de la guerre qu'on montre sa valeur, c'est dans

[1] Esto, sit naturæ irasci, aut plerumque causæ, hominis est tamen temperare iracundiam, non leonino raptari furore, non assuescere clamori, non serere nec cerbare familiare jurgium. S. Amb. X, ep. LXXXII.

[2] Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus. *Psal.* CXIX.

l'instant que l'humeur est sûrexcitée qu'on montre sa douceur[1]. O l'âme vertueuse, que celle qui ne se fâche point quand elle n'en a point le sujet, mais qui au moindre mot qui lui est dit mal à propos, est aussitôt transportée de colère! Confonds-toi, mon âme, confonds-toi devant Dieu, si tu n'as point de vertu que quand tu n'as point d'occasion et de sujet de vice.....

On dit encore pour troisième excuse, que si on ne se mettait en colère, on paraîtrait insensible et sans esprit, que cette insensibilité serait regardée plutôt comme un acte de stupidité que de vertu, que le vice prévaudrait, qu'il n'y aurait point de châtiment ni de justice, que les enfants et les serviteurs se soulèveraient contre leurs pères et contre leurs maîtres. On allègue encore que l'Ecriture elle-même commande qu'on se fâche, et qu'elle nous témoigne assez qu'on peut se fâcher sans péché, puisqu'elle porte expressément qu'on se mette en colère, et qu'on ne veuille point pécher [2]. Répondez vous-même à toutes ces raisons; reconnaissez comment on peut se fâcher sans péché; c'est quand la colère ne prévient point la raison, mais qu'elle la suit comme un exécuteur de justice, qui ne fait que ce qu'on lui commande [3]. Examinez comment on peut quelquefois se fâcher de la sorte, quand on ne peut autrement faire justice, mais qu'il faut y apporter une grande prudence et une grande circonspection ; car il est plus aisé de ne point se fâcher que de le faire dans la raison, et sans péché. Si on ne sentait que le mouvement de colère, il n'y aurait point de mal. Mais on le suit et on lui permet des effets qui montrent assez qu'on y consent. Au reste la colère convient si peu à la justice, que la justice exercée dans un mouvement de colère devient injuste, et

[1] Tunc enim maxime ostendenda est mansuetudo, quando res nobis fuerit cum sævis et agrestibus hominibus. S. Chrys. ibid.

[2] Irascimini, et nolite peccare. *Psal.* IV.

[3] Cum per zelum animus movetur, curandum summopere est, ne hæc eadem quæ instrumento virtutis assumitur, menti ira dominetur, nec quasi domina præeat, sed velut ancilla ad obsequium parata a rationis tergo numquam recedat. S. Greg. V *Mor.* XXX; S. Hier ep. XXX; S. Amb. I *Off.* XXI *de Davide et Archita Tarent.*

les plus sages et les plus justes disent toujours, quand ils se sentent émus dans ces occasions, qu'ils ne peuvent exercer la justice, parce qu'ils sont sous l'influence de l'émotion; nous donnant à entendre que dans cette circonstance, ils la rendraient mal, que la passion les égarerait, et qu'ils aiment mieux attendre, pour s'en acquitter, que leur âme ait recouvré son calme.

Si le monde en parle, ce ne sera qu'à votre honneur s'il en parle sainement; mais s'il en parle sans réflexion, méprisez ses paroles; en un mot, quoi qu'on dise, ou qui que ce soit qui parle en faveur de la colère, écoutez comment parle celui qui dit dans l'Évangile de ce jour : Quant à moi, je vous déclare qu'il ne faut pas se fâcher[1]. Comme s'il voulait dire : On se contentait anciennement de défendre le meurtre, et maintenant on tient à honneur d'avoir du ressentiment, et de se venger des affronts qu'on reçoit; mais moi je vous dis qu'il ne faut pas même se mettre en colère, car la colère est la source de la vengeance et des meurtres. Je n'entends pas seulement qu'on évite ces grands péchés, mais qu'on en retranche la cause, qu'on en coupe la racine qui est dans le cœur, et qui commence à pousser par ces mouvements qu'il faut réprimer aussitôt. Qu'on ne me dise pas que c'est impossible; car moi qui vous parle, je sais bien ce qu'on peut avec ma grâce; je suis prêt à la donner, mais aussi on m'en rendra compte. Voyez donc à qui vous devez plus de créance et de déférence, ou au monde qui n'est qu'un trompeur et votre ennemi, ou à moi qui suis votre légitime Seigneur, à moi qui ai droit de vous commander, qui ai la volonté et le moyen de vous récompenser, et qui ai la puissance de vous juger, de vous condamner, et de vous châtier.... Mon âme, si après cela tu aimes et soutiens encore ta colère, te fâchant contre ceux qui s'opposent à ce que tu aimes, prends garde que tu ne t'en prennes à Dieu même, qui, te défendant la colère, s'oppose à ce que tu aimes...

[1] Audistis quia dictum est antiquis : Non occides, qui autem occiderit, reus erit judicio. Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. S. *Matth.* v.

TROISIÈME POINT.

LA CONDAMNATION QUI EST TIRÉE DE CES EXCUSES MÊMES.

Ces excuses qu'on allègue pour se justifier de sa colère ne sont pas seulement nulles et inutiles, mais elles sont très-nuisibles, en ce que, au lieu de plaider en notre faveur et de nous défendre, elles nous accusent et nous rendent plus criminels. Car, premièrement, tant que nous cherchons ainsi des excuses, nous ne reconnaissons pas notre péché, nous ne nous en humilions point par le repentir et la confession. Comment donc apaiser Dieu, si on ne reconnaît pas qu'on l'a offensé? Et comment reconnaître sa faute quand on s'excuse de son fait, quand on se justifie de ce dont on est accusé [1]? C'est s'en prendre à celui qui nous châtie, c'est lui dire qu'il a tort, c'est récriminer contre lui, c'est nous rendre plus justes et plus innocents que l'innocence même; puisque nous ne pouvons légitimement nous excuser contre la justice de Dieu, sans que nous ne l'accusions. La raison n'est jamais contre la raison, si vous avez raison de vous fâcher, comme vous le prétendez par vos excuses, Dieu n'a pas de raison de vous accuser, et toutes vos justifications ne concluent rien autre chose, sinon que si vous avez raison, Dieu à tort [2]. Oserez-vous vous arrêter à ce blasphème?... Néanmoins on s'en rend coupable si on s'excuse ; ce qui doit nous faire reconnaître que ces excuses sont plutôt de nouvelles charges contre nous pour nous condamner, que des décharges pour nous justifier.

Quand nous disons ensuite que c'est l'humeur qui nous emporte, que disons-nous, sinon que c'est nous-mêmes qui nous laissons transporter ; ou si nous rejetons la faute sur l'humeur, n'est-ce pas comme quelqu'un qui dirait, quand il frappe, que ce n'est pas lui qui donne le coup, mais sa main [3]. Parler ainsi,

[1] Et dixisti: Absque peccato et innocens ego sum, et propterea avertatur furor tuus : ecce ego judicio contendam tecum eò quod dixeris, non peccavi. *Jerem.* II.

[2] Numquid irritum facies judicium meum et condemnabis me ut tu justificeris? *Job* XL.

[3] Iræ sunt verba, inquis, non mea, quomodo sunt illius? vires ira non habet,

n'est-ce pas se moquer? N'est-ce pas accuser Dieu, qui nous a donné cette mauvaise humeur, sans nous donner les moyens de la corriger? Quoi! n'y a-t-il point assez de grâces dans les trésors de Dieu pour remédier à ce mal? N'y a-t-il point assez d'huile dans les vases de notre compatissant Samaritain pour adoucir ces plaies? N'y a-t-il point assez de force dans nos Sacrements? Ah! que le Sage nous donne un bon avis quand il nous dit : Si vous pensez vous excuser sur votre faiblesse, prenez garde que vous ne vous accusiez davantage, comme si votre Sauveur ne savait pas ce qu'il vous faut, comme s'il ne vous le donnait pas, comme s'il exigeait de vous plus que vous ne pouvez lui rendre [1]. C'est faire Dieu injuste pour vous faire innocent?...

Enfin, tout ce que nous pouvons alléguer à propos des sujets qu'on nous donne de nous fâcher, n'a d'autre effet que de nous condamner nous-mêmes; car, ne sommes-nous pas souvent les premiers à molester les uns et les autres; et cependant nous ne voulons pas qu'ils se fâchent contre nous. Croyez-vous n'en donner jamais sujet à personne? Ne seriez-vous pas bien aise que, malgré la peine qu'on peut en ressentir, on supportât votre humeur, et qu'on réprimât le mécontentement dont vous êtes la cause [2]? Si la personne qui a sujet de se plaindre se fâche enfin, si elle vous traite plus rudement que vous ne croyez le mériter, quel sentiment en avez-vous? qu'en jugez-vous? que pensez-vous de sa colère?... Oh! sans délibérer, vous la condamnez aussitôt, et néanmoins vous excusez la vôtre. N'avez-vous point entendu saint Paul condamner cet homme, qui ose faire ce qu'il trouve mauvais dans une autre personne [3]? Ne savez-vous pas ce que notre Seigneur lui-même dit à un autre sujet : Mauvais serviteur, je vous condamne par votre propre bouche,

nisi sumat abs te, ut si diceres, manus sunt, mea vulnera. S. Chrys., hom. XXIX, *ad Pop.*

[1] Si dixeris, vires non suppetunt, qui inspector est cordis, ipse intelligit, et Servatorem animæ tuæ nihil fallit, reddetque homini juxta opera sua. *Prov.* XIV.

[2] Intellige quæ sunt proximi tui ex teipso. *Eccli.* XVIII.

[3] Existimas autem hoc, o homo, qui judicas eos qui talia aguni, et facies ea, quia tu effugies judicium Dei. *Rom.* II.

vous accusez celui qui se fâche contre vous, malgré la cause que vous lui en avez donnée, vous ne croyez pas qu'il ait raison de se mettre en colère[1]; et vous, pour une bagatelle, pour une petite parole, pour un rien, vous vous mettez aussitôt en humeur, et quelque raison qu'on vous représente afin de vous adoucir, vous n'avez autre chose à répondre, sinon qu'on vous en a donné sujet. O pauvre répartie, qui tourne plus à votre blâme qu'à votre décharge! N'est-ce pas vous, qui ne pensez jamais donner sujet suffisant aux autres de se fâcher, et qui croyez que les autres vous en donnent toujours?... C'est avoir deux poids et deux mesures, ce qui est abominable devant Dieu, nous disent les Ecritures[2]. Traiter les autres autrement que nous-mêmes, c'est pécher doublement en pesant autrement la colère d'autrui que la nôtre ; c'est d'autant plus faillir en nous excusant, que nous accusons plus facilement les autres.

Reconnaissez donc que la colère est un grand mal, mal d'autant plus dangereux qu'il se déguise et se cache, car la colère veut passer pour raison et pour force d'esprit ; et enfin, elle vous rend ce mauvais service, que, semblant vous excuser et vous entretenant de belles paroles, elle vous charge et vous accuse davantage. Ne vous y fiez plus, regardez-la comme une de vos grandes ennemies, et ne soyez fâché désormais que de vous être laissé dominer par elle ; et encore faut-il que ce soit sans colère ; il faut que ce soit une réconciliation avec votre Dieu que vous avez tant offensé, pour vous être tenu offensé de si peu avec votre prochain ; que ce soit une réconciliation avec votre âme que vous avez troublée, avec les vertus de charité, de dévotion, de douceur et de patience, que vous avez blessées par la colère. N'approchez pas de l'autel et de la sainte table que vous ne soyez entièrement réconcilié. Ne vous en éloignez pas non plus, pour ne pas être obligé à cette réconciliation; mais prenez plutôt occasion de la communion que vous devez faire,

[1] S. *Luc.* XIX.

[2] Abominatio est apud Dominum, pondus et pondus. *Prov.* XX.

ou même de la Messe à laquelle vous devez assister, afin d'être bien avec toute sorte de personnes, et de vivre continuellement avec elles en bonne intelligence ; car s'il y en a une seule à qui vous ne parliez pas avec la charité nécessaire, sachez que votre Dieu que vous allez adorer à l'autel voit votre cœur, et que si vous le lui présentez, il lui sera d'autant moins agréable qu'il y verra moins de charité [1]. O mon Dieu, direz-vous avec saint Ambroise [2], donnez-moi cette seconde victoire, si j'ai perdu la première, de ne parler jamais dans l'émotion ; ou si j'ai parlé et offensé quelqu'un, accordez-moi de me réconcilier avec tous, comme si je ne m'étais jamais fâché. Être nourri si délicatement de la chair et du sang de l'Agneau sans tache, et vivre dans les sentiments hostiles du lion et du loup, ce serait un trop grand reproche....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La colère nous rend criminels devant Dieu.

Vous reconnaîtrez le mal de la colère en considérant combien Dieu est offensé, le prochain blessé et votre âme exposée aux malheurs qui en sont la conséquence. Dieu y est offensé dans son image, par le trouble qui bouleverse la raison. Le prochain y est blessé par les querelles et les dissensions que ce vice nourrit. Enfin, les malheurs auxquels notre âme est exposée ne sont que trop évidents, si nous voulons un peu nous arrêter à les considérer. Quand on est ému, on ne se rend pas compte du mal que l'on commet ; quand il est commis on veut l'excuser : c'est donc maintenant qu'il faut le reconnaître avant que de le commettre, pour apprendre à ne le point faire. Ou il ne faudrait point connaître le mal, ou il ne faut le connaître que pour l'éviter et le pleurer.

[1] Cum stabitis ad orandum, dimittite si quid habetis adversùs aliquem. S. *Marc.* I.

[2] Hanc mihi Domine Deus secundam tribue victoriam si furore cæcatus amisero primam. S. Ambr.

DEUXIÈME POINT.

Les excuses que nous alléguons pour nous justifier.

La colère est un si grand mal, que nous ne pouvons pas nous-mêmes souffrir qu'on nous le reproche ; nous voulons bien nous mettre en colère mais nous ne voulons pas qu'on mette notre colère au nombre des vices ; nous lui donnons le nom de zèle, de justice, de force, de courage, nous lui couvrons le visage d'un beau masque de raison, de peur qu'on en voie la laideur. Ce n'est pas nous, disons-nous, qui faisons le mal, mais c'est ou l'humeur, ou le sujet qu'on nous en donne, ou je ne sais quoi que nous ne voudrions pas voir, et s'il n'y avait point de quoi se fâcher, on ne se fâcherait point. Ah! s'il était permis de se fâcher à tout propos, vous méritez qu'on se fâche contre vous, qui voulez soutenir le vice. Où est donc la vertu, si ce n'est dans l'occasion du vice ? Où donc apprend-on à ne point se fâcher, si ce n'est dans les occasions qu'on rencontre et qui nous y excitent? Que celui-là a bien meilleure grâce qui disait dans l'occasion de se fâcher : si je voulais je me fâcherais bien, mais je ne le veux pas.

TROISIÈME POINT.

La condamnation tirée de ces excuses.

L'excuse de la colère n'est pas seulement illégitime, mais elle est encore criminelle ; elle s'accuse d'autant plus qu'elle s'excuse. Mais cette accusation n'est pas la confession de son péché, qui en mérite le pardon, elle est plutôt l'accusation de ceux qui veulent se défendre contre leurs accusateurs, en les accusant pour se défendre. Ainsi ceux qui sont sujets à la colère s'en prennent à Dieu, ils lui donnent tort en se donnant raison, ils le font criminel en se faisant innocents ; il faut que Dieu perde, s'ils gagnent, car c'est Dieu qui les accuse, et c'est contre lui qu'ils se défendent. Qui en sera juge ?... O grand Dieu! que ces mots même prononcés ou lus sur le papier me donnent de frayeur ! et combien dois-je craindre la colère et ses prétendues excuses qui nous jettent dans ces blasphèmes !...

NOUS PRENDRONS

LE SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE

Dans la suite du Sermon de Notre-Seigneur sur la montagne ; il comprend quelques points des plus importants pour la perfection chrétienne.

LUNDI.

DE LA CHASTETÉ QUE NOTRE-SEIGNEUR EXIGE DE NOUS, SUR CES PAROLES RAPPORTÉES DANS CE SERMON ET RÉPÉTÉES AILLEURS:

Si votre œil droit, si votre main, ou votre pied vous servent de scandale et d'occasion de pécher, arrachez, coupez, et tranchez-les : car il vaut bien mieux entrer dans le paradis, n'ayant, pour ainsi parler, qu'un œil, qu'une main et qu'un pied, que d'avoir le corps sain et entier, et d'être précipité dans les enfers [1].

Le Sujet est pris de ce que dit Notre-Seigneur, après avoir expliqué le Décalogue dans son sermon sur la montagne. En expliquant le sixième commandement, il avait déclaré qu'on ne péchait pas seulement contre la chasteté par action, mais encore en regards et en pensées, puis il ajoute ces divines paroles qu'il répète ailleurs [2], pour nous enseigner

[1] Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te : expedit enim tibi, ut pereat unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum mittatur in gehennam. Et si dextera manus tua scandalizat te, abscinde eam, etc. *S. Matth.* v et xviii.

Et si pes tuus te scandalizat, amputa illum, etc. *S. Marc.* ix.

[2] Audistis quia dictum est antiquis : Non mœchaberis. Ego autem dico vobis : quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo.

qu'il faut apporter un soin extrême pour conserver la chasteté, et qu'il ne faut rien épargner pour cet effet, quand il s'agirait même de la perte de tout ce qui peut nous être le plus cher et le plus précieux; car il y va du salut de notre âme.

La Fin sera d'apprendre que la parfaite chasteté a trois degrés, qui nous sont exprimés par ces trois parties du corps qu'il faut retrancher, *l'œil, la main, et le pied.*

La Forme est en ces trois points.

1° Du premier degré de chasteté, figuré par l'œil qu'il faut arracher.

2° Du second degré, représenté par la main qu'il faut couper.

3° Du troisième degré, signifié par le pied qu'il faut aussi retrancher.

PREMIER POINT.

DU PREMIER DEGRÉ DE CHASTETÉ, FIGURÉ PAR L'OEIL QU'IL FAUT ARRACHER.

Pour mieux saisir la fin de cette méditation, et en recueillir le fruit qu'on en peut tirer, acceptez d'abord ces trois petits avis. Le premier, c'est que nous parlons ici de la parfaite chasteté, que l'on peut pratiquer dans quelque état que ce soit, pourvu que l'on évite même la faute la plus légère. Car à peine y en a-t-il de petites dans cette matière ; il faut les craindre toutes pour les éviter toutes ; mais pourtant il y a plusieurs degrés pour acquérir ou exercer cette vertu en perfection, d'autant plus que toutes les vertus peuvent toujours se perfectionner, et s'accroître de plus en plus.

Le second avis est, que pour l'étude et l'exercice de cette parfaite vertu dans tous ses degrés, il faut surtout se résoudre à l'entière mortification de l'esprit et du corps; c'est proprement ce que Notre-Seigneur veut nous enseigner quand il dit qu'il faut s'arracher l'œil, se couper la main, et se trancher le pied.

Le troisième, qui est la conséquence des deux autres, est qu'on ne doit point s'effrayer de ce mot de mortification ; l'affaire dont il s'agit mérite qu'on n'y épargne rien ; et partant, si on reconnaît qu'il y ait du dehors quelque occasion, ou au dedans

du cœur quelque affection qui puisse tant soit peu offenser cette angélique et divine vertu, il faut être résolu à retrancher et à mortifier tout cela, ne souffrant jamais rien que vous puissiez ôter. Venons-en maintenant au sujet de la méditation.

Sachez que le premier degré et le moyen plus assuré de conserver cette parfaite chasteté, consiste dans la garde des yeux; il ne faut jamais les arrêter sur aucun visage, ce visage fût-il celui d'honnêtes personnes, et quand même nous n'aurions aucune mauvaise intention, comme nous le supposons. En effet, il y a je ne sais quoi de malin et de venimeux qui se communique par la vue, et qui pénètre si avant dans le cœur par le moyen des images qui demeurent dans l'esprit, qu'on a bien de la peine ensuite à rejeter ce à quoi on ne voudrait pas penser [1]. On se trouve, je ne sais comment, pris et engagé dans l'objet qu'on a trop regardé, comme s'il y avait du charme et de l'enchantement dans les yeux pour gagner le cœur. C'est ainsi que l'Ecriture en parle [2]; elle nous recommande si formellement de gouverner nos regards avec une prudence extrême, qu'il faut nécessairement conclure qu'il y a plus de mal qu'on ne pense, car autrement elle ne parlerait pas ainsi. Celui qui ne voudrait pas se tenir sur ses gardes après les avertissements qu'elle nous en donne, croyant que ces avis ne sont pas pour lui et ne le regardent pas, celui-là pourrait à bon droit être accusé de présomption, ou de négligence à l'égard de son salut.

La chose parle d'elle-même, et avant qu'il y eût tant de défenses et de règlements sur ce sujet, le saint homme Job, qui n'avait de loi et de conduite que celle de la raison, aidée de la

[1] Semel species formæ cordi per oculos alligata, vix magni luctaminis manu solvitur. S. Greg. infra.

[2] Noli circumspicere in vicis civitatis, nec oberraveris in plateis illius. Averte faciem tuam a muliere compta et ne circumspicias speciem alienam. Propter speciem multi perierunt, et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit. *Eccli.* IX.

Omni homini noli intendere in specie, et in medio mulierum noli commorari, de vestimentis enim procedit tinea, et a muliere iniquitas viri. Ibid. XLII.

grâce, nous assure qu'il avait fait un pacte avec ses yeux pour ne penser jamais à aucune femme, quelque chaste et sainte qu'elle put être [1]. Remarquez avec saint Grégoire l'expression dont il se sert, pour dire qu'il ne veut point penser à ce qu'il ne doit pas; il dit qu'il ne veut point le regarder; nous donnant à entendre que regarder, c'est autant que penser [2]. Ce fut la vue que la première femme arrêta sur le fruit défendu, qui entraîna les autres malheurs que nous ressentons encore tous les jours. C'est le grand exemple que la seconde Eve, la sainte Vierge, nous a donné dans sa vie; toute sainte Vierge qu'elle était, elle n'eût pas oser arrêter sa vue sur un homme, comme elle-même l'a déclaré à sainte Brigitte, non pas à cause du danger qu'elle en craignait, mais pour le respect de la vertu qui demande cette retenue, et pour l'instruction qu'elle donnait aux autres, qui avaient besoin de cette modestie, puisque Dieu même l'avait ordonnée comme un moyen de conserver la pureté.

Quel serait donc l'imprudent, après un exemple si frappant, qui oserait dire qu'il ne craint rien de ce côté, que quand il laisserait à ses yeux la liberté que nous leur défendons ici, il n'en recevrait pas plus de dommage que s'il les tenait captifs et enfermés. Ne le croyez pas, et encore moins devez-vous l'imiter; car quoiqu'il fût si sûr, comme il le dit, néanmoins, puisque c'est un ordre établi par la providence divine, que quiconque veut conserver son cœur doit garder ses yeux, qui sont la porte par où entre la mort et la perte de notre âme, c'est une grande témérité d'enfreindre cet ordre, car c'est se priver de la grâce qui d'ordinaire est attachée aux moyens ordonnés par Dieu; de sorte que quiconque laisse les moyens, est délaissé par la grâce [3]. Et que deviendra-t-il, ce présomptueux? que peut-il se pro-

[1] Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. *Job.* XI.

[2] Ut munda mens in cogitatione servetur a lascivia voluptatis suæ, deprimendi sunt oculi quasi quidam raptores ad culpam. S. Greg. XXII *Mor.* II; *Gen.* III.

[3] Ascendit mors per fenestras nostras. *Jer.* IX.

Quisquis per has corporis fenestras incaute exterius respicit, plerumque in delectationem peccati etiam nolens cadit, atque obligatus desideriis incipit velle quod noluit. S. Greg. sup. *in Job.*

mettre, s'il survient la moindre tentation, qui ne saurait être autrement repoussée que par la grâce?... O mon Dieu! que c'est peu se connaître, de penser que l'on pourra se conserver sans veiller sur sa vue, puisqu'avec toute la retenue qu'on peut employer, on a néanmoins tant de peine à se préserver... Mon âme, n'as-tu pas appris que l'Ecriture nous recommande de faire bonne garde autour de notre cœur? Et comment suivrais-tu ce conseil, si tu lui ôtes la garde des yeux qui sont ses véritables sentinelles.

DEUXIÈME POINT.

DU SECOND DEGRÉ DE CHASTETÉ REPRÉSENTÉ PAR LA MAIN QU'IL FAUT COUPER.

Le second degré de cette excellente pureté qui nous est ici recommandé, et qui nous est représenté par le retranchement de la main, c'est l'obligation de régler les communications trop privées et trop familières, qui se font entre les amis, les domestiques, les parents et les autres personnes, avec lesquelles nous sommes obligés de converser, de quelque manière que ce soit. Ne pensez pas qu'on parle ici de ces dissolutions, et de ces libertés dangereuses que l'on rencontre parmi ceux qui n'ont point de crainte de Dieu ; vous vous souvenez bien que nous nous sommes proposé dans cette méditation, d'examiner plutôt la vertu que le vice. Ne croyez pas non plus qu'on vous défend les honnêtes compagnies, les conversations et les entretiens qui peuvent et doivent avoir lieu, suivant la bienséance de l'état et de la condition de chacun. Mais ce que l'on entend ici, ce sont ces petites libertés que se permettent entre elles les personnes qui s'aiment, et qui conversent familièrement ensemble. Il arrive souvent qu'on se touche les mains et le visage, qu'on se parle et qu'on se traite avec une trop grande familiarité ; elle n'est pas, à la vérité vicieuse, ni mauvaise, mais elle n'est pas non plus assez vertueuse ni assez retenue [1]. Le cœur

[1] Il faut avoir de la charité pour tous les hommes ; mais il n'est pas convenable d'être familier avec tous. *Imitat.* liv. I, ch. VIII.

Vid. D. Doroth. Serm. IV, ubi multi de parresia, seu licentiosa loquendi libertate,

s'ouvre et s'épanche trop, l'intérieur se dissipe, la concupiscence s'allume insensiblement; et quoique pour l'heure on ne s'aperçoive d'aucun danger, néanmoins on n'ira pas loin sans en ressentir de très-mauvais effets. Car à la première tentation ou occasion qui se présentera, la nature, qui est comme préparée au mal par cette conversation trop libre, le recevra plus aisément ; la grâce, qui aura été offensée par ce manque de retenue, se retirera, et l'âme se trouvera dans une telle perplexité de sentir et de consentir, qu'elle s'étonnera elle-même d'où lui vient ce malheur. C'est, à la vérité, une bonne âme qui ne veut pas le péché ; mais comme elle n'est pas assez bonne pour vouloir la vertu dans sa perfection, elle demeure dans un certain état de langueur, de scrupule, d'anxiété et de misère, qui ne vient que de cette trop grande liberté qu'on se donne dans les récréations ou dans les conversations ordinaires, sous prétexte qu'il n'y a point de mal.

C'est donc ce qu'il faut apprendre ici à retrancher, c'est cette main qu'il faut couper; ce sont les immodesties du corps, les attouchements et les approches trop libres, les ris, les paroles, les témoignages d'amitié, les petits présents, les flatteries, les louanges, et, en un mot, trop d'attachement de cœur, trop de paroles, trop de gestes, quoiqu'au reste innocents selon le monde, mais un peu criminels selon Dieu, qui veut plus de retenue et de pureté que tout cela [1]. Comme l'œil qui découvre les choses de loin nous représente au premier point les objets plus éloignés, qui peuvent ternir par leur vue le lustre de la chasteté, et qu'il faut pour cet effet fortifier; ainsi la main, qui est plus serrée et plus ramassée, nous signifie les sujets plus proches, qui peuvent servir à l'appétit pour se dérégler, et empêcher la vertu de se conserver, ce qui n'arrive ordinairement que

quam vocat omnium vitiorum seminiarium et passionum progenitricem : quæ hùc referri possunt.

[1] Mundam servavi animam meam ab omni concupiscentia. Nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his, qui in levitate ambulant participem me præbui. *Tob.* III.

dans la conversation. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous recommande d'obvier à tout cela, de couper cette main, de retrancher ces amitiés et ces entretiens trop familiers, de modérer les excès qui peuvent s'y glisser. Suivons cette recommandation de l'Apôtre saint Pierre[1], que nous ne saurions jamais trop souvent entendre : Il faut, nous dit-il, que nous purifiions nos âmes dans l'obéissance de la charité, que nous ne témoignions nous aimer que selon Dieu, que parce que la charité nous l'ordonne, que par l'obéissance que nous lui rendons, et non par le mouvement naturel qui nous y porte, ni pour le plaisir que nous y trouvons; mais par une sainte affection de frère, qui, provenant de l'esprit, et non de la chair, ne doit s'exercer que spirituellement et saintement. Mais il faut bien prendre garde, car il n'y a rien de plus aisé que de passer d'un amour à un autre, il ne faut que changer ou altérer son motif, pour faire passer l'amitié de vertu en vice. Et parce que c'est dans la conversation que ces altérations peuvent se faire, c'est là qu'il faut veiller, c'est là qu'il faut apporter et tenir prêt le couteau de la mortification, pour couper et retrancher tout ce qu'il y a de trop humain, de trop naturel, et de trop sensuel. Il faut que nous puissions dire avec un autre Apôtre : Je ne connais personne selon la chair, je ne me trouve, je ne communique avec qui que ce soit d'une façon qui tient de la chair et de la nature corrompue ; mais je tâche toujours de me conserver dans une honnête retenue, qui n'a rien de trop grave ni de trop dissolu[2]. Pourriez-vous tenir ce langage? Et pourquoi non? Qu'y a-t-il en vous à corriger et à amender?... O mon Dieu! il faudrait en venir au cœur qui remue cette main; il faudrait retrancher les affections et les amitiés, qui, sont cause de tous ces mouvements extérieurs ; et c'est ce qui est le plus difficile.... Il est vrai, mon fils, que la racine du mal est dans le cœur, et qu'il faut le mortifier ; mais c'est en empê-

[1] Animas nostras castificantes in obedientia charitatis, in fraternitatis amore, simplici ex corde invicem diligite, attentiùs. I *Pet.* I.

[2] Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. I *Cor.* V.

chant de parler, de toucher, et de s'approcher trop librement, qu'on apprend à le mortifier et à retrancher ce qui peut être une occasion de péché.

TROISIÈME POINT.

DU TROISIÈME DEGRÉ DE CHASTETÉ, SIGNIFIÉ PAR LE PIED QU'IL FAUT AUSSI RETRANCHER.

Pour arriver au troisième degré de cette vertu, qui nous est représenté par le pied, qu'il faut couper aussi bien que la main; il faut voir si on ne pourrait point retrancher tout à fait ses conversations trop naturelles. On sait bien qu'on ne peut pas s'interdire toute conversation, mais il faut aussi savoir qu'on pourrait bien en éviter quelques-unes, qui ne sont qu'inutiles, ou qui, n'étant pas nécessaires, peuvent être mises de côté dans le but d'une plus grande perfection et pour conserver intacte cette vertu. Car, quelque modération qu'on apporte dans ses entretiens, il est bien difficile qu'il n'échappe je ne sais quoi qui n'arriverait pas, si l'on ne s'y était point trouvé; par conséquent, ce serait toujours plus sage de ne point s'y trouver, quand la charité, l'obéissance, ou le devoir n'y obligent point[1]. Ce serait plus sage que de s'exposer, pour satisfaire une affection particulière, aux dangers qu'on ne peut éviter plus sûrement, qu'en restant enfermé chez soi, sans en sortir pour rendre visite aux personnes du monde. C'est donc se couper le pied, se tenir dans un plus parfait degré de chasteté, quand pour conserver cette vertu, on ne sort de la maison que très-rarement, que par la nécessité, que pour la charité ou l'obéissance, qui nous protégeront partout où elles nous enverront; mais si c'est la curiosité ou l'oisivité, si c'est l'affection purement naturelle qui nous fait prendre l'essor sans rien craindre, n'y a-t-il pas de danger parmi tant d'occasions qui se présentent? Et n'avons-nous pas assez sujet de craindre ces périls par le malheur qui arriva à la fille de Jacob, et à tant d'autres qui ne se sont perdus que parce qu'ils se sont exposés à leur perte[2]?

[1] In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides, nec credas te viæ laboriosæ ne ponas animæ tuæ scandalum. *Eccli.* XXXII.

[2] Egressa est Dina filia Liæ ut videret mulieres regionis illius, etc. *Gen.* VIII.

Voyez ce que vous pouvez et devez faire sur ce point. Si vous êtes religieux, vous avez un grand avantage si vous savez vous en servir. Vous ne vous arrêterez pas seulement à la maison, mais dans votre chambre le plus constamment que vous pourrez, vous vous maintiendrez dans la solitude et le silence aussi étroitement que votre règle vous y oblige, vous vous réjouirez de pouvoir être l'une de ces petites tourterelles qui ne volent pas loin [1], et qui ne s'entretiennent que de doux gémissements qui plaisent fort à l'époux de nos âmes. Ah! quel honneur, si c'était de vous qu'il dît, que vos lèvres sont comme un ruban incarnat [2], pour vous témoigner que vous ne parlez pas beaucoup, que vous ne paraissez que fort peu, et que vous n'aimez ni à voir ni à être vu, que vous rougissez à l'abord des personnes, comme la sainte Vierge [3], et que si on vous cherche, on ne vous trouve que dans votre chambre, ou devant le très-saint Sacrement. Persuadez-vous cette vérité, qu'une âme chaste et religieuse craint toujours ces trois pas, qui nous font ou sortir de la chambre sans sujet, ou entrer dans celle d'autrui sans aucun besoin, ou sortir hors de la maison sans grande nécessité... Mon âme, après que nous aurons couru partout, nous ne trouverons rien de meilleur que de ne point sortir.

Ceux qui vivent dans le monde, et qui vivent avec la liberte d'aller et de venir, n'en doivent pas abuser; mais ils doivent plutôt prendre garde, qu'ayant tant d'occasions de voir, de parler et de communiquer avec toutes sortes de personnes, ils ne se livrent pas à toutes inconsidérément, mais qu'ils sachent discerner les conversations nécessaires d'avec les inutiles, les mauvaises d'avec les innocentes, les dangereuses d'avec celles qui sont avantageuses. Ce qu'un des plus sages des hommes de son temps a dit, qu'il ne revenait jamais d'entre les hommes que moins homme, l'auteur de l'Imitation ne fait point de difficulté de nous assurer que nous n'avons que trop de sujet de

[1] *Cant.* II.
[2] Sicut vitta coccinea labia tua. *Cant.* II.
[3] *S. Luc.* II.

le répéter, si nous voulons y prendre garde à notre retour [1]. Ce serait encore bien plus sage d'y prendre garde avant d'y aller, ou pour n'y point aller, ou pour savoir comment on doit s'y comporter, comment on doit s'en retirer au plus tôt, et pour examiner quel motif nous y porte. Ne vous exposez pas à tout vent, dit le Sage, et ne passez pas par tous les chemins qui se rencontrent [2]. Une des grandes œuvres de miséricorde que vous puissiez faire et qui vous rende plus agréable à Dieu, dit-il encore [3], c'est d'avoir compassion de votre âme, qui, sous prétexte d'aider les autres, pourra se perdre, si vous ne la retenez, si vous ne ramassez votre cœur dans la vertu sans le dissiper çà et là, et si vous n'apprenez à vivre content et joyeux, aussi bien seul qu'en compagnie N'attendez pas qu'on vous congédie des sociétés; levez-vous le premier; tranchez court, retirez-vous au plus tôt dans votre chambre; et quand vous n'y feriez rien autre chose que de vous retirer du monde, croyez que vous ne faites pas une petite affaire [4]. C'est votre époux qui parle, lui qui a bien autant de sainte jalousie de votre âme, que l'ennemi a de malice pour la lui ravir: Il ne faut qu'aimer trop le monde pour commettre un adultère, nous dit un Apôtre [5], et il ne faut que le fréquenter un peu trop pour montrer qu'on l'aime plus qu'on ne doit. Ne vous rassurez pas, en vous jetant dans le monde, sur la confiance que vous avez en Dieu; car c'est lui-même qui vous avertit, que pour se confier en Dieu, comme on le doit, il ne faut pas sortir du lieu où l'on doit être [6]. Faites-vous souvent cette demande: Est-ce ici que Dieu veut que je sois? Que fais-je ici? Qui m'a mis ici? Où Dieu me veut-il?... Car sans doute il y est tout particulièrement pour vous assister,

[1] Quelqu'un a dit: Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. C'est ce que nous éprouvons trop souvent lorsque nous avons de longues conversations. *Imitat.* liv. ch. xx.

[2] Non ventiles te in omnem ventum, et non eas in omnem viam. *Eccli.* v.

[3] Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine, et congrega cor tuum in sanctitate, et Tristitiam longe expelle a te. Ibid. xxx.

[4] Percurre prior in domum tuam, et illic avertere. Ibid. xxxii.

[5] *Jacob.* iv.

[6] Confide in Deo, et mane in loco tuo. *Eccli.* xi.

comme l'ennemi veille toujours pour épier si vous en êtes dehors, car il n'est jamais plus fort que quand il vous trouve à l'écart et dépourvu de cette grâce qui vous accompagne, quand vous êtes dans le lieu où Dieu vous veut. Vois-tu mon âme, la différence des lieux? Entends-tu le secret de savoir se trouver où il faut être? Comprends-tu l'importance d'aller ou de demeurer à l'heure qu'on attend? Il n'y va de rien moins que de perdre ou de trouver l'occasion de traiter avec ton Dieu qui, étant partout, ne parle et ne se communique jamais plus familièrement que dans le lieu qu'il nous assigne. O mon bon Jésus, que puis-je chercher ailleurs, puisque j'ai tout en vous?

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du premier degré de chasteté, figuré par l'œil qu'il faut arracher.

Pour bien garder la chasteté, il faut garder les yeux qui la trahissent; cette divine vertu est un si grand bien, que quand il faudrait s'arracher les yeux de la tête, ce ne serait pas un si grand mal que de perdre ce grand bien; mais pour suivre ce conseil de Notre-Seigneur, il suffit de contenir si bien sa vue qu'on ne l'arrête jamais sur un visage, que par pure nécessité et par la bienséance, qu'une honnête pudeur doit toujours accompagner et régler. Croiriez-vous que la sainte Vierge n'eût osé voir un homme en face; et vous ne vous défieriez pas de vos yeux après qu'une telle personne ne voulait passe fier aux siens?.. Les grandes vertus ne se conservent jamais sans de grandes grâces; les grâces ne se donnent qu'à de certaines conditions, et qu'avec les moyens d'y coopérer; le moyen et la condition que la grâce demande pour conserver cette vertu, c'est la garde des yeux. Si la sentinelle est une fois corrompue, tout est perdu; c'est ainsi que les yeux sont placés à l'endroit le plus élevé du corps pour découvrir l'ennemi de loin et en donner nouvelle; mais c'est assez de l'avoir découvert; s'y arrêter davantage c'est un crime, envisager une personne sans craindre de s'y trop arrêter, c'est déjà parler de se rendre.

DEUXIÈME POINT.

Du deuxième degré de chasteté représenté par la main qu'il faut couper.

S'il nous est ordonné encore de nous couper la main, ce n'est que pour nous avertir de ne toucher, de n'approcher et de ne traiter jamais si familièrement avec personne, qu'on ne garde toujours plus de retenue et de modération qu'on ne le fait dans le monde. La chasteté est si tendre et si délicate, qu'il ne faut qu'un peu de mauvais air pour l'infecter; c'est une chose si sainte et si sacrée que c'est la profaner que de la toucher; c'est la toucher que de se toucher l'un l'autre par jeu ou par manière de privauté; c'est le jeu d'Ismaël avec Isaac, que Sara ne saurait souffrir; il faut les séparer, il ne faut s'aimer que parce que Dieu l'ordonne, et non pas parce qu'il nous plaît d'aimer. Tout notre cœur est à Dieu, nous ne pouvons en user que selon sa permission; comme nous devons en faire part à nos ennemis, parce qu'il le veut; ainsi n'en devons-nous pas donner à nos amis plus qu'il ne veut. Il n'y avait cœur d'homme qui aimât tant les autres hommes que le cœur de l'Apôtre, et néanmoins ce grand cœur n'en connaissait pas un seul qu'il aimât autrement qu'il n'aimait son Jésus, ou que Jésus l'aimait. Il n'y a rien de si traître que l'amour dans la conversation, il jure qu'il n'aime et ne converse qu'en esprit et selon Dieu, et il se parjure aussitôt, n'aimant plus que selon la nature et le monde. La main porte le cœur où elle touche, mais c'est au cœur à arrêter la main. Et c'est à vous, mon Dieu, s'il vous plaît, de garder l'un et l'autre.

TROISIÈME POINT.

Du troisième, signifié par le pied qu'il faut aussi retrancher.

Voulez-vous faire encore mieux pour rendre votre vertu parfaite et accomplie, sortez dehors le moins que vous pourrez; c'est se trancher le pied que de retrancher ces allées et venues qui ne vous ramènent jamais à la maison comme vous en êtes sorti. Le pied ne se souille pas tant par les rues, que le cœur qui y marche sans être protégé par la prudence, la charité ou par l'obéissance, qui l'obligent à sortir. Croyez que vous ne serez jamais mieux que dans votre chambre, ou devant le Saint-Sacrement, si Dieu ne vous appelle ailleurs. Il est si important de se tenir fidèlement là où Dieu veut que nous soyons, que, quoiqu'il soit partout, il semble qu'il n'est pour nous que dans le lieu où il veut que nous nous

trouvions. Si une fille de Jacob est enlevée, c'est pour être sortie de la maison, dit l'Écriture. Vous ne ferez jamais œuvre de miséricorde plus agréable à Dieu, que d'avoir compassion de votre âme qui se perd au dehors. Personne ne paraît plus en assurance que celui qui préfère être caché plutôt que de paraître ; personne n'est plus fort que celui qui connaît mieux sa faiblesse, personne n'est plus chaste que celui qui craint de ne l'être pas assez, et qui n'épargne rien pour l'être davantage.

MARDI.

TROIS SORTES DE PERSONNES FIGURÉES PAR L'ŒIL, LA MAIN ET LE PIED, QUI PEUVENT NOUS SERVIR DE SCANDALE, ET QU'IL FAUT RETRANCHER.

SUR LES MEMES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR:

Si votre œil droit, si votre main droite, si votre pied vous scandalise, arrachez, coupez, retranchez-le [1].

Le Sujet nous fait connaître le scandale et le dommage que nous pouvons recevoir de la part de nos supérieurs, de nos égaux et de nos inférieurs; ce sont les trois sortes de personnes représentées par ces trois parties de notre corps qu'il faut retrancher, plutôt que d'en éprouver quelque dommage dans l'affaire de notre salut et de notre perfection.

La Fin est de prendre garde au dommage que nous pouvons recevoir de ces personnes, si nous n'y faisons réflexion

La Forme est en ces trois points :

1° De l'œil droit et de nos supérieurs,

2° De la main et de nos égaux,

3° Du pied et de nos inférieurs.

[1] Quod si oculus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te. etc *S. Matth.* III et *S. Marc.* VI.

PREMIER POINT.

DE L'ŒIL DROIT ET DE NOS SUPÉRIEURS.

Comme l'œil est placé à l'endroit le plus éminent du corps, afin d'étendre sa vue plus loin et de pourvoir à la conservation de tous les membres ; ainsi dans le corps de l'état ecclésiastique et politique, il y a des personnes plus éminentes en dignité, en qualité, en crédit, en autorité, en savoir et en âge, lesquelles étant élevées au-dessus du commun, ou par leurs mérites, ou par les charges qu'elles ont à remplir, méritent d'être respectées, honorées et servies. Mais s'il arrivait qu'elles nous causassent quelque scandale ou dommage dans l'affaire de notre salut, c'est alors qu'il faut voir comment nous devons nous comporter, et nous séparer de leur conversation, de leur obéissance et de leur service.

Or, cela peut arriver de trois manières : Premièrement, si ces personnes nous empêchent de faire le bien qui nous est commandé ou inspiré : comme d'entendre la Messe, de communier, d'entrer en religion, et autres bonnes œuvres importantes pour notre salut ; et, qu'au contraire, elles nous conseillent et nous commandent de faire quelque mal. Elles sont alors pour nous une pierre de scandale ; c'est l'œil qui nous scandalise, c'est cet œil qu'il faut arracher, c'est-à-dire, qu'il faut plutôt les quitter et leur désobéir, que de commettre jamais le moindre péché véniel [1] ; jugez s'il n'est pas raisonnable d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, disaient les Apôtres aux juifs qui s'opposaient à leurs premières prédications [2]. Comment en jugez-vous ? comment vous comporteriez-vous dans ces rencontres ?...

Secondement, ils peuvent nous scandaliser par leur mauvais

[1] Et si omnes gentes Regi Antiocho obediunt, ut discedat unusquisque a servitute legis patrum suorum, et consentiat mandatis ejus ; ego et filii mei obediemus legi patrum nostrorum. Propitius sit nobis Deus, non est nobis utile relinquere legem et justitias Dei. I *Machab.* II.

[2] Si justum est in conspectu Dei, vos potius audire quam Deum judicate. *Act.* IV.

Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Ibid. V.

exemple, en discréditant la vertu, et en autorisant le vice. Il faut bien se garder alors d'applaudir à leur manière d'agir. Si l'on n'a pas assez de liberté et de crédit pour les arrêter, nous en avons assez, si nous le voulons, pour ne les point imiter; quelles que soient leurs paroles, leurs actions et leurs menaces, ils ne diront et ne feront jamais que le vice ne soit pas vice, que la vertu ne soit pas vertu; ils ne feront jamais que l'on ne doive préférer l'une à l'autre, et qu'autant que Dieu est au-dessus d'eux, autant faut-il lui obéir, le respecter, le servir et retrancher tout ce qui peut nous en empêcher. Qui est semblable à Dieu [1] ? disait l'Archange Michel à son supérieur, le premier de tous les Anges, lorsque cet apostat se souleva contre Dieu, et qu'il voulut attirer dans sa révolte les autres anges? Ne pourriez-vous pas en dire autant? Si vous avez de l'inclination à imiter les grands, que ne jetez-vous les yeux sur les grands saints? Que ne vous ressouvenez-vous de votre grand Jésus? Que n'entendez-vous ses paroles qui sont plus pénétrantes que le glaive à deux tranchants [2], pour arracher cet œil et pour retrancher ces scandales? Celui, dit-il, qui ne hait pas son père, sa mère et tout le reste, n'est point des miens; quiconque les aime plus que moi, n'est pas digne de moi. Il apporte l'exemple du père et de la mère, comme étant les personnes à qui nous devons plus de respect; il dit qu'il faut les haïr, c'est-à-dire qu'il ne faut rien faire de ce qu'ils commanderont ou feront de mauvais, qui préjudicie au service de Dieu, à ses ordonnances et à votre salut. Jugez après cela s'il y a quelque autre personne qui mérite qu'on l'imite et qu'on lui obéisse, puisqu'il faut ainsi e comporter avec son père et sa mère? Disons donc encore une fois ce que nous aurons occasion de répéter, toutes les fois qu'il sera question d'avoir égard à un supérieur : Qui est semblable à Dieu ?

[1] Michael quis ut Deus.

[2] *Hebr.* IV,

[3] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum et matrem et uxorem, etc. non potest meus esse discipulus. *S. Luc.* XIV.

Qui amat patrem aut matrem plusquam me, non est me dignus. S. *Matth.* X.

Enfin les supérieurs ou autres personnes de mérite et de crédit, peuvent nous donner occasion de scandale, quand ils se donnent une telle autorité sur nous, ou que nous les redoutons tellement, que nous perdons la liberté convenable et la cordiale confiance que nous devons avoir dans leur conduite. Il arrive alors que nous n'osons leur ouvrir notre cœur, leur répondre franchement, leur parler librement ; ce ne sont que dissimulations, que craintes et appréhensions ; il n'y a rien de sincère, de filial et de cordial. C'est justement ce que dit le Sage, que celui qui approche d'un grand, sans conserver une sainte liberté, se charge d'un fardeau qui le fera plier et gémir contre sa conscience [1]. N'êtes-vous point dans ces peines ? Quelle liberté gardez-vous ?... Manquez-vous de respect et d'amour à l'égard de vos supérieurs ? N'y apportez-vous point trop d'affectation et de vains compliments ?... Est-ce pour Dieu et selon Dieu, tout ce que vous faites ? Est-ce comme à un homme ou comme à Dieu, que vous leur obéissez ? En feriez-vous autant pour un autre qui serait aussi bien votre supérieur, mais qui n'aurait pas ses qualités [2] ?... Oh qu'il y a de l'homme dans nos obéissances, et qu'il y a de danger qu'elles ne soient rendues que parce qu'on les voit et qu'on les connaît, et non pas simplement pour plaire à Dieu !...

Mon âme, tu sais assez qu'il ne faut point faire le mal, quand même il te sera commandé ; mais tu ne sais pas assez comment il faut faire le bien quand il t'est prescrit. Comme tu as appris qu'il ne faut pas avoir égard à la personne, quoique supérieure, si elle ordonnait de faire mal, apprends aussi, que quand elle t'ordonnera de faire quelque bien, tu n'aies pas tant d'égard à sa personne pour lui plaire, qu'à Dieu que tu dois reconnaître dans tous tes supérieurs , principalement lorsque tu leur obéis.

[1] Pondus super se tollit, qui honestiori se communicat. *Eccl.* XIII.
[2] Sicut Domino, et non hominibus. *Ephes.* VI.

DEUXIÈME POINT.

DE LA MAIN ET DE NOS ÉGAUX.

Si votre main vous scandalise, coupez-la. La main, étant au milieu et sur le côté du corps pour l'usage des autres membres placés plus haut et plus bas, représente assez naïvement ceux qui nous sont égaux, soit en condition, soit en mérites ou en âge ; ce sont nos frères de sang ou de religion, ce sont nos voisins ou amis, entre lesquels, comme il y a plus de familiarité et de privauté, il peut arriver aussi souvent qu'il y ait plus d'occasions de scandale et d'offense. C'est ce qu'il faut retrancher, c'est la main qu'il faut couper.

Ces scandales peuvent être de trois sortes : La première est engendrée par l'amitié et la familiarité qui est souvent cause de beaucoup de péchés, non-seulement en matière de pureté et de chasteté, mais encore en tous les autres sujets. Ainsi, soit par une imitation naturelle, soit par honte de n'en pas faire autant que ses compagnons, soit enfin par crainte d'être l'objet de leurs railleries, on fait ce qu'on leur voit faire ; à leur exemple, on se livre au jeu, au vol, au mensonge, au blasphème ; cette amitié est le charme le plus puissant qu'il y ait pour mal faire. Quand on dit : allons, faisons, on a honte d'avoir honte, et de n'être pas impudent comme les autres. Oh ! que saint Augustin déplore cette misère [1], et vous, n'en ressentez-vous rien ?... Nous vous recommandons, dit l'apôtre saint Paul [2], au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer de la compagnie de votre frère; c'est-à-dire de votre égal et de votre compagnon, qui ne vit point dans l'ordre. N'est-ce pas là vous dire qu'il faut vous couper la main ? Quelque proche et chère qu'elle puisse vous être, votre âme vous doit être encore plus chère, et cepen-

[1] O nimis inimica amicitia seductio mentis investigabilis ex ludo et loco, nocendi aviditas, et alieni damni appetitus, nulla ulciscendi libidine, sed cum dicitur eamus, faciamus, et pudet non esse impudentem. S. Aug. II *Conf.* IX.

[2] Denuntiamus vobis in nomine D. N. Jesu Christi ut abstineatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè. II *Thess.* II.

dant vous la retranchez de l'amitié de son Dieu, parce que vous ne voulez pas vous retirer de celle des créatures.

Un autre genre de mal moins apparent, mais non moins dangereux, qui naît des amitiés et des communications trop familières, c'est qu'on ne se cache rien l'un à l'autre; on se communique mutuellement tout ce que l'on sait de mauvais touchant le prochain et même ses supérieurs; ce ne sont que détractions, que murmures, que plaintes et divisions qui sont d'autant plus dangereuses, que l'union entre ces deux amis est plus étroite; Ils évitent difficilement ces sortes de fautes, à peine même s'aperçoivent-ils qu'il y ait du mal [1]. Le beau nom d'amitié couvre tout; il n'y a rien, ce leur semble, qui doive être caché et défendu entre amis, c'est trahir l'amitié que de ne pas trahir un autre, c'est être trop discret que de n'être pas entièrement ouvert à son ami. Oh! les dangereuses maximes qui violent la charité qu'on doit à tout le monde, pour flatter je ne sais quelle amitié qu'on porte à une ou deux personnes! Prenez bien garde à ce malheur, et sachez qu'il faut apporter ici le couteau, pour trancher tout ce que vous remarquerez de dangereux en cet endroit. Enfin, on se nuit l'un à l'autre, pour vouloir trop se servir et se flatter mutuellement [2]; vous diriez qu'on se donne de l'encens l'un après l'autre, quand on se loue de je ne sais quoi de naturel, ou du monde qui n'entretient que la vanité et l'amour-propre; quelque chose que nous fassions, nous triomphons toujours à les entendre. Au lieu de nous dire nos fautes en vrais amis, ils les dissimulent de peur de nous fâcher, et nous amusent par de fausses louanges et des flatteries [3], qui ont trois mauvais effets: l'un, qu'elles nous entretiennent dans une trop bonne opinion de nous-mêmes; l'autre, qu'elles nous obli-

[1] Omnis qui detrahit, primum quidem seipsum prodit vacuum caritate, deinde quid aliud detrahendo, intendit, nisi ut is qui detrahit, veniat in contemptum, vel odium ipsis apud quos detrahit S. Bern. serm. XXIV *in Cant. Le mal des flatteries.*

[2] Homo qui blandis fictisque verbis loquitur amico suo, rete expedit gressibus ejus. *Prov.* XXVI.

[3] Melius est a sapiente corripi, quam stultorum adulatione decipi. *Eccl.* VII.

gent à leur rendre la pareille, et à les applaudir à notre tour; et le troisième, de nous entretenir les uns et les autres dans l'estime des choses du monde, que nous considérons et louons davantage que la vertu. C'est là un des piéges les plus dangereux que le démon puisse nous tendre pour nous faire déchoir de notre bonne volonté pour le bien; car nous aimons ce que nous entendons être loué, et nous pensons n'avoir rien fait, si nous ne faisons, pour leur plaire, ce qui est ainsi approuvé de nos amis, sans nous occuper de plaire ou de déplaire à Dieu. Oh! que le Sage avait raison de dire, qu'il fallait employer toute sa vertu et son esprit pour se garder de nos plus proches [1]; car ce sont ceux contre lesquels on se garde le moins, et les ennemis dont on se défie ne sont pas si nuisibles que ces amis selon la chair. O mon Jésus, qui étant mon Seigneur et mon Maître, vous êtes fait mon frère, et comme mon égal, unissez-moi tellement à vous, que si l'égalité et la ressemblance fait impression sur mon esprit pour l'attirer, que ce soit du moins votre ressemblance et notre communication, qui l'emporte par dessus toutes les autres.

TROISIÈME POINT.

DU PIED ET DE NOS INFÉRIEURS

Si votre pied vous scandalise, tranchez-le comme les autres membres. Si ce sont vos inférieurs d'âge, de condition, d'état, ou de quelque manière que ce soit, qui vous donnent sujet de pécher, donnez-vous-en bien de garde et employez le couteau et le remède, avec d'autant plus de soin que vous le pouvez plus aisément[2]. Quel sujet pourriez-vous avoir d'offenser Dieu à l'occasion de cette sorte de personnes qui, n'ayant point de pouvoir sur vous, ne peuvent avoir, ce semble, assez de crédit pour vous faire commettre ce que vous ne voudriez pas sans l'occasion qu'elles vous en donnent? Pensez-y en votre particulier, car cela dépend de certaines circonstances de personnes, de lieu, de temps,

[1] Secundum virtutem tuam cave te a proximo tuo. *Eccli.* IX.
[2] A filiis tuis cave, et a domesticis tuis. *Eccli.* XXXII.

et d'autres, qu'il n'appartient qu'à la prudence et au don de conseil de faire reconnaître à chacun. Néanmoins pour vous mettre sur la voie, vous pouvez vous examiner, si ayant des enfants, des sujets, des serviteurs, des ouvriers et d'autres personnes qui vous sont inférieures, vous ne tombez point dans l'une de ces trois fautes, qui sont les plus ordinaires. La première est, de ne pas supporter assez leurs défauts, de s'en offenser et de s'en émouvoir trop aisément, de tout interpréter en mal, de se faire plus craindre qu'aimer; en un mot, de s'en prendre plutôt à la personne qu'à ses défauts ; agir ainsi, ce n'est pas couper le pied pour le bien du prochain, mais pour son mal. Il est vrai que si parmi vos inférieurs il y en avait qui fussent scandaleux et nuisibles aux autres, il faudrait les retrancher et les séparer tout à fait, pour ne point infecter les autres ; mais cela n'étant pas, s'il n'est question que de corriger un défaut, il faut le corriger, mais non pas par un autre défaut. En effet, un vice ne s'amende pas par un autre vice; ayez plutôt de la compassion pour le malade que de l'indignation [1] ; ne vous offensez pas de son mal, n'en commettez pas un plus grand, modérez cette humeur qui s'emporte, et faites comme le chirurgien, qui en touchant son malade lui fait le moins de mal qu'il peut.

Ce serait une autre faute, si on aimait ses inférieurs à ce point qu'on ne voulût ni les contredire, ni les châtier, ni les contrister, comme ces pères trop indulgents, dont la sainte Ecriture blâme la conduite [2]. C'est une maxime de saint Grégoire reçue universellement de tous : Que quiconque voit une faute qu'il doit corriger, et la dissimule, se rend coupable et criminel de la même faute [3]. Voyez où vous en êtes, et si vous n'avez pas sujet de demander à Dieu qu'il vous délivre des péchés d'ignorance et de participation...

[1] Si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne et tu tenteris. *Gal.* VI.

[2] Magis honorasti filios tuos quam me. I *Reg.* II.

[3] Qui emendare potest et negligit, participem se delicti constituit. S. Gregor. *in Psal.*

Ce serait encore une plus grande faute, s'il y avait trop d'attachement de cœur, car il n'arrive que trop souvent qu'on aime les uns plus que les autres. Ces démonstrations d'amitié sont un scandale pour vous ; elles sont aussi un scandale pour les autres, qui remarquent tant de niaiseries et de puérilités, pour ne dire rien de plus, dans ces trop grandes familiarités de père à fils, de supérieur à sujet, de maître à écolier [1], que ceux-ci en seraient honteux eux-mêmes s'ils se voyaient comme ils sont vus, et si cet amour folâtre ne les aveuglait à ce point d'ignorer, eux seuls, ce que tout le monde ne sait que trop, et ce qui est l'objet de la risée publique. C'est donc ce pied qu'il faut couper, c'est ce scandale qu'il faut ôter, c'est cette affection déréglée qu'il faut régler.

Quelle honte pour une personne comme vous de se laisser aller à ces puérilités, qui détournent autant du service de Dieu qu'elles attachent aux créatures? Vous ne pouvez alléguer comme excuse, ni la contrainte que vous impose un plus puissant que vous, ni le respect que vous devez à un plus grand, mais c'est votre pure imprudence ou votre malice, qui ne veut pas prendre garde aux dommages que lui apporte je ne sais quel léger plaisir. O mon Dieu ! quel plaisir peut-il y avoir à être réduit à ces angoisses, que pour un faux plaisir on soit privé de la liberté intérieure de la vraie dévotion, qui est bien éloignée de ces dissolutions, et de la parfaite charité, qui ne sait ce que c'est que d'aimer hors de vous. Mon fils, c'est justement ce qui arrive à ceux qui quittent les vrais plaisirs pour les faux, c'est de n'avoir ni les uns ni les autres.

[1] Audite me, Magnates, et omnes populi, et Rectores Ecclesiæ, auribus percipite : filio et mulieri, fratri et amico non des potestatem super te in vita tua, et non dederis alii possessionem tuam, ne forte pœniteat te. In omnibus operibus tuis præcellens esto.

Ne dederis maculam in gloria tua. *Eccli.* XXXIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'œil droit et de nos Supérieurs.

Honorez et chérissez vos supérieurs comme la prunelle de votre œil ; mais pourtant si cet œil vous scandalise, arrachez-le. Si ces supérieurs vous empêchent de faire votre salut, s'ils vous commandent quelque mal, s'ils vous donnent de mauvais exemples; s'ils vous ôtent, dans vos rapports avec eux, la liberté d'agir avec la franchise, et la sincérité que doit avoir un enfant avec son père ou avec son supérieur, instruisez-vous comment vous devez vous comporter à ce sujet. Vous ne devez jamais leur donner un sujet raisonnable d'être mécontent de vous ; mais vous ne devez pas non plus en prendre occasion de déplaire à votre Dieu. C'est pour Dieu qu'on les honore, mais on ne doit pas les honorer à son préjudice. Si Dieu est déshonoré en leur obéissant, je ne leur dois point d'obéissance, parce que je ne dois obéir que pour honorer Dieu. Quand ils m'ordonneraient même de faire quelque bien, je ne dois pas le faire pour leur plaire, mais pour plaire à Dieu. Quoi donc! s'ils me commandent du mal, devrais-je préférer leur contentement à celui de Dieu? Donne-t'en bien de garde, mon âme, et si tu n'es pas dans cette disposition, de ne vouloir jamais faire aucun mal en vue de tes supérieurs, tu n'es pas en état de faire le bien par le commandement.

DEUXIÈME POINT.

De la main et de nos égaux.

Nos égaux sont comme notre main ; et ainsi quand on nous dit qu'il faut la couper quand elle nous scandalise, on nous dit qu'il faut se retirer de la compagnie de ceux qui nous portent au mal. Ce n'est pas qu'ils soient toujours mauvais, mais c'est que leur amitié et leur société n'est pas toujours bonne ; on se nuit l'un à l'autre, on s'aime trop, on se flatte, on se loue, on ne se cache rien, sinon ce qu'on devrait se découvrir le plus, c'est-à-dire ses propres fautes ; on n'épargne pas celles d'autrui ; mais de ses vices propres on en fait des vertus. Ce n'est pas être amis que de se faire tant de mal sous prétexte de bien. Si l'amitié n'est pas une vertu, peu s'en faut que ce ne soit un vice ; pour en reconnaître la différence, examinez si l'amitié est pour vous l'occasion et le prétexte de faire le mal. Il ne faut pas haïr les personnes au lieu de haïr le mal ; mais aussi, il ne faut pas aimer le mal pour l'amour des personnes.

TROISIÈME POINT.

Du pied et de nos inférieurs.

S'il est encore dit qu'il faut couper le pied, s'il nous sert de scandale, c'est pour nous avertir qu'il ne faut pas épargner les moindres personnes, si on reconnaissait qu'elles nous portassent au mal par l'occasion que nous en prenons, ou en les aimant trop, ou en ne traitant pas avec elles selon les lois de la charité et de la bienséance. C'est être plus enfant que les enfants, quand un supérieur ou un maître, oubliant ce qu'il est, se laisse aller à ces bas entretiens, qui le dégradent de sa supériorité devant Dieu et le ravalent au-dessous même de ceux qu'il caresse ainsi aux dépens de sa charge. Il faut aimer ses inférieurs, il est vrai, il faut descendre jusqu'à eux, et se faire tout à tous. Mais ne vous y trompez pas : la charité ne fait rien mal à propos, et l'humilité n'est ni lâche ni grossière ; en un mot, la vertu s'accorde toujours si bien avec la raison, que quand des personnes raisonnables s'offensent de cette manière d'agir, soyez assuré qu'il n'y a pas plus de vertu que de raison, et que les autres en sont meilleurs juges que vous.

L'affection particulière que nous alléguons comme excuse devrait pour le moins nous rendre ces entretiens fort suspects ; car avec cette affection particulière on commet toujours de grandes fautes, et on les reconnaît encore moins. Oh ! le pernicieux état où l'on ne croit presque jamais avoir péché, que quand on ne peut plus se corriger ! Les jeunes gens ne croient point aux vieillards qui ont l'expérience de ces maux ; et les vieillards ne peuvent se corriger, parce qu'ils y sont trop invétérés, et que toutes ces puérilités sont passées en nature. Mon âme, soyons sages aux dépens des uns et des autres ; et si nous voulons vivre dégagés de toutes ces affections, veillons sur leur commencement ; il est plus facile de ne point s'y engager que d'en sortir.

MERCREDI.

DE LA PARFAITE MORTIFICATION DES TROIS CONCUPISCENCES.

SUR CES MÊMES PAROLES :

Si votre œil droit vous scandalise arrachez-le, et les autres rapportées ci-dessus.

Le Sujet de la méditation sera pris encore de ces trois paroles, ou plutôt de ces trois parties du corps que Notre-Seigneur nous commande de retrancher, quand elles nous scandalisent, c'est-à-dire *l'œil, la main, le pied.* Nous y trouvons la figure des trois concupiscences qui rendent le monde mauvais, selon que nous le déclare saint Jean dans l'une de ses Epîtres [1] ; et ce sont ces concupiscences, ou plutôt leurs actes sensuels et leurs mauvais effets qu'il faut retrancher et mortifier, autant que le requiert la perfection de chaque état.

La Fin est d'apprendre qu'il faut se mortifier dans ces trois concupiscences, pour se rendre parfait dans son état.

La Forme est en ces trois Points:

1° De l'œil, figure de la concupiscence des yeux et de l'amour des biens du monde.

2° De la main, figure de la concupiscence de la chair et de la sensualité.

3° Du pied, figure de l'orgueil et de l'ambition mondaine.

PREMIER POINT.

DE L'OEIL, FIGURE DE LA CONCUPISCENCE DES YEUX.

Ce sujet revient souvent dans nos méditations, mais il est si important, qu'il ne faut jamais négliger l'occasion d'y penser quand elle se présente. La considération en est toujours utile ; mais elle l'est particulièrement ici, afin de reconnaître et de

[1] Omne quod est in mundo, concupiscentia oculorum et superbia vitæ. I S. *Joan.* III.

retrancher ce qu'il y a dans ces trois concupiscences qui préjudicie à la perfection. L'intention de Notre-Seigneur dans cet admirable sermon, étant de nous porter à la perfection évangélique, nous devons en faire le sujet de nos méditations; et bien que les concupiscences semblent mortifiées dans les parfaits, et qu'elles n'aient sur eux qu'un empire restreint, toutefois leur étendue est si grande et si vaste qu'il y a toujours à retrancher en quelque état que nous soyons, de sorte que ces paroles conviennent également aux parfaits : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le.* Cet œil nous scandalise au sujet des biens et des aises de la vie, lorsque nous retenons ou que nous souhaitons avidement les choses superflues[1], ou bien quand nous avons trop d'attachement aux biens que nous possédons, ou un désir trop vif pour ceux qui nous manquent. Il est encore pour nous un objet de scandale, lorsque de cette affection déréglée, naissent des soins et des inquiétudes contraires à la parfaite résignation et à la dévotion, ou des défauts contre la charité que nous devons au prochain; car elle nous porte à ne pas lui faire une part assez large de nos biens, ou a lui porter envie s'il est mieux partagé que nous, et à désirer sans cesse d'avoir tout ce que nous voyons de désirable dans les autres[2]. Oh! que les paroles du Sage sont dignes d'être méditées[3] ! Tel paraît riche qui n'a rien en effet, et tel paraît pauvre qui est dans l'abondance. On peut entendre ceci de deux manières bien différentes. La première, il y en a qui n'ont rien en vérité, et qui en réalité sont pauvres; mais ils sont riches d'affection, parce qu'ils voudraient posséder quelque chose qu'ils n'ont pas ; ou bien s'ils ont déjà quelques biens, le désir déréglé qu'ils ont d'en avoir encore davantage fait qu'ils s'estiment pauvres. Cette mauvaise concupiscence est assez commune, même parmi les parfaits; et s'ils veulent y prendre garde,

[1] Concupiscentia oculorum.

[2] Non saturatur oculus visu. *Eccli.* I.

[3] Est quasi dives cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit. *Prov.* XIII.

il leur sera aisé d'entendre la voix de cette sangsue qui crie au fond de leur cœur : Apporte, apporte[1].... Faites-y réflexion, et retranchez cet œil et cet amour de vos commodités. Voici la seconde interprétation, elle pourra nous donner un bon moyen de modérer la concupiscence C'est qu'il y a des hommes qui n'ayant rien, sont toutefois aussi contents que s'ils étaient riches; ou s'ils possèdent quelque chose, ils y sont si peu attachés, qu'on peut dire qu'ils n'ont rien, et qu'ils sont véritablement pauvres.

État excellent et véritablement parfait! être toujours et riche et pauvre tout ensemble, soit que l'on n'ait rien, soit que l'on possède beaucoup de biens! Etre toujours content, avoir tout ce qu'on désire, sans aucun désir déréglé, c'est avoir le bien de la pauvreté sans en souffrir le mal; c'est posséder les richesses sans souffrir le mal des richesses. Seigneur, disait le même Sage, ne m'envoyez ni la pauvreté ni les richesses[2]. Je ne veux point les richesses avec le mal qui les accompagne, c'est-à-dire l'affection déréglée. Je ne veux point la pauvreté avec le mal de l'âme qu'elle traîne, qui est l'impatience et l'aversion; mais si vous voulez me donner des biens, prenez auparavant mon affection, afin que je ne m'y attache point; si vous voulez que je sois pauvre, rendez-moi, s'il vous plaît, l'affection, afin que j'aime l'état de la pauvreté dans lequel vous voulez que je sois.

DEUXIÈME POINT.

DE LA MAIN, FIGURE DE LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR ET DE LA SENSUALITÉ.

La main représente souvent la sensualité et le plaisir. C'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles de l'Ecriture: La main dans la main ne sera pas exempte de crime[3]. Et ce qui est dit de la femme impudique: que ses mains sont des liens[4]. Mais elle

[1] Affer, affer. *Prov.* xxx.

[2] Mendicitatem et divitias ne dederis mihi. *Prov.* xxx.

[3] Manus in manu non erit innocens. *Prov.* xi.

[4] Vincula sunt manus illius. *Eccles.* vii.

nous figure encore plus naïvement, en quelque sorte, la sensualité à laquelle les parfaits peuvent être sujets ; car ils semblent ne prendre le plaisir que de la main et avec réserve, ils n'y abandonnent pas tout le corps et l'esprit. Mais si cette main les scandalise, et si elle préjudicie à leur perfection, il faut aussi la couper. Or, elle nuit sans doute, quand on recherche le plaisir dans le boire, le manger, le sommeil, dans les habits et choses semblables, qui peuvent apporter quelque contentement sensible au corps[1]. Car bien que ce plaisir ne soit pas défendu, toutefois il n'est pas bienséant à un prêtre, à un religieux, à un homme qui fait état de la perfection, de rechercher le contentement des sens, de l'aimer ou de se le procurer. Loin de là, il doit le fuir et l'avoir en horreur; il doit rechercher tout le contraire[2]. Que si quelquefois ces petits contentements se présentent, et qu'il soit honnêtement obligé de les prendre, il doit les recevoir plutôt avec dégoût qu'avec inclination, et les souffrir plutôt que les accepter; parce que la sensualité est aussi contraire à l'esprit que la mortification lui est utile; et par conséquent il ne faut point la rechercher. Quiconque veut goûter la douceur de l'esprit doit avoir premièrement un dégoût et une sainte horreur de la chair. Ceux à qui Dieu donne le goût de cette manne céleste devraient être honteux de soupirer encore après l'odeur des oignons de l'Egypte ; eux qui sont nourris délicatement parmi les senteurs et les parfums, eux qui sont nourris du Pain des Anges, chercher à se nourrir comme un enfant prodigue, du reste des pourceaux! Ah! quelle indignité!.... Il n'y a point de doute que si vous rentriez un peu en vous-même, vous sentiriez les remords de votre conscience, et vous auriez de la confusion d'avoir manqué en ce point, qui est si essentiel à la perfection. Si vous êtes à Jésus, infailliblement ou vous crucifierez votre chair avec ses vices [3], ou si vous ne la

[1] Concupiscentia carnis. I S. *Joan.* II.

[2] Habent sancti viri hoc proprium, ut quò semper ab illicitis longè sint, a se plerumque etiam licita abscindant. S. Greg. IV *Dial.* XI.

[3] Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Gal.* V.

crucifiez pas, vous rougirez quand vous regarderez le Crucifix, et vous serez honteux de voir des membres délicats sous un chef qui n'est couronné que d'épines. Il est vrai que les parfaits peuvent passer innocemment au milieu de ces contentements, et vivre aussi mortifiés et aussi parfaits dans ces délices, que d'autres dans l'austérité. Mais cette perfection est rare, et il s'en trouve peu de cette trempe. Au reste, ceux-là mêmes y passent tellement qu'ils n'y ont point d'affection, qu'ils ne les recherchent point [1], et quand ces plaisirs manquent, ils ne s'en plaignent point; ils ne laissent jamais le désir devancer la raison, ils ne suivent point le mouvement de la sensualité, mais attendent celui de la grâce, et le suivent comme par une espèce de nécessité et d'obéissance à l'ordre de Dieu. Est-ce ainsi que vous vous gouvernez?... Votre main ne vous apporte-t-elle point de scandale? N'avez-vous point trop de pente à rechercher vos aises au temps de la chaleur ou du froid, dans le repos, dans les repas, et dans tout ce qui peut flatter les sens?... Faites une exacte recherche en vous-mêmes, et servez-vous de ces paroles de l'Apôtre comme d'un glaive tranchant pour couper tout ce qui est trop sensuel. Ignorez-vous que vos membres sont le temple du Saint-Esprit, et que les ayant reçus de Dieu et pour les employer à son service, vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été rachetés à un grand prix; par conséquent, glorifiez et portez Dieu dans votre corps [2].

Ecoute, mon âme, et sache que si tu as un corps et des membres, ils ne sont pas à toi, mais à Jésus qui te les a donnés, et qui les a rachetés. S'ils sont à toi, et si tu es obligée de les nourrir, ce n'est pas pour ton plaisir et tes commodités, mais pour l'honneur et le service de celui qui daigne y faire sa demeure; or pour cela, la sensualité n'est d'aucune utilité, au contraire elle peut être très-nuisible. O mon doux Rédempteur! ô mon

[1] Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant. *Rom.* VIII.

[2] An nescitis quia membra vestra templum sunt Spiritus sancti qui in vobis est, quem habetis a Deo, et non estis vestri : empti enim estis pretio magno; glorificate et portate Deum in corpore vestro. 1 *Cor.* VI.

divin hôte ! rachetez-moi et me délivrez de la misère et de la servitude du corps, et faites-moi bien comprendre cette vérité. Que si je lui suis redevable de quelque chose, c'est seulement de le nourrir, non selon ses désirs, mais pour votre service. Ainsi soit-il [1].

TROISIÈME POINT.

DU PIED, FIGURE DE L'ORGUEIL ET DE L'AMBITION MONDAINE.

Si votre pied vous scandalise, coupez-le. Votre pied, c'est-à-dire votre orgueil, selon ces paroles de David : Que le pied de l'orgueil ne me porte point, que je ne marche point de ce pied, que je n'aille point où l'orgueil me transporte [2]. Pourquoi le pied figure-t-il l'orgueil ? Entre autres raisons, c'est parce que l'orgueil paraît dans la démarche ; la démarche vaine et orgueilleuse rend la personne d'autant plus méprisable, qu'elle pense se donner plus de crédit par sa manière de marcher affectée. C'est pourquoi l'Ecriture dit : Que la démarche de l'homme le découvre [3]; car c'est une marque qui fait voir s'il est humble ou orgueilleux. Or, s'il est quelque chose qui soit une occasion de scandale aux parfaits, c'est le pied, c'est l'orgueil [4]; car c'est le dernier vice qu'ils ont à déraciner, parce qu'après avoir retranché tous les autres, il leur reste encore celui-ci [5]. En effet, ils peuvent se glorifier des victoires qu'ils ont remportées, et à cette occasion mépriser les autres et les supporter avec impatience, les reprendre trop sévèrement, se vanter, parler trop librement d'eux-mêmes, présumer de leurs forces, penser qu'ayant passé quelque temps sans tentation, ils en seront exempts à l'avenir ; et enfin ils peuvent tomber dans de semblables vanités, qui sont fréquentes et qu'on ne remarque pas

[1] Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus. *Rom.* VIII.

[2] Non veniat mihi pes superbiæ. *Psal.* XXXV.

[3] Ingressus hominis enuntiat de illo. *Eccli.* XVI.

[4] Superbia vitæ. I S. *Joan.* II.

[5] Omnia vitia in male factis timenda sunt, superbia in bene factis plus metuenda est. S. Aug. *in Psal.* LVIII.

toujours. Or, ne voyez-vous pas que cet orgueil porte un grand préjudice à la perfection? Car la perfection consiste à faire tout ce que nous pouvons pour le service de Dieu, et à confesser humblement ensuite que nous sommes des serviteurs inutiles, que nous n'avons rien fait que nous ne fussions obligés de faire.

Hélas! si les plus saints doivent avoir ces sentiments, après avoir fait tant de choses héroïques, quels doivent être les nôtres, voyant que nous faisons si peu de chose!... Il faut donc nécessairement couper ce pied qui nous scandalise; et voici le glaive à deux tranchants de l'Ecriture dont nous devons nous servir pour cet effet. L'orgueil, dit-elle, est odieux à Dieu et aux hommes[1]. Qu'en pensez-vous? Voudriez-vous être haï de Dieu?... Il est certain que vous ne voudriez pas être haï des hommes et un objet d'horreur à leurs yeux; vous seriez bien fâché qu'ils sussent que vous êtes un orgueilleux; vous leur cachez votre orgueil tant que vous pouvez, et devant Dieu vous ne vous mettez pas en peine de paraître vain et superbe! Devant Dieu qui déteste si fort la vanité; devant Dieu qui sera votre juge, et qui, pour cet effet, vous attend à votre dernier jour.... C'est à vous orgueilleux, vous dit-il, c'est à vous que j'en veux, voici votre heure venue. Que répondrez-vous alors, que voudriez-vous avoir fait?... Dites-le maintenant, et dites-le de si bon cœur que vous vous efforciez de devenir tel que vous voudriez être à l'heure de votre mort et du jugement particulier qui doit la suivre[2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'œil, figure de la concupiscence des yeux.

Si votre œil vous scandalise, arrachez-le. Cet œil est l'affection naturelle qu'on a pour les biens, il nous scandalise et nous offense quand cette

[1] Odibilis coram Deo, et hominibus superbia. *Eccli.* x.

[2] Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus exercituum, quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ, et cadet superbus et corruet. *Jer.* L.

affection nous porte trop violemment au désir de nos aises, ou qu'elle nous les fait prendre avec trop d'attachement, ou quand, en un mot, nous suivons plutôt les mouvements de la nature que ceux de la grâce. Mais on arrache cet œil, quand, par la considération des vérités chrétiennes, ou par quelque autre moyen spirituel, on règle tellement cette affection, qu'on ne veut de biens que conformément à la volonté de Dieu, et qu'on ne recherche de contentement dans les biens qu'on possède que suivant l'ordre et la disposition de Dieu, qui veut que vous les possédiez. La vertu ne consiste pas à ne rien posséder, puisqu'on peut être aussi bien mauvais pauvre que mauvais riche; mais elle consiste à ne rien posséder avec attachement; car, soit que vous ayez des biens, soit que vous en soyez dépourvus, vous serez également bons dans la pauvreté et dans les richesses, puisqu'il n'y a que l'attachement et l'affection déréglée qui rende l'homme mauvais. Pour être heureusement riche dans sa pauvreté, il faut s'y contenter, et pour être saintement pauvre dans ses richesses, il ne faut pas y chercher trop le contentement.

DEUXIÈME POINT.

De la main et de la concupiscence de la chair.

La main qu'il faut couper nous représente la sensualité qu'il faut retrancher, si légère qu'elle soit, si elle est sensualité, c'est-à-dire, s'il n'y a que le plaisir des sens. Il est vrai qu'il y a des saints qui passent innocemment au milieu des plaisirs, qui ne sont point mauvais en eux-mêmes; mais il est vrai aussi qu'il y en a qui y demeurent, et qui s'y perdent. Et pour ne point se mettre en danger, il est toujours plus sage de ne point présumer d'y passer. S'il y a un plaisir, solide et licite, c'est celui de n'en chercher aucun. Mais, mon Dieu, que ferons-nous de ceux qui se présentent et dont vous permettez l'usage? Mon fils, si tu veux m'en faire le sacrifice, je les recevrai comme des dons et des présents. Mais si tu veux en user, comme venant de ma part, j'y consens; mais reçois-les avec la même intention et pour les mêmes fins que je te les présente.

TROISIÈME POINT.

Du pied et de l'orgueil.

Reste encore le pied à couper, quand il nous scandalise, c'est-à-dire, l'orgueil qui est le premier vice à venir et le dernier à s'en aller. Chose

étonnante ! avant d'avoir fait aucun bien, nous sommes orgueilleux, et, après en avoir fait, nous le sommes encore davantage ! Les autres vices ne combattent que les vertus qui leur sont opposées, mais celui-ci les combat toutes. Les autres vices seraient plus tolérables avec l'humilité, que toutes les vertus ne sont estimables avec l'orgueil. Pauvre orgueilleux, qui ne demande qu'à plaire au monde, ton orgueil te rend odieux à Dieu et aux hommes. Ces paroles de l'Ecriture pourraient te servir de glaive pour retrancher ce scandale, si tu voulais les croire. Si tu crains le mépris, crains l'orgueil qui te rend méprisable ; et ne te cache point, car il est impossible que le superbe soit longtemps déguisé, et qu'il ne soit méprisé et haï quand il est reconnu.

JEUDI.

DE LA PERFECTION ÉVANGÉLIQUE.

Vous avez entendu ce qui a été enjoint à vos pères par la loi du talion, d'arracher œil pour œil, dent pour dent. Mais quant à moi, je vous déclare qu'il ne faut pas même repousser le mal qu'on vous fait. Si quelqu'un vous frappe la joue, tendez-lui l'autre; et s'il vous appelle en jugement pour vous ôter votre robe, laissez-lui votre manteau ; si quelqu'un vous contraint de le suivre une lieue, faites-en encore deux avec lui; quiconque vous demande quelque chose, donnez-la-lui, et s'il veut l'emprunter, ne la refusez pas [1].

Le Sujet. Ces paroles et celles qui suivent dans l'Evangile nous rappellent certains actes particuliers de la perfection chrétienne, que Notre-Seigneur propose dans son sermon pour tous les états et toutes les conditions de la vie. S'il y en a si peu qui s'y exercent, c'est une raison de

[1] Audistis quia dictum est antiquis, oculum pro oculo, dentem pro dente. Ego autem dico vobis, non resistere malo, sed si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram, et ei qui vult tecum judicio contendere, et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium, et quicumque te angariaverit mille passus, vade cum illo et alia duo : qui petit a te, ne avertaris, etc. *S. Matth.* v ; *S. Luc.* vi.

déplorer la misère du monde plutôt que de s'y laisser aller, et de s'encourager à la perfection plutôt que de s'en retirer.

La Fin est de considérer l'éminence et la sublimité de cette doctrine, en sorte que vous en tiriez sujet de déplorer le mépris qu'on en fait, et de vous encourager à la mettre en pratique.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette excellente forme de la perfection chrétienne.

2° Un petit nombre de personnes l'embrassent, combien ce malheur est déplorable.

3° Nous devons nous encourager à la pratiquer par les mêmes considérations qui détournent les autres.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE EXCELLENTE FORME DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE,

Le but que Notre-Seigneur se propose dans ce sermon, et la fin que nous devons regarder dans nos méditations, c'est de bien concevoir cette vérité : Que toute la perfection chrétienne qu'il nous enseigne consiste principalement à réprimer les affections du cœur, et à ranger à son devoir la nature corrompue. En effet, comme les mouvements de cette nature dépravée sont les principes de tous les vices, ainsi la modération et le règlement qu'on y apporte est la racine des vertus. Mais afin qu'on ne crût pas que sa doctrine fût purement spéculative, il descend aux actes particuliers, soit pour mieux démontrer la sublimité de ses enseignements, soit pour nous en faciliter la pratique, nous montrant distinctement ce qu'il faut faire, et comment il faut s'y prendre.

Considérez donc ici ces actes particuliers, et concevez-en l'excellence. La sublimité de la doctrine pratique et morale consistant à élever l'homme au-dessus de la terre et à le séparer de ses affections terrestres, des sentiments humains et de toutes inclinations naturelles [1], que peut-on voir de plus sublime

[1] Quia Dominus ac Redemptor noster, novus homo venit in mundum, nova præcepta dedit mundo. Vitæ etenim nostræ veteri in vitiis enim enutritæ contrarietatem opposuit novitatis suæ.

Quid enim vetus, quid carnalis homo noverat, nisi sua retinere, aliena rapere

que ces actes particuliers qu'il nous désigne ? En effet, ils dépouillent l'homme si parfaitement de ses intérêts et de toute recherche de lui-même, qu'il n'a pas le moindre ressentiment volontaire contre celui qui lui ravit tous ses biens; mais au contraire, il prend comme un bon office le tort qu'il lui fait, il tire du mal qu'il en reçoit, sujet de l'aimer davantage, de prier Dieu pour lui, de le gratifier en toutes choses autant qu'il peut; et comme s'il avait fait lui-même le tort, et qu'il ne l'eût pas souffert, il s'offre à rendre et à restituer ce qu'il n'a pas pris, jusques à donner sa propre vie pour lui. Peut-on concevoir un plus haut point de perfection ?... O céleste douleur ! que devions-nous attendre de vous, sinon une doctrine toute céleste et capable de faire des hommes célestes et divins, pourvu qu'ils y coopérassent ? Mais hélas ! combien peu de personnes le désirent, combien peu l'embrassent, et qu'il s'en trouve même un petit nombre qui soit convaincu qu'il faut l'embrasser.

C'est une chose étrange, ô mon divin Sauveur, qu'après avoir employé trois ans à prêcher cette doctrine, on vous interroge quelle elle est, et quels sont vos disciples ? parce qu'en effet ils n'étaient pas connus du monde. Mais c'est chose encore plus étrange, qu'après tant de siècles, cette doctrine nous ayant été transmise et enseignée continuellement et publiée par tant de bouches, on puisse encore faire la même question, et qu'on n'ait pas encore bien compris quelle est votre doctrine, et quels doivent être vos disciples. En effet, si c'est là votre doctrine, où sont les disciples qui la professent et qui la suivent ? Oh qu'il y en a peu ! et que ce malheur est déplorable !...

DEUXIÈME POINT.

UN PETIT NOMBRE DE PERSONNES EMBRASSENT CETTE PERFECTION; COMBIEN CE MALHEUR EST DÉPLORABLE.

N'est-il pas vrai que c'est à peine si vous trouverez un homme qui comprenne cette doctrine, et qui en soit tellement con-

si posset. concupiscere si non posset ? sed cœlestis medicus singulis quibusque vitiis obvientia adhibet medicamenta. S. Greg. hom. XXII *in Evang.*

vaincu qu'il se sente obligé à la pratiquer. Saint Chrysostome s'en plaint, et nous assure que c'est un sujet très-digne de nos larmes et d'une sainte componction[1]. En vérité, qu'y a-t-il de plus déplorable qu'un mal qui est véritablement mal, qu'un mal commun à tous, et néanmoins sans remède? Tel est le malheur que nous déplorons; car n'est-ce pas un grand mal que des chrétiens, qui font profession de suivre la doctrine de Jésus-Christ, qui savent ou qui doivent, et peuvent savoir que c'est là sa doctrine, doctrine qu'il a expliquée lui-même si clairement, si nettement et si distinctement qu'on n'en peut pas douter, ne s'inquiètent cependant nullement de la suivre. Non-seulement ils ne la suivent pas, mais encore ils font tout le contraire, et cela sans scrupule, s'imaginant qu'ils n'y sont pas obligés, parce qu'il ne leur a pas commandé de la pratiquer, sous peine de péché mortel et de la damnation éternelle? Oh! le grand affront pour Jésus-Christ! Quoi donc, il ne doit rien attendre de nous, s'il ne nous menace de l'enfer?... La dignité de sa personne, la grandeur de ses bienfaits, les promesses avantageuses qu'il nous fait des récompenses éternelles, n'auront point de pouvoir sur nos esprits?...

Si ce mal, du moins, ne s'étendait qu'à quelques particuliers, ou même à la plus grande partie des chrétiens; si du moins les hommes ne manquaient pas en tout, mais seulement en quelques points, et qu'ils gardassent le reste! Mais, ô mal déplorable, tous y manquent, et ils manquent en tout; et l'on peut dire de la perfection que nous enseigne cette doctrine, qu'il n'y a personne qui fasse le bien, pas même un seul[2]. On en trouve bien quelques-uns qui emploient une partie de leurs biens en aumônes ou en bonnes œuvres, ou même qui les abandonnent pour embrasser la perfection religieuse; mais en trouver qui laissent volontiers leurs biens et leur honneur

[1] Ad hæc quid dicimus? pro singulis enim lacrymæ tantum proferendæ sunt et confusio habenda est, aperte enim contra hæc omnia militamus. S. Chrys. I *de Comp. cordis.* IV.

[2] Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum, *Psal.* XIII.

entre les mains de celui qui les leur a ravis, et qui soient prêts à donner ce qui leur reste aussi volontiers que s'ils le recevaient, c'est ce qu'on ne voit point.... Considérez attentivement s'il y en a qui le fassent, et si tous ne pratiquent pas le contraire. Ce mal est donc universel et par conséquent fort déplorable. Mais s'il y avait pour le moins quelque remède ! si les hommes revenaient à eux-mêmes après quelque temps, après une bonne confession, après les jeûnes et les prières du carême, si l'on en voyait quelques-uns qui pratiquassent cette doctrine une ou deux fois en leur vie, ce serait une espèce de consolation; mais où les trouverez-vous[1] ? N'a-t-on pas plutôt sujet d'assurer que de tous les hommes qui sont sur la terre, pendant tout le cours de leur vie, il ne s'en trouvera point ou fort peu, qui ne redemande son bien quand il lui aura été ravi, ou qui abandonne le reste à celui qui en aura pris une partie. Qu'on leur dise que c'est le conseil de Notre-Seigneur, qu'il a promis de grandes récompenses à ceux qui le suivent, qu'on le peut avec sa grâce, qu'il nous en a donné l'exemple, qu'agir autrement c'est faire tort à sa doctrine. Vous ne gagnerez rien, ils répondront à toutes vos remontrances qu'ils n'y sont pas obligés, et ils sont aussi satisfaits par cette réponse que s'ils avaient tout accompli; de sorte que si Jésus-Christ ne revient lui-même et ne le commande sous des peines plus graves, on ne l'écoutera pas, il ne sera jamais obéi. Ce mal n'est-il donc pas irrémédiable? Car n'attendez pas que Jésus-Christ revienne, si ce n'est au dernier jour pour vous reprocher votre ingratitude de n'avoir voulu rien faire, ni pour l'espérance du ciel, ni pour toute autre considération, si on ne leur parle du châtiment de l'enfer.

Oh! quelle honte et quelle confusion, quand il nous montrera ses plaies, et qu'il nous dira : Voilà ce que j'ai souffert pour vous, et vous n'avez pas seulement donné pour moi votre manteau !... Ne saviez-vous pas qu'on m'avait dépouillé de

[1] Circuite vias Jerusalem, et aspicite et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, etc.

Renuerunt accipere disciplinam. *Jerem.* v.

toutes choses, qu'on m'avait tout ravi, et l'honneur, et les biens, et la vie? Ne saviez-vous pas que j'avais prié pour ceux qui me les ravissaient, et que, pour récompense, je leur avais mérité les biens du corps et de l'âme, et tout ce qu'ils pouvaient désirer? Et pourquoi cela, sinon pour vous obliger à agir de même? Qu'avez-vous fait de semblable?... Continuez à réfléchir sur ce qu'il pourra encore ajouter à ce sujet, et persuadez-vous que l'enfer n'est pas plus dur à supporter que ce reproche, et que la confusion qui nous en reviendra. O juge redoutable, d'où vient ce malheur, d'où vient cette ingratitude si étrange, d'où vient, en un mot, qu'il y en a si peu qui suivent une si haute doctrine?...

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS ENCOURAGER A LA POURSUITE DE CETTE PERFECTION, PAR LES MÊMES RAISONS QUI DÉTOURNENT LES AUTRES.

Quoique les obstacles à la perfection soient particuliers à chaque personne, on peut néanmoins dire en général, que le plus grand obstacle qui empêche les hommes de se conformer à cette doctrine évangélique, c'est qu'elle est si haute, si sublime, et si élevée au-dessus de la nature, que tous disent qu'il est presque impossible, et qu'il n'est pas, ce semble, raisonnable en plusieurs occasions de la suivre. Mais considérez combien ils se trompent, puisque ce qui les détourne, c'est ce qui devrait les encourager. Elle est trop relevée, disent-ils, et trop au-dessus de la nature, donc il ne faut pas l'embrasser; c'est mal conclure, car s'il faut la suivre, c'est justement parce qu'elle est si haute et si relevée. C'est par là que je reconnais évidemment qu'elle est toute céleste, divine et digne de son auteur. Pour nous exciter à faire quelque chose, est-ce donc un motif sans valeur de dire que Dieu l'a prescrit, qu'il le désire, et que c'est en quelque sorte sa volonté[1]? N'est-ce pas la raison qui doit être la plus puissante sur nos esprits, quand nous croyons fermement

[1] A Domino egressus est sermo : Non possumus extra placitum ejus quicquam aliud loqui. *Genes.* XXIV.

qu'il nous l'a recommandée? Or, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de ces conseils; et, bien que la foi nous oblige à croire également que c'est lui qui parle dans tout le cours de l'Evangile, cependant nous avons d'autant moins de raison de douter ici qu'il est l'auteur de cette doctrine, qu'elle est trop élevée pour être sortie d'une autre bouche que de celle d'un Dieu, et par conséquent, quand il n'y aurait d'autre considération que celle-là, nous sommes obligés de l'embrasser, parce qu'elle vient de si bonne part. Les hommes pouvaient bien nous donner d'autres préceptes; mais, pour cette doctrine, elle ne pouvait venir que de Dieu, et partant, elle mérite que nous lui fassions bon accueil.

D'ailleurs, puisqu'elle est si élevée au-dessus de la nature, que s'ensuit-il sinon qu'elle est méritoire, très-agréable à Dieu, toute-puissante pour perfectionner une âme, et la rendre digne du ciel? Car ce qui ne dépasse point la nature, nous étant commun avec les païens, est d'un mérite bien inférieur, il est trop naturel et trop conforme au sens humain; mais ce qui est au-dessus de la nature est d'autant plus divin et méritoire pour le ciel, qu'il est surnaturel. Si vous pensez que cela aussi est plus difficile, souvenez-vous des grâces qui nous sont promises, et qui nous sont données pour cet effet[1]. Il est vrai que si on nous laissait dans l'infirmité et dans la faiblesse de la nature, et si nous n'avions qu'une fin purement naturelle, on pourrait dire que cela est impossible. Mais quand je considère que celui qui me commande de le faire, m'en donne la force et me fournit des grâces plus que suffisantes, je demeure sans excuse, et je me condamne moi-même, si je ne le fais pas. Non, je ne puis croire qu'un Dieu si bon, qui connaît mes faiblesses, qui a tant souffert pour me secourir, qui peut le faire si aisément, me refuse après cela ce qu'il juge m'être si nécessaire que, je ne puis

[1] Quidni omnia possibilia sunt innitenti super eum qui omnia potest? quantæ fiduciæ vox : omnia possum in eo qui me confortat. Nihil omnipotentiam Verbi clariorem reddit quam quod omnipotentes facit qui in se sperant. S. Bern. serm. LXXXV *in Cant.*

rien autrement ; car, le sachant et le pouvant, pourquoi ne le fera-t-il pas ? Peut-être qu'il ne le veut pas. Serait-il possible qu'il ne le voulût pas, lui qui est si bon, qui a donné sa vie de si bon cœur, afin que je n'eusse jamais occasion de douter de sa bonté ? Il est donc aussi certain qu'il le veut, comme il est certain qu'il le peut ; et, partant, s'il le veut, il le fait, car qui peut résister à sa puissance et à sa volonté [1] ? Rien, certes, si ce n'est ma lâcheté... Ah! malheureuse résistance de l'homme, oh! lâcheté trop hardie, d'oser ainsi résister à Dieu ! Mais quelle hardiesse insolente, de dire pour toute excuse qu'il est impossible de faire ce que Dieu commande ou conseille, quand il en donne la force.

Ajoutez au secours qu'il vous donne, les grandes récompenses qu'il vous promet et la considération de la fin à laquelle nous aspirons tous. Car, que faisons-nous en cette vie ? que prétendons-nous ? à quoi aspirons-nous ? n'est-ce pas à la vie éternelle, où sont compris tous les véritables biens ?... Etre heureux dans le ciel, n'est-ce pas le vrai bonheur ? Et plus un homme a de mérites, qui le rendent digne d'un plus haut degré de gloire, plus il est heureux, même dès cette vie. Or, il n'y a point de chemin plus sûr pour acquérir tous les jours de plus éminents degrés de gloire dans le ciel, que la pratique de cette sainte doctrine ; et partant, s'il nous reste quelque désir du ciel, ne devons-nous pas nous porter courageusement à un si saint exercice?... Si nous étions assurés qu'en donnant notre robe ou notre vêtement, on nous rendrait quelque chose de meilleur, nous ne ferions point de difficulté de la laisser [2], et nous ne croirions pas qu'on nous fît tort, mais nous nous sentirions plutôt obligés à l'égard de celui qui nous ferait cette faveur. Pourquoi donc ne le faisons-nous pas encore plus librement, puisque nous

[1] Ne timeas quia ego tecum sum, ne declines quia ego Deus tuus confortavi te, et auxiliatus sum tibi, et suscepit te dextera justi mei. *Isa.* XLI.

[2] Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam : Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. *Hebr.* X.

sommes assurés que le paradis doit être notre récompense? Mais le mal est que nous ne levons pas les yeux si haut, et que nous ne regardons seulement que la fin de cette vie présente et la force de la nature, sans nous élever à la considération de notre fin surnaturelle et des grâces qui nous y conduisent; cette pensée, cependant, n'aurait pas moins de force sur nos esprits que les considérations temporelles, si nous voulions en méditer l'importance...

Enfin, raisonnez-vous comme une personne qui tend à la perfection, et qui cherche Dieu? Eh bien, voulez-vous être parfait? voulez-vous servir Dieu?... Et quel service plus agréable pouvez-vous lui rendre, ou quelle perfection plus grande pouvez-vous acquérir, que celle qu'il vous marque lui-même?... Nous cherchons de tous côtés des moyens pour atteindre la perfection, nous aspirons à de hautes contemplations, nous feuilletons les livres, nous interrogeons les hommes spirituels, nous lisons les vies des Saints, tout cela est bon. Mais pourquoi tout cela, sinon pour être parfaits, et pour servir Dieu parfaitement? Et voici que vous avez entre les mains votre perfection toute acquise, si vous le voulez, voilà le moyen de rendre à Dieu le service le plus sûr et le plus agréable à ses yeux, puisque lui-même l'ordonne[1]; mais vous le méprisez.

Quelle ne devrait pas être votre joie et votre consolation, voyant qu'on vous ordonne des actions si hautes et si héroïques, puisque c'est un signe infaillible de l'excellence de notre religion et de la grandeur de notre Dieu qui veut être ainsi servi; puisque vous pouvez reconnaître par là votre bonheur d'être appelé à des choses si hautes, et vous persuader que Dieu mérite bien d'être ainsi honoré, que le ciel vaut bien le service que vous lui rendez, que les travaux de Jésus-Christ exigent de votre part cette reconnaissance et que la dignité de votre nature qui n'est faite que pour une fin surnaturelle vous y oblige?... Ne devriez-vous pas souvent vous proposer ces motifs, et si vous

[1] Beati sumus Israel : quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. Bar. VI. Unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarrabit. S. *Joan.* I.

y pensez, n'y a-t-il pas en cela de quoi exciter votre ferveur?... Pensez-vous que ce soit assez de lire et d'admirer cette doctrine dans les livres où elle est renfermée, sans la mettre en pratique, puisqu'elle ne nous est donnée que pour agir, et qu'elle consiste tout entière dans la pratique[1]? Il n'est pas ici question de grandes spéculations, ni de profondes connaissances, ni de beaucoup de livres, ni d'un grand esprit; il ne faut qu'un peu de patience, de violence sur la nature, un peu de coopération à la grâce de Dieu.

Eh bien, n'êtes-vous pas résolu d'en venir à l'essai, d'en pratiquer au moins une partie, si vous n'avez pas le courage de tout faire?... Voyez en particulier ce que vous voulez faire... Vous doit-on quelque chose? vous a-t-on fait quelque tort? Si vous ne pouvez pas remettre tout, au moins, priez pour celui qui vous a offensé, compatissez à sa faute, demandez la grâce qui vous est nécessaire pour cela, tâchez de vous y affectionner, efforcez-vous de vous y accoutumer peu à peu; car ce serait chose honteuse de sortir de cette vie et de n'avoir rien fait du tout. Plus votre vie sera longue, et plus grande sera votre confusion d'avoir vécu si longtemps et d'avoir fait si peu de chose. Oh! si je pouvais rappeler le temps passé!... Mais dites plutôt : O mon Sauveur! je vous promets de mieux employer désormais ce qui me reste de vie, je vous demande cette grâce, de ne prolonger ma vie que pour la rendre plus conforme à votre doctrine. C'est assez de temps perdu, pour ne pas différer davantage de faire ce que vous vous êtes proposé en me donnant cette vie[2].

[1] Non auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur. *Rom.* II; *Jac.* IV.

[2] Sufficit enim præteritum tempus. I *Pet.* IV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'excellence de la perfection chrétienne.

On ne pouvait attendre d'un Maître si excellent qu'une semblable doctrine. Mais, quelque sublime et relevée qu'elle soit, elle descend néanmoins à tous les cas particuliers ; et c'est en cela qu'elle se montre excellente, qu'étant si divine et si relevée, elle ne laisse pas de nous montrer du doigt ce que nous devons faire. La spéculation en est admirable ; mais la pratique nous en était nécessaire. Il n'appartenait qu'à un Dieu de nous enseigner qu'il fallait aimer ses ennemis ; mais pour nous mieux démontrer ce qu'il enseignait, il devait nous déclarer comment nous devons les aimer, il devait nous instruire de tous les détails ; nous dire qu'il faut prier pour eux, qu'il faut leur rendre le bien pour le mal, les louer s'ils nous blâment, leur donner ce qui nous reste après qu'ils nous ont dépouillés, qu'il faut donner s'ils nous demandent à emprunter ; faire plutôt deux lieues pour leur rendre service que de rester en deçà. Il devait nous dire que, quand ils nous auront frappé la joue, il faut présenter l'autre à leur discrétion, et être, en un mot, aussi disposés à recevoir le mal qu'ils nous font, qu'ils sont prêts à nous le faire. N'est-ce pas parler et s'expliquer clairement. Qu'en dites-vous ? Pouvez-vous maintenant douter de ce que vous avez à faire ?... O mon Dieu, je ne le sais que trop ; et je voudrais ou en savoir moins, ou en faire davantage. Mon fils, il est toujours bon de savoir ce que tu as appris ; car, connaissant tes devoirs et voyant tes manquements, tu as maintenant sujet de déplorer tes fautes quant au passé, et d'y pourvoir pour l'avenir.

DEUXIÈME POINT.

Combien peu de personnes l'embrassent.

Il est vrai que ce manquement est universel, mais il en est plus déplorable, et on ne saurait assez s'étonner que de tant de personnes ayant reçu une doctrine si claire et si intelligible, il y en ait si peu qui la pratiquent. Car si on ne la croyait pas, on ne trouverait pas si surprenant qu'on n'en fît rien ; mais croire que c'est un Dieu qui parle ainsi, qu'il n'y a rien de plus équitable que ce qu'il enseigne, et néanmoins n'en pas faire plus que s'il ne disait rien, c'est ce qui semble bien

étrange. Du moins, si la plus grande partie des chrétiens, si les prêtres, si les religieux goûtaient cette doctrine ! Mais non, à peine y en a-t-il deux ou trois qui pensent devoir y conformer leur conduite ; et si on presse les autres sur la parole de leur Dieu, ils vous répondent aussitôt qu'ils connaissent bien ses intentions, que ce ne sont que des conseils et non des ordres, des conseils qui sont bons à la vérité pour ceux qui voudront les garder ; mais qu'au reste, les garde qui veut.

Ah! grand Dieu, je vous demande pardon ; si j'entendais un homme tenir ce langage, il me semble que je ne pourrais le souffrir !... Et cependant c'est moi qui vis ainsi ; c'est ma vie qui parle de la sorte ; c'est moi qui tiens si peu compte de ce que vous nous conseillez ; et parce que ce ne sont que des conseils, je n'en fais rien. Eh quoi? si je savais qu'un ami me donnât un bon conseil pour quelque affaire importante, négligerais-je de m'en servir, parce que ce n'est qu'un conseil d'ami?... Ah Dieu ! que nous montrons bien que nous ne nous mettons pas beaucoup en peine de cette affaire ; et que peut-on attendre d'une personne qui ne veut vivre que suivant son humeur et ne suivre aucun conseil?...

TROISIÈME POINT.

Nous devons nous efforcer d'en venir à la pratique.

Mais ils disent encore que c'est une doctrine si relevée, si sainte et si difficile, qu'il est presque impossible d'en venir à la pratique. Avouons, mon âme, avouons que c'est une doctrine toute sainte, toute spirituelle et toute divine ; mais n'accordons jamais qu'il ne faille pas pour cela en venir à la pratique. Disons au contraire qu'étant si relevée, elle n'en est que plus divine et plus certaine, qu'elle n'en est que plus méritoire et plus respectable, et que, pour la difficulté, ce serait faire injure à son auteur de craindre que nous ne puissions exécuter ce qu'il nous conseille d'entreprendre.

Serait-il bien possible que ce grand docteur ne connût pas ce que nous pouvons faire avec ses grâces. Oserions-nous bien penser que, nous voyant en peine pour suivre ses avis, et pouvant nous aider, il nous abandonnât? Le penser, ne serait-ce pas nous jeter dans le précipice, d'où lui-même ne pourrait nous retirer? Oh ! qu'il faut être mauvais, si nous ne voulons pas être bons!... Nous ne saurions nous éloigner de ces divins conseils sans alléguer quelque excuse ; et nous ne saurions nous excuser, sans l'accuser ou d'ignorance, parce qu'il ne connaîtrait pas nos

faiblesses, ou de malice, parce qu'il ne voudrait pas nous aider au besoin : pourrions-nous penser à ces blasphèmes sans être très-mauvais.... Il vaut mieux être forts de la force d'un Dieu que de la nôtre, et jamais nous n'aurons plus de raisons d'attendre son secours, que quand il nous ordonnera de faire ce que nous ne pouvons faire qu'avec son assistance.

VENDREDI.

COMMENT IL FAUT AIMER SES ENNEMIS.

SUR CES PAROLES :

On vous a dit autrefois : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent [1].

Le Sujet. Nous considérerons en particulier ce point de la perfection chrétienne, l'amour de nos ennemis, et comment nous devons employer, pour cet effet, le cœur, la bouche et les mains. Le cœur, pour les aimer cordialement; la bouche, pour prier Dieu pour eux; les mains, pour leur rendre le bien pour le mal.

La Fin sera d'apprendre à aimer si parfaitement vos ennemis, que jamais vous ne pensiez, vous ne parliez et ne fassiez rien contre eux; mais qu'au contraire, vous employiez votre cœur, votre langue et vos mains à leur service.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons aimer nos ennemis, suivant l'ordre de Jésus-Christ.

2° Nous devons prier pour eux, suivant ces paroles : *Priez pour ceux qui vous persécutent.*

3° Nous devons leur faire du bien suivant ces paroles : *Faites du bien à ceux qui vous veulent du mal.*

[1] Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos. S. *Matth.* v.

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS AIMER NOS ENNEMIS, SUIVANT L'ORDRE DE JÉSUS-CHRIST.

Puisque la divine providence a voulu que tandis que nous sommes dans cette vie, nous eussions toujours quelque chose à souffrir les uns des autres, nous ne pouvons douter qu'elle ne l'ait permis pour des fins importantes, et que cela ne soit plus expédient pour sa gloire et pour notre salut, que si elle en eût disposé autrement. Mais la nature corrompue, qui ne regarde ni les desseins, ni les projets éternels de la divine sagesse, mais seulement ses propres intérêts et ses avantages ou ses incommodités particulières, se trouble grandement à ce sujet, et fait tout ce qu'elle peut au dehors et à l'intérieur par elle-même, et par les autres de cœur, de bouche et d'action, pour renverser cet ordre de Dieu. Elle voudrait ne souffrir aucune contrariété, n'avoir point d'ennemis, ou n'en recevoir aucun tort, ou, pour le moins, se venger selon son pouvoir. Enfin elle a un tel besoin d'être réprimée et tenu en sujétion de ce côté, que Notre-Seigneur, qui en connaissait le désordre et la corruption, et qui était venu pour y apporter le remède, a voulu s'expliquer particulièrement sur ce sujet, nous en faisant une leçon à part, et nous en recommandant la pratique avec des termes qui montrent assez combien il veut que nous y excellions. Remerciez-le de cette faveur, et ne doutez point qu'il ne vous donne les moyens et les secours nécessaires pour accomplir ses conseils. Au reste, par ce mot d'*ennemis*, vous ne devez pas seulement entendre ceux qui vous persécutent, soit dans votre personne, soit dans le corps auquel vous appartenez, mais encore tous ceux qui vous sont de quelque manière fâcheux et désagréables; car il arrive souvent que la nature s'emporte avec plus de dérèglement contre les domestiques, les voisins, et ceux qui nous sont proches, que contre les ennemis déclarés.

Il faut donc premièrement prendre garde que le cœur ne s'échappe contre eux, c'est-à-dire, que vous ne pensiez à leur mau-

vaise humeur, au tort qu'ils vous ont fait, ou aux maux qu'ils vous font souffrir; que vous ne vous indigniez point contre leurs mauvaises mœurs, que vous n'en ayez point d'aversion; en un mot, que vous ne consentiez jamais à aucun mouvement déréglé contre eux. Mais plutôt que vous en ayez compassion, que vous les excusiez, que vous leur pardonniez de bon cœur, que vous les supportiez, et qu'autant qu'il est en vous, vous soyez dans la même disposition que si la nature n'était point émue[1]: Plus même elle est émue, plus vous devez vous efforcer, avec le secours de la grâce, de tourner doucement votre inclination vers eux, vous servant de nouvelles considérations, pour vous donner toujours de plus en plus de meilleures affections à leur égard.

Aimer ainsi, c'est aimer de cœur, c'est aimer Dieu, c'est imiter Jésus-Christ et lui obéir, c'est acquérir de grands trésors de grâces et de mérites[2]. En vérité, vous ne pouvez rien faire qui soit plus agréable à Dieu; et, pour cette raison, vous devez le faire, car il n'y a rien de plus désirable que de plaire à Dieu; et, si l'on ne peut plus sûrement lui plaire et l'aimer qu'en aimant ses ennemis, n'est-ce pas un motif assez puissant pour vous y exciter? C'est une vérité fort importante que, pour aimer Dieu parfaitement, il faut aimer notre prochain, et principalement nos ennemis, non-seulement parce que Dieu nous le commande, mais encore parce qu'il ne saurait être mieux aimé de nous que quand nous les aimons. C'est pour mieux aimer Dieu que nous devons aimer notre prochain; car, autrement, quel amour avons-nous pour un Dieu qui mérite d'être tant aimé, que nous ne pouvons jamais assez l'aimer? Il est très-certain que nous n'aimons Dieu en cette vie que très-

[1] Ira inveterata si facta est, jam odium dicitur. Ira festuca est, odium trabes est : aliquando reprehendimus irascentem et odium tenemus in corde, et dicit nobis Christus : Festucam in oculo fratris tui vides : unde crevit festuca ut trabem faceret ? quia non statim evulsa est. S. Aug. lib. L, hom. XLII.

[2] Per amorem hominis inimici, efficeris amicus Dei, imo non solum amicus, sed etiam filius, sicut ipse Dominus divit : Diligite inimicos vestros ut sitis filii Patris vestri, Idem, serm. *de S. Stephano.*

imparfaitement, soit parce que par sa nature divine il est infiniment élevé au-dessus de nos connaissances et nos affections, soit parce que nous en sommes détournés par les objets de ce monde, et par le mauvais usage que nous faisons des créatures. Mais pour remédier en quelque façon à ce défaut, et afin d'aimer Dieu plus parfaitement, nous devons aimer notre prochain pour lui, et par considération pour lui; parce qu'en aimant ainsi le prochain, c'est aimer Dieu comme nous devons le faire. Aussi saint Jean [1] nous assure-t-il que si on n'aime pas le prochain, on n'aime pas Dieu, parce que nous voyons les hommes et que nous ne voyons pas Dieu, et qu'il nous est plus facile d'aimer ce que nous voyons que ce que nous ne voyons pas.

Il suit de là que, si dans la difficulté que nous avons d'aimer Dieu que nous ne voyons pas, nous ne nous aidons de la facilité d'aimer notre prochain que nous voyons, notre amour de Dieu n'est qu'imparfait et ne mérite pas le nom d'amour. Mais une autre vérité qui n'est pas moins importante, c'est que vous ne pouvez mieux aimer votre prochain pour l'amour de Dieu, qu'en aimant vos ennemis. Car quand vous aimez ceux qui vous font du bien, ou qui vous plaisent et qui s'accordent à votre humeur, la chose est facile, vous le faites non en vue de Dieu, mais pour vous-mêmes, mais par inclination naturelle, par la conformité des caractères, à raison de la communication et de la familiarité mutuelle; et vous pouvez aisément prendre le change, de sorte que souvent, pensant aimer votre prochain pour l'amour de Dieu, vous vous trompez, vous ne l'aimez que d'un amour tout naturel, comme ferait un païen; car il n'y a rien de plus doux ni de plus honnête dans la nature que de s'entr'aimer les uns les autres. Vous devez donc conclure qu'il est bien difficile d'aimer plus purement, et par une charité plus vraie, que lorsque vous aimez votre ennemi, ou celui qui vous

[1] Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere ? Et hoc mandatum habemus a Deo ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum. I *S. Joan.* IV.

déplaît naturellement, et qui n'a rien qui ne vous choque et ne vous rebute. En effet alors l'amour naturel fait place à la charité, et, n'aimant point naturellement la personne, si néanmoins vous l'aimez, il faut que vous l'aimiez surnaturellement, et seulement parce que Dieu le veut, parce que Jésus-Christ le commande, parce que cet homme, qui est votre ennemi, n'en est pas moins l'enfant de Dieu, votre frère et votre co-héritier de la vie éternelle, et pour tout autre motif semblable renfermé dans la charité. Puisqu'il en est ainsi, n'avez-vous pas sujet de vous porter à cette sorte d'amour avec d'autant plus de ferveur, qu'à peine pourrez-vous autrement aimer Dieu purement.

Oh! que la providence de Dieu est admirable, de trouver des moyens de se faire aimer de nous presque par nécessité. Il désirerait très-ardemment se voir aimé pour lui-même, parce qu'il est bon, parce qu'il nous aime, parce qu'il est ce qu'il est; mais il voit d'ailleurs que nous sommes trop grossiers pour le reconnaître. Que fait-il? il voudrait bien que nous l'aimassions dans la personne des hommes que nous voyons; mais il voit que nous avons plus d'inclination à les aimer par les mouvements de la nature que par ceux de la grâce; il voudrait bien que nous l'aimassions dans les créatures sensibles qui le représentent, mais il voit le dérèglement de notre nature qui se cherche plutôt qu'elle ne cherche Dieu, dans l'amour des choses visibles. Quel remède, quel moyen trouvera-t-il pour se faire aimer de mon âme purement, et m'obliger à faire quelque chose pour lui, afin de m'en récompenser plus libéralement? Il permet que mon prochain me cause quelque déplaisir, qu'il soit fâcheux, rude, désagréable, et néanmoins il me commande de l'aimer pour l'amour de lui; afin que, par ce moyen, j'aie occasion de faire quelque chose pour Dieu, et de lui donner des preuves véritables de mon amour; voilà l'unique moyen qui lui reste pour me porter à l'aimer, et j'aurais le courage de le lui refuser?... Ah! pardon! grand Dieu! pardon, si j'ai résisté à votre volonté par le passé, j'en suis fâché, je m'en repens de tout mon cœur, je confesse qu'autant je suis obligé à

vous aimer, autant je dois aimer mes ennemis. Je proteste que je veux les aimer désormais pour l'amour de vous, autant que j'ai de désir de vous aimer vous-même; afin que je vous aime en leur personne, et que j'aime leur personne pour votre amour....

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS PRIER POUR NOS ENNEMIS.

Priez pour ceux qui vous persécutent : Notre-Seigneur a renfermé dans ces quelques mots tout ce que l'on peut faire de bien à un autre par la parole. Car la prière étant le plus grand bien qu'on puisse procurer à autrui, en commandant ce qui est plus parfait, il semble, par conséquent, qu'il commande aussi ce qui est au dessous ; et en vérité ce serait s'acquitter fort mal de ce devoir, si vous vous contentiez d'ouvrir la bouche pour prier Dieu en faveur de vos ennemis, et qu'ensuite vous ouvriez la même bouche devant les hommes pour les critiquer et les blâmer. Si donc vous priez Dieu de bon cœur pour eux, vous devez encore prier les hommes en leur faveur, afin qu'ils leur fassent du bien en cas de besoin, et vous êtes obligé de ne parler jamais d'eux qu'en bonne part et de ne jamais en dire du mal [1] ; car si on vous commande le bien, à plus forte raison vous défend-on le mal. Les commandements positifs qui nous obligent à la pratique du bien, ne sont pas aussi rigoureux que les préceptes négatifs qui nous défendent le mal. D'où il suit que pour garder parfaitement ce conseil de Notre-Seigneur, jamais vous ne devez médire de vos ennemis [2], ni même murmurer contre eux, ou faire de plaintes, si ce n'est, peut-être, que la charité vous y

[1] Bene licite persequentibus vos : benedicite, et nolite maledicere. *Rom.* VII. Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed e contrario benedicentes, quia in hoc vocati estis, ut benedictionem hereditate possideatis. I. *Pet.* III.

[2] Quis sapiens et disciplinatus inter vos? ostendat ex bona conversatione operationem suam in mansuetudine sapientiæ. Quod si zelum amarum habetis et contentiones sint in cordibus vestris, nolite gloriari et mendaces esse adversus veritatem. *S. Jacob.* III.

invite, ou que la prudence vous le permette, ou pour leur bien particulier, ou pour le bien commun. Mais alors vous devez le faire avec un zèle sincère, exempt de passion, et encore en peu de mots et sans exagération; car c'est en ce point que la nature a coutume de se flatter et de se donner beaucoup de liberté. Hors de là, c'est-à-dire, quand la nécessité ou la charité ne vous obligent point à en parler devant ceux qui ont droit d'en juger, vous devez couvrir tout sous le silence, comme vous seriez bien aise qu'on exerçât à votre égard la même charité ; autrement tout le bien et le mérite que vous pourriez avoir acquis en les supportant, s'évapore par votre bouche.

Toutes ces plaintes, ces discours et ces justifications ne sauraient détourner le mal que vous endurez, et ils nuisent beaucoup à votre mérite ; car c'est la preuve que vous ne souffrez qu'avec impatience le mal qu'on vous fait, et que ce que vous faites pour eux ne procède pas d'un grand amour. Enfin vous faites injure à Dieu, puisque c'est lui qui permet ou qui ordonne la peine que l'on vous fait souffrir, quoiqu'il défende la faute et le péché qui s'y rencontre. Ainsi donc, vos murmures et votre indignation offensent Dieu et retombent sur lui ; par conséquent vous lui donnez sujet de se fâcher contre vous, et de vous châtier au lieu de vous récompenser. De plus, en déchirant dans vos entretiens cet ennemi pour lequel vous avez prié Dieu, vous montrez que vous avez deux cœurs et deux langues, puisque, d'une même bouche, vous soufflez le froid et le chaud. Ce que Dieu déteste, dit le Psalmiste, ce qu'il reprend sévèrement, c'est cette bouche perverse, cette bouche à deux langues [1]. C'est ce que blâme aussi un de ses Apôtres, qui ne peut souffrir que, d'une même bouche, on donne à Dieu des bénédictions et des malédictions au prochain [2]. Prenez garde de tomber dans ce

[1] Quorum os maledictione et amaritudine plenum est. *Psal.* XIII.

Os bilingue detestor. *Prov.* VIII.

[2] In ipsa benedicimus Deum et Patrem, in ipsa maledicimus homines qui ad similitudinem Dei facti sunt. Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio, nam oportet, fratres mei, hæc ita fieri. *Jac.* III.

désordre, et, si vous aimez votre prochain dans votre âme, faites-le paraître au dehors par la parole. Autrement c'est la preuve que vous n'avez point d'amour dans le cœur, car la langue parle de l'abondance du cœur ; et de fait, si vous aimiez comme il faut, vous recevriez à cœur ouvert ces occasions que Dieu vous présente pour accroître vos mérites, et vous sauriez si bon gré à votre ennemi, que vous ne parleriez jamais de lui qu'en termes avantageux. Veillez donc sur vos paroles, car vos discours vous découvrent, et vous font voir tel que vous êtes. O Seigneur! vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges et celles de mon ennemi[1] ; s'il faut réclamer votre secours pour vous bénir, combien plus devons-nous le faire pour bénir ce qui est si difficile de louer ; et, si nous ne pouvons vous bénir en maudissant nos ennemis, ni vous louer en parlant mal d'eux, ouvrez, mon Dieu, ouvrez mes lèvres par un même effort de votre grâce, pour vous bénir, et pour bénir mes ennemis.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS FAIRE DU BIEN A CEUX QUI NOUS VEULENT DU MAL.

Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Quoique ce soit une espèce de bienfait que d'aimer de cœur et de louer de bouche son ennemi, toutefois, parce qu'on peut encore l'obliger ou le désobliger par des actes, Notre-Seigneur nous commande par ces paroles de ne jamais rien faire qui puisse lui nuire, ni dans ses biens ni dans son honneur, ni dans sa personne ; il exige même que par ressentiment de l'injure reçue on n'omette aucune occasion de lui faire du bien, mais qu'au contraire, par cette raison qu'il nous est opposé, on en prenne sujet quelquefois de lui faire plus de bien. Voilà ce que Notre-Seigneur demande de nous, si nous voulons être parfaits. Agir ainsi, c'est élever notre nature à un état surnaturel; c'est nous rendre semblables par imitation au Père des miséricordes, qui ne se porte

[1] Domine, labia mea aperies. *Psal.* L.

à la compassion que par la vue de nos misères ; de sorte que plus nos misères croissent, plus il a de pitié et de miséricorde pour nous[1]. N'est-ce pas avec ce sentiment que vous recourez à lui? N'est-ce pas ce que vous lui dites quand vous lui représentez vos misères spirituelles ou temporelles[2] : que plus vous êtes misérable, plus vous espérez en ses miséricordes ; plus vous êtes engagé dans le péché, plus il trouvera en vous de sujet d'exercer sa bonté ? Certes, il semble qu'il devrait plutôt être détourné par le nombre de vos fautes; mais non, il vous pardonnera, il vous fera du bien, si vous savez vous servir de ce motif, et reconnaître vos péchés, comme fit saint Pierre ou la bienheureuse Madeleine, et comme le font les autres pécheurs. Comme eux vous verrez la grâce abonder où le péché avait été auparavant avec excès[3] ; car l'abîme provoque un autre abîme, l'abîme de nos misères appelle l'abîme de ses miséricordes[4].

Or ne croyez pas pouvoir imiter autrement cette grande bonté, qu'en faisant du bien à celui qui semble moins le mériter, et ne dites pas que vous ne lui voulez point de mal, et que vous seriez fâché de lui avoir fait aucun tort; car ce n'est pas ainsi que Dieu agit à votre égard. Dieu en effet, ne se contente pas de ne point vous faire de mal, car il vous fait du bien en vous pardonnant vos péchés; il vous recherche le premier, il vous accorde une augmentation de grâce et de gloire ; enfin il vous fait autant de bien que vous en êtes capable, et cela tous les jours, à toute heure, à tout moment, afin de vous exciter à agir de même envers votre ennemi, et de l'obliger encore à vous en récompenser. Mais aussi, si vous n'imitez pas cette bonté, vous l'irritez, vous lui donnez sujet de vous retirer ses grâces, et de se fâcher contre vous, non-seulement parce que vous refusez

[1] Et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos. Estote ergo misericordes sicut et pater vester misericors est. S. *Luc.* VI.

[2] Induite vos sicut electi Dei viscera misericordiæ benignitatem, etc. supportantes invicem, et donantes vobismetipsis sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. *Coloss.* V.

[3] Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.* V.

[4] Abyssus abyssum invocat. *Psal.* XLI.

d'obliger votre ennemi, mais parce que vous l'empêchez lui-même par ce moyen de vous combler de ses faveurs. Il a tant d'inclination à vous faire du bien, qu'il se fâche si vous l'en empêchez, et quand il voit que vous manquez à faire du bien aux autres, pour contenter l'excès de sa bonté qui ne peut vous gratifier, il accorde à votre ennemi les grâces qu'il avait résolu de vous donner, et fait retomber sur votre tête le mal que celui-ci avait mérité.

C'est ce qui arriva à Saprice [1], qui, bien qu'étant prêtre et sur le point de recevoir la couronne du martyre, la perdit pour n'avoir pas voulu pardonner à Nicéphore son ennemi, qui le priait d'oublier le passé; car en même temps Dieu retira la grâce et la lumière de la foi au misérable Saprice, qui abjura sa religion et renia Jésus-Christ, et Nicephore lui fut substitué; se trouvant changé tout à coup, il confessa la foi que cet apostat avait reniée, fut ensuite martyrisé et reçut la couronne que l'autre avait perdue. Oh! que les jugements de Dieu sont terribles! oh! que c'est un grand bien que d'obliger un ennemi! quel grand mal que de ne pas lui faire du bien!... Voudriez-vous être dépouillé de tous vos biens et accablé de tous ces maux, en punition de la dureté de votre cœur?... Craignez-le; si vous pouvez faire quelque chose en cette matière, ne le négligez pas, ne remettez point au lendemain si vous le pouvez dès maintenant. O mon Sauveur qui faites du bien à vos ennemis, et nous commandez de leur en faire, faites-moi, s'il vous plaît, la même grâce que vous voulez que je fasse à mon ennemi; réconciliez-moi premièrement avec vous, afin que je me reconcilie avec lui; faites-moi du bien afin que je lui en fasse, et que je me dispose, par les bons offices que je lui rendrai, à recevoir de vous de nouvelles faveurs. Ainsi soit-il.

[1] Apud Euseb, anno Christi 130; apud Surium. 9 Feb.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut aimer ses ennemis.

Aimez vos ennemis. Entendez par ce mot *d'ennemis* tous ceux qui vous donnent sujet de vous fâcher ; et, au lieu de vous fâcher contre eux, conservez-leur un cœur d'ami et de frère, car c'est ainsi que vous aimerez véritablement Dieu et votre prochain. Qui sont ceux qui le font? quel est sur ce point votre conduite? quel remède faut-il y apporter?.. Il faut donc choisir : ou n'avoir point du tout de charité, ou aimer ses ennemis. Et quoi, mon âme, pourrais-tu vivre sans la charité qui est ta vie? Non, non, mon Dieu, quoiqu'il me soit difficile d'aimer mes ennemis, il m'est impossible de ne pas vous aimer, et puisque je ne puis vous aimer sans les aimer, il faut nécessairement que je les aime, étant obligé nécessairement de vous aimer. O heureuse nécessité ! qui m'oblige d'aimer mes ennemis en aimant Dieu, et qui me fait encore mieux aimer Dieu, en aimant mes ennemis!...

DEUXIÈME POINT.

Il faut prier pour ses ennemis.

Priez pour ceux qui vous persécutent, c'est-à-dire rendez-leur tous les bons offices que vous pourrez dans vos discours, et ne dites aucune parole qui puisse les offenser ; car, si on vous commande de ne parler d'eux qu'en bien, on vous défend à plus forte raison d'en parler jamais mal. Quelle langue et quelle bouche serait celle qui parle tantôt bien et tantôt mal de son prochain? Quelque éloquente qu'elle puisse être, elle n'est qu'une bouche qui porte sa malédiction en parlant mal. Ceux qui parlent avec chaleur contre leurs ennemis sont les plus médisants et les plus maudits, car si la langue est un rasoir, la langue la moins retenue est celle qui cause les blessures les plus profondes.

S'il n'est jamais permis de parler mal de personne, il est encore moins permis de parler mal de ses ennemis, car les fautes sont plus nombreuses, et on en a moins conscience. Le même sentiment qui nous porte à dire plus de mal qu'il n'y en a, nous empêche de reconnaître le mal que nous commettons ; le temps, qui est un fort bon médecin, pourrait guérir la plaie, mais tous ces mauvais discours ne font que l'entretenir et

l'empirer. Jamais votre ennemi ne saurait vous faire tant de mal que vous vous en faites en parlant mal de lui. Voulez-vous vous le concilier? soyez le maître de votre langue et de votre cœur. Si vous êtes soumis à Dieu, Dieu vous assujettira tous vos ennemis, et la manière de lui prouver votre soumission, c'est de les supporter sans vous plaindre.

TROISIÈME POINT.

Il faut faire du bien à ceux qui vous veulent du mal.

Il faut encore employer à l'égard de ses ennemis la main et les œuvres, car aimer en paroles seulement, ce n'est pas aimer; aimer de cœur sans les œuvres, c'est aimer son ami à moitié, mais ce n'est point aimer son ennemi qui ne croira jamais être aimé que par les œuvres. Il ne le mérite pas, dites-vous, mais vous, méritez-vous d'être aimé et comblé des dons de Dieu?... moins il le mérite, plus vous avez occasion de mériter en lui faisant du bien, pour reconnaître celui que Dieu vous fait, et pour vous rendre digne de celui qu'il veut vous faire.

Quelle bonté de votre Dieu! il ne demande que les occasions de vous faire du bien; et vous les rejetez si vous ne prenez celles qui se présentent de faire du bien à vos ennemis, et les occasions sont les plus pressantes pour l'obliger à vous rendre, non-seulement la pareille, mais encore cent pour un, car c'est là la mesure du ciel. O mon Dieu, me serait-il permis de vous demander des ennemis, pour vous demander un moyen si efficace de recevoir vos grâces? Mon fils, laisse-moi en disposer. Il te suffit d'être prêt à exercer la patience et la charité envers ceux à qui je permettrai de t'affliger ; car le mérite de ces vertus consiste principalement à leur faire du bien, parce que je les envoie, ou que je permets qu'ils affligent mes serviteurs.

SAMEDI.

IL NE FAUT PAS RECHERCHER L'APPROBATION DES HOMMES

D'APRÈS CES PAROLES :

Prenez garde de faire vos bonnes actions devant les hommes pour en être remarqués : autrement vous n'en aurez point de récompense de votre Père [1].

Le Sujet. Il faut prendre garde de tomber dans l'extrémité opposée à la haine des hommes, en cherchant plus qu'on ne doit à leur complaire, et en agissant dans le dessein d'obtenir leur approbation.

La Fin est d'apprendre à fuir les vues trop humaines dans toutes nos actions qu'elles soient bonnes ou indifférentes, et à n'en faire aucune qui soit mauvaise, dans l'intention de leur être agréable.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous ne devons pas faire nos bonnes œuvres dans l'intention de plaire aux hommes.

2° Dans les actions même indifférentes, il ne faut pas se conduire par des voies humaines.

3° Il ne faut faire aucune action mauvaise de peur de leur déplaire.

PREMIER POINT.

NOUS NE DEVONS PAS FAIRE LE BIEN POUR PLAIRE AUX HOMMES.

Un des plus grands malheurs de la vie est que nous faisons fort peu de bien, et ce peu que nous faisons nous le laissons corrompre et anéantir par la vanité et l'ostentation qui nous fait rechercher l'approbation des hommes; aussi sommes-nous fort pauvres en mérites [2], le bien même que nous faisons se

[1] Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis, alioquin non habebitis mercedem apud patrem vestrum. *S. Matth.* VI.

[2] S. pas pouvoir dire : Je me suis acquitté exactement de tout ce que j'avais à faire, j'ai rempli tous mes devoirs, car l'orgueil est toujours prêt à nous faire tomber dans quelque faute encore plus grave. S. Chrys. I *de Comp.*

Attendite.

corrompt et se change en mal, par la mauvaise intention et le désir de plaire aux hommes; il fournit à notre juge matière de jugement contre nous, comme il nous en avertit par ces paroles : Je jugerai vos justices, c'est-à-dire vos bonnes œuvres. Voilà pourquoi il nous dit sérieusement ici de ne point les faire dans ces vues si blâmables, et si préjudiciables à notre bien. Prenez-y garde, dit-il, car ce venin est fort subtil, il se glisse imperceptiblement, et sa malignité est si grande, qu'il rend une bonne œuvre mauvaise sans y laisser aucune marque ou apparence de mal ; d'où vient qu'on n'en est point touché et qu'on ne se met pas en peine d'y remédier.

Mais avant tout, il faut remarquer que toutes nos bonnes œuvres se rapportent ou à Dieu ou au prochain ou à nous-mêmes, et qu'on peut les renfermer dans ces trois espèces de bien : l'oraison, l'aumône et le jeûne. L'oraison comprend les bonnes œuvres qui regardent Dieu plus immédiatement. L'aumône, toutes les œuvres de miséricorde qui concernent le prochain. Le jeûne, toutes les mortifications que nous pouvons pratiquer. Or en tout cela, il faut éviter avec soin les respects humains, et se donner de garde de faire quelque chose pour acquérir de l'estime et pour éviter le mépris [1]; car ce serait perdre le mérite de ses bonnes œuvres, qui de bonnes deviendraient mauvaises. Certes, cette vanité montre clairement que l'homme est bien insensé, puisque, pouvant plaire à Dieu et mériter des récompenses éternelles, il aime mieux complaire aux hommes. Chose presque impossible, et, quand elle serait en sa puissance et qu'il en viendrait à bout, quel bien lui en reviendrait-il?... Quand même il y aurait quelque bien dans cette complaisance, ne vaudrait-il pas mieux, et ne serait-ce pas un plus grand bien de ne regarder que Dieu, et de n'avoir d'autre dessein que celui de lui plaire?... Voudriez-vous que

[1] Averte oculos meos ne videant vanitatem. *Psal.* CXVIII.

Hos oculos quibus contemplamur, quare facimus, everti poscit ne videant vanitatem, id est, ne hanc attendat propter quam faciat, cum boni aliquid facit, etc Fuse S. Aug. in eumdem Psal.

les hommes sussent que vous êtes un orgueilleux? et néanmoins vous ne craignez pas que Dieu le voie.

Et puis, quel désordre d'employer le bien pour nous nuire, et de nous servir de Dieu pour l'offenser. Si vous ne vous voulez point de bien, du moins ne vous faites point de mal, et si vous ne voulez pas servir Dieu, du moins ne faites pas semblant de le servir de peur de l'offenser. Est-il possible que la présence d'un homme et le jugement qu'il porte sur moi, aient plus de force sur mon esprit que la présence et le jugement de Dieu [1]?... Je ne sais même pas si les hommes pensent à moi, et il importe fort peu qu'ils y pensent; mais je suis certain que Dieu y pense, qu'il me juge, et qu'il importe beaucoup quel jugement il en porte. Comment ne suis-je donc pas touché de cette pensée?... Ah! grand Dieu, tout notre mal vient de ce que vous êtes invisible, et que nous nous laissons tellement dominer par les sens que l'impression que nous en recevons est plus forte que celle de la foi. Faites, s'il vous plaît, que je sente votre présence, donnez à mon cœur une sainte crainte de votre divine majesté, qui me rende aussi vigilant et circonspect dans toutes mes œuvres, que si je devais être jugé à l'heure même.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS BANNIR TOUTE VUE HUMAINE, MÊME DANS LES ACTIONS INDIFFÉRENTES.

S'il faut veiller à ce que nos bonnes œuvres ne soient pas souillées et corrompues par des vues humaines, il faut veiller encore avec plus de soin sur nos actions qui sont indifférentes et dans leur espèce et dans leur objet, telles que les études, le travail, les affaires temporelles, le boire, le manger, les divertissements, les entretiens et autres choses semblables, qui sont particulières à chacun dans son état et dans sa vocation [2]. Ces

[1] Non quasi hominibus placentes, sed Deo qui probat corda vestra. I *Thess.* II.

[2] Attendite.

Sive manducatis, sive bibitis, vel aliud quid facitis omnia, in gloriam Dei facite. I *Cor.* X.

actions se peuvent rapporter à Dieu, et nous pouvons par elles acquérir du mérite, mais aussi nous pouvons tourner les yeux du côté des hommes, y rechercher notre plaisir, notre intérêt, et nous rendre dignes de châtiment. Prenez-y garde, car il n'est pas permis dans les choses indifférentes d'agir avec des considérations humaines, ou seulement pour notre intérêt ou notre plaisir, n'y considérant que ce plaisir. Ce n'est pas là votre fin, ce n'est pas pour cela que vous êtes créé et racheté, mais vous l'avez été pour le service de Dieu et pour votre salut; vous n'êtes pas à vous, pour vous rapporter à vous-même, mais vous êtes à Dieu, vous lui avez coûté trop cher pour vous en dispenser ; cette œuvre que vous faites ne vous appartient pas, votre corps et votre âme ne sont pas à vous [1].

Voudriez-vous abandonner votre corps et votre âme à la vanité et à la volupté pour les ravir à Dieu? Vous en êtes bien éloigné, et cependant vous en donnez la meilleure partie quand vous donnez vos actions à ces vaines connaissances du monde. Car qu'est-ce que se donner soi-même corps et âme, sinon donner ce que l'on fait, puisque vous ne pouvez pas vous donner autrement à Dieu, qu'en lui consacrant vos actions; comme l'on donne l'arbre en quelque façon, quand on en donne le fruit ; vous les lui ravissez donc quand vous les faites pour une fin autre que pour son bon plaisir. Oh! que vous êtes misérable, et que vous avez sujet de craindre votre perte, puisque n'étant que pour Dieu, vous vous dérobez à lui et à vous-même... O mon Jésus! c'est ce que vous disiez, que celui qui se trouve se perd [2]; parce que celui qui se cherche et poursuit ses intérêts, se retire de vos mains et ne vit plus pour vous. Or, qui n'est plus à vous n'est plus rien, puisqu'il n'est que pour vous, et partant il est perdu et tout ce qu'il fait est perdu; tout ce qu'il a est perdu, puisqu'il perd sa vie, son travail, et tout ce qu'il

[1] Non estis vestri, empti enim estis pretio magno. I *Cor.* VI.
Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum. Ibid. VII

[2] Qui invenit animam suam perdet illam, et qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam. *S. Matth.* X.

reçoit de vous et des créatures. En un mot, il perd tout ; car toutes choses sont faites pour l'aider à vous servir, et s'il ne vous sert pas, il abuse de la fin des autres choses, et les perd par conséquent [1].

Pénétrez-vous de cette vérité comme elle le mérite. Si lorsque vous travaillez pour la vanité, toutes les créatures périssaient et si vous-même retombiez dans le néant d'où vous êtes tiré, le mal ne serait pas aussi grand que celui que vous commettez alors; car, agissant pour la vanité, vous péchez, et lorsque vous vous écartez de votre fin et que vous éloignez les créatures de la leur, vous offensez celui qui a créé toutes choses. Tôt ou tard vous en serez châtié, car l'oisiveté seule est une faute devant Dieu. Pensez-vous qu'on ne vous demandera pas raison d'une action inutile, puisque vous devez rendre compte même d'une parole oiseuse? N'en doutez point, vous en rendrez compte, et d'autant plus exactement que vous en êtes mieux instruit.

O mon âme, vivons pour celui qui nous a donné la vie par sa mort. Vivons pour lui jusqu'à notre dernier soupir, puisqu'il nous a donné tous les instants de sa propre vie. Vivons pour lui, puisque c'est pour cela qu'il a vécu, qu'il est mort, qu'il est ressuscité et qu'il vit en nous [2]. Ce n'est pas vivre que de ne pas agir pour lui. Veillons donc surtout sur les actions indifférentes ; veillons sur ces actions même plus que sur les bonnes, parce que la nature nous trompe plus aisément. Ne laissons pas écouler la moindre partie du jour qui nous est donné pour bien faire, dit le Sage [3]. Il faut les faire, parce que Dieu veut que vous les fassiez, parce que c'est votre devoir, votre état, parce que la raison le veut, ou telle vertu en particulier, qui se

[1] Propter temetipsum Deus fecisti omnia, et qui vult esse sibi, et non tibi ; nihil esse incipit inter omnia. S. Bern. serm. xx *in Cant.*

[2] Etsi cætera taceam, hoc solo certe non immeritò sibi vendicat vitam nostram, qui pro ea posuit suam. Nemo igitur sibi vivat, sed ei qui pro se mortuus est. Cui enim justius vivam quam qui si non moreretur, ego non viverem. S. Bern. ep. CXLIII.

[3] Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccli.* XIV.

rapporte à Dieu. En serez-vous plus pauvre, moins honoré, et moins à votre aise?... Quoi donc? puisqu'il y a tant de biens et aucun mal dans la pureté de vos intentions, qui vous empêche?... O mon Dieu! c'est, ce me semble, que je n'y pense pas, et que je me sens porté à ces actions avant d'avoir pensé à ce que je dois faire. Mon fils, si tu avais autant de cœur et d'amour pour ton salut et pour ta perfection que tu en as pour ton plaisir et ton honneur, tu y penserais aussi aisément qu'à ton plaisir, à ton honneur, ou à tes intérêts qui te poussent à ces actions.

TROISIÈME POINT.

NOUS NE DEVONS PAS FAIRE LE MAL DE PEUR DE DÉPLAIRE AUX HOMMES.

C'est un désordre encore plus déplorable de faire le mal pour plaire aux hommes, soit en omettant ce qu'on est tenu de faire, soit en faisant ce qui est contraire aux devoirs de sa charge et de sa condition, sans qu'on ait d'autre motif que le pur respect humain, c'est-à-dire, la crainte de déplaire ou le désir de complaire, la crainte d'être moqué et de passer pour un homme simple et sans courage, ou le désir d'être regardé comme une personne qui sait s'accommoder aux compagnies. Agir ainsi, c'est prendre scandale d'une parole [1], c'est avoir honte d'être serviteur de Jésus-Christ, de se déclarer ouvertement pour lui; c'est embrasser le parti du monde qui est contraire à l'Evangile[2]. En cela il peut y avoir trois grands maux: Le premier est le péché que l'on commet, l'action étant mauvaise. Le second se trouve dans la fin et l'intention qui sont répréhensibles, puisque l'on agit par respect humain. Le troisième est le scandale qui en résulte pour le prochain. Car, comme nous l'avons déjà médité ailleurs, ceux qui en sont témoins sont ou bons, ou méchants; s'ils sont vertueux, ils en sont mal édifiés; s'ils

[1] Facta autem persecutionem propter verbum continuò scandalizatur. *S. Matth.* XXI.

[2] Qui me erubuerit, et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet. *S. Luc.* IX.

sont libertins, ils prennent encore plus de hardiesse de faire le mal qu'ils voient, et de se fortifier dans leur libertinage. Quand il n'y aurait personne qui prît ce scandale, vous-même vous vous scandalisez, vous scandalisez votre conscience, vous la remplissez de scrupules et de remords. Comment, en effet, n'en serait-elle pas troublée, puisque vous agissez ouvertement contre elle et contre Dieu? puisque vous saviez bien que vous faisiez mal, votre conscience était touchée au dedans par la grâce, et vous l'avez fait révolter contre l'esprit de Dieu qui vous rappelait votre devoir [1].

Cela est effroyable, et on ne saurait trop se garder de ces malheureuses complaisances; si vous voulez plaire aux hommes, que ce soit pour le bien [2], pour les porter aux bonnes œuvres. Mais quand il est question du mal, n'ayez égard à personne; quand il s'agirait du monde entier, Dieu est plus que tout le monde.

C'est en cela que consiste la gloire de notre conscience, dit saint Paul [3], de converser dans le monde avec une simplicité de cœur et une sincérité toute divine, et non pas avec une sagesse et une conduite charnelle. Pourriez-vous en dire autant? et pourquoi non?... Ecoutez cette parole terrible : Dieu a dissipé les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes, ils ont été remplis de confusion, car Dieu les a méprisés comme ils l'ont méprisé [4]. Mon Dieu, je suis fâché d'avoir été du nombre de ceux qui vous ont déshonoré, mais j'accepte de bon cœur cette menace. Brisez mon cœur, et ôtez-lui tout pouvoir de vous offenser en ce point; qu'il n'y ait en moi aucune faculté pour me porter ailleurs que vers vous, ou pour me donner d'autre mou-

[1] Testimonium reddente illis conscientia eorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus. *Rom.* II.

[2] Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem. Ibidem, XV.

[3] Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ, quod in simplicitate cordis et sinceritate Dei et non in sapientia carnali, sed in gratia Dei conversati sumus in hoc mundo. II *Cor.* I.

[4] Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent: confusi sunt quoniam Deus sprevit eos. *Psal.* LII.

vement que celui de vous plaire. Ah! que le cœur de votre Apôtre me plaît. Quoi? ce reproche me sera-t-il jamais fait, que je cherche à plaire aux hommes? Si je voulais encore m'assujettir à ces complaisances mondaines, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas faire le bien pour plaire aux hommes.

La crainte des hommes ou le désir de leur plaire peut se trouver dans nos bonnes œuvres, dans celles qui sont indifférentes et dans les mauvaises; cette crainte ou ce désir sont toujours un mal. On entend par bonnes œuvres tout ce qui se fait de bien à l'égard de Dieu, du prochain et de nous-mêmes. Or, tout ce bien se change en mal et en vice, quand il n'est fait que par vanité et pour obtenir l'approbation des hommes qui le voient, ou qui en entendront parler. Quel prodige de malheur et de folie! Il n'est rien de plus aisé que de parler à Dieu, car il ne faut que le vouloir; il n'est rien aussi de plus fructueux, car c'est l'excellence de tout notre mérite, tandis qu'il n'est rien de plus difficile que de plaire aux hommes, car quelque chose que nous fassions, cela ne dépend pas de nous, mais de leur fantaisie. Et quand nous leur plairions, qu'y a-t-il de plus vain et de plus stérile ; car quel bien peut-il m'en revenir, surtout si on le compare au bien de plaire à Dieu. D'où vient donc, ô mon âme, que tu es si malheureuse et si folle, de rechercher plutôt l'approbation des hommes que celle de ton Dieu?

Serait-ce parce que les hommes te voient, tandis que Dieu ne te verrait pas? tu n'oserais pas le dire, car la foi te démentirait aussitôt; mais c'est que tu regardes plutôt les hommes que Dieu; c'est que tu vis plutôt par les sens que par la foi, c'est que tu considères plutôt les biens ou les maux de cette vie que ceux de l'autre. Mais enfin, il faudra quitter cette vie, et l'âme qui n'aura d'autre bien de ses bonnes œuvres que celui d'avoir plu aux hommes, que peut-elle attendre après son départ, quand il lui a été dit si solennellement : n'attendez point d'autre récompense que celle que vous trouvez dans vos complaisances! O pauvre récompense! où sera alors ce monde, à qui on s'efforçait de complaire?...

[1] An quæro hominibus placere? Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.

DEUXIÈME POINT.

Il faut bannir toute vue humaine, même dans les actions indifférentes.

C'est à nous encore d'écouter et de suivre l'avis que nous donne notre bon Maître touchant les actions indifférentes, de ne rien faire pour quelque respect humain, pour nos intérêts, ou pour notre plaisir. Car si nous n'y prenons soigneusement garde, ces actions nous échappent, et nous perdons, faute d'un peu de réflexion, autant de mérite que nous pourrions en acquérir en agissant en vue de Dieu, ou pour toute autre fin qui s'y rapporte. C'est tout perdre que de perdre le mérite de son action. Si le ciel et la terre ne sont que pour nous, ils ne sont que pour nous aider à servir Dieu et à mériter ses bonnes grâces; car nous-mêmes nous ne sommes que pour cela; et si nous n'amassons aucun mérite, c'est comme si nous n'existions pas. Mon âme, je pourrais te représenter que c'est encore pis que de n'être pas, puisqu'on est en danger de mal faire quand on ne fait pas bien; mais puisque tu as le moyen de ne passer aucun moment de ta vie sans plaire à Dieu, et que tu es obligée de t'efforcer de lui plaire, je ne veux pour t'y exciter que te rappeler l'excellence de cette intention et la facilité de t'en servir.

TROISIÈME POINT.

Il ne faut pas faire le mal de peur de déplaire aux hommes.

S'il y a du mal à se conduire par des vues humaines dans les actions bonnes et indifférentes, il y en a bien plus encore à commettre des actions mauvaises, dans la crainte de déplaire aux hommes. Le mal est toujours mal, quelle que soit l'intention. L'intention est mauvaise, le mal est plus grand; que sera-ce s'il s'y joint encore le scandale et le mauvais exemple, comme il n'arrive que trop souvent. C'est assez pour faire dire de cette âme complaisante qu'elle est trois fois malheureuse, puisqu'il n'y a sorte de mal qui ne porte avec soi son malheur. Quand il n'y en aurait pas d'autre que celui dont parle l'Apôtre : Que s'il cherchait à plaire aux hommes, il ne serait plus serviteur de Jésus-Christ, ce serait assez pour reconnaître trois grands maux et autant de malheurs : L'un, de n'être plus serviteur de Jésus; l'autre, de lui préférer le service des hommes; et le troisième, de consentir à cette préférence pour je ne sais quelle vanité, qu'on sait bien n'être que tromperie et mensonge.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA PROVIDENCE PATERNELLE DE DIEU, SUR L'ÉVANGILE DES QUATRE MILLE HOMMES NOURRIS DANS LE DÉSERT AVEC SEPT PAINS ET QUELQUES POISSONS.

J'ai compassion de ce peuple qui me suit depuis trois jours, et qui n'a pas de quoi manger [1].

Le Sujet est pris de l'Evangile du jour; nous y voyons comment Notre-Seigneur pourvut à la nécessité de tout ce peuple qui le suivait, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans une autre circonstance. Les paroles qui commencent l'oraison dominicale: Notre Père qui êtes dans les cieux, s'accordent parfaitement avec ce passage; nous les trouvons à la suite du sermon sur la montagne, que nous avons médité les semaines passées, et qui fournira encore cette semaine le sujet de nos méditations.

La Fin sera d'apprendre comment, sur ce sujet de la providence de Dieu, nous devons employer les trois vertus théologales.

La Forme est en ces trois points :

1° De la foi, ce qu'il faut croire de la providence de Dieu.

2° De l'espérance, ce qu'il en faut espérer.

3° De la charité, ce qu'il faut principalement aimer dans la providence divine.

PREMIER POINT.

DE LA FOI TOUCHANT LA PROVIDENCE PATERNELLE DE DIEU.

La foi, que l'Apôtre appelle la substance, ou l'appui des choses qu'il faut espérer [2], doit être principalement exercée touchant la Providence paternelle de Dieu, car elle peut souvent chanceler à l'occasion des divers accidents qui traversent notre vie et

[1] Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habet quod manducent. *S. Matth.* VIII.

[2] Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. *Hebr.* XI.

qui paraissent opposés à ce que nous devons en croire. Il faut donc affermir son esprit sur ce point et adhérer fermement à ces trois vérités.

La première, que Dieu a soin de toutes les créatures en général, de l'homme en particulier, et de chaque homme, comme s'il n'y avait que lui seul dans le monde [1].

La seconde, que cette divine Providence qui nous accorde tous les biens qui nous sont nécessaires, permet aussi qu'il nous arrive du mal ; il ne nous en arrive aucun sans sa permission particulière, et qui ne soit pour notre bien[2]... Réfléchissez sur ce point aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour vous y affermir entièrement.

La troisième vérité est que cette Providence est infaillible et très-sainte, qu'elle ne saurait être trompée, ni nous tromper [3], qu'il ne saurait nous arriver rien de plus à propos pour l'état où nous sommes, que ce qu'elle permet qui nous arrive, et qu'en un mot, aucune créature ne peut avec raison critiquer sa conduite.

Ces trois vérités indubitables sont appuyées sur trois perfections divines : la sagesse, la bonté et la puissance, qui sont les trois doigts avec lesquels Dieu soutient l'univers, comme parle un prophète. Par la sagesse il sait parfaitement tout ce qui vous touche ; par la puissance, il peut vous soulager dans tous vos besoins ; et par sa bonté il y est extrêmement porté, n'en doutez pas, il y a engagé sa parole, le promettant très-expressément ; et quand sa parole ne serait pas engagée, vous en serez convaincu, si vous croyez tant soit peu qu'il est bon [4]. Que vous en semble? Dieu est-il bon, à votre avis... Qu'est-ce qu'être bon? Si vous voyiez un homme riche, et informé de la nécessité d'un

[1] Pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus. *Sap.* VI

[2] Ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* VIII.

[3] Dei perfecta sunt opera, et omnes viæ ejus, judicia. Deus fidelis, et absque ulla iniquitate, justus et rectus. *Deut.* XXXII.

[4] Si non credimus, ille fidelis permanet, negare seipsum non potest. II *Tim.* II.

de ses amis, pouvant aisément l'assister, et y étant même obligé; quelle estime auriez-vous de sa bonté, s'il manquait à sa parole, et s'il n'accomplissait pas sa promesse?... Vous-même voudriez-vous avoir manqué à un ami dans son besoin, et ne croyez-vous pas qu'il ferait injure à votre bonté, s'il n'y mettait sa confiance au temps de sa nécessité? Et après ces bons sentiments d'humanité, vous croirez encore que Dieu n'a pas autant de bonté que vous? Vous craindrez que son amour ne manque de vous assister dans ces circonstances, où vous seriez honteux que le vôtre fût en défaut?... Non, non, sa charité est trop fidèle, et sa bonté trop communicative, pour voir ses serviteurs en peine sans les soulager[1]. Les preuves qu'il nous en a données ne permettent pas ces défiances, et si on avait à former quelque doute sur une de ses perfections, ce serait plutôt sur sa puissance, ou sur sa sagesse, que sur sa bonté.

Voyez un peu ce qu'on vous dit : Si vous doutez tant soit peu de la providence de Dieu, c'est que vous doutez, ou de sa puissance, ou de sa sagesse, ou de sa bonté. Vous ne doutez ni de sa puissance, ni de sa sagesse; car vous croiriez que ce serait un trop grand blasphème; c'est donc de sa bonté, non pas que vous refusiez de croire qu'il soit bon, mais vous doutez que sa bonté s'étende jusqu'à ce point de vouloir vous aider, selon votre besoin. Mais on vous dit qu'il est aussi véritable qu'il est bon jusqu'à ce point de vous aider autant qu'il le faut, comme il est puissant pour le faire, et comme il est sage pour en connaître tous les moyens! On vous assure qu'il manquerait plutôt de puissance et de savoir, que de bonté, puisque, pour nous donner une preuve plus évidente de cette bonté, lorsqu'il est mort pour nous sur la croix, il a permis qu'on doutât de sa sagesse et de sa puissance, voulant mourir comme s'il n'avait ni sagesse, ni puissance.

Tenez donc pour infaillible, qu'il a autant, pour le moins, de

[1] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui : et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui, ecce in manibus meis descripsi te. *Isa.* XLIX.

bonté, que de sagesse et de puissance, et que sa providence est aussi grande que sa bonté, son pouvoir, et que sa sagesse infinie. C'est-à-dire, qu'autant il est bon, sage et puissant, autant a-t-il de soin paternel et cordial pour la conduite de votre salut [1]; si vous croyez qu'il y manque, vous croyez alors que ce sera chez lui défaut de connaissance, de pouvoir, ou de bonne volonté. Qu'en dites-vous? N'importe laquelle de ces trois perfections vous enleviez à Dieu, vous lui enlevez un de ses doigts, qui néanmoins paraissent aujourd'hui si manifestement dans la multiplication des pains et des poissons, que vous ne sauriez plus en douter.

Sa sagesse y brille dans la connaissance qu'il a de la fatigue et du besoin de cette multitude, et dans les moyens qu'il emploie pour la soulager. Sa bonté y éclate dans cette tendresse de compassion, qui le porte à faire un miracle pour subvenir à sa misère. Enfin, sa puissance se fait admirer dans la merveilleuse abondance de la nourriture, qu'elle multiplie à l'égal de la nécessité et de l'appétit de ce peuple.

Ce sont les mêmes qualités que nous reconnaissons et que nous honorons en Dieu tous les jours dans la préface de l'oraison dominicale, quand nous disons : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Car pourquoi l'appelons-nous *Père*, sinon parce qu'il nous reconnaît pour ses enfants [2]? Pourquoi *notre*? sinon parce qu'il est véritablement à nous comme père; pourquoi *qui êtes aux cieux*, sinon que c'est là qu'il déploie les magnificences de sa toute-puissance, en communiquant effectivement et pleinement la possession de son être et de ses perfections. O mon Dieu! ô mon Père, je ne devrais point demander d'autres preuves de votre affection paternelle, que celle que j'expérimente continuellement en moi-même; tous les moments de ma vie sont

[1] Audite me domus Jacob qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo : ego feci et ego feram, ego portabo et salvabo. *Isa.* XLIX.

[2] Ego recipiam vos; et ero vobis in patrem, et vos eritis mihi in filios et in filias, dicit Dominus omnipotens. *Jer.* I; I *Cor.* VI.

autant de gages sensibles de votre amour [1]. Si du moins j'avais aussi bien les sentiments respectueux d'un enfant envers vous, que vous avez pour moi les affections de père... Oh ! si j'étais aussi fidèle à profiter de vos biens, que vous êtes libéral à me les communiquer... Oh ! si j'avais autant de reconnaissance en recevant vos grâces et vos faveurs, que vous avez d'amour et de bonté pour me les accorder... Mon âme, nous devrions plutôt douter de nos sentiments que de sa bonté ; ou si nous ne doutons point que nous ayons autant de reconnaissance en recevant ces biens, qu'il a de bonté pour nous les donner, demandons à cette même bonté que, puisqu'elle nous veut tant de bien, elle nous rende aussi bons qu'il faut l'être pour participer à ses autres bontés.

DEUXIÈME POINT.

DE L'ESPÉRANCE TOUCHANT LA PROVIDENCE.

Nous espérons selon que nous croyons. La foi nous fait subsister les choses à venir, en nous faisant croire qu'elles existent réellement, l'espérance nous les fait attendre dans la joie et la patience. Or il y a trois sortes de biens que nous attendons de la providence de Dieu : les biens éternels, les biens spirituels et les biens temporels ; et tous ces biens nous sont figurés dans la multiplication des pains et dans le rassasiement du peuple. Les biens éternels sont ceux qui font la béatitude des saints ; cette béatitude est la fin de toutes les bonnes œuvres, et elle anime notre courage à la poursuite des vertus. C'est pourquoi nous disons : *Notre Père qui êtes aux cieux,* quoiqu'il soit en tout lieu ; néanmoins, en tant que Père nous lui attribuons particulièrement le ciel pour demeure, parce que c'est en ce lieu qu'il donne la jouissance de l'héritage à ses enfants [2]. C'est le but de sa providence paternelle, et c'est là qu'il se fait voir pour tou-

[1] Tua Pater providentia gubernat. *Sap.* XIV.

[2] Si autem filii et hæredes. *Rom.* VIII.

jours; oh ! quand le verrai-je dans cet heureux séjour !... Cependant je l'espère, et dans cette espérance je vivrai, et je le servirai autant qu'il lui plaira [1].

Les biens spirituels nous servent de moyens pour arriver aux biens éternels; ce sont les grâces habituelles et actuelles, les vertus infuses et acquises, les assistances divines sans lesquelles nous ne pouvons rien, et avec lesquelles nous pouvons tout. Dieu est fidèle, dit saint Paul, il nous a appelés à son service, il nous donnera aussi les moyens de le servir, et comme il a commencé, ainsi faut-il espérer qu'il achèvera sans nous faire défaut [2].

Les biens temporels sont encore des effets de la Providence divine, qui dispose de notre vie et de notre condition, selon qu'elle juge plus à propos pour sa gloire et pour notre salut. Par conséquent, l'espérance ne consiste pas à espérer que Dieu nous en donnera autant que nous en pourrions souhaiter ; car il ne nous les donne pas selon nos souhaits, mais selon la nécessité, ou selon ses desseins particuliers; il nous en donne plus ou moins selon qu'il lui plaît. C'est à lui d'en ordonner, et à nous d'espérer que tout ce qu'il en ordonnera sera pour le mieux. Notre espérance est donc plutôt que, soit qu'il veuille nous en donner plus que la nécessité ne le demande, soit qu'il n'en donne qu'autant qu'il est nécessaire, soit qu'il en donne moins, tout ce qu'il ordonnera ne sera que pour notre plus grand bien, pour sa gloire et notre salut [3]. Et ainsi nous devons espérer que rien ne manquera de ce qui nous est nécessaire pour notre salut; et s'il nous manquait quelque chose, nous devons croire qu'elle ne nous est pas nécessaire, mais qu'il serait plutôt nécessaire pour la gloire de Dieu et pour notre salut qu'elle nous fît défaut, comme Dieu l'ordonne et le permet [4].

[1] Reposita est hæc spes mea in sinu meo. *Job.* XIX.

[2] Confidens hoc ipsum, quod qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. *Philip.* I.

[3] Fidelis Deus qui vocavit nos, qui etiam faciet. I *Thes.* V.

[4] Metuentes Dominum, sustinete misericordiam ejus, et non deflectatis ab

C'est toi seule, mon âme, qui manques à toi-même, quand tu perds l'espérance en ton Dieu, et que tu as peur qu'il te manque quelque chose; car si tu espérais en sa bonté, comme tu le dois, tu ne croirais jamais que quelque chose puisse te faire défaut, puisque sa bonté est assurée et que si elle permet que tu sois privée de quelque bien, cette privation est à ton avantage, car la bonté ne fait que du bien; et s'il y a du mal il vient de toi, c'est toi qui es mauvaise; tu penses peut-être que la bonté consiste à flatter et à contenter l'appétit en cette vie, sans avoir égard à l'autre, et c'est ce qui te trompe.

TROISIÈME POINT.

DE LA CHARITÉ TOUCHANT LA PROVIDENCE.

Pour rendre notre foi et notre espérance efficaces envers Dieu, il faut y joindre la charité. Or, c'est le propre de la charité de lui rendre nos devoirs pour l'amour qu'il nous porte, et ces devoirs sont de trois sortes : ceux du cœur, de la bouche et des œuvres. Premièrement, elle lui sait bon gré de tout ce qu'il lui plaît d'ordonner de nous, soit en bien, soit en mal. La charité ne pense point de mal, et tout se tourne en bien à ceux qui aiment Dieu. N'est-il pas vrai ?... Mais si Dieu vous demandait, comme il est porté dans l'Ecriture : Votre cœur est-il droit en ce point comme le mien [1] ? que répondriez-vous ?...

La seconde sorte de devoir est celui de la bouche qui bénit Dieu de tout ce qu'il ordonne, et qui proteste avec Job [2], que son saint nom mérite toujours d'être béni et glorifié, dans nos maux aussi bien que dans nos biens. Mon âme, il est bien vrai que la charité parle ainsi ; mais est-il vrai que tu as cette charité? Et d'où viennent donc tant de murmures et de plaintes?

illo, ne cadatis. Qui timetis Dominum, credite illi, et non evacuabitur merces vestra. Qui timetis Dominum, sperate in illum, et in oblectationem veniet vobis misericordia. Respicite filii nationes hominum : et scitote quia nullus speravit in Domino et confusus est. *Eccli.* II.

[1] Numquid est cor tuum rectum, sicut cor meum cum corde tuo. IV *Reg.* XXX.

[2] Sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. *Job* I.

Comme la charité ne se plaint pas, c'est que tu n'as pas la charité.

Le troisième devoir est encore plus efficace, c'est celui des œuvres; il conforme tout l'homme intérieur et extérieur à cette divine Providence, comme l'enfant bien né s'assujettit parfaitement aux ordres de son père pour aller, venir, s'arrêter où il ordonnera, et pour faire en un mot, ou laisser tout ce qui lui est prescrit. C'est ainsi que les Israélites dans le désert suivaient la colonne, qui était pour eux le signe de cette sainte disposition de la Providence; ils se mettaient en marche ou s'arrêtaient, selon qu'elle se déplaçait ou restait dans le même lieu[1]. Est-ce ainsi que vous faites? Ne vous croyez-vous pas plus sage que la Sagesse même pour vous conduire? Quelle assurance peut être égale à l'assurance de celui qui peut se dire : C'est la sagesse de Dieu qui me conduit, c'est le même entendement et le même jugement de Dieu, par lequel il est sage, ou plutôt qui est sa divine sagesse, qui ordonne ainsi de ma vie; c'est la même bonté par laquelle il est bon, qui me conduit ainsi au salut[2].

Que puis-je avoir de plus que l'entendement et la volonté de Dieu? Quand j'aurais sa volonté, sans son entendement, je pourrais douter si je ne me trompe point, et quand j'aurais son entendement sans sa volonté, je pourrais craindre de ne pas me vouloir autant de bien que m'en veut Dieu lui-même; mais ayant l'entendement et la volonté d'un Dieu, je n'ai plus rien à craindre, sinon de ne pas m'abandonner assez à cette sainte et divine conduite.... O mon Dieu, est-il vrai que si j'avais votre entendement avec ma volonté et mon amour-propre, je ne m'aimerais pas autant que si j'avais votre volonté au lieu de la mienne, et votre amour au lieu du mien?... Oui, mon fils, cela est vrai, car je t'aime plus que tu ne t'aimes, et je te l'ai bien montré en mourant pour toi, en résidant dans mon sacrement, et en faisant pour toi ce que tu

[1] Ad imperium Domini proficiscebantur, et ad imperium illius figebant tabernaculum. Ad imperium Domini erigebant tentoria, et ad imperium illius deponebant. *Num.* IX.

[2] Et quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit? II *Reg.* XVI.

ne ferais jamais pour toi-même.... O mon Dieu, quel sera le malheureux qui, après cela, ne mettra pas sa confiance en vous?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La foi touchant la providence.

La foi doit s'exercer à croire trois belles vérités qui regardent la providence de Dieu.

La première, qu'elle a soin de toutes les créatures en général, et de l'homme en particulier.

La seconde, qu'elle ne s'occupe pas seulement de lui accorder des biens, mais aussi de lui envoyer des maux, qui ne lui sont pas moins nécessaires que les biens.

La troisième, qu'en ordonnant ces biens et ces maux elle est sainte, irrépréhensible et infaillible; que c'est la sagesse même de Dieu, sa puissance et sa bonté qui agissent, et qu'il est impossible qu'il y ait rien de mieux fait, ou qu'on puisse trouver à redire à ce qui est fait par ces trois divins attributs, qui sont les trois doigts de Dieu, par lesquels il suspend et soutient l'univers. Qu'en dites-vous? auquel de ces trois attributs vous en prendrez-vous, quand il vous arrivera quelque chose qui ne vous semblera pas à propos?... C'est sa providence qui dispose tous les événements de votre vie, et elle ne saurait faillir que par défaut de sagesse, de puissance ou de bonté! Dites donc laquelle des trois perfections peut manquer? Vous n'oseriez seulement y penser! Et néanmoins que pensez-vous quand vous vous attristez dans vos adversités, quand vous en parlez, et que vous en murmurez?... Ce sont autant de pensées et de paroles contre l'un de ces trois attributs. C'est à moi, dit la bonté, c'est à moi qu'il en veut. Ah! malheureuse âme, que tu connais peu Dieu! il serait plutôt sans sagesse et sans puissance, que d'être sans bonté.

DEUXIÈME POINT.

L'espérance touchant la providence.

L'espérance nous fait attendre, de cette sainte providence, trois sortes de biens, les biens éternels, les biens spirituels et les biens temporels. C'est à Dieu d'en ordonner, et à nous de nous contenter de ce qu'il

dispose. Il est si certain que rien ne nous manquera de ce qui nous est nécessaire pour arriver à notre fin bienheureuse, que quand quelque chose nous manquerait, il faudrait croire qu'elle ne nous serait pas nécessaire; et j'aimerais toujours mieux manquer de ce que la providence divine ne veut pas me donner, que d'avoir ce que l'affection naturelle désirerait : car cette providence sait mieux ce qu'il me faut que moi-même, et c'est une plus grande grâce de me refuser des biens dont elle voit que j'abuserais, que de me les donner.

Oh! faites donc toujours ainsi comme il vous plaira, sans avoir égard à mes actions, que pour les corriger. Je n'ai plus d'attentes ni de désirs au cœur; car puisqu'on ne désire que des biens à venir, et qu'il n'y a point d'autres biens que ceux de la providence divine, il ne me reste rien à désirer et à attendre, que ce qu'elle m'enverra; quand même ce seraient des maux, j'aimerais mieux les maux qu'elle m'envoie, que les biens qui me viendraient d'autre part, s'il en pouvait venir. Que j'aie du bien ou du mal, ce n'est que le bien ou le mal d'une chétive créature; mais la providence de Dieu, c'est Dieu même, et autant Dieu est plus que moi, autant je dois avoir plus d'égard à sa providence qu'à mes biens et à mes maux.

TROISIÈME POINT.

De la charité touchant la providence.

La charité nous fait rendre aussi nos devoirs à cette sainte providence, de cœur, de bouche et d'œuvre. Le cœur aime toujours ce que Dieu veut et ordonne; la bouche n'en parle qu'en tout honneur, et les œuvres s'y conforment, quand on nous voit aussi exacts à suivre les ordres de Dieu, que les Israélites dans le désert, les anges au ciel et toutes les créatures dans tous leurs mouvements. Et pourquoi l'homme, qui y est le plus obligé, s'en écarterait-il? Ah! pourquoi? Réponds, mon âme, réponds: Pourquoi entre toutes les créatures que la providence chérit si tendrement, es-tu la seule qui résiste et qui se laisse moins conduire?... Hélas! quelle raison pourrais-je avancer, sinon que c'est pour mieux suivre mes inclinations ; mais je suis si confuse d'alléguer contre Dieu mes penchants, que j'avoue n'avoir aucune raison ni excuse qui m'exempte de mes devoirs.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE

SUR LE RESTE

DU SERMON DE NOTRE-SEIGNEUR.

L'Oraison dominicale vient à la suite des sujets précédents. Et comme cette oraison mérite d'être méditée à loisir, nous nous y arrêterons toute la semaine, prenant chaque jour une demande pour sujet de méditation. On remarque qu'un des sept péchés capitaux est opposé à chacune des sept demandes, et que le reste du sermon de Notre-Seigneur confirme le contenu des demandes de l'oraison contre les vices contraires. Afin donc que le sujet soit plus ample et plus fructueux, nous y comprendrons tout le reste du sermon et chaque méditation aura la forme suivante : Le premier point contiendra le sens et la vertu de la demande; dans le second on considérera le vice opposé à la demande ou à la vertu qui y est comprise; le troisième rapportera les paroles suivantes du texte évangélique, pour affermir la vertu et combattre le vice qui lui est opposé.

La Fin sera d'apprendre les sept vertus contenues dans les sept demandes de l'oraison dominicale, avec leurs sept vices opposés, et de faire des actes de vertu chaque fois qu'on récite cette prière.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE DEMANDE DE L'ORAISON DOMINICALE.

Que votre nom soit sanctifié [1].

Le Sujet. Après avoir donné à la demande son sens véritable, nous verrons comment la vertu de l'humilité s'y rapporte, et comment le vice de l'orgueil y est opposé. Puis nous méditerons les paroles de Notre-Seigneur : *Ne soyez point comme les hypocrites* [2] et celles qui suivent dans le saint Evangile ; paroles qui s'accordent avec la demande et la vertu qui font l'objet de cette méditation.

La Fin est de se conformer entièrement à la demande, par le moyen de la vertu, contre le vice qui lui est opposé.

La Forme est en ces trois points :

1° Sens de la première demande et vertu qui s'y rapporte.

2° Vice capital qui lui est opposé.

3° Paroles de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

DE LA PREMIÈRE DEMANDE ET VERTU QUI S'Y RAPPORTE.

Commencez votre méditation par rendre grâces à Jesus-Christ de ce qu'il a daigné nous apprendre lui-même une si excellente oraison. Adorez la puissance et la majesté de Dieu, qui veut être prié et recherché de cette manière par toutes les créatures. Admirez sa sagesse, qui a inventé une si excellente façon de le prier et de l'adorer. Aimez sa bonté, qui est prête encore maintenant à vous l'enseigner et à vous la faire comprendre d'une façon très-profitable. Unissez-vous à ses intentions, demandez la lumière pour entendre ce qu'il désire particulièrement de vous, et la force pour le vouloir, pour prier avec lui, et obtenir par ce moyen l'effet de vos prières.

[1] Sanctificetur nomen tuum.

[2] Nolite fieri sicut hypocritæ tristes.

Cela étant fait, appliquez votre esprit à concevoir le sens de cette demande, qui consiste, pour le dire en peu de mots, à désirer et à demander à Dieu, avant toute autre chose, que Dieu soit connu et adoré par tout le monde, que tous les hommes sachent ce qu'il est, pour l'aimer et l'honorer. Car son nom, que nous désirons être sanctifié, c'est à proprement parler, sa connaissance et la manifestation de ce qu'il est [1]. Le nom n'est autre chose que la réputation, l'opinion, l'estime, la renommée; et l'on dit que le nom de Dieu est sanctifié, quand Dieu est tellement connu qu'on l'estime saint dans toutes ses œuvres, et qu'on croit qu'il ne fait rien ni en nous, ni dans les autres, qui ne soit bien et saintement fait. Cela comprend tout, et c'est ce qu'il veut principalement que nous connaissions, parce que c'est ce qui lui est particulièrement glorieux, et ce qui attire notre volonté à l'aimer et à l'honorer, par l'imitation d'une vie véritablement et parfaitement sainte [2].

Donc, quand vous prononcez ces paroles, *que votre Nom soit sanctifié*, c'est comme si vous disiez: Que tous les hommes sachant qu'il y a un Dieu, en unité de nature et trinité de personnes, Dieu trois fois saint, saint dans sa nature, saint dans ses desseins, saint dans ses œuvres. Que tous les hommes l'entendent bien, qu'ils le croient, qu'ils le publient et qu'ils protestent hautement, que tout ce qu'il fait est bon et saint, et qu'il est bien et saintement fait. Enfin, qu'ils aiment et qu'ils honorent ainsi qu'il le mérite, ce Dieu qui est si saint.

Par conséquent, il faut employer les trois facultés de l'âme dans cette demande, et pratiquer la vertu de l'humilité pour la bien faire. Il faut que l'entendement pénètre bien ce qu'il doit connaître, et qu'il conçoive cette demande dans le sens que nous lui avons donné. Il faut que la volonté le désire, et qu'elle en souhaite très-ardemment l'exécution en soi et dans les

[1] Immittes timorem tuum super gentes quæ non exquisierunt te, ut cognoscant quia non est Deus nisi tu, et enarrent magnalia tua, ut cognoscant te, sicut et nos cognovimus quoniam non est Deus præter te, Domine. *Eccli.* XXXIX.

[2] Qui dicit: *Clarificare in omnibus gentibus sicut clarificatus est in nobis*, quid aliud dicit quam: *Sanctificetur nomen tuum?* S. Aug. ep. CXXI.

autres, que la mémoire en grave le souvenir dans le fond de l'âme, afin que jamais on ne fasse rien, dans tout le cours de la vie, qui soit contraire à cette sainteté [1].

Enfin, l'humilité est nécessaire pour reconnaître que tout bien vient de lui, afin de tirer de là sujet de l'honorer davantage, et de lui rapporter tout l'honneur qui nous revient de nos bonnes actions, sans en usurper la moindre partie. Cela n'est-il pas raisonnable? Mais le faisons-nous? Sommes-nous disposés à le faire? Le prions-nous affectueusement comme il faut?... Disons donc avec Jésus, et du même cœur qu'il le disait, et avec le désir qu'il voulait que nous eussions: *Que votre Nom soit sanctifié*: que Dieu seul soit reconnu auteur de tout bien, que toute la gloire lui en soit rendue. O Dieu! ayez pitié de nous, et donnez-nous votre bénédiction, faites luire sur nous la lumière de votre visage, et faites-nous miséricorde, afin que nous connaissions vos voies sur la terre et votre salut dans toutes les nations. Que tous les peuples vous confessent, que tous les peuples reconnaissent votre adorable majesté, et que tous s'assujettissent à votre aimable bonté [2].

DEUXIÈME POINT.

VICE CAPITAL OPPOSÉ A LA PREMIÈRE DEMANDE.

En vain direz-vous ces paroles, si vous ne retranchez pas le vice de la nature qui est opposé à cette demande, et qui empêche le désir sincère de sanctifier le nom de Dieu. Ce vice est l'orgueil et la vanité; car la nature, si vous n'y prenez garde, nous porte à rechercher en tout et avant toute autre chose notre propre estime, à vouloir nous faire connaître des autres, et à prendre tous les moyens pour y arriver.

[1] Digna prorsus oratio eo qui Deum Patrem appellavit, nihil omnino priusquam pro illius gloria supplicare; omnia vero reliqua secundo loco ducere, infraque laudes ejus numerare, *Sanctificetur*, quippe est, *Glorificetur*. S. Chrys. *in S. Matth.*

[2] Deus misereatur nostri et benedicat nobis: illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri. Ut cognoscamus in terra viam tuam, in omnibus gentibus salutare tuum. Confiteantur tibi populi Deus, confiteantur tibi populi omnes, etc. *Psal.* LXVI.

Voilà le premier mouvement de la nature, mais il est fort déraisonnable parce que la nature cherche son honneur avant tout. C'est ce que nous voyons dans le premier péché qu'Adam commit, lorsque la nature n'était pas encore corrompue; et c'est ce qui est encore plus fréquent depuis sa corruption. Aussi dit-on que toute iniquité tire sa naissance de cette source [1], parce que ce vice est la cause de tous les autres; il est le premier et le dernier de tous, le plus universel, le plus intime et le plus naturel. A peine trouverez-vous un homme qui en soit affranchi, à peine trouverez-vous une seule action où il ne se glisse; à peine peut-on apporter de remède pour le guérir entièrement. Comment êtes-vous tombé, ô Lucifer, qui vous leviez le matin comme un bel astre environné de lumière! Votre orgueil a été abaissé jusqu'aux abîmes [2]? Et vous qui méditez ceci, combien de fois êtes-vous tombé dans ce vice de l'orgueil, qui vous eût déjà précipité comme l'ange dans les enfers, si Dieu n'eût arrêté votre chute et votre ruine?...

Mais considérez ici attentivement combien ce vice est contraire à cette première demande; comment il lui est opposé et la renverse. L'homme, par le vice de l'orgueil, est porté à se faire connaître, à rechercher sa réputation, son honneur et sa louange en tout ce qu'il fait de bien, sans penser à Dieu aucunement, sans se mettre en peine qu'il soit honoré. Il rapporte tout ce qu'il fait à se faire connaître et à se donner du crédit; c'est pour cela qu'il amasse des biens, qu'il acquiert des héritages, de grandes maisons, des charges honorables; qu'il a nombre de serviteurs, qu'il s'habille somptueusement, qu'il parle, qu'il se tait, qu'il compasse tous ses mouvements; en un mot, il semble qu'il ne vit que pour agrandir sa renommée. Voilà le sentiment de l'orgueil, qui est gravé si profondément dans la nature, qu'à

[1] Superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo dominari permittas, in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio. *Tob.* IV.

[2] Detracta est ad inferos superbia tua. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris, corruisti in terram qui vulnerabas gentes, qui dicebas in corde tuo In cœlum conscendam, etc. *Isa.* XIV.

la moindre contrariété il éclate et se fait bien reconnaître. Or qu'un homme qui a de tels sentiments prononce cette demande, *que votre Nom soit sanctifié*, en vérité ne se moque-t-il pas de Dieu [1] ? Si ce que vous avez médité est vrai, sa disposition n'est pas moins contraire à cette prière que l'être est opposé au néant et la vérité au mensonge. Car la demande dit: Mon Père, je désire que vous soyez reconnu pour l'auteur de tout bien et comme seul digne de louange; c'est à vous seul qu'elle est due. Et l'orgueilleux dit, au contraire : Je veux me faire connaître par cette action, je veux que les hommes m'en louent et m'en rendent de l'honneur; voilà mon premier dessein, c'est à quoi je vise ; quant à ce qui est de Dieu, je ne m'en mets pas en peine, je ne le connais pas.

Quelle contradiction plus manifeste que celle-ci? Dieu dit : Je ne donnerai point ma gloire à un autre [2] et le superbe dit : Je la ravirai, je l'usurperai, je m'en rendrai le maître. Oh! l'injuste usurpation. Je ne m'étonne pas que l'orgueil ait été si fort décrié et si sévèrement puni; mais je m'étonne plutôt comment on l'a souffert en moi si longtemps sans le châtier. Certes, je connais bien maintenant que toutes les fois que je récite cette prière je me moque de Dieu ; je fais semblant de vouloir ce que je ne veux pas, et d'être ce que je ne suis pas ; car je dis du bout des lèvres que son nom soit sanctifié ; mais je dis, en mon cœur et par mes œuvres, que ce soit le mien, que ce soit de moi qu'on parle. Il faut donc me résoudre ou à demeurer toute ma vie menteur, ou à ne faire jamais cette prière [3] ; ou bien si je la veux faire, à quitter ce soin de ma réputation, et à n'avoir

[1] Scriptura dicit : Dominus superbis resistit tanquam suæ contumeliæ propulsator, veluti quoddam suscipit adversus superbiam speciale certamen tamquam dicat : Meus iste adversarius est, qui me lacessit, mihi debetur ista congressio. S. Ambros. serm. x.

[2] *Gloriam meam*, Dominus ait, *alteri non dabo* : et superbus : Ego, inquit, eam licet non dederis, usurpabo. S. Bern. serm. IV *de Nat.*

[3] Terret me Apostolus, qui et ipse territus dicit : Parco autem ne quis existimet supra id quod videt in me, aut audit aliquid ex me. Quam pulchre dixit : Parco. Non parcit sibi arrogans, qui vel sibi arrogat quod est, vel mentitur de se quod non est. S. Bern. ep. LXXXVII.

d'autre désir que de sanctifier le nom de Dieu.... Eh quoi! voulez-vous donc toujours être un menteur et paraître tel devant Dieu, ou bien ne le prier jamais? Ah! cela n'est pas possible. Il faut donc, de toute nécessité, détruire en vous l'orgueil. O heureuse contrainte! ô mon Sauveur! plaise à votre bonté que je sois si obligé à cette nécessité, que je ne puisse jamais m'en exempter.

TROISIÈME POINT.

LES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Afin de réprimer davantage ce mouvement de la nature, qui se cherche en toutes ses œuvres, Notre-Seigneur ajoute, aussitôt après cette Oraison dominicale, de puissantes paroles pour donner plus de force à ce qu'il avait dit auparavant, au sujet du désir de plaire aux hommes et des intentions mauvaises. Car il nous recommande fort expressément de n'être point hypocrites, voulant paraître ce que nous ne sommes pas [1], ce que nous faisons lorsque nous récitons cette prière avec des vices et des inclinations contraires aux demandes qu'elle contient, car nous paraissons désirer et demander ce que nous ne voulons pas. On pourrait nous faire à bon droit ce reproche : Hypocrites, c'est avec raison que le Prophète a dit, en parlant de vous [2] : Ce peuple m'honore de bouche, mais son cœur est éloigné de moi; car autant je suis près d'eux par mon immensité, autant ils sont éloignés de moi par la ressemblance.

De plus, il nous avertit que, quand par sa grâce nous nous employons à quelque bonne œuvre qui a de l'éclat, et qui est capable d'attirer sur nous les regards et l'admiration des hommes, nous pensions plutôt à glorifier et à bénir Dieu, qu'à nous complaire dans la gloire qu'on nous donne, et que nous désirions que nos actions portent plutôt les hommes à louer Dieu, qu'à nous estimer. Si nous y cherchions notre estime et notre gloire, nous nous priverions de la vraie gloire qui est de servir

[1] Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes, etc.

[2] Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias, dicens : Populus hic labii me honorat, cor autem eorum longè est à me. *S. Matth.* XV; *Isa.* XIX.

Dieu, et des récompenses éternelles qu'il promet à ses bons serviteurs. Ils ont reçu tout ce qu'ils peuvent attendre, nous dit Notre-Seigneur, en parlant de ceux qui cherchent ou qui reçoivent la gloire qu'on leur donne; leur vaine gloire est toute leur récompense [1].

Oh! que cela est à craindre! Et afin de le redouter davantage, remarquez que toutes nos bonnes œuvres procèdent de deux principes: de Dieu et de l'homme, et qu'il en revient aussi deux sortes de biens: l'honneur et la récompense éternelle. L'honneur est proprement dû à Dieu, et la récompense est réservée à l'homme dans le ciel. Mais s'il arrive que l'homme veuille pervertir cet ordre, et prendre l'honneur pour lui, Dieu, de son côté, lui ôte la récompense qu'il en pouvait attendre, par un châtiment aussi juste, que le larcin qu'il fait de sa gloire est criminel. C'est donc en ce sens que le Sauveur dit *Qu'ils seront privés de la récompense qui leur appartenait,* parce qu'ils ont ravi l'honneur qui ne leur appartenait pas. Voyez-vous combien ces paroles ont de rapport avec cette première demande, avec quel à propos Jésus-Christ les a prononcées, quand il nous défend si expressément ce vice qui ravit la gloire de Dieu, et qui détruit le sens et la vertu de cette prière?

Or, ce que Notre-Seigneur nous enseigne par ces paroles il le confirme par ses exemples; jamais il n'a cherché sa gloire dans aucune de ses actions. Je ne cherche point ma gloire, dit-il, il y en a un autre qui en prend soin et qui en est le juge. Si je cherche ma gloire, ma gloire n'est rien [2]. Remarquez ces paroles; sans doute il pouvait chercher son honneur, car il opérait vraiment avec Dieu, de lui-même, et par sa propre vertu en tant que Dieu; mais parce que, comme homme, il tenait tout de Dieu; il aimait mieux se considérer en cette qualité et dire

[1] Exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. Amen dico vobis, quia receperunt mercedem suam. Tu autem cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo qui est in abscondito, et Pater tuus qui est in abscondito, reddet tibi. *S. Matth.* VI.

[2] Honorifico Patrem meum et vos inhonorastis me. Ego autem non quæro gloriam meam, est qui quærat et judicet. *S. Joan.* VIII.

véritablement à ce point de vue que sa gloire n'était rien. Il voulait ainsi vous servir d'exemple, et vous apprendre à parler quand il s'agit de gloire et de louange. Pesez encore ce qu'il ajoute, qu'il y a quelqu'un à qui il appartient de chercher la gloire et d'en juger. C'est comme s'il disait : la gloire doit être donnée par un autre, nous ne devons pas la rechercher. Et, de fait, Dieu ne manque jamais de la donner; il faut donc le laisser faire, et prendre plutôt à tâche de procurer la gloire de Dieu que la nôtre, et par ce moyen nous avancerons plus efficacement notre propre gloire ; car, en la cherchant, elle cesse d'être vraie, comme dit Notre-Seigneur; la gloire qu'on recherche n'est rien [1], elle fuit ceux qui la suivent, et elle suit ceux qui la fuient. Mais en procurant la gloire de Dieu, il fait suivre la nôtre quand il le juge à propos ; car c'est à lui d'en juger et d'en disposer, nous en donnant autant qu'il est convenable pour sa propre gloire ; la nôtre ne doit servir qu'à la sienne, et c'est à lui de juger quel service et quel avantage peut en revenir à son propre honneur.

Oh ! que ces pensées seraient salutaires, si elles descendaient dans le fond du cœur, et qu'elles y demeurassent.... C'est à ce dessein que vous les méditez maintenant, afin que vous en soyez pénétré lorsque vous prononcez cette prière : *Que votre nom soit sanctifié.* Par conséquent, quand désormais nous la réciterons, que notre intention et notre dessein soient de témoigner à Dieu que nous entendons, que nous désirons, et que nous le prions que les hommes ne pensent point à nous en tout ce que nous faisons, mais que Dieu seul y soit sanctifié. Si ce désir n'est pas encore bien ferme, demandons à Dieu la grâce de le fortifier, témoignons-lui que nous reconnaissons tenir de lui tout ce que nous sommes et ce que nous faisons, et que, comme la gloire de notre être et de notre création n'est pas à nous, de même aussi, ne prétendons-nous aucun droit sur la gloire de nos bonnes actions, puisque ce que nous faisons n'est pas

[1] Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. *S. Joan.* VIII.

moins à lui que ce que nous sommes[1]. O mon Dieu! qui voyez bien que ce sentiment de vanité est si profond et si intime à mon âme, que tout en vous protestant que j'y renonce, je doute néanmoins de la sincérité de mon désir et de la vérité de mes paroles, faites que j'y renonce de telle sorte, que je puisse le dire comme vous le désirez, faites que je refuse mon honneur, et que je désire la gloire de votre Père comme vous le souhaitez. C'est ce que je me propose de faire désormais et dès maintenant, récitant cette prière avec le cœur même de Jésus, et selon ses intentions et sa pensée. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sens de la première demande et vertu qui s'y rapporte.

Que votre nom soit sanctifié, c'est-à-dire, que tous les hommes connaissent ce que vous êtes, qu'ils vous estiment et vous aiment à proportion de la connaissance qu'ils ont de vous ; qu'ils croient que vous êtes saint dans toutes vos œuvres, qu'ils n'opposent rien à ce sentiment, par un sentiment humain ou diabolique ; qu'ils soumettent leur entendement à cette vérité, qu'ils inclinent leur volonté, qu'ils la rappellent souvent à leur mémoire, qu'ils apprennent de cette demande l'humilité qui leur fasse chercher l'honneur de Dieu, et, qu'au moyen de cette humilité, ils apprennent à mieux réciter cette demande. O Père saint, qu'elle est vraie cette parole de votre Fils : que le monde ne vous connaît point! Mais je ne sais lequel des deux est plus à déplorer : que vous ne soyez pas connu, ou que vous ne soyez pas aimé de ceux qui vous connaissent; certes, il me semble qu'il est encore moins étrange de voir que vous n'êtes pas connu, que d'être connu, et de n'être pas aimé.

DEUXIÈME POINT.

Le vice contraire.

L'orgueil est le vice opposé à cette demande et à Dieu même. La demande porte que Dieu soit connu avant toutes choses; l'orgueilleux, au

[1] Et hoc non ex vobis : Dei enim donum est non ex operibus, ut ne quis glorietur, ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu in operibus bonis quæ præparavit Deus ut in illis ambulemus. *Ephes.* II.

contraire, n'aime rien plus que de se faire connaître et estimer ; d'où il suit qu'il est aussi contraire à Dieu, que le désir qu'il a de se glorifier lui-même est opposé au désir de sanctifier le nom de Dieu. Oh! que l'orgueil dont l'insolence ose monter si haut est un grand mal !... A quoi donc dois-je me résoudre ? A l'une de ces trois choses : ou il ne faut pas que je fasse cette demande, ou si je la fais, il faut que je quitte mon orgueil ; ou si je ne le quitte pas, alors je me moque de Dieu en la récitant. Le choix de ces trois choses vous est donné : choisissez et voyez si vous devez tant estimer l'orgueil, que vous soyez obligé pour ne pas le quitter, ou de ne prononcer jamais cette prière, ou de vous moquer de Dieu en la disant, et faire que les désirs de votre cœur soient contraires aux paroles de votre bouche. Réfléchissez un instant sur cette pensée...

TROISIÈME POINT.

Les paroles de Notre-Seigneur.

Oh ! que les paroles que Notre-Seigneur ajoute après cette oraison sont dites à propos ! Ne soyez point, dit-il, semblables à ces hypocrites qui paraissent ce qu'ils ne sont pas, et cachent ce qu'ils sont en réalité. Assurément, quoi que je puisse dire, si je n'ai pas les vertus conformes à la demande que je fais, je parais autre que je ne suis. Eh quoi, mon âme, voudrais-tu et pourrais-tu bien souffrir que Dieu te fît ces reproches toutes les fois que tu récites cette oraison : Cette âme me loue seulement des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi ?... Sans doute, il est aussi vrai qu'il le dit, qu'il est vrai qu'il le peut dire, et il est aussi vrai qu'il peut le dire, qu'il est vrai que tes paroles ne s'accordent pas avec ton cœur. Or cela sera toujours véritable, tant que tu ne renonceras pas à ton orgueil. O mon Dieu, pour empêcher ce malheur, en vous demandant la sanctification de votre nom, je vous demande en même temps l'anéantissement de mon orgueil. Ainsi soit-il.

MARDI.

SECONDE DEMANDE DE L'ORAISON DOMINICALE.

Que votre règne arrive [1].

Le Sujet. Nous considérerons quelle est la vertu qui se rapporte à cette demande et le vice qui y est opposé, puis nous ferons l'application de ces paroles que Jésus-Christ prononça dans son sermon sur la montagne : *Ne pensez point à amasser des trésors sur la terre, mais amassez plutôt des trésors au ciel* [2].

La Fin est de conformer son esprit à la demande de l'oraison par la vertu contraire à l'avarice, qui empêche cette conformité d'esprit.

La Forme est en ces trois Points :

1° Sens de la seconde demande, et vertu qui s'y rapporte.

2° Vice capital qui lui est opposé.

2° Paroles de Notre-Seigneur contre ce vice, pour nous apprendre à conformer notre cœur à la demande.

PREMIER POINT.

SENS DE LA SECONDE DEMANDE ET VERTU QUI S'Y RAPPORTE.

Il y a trois sortes de royaumes compris dans cette seconde demande ; l'un est au-dedans de nous, l'autre au-dehors, et le troisième au-dessus. Notre-Seigneur parle du premier, quand il dit que le royaume de Dieu est en nous [3] ; et c'est celui par lequel lui-même, qui est le Roi de nos cœurs, nous gouverne et nous conduit à la fin bienheureuse à laquelle il nous appelle. Oh ! que ce Royaume nous arrive ! Seigneur, roi du ciel et de la terre, daignez, s'il vous plaît, diriger, sanctifier, régir et

[1] Adveniat regnum tuum. *S. Matth.* VI.

[2] Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra : ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur : thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, etc. Ibid.

[3] Ecce enim regnum Dei intra vos est. *S. Luc.* XVII

gouverner nos cœurs et nos œuvres [1]. Oh que ce bien est désirable ! Le second royaume qui est au dehors, est le gouvernement du monde ou de l'Église; qu'il se fasse par lui-même ou par les hommes, ou par d'autres causes dont la première est la loi éternelle et la divine providence, qui ne laisse pas de pourvoir à tout et de disposer de toutes choses, quoique nous ne le demandions pas [2]. Mais ce que nous devons demander, c'est que nous n'y apportions aucune résistance, qu'il ne rencontre aucun obstacle dans la malice des créatures, et que toutes choses se fassent comme il le veut; car, comme il laisse beaucoup de choses à la liberté de l'homme, souvent celle-ci lui résiste ; et, quoiqu'il soit vrai que sa volonté est toujours accomplie, cependant cette volonté antécédente, qu'il eût désiré avoir son effet, ne s'accomplit pas, mais seulement une volonté conséquente qu'il substitue à la première, supposé que nous lui résistions. Or cette volonté conséquente est une volonté de justice et de rigueur, et partant, il serait à désirer que la première ne trouvât point d'empêchement [3]. Nous demandons donc ici qu'il soit le maître absolu ; nous lui faisons la même prière que les Israélites faisaient à Gédéon : commandez-nous, vous et votre Fils [4]. Que votre royaume arrive, disposez de tout tant au spirituel qu'au temporel, selon votre volonté, et faites-nous acquiescer à vos ordres si parfaitement, que nous ayons toujours à la bouche et dans le cœur ces paroles : Il est le maître, qu'il fasse toût ce qui lui plaît [5]. Honneur et gloire au roi des siècles, seul Dieu invisible et immortel [6]. Le royaume appartient au Seigneur, et il étendra son empire sur nous [7].

[1] Dirigere et sanctificare et gubernare dignare Domine, Deus Rex cœli et terræ, corda et corpora nostra, etc.

[2] Voyez au livre *de l'Ordre*, I p. dist. II, sect. VIII.

[3] Oramus semper pro vobis, ut dignetur vos vocatione sua Deus noster, et impleat omnem voluntatem bonitatis. I *Thess.* I.

[4] Dominare nostrî, tu et filius tuus. *Jud.* VIII.

[5] Dominus est quod bonum est in oculis suis faciat. I *Reg.* III.

[6] Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo, honor et gloria. I *Tim.* I.

[7] Quoniam Domini est regnum, et ipse dominabitur gentium. *Psal.* XXI.

Le troisième royaume où les deux précédents nous conduisent c'est le royaume des cieux, où il règne absolument dans les bienheureux, sans aucune résistance et dans toute la perfection qu'il désire Or nous demandons que ce royaume nous arrive, quand il lui plaira de mettre fin à ce monde, ou de nous en retirer, protestant que nous sommes prêts à en sortir dès maintenant, s'il le désire [1]; que cette vie ne nous est rien, que nous ne tenons plus à rien ici-bas, que tous nos désirs sont pour le ciel; qu'il arrive quand il lui plaira, de la manière qu'il voudra, que nous y sommes disposés, et qu'enfin nous sommes comme des serviteurs qui attendent la venue de leur maître [2]. C'est ainsi que Notre-Seigneur voulait que nous fussions disposés et préparés, c'est ainsi qu'il désirait nous voir aspirer à ce bienheureux royaume. Nous pouvons voir que la vertu qui se rapporte à cette demande est celle qui nous délivre des affections terrestres, et qui nous élève vers le ciel, comme si nous étions prêts à y entrer, puisque nous le demandons.

Etes-vous ainsi disposé? N'y a-t-il rien qui vous retienne? Conformez-vous tellement votre esprit à cette prière, que toutes les fois que vous la faites, vous soyez prêt à mourir si c'est la volonté de Dieu?... Examinez-vous, et considérez combien est désirable cet état par lequel on est en tout temps prêt à mourir; et au contraire, combien est misérable l'état où l'on n'est pas bien disposé à la mort; car celui qui n'est pas toujours prêt, à peine le sera-t-il un jour. Si vous ne l'êtes pas aujourd'hui, vous le serez encore moins demain; parce que ce qui vous empêche aujourd'hui, vous empêchera encore demain, et peut-être qu'il se présentera en outre quelque obstacle plus dangereux. O Seigneur! que votre royaume nous arrive, je dis même votre royaume éternel; et afin que je le dise encore mieux, régnez

[1] Expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi. *Tit.* II. S. *Luc.* XII.

[2] Hoc gratissimi servi est, neque inhærere præsentibus, neque magnum aliquid quæ videntur putare, sed ad Patrem semper urgeri, semperque in futura gestire : quod certe de optima oritur conscientia, et mente terrenis omnibus exuta. S. Chrys. hom. XX.

au dedans de moi et au dehors, que tout s'accomplisse comme vous l'ordonnez, et que je sois bien aise que tout se fasse comme vous le désirez. Donc, ô mon Dieu ! je vous demande le royaume des cieux, et si vous ne voulez pas me l'accorder encore prochainement, je ne le désire pas ; car votre volonté, si je l'accomplis parfaitement, me tient lieu d'un paradis où vous régnerez absolument.

DEUXIÈME POINT.

L'AVARICE, VICE OPPOSÉ A CETTE DEMANDE.

Le vice que la nature oppose à cette demande est l'avarice, qui ne doit pas même être nommée parmi nous, dit le saint Apôtre[1] ; car c'est chose indigne que des hommes qui sont appelés au royaume du ciel, soient attachés à la terre. On peut dire, dans un autre sens, que ce vice ne doit pas être nommé, parce qu'il est si honteux que personne ne veut le confesser, ni reconnaître qu'il est avare ; plus une personne fait profession de dévotion et de piété, plus elle a de difficulté à avouer qu'elle est sujette à ce défaut ; car il lui semble si honteux pour une âme vertueuse, qu'elle s'étonne comment on peut s'y arrêter. Toutefois si vous l'entendez bien, et si vous vous connaissez, peut-être trouverez-vous que vous y êtes plus attaché que vous ne croyez. Mais puisqu'il ne faut point nommer ce vice, changeons son nom, n'examinez pas si vous êtes avares, mais si vous aimez trop vos commodités, si dans vos affaires et dans votre manière d'agir, vous ne recherchez pas trop avidement les intérêts temporels, si vous êtes trop aise quand vous avez toutes vos commodités, si vous cherchez à vous les procurer avec trop de soin et d'empressement. Examinez si vous en ressentez trop sensiblement la privation, quand quelque chose vous manque[2],

[1] Omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. *Ephes.*

[2] Non solum avarus est qui rapit aliena, sed etiam qui cupide servat sua, quomodo judicaturus est te, cum non solum servas tua, sed etiam quæris aliena ? S. Aug. serm. CLXIX *de Temp.*

si vous vous en désirez plus que vous n'en avez; si vous êtes plus attaché à ce que vous avez, que ne le permet cette parole de Notre-Seigneur: Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, n'est pas digne d'être mon disciple [1].

Si vous vous examinez bien, vous trouverez que vous n'êtes pas si éloigné de ce vice, que vous n'osez pas appeler avarice, mais qui cependant ne laisse pas de l'être. Appelez-le comme il vous plaira, il n'en est pas moins le vice opposé à cette demande, qui pour être bien faite, doit produire dans notre esprit un effet tout contraire à celui de l'avarice. Car, quand nous demandons que le royaume de Dieu nous arrive, si nous le demandons comme il faut, nous déclarons, comme il a été dit, que nous ne sommes attachés à quoi que ce soit; puisqu'autrement vous ne seriez pas disposé à entrer dans ce royaume. Si vous n'êtes prêt à tout quitter, votre prière ne partirait que des lèvres, et non du cœur, il y aurait contradiction dans vos paroles. En effet, tant que vous aimez déréglément quelque chose sur la terre, il est impossible que vous soyez prêt à bien mourir, ou même à entrer dans le ciel, et quand vous le désireriez, vous n'y seriez pas bien disposé, vous n'y seriez pas reçu; car il est certain que rien de souillé ne peut entrer dans le ciel, et que l'entrée n'en est ouverte qu'aux âmes pures et exemptes de tous ces dérèglements d'affection. Il n'est pas moins certain que cette affection déréglée est une tache et une impureté, et que tant qu'elle demeurera dans votre âme, vous ne serez pas dans la disposition qu'il faut avoir pour le ciel, et, par conséquent, vous ne pourrez dire avec vérité que vous demandez efficacement et sincèrement ce royaume éternel.

[1] Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. *S. Luc* XIV.

[2] Nihil est iniquius quam amare pecuniam : hic enim et animam suam venalem habet. *Ephes.* X.

[3] Quomodo erit mundum cor quod in terra volutatur ! Si autem in cœlo erit, mundum erit, quia munda sunt quæcumque cœlestia : sordescit enim aliquid cum inferiori miscetur naturæ quamvis in suo genere non sordidæ, etc. S. Aug. II *de Serm. Dom.* c. II.

Ceux qui furent invités à ce banquet dont il est parlé dans l'Évangile [1], furent obligés de laisser tout; les autres qui ne voulurent pas s'en dessaisir, n'y vinrent pas. Il fallait que ceux qui furent rassasiés dans le désert [2], eussent quitté leurs maisons, et fussent prêts à mourir aux pieds de leur Sauveur comme, en effet, il semble qu'ils y voulaient mourir, puisqu'ils ne s'inquiétèrent ni de leur nourriture, ni de leur vie. Ce royaume mérite bien cette disposition, et il n'est pas seulement nécessaire, pour y entrer, de se dépouiller de son corps et de quitter la terre, mais il faut encore se détacher de l'affection de tout ce qui est terrestre et corruptible. Et comme il serait ridicule de vouloir y porter ses biens, ainsi est-ce se moquer de vouloir y porter l'affection de ce que l'on possède. Il faut donc s'en dépouiller, autrement on ne fait pas cette demande comme il faut.

C'est comme si quelqu'un dépliait les voiles d'un vaisseau, et désirait un vent favorable pour voguer en pleine mer, sans vouloir lever les ancres qui retiennent le navire au port. Qu'en diriez-vous?... Dites ce que vous voudrez, mais si vous ne levez les ancres qui vous tiennent attaché à la terre, vous ne pouvez me faire croire que vous désirez en partir pour arriver au ciel. Car les affections déréglées ne sont autre chose que la glu de la terre, un poids, un ancre, et choses semblables qui retiennent l'âme, et l'empêchent de penser et de soupirer après la bienheureuse éternité.

O terre ! ô monde ! que tu es peu de chose, et que ce peu est vil et méprisable pour celui qui regarde le ciel ! Tu enchantes les hommes de peur qu'ils ne lèvent les yeux en haut. Mais, ô mon âme ! romps promptement tous ces charmes, lève ton cœur au ciel, et regarde ce qui t'attend là-haut, et ce qui te retient ici-bas. N'est-ce pas une honte qu'une âme qui est appelée à un si grand royaume, soit tellement attachée à ces biens périssa-

[1] *S. Luc.* XIV.

[2] *S. Matth.* XV.

bles? C'est à vous, mon Sauveur, c'est à vous d'élever cette pauvre âme; coupez vous-même les cordages qui la lient, retranchez ces affections perverses. Vous qui avez commandé à cette femme, qui était courbée contre terre et que Satan tenait liée, de peur qu'elle ne regardât le ciel, de se redresser comme elle le fit par la force de votre parole [1], commandez de même à mon âme, redressez-la par votre grâce, et levez tellement le charme qui la tient enchantée, que je voie ce que je demande, en demandant votre royaume, et que je désire de cœur ce que je demande de bouche.

TROISIÈME POINT.

LES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR CONTRE CE VICE, POUR NOUS APPRENDRE A CONFORMER NOTRE COEUR A CETTE DEMANDE.

Les paroles qui suivent dans le sermon de Notre-Seigneur ont un grand rapport avec cette demande, car il ajoute aussitôt : *N'amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les voleurs emportent tout ; mais ramassez des trésors dans le ciel, parce que là où est votre trésor, là est aussi votre cœur* [2]. Par ces paroles il montre premièrement que l'amour de la terre et l'amour du ciel sont opposés; en second lieu, qu'il faut que l'amour de la terre cède nécessairement, afin que celui du ciel soit pur et sincère ; enfin il nous en donne le motif qu'il tire de la comparaison des deux trésors. Les biens de la terre, dit-il, sont périssables et passagers ; il faut les laisser, tôt ou tard, et puis ils sont de petite importance ; tandis que les biens éternels sont solides, durables, infaillibles et véritables. Enfin, il faut que vous placiez votre trésor, ou dans le ciel, ou sur la terre, et que vous sachiez que votre cœur sera où vous aurez mis votre trésor, et votre demande où vous aurez mis votre cœur. Donc

[1] Erat inclinata, nec omninò poterat sursum respicere. Et imposuit illi manus et confestim erecta est et glorificabat Deum. S. *Luc.* XIII.

[2] Ubi enim est thesaurus tuus ibi est et cor tuum.
Frumentum tuum times ponere in terra, et cor tuum perdis in terra? Etc.
Leva cor tuum in cœlum, ne putrescat in terra. S. Aug. ad hæc verba.

si votre trésor est sur la terre, si vous aimez les choses terrestres, votre cœur est sur la terre ; votre esprit, votre âme, votre intention y sont également, et par conséquent quand vous direz, *que votre règne arrive*, ce cœur qui est par ses affections sur la terre, ne sera pas alors dans le ciel, cela est impossible ; il ne pourra donc pas dire avec vérité ce qu'il dit en faisant cette demande.

Ah ! combien de fois avez-vous ainsi menti devant Dieu ? Combien de fois vous êtes-vous ainsi trompé vous-même par cette dissimulation ?... Peut-être autant de fois que vous avez fait cette demande. Est-il possible que vous ayez toujours ainsi dissimulé ?.. Eh quoi ! voulez-vous demeurer dans cette erreur et dans cette impiété ? Voulez-vous prier Dieu des lèvres, et en être si éloigné de cœur ? Voyez-vous combien la terre est éloignée du ciel ! Eh bien, un cœur attaché à la terre est aussi éloigné de Dieu, et ses pensées aussi éloignées des pensées et des desseins de Dieu [1]. La conséquence est donc, que si vous voulez prendre un esprit conforme à cette demande, il faut retirer en même temps votre affection de la terre ; car cet attachement empêche absolument la disposition et la préparation d'esprit nécessaire pour recevoir le royaume de Dieu. Eh bien, encore une fois, faites-vous ces demandes ; ne voulez-vous pas conformer votre cœur à vos paroles ? Ne voulons-nous pas prier avec sincérité, sérieusement et de cœur ? Voulons-nous être encore ici un hypocrite. Voulons-nous nous moquer de Dieu ?...

Prenez donc la ferme résolution de régler toutes vos affections, comme si vous étiez près de mourir, et ne faites point de distinction entre demander à mourir, et demander que le royaume des cieux vous arrive : car l'un n'est point sans l'autre. Mon Dieu, je le désire, je n'ose pas assurer que je sois prêt, et que je sois sans aucune affection déréglée ; mais je voudrais me mettre en cet état, je vous en demande la grâce, je vous demande d'être dans cette disposition, que rien au monde ne soit capable de me toucher. C'est là résolution que je prends

[1] Sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris. *Isai.* LVI.

en votre présence, selon la pensée et les intentions de votre Fils, je me lie à sa volonté, j'unis ma pensée à la sienne. Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt, s'il vous plaît de le fortifier, il est prêt à se dépouiller des choses de la terre, pour s'attacher uniquement aux biens du ciel [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le sens de cette demande.

Que votre royaume nous arrive. Si vous n'entendez par ces paroles que le royaume de Dieu qui est au dedans et au dehors de nous, on peut croire que vous le désirez comme vous le demandez ; car il n'y a que bien dans ces royaumes. Mais si vous entendez le royaume des cieux, comme en effet vous le devez, examinez si, en faisant cette demande, vous la faites de cœur, et si c'est en vérité que vous demandez que ce royaume vous arrive. Car il faut mourir avant qu'il vous arrive, et vous ne craignez rien tant que la mort. Il semble que vous aimez tant cette vie, que vous ne voudriez pas la donner pour ce divin royaume. Qu'en dites-vous ? Seriez-vous prêt maintenant à changer ?... Tu trembles, mon âme, et il semble que tu as peur d'être prise au mot. Y a-t-il quelque chose dans cette vie qui soit comparable à la vie éternelle? O mon Dieu ! ce n'est pas que la chose soit comparable, mais, c'est que mon cœur y est attaché : et si vous ne le dégagez de ses affections, j'aimerai toujours cette vie, et je craindrai toujours de la perdre.

DEUXIÈME POINT.

Le vice contraire.

Il est vrai que c'est l'attachement aux biens de cette vie, qui nous empêche de désirer l'autre comme il faudrait ; c'est le vice opposé à cette demande, c'est le mal qui resserre tellement le cœur en faisant cette prière, qu'il ne s'accorde pas avec la bouche. Mais comment s'appelle ce vice ? Il est si hideux et si honteux, qu'on n'oserait le nommer ni l'avouer en bonne compagnie. Mais, mon âme, il faut trancher le mot, nous

[1] Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *Psal.* LVI.

sommes ici devant Dieu, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons; à quoi sert de déguiser et de dissimuler? Ce vice s'appelle, en bon français, l'avarice. Ne t'en excuse point, s'il y a en toi de l'attachement aux biens, il y a avarice, car l'avarice n'est que l'affection aux biens d'ici-bas ; et si tu ne peux souffrir le reproche d'être avare, aie honte d'être attachée à quelque bien; et quand tu demandes à Dieu d'en être dégagée, sache que tu lui laisses la disposition de tes biens. Mais on verra si tu veux ce que tu demandes, quand il te les ôtera ; car c'est principalement dans la perte ou dans la privation des biens, qu'on connaît si on y est attaché. O mon Dieu ! disposez d'abord de mon cœur avant de disposer de ma vie et de mes biens; car s'il est bien disposé, il s'assujettira volontiers à vos autres ordonnances.

TROISIÈME POINT.

Les paroles du sermon de Notre-Seigneur, propres à cette demande.

Voilà que Notre-Seigneur ajoute dans son sermon ces divines paroles : *N'amassez point de trésors sur la terre, mais au ciel ; car là où est votre trésor, votre cœur y sera.* C'est comme s'il disait : Si votre trésor et votre cœur sont sur la terre, vous aurez beau dire de bouche : *Que votre royaume nous arrive* ; vous ne le direz point de cœur, car votre cœur étant sur la terre, il sera aussi éloigné du ciel que la terre en est loin. Et c'est ce qu'il faudrait dire à notre cœur pour le dégager et le retirer de toutes ses affections terrestres; car c'est lui dire qu'autrement il n'aura point de part en cette divine prière; c'est lui dire qu'il faut renoncer à sa part de paradis ou à ses basses affections ; c'est lui dire qu'il choisisse dès maintenant ce qu'il voudra avoir pour jamais. Eh bien, cœur de terre, ne te rendras-tu point à ces paroles?... On ne t'ôte pas tes biens, ni tes trésors, mais on te présente seulement le choix ! Lesquels aimes-tu mieux, ou des biens du ciel ou de ceux de la terre?... Il faudrait avoir un cœur de taupe, et non pas un cœur d'homme, pour hésiter dans ce choix.

MERCREDI.

TROISIÈME DEMANDE DE L'ORAISON DOMINICALE.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel [1].

LE SUJET nous fait voir comment la douceur d'esprit se rapporte à cette troisième demande, et comment la colère lui est opposée. Nous considérons ensuite les paroles qui suivent dans le sermon de Notre-Seigneur: *Votre œil est le flambeau et la lumière de votre corps* [2]. Et ce qui suit.

LA FIN est de s'affectionner tellement à la volonté de Dieu, qu'on arrête tous les mouvements de la nature qui s'y opposent, et qu'on apprenne si bien à se commander, qu'on obéisse parfaitement à cette volonté de Dieu.

LA FORME est en ces trois points :

1° Comment la volonté divine s'accomplit parfaitement au ciel.

2° Comment la colère empêche qu'elle ne s'accomplisse sur la terre.

3° Comment Notre-Seigneur nous instruit sur ce sujet dans la suite de son sermon.

PREMIER POINT.

COMMENT LA VOLONTÉ DIVINE S'ACCOMPLIT PARFAITEMENT AU CIEL.

C'est avec une sagesse toute divine que Notre-Seigneur ajoute cette troisième demande aux précédentes. En effet, comme il y a divers moyens de sanctifier le nom de Dieu, et qu'il y a diverses demeures dans son royaume céleste, de peur que nos demandes ne fussent pas proportionnées à ses intentions, il ajoute : *Que votre volonté soit faite*, c'est-à-dire, que votre nom soit sanctifié et que votre royaume nous arrive selon votre bon plaisir, et comme vous l'avez ordonné. Dieu ne veut pas être glorifié également de tous, mais il demande de chacun un certain degré

[1] Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra. *S. Matth.* VI.

[2] Lucerna corporis tui est oculus tuus. *S. Matth.* VI.

de gloire qu'il connaît et qu'il nous fait rechercher, puisque c'est celle qu'il faut lui rendre à l'exclusion de toute autre [1]. Par conséquent, en disant que votre volonté soit faite, il est très à propos de demander que nous ainsi que tous les autres soyons dans ce degré de grâce et de gloire, où Dieu veut que nous soyons.

Mais les paroles suivantes : *Sur la terre comme au ciel,* ne nous marquent pas moins que les autres l'admirable sagesse de Jésus, car ce n'est pas assez de dire que la volonté de Dieu soit faite d'une manière telle quelle, il faut souhaiter qu'elle soit faite de toutes les manières dont elle peut s'accomplir; car quel serait l'impie qui ne voulût que quelque volonté de Dieu fût faite, ou qui pût l'empêcher quand il le voudrait [2]. Mais à peine parmi les personnes dévotes s'en trouve-t-il qui le désire aussi parfaitement qu'il le faut, si elle n'y prend garde; car la nature se glisse partout et se fait accroire que ses désirs sont autant de volontés de Dieu. Il fallait donc nous donner un modèle qui nous montrât la manière d'accomplir parfaitement cette divine volonté; afin qu'on ne se flattât point dans ses inclinations, et que nous apprissions par l'exemple des bienheureux, non-seulement à faire ce que Dieu veut, mais encore à le faire comme il le veut, et selon la manière et les intentions qu'il nous propose [3], autrement la volonté de Dieu ne serait point accomplie. O sagesse infinie! qui avez ainsi ordonné les demandes comprises dans cette oraison, et qui avez commandé que je priasse avec le même esprit et le même ordre, je vous adore et vous prie très-humblement de me faire comprendre comment on fait votre volonté dans le Ciel, afin que je demande qu'elle soit faite de la même manière sur la terre, et que je l'accomplisse aussi parfaitement.

Il y a quatre circonstances qui nous font voir combien la

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius verò sic. *Cor.* VII.

[2] Voluntati enim ejus quis resistit? *Rom.* IX.

[3] Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, bene placens et perfecta. Ibid. XII.

volonté de Dieu est parfaitement accomplie dans le ciel. Premièrement, elle est accomplie par tous les bienheureux; secondement, elle est accomplie en toutes choses; troisièmement, ils la font de tout leur cœur; quatrièmement, ils la font sans intérêt. Cela n'est pas difficile à comprendre, attendu que, pour cette parfaite obéissance, il n'est besoin que d'une grande douceur et soumission d'esprit. Or, elle est excellente dans les saints, et, par conséquent, il n'y a rien qui leur manque, ni qui puisse les empêcher de faire parfaitement ce que Dieu leur déclare être sa volonté; comme rien ne nous empêcherait ici-bas de l'accomplir, si nous avions cette douceur et cette soumission d'esprit [1]. Il est donc vrai que tous les saints font toujours la volonté de Dieu, et qu'ils la font en toutes choses, car ils ne regardent en tout ce qu'ils font que cette divine volonté. Quoi que ce soit, cela leur est indifférent, pourvu que Dieu l'ordonne [2]; ils font toujours plus de cas de Dieu et de ses ordonnances, que de leurs services et de leur contentement particulier.

Voilà pourquoi si on dit que les anges se trouvent parfois en quelque différend, ce n'est que pour mieux faire et pour accomplir plus parfaitement tous les desseins de Dieu. La victoire est commune aux deux partis, dit saint Grégoire [3]; ils obtiennent toujours ce qu'ils désirent, parce qu'ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir. Ainsi donc, ils font la volonté de Dieu en toutes choses, autant qu'ils peuvent la connaître; mais ils la font de tout leur cœur, employant leur volonté dans toute son étendue, ayant autant d'inclination à lui obéir qu'ils en ont à l'aimer; or, ils l'aiment de toute l'étendue de leur cœur. Enfin, ils accomplissent la volonté de Dieu purement et sans intérêt. Car comme nous l'avons dit, ils aiment plus Dieu dans leur

[1] Antequam superna præstetur habitatio, cœlum quodammodo fieri jussit Dominus e terra. S. Chrys.

[2] Cum essem vobiscum, per voluntatem Dei eram. *Tob.* x; *Dan.* x.

[3] Quorum omnium victoria una est sui super se opificis voluntas summa, quam dum semper aspiciunt quod obtinere non valent, numquam volunt. S. Gregor. XVII *Mor.* VIII.

béatitude, qu'ils ne s'aiment eux-mêmes et leur propre bien; aussi sont-ils aussi contents du moindre degré que s'ils étaient au plus élevé, et ils reçoivent autant de contentement de la félicité des autres que de la leur, parce qu'ils voient partout la volonté de Dieu qu'ils aiment et cherchent avant tout, et qu'ils chériront toute l'éternité sans aucun changement.

Oh! le beau modèle qui nous apprend parfaitement à faire la volonté divine! Anges, bénissez le Seigneur, bienheureux, fidèles ministres de ce grand Dieu, qui exécutez ses volontés, faites ce que vous faites [1]. Oh! qu'il n'en n'est pas ainsi sur la terre! à peine y en a-t-il quelques-uns qui fassent ce que Dieu leur ordonne, et cela si rarement et en si peu de choses, si froidement, avec un cœur si peu détaché et dépouillé de ses intérêts, qu'il paraît assez que ce n'est pas ce qu'ils cherchent. Chacun ne s'arrête qu'à ce qui le touche, chacun veut être à soi, chacun veut se gouverner et être indépendant de tout le monde [2]. On se met peu en peine de servir Dieu, d'obéir à ceux qui ont le droit de nous commander de sa part, si ce n'est quand la chose nous plaît, par humeur et par fantaisie; mais quand les ordres ne nous plaisent pas, quand ils sont contraires à nos inclinations, quand ils sont pénibles et difficiles, oh! qu'il y en a peu qui les exécutent, ou s'ils le font, c'est lâchement et sans cœur. Le sujet de cette demande est donc de prier Dieu que sa volonté soit accomplie plus parfaitement sur la terre, et s'il se peut, aussi parfaitement que dans le ciel, c'est-à-dire par tout le monde, en toutes choses, de toute l'étendue du cœur et sans aucun intérêt propre.

O mon Dieu! accordez-moi, s'il vous plaît, la grâce de vous

[1] Benedicite Domino omnes Angeli ejus : potentes virtute, facientes verbum illius, ad audiendam vocem sermonem ejus.

Benedicite Domino omnes virtutes ejus, ministri ejus qui facitis voluntatem ejus. *Psal.* CII.

[2] Hoc scito quod in novissimis diebus instabunt tempora periculosa : erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi et voluptatum amatores magis quam Dei, habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. I *Tim.* III.

faire au moins cette demande avec toute la sincérité d'un bon cœur, et qu'en cette prière je fasse votre volonté, comme elle est faite au ciel ; que je prie comme prient les saints, comme Jésus-Christ l'exige, ou bien, faites-moi voir ce qu'il y a en moi qui peut empêcher que ma demande ne soit sincère et véritable.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LA COLÈRE EMPÊCHE QUE LA VOLONTÉ DE DIEU NE S'ACCOMPLISSE SUR LA TERRE.

C'est la colère principalement qui empêche que vous ne fassiez la volonté de Dieu, et que vous ne demandiez sincèrement qu'elle soit accomplie. C'est ce vice qui nous trouble dans les adversités qui nous arrivent par la permission de Dieu, et qui fait que nous y résistons. C'est ce vice qui, nous ayant saisis, ne nous laisse rien faire que par humeur et fantaisie, ne nous permet pas de considérer ce que Dieu désire de nous; et quand nous le saurions, il nous empêche de le faire [1]. C'est ce vice qui fait que nous nous fâchons, et ressentons vivement les moindres résistances qu'on nous oppose, voulant toujours dominer, sans nous soumettre à personne, quoique Dieu le commande. O perversité du cœur humain, qui demande que la volonté de Dieu se fasse, et qui cependant ne veut et ne fait rien moins, quand se présente l'occasion de l'accomplir ! Ce n'est pas ainsi qu'on agit au ciel !

A la vérité, si notre colère s'échauffait contre nos propres fautes ou contre celles d'autrui avec la modération que nous avons considérée ailleurs [2], ce ne serait plus un vice ni un obstacle, mais plutôt un puissant secours pour faire la volonté de Dieu. Mais cela est rare ; nos émotions et nos troubles, pour l'ordinaire, ne viennent que de ce qu'on ne fait point ce que nous voulons, ou de ce qu'on fait ce que nous ne voudrions pas [3]. Nous nous élevons ensuite contre la volonté de Dieu, qui

[1] Ira viri justitiam Dei non operatur *S. Jac.* I, 20.
[2] Cinquième dimanche après la Pentecôte.
[3] Incidit in languorem præ tristitia, quia non sicut cogitabat. I *Mac.* VI.

ne veut pas que la nôtre se fasse, puisqu'il permet que le contraire nous arrive, et nous en prenons sujet de nous fâcher. Si on se fâche ainsi contre la volonté de Dieu, n'est-ce pas se contredire soi-même et ne vouloir pas, en réalité, ce que l'on fait semblant de vouloir?

Ne dites point que ce qui vous contrarie ce n'est pas que la volonté de Dieu se fasse, mais de ce que cet homme, ou vous-même, avez fait autrement que Dieu ne voulait et que la raison ne demandait. Ce ne sont que des paroles, car bien qu'il pût arriver quelque chose que Dieu ne voulût pas, comme, en effet, il ne veut jamais le péché, toutefois il est certain que l'offense étant commise, il veut tous les maux de peine qui l'accompagnent, et, par conséquent, puisqu'il a permis le mal qui vous trouble, il veut que vous acquiesciez à ses volontés, à l'exemple des saints qui sont au ciel. Il n'y a point de doute qu'ils ne soient plus zélés que vous ne l'êtes, et toutefois quand ils savent que Dieu veut ou permet quelque mal, ils acquiescent simplement à ses ordres [1]. Ce n'est pas qu'ils ne prient et que vous ne puissiez prier Dieu avec eux, qu'il lui plaise de nous délivrer du mal, ainsi que nous le verrons dans la dernière demande; mais c'est que lorsqu'il permet ce mal, malgré même nos prières, nous ne devons pas pour cela tellement entrer en mauvaise humeur et nous en fâcher, que nous ne considérions que c'est lui qui en dispose ainsi, et qu'il faut acquiescer paisiblement à ses saintes ordonnances [2]. Autrement ce ne serait pas demander sincèrement que son bon plaisir soit accompli sur la terre comme au ciel, puisque vous voyez bien que c'est son bon plaisir, que ce qui vous fâche soit arrivé.

Apprenez donc que si vous vous livrez à la colère dans ces circonstances, vous ne voulez point ce que Dieu veut; ou plutôt, apprenez à aimer et à chérir toutes les volontés de Dieu, comme étant saintes et justes, pour ne plus vous fâcher, puisqu'on ne

[1] Audivi dicentem : etiam Domine Deus omnipotens, vera et justa sunt judicia tua. *Apoc.* VI.

[2] Quievimus dicentes, Domini voluntas fiat. *Act.* XXI.

se fâche que de ce qui arrive contre notre volonté. Si vous voulez tout ce que Dieu veut, vous ne donnerez jamais lieu à la colère, si ce n'est à celle qui est juste et raisonnable et qui est exempte de péché; en effet, vous serez toujours content de ce qui arrivera, parce que Dieu le veut ainsi, et, par ce moyen, tout vous viendra même à souhait et selon votre désir, et vous n'aurez plus sujet de vous fâcher. Mais si on vous voit toujours emporté, que pourra-t-on dire de vous, sinon que vous vous opposez à Dieu, que vous avez une volonté contraire à la sienne, que vous voudriez que la vôtre fût préférée, que Dieu s'accommodât à vous, au lieu de vous soumettre à lui. Qu'est-ce que tout cela, sinon vous ériger en petit dieu [1]? Qui êtes-vous donc pour lui résister?... Dieu veut une chose, et vous en voulez une autre, ou bien vous voudriez qu'elle arrivât autrement qu'il ne le veut. Vous! et qui êtes-vous? quelle est votre volonté comparée à celle de Dieu?... Laquelle des deux, à votre avis, est la meilleure?... Dieu pourrait-il avoir une mauvaise volonté, lui dont la volonté est la règle de tout bien et de toute bonne volonté?... C'est donc la vôtre qui est mauvaise puisqu'elle s'éloigne de cette règle. En conscience, y a-t-il moins de différence entre votre volonté et celle de Dieu, qu'entre Dieu et vous? Eh bien, savez-vous la distance qu'il y a de Dieu à vous? Jugez par là celle qui est entre sa volonté et la vôtre, et reconnaissez quel grand mal est la colère, qui vous en éloigne ainsi et qui vous empêche de dire avec vérité : *Que la volonté de Dieu soit faite.*

O mon Dieu! ne soyez pas aussi prompt que moi à vous irriter [2]! Certes il serait bien plus raisonnable de vous fâcher quand on entreprend sur vos volontés, qu'il ne le serait de nous fâcher quand on nous contrarie, puisque votre volonté est la

[1] Quid tumet contra Deum spiritus tuus, ut proferas de ore tuo hujusmodi sermones? Detendit adversus Deum manum suam : et contra Omnipotentem roboratus est. *Job.* XV.

[2] Ne irascaris Domine satis, et ne ultra memineris iniquitatis nostræ. *Isa.* XLIV.

règle de la nôtre; mais parce que vous me défendez de me mettre en colère et que vous m'obligez par votre exemple à m'éloigner du vice, faites-moi ressentir l'effet de votre bonté, en me pardonnant les excès de cette passion auxquels je me suis livré par le passé, et en me donnant la grâce de me corriger à l'avenir, par les avis et les remèdes que vous m'indiquez.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR NOUS INSTRUIT SUR CE SUJET DANS SON SERMON.

Outre les remèdes que Notre-Seigneur nous avait indiqués auparavant, il nous en donne, dans la suite de son sermon, trois autres pour nous préserver des trois maux que produit la colère, en ce qui touche l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Le premier mal est qu'elle obscurcit l'entendement, et l'empêche de voir les ordres de Dieu et la manière de les accomplir. Notre-Seigneur nous découvre ce mal, et son avis doit nous servir de remède. *Votre œil*, nous dit-il, *est la lampe qui éclaire votre corps* [1]. C'est-à-dire : cet œil c'est la raison et l'entendement, qui nous sert autant pour nous faire voir ce que nous devons faire, que la lampe nous sert la nuit pour marcher. Or, comme il est aisé de faire un faux pas quand on marche pendant la nuit, ou quand on ferme les yeux, de même il est facile de pécher, quand la raison est troublée par la passion ou couverte de ténèbres [2]; d'où il suit que la colère nous aveuglant et nous fermant les yeux, il est nécessaire de la réprimer, si l'on ne veut pas tomber dans un grand nombre de fautes. N'est-ce pas là un bon avis?... N'est-il pas vrai que vous ne vous êtes jamais fâché sans être troublé, et que ce trouble vous a fait commettre un grand nombre de fautes, dont vous étiez ensuite tout honteux?... Fâchez-vous au moins une fois contre votre colère, et s'il peut y avoir une colère raisonnable, employez-la pour punir les péchés de celle qui est déréglée.

[1] Lucerna corporis tui est oculus tuus. *S. Matth.* VI.

[2] Conturbatus est in ira oculus meus. *Psal.* XXX.

Per iram lux veritatis amittitur, sicut scriptum est : Sol non occidat super iracundiam vestram S. Greg. V *Mor.* XXX.

Le second effet de la colère est, qu'elle ne veut reconnaître dans les maux dont elle est la cause que ce qui lui plaît, dissimulant ou excusant les autres. Mais Notre-Seigneur [1] veut y remédier, en nous disant fort à propos : *Si la lumière qui vous éclaire est convertie en ténèbres, que sera-ce des ténèbres elles-mêmes?* C'est-à-dire, si la raison et l'entendement, qui devraient empêcher ou corriger les mouvements de la nature corrompue, ne sont que ténèbres, comme parle l'Apôtre [2]; si, dis-je, cette raison s'obscurcit et devient ténébreuse, en sorte qu'elle ne voie pas même, ou qu'elle ne fasse pas semblant de voir le mal qu'elle fait, combien seront épaisses les ténèbres ! Combien de mouvements d'orgueil, d'envie, de murmure, de détractions qui s'opposeront toujours à la volonté de Dieu ! puisque la raison qui devrait les découvrir et les reconnaître, non-seulement ne veut pas les avouer, mais encore les soutient et les défend comme s'ils n'étaient point des maux, comme si elle n'en était pas la cause, ou qu'elle eût sujet et raison de les faire. C'est l'excès du mal de ne pas le reconnaître après qu'on l'a commis.

Le troisième et le plus considérable effet de la colère est de détourner la volonté de l'homme, et de l'empêcher d'être conforme à celle de Dieu, car elle ne lui permet ni de s'humilier ni de s'abaisser, mais elle veut, au contraire, commander et dominer. Quelle insolence de s'élever ainsi contre son Dieu ! C'est pour cela que Notre-Seigneur ajoute : *Personne ne peut servir deux maîtres, il faut qu'il quitte l'un pour servir l'autre* [3]. Que celui, qui a cet esprit de domination et cette humeur hautaine et impérieuse, sache qu'il secoue le joug de son maître, car la volonté propre et la volonté de Dieu sont comme deux maîtres différents, deux compétiteurs et concurrents. Il faut vouloir servir l'un des deux et non pas tous les deux ensemble,

[1] Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit : Si ergo lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt. S. *Matth.* VI.

[2] Abjiciamus opera tenebrarum et induamur arma lucis, sicut in die honeste ambulemus. *Rom.* III.

[3] Nemo potest duobus Dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget, aut unum sustinebit, et alterum contemnet. S. *Matth.* VI.

car c'est impossible ; celui qui aime l'un et lui obéit, de toute nécessité méprise l'autre ; par conséquent, si vous êtes l'esclave de votre volonté, vous n'êtes pas serviteur de Dieu, vous ne le servez pas puisque vous ne faites pas sa volonté [1].

Oh ! que saint Bernard s'écrie fort à propos [2] : Ecoutez-moi, vous tous, qui êtes esclaves de la volonté propre. Vous n'aimez point votre Dieu, vous le haïssez en quelque façon, car vous haïssez ce qu'il aime et ce qu'il veut ; et puisque sa volonté c'est lui-même, quiconque hait la volonté de Dieu, hait Dieu, c'est-à-dire qu'il ne l'aime pas comme il doit [3]. Si vous croyez cela, pourrez-vous souffrir un tel désordre, et si vous voulez y réfléchir, n'aurez-vous pas sujet de le croire ?... Pesez-le donc sérieusement et raisonnez ainsi avec vous-même : Personne ne peut servir deux maîtres, suivant la parole de Notre-Seigneur. Or, la volonté propre est un de ces deux maîtres dont il parle ; donc on ne peut servir Dieu et la volonté propre en même temps. Que cette volonté soit opposée à Dieu, la chose est évidente, car il n'y a que la volonté propre qui lui résiste. Dieu dispose de tout dans le monde suivant son bon plaisir ; mais la volonté peut s'opposer à ses desseins, car elle est douée de liberté, elle peut vouloir ce qui lui convient, et elle peut ne vouloir pas ce qui lui déplaît [4]. Evidemment Dieu veut parler de ce maître qui lui est opposé. Vous devez donc en conclure qu'en lui obéissant vous ne pouvez servir Dieu, quoi que vous puissiez dire ou faire, parce que le service qu'il désire consiste dans l'accomplissement de sa volonté. Or, comment le servirez-vous, si vous faites le contraire de ce qu'il veut ?... Quel est ce genre de ser-

[1] Servi estis ejus cui obedistis. *Rom.* VI.
A quo quis superatus est hujus servus est. II *Pet.* II.

[2] Audiant et timeant servi propriæ voluntatis, etc. S. Bern. III *de Resur.*
Abscondunt odium labia mendacia. *Prov.* X.
Contra Deum servet animo suo. *Prov.* XIX.

[3] Seipsam subtrahit et subducit ejus dominatui, cui tanquam authori servire jure debuerat, dum efficitur sua. S. Bern. serm. III *de Resur.*

[4] Confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : non serviam. *Jerem.* II.

vice de vouloir servir Dieu en agissant contre sa volonté. Assurément, ce n'est pas le servir, mais plutôt l'offenser ... Ma volonté n'est point parmi vous, dit-il, par le prophète Malachie[1]. Cela suffit, ajoute-t-il, pour que vous sachiez que vous ne faites rien. Examinez s'il ne pourrait pas dire aussi que sa volonté n'est point en vous, eu égard à telle et telle chose que vous connaissez...

Voilà donc le remède du mal de la colère, et le moyen de la combattre, c'est de penser sérieusement que si vous ne la réprimez pas, vous ne pouvez faire la volonté de Dieu. Assurément si vous saviez quel bien c'est de faire la volonté de Dieu, aucun motif ne serait plus puissant pour réprimer cette passion, qui s'oppose à un si grand bien, et il vous est facile d'en considérer toutes les particularités et les avantages.

C'est donc ainsi qu'il faut entendre cette demande, et souhaiter que la volonté de Dieu se fasse, sans que jamais vous vous souleviez contre elle par courroux; qu'elle se fasse comme dans le ciel, où cette passion ne règne point, quoi qu'il arrive[2]. Ayons souvent ces paroles à la bouche et plus encore dans le cœur. Que la volonté de Dieu s'accomplisse; qu'elle s'accomplisse en toutes choses selon son bon plaisir. Que son saint nom soit béni; qu'il soit fait sur la terre comme Dieu le désire et l'ordonne dans le ciel. Oui, mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne[3]. O bon Jésus! qui, par cette oraison que vous nous faites dire tous les jours, avez voulu conformer notre volonté à celle de Dieu, à l'exemple des saints qui sont au ciel; qui avez voulu que nous l'entendions dans ce sens, et que nous le demandions à votre Père; je crois pareillement que vous avez voulu que nous l'observions. Que votre volonté soit donc faite sur la terre comme au ciel, et comme les saints obtiennent tout ce qu'ils demandent, que j'obtienne également cette grâce de pouvoir faire votre volonté, comme vous voulez que je demande qu'elle soit faite.

[1] Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus. *Malach.* II.

[2] Sicut fuerit voluntas in Cœlo, sicut fiat. I *Mach.* III.

[3] Non mea voluntas, sed tua. *S. Luc.* XXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sens de la demande ; comment la volonté de Dieu est faite au ciel.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. C'est-à-dire : qu'elle soit faite par tous les hommes comme par tous les anges ; qu'elle soit faite en toutes choses comme elle est exécutée au ciel ; qu'elle soit faite avec amour, comme l'amour règne dans les bienheureux ; et enfin, sans mélange d'autre amour déréglé, comme il n'y a que le pur amour de Dieu qui se trouve dans le ciel. Oh ! qu'il s'en faut qu'elle soit ainsi accomplie sur la terre! Qu'il est petit le nombre de ceux qui y pensent, comme ils l'exécutent rarement, et que d'amour-propre s'y rencontre !... Pourvu que Dieu leur accorde tout ce qu'ils désirent, ils diront volontiers que sa volonté soit faite; mais s'il en dispose autrement, ils diront peut-être encore que sa volonté soit faite, mais ils ne le diront ni avec vérité, ni du cœur qu'il faudrait le dire.

Mais de qui parlons-nous ? de qui nous plaindrons-nous ? Mon âme, ce que tu dois examiner principalement, c'est si tu exécutes ponctuellement la volonté de Dieu ; si tu souhaites réellement que cette divine volonté soit faite en tout, commence déjà par le zèle de ton salut, car c'est sa volonté que tu en aies plus de soin que de celui de tout le monde. C'est très-bien de souhaiter que tout le monde se sauve et accomplisse la volonté de Dieu ; mais tu ne montreras jamais mieux que tu as ce sincère désir, que lorsque tu commenceras par toi-même, et que tu reconnaîtras que tu es la créature la plus redevable à Dieu pour avoir connu ses volontés, et la plus criminelle pour ne pas les avoir exécutées.

DEUXIÈME POINT.

La colère opposée à cette demande.

Pour mieux connaître si on fait bien ou non la volonté de Dieu, il suffit d'examiner si on se met facilement en colère, car ce vice est opposé à cette demande. La plupart du temps on ne se fâche qu'à l'occasion des maux qui nous arrivent ; or ces maux ne nous sont envoyés que par la volonté ou la permission de Dieu ; d'où il est aisé de conclure que vous n'aimez point que ces maux vous arrivent.

O mon Dieu, il me semble que quand je me fâche, je ne pense qu'au

mal qui me met hors de moi, sans penser à vous ni à votre volonté. Oui mais, mon fils, ne savez-vous pas bien que ce mal ne vous arrive que parce que je le veux ou que je le permets ; et si c'est ma volonté que vous supportiez ce mal, comment pouvez-vous vous fâcher contre le mal, et vous réjouir que ma volonté soit accomplie? Je ne trouve pas à redire que vous sentiez votre mal, c'est à ce dessein même que je vous l'envoie afin que vous le ressentiez. Mais je veux que, malgré la peine que vous avez à souffrir, et à vouloir ce que vous n'aimez pas selon les inclinations de la nature, je veux, dis-je, que vous l'aimiez et la supportiez selon la raison et la grâce: car la raison exige que vous vouliez ce que je veux, et la grâce ne vous est donnée que pour vous aider à le vouloir. Apprenez donc à ne plus vous fâcher, pour apprendre à prier et à faire ma volonté, et sachez que tous ces maux qui ont été jusqu'ici l'occasion de votre colère, sont autant d'effets de ma volonté, afin qu'en la faisant vous appreniez à ne plus vous irriter. La douceur d'esprit dispose grandement à faire ce que Dieu veut, et la volonté de Dieu bien faite conserve puissamment cette douceur d'esprit.

TROISIÈME POINT.

Paroles du sermon de Notre-Seigneur sur ce sujet.

Les paroles que Notre-Seigneur ajoute dans son sermon viennent bien à propos, car elles nous montrent quel désordre c'est de quitter la volonté de Dieu pour ménager une passion qui nous transporte. Elles nous font voir que, agir ainsi, c'est ressembler à celui qui éteindrait la lampe qui l'éclaire pendant la nuit, afin de ne pas voir l'abîme où il est tombé, de peur de s'en relever ; que c'est ressembler à celui qui voudrait servir deux maîtres, ce qui est impossible ; ou encore à celui qui, ne pouvant les contenter tous deux en même temps, quitterait celui qui l'a le plus obligé et qui mérite tous ses services, celui qui peut les récompenser incomparablement mieux pour s'attacher à l'autre, qui ne lui promet que des plaisirs, mais qui, en réalité, n'a que des tourments à lui donner.

Par ces paroles ne nous enseigne-t-il pas que, pour faire la volonté de Dieu, il faut réprimer notre colère ; c'est elle qui éteint la lampe qui nous éclaire, et qui nous précipite dans des malheurs qu'elle ne veut pas ensuite reconnaître pour nous en relever ; et enfin elle est ce mauvais maître qui nous éloigne de Dieu, en nous éloignant de sa volonté et de ses ordres? Ah! mon Dieu, permettez-moi, s'il vous plaît, de me fâcher

une bonne fois contre ma colère qui s'est tant de fois opposée à votre volonté ; car si je me suis fâché si souvent de ce que ma volonté n'était pas faite, n'est-il pas bien raisonnable que je me fâche une fois contre ma colère, qui veut mettre obstacle à l'accomplissement de votre bon plaisir.

JEUDI.

QUATRIÈME DEMANDE.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien [1].

Le Sujet. En joignant aux précédentes les paroles qui suivent dans le texte évangélique, nous comprendrons mieux la fin que nous devons nous proposer dans cette méditation : *C'est pourquoi je vous dis de ne point vous mettre en peine au sujet de la nourriture nécessaire à la vie, et des habillements dont vous couvrez votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement* [2]?

La Fin est de détruire en nous cette inquiétude excessive au sujet de la nourriture et de notre entretien, et d'apprendre à ne demander que ce qui nous est nécessaire, selon la connaissance que Dieu a de nos besoins, et le dessein de Notre-Seigneur en nous faisant réciter cette quatrième demande.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est ce pain quotidien que nous devons demander à Dieu.

2° Quel est le sens que la nature dépravée donne à cette demande.

3° Quel est le sens que Jésus lui donne?

[1] Panem nostrum quotidianum da nobis hodie. *S. Luc.* II; *S. Matth.* VI.

[2] Ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis., neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum! *S. Matth.* VI.

PREMIER POINT.

QUEL EST CE PAIN DE CHAQUE JOUR QUE NOUS DEVONS DEMANDER A DIEU.

On pourrait croire que c'est le pain de la vie éternelle, le très-saint-Sacrement de l'autel qu'on demande à Dieu par cette prière [1]; parce que c'est un pain qu'on donnait tous les jours dans la primitive Eglise, pain que les Chrétiens devraient encore recevoir tous les jours, s'ils s'en rendaient dignes, puisqu'il est déposé chaque jour sur la table de l'autel, afin qu'il ne manque à aucun de ceux qui en auraient besoin [2].

On pourrait encore se persuader que ce pain quotidien, que Dieu veut nous fournir et que nous devons lui demander, est sa sainte parole, qui est l'aliment ordinaire de nos âmes, et qu'il nous distribue dans nos oraisons, nos entretiens spirituels, les prédications, les lectures, par ses inspirations et ses grâces [3]. Et chacun de ces deux sens nous fournirait un sujet de méditation très-utile.

Mais il est plus à propos de demeurer dans le sens littéral, et de considérer que Notre-Seigneur nous fait demander à son Père ce qui nous est nécessaire pour l'entretien de notre vie corporelle, c'est-à-dire la nourriture et le vêtement. Il met cette prière sur nos lèvres, afin que nous reconnaissions que c'est de sa bonté que nous devons attendre ce qui nous est nécessaire, et que c'est à sa miséricorde que nous devons nous adresser pour qu'il ne nous manque rien. Il veut aussi par là que nous apprenions à ne recevoir ce qui nous est nécessaire, que pour l'employer selon les intentions qu'il se propose, c'est-à-dire, pour la conservation de notre vie, pour sa gloire et notre salut [4].

[1] Panem nostrum super substantialem. *S. Matth.* VI.

[2] Hic SS. Aug. et Hier. referunt SS. Eucharistiam. Alii tamen ad vulgarem panem quem ideò dictum putant supersubstantialem quod super substantiam nostram adveniat et adjiciatur, vel quod superet reliquas corporeas substantias hac in re, quod vitam conservat humanam.

[3] Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. *S. Matth.* IV.

[4] Ista cum habentur ut teneantur, cum autem non habentur ut habeantur orandum est. S. Aug. ep. CXXI.

S'il nous fait exposer tous nos besoins sous le nom de pain, c'est pour nous enseigner que, comme on ne mange pas le pain par friandise, mais par nécessité, nous ne devons aussi nous servir de ces choses nécessaires à la vie que par nécessité, et non point par des inclinations ou affections purement naturelles. C'est aussi pour nous apprendre que, comme on n'éprouve pas de dégoût pour le pain, mais qu'on désire toujours en manger, parce qu'il est nécessaire pour nous soutenir, et que d'un autre côté notre appétit n'est pas excité par la gourmandise quand on en mange, parce que c'est une nourriture commune, de même nous ne devons pas refuser les choses nécessaires à la vie, parce qu'elles nous sont nécessaires, mais que nous ne devons pas non plus en user avec excès, parce qu'on ne doit en user que comme de choses qui nous sont nécessaires. En un mot, il veut nous enseigner que, quand la Providence de Dieu ne nous donnerait que du pain à manger, nous devrions en être contents [1]. Que si elle nous traite avec une plus grande libéralité [2], nous ne devons pas pour cela faire plus d'excès, que si elle ne nous présentait que du pain [3].

Au reste, il nous faut demander notre pain quotidien, afin que nous sachions que c'est assez de lui demander ce qui nous est nécessaire pour un jour, sans penser davantage à l'avenir; parce qu'une vie temporelle est si peu de chose pour celui qui doit vivre d'une vie éternelle, qu'il ne doit y songer qu'en passant, et que, devant la perdre en un instant et être prêt à la quitter dès aujourd'hui, si telle est la volonté de Dieu, cette vie ne mérite pas qu'il étende sa prévoyance au delà du jour présent, et qu'il s'inquiète de l'avenir [4].

[1] Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. I *Tim.* VI.

[2] Omnia a te expectant ut des illis escam in tempore : dante te illis colligent, aperiente te manum tuam omnia implebuntur bonitate, avertente autem te faciem, turbabuntur. *Psal.* CXXX.

[3] Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula, in ebrietate et in curis hujus vitæ *S. Luc.* II.

Carnis curam ne feceritis in desideriis. *Rom.* XIII.

[4] Volens undique nos accinctos esse, et quibusdam veluti pennis fidei instru-

Tels doivent être nos sentiments quand nous récitons cette prière ; les vertus de frugalité et de tempérance doivent régner dans notre cœur pour la faire dignement et sincèrement, c'est-à-dire, autant de cœur que de bouche et selon les desseins de celui qui vous fait ainsi prier[1]. Etes-vous dans cette disposition? Ne demandez-vous rien autre chose que du pain, ou simplement ce qui vous est nécessaire?... Le demandez-vous pour la vie et pour le service de Dieu plutôt que pour votre satisfaction et votre plaisir?... L'attendez-vous plutôt de sa bonté que de votre industrie ; l'attendez-vous avec indifférence et sans empressement?... Oh ! qu'il y a sur ce point sujet de vous examiner, de demander pardon à Dieu et de vous amender !... Mon Dieu, c'est une nécessité si pressante que la vie, qu'il nous semble que nous n'en faisons jamais assez pour le besoin qui nous presse. Mon fils, si tu n'avais égard qu'à la nécessité, tu verrais aussitôt qu'il ne faut pas tant s'inquiéter puisqu'elle se contente de peu ; mais c'est la convoitise qui presse ainsi continuellement, et, quelque soin qu'on y apporte, elle presse toujours davantage, parce qu'elle ne se contente jamais.

DEUXIÈME POINT.

LE SENS QUE LA NATURE DÉPRAVÉE DONNE A CETTE DEMANDE.

C'est la convoitise dépravée, qu'on appelle gourmandise, c'est aussi l'amour du luxe qui ont corrompu vos désirs et altéré le sens des paroles de cette demande ; ce sont ces deux passions qui nous font désirer et demander plutôt ce qui doit servir à nos plaisirs, que ce qui nous est nécessaire. Ce sont elles qui nous font toujours souhaiter au delà de ce que nous avons, et user avec excès du nécessaire que la Providence nous a accordé. Ce sont elles enfin, qui nous inspirent tant d'inquiétude au

clos semper ad cœlestia subvolare, nec amplius indulgere naturæ quam a nobis ipse necessitatis usus exposcit. S. Chrys. hic.

Cujus enim diei spatio usurum esse nescis, quam ob causam illius sollicitudine torquearis. Idem.

[1] Naturæ conveniens temperantia, atque illi divinæ legi quæ in ipso rerum ortu omnes fontes potui, fructus arborum esui dedit. S. Amb. ep. LXXXII.

sujet de l'entretien de cette vie, que nous oublions que nous ne devons la conserver que pour une autre vie meilleure, et que nous prenons ainsi pour fin de nos soins et de nos travaux, ce qui n'en devrait être que le moyen [1]. Si je travaille, et si je me donne tant de peine, c'est, dit-on, pour gagner ma vie, c'est pour m'entretenir dans le monde, c'est pour vivre, selon mon état et ma condition. Mais quoi, n'y a-t-il que cela? Ne pensez-vous donc qu'à vivre? N'avez-vous point d'autres desseins, ni d'autres fins que de gagner votre vie et de vous entretenir dans le monde? Est-ce pour cela seulement que vous y êtes venu? ... Est-ce uniquement pour vivre de cette vie que vous vivez?... Est-ce pour cela que Dieu vous y a mis, et qu'il vous y entretient?... Oh! que votre cœur est abruti, si vous n'avez pas d'autres pensées! Quelle différence y a-t-il entre votre vie et celle des animaux, si vous ne vivez que pour la vie présente?... Qu'est devenue votre raison? Où est le christianisme? Comment entrez-vous dans ce grand dessein de Dieu, qui ne nous fait vivre que pour apprendre à le connaître et à le servir! et, en le servant dans l'état où il nous a mis en ce monde, nous disposer à être reçus dans celui qu'il nous prépare dans l'autre, pour une éternité?...

Cependant, les hommes n'y pensent presque point; il n'y a rien de plus vrai ni de plus commun, qu'ils vivent comme s'ils ne devaient jamais quitter cette vie, et qu'ils meurent comme s'ils n'en espéraient pas d'autre. Ils vivent pour manger, au lieu de ne manger que pour vivre. Ils abusent de ce dont ils devraient se servir; ils pervertissent les fins et les moyens, prenant les uns pour les autres. Ils ne demandent de grâce et de biens spirituels que pour vivre à leur aise, au lieu de ne demander davantage de biens temporels, qu'afin d'augmenter leurs biens spirituels et leur gloire éternelle. Ils seraient contents

[1] Sciendum quia quinque modis gulæ vitium nos tentat.

Aliquando namque indigentiæ tempora prævenit, aliquando cibos lautiores quærit : aliquando quælibet sumenda sint, præparari accuratius expetit : aliquando in ipsa quantitate sumenda mensuram moderatæ refectionis excedit. Nonnumquam et abjectius est quod desiderat, et tamen isto æstu immensi desiderii deterius peccat. S. Greg. XXX *Mor.* XIII.

qu'il n'y eût que cette vie présente, pourvu qu'ils fussent assurés d'avoir toujours de quoi vivre et de quoi passer leur temps. Ils aiment mieux recevoir la bénédiction d'Esaü, que celle de Jacob, quoique la bénédiction de ce réprouvé devrait plutôt paraître une espèce de malédiction, puisqu'elle renverse les termes et le bonheur de l'autre.

N'avez-vous pas souvent entendu comment le bon vieillard Isaac promet à son fils Jacob que Dieu lui donnera la rosée du ciel, et ensuite la graisse de la terre [2]; parce que cet enfant devait placer plutôt ses espérances au ciel que sur la terre? Mais pour Esaü, qui commençait déjà à mener une vie déréglée, qui ne se mettait pas beaucoup en peine des biens spirituels, pourvu qu'il pût jouir de ses aises et de ses plaisirs, et qui était si gourmand, qu'il vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, voyez comment Isaac lui parle. Ce n'est que pour le contenter, qu'il l'assure qu'il aurait aussi sa part de la rosée du ciel; car il ne le lui promet qu'après lui avoir dit que sa grande bénédiction et son bonheur seraient d'avoir de quoi faire bonne chère [3]; lui donnant à entendre, ainsi qu'à ceux qui lui ressembleraient, que c'était là proprement leur part et leur premier dessein. Mais cet insensé ne le remarqua pas. C'est ainsi que les mondains ne se soucient point de ce qui arrive, pourvu qu'ils vivent et qu'ils contentent leurs appétits; ils aiment mieux un dîner qu'un sermon ou une communion. Ils auront plus de soin de leur cuisine que de leur intérieur, de leur estomac que de leur conscience. Ce sont des profanes, dit saint Paul [4]. L'Apôtre ne le dit en particulier

[1] Erubesce quod pro consortio Angelorum, consortium sortitus es pecorum: an non confunderis caput sursum habere, qui sursùm cor non habes? Corpore rectus stare, qui corde repis in terra? An non repere est in terra carnem sapere, carnalia desiderare; memor nobilitatis tuæ pudeat te tantæ defectionis. S. Bern. *de prim. med. et novis. nostris. Genes.* XXVII.

[2] Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini

[3] In pinguedine terræ, et in rore cœli desuper erit benedictio tua.

[4] Ne quis fornicator aut profanus, ut Esau, qui propter unam escam vendidit primitiva sua. *Hebr.* XII.

que d'Esaü; mais comme il nous donne à entendre qu'il est la figure de tous ceux qui ne vivent que pour vivre, il nous dit assez clairement qu'il veut parler de tous, puisque en effet, ils profanent leur vie qui, de chrétienne et consacrée à Dieu qu'elle était par les sacrements, devient profane et corrompue, n'étant plus employée que pour le plaisir ou l'entretien de soi-même.

Eh bien, qu'en dites-vous? N'êtes-vous point ému contre ceux qui vivent ainsi ?... Ne faites-vous point d'application à quelqu'un de votre connaissance? Mais si vous vous connaissiez bien, vous penseriez avant tout à vous-même, et vous verriez que, quelque grâce que vous ayez au dessus d'autres, la convoitise vous porte plutôt à ce qui regarde votre nourriture et votre entretien, qu'à ce qui touche à votre perfection. Sans mentir, et sans vous flatter, avez-vous autant de soin de plaire à Dieu par vos dispositions intérieures, que vous en avez de vous contenter vous-même, et de plaire à ceux que vous invitez à votre table par les services, le linge et les meubles dont vous faites parade [1]? Dites ce que vous voudrez; vos actions parlent. Ne seriez-vous point au nombre de ceux que l'on croirait innocents, à les entendre parler, mais qui se trahissent par leurs œuvres? Ne pourrait-on pas dire de vous aussi: C'est la voix de Jacob; mais ce sont les mains d'Esaü?...[1] O mon Dieu! que j'ai sujet de le craindre!... Mon fils, cette crainte est bonne, pourvu qu'elle soit efficace, et que, connaissant le mal que vous faites, vous tâchiez d'y remédier, en considérant attentivement les paroles que je vais vous dire, et en vous servant des moyens et des industries que je vous donnerai.

[1] *Genes.* XXVII.

TROISIÈME POINT.

QUEL EST LE SENS QUE JÉSUS DONNE A CETTE DEMANDE.

Je vous dis donc que vous ne devez point vous mettre en peine, où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps, parce que votre vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement [1]. Regardez si Dieu laisse mourir de faim les oiseaux qui volent dans l'air, quoiqu'ils ne sèment et ne récoltent rien, et quoiqu'ils n'amassent point de grains dans les greniers. Eh! pourquoi donc vous défierez-vous de sa providence, puisque vous ne sauriez douter que votre vie ne lui soit plus chère que celle de ces oiseaux qu'il n'entretient que pour vous? Jetez les yeux sur les lys et sur les fleurs qui croissent dans les champs et dans les prés; ils ne filent point, ils ne travaillent point; et cependant vous les voyez mieux vêtus que ne le fut jamais Salomon dans toute sa gloire. Pourquoi donc craignez-vous que Dieu, qui a soin de vêtir si magnifiquement une petite fleur qui s'évanouit en un jour, et qui ne paraît si bien vêtue que pour être fauchée comme l'herbe, pourquoi, dis-je, craindriez-vous qu'il vous laissât sans vêtement? Ne vous inquiétez donc jamais ni de votre boire ni de votre manger, ni de votre entretien, puisqu'il doit vous suffire de savoir que vous avez un

[1] Ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum? Respicite volatilia cœli quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis? Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum? Et de vestimento quid solliciti estis? Considerate lilia agri, quemodo crescunt, non laborant neque nent: dico autem vobis quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est, sicut unum ex istis. Si autem fœnum agri quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit, quantò magis vos modicæ fidei? Nolite ergo solliciti esse dicentes: Quid manducabimus aut quid bibemus, aut quo operiemur? Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis. Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis· Nolite ergo solliciti esse in crastinum: Crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi, sufficit diei malitia sua. S. *Matth.* VI.

Père au ciel, qui connaît vos besoins. On comprend que les païens, qui ne reconnaissent pas Dieu pour leur père, se mettent en peine de leur nourriture et de leur entretien. Mais, pour vous, cherchez avant tout le royaume de Dieu et de sa justice, c'est-à-dire, la gloire de Dieu et votre salut, et soyez assurés que le reste ne vous manquera point. Si vous vouliez m'en croire entièrement, vous ne vous mettriez pas même en peine du lendemain, parce que chaque jour vous donne assez de soin, sans que vous vous préoccupiez de ceux qui ne sont pas encore arrivés.

Voilà ce que Notre-Seigneur nous recommande pour vivre dans des sentiments chrétiens, et pour corriger les inquiétudes déréglées de la nature, qui nous porte à des excès profanes. Ces saintes instructions se réduisent à trois points.

Jesus-Christ nous recommande premièrement de ne pas être trop attachés à cette vie présente, parce que, cette affection réprimée, nous retrancherons tous les désirs déréglés qui ont pour objet son entretien.

Il nous enseigne en second lieu que, étant obligés de conserver cette vie que Dieu nous a donnée, et ayant besoin pour cela de plusieurs choses nécessaires, nous mettions une parfaite confiance en la divine Providence, qui, assurément, ne nous laissera manquer de rien, puisqu'elle a tant de soin des animaux privés de raison, et même des créatures insensibles qui ne sont faites que pour nous.

En troisième lieu que, devant pourvoir de notre côté à faire nos provisions, cette préoccupation ne l'emporte pas cependant sur le premier et presque l'unique de nos soins, qui est l'augmentation de la gloire de Dieu et l'avancement de notre salut, et que nous y rapportions tout ce que nous faisons. C'est l'explication de saint Augustin : Ne pensons pas, dit-il[1], quand Dieu

[1] Cum Dominus dicit illud *primum* significavit quod hoc posterius quærendum est non tempore, sed dignitate; Illud tanquam bonum nostrum, hoc tanquam necessarium nostrum : necessarium autem propter illud bonum. S. Aug. II *de Serm. Dom.* c. XIV.

nous recommande de chercher premièrement le royaume de Dieu, qu'il nous soit permis en second lieu de chercher quelque autre chose. Non, non, il n'y a qu'une chose nécessaire et qui mérite d'être recherchée, tout le reste vient ensuite, et s'il faut le rechercher, ce n'est que pour mieux trouver l'unique chose nécessaire, et si vous en séparez toutes les autres choses, vous les éloignez de leur fin et de leur bien.

Si nous prenons bien garde à cette dernière maxime, nous en tirerons de grands profits. D'abord, nous serons toujours contents de tout ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, parce que nous serons assurés qu'il ne nous refusera jamais ce qui nous est nécessaire [1] ; et partant, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, si nous manquons de quelque chose, c'est que cette chose ne nous est pas nécessaire, et que, par conséquent, nous devons nous en passer.

L'autre profit est que nous n'avancerons jamais notre intérêt temporel, que nous n'avançions en même temps notre intérêt spirituel ; parce que nous ne penserons jamais à l'un que pour parvenir à l'autre, à l'exemple de notre Dieu, qui nous donne pour une même fin les biens temporels et les biens spirituels [2]. En effet, si Dieu me fournit ce qui est nécessaire à la vie, afin que je vive pour sa gloire et non pas pour mon plaisir, ne serais-je pas bien ingrat si je mangeais son pain, sans songer à le servir ? Si le Fils de Dieu s'est fait homme pour vivre et mourir pour la gloire de son Père et pour mon salut, ne serais-je pas un ingrat, si je refusais de vivre et de mourir selon son bon plaisir ?... Et qui suis-je en comparaison de lui ? Qui suis-je pour vivre à moi, puisque je puis vivre pour lui, puisque je ne suis créé que dans cette intention, puisque je ne suis racheté que pour apprendre à y vivre ?...

Et certes, si ce Dieu-Homme s'est tellement modéré quand il était sur la terre, qu'il s'est privé en ma considération, de ce

[1] Numquid aliquid defuit vobis ? at illi dixerunt, nihil. S. *Luc.* XXII.

[2] Nobis in intentione æternitas, in usu temporalitas esse debet. S. Gregor. XVI *Mor.* X.

qu'il pouvait raisonnablement prendre pour les besoins de sa vie et de son entretien, parce qu'il regardait plutôt à ce qui m'était utile qu'à ce qui lui était commode. Ne serais-je pas un ingrat, si je n'agissais pas de même, et si dans mes nécessités temporelles je ne cherchais plutôt sa gloire et son contentement que mon plaisir et mes intérêts particuliers [1]?... Oh c'est là la justice du royaume du ciel, que je ne vive jamais que pour celui qui n'a vécu que pour moi, et que je sois prêt à mourir pour celui qui est mort pour moi. Y a-t-il rien de plus équitable? Y a-t-il rien de plus juste [2]? Quoi! Jésus aura donné si libéralement pour vous sa propre vie, qui était la vie d'un Dieu, et vous refuserez de lui donner la vôtre? Et que vaut votre vie, pour la chérir à ce point de ne pas vouloir l'employer pour la gloire de Dieu?... Mais combien estimez-vous celle de votre Jésus, qu'il a sacrifiée pour vous? Quand la vie d'un homme serait celle d'un Dieu, pourrait-on en faire un meilleur usage que de l'immoler pour la gloire de Dieu, et cependant la vôtre, qui n'est que la vie d'un misérable pécheur, vous semblera si chère et si précieuse, que vous l'épargnerez pour un si noble motif! Craignez-vous de vous perdre en vous donnant à Dieu? Craignez-vous de mourir en ne vivant que pour lui?... Ne craignez point, vous ne fûtes jamais plus à vous, ni plus rempli de vie que lorsque vous n'agirez et ne vivrez que pour Dieu [3]. Et quand même vous mourriez en vous donnant à lui par une vie plus parfaite, ne faut-il pas toujours que vous mouriez? Et, puisqu'il faut mourir, vous ne sauriez mourir d'une mort plus heureuse...

Prenez donc à la fin de cette méditation la ferme résolution

[1] Qui manducat, Domino manducat. gratias enim agit Deo. Et qui non manducat, Domino non manducat, et gratias agit Deo.

[2] Nemo enim nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, Domino vivimus : sive morimur, Domino morimur : sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. *Rom.* XIV.

[3] Cum per Christum Jesum mortuum vivamus, ei utique ob quem vivimus, vivere debemus. S. Chrys. *in* II *Cor.* et fuse ; S. Bern. serm. *de quad. debito.*

[4] Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I *Cor.* IX.

Quasi morientes, et ecce vivimus. II *Cor.* VI.

de ne plus désirer, de ne plus demander ce qui vous est nécessaire temporellement, et de ne plus en user désormais que pour la gloire de votre Dieu et votre profit spirituel. Dites, comme l'Apôtre vous le recommande, que vous ne voulez plus ni boire, ni manger, ni faire quoi que ce soit que pour cette fin surnaturelle[1]. Car si on ne doit se servir de la nourriture et du vêtement que pour l'entretien de la vie, et si on ne doit entretenir sa vie que pour servir celui qui en est l'auteur et la fin, on ne doit, par conséquent, ni boire ni manger que pour la même fin.

Voilà la demande qu'on doit faire à Dieu, quand on le prie de nous donner notre pain de chaque jour, voilà ce que vous devez entendre et demander; et, pour vous y conformer, souvenez-vous-en toutes les fois qu'il vous vient quelque soin trop pressant de vos affaires, qu'on parle ou qu'on pense aux biens de ce monde, quand vous vous mettez à table et que vous la quittez. Et enfin, quand l'occasion se présente de méditer sur ce sujet, ou que Dieu vous en donne la pensée, recevez-la dévotement et tâchez de ne vivre que comme il vous a appris à prier, puisque vous ne priez que pour vivre ainsi. Montrez que c'est de cœur que vous priez. Vous ne pouvez douter que, faisant cette oraison comme vous le devez, vous n'en obteniez l'effet, puisque celui même qui peut vous donner ce que vous demandez vous met sur les lèvres ce que vous devez lui demander. Mais vous ne ferez jamais cette demande convenablement si vous n'y joignez votre cœur, si on ne remarque dans vos désirs, vos paroles et vos actions, que vous voulez vivre selon que vous le demandez.

Mon âme, pense à ce mot. Ce serait attendre sa vie d'un autre que de Dieu, si tu pensais vivre autrement que tu ne lui demandes; si donc tu ne lui demandes que du pain pour ta vie, à qui demanderas-tu les délices de la vie?... O mon Dieu! je vois bien que, ne devant demander ma vie qu'à vous et devant ne vous demander qu'une vie frugale et réglée par la tempérance, je ne dois plus penser aux plaisirs de la vie...

[1] Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I Cor. x.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le sens de la demande.

Dieu est si bon qu'il pourvoit à notre nourriture et à tous nos besoins, quoique nous ne lui demandions pas ; et bien que nous l'en priions, il nous en donne toujours plus que nous ne lui en demandons. Il veut cependant que nous lui demandions notre pain quotidien, afin que nous sachions que c'est de lui que nous devons attendre et recevoir tous ces biens temporels, que nous l'en remerciions, et que nous n'en usions que pour les fins et les intentions pour lesquelles il nous les donne.

Mais remarquez que c'est du pain qu'il nous fait demander et non pas des friandises, car c'est pour la nécessité que nous devons manger, et non pas pour le plaisir qu'on y trouve. S'il nous donne plus que du pain, c'est pure libéralité de sa part ; nous ne devons pas en abuser, c'est à la tempérance de n'en prendre qu'avec mesure, et de ne pas permettre qu'on y pense ou qu'on en parle plus que si ce n'était que du pain. De plus, ce n'est que pour aujourd'hui qu'on le demande, car cette vie ne mérite pas qu'on s'inquiète au-delà du jour présent. Puisqu'on ne mange que pour vivre, on ne doit demander à manger que pour un jour ; car on ne doit vivre tous les jours que comme si chaque jour on devait mourir. O mon Dieu ! que nous nous trompons quand nous parlons de nécessité, notre vie n'étant que d'un jour !... Ah ! toute autre est la nécessité quand il s'agit de vivre toujours ! Néanmoins nous avons plus de soin de cette vie que de l'autre ; d'où vient celà ? C'est qu'on n'y pense pas assez souvent pour savoir ce qu'elle est et pour apprendre à l'aimer et à la désirer.

DEUXIÈME POINT.

Le vice opposé à la demande.

Il est facile de voir que le vice opposé à cette demande, c'est la gourmandise qui, ne se contentant point de ce qui est nécessaire, ne recherche que le plaisir; et tout le mal consiste à le rechercher, qu'on le trouve ou qu'on ne le trouve pas. Ceux qui sont sobres et tempérants boivent et mangent ; ils y trouvent même du plaisir, mais ils ne le cherchent pas. ils ne s'en mettent point en peine, et ils n'y veulent pas même penser ; c'est le plaisir qui les suit, mais ils ne le recherchent pas. C'est la béné-

diction de Jacob qui assure la graisse de la terre, mais après la rosée du ciel, tandis que le profane Ésaü n'a la rosée du ciel qu'après les promesses de la terre, parce que lui et ses semblables regardent avant tout les plaisirs que recherche l'appétit sensuel. C'est pour cela qu'ils sont appelés profanes, car ils profanent leur vie, leur corps et leur âme, comme on profanerait un lieu sacré et dédié au culte divin, en en usant pour des usages profanes. Puisqu'ils sont chrétiens, ne sont-ils pas consacrés au service de Dieu ; et s'ils ne vivent que pour leur ventre, ne sont-ils pas profanes ?...

Il n'est donc pas indifférent que ce plaisir qu'on goûte dans l'usage de ce qui est nécessaire à la vie précède ou suive cet usage ; car, tout le mal consistant à agir en vue de ce plaisir, si le plaisir ne fait que suivre et ne prend pas le devant, il n'est pas un mal. Cependant c'est un plaisir, mais un plaisir innocent, un plaisir que Dieu permet, comme il permet qu'on prenne de la nourriture. O mon Dieu ! que vous êtes bon à l'égard de ceux qui vous connaissent et qui vous aiment ! Vous ne les privez pas des plaisirs de la vie, mais vous en éloignez d'eux le désordre, leur en ôtant la vue qui l'engendre en tant qu'elle fait prendre le plaisir pour le plaisir. Remarque, mon âme, ce point de perfection et cette différence de sentiments naturels dans l'usage des choses. Si tu laisses le naturel prendre les devants, il t'emportera dans le désordre et le vice ; mais s'il ne marche qu'après la raison et à la suite de l'ordre que Dieu a établi dans cet usage, tu en feras une vertu et un sujet de mérite.

TROISIÈME POINT.

Paroles de Notre-Seigneur contre ce vice.

L'instruction que nous donne Notre-Seigneur sur ce sujet, en continuant son sermon, contient ces trois points remarquables : le premier, que nous n'aimions point cette vie plus qu'elle ne le mérite ; et, pour connaître ce qu'elle vaut, il ne faut que réfléchir un instant sur sa misère et sa brièveté, comparée à une éternité. Pensez donc et voyez si un apôtre[1] n'a pas eu raison de dire qu'elle n'était qu'une légère vapeur qui s'évanouit aussitôt qu'elle a pris naissance, et si vous avez raison de l'estimer autant que vous le faites. Néanmoins, parce qu'il faut vivre autant que Dieu le veut, et qu'il faut avoir quelque soin pour se conserver la vie, afin de n'en prendre qu'autant qu'il faut, sachez, dit notre bon Maître, pour le second point de ses instructions, que vous avez un Père

[1] S. *Jacob.* IV.

dans le ciel, qui connaît parfaitement tous vos besoins, qui peut y subvenir et qui le veut en effet, puisqu'il veut bien prendre soin des plus petites créatures qui ne sont faites que pour votre service. Pourriez-vous croire que ce Dieu qui se souvient de tous les oiseaux, vous oubliât, vous qui lui avez tant coûté, vous à qui il promet un paradis, vous qu'il nourrit de son corps et de son sang?... Vous pourriez croire qu'il ne vous donnerait pas ce qui est nécessaire à votre entretien?... En douter ce serait douter de sa providence, et c'est un crime qui mérite que vous en éprouviez les rigueurs, puisque vous n'auriez pas voulu en reconnaître les bontés.

Il vous est permis néanmoins de travailler et de pourvoir à votre nourriture ; mais faites attention à cette troisième instruction qu'il vous donne : il vous commande de régler votre travail, et il sera bien réglé s'il a pour but la fin pour laquelle vous devez vivre. Et quel autre but voudriez-vous lui donner? Car si la nourriture n'est que pour la vie, si l'habit n'est que pour le corps, et si la vie et le corps ne sont que pour le service de Dieu, ne faut-il pas que les soins de la nourriture et du vêtement soient rapportés à la même fin, et que ces soins ne soient pas plus grands que cette fin surnaturelle ne le requiert?... Oh! qu'elle est droite et sûre cette règle de l'éternité! En la prenant pour régler la vie présente, on ne manque jamais d'arriver à la vie éternelle, à moins qu'on ne refuse de la suivre.

VENDREDI.

CINQUIÈME DEMANDE.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés[1].

Le Sujet. En expliquant cette demande, nous rapporterons les paroles du sermon de Notre-Seigneur, qui la confirment et l'expliquent ; ces paroles se trouvent au troisième point de la méditation.

La Fin est d'apprendre à pardonner aux autres de bon cœur, comme nous voulons que Dieu nous pardonne.

[1] Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. *S. Matth.* VI.

La Forme est en ces trois points :

1° Pourquoi les péchés sont appelés des dettes ; vertu qui se rapporte à cette demande.

2° Ce qui nous empêche de payer nos dettes ; vice opposé à cette vertu.

3° Moyen que Jésus-Christ nous donne pour acquitter nos dettes.

PREMIER POINT.

POURQUOI LES PÉCHÉS SONT APPELÉS DES DETTES ; VERTU QUI SE RAPPORTE A CETTE DEMANDE.

Quand nous ne serions pas redevables à la justice de Dieu pour les dettes que nous avons contractées par nos péchés, nous sommes déjà tellement redevables à sa bonté pour les biens que nous en avons reçus [1], qu'il n'est pas en notre puissance de nous en acquitter, quand même nous lui abandonnerions nos biens et notre personne. Tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu, et même si nous sommes quelque chose et si nous subsistons encore, c'est un effet de sa grâce et de sa libéralité. Si nous pensons lui payer quelque intérêt pour les grands prêts qu'il nous a faits, nous trouverons qu'il nous oblige tant de nouveau, en recevant de nous ces petites reconnaissances, que nous lui sommes beaucoup plus redevables qu'auparavant, et que, plus nous pensons nous acquitter, plus nous nous engageons davantage et plus nous devenons comme insolvables.

Cependant c'est ici qu'il faut admirer la libéralité de ce grand créancier des hommes, car pourvu que nous lui payions les légers intérêts qu'il exige, non-seulement il nous tient quittes de tout ce que nous lui devons, mais encore il se croit même obligé de nous récompenser, et, en effet, il nous récompense comme s'il était le débiteur et non le créancier [2]. O bonté infinie de mon Dieu ! ô amour admirable de mon Seigneur qui estime

[1] Totum quod es, illi debes, a quo totum habes illi præcipue Domino qui et te fecit, et benefecit tibi, qui tibi ministrat syderum cursus, aeris temperiem, fœcunditatem terræ, fructuum ubertatem. S. Bern. serm. *de quad. debito.*

[2] Electi mei non laboraverunt frustra. *Isa.* LXV.
Qui videt in abscondito, reddet tibi. S. *Matth.* VI.

comme un bienfait et un don quand on lui rend ce qu'on lui doit. Mais, ô malice épouvantable des hommes! ô stupidité honteuse de nos âmes! qui, devant tout à ce grand bienfaiteur, ne lui rendent cependant que des offenses et des ingratitudes, et ne se servent presque de son bien que pour en abuser, lui déplaire et pour l'offenser.

Ce sont ces ingratitudes et ces péchés qui nous constituent les débiteurs de Dieu, beaucoup plus que les biens qu'il nous avait accordés, et que les autres obligations qu'il avait acquises sur nous. Ce sont ces secondes dettes qui, proprement, sont appelées dettes, et qui, plus que les premières, nous constituent véritablement débiteurs [1]. Car il faut avouer, en premier lieu, qu'après avoir reçu de Dieu tant de faveurs, nous devrions souffrir toute sorte de pertes et de morts plutôt que de l'offenser tant soit peu; nous y sommes obligés par toute sorte de devoirs. Le péché est donc une dette, car nous ne devions pas le commettre, et nous y étions tenus d'une manière si étroite, qu'il n'y avait ni loi, ni nécessité qui pût nous dégager de ce devoir, ou nous en dispenser. O mon âme! qu'as-tu fait quand tu as offensé ton Dieu? Tu as fait une chose que tu ne devais pas faire, et cependant tu étais plus obligée de t'en abstenir que tu n'es obligée de te conserver la vie; car tu devais plutôt la perdre; oui, tu devais mourir plutôt que de l'offenser; c'est un devoir et une dette qui l'emporte sur toute espèce d'obligation et de nécessité [2].

En second lieu, ce sont des dettes de justice, parce que le péché n'est pas plus tôt connu que la dette est contractée et que l'obligation de satisfaire à la justice de Dieu nous est imposée. Tôt ou tard Dieu nous demandera cette réparation; ce sera dans cette vie ou dans l'autre. Il faut prévenir sa justice ou l'attendre;

[1] Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum. *Psal.* LXXI.

Quæ sunt istæ usuræ nisi peccata quæ etiam debita nominantur. S. August. *in Psal.*

[2] Respondit ei cito dicens, præmitti se velle in infernum. *Eleaz.* II; *S. Matthias.* VI.

de quelque façon que ce soit, il faut la satisfaire, il faut payer la dette [1]. Mais que faut-il payer? Quelle réparation exige-t-il de nous? Quelle satisfaction faut-il lui rendre? Cela dépend de la nature de la dette, c'est-à-dire de la qualité et du nombre des péchés. En bonne justice, le supplice est proportionné au crime, chacun porte sa peine, chacun doit faire sa pénitence; sondez l'état de votre conscience, voyez ce que vous devez en votre particulier, informez-vous de vous-même, personne ne peut vous en parler plus nettement et plus confidemment [2]. Il n'y a qu'une chose qu'on peut déclarer pour tous, c'est que quelque réparation que vous fassiez à la justice, vous en devez une à la charité et vous y êtes si strictement obligé, que, si vous voulez que Dieu vous pardonne, vous devez aussi, de votre côté, pardonner.

En troisième lieu, ce sont des dettes de charité. Nous sommes tenus de remettre à nos débiteurs les dettes qu'ils nous doivent, comme nous voulons que Dieu nous remette les nôtres. Ce sont les termes exprès de notre demande; c'est la condition expressément posée, qui nous engage par notre propre bouche, en sorte que nous nous condamnons nous-mêmes à n'avoir point de pardon si nous ne pardonnons [3]. C'est donc une dette et une obligation qui nous engage autant à exercer la charité et la miséricorde à l'égard de celui qui nous a offensés, comme nous sommes obligés de la demander et de l'attendre de Dieu que nous avons aussi offensé par nos péchés. C'est la vertu qui se rapporte à cette demande, c'est elle qui nous la fait obtenir; pardonner, c'est le moyen d'avoir notre pardon. Mais quel moyen, quel bonheur et quelle grâce!... Hélas, mon Dieu! combien vous dois-je pour tant de péchés et tant de crimes que j'ai commis contre votre bonté; peut-être que je ne me suis encore jamais acquitté envers votre justice. Hé! combien peu

[1] Donec reddas novissimum quadrantem. S. *Matth.* v.

[2] Scrutemur vias nostras. *Thren.* III.

[3] Sicut et nos dimittimus. Induxit nobiscum Deus, pactum, etc. Supra ex D. Aug. in medit. *de S. Beatitudine.* serm. VI, tertiæ hebdomadæ puncto 2.

les autres me sont-ils redevables pour ces légères offenses qu'ils ont pu me faire. Cependant, vous êtes si bon, que vous voulez accépter de moi, pour acquit d'une grande dette, l'acquit que je donnerai à mes débiteurs pour le peu qu'ils me doivent. Oh! puisque vous êtes si bon, permettez que je me serve de vos offres et de votre bonté, et que je vous supplie, puisque vous le désirez, de me remettre mes dettes comme je remets toutes celles qui me sont dues, et de me pardonner mes offenses comme je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé [1]. Hélas! qu'il m'est aisé de parler ainsi! Mais, mon Jésus, il n'y a que vous qui sachiez si c'est de bon cœur que je parle; aussi vous suppliai-je de me faire connaître ce qui pourrait empêcher que ces paroles ne fussent véritables.

DEUXIÈME POINT.

CE QUI NOUS EMPÊCHE LE PAIEMENT DE NOS DETTES; LE VICE CONTRAIRE A CETTE VERTU.

Puisque c'est la charité qui produit ce bon effet, le vice qui lui est opposé, c'est l'envie, la haine, la vengeance, l'animosité, la mauvaise volonté qu'on garde contre le prochain. Ce vice met obstacle au pardon de nos péchés, et, en empêchant ce bien, il cause trois grands maux. Le premier est qu'il nous entretient continuellement dans le mauvais état du péché et dans la disgrâce de Dieu, non-seulement par lui-même, puisqu'il est opposé à la charité, mais encore parce que les autres péchés que nous pouvons avoir commis ne peuvent être remis que par la charité. De sorte que, tant que le vice qui lui est opposé ne lui aura pas cédé la place, tant qu'elle ne régnera pas dans ce cœur qui ne peut pardonner, jamais il n'aura la grâce sanctifiante, jamais les autres péchés ne seront effacés, quelque confession ou pénitence qu'on en fasse, quels que soient les gémissements et les larmes. Celui qui nous donne l'espérance du pardon si

[1] Ordo quodammodo invertitur, ut audeamus sperare futurum ut Deus nostra facta imitetur ut dicas: quod ego feci, Domine tu, solve, dimisi. Dimitte. S. Gregor. Nys.

nous pardonnons, nous l'enlève si nous ne pardonnons pas. Il n'en faut rien attendre, tant que cette volonté sera déterminée à ne pas fléchir et à ne pas faire miséricorde[1]. Voyez donc s'il n'y a pas sujet de dire que ce vice est mauvais, puisqu'il cause ce grand mal de nous laisser toujours dans nos péchés, malgré tous les remèdes.

Le second mal qu'il nous fait est que, non-seulement nous ne méritons pas que Dieu nous pardonne tant que nous persistons dans ce mauvais état, mais nous méritons qu'il ne nous pardonne pas, nous l'en prions, nous l'y obligeons; et, ce qui est surtout déplorable, c'est que notre prière est notre accusation et notre condamnation[2]. Nous ne répétons jamais cette prière sans qu'elle ne soit une espèce d'imprécation et de malheur que nous nous souhaitons, en demandant en termes formels et exprès, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, que Dieu ne nous pardonne point, qu'il ne nous fasse point de miséricorde, mais plutôt qu'il nous damne sans ressource. Car, puisque nous demandons qu'il nous traite comme nous traitons les autres, qu'il nous remette nos dettes comme nous les leur remettons, qu'il nous aime comme nous les aimons, la vérité étant que nous ne les aimons point, que nous ne leur pardonnons point, n'est-ce pas aussi demander à Dieu qu'il ne nous aime, et qu'il ne nous pardonne point[3]?... N'est-ce pas être souverainement méchant de se souhaiter un si grand mal? N'est-ce pas affliger ce cœur tendre de Jésus, qui nous avait dicté une si belle prière pour le salut de nos âmes, de l'employer pour notre perte et notre damnation?... Mais, mon Jésus, si je ne puis pardonner de cœur, ou si mon esprit abuse du pardon que je lui accorde en se prévalant de ma facilité contre moi-même,

[1] Si enim dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis pater vester cœlestis delicta vestra. Si autem non dimiseritis hominibus, nec pater vester dimittet vobis peccata vestra. S. *Matth.* VI et XVIII.

[2] Qui sic petit et delicta non relaxat, iste se etiam de eo quod orat, accusat. S. Chrysol.

[3] Nulla alia sententia sic oramus ut paciscamur cum Domino, in qua pactione si mentimur, orationis totius nullus erit fructus. S. Aug.

continuez-vous de m'obliger à ce qui m'est impossible ou nuisible?...

Voilà le troisième mal que cause cette mauvaise volonté; elle est si mauvaise qu'elle ne croit pas pouvoir faire du bien à ceux dont elle a à se plaindre, ou si elle le peut, elle pense qu'il ne lui est pas avantageux d'en faire, et elle estime, au contraire, que c'est pour elle un dommage de renoncer aux moyens de tirer vengeance; enfin elle regarde comme impossible ce qu'elle ne veut pas faire. Aussi elle s'endurcit dans le mal au point de ne pas sentir le tort qu'elle se fait; et, quoiqu'il n'y ait rien de plus clair que cette vérité : que l'on ne peut espérer de pardon si l'on ne pardonne, elle ne veut pas y croire ni y penser, ou bien elle se persuade qu'elle échappera à la rigueur de cette sentence; ou enfin, elle préfère tous les maux qui peuvent lui arriver, car elle juge que son plus grand mal, c'est de ne pouvoir nuire à ceux qui l'ont offensée.

Oh! malice insupportable, eût-on pu croire que la volonté de l'homme, qui ne semble être faite que pour vouloir le bien, fût allée jusques à cet excès de malice, que pour nuire aux autres, elle se fasse encore plus de mal à elle-même! Car, que peut-elle espérer de cette vengeance qu'elle veut tirer de son ennemi, puisqu'il ne lui en revient qu'un mal plus grand, celui d'avoir Dieu pour ennemi perpétuel[1]? Mais à qui nous en prendrons-nous? De quelle volonté parlons-nous? Où est cette âme malheureuse qui se fait tant de mal? Mon âme, ne te rends point plus mauvaise que tu l'es en t'exagérant inutilement les offenses que tu as reçues; mais prends bien garde aussi de ne point te flatter ici[2]. Ne te rassure pas par la pensée que tu ne veux de mal à personne et que, par conséquent, ce n'est pas de toi que l'on parle quand on parle de cette mauvaise volonté? Car

[1] Et noluerunt attendere et averterunt scapulam recedentem, et aures suas aggravarunt ne audirent. Et cor suum posuerunt ut adamantem ne audirent legem et verba. Et facta est indignatio magna a Domino exercituum. *Zach.* VII.

[2] Cor fatui quasi vas confractum, et omnem sapientiam non tenebit. Verbum sapiens quodcumque audierit sciens, et ad se adjiciet *Eccles.* II, 1.

s'il y a quelque personne à qui tu ne parles pas volontiers, ou pour qui tu aies quelque froideur, tu n'es pas innocente, tu n'es pas sans sujet de craindre, tu n'es pas sans lui vouloir du mal, tu n'es pas en état de faire cette demande et d'obtenir l'entière rémission de ton péché. Voudrais-tu que Dieu ne voulût point te parler ; qu'il te montrât la même froideur, et qu'il n'eût point de meilleur cœur pour toi que tu n'en as pour cette personne que tu ne vois pas volontiers ? Et cependant il faut t'attendre inévitablement à être traité par Dieu comme tu traites cette personne ; il faut que Dieu ne te voie pas plus volontiers ; il faut, en un mot, qu'il agisse à ton égard selon la mesure dont tu te sers toi-même. Ses paroles sont trop expresses pour en douter. Écoute-le :

TROISIÈME POINT.

MOYEN QUE JÉSUS-CHRIST NOUS DONNE POUR NOUS ACQUITTER DE NOS DETTES.

Ne jugez personne si vous ne voulez être jugés, mais surtout ne condamnez personne par votre jugement, si vous ne voulez pas être condamnés sans miséricorde. Pardonnez si vous voulez qu'on vous pardonne. Soyez miséricordieux si vous voulez qu'on vous fasse miséricorde. Enfin, traitez les autres comme vous voulez être traités par Dieu, parce que vous devez vous attendre à être traités par Dieu comme vous avez traité les autres[1]. C'est ainsi qu'il nous répète souvent cette vérité et qu'il nous la répète en toutes sortes de termes, afin que nous n'ayons aucun sujet d'en douter et que nous la comprenions plus parfaitement. Vous avez ici à remarquer et à adorer trois divins attributs qui brillent dans cet ordre que Dieu a établi de ne nous pardonner qu'à la condition que nous pardonnerons aux autres.

Le premier attribut est celui de la sagesse. Notre nature, cor-

[1] Nolite judicare ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini, et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. *S. Matth.* VII.

Nolite judicare, et non judicabimini, nolite condemnare, et non condemnabimini. Dimittite et dimittemini. Date, et dabitur vobis : mensuram bonam et confertam, et coagitatam et superefluentem dabunt in sinum vestrum. Eadem quippe mensura, qua mensi fueritis, remetietur vobis. *S. Luc.* VI.

rompue par son amour propre, est tellement attachée à son intérêt, qu'il semble qu'elle ne saurait s'en dépouiller, de sorte que le respect, la reconnaissance, l'obéissance que nous devons à Dieu et l'espérance même que nous devons avoir en ses promesses ne sont pas toujours des motifs suffisants pour nous exciter à entreprendre ce qui offre quelque difficulté, si nous n'y voyons nos intérêts, c'est-à-dire notre profit ou notre dommage[1]. Or, c'est ici que se montre la sagesse de Dieu; car, après nous avoir ordonné de pardonner, il ajoute aussitôt : *afin qu'on vous pardonne,* voulant nous rendre plus facile son précepte et nous exciter à l'exécuter, au moins en considération de notre intérêt, si nous n'y étions pas portés par un motif plus noble. Il savait bien la peine que nous avons naturellement à pardonner, mais aussi il savait bien le désir que nous avons qu'on nous pardonne, et ainsi, dans sa sagesse, il nous engage par le motif de notre intérêt, il nous fait donner pour recevoir, pardonner pour obtenir notre pardon ; il nous fait remettre les dettes qui nous sont dues afin d'avoir l'acquit de celles que nous devons. Oh! quel échange, oh! quelle sagesse de notre Dieu d'avoir trouvé des moyens si bien appropriés aux fins qu'elle se propose et de nous avoir tellement adouci la difficulté de pardonner, qu'elle se change en plaisir quand nous considérons que Dieu s'est engagé à nous pardonner tous nos péchés.

L'autre attribut est celui de la bonté qui se manifeste en ce que Dieu laisse entre nos mains et à notre disposition notre affaire la plus importante, la rémission de tous nos péchés et l'extinction de toutes nos dettes ; il la laisse à notre discrétion et à notre volonté, selon que nous voudrons nous-mêmes entrer en accommodement avec ceux qui nous doivent[2]. Eh! quel fut jamais le créancier qui se montrât assez libéral envers son

[1] A nobis tota hæc res sumit exordium futurumque de nobis in nostra est potestate judicium, ipsum reum Dominum, Christus fecit esse sententiæ. S. Chrysost.

[2] Homo tu tibi misericordiæ factus es ipse mensura. Quantum quæris misericordiæ, fac tantum, etc. S. Chrisol.

débiteur pour lui offrir de lui remettre entièrement une dette considérable, à la condition qu'il donne acquit à un autre qui ne lui doit que peu de chose?... C'est ainsi que Dieu agit envers nous, puisque, comme vous l'avez vu, il nous promet l'acquit de nos dettes qui sont immenses en comparaison de celles qu'il nous ordonne de remettre à notre prochain. Eh quoi ! ce grand Dieu que j'ai tant offensé par mes péchés ne pouvait-il pas justement exiger de moi, comme satisfaction, toute sorte de peines! Et quand il me demanderait tous mes biens, quand il m'obligerait, pour réparation, de jeûner toute ma vie au pain et à l'eau, de me retirer dans une solitude et de porter toujours le cilice, pourrais-je dire qu'il désire de moi plus que je ne lui dois [1]? Peut-être pourrais-je dire tout au plus qu'il me demande quelque chose de difficile ; mais serais-je en droit de l'accuser de sévérité quand il exige seulement de moi que je quitte l'animosité que j'ai contre ceux qui m'ont offensé [2]... Y a-t-il rien de plus raisonnable?... Et pour me faire reconnaître avec quelle condescendance il me traite, c'est qu'il n'entend pas même me contraindre à ne point sentir les premiers mouvements de cette passion de la vengeance, mais seulement à ne pas y consentir et à ne rien faire ensuite de ce qui sera au pouvoir de ma liberté. Peut-il se montrer moins exigeant?... Qu'avez-vous maintenant à alléguer pour votre défense?... Que vous avez été trop grièvement offensé?... Vous, chétive créature ! et ne savez-vous pas qu'il s'en faut infiniment que l'offense que vous avez reçue soit aussi grande que celle que vous avez faite, et que, quand vous ne seriez coupable que d'avoir commis un seul péché mortel, quand même vous ne vous seriez rendu coupable que de quelques péchés véniels, vous devez infiniment plus de satisfaction à Dieu, qu'il ne vous en est dû par celui qui vous aurait le plus maltraité !... Pourriez-vous douter de cette vérité? Il

[1] Intelligeres quod multo minora exigatur ab eo quam meretur iniquitas tua. *Job.*

[2] Relinque proximo tuo nocenti, tibi, et nunc deprecanti tibi peccata solventur.

faudrait douter en même temps que Dieu fût au-dessus de vous, car la même croyance qui vous fait reconnaître et adorer Dieu infiniment par dessus tout ce qui n'est point Dieu, doit vous faire avouer que son offense est infiniment plus grande que celles qui pourraient toucher et blesser toutes les créatures ensemble.

Après tout, il faut vous résoudre ou à faire cette remise à votre prochain, ou à payer éternellement à la justice de Dieu ce que vous lui devez jusques à la dernière obole[1]. C'est le troisième attribut qu'il nous manifeste, quand il nous dit si clairement, que nous ne devons pas nous attendre à être traités avec plus de douceur que nous n'en aurons montré à l'égard des autres, et à recevoir miséricorde, si nous ne l'avons exercée à l'égard de notre prochain.

C'est l'ordre établi par sa justice, qu'il observera comme celui qui est établi par sa sagesse et sa bonté. L'un n'empêche pas l'autre; sa bonté nous prévient, nous fait les offres, et nous présente les moyens de nous acquitter; mais si nous le refusons, sa justice nous poursuit, et sa miséricorde se retire. Et même, plus sa bonté aura été grande à votre égard, ayant attendu avec patience que vous changiez de sentiment, plus sa justice sera rigoureuse, car, lorsque la justice divine agit, ses effets sont aussi puissants et aussi divins que ceux de la miséricorde[2]. Voulez-vous l'expérimenter? n'en voulez-vous rien croire qu'à vos dépens?... Prenez-y garde, ce sont des fautes de guerre, elles se réparent difficilement. Tel qui a refusé de pardonner quand il le pouvait, n'a pu le faire après, quand il semble qu'il le voulait. C'est en cela que la justice commence, quand elle nous retire la grâce de nous réconcilier avec les autres, pour ne plus trouver d'accommodement avec notre Dieu.

[1] Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam, et peccata illius servans servabit. *Eccli.* XXVIII.

[2] Non misertus est illis, gentem totam perdens et exfollentem se in peccatis suis. Misericordia et ira est cum illo: Potens exoratio et effundens iram secundum misericordiam suam, sic, etc. *Eccli.* XXXVI.

Craignez donc que cette dureté que vous ressentez envers la personne que vous ne voulez pas encore voir, ne soit un commencement de cette divine justice qui, étant irritée par votre endurcissement, vous laissera vivre et mourir dans cet état, sans vous faire connaître votre malheur.

O juste juge! je ne mérite que trop votre justice, et je me rends tout à fait indigne de vos miséricordes, en ne voulant pas voir de bon cœur toute sorte de personnes. Vous demander pardon de mes offenses, sans vouloir l'accorder aux autres, serait une prière insensée. Daignez, Seigneur, me pardonner mes fautes, daignez aussi pardonner à ceux qui m'auront offensé ; et parce que c'est bien peu de chose de m'avoir offensé, ou de leur pardonner cette offense ; je désire en outre, moyennant votre grâce, vous demander pardon de leurs péchés mêmes, par lesquels ils vous auraient offensé ; et s'il ne tient encore qu'à leur demander pardon des offenses que j'ai pu commettre contre eux, ou de celles qu'ils pourraient avoir faites contre moi, ah! mon Dieu, je vous demande qu'il n'y ait rien que je ne fasse volontiers afin d'obtenir, pour eux et pour moi, l'entier pardon de toutes nos offenses, et qu'ainsi nous rentrions dans votre grâce, comme vous voulez nous y recevoir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sens de la demande.

Au lieu de chercher à savoir pourquoi les péchés sont appelés dettes, examinez plutôt si vous vous acquittez de ces dettes comme il faut. Vous auriez dû plutôt tout souffrir que de perdre les grâces de Dieu et de l'offenser ; mais maintenant que vous avez contracté ces dettes, il faut satisfaire à la justice divine. Ah! mon âme, qu'avons-nous fait quand nous avons offensé Dieu?... et que ne devons-nous pas faire pour réparer nos offenses?...N'avons-nous point quelqu'un qui nous ait offensé, quelqu'un à qui nous ne parlons pas volontiers, quelqu'un qui nous déplaise ? Allons, allons lui parler; allons l'embrasser, allons lui faire tout ce que nous voudrions que notre Dieu nous fît; car il n'attend que cela pour nous

redonner sa grâce ; le pardon que nous accordons, nous le recevons; il ne nous restera de dette, que ce qu'il nous restera d'animosité contre le prochain. Il ne nous restera de mal que celui que nous nous faisons, mais c'est le plus grand mal, car il est difficilement remis.

DEUXIÈME POINT.

Du mal opposé à la demande.

Il faut bien avouer que c'est un grand mal de ne pas vouloir pardonner, puisqu'en agissant ainsi, nos péchés ne seront jamais effacés, ni par le baptême, ni par la confession, ni par aucun sacrement. De plus, c'est un nouveau péché que nous commettons, et qui se renouvelle toutes les fois que la pensée nous est donnée de nous réconcilier avec Dieu; et enfin, refuser de pardonner c'est mentir, c'est se moquer de Dieu, c'est se désespérer et se damner, puisqu'en récitant cette demande, nous prions Dieu de nous pardonner comme nous pardonnons.

Que disons-nous, mon âme, dans cette prière, et que signifie ce petit mot *comme*, si nous ne voulons ni pardonner, ni parler à cette personne, ni nous réconcilier avec elle ? N'est-ce pas dire en termes exprès et formels, que nous voulons que Dieu ne nous pardonne point, qu'il ne nous parle point, qu'il ne se réconcilie point avec nous? Ecoute ce qu'il te dit maintenant sur ce sujet : Je t'en avais déjà parlé une autre fois, je t'avais déjà signalé qu'il y a une personne à qui tu ne parles pas volontiers, et tu n'as pas encore consenti à la voir; tu ne t'es pas encore mis dans l'état où il faut être pour faire dignement cette prière ; tu t'étonneras que je te représente deux fois la même pensée; étonne-toi plutôt de ce que tu m'as présenté tes prières, et de ce que tu m'as fait tant de fois cette demande, à ta confusion et pour ta condamnation....

TROISIÈME POINT.

Paroles de Notre-Seigneur contre ce mal.

Les paroles qui nous engagent à pardonner sont si expresses, qu'il n'y a aucune des sept demandes de l'oraison dominicale, qui soit aussi claire et aussi intelligible que celle-ci. Et néanmoins notre bon Maître, connaissant la difficulté que nous avions de pardonner, et la malice de la nature, qui est si ingénieuse à trouver des excuses et des défaites, a voulu encore lui donner de nouveaux éclaircissements. C'est pourquoi, dans son divin sermon, il revient sur ce sujet, tant de fois et en des termes si précis, qu'il est facile de voir que la bouche parlait de l'abon-

dance du cœur, et qu'il posait vraiment cette condition, que pour recevoir le pardon de ses fautes, il n'y avait point d'autre moyen que de l'accorder à ceux qui nous ont offensés. Vous pouvez en cela reconnaître et adorer trois attributs divins : sa sagesse, sa bonté et sa justice. Sa sagesse, pour avoir choisi un moyen si puissant ; sa bonté, qui met ce moyen à notre disposition, et sa justice, qui ne sera jamais satisfaite qu'en remplissant cette condition.

Que nous reste-t-il maintenant à penser et à dire, sinon qu'il faut être insensé pour contredire une telle sagesse, qu'il faut être très-méchant pour refuser une telle bonté ; et qu'enfin, il faut être perdu et désespéré pour mépriser une telle justice et vouloir qu'on nous pardonne, sans vouloir pardonner, quand Dieu a prononcé si hautement qu'il ne nous pardonnerait jamais qu'à cette condition...

SAMEDI.

SIXIÈME DEMANDE.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation[1].

Le Sujet applique la demande principalement à la vertu de chasteté et au vice contraire ; car c'est la tentation la plus ordinaire et la plus dangereuse. Et parce que c'est par la prière et par la mortification qu'on la surmonte, il est très-important d'apprendre à s'y adonner avec soin, et d'en espérer le fruit. Ces paroles suivantes du texte de l'Evangile viennent donc bien à propos: *Demandez avec confiance, et vous obtiendrez ce que vous aurez demandé ; car si vous autres, tout mauvais que vous soyez, vous faites cependant du bien à vos enfants, principalement quand ils vous en prient, pourquoi auriez-vous de la peine à croire que le Père que vous avez dans le ciel refuse d'accorder ses grâces et ses faveurs à ceux qui les lui demanderont ?*

Entrez par la petite porte, parce que la grande ne conduit qu'au chemin de perdition ; et c'est celui que suit la plus grande partie du monde pour courir à sa perte[2].

[1] Et ne nos inducas in tentationem. *S. Matth.* VI.

[2] Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis : pulsate et aperietur vobis.

LA FIN est de se résoudre à vivre toujours dans une sainte crainte et dans une vigilance continuelle, de peur de se laisser surprendre par la tentation.

LA FORME est en ces trois points :

1° Sens de la demande ; vertu qui s'y rapporte, et qui nous fait demander à Dieu de ne pas nous laisser succomber à la tentation.

2° Du vice contraire, qui nous porte à la tentation.

3° L'oraison et la mortification, moyens de triompher des tentations.

PREMIER POINT.

VERTU QUI SE RAPPORTE A CETTE DEMANDE, ET QUI NOUS FAIT DEMANDER A DIEU DE NE PAS NOUS LAISSER SUCCOMBER A LA TENTATION.

Il faut ici considérer distinctement trois choses : la première, ce que c'est que la tentation en général ; la seconde, ce que c'est que d'être induit en tentation ; la troisième, comment la vertu de chasteté veille sur ce point en particulier, et nous fait faire cette demande.

Premièrement, la tentation n'est autre chose qu'une sollicitation au mal et au péché ; soit qu'elle vienne de la part du démon, soit qu'elle arrive de la part du monde, des personnes, des objets ou de nous-mêmes, de quelque côté qu'elle vienne, on peut dire que nous sommes tentés toutes les fois que nous sommes sollicités au mal. C'est en ce sens qu'on dit que la vie de l'homme est une guerre ou une tentation [1], parce que nous sommes presque continuellement sollicités au mal ; et c'est ainsi qu'il faut entendre l'Ecriture, quand elle dit que les créatures sont des piéges tendus aux âmes, pour les surprendre [2],

Omnis enim qui petit, accipit : qui quærit invenit, et pulsanti aperietur. Aut quis est ex vobis homo, quem si petierit filius suus panem numquid lapidem porriget ei? Si ergo vos cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quantò magis Pater vester qui in cœlis est, dabit bona petentibus se? Intrate per angustam portam : quia lata et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. *S. Matth.* VII.

[1] Militia est vita hominis super terram *Job.* VII.
Tentatio, secundum 70.

[2] Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium. *Sap.* XIX.

parce que, par leurs attraits, elles déterminent au vice et enflamment la concupiscence qui produit le péché. O vice! ô monde impur! ô mon Dieu! ne nous induisez pas en tentation! Quelquefois, Dieu nous tente lui-même, mais pour d'autres desseins que le monde. Il le fait pour nous éprouver, pour nous donner un sujet de mérite et de récompense, ou bien pour nous proposer en exemple aux autres, comme il est dit expressément de Tobie [1]; ou bien même quelquefois pour nous châtier, ce qui est fort à craindre. Mais ce que nous devons surtout redouter, c'est d'être induit en tentation.

Car il faut savoir, en second lieu, qu'être induit en tentation, c'est être tenté de telle sorte qu'on y consente; c'est se laisser entraîner par la tentation à pécher, ce qui arrive non-seulement lorsque la tentation vient de nos ennemis, mais encore quand elle vient de Dieu, quoique d'une manière toute différente. Car nos ennemis nous induisent en tentation positivement et par dessein formel, parce qu'ils se proposent, en nous tentant, de nous faire pécher. Tel n'est pas le dessein de Dieu. Que personne, dit l'Ecriture, ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente; Dieu ne tente qui que ce soit, pour le solliciter au mal [2]. Cependant, on dit qu'il nous induit quelquefois en tentation, lorsqu'il permet, par un juste jugement, que nous succombions à la tentation que nos ennemis nous suscitent, et qu'il nous refuse le secours de ses grâces, dont la privation occasionne notre consentement au mal [3]. Dans ce sens, il est vrai de dire qu'il nous induit en tentation, mais il nous y induit négativement, pour ainsi dire, par la soustraction de ses grâces, comme le soleil produit la nuit et le froid par l'absence de sa lumière et de sa chaleur. Oh! la mauvaise nuit! oh! le dangereux froid!...

[1] Necesse fuit ut tentatio probaret te. *Tob.* XII.

[2] Nemo cum tentatur dicat, quoniam a Deo tentatur, Deus enim intentator malorum est, ipse autem neminem tentat. *S. Jac.* I, 13.

[3] Deus non inducit per seipsum, sed induci patitur cum quem suo auxilio deserit ordine occultissimo ac meritissimo. S. Aug. hic.

Pour mieux comprendre ces vérités, remarquez que, de nos propres forces, sans la grâce, nous ne pouvons absolument résister à aucune tentation ; mais avec la grâce de Dieu, il n'y a tentation si violente que nous ne puissions vaincre [1]. Or quelquefois il la refuse, d'autres fois il en donne moins ou plus, selon qu'il juge à propos dans sa justice, qui se règle sur nos mérites. Néanmoins il est certain qu'il est fidèle, qu'il ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces [2], et qu'il tire même du fruit de nos tentations; mais aussi il est vrai que si nous ne sommes fidèles, et si nous ne faisons de notre côté ce qu'il veut que nous fassions, il nous laisse tomber, et c'est ainsi qu'il nous induit en tentation. Il le déclare assez ouvertement à cet évêque de l'Apocalypse, quand il lui dit : Parce que tu as souffert et supporté ce que je t'avais ordonné, je te garantirai du péril au temps de la tentation ou de la persécution, qui doit arriver dans peu de jours [3]. Il ne l'eût donc peut-être pas préservé, s'il n'eût été fidèle à garder cette parole de patience; il eût péri avec les autres. Oh ! jugements divins ! ô Dieu, ne nous induisez point en tentation!... C'est ce que nous demandons ici, et, pour le mieux demander, reconnaissons notre misère, la malice de nos ennemis, les dangers des objets de ce monde, et la dépendance où nous sommes vis-à-vis de Dieu, afin d'avoir recours à lui, et de nous servir des armes qu'il nous présente.

Armez-vous, dit l'Apôtre, des armes de Dieu, pour pouvoir résister dans les mauvaises rencontres [4]. Cette armure, qu'il nous conseille de prendre, embrasse à la vérité toutes sortes d'armes, c'est-à-dire toutes les vertus, qui toutes sont nécessaires pour résister à la tentation, puisque la tentation nous porte à toutes

[1] In te eripiar a tentatione. *Psal.* XVII.

Timenti Dominum non occurrent mala : sed in tentatione Deus illum conservabit a malis. *Psal.* XXXIII.

[2] Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis : sed faciet cum tentatione proventum. I *Cor.* X.

[3] Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis, quæ ventura est. *Apoc.* III, 10.

[4] Accipite armaturam Dei ut possitis resistere in die malo. *Ephes.* VI.

sortes de vices. Néanmoins une raison toute particulière nous oblige de l'expliquer de la vertu de chasteté, parce que la tentation nous vient principalement du vice qui lui est opposé, comme nous le verrons au second point. Il est donc à propos de nous munir de cette vertu pour la combattre [1]. D'ailleurs il est raisonnable de couvrir et de défendre avec un plus grand soin les parties les plus faibles; et, puisque notre âme est plus faible en cet endroit, il faut la fortifier d'une manière particulière. Enfin, il est certain que cette tentation est la plus importante de toutes, et que nous portons continuellement avec nous notre ennemi, qui peut nous terrasser à chaque instant. Il est donc nécessaire, par conséquent, que la vertu de chasteté soit toujours sous les armes et en état de combattre. Il n'en est pas de même des autres vices, qui ont leurs objets hors de nous, comme la gourmandise, l'envie, l'avarice, l'orgueil et les autres; mais celui-ci nous presse partout, partout il nous suit, et ne nous quitte jamais. Il faut donc que la vertu contraire soit toujours sur ses gardes [2]. O mon Sauveur! ce n'est pas assez d'être bien armé, il faut encore combattre; et, comme c'est à vous qu'il faut demander des armes, c'est de vous aussi qu'il faut attendre la force et le secours pour en bien user, pour combattre, pour vaincre et pour en rapporter toute la gloire.

DEUXIÈME POINT.

DU VICE CONTRAIRE, QUI NOUS PORTE A LA TENTATION.

Quoique la sollicitation à toute espèce de mal soit ce qu'on appelle véritablement tentation, ainsi que nous avons vu, néanmoins, selon le langage ordinaire, on dit qu'on est tenté, quand on est excité à ce vice honteux qu'on n'oserait nommer, et auquel on n'oserait penser sans rougir. Et c'est en cela qu'on

[1] Inter omnia certamina Christianorum sola dura sunt prælia castitatis, ubi quotidiana est pugna, et rara victoria. Gravem namque sortita est castitas inimicum cui quotidie resistitur. S. Aug. *de Hom. mul.*

[2] Grandis virtutis est et sollicitæ diligentiæ superare quod natus sis, in carne non carnaliter vivere, tecum pugnare quotidie, inclusum hostem Argi, ut fabulæ ferunt, centum oculis observare. S. Hier. ep. x.

reconnaît principalement la tentation, car son caractère spécial étant de solliciter peu à peu au mal, de nous y faire arriver par degrés, ce progrès et cette marche à peine sensible se remarquent surtout dans le vice opposé à la chasteté. En effet, ce vice étant par lui-même hideux, notre raison même n'en a que de l'aversion, et ne saurait le souffrir. Le tentateur alors est obligé d'employer la ruse du serpent plutôt que la force du lion, et de se glisser insensiblement de manière à déguiser le mal, à l'insinuer insensiblement sans le faire connaître, et sans alarmer la concience, qui, autrement, en concevrait de l'horreur, si elle le voyait dans toute sa laideur. Le caractère particulier de la tentation est donc de solliciter au mal, en y engageant subtilement la volonté par des détours, contre lesquels elle n'est pas en garde [1].

Les autres passions se déclarent aussitôt qu'elles nous attaquent, la colère, l'envie, l'avarice, et l'orgueil même, tout subtil qu'il est, nous déclarent ouvertement la guerre. Mais ce vice, quelque grossier qu'il soit, a cette adresse particulière, de couvrir ses mauvais desseins quand il nous aborde, et de faire semblant de capituler avec nous, afin de nous captiver plus dangereusement. Nous nous garderions bien de nous porter tout d'un coup à une action honteuse, ou de consentir à un désir impur. Nous abhorrons trop ce qui blesse la vertu. Mais cependant, nous nous plaisons à voir des objets qui sont capables de nous tenter; nous lisons des livres dangereux, nous gardons des tableaux, nous fréquentons certaines compagnies, enfin nous laissons prendre notre cœur par l'amour de quelque créature, et, pour nous flatter dans cette dangereuse affection, nous nous faisons accroire qu'elle n'est pas déshonnête. Nous nous persuadons même qu'elle est toute spiri-

[1] Illius præcepti jugiter meminisse debemus : Omni custodia serva cor tuum et secundum Dei principale mandatum sollicite serpentis observare noxium caput, id est cogitationum malarum principia, quibus serpere in animam Diabolus tentat, ne si caput per negligentiam penetraverit cor nostrum, ejus corpus id est oblectationis assensus illabitur. Cass. V *Instit.* XIII.

tuelle, que la fin en est bonne, qu'on n'y cherche pas le mal, et qu'on aimerait mieux mourir que de pécher.

Mais quoi qu'il en soit, soyez sur vos gardes [1], le venin de cet amour ne s'arrêtera pas là, il ira toujours croissant, il demandera à s'entretenir avec la personne. Les heures se seront écoulées, qu'il croira n'y avoir consacré que quelques instants; il lui fera les plus beaux présents qu'il pourra, et il s'estimera malheureux de n'avoir rien à lui donner; ses pensées, ses conversations auront sans cesse pour objet cette personne, et il cherchera les occasions de la voir et de lui parler plus souvent. Ce ne seront que paroles inutiles ou nuisibles, et il restera à son avis toujours quelque chose de conséquent et de sérieux à lui dire; on craindrait le serein si on avait parlé si tard à toute autre personne; mais pour celle-là, on ne craint ni la pluie ni le vent, ni le froid ni le chaud. On ne sent que l'affection de plaire, et elle paraît toujours si juste et si raisonnable, qu'on aurait grand tort de la trouver mauvaise, et de vouloir s'y opposer. Et cependant, en réalité, elle donne aux hommes un sujet raisonnable de murmurer, aux anges de s'affliger, et à Dieu de se fâcher et de punir cette liberté, en permettant qu'elle s'avance plus loin qu'on ne se serait imaginé [2].

Et puis, quand le malheur vous sera arrivé, de qui pourrez-vous vous plaindre, si ce n'est de vous-même? Car pourquoi vous êtes-vous jeté dans le danger? Pourquoi vous êtes-vous ainsi exposé misérablement à la tentation?... Pourquoi avez-vous regardé le visage de cette personne? Pourquoi lui avez-vous touché la main? Pourquoi avez-vous pris plaisir à entretenir cet amour sensuel?... Pourquoi n'avez-vous pas eu recours à Dieu, aussitôt que vous vous êtes senti attaqué par les premiers mouvements de cette passion?... Vous vous jouez avec le serpent, vous le laissez s'insinuer

[1] Perit et mente virginitas. S. Hier. *ad Eust.*

Qui cum ab uxore domini conveniretur, teneri veste potuit, animo capi non potuit; ac ne ipsa quidem verba diu passus est. Congruum enim judicavit, si diutius moraretur, ne per manus adulteræ libidinis incentiva transirent. S. Amb. *de Joseph.* III.

[2] Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.* III.

dans votre sein, vous le flattez de la main; et puis vous vous étonnez qu'il prenne la hardiesse de vous piquer!... Vous portez le feu dans vos entrailles, vous l'enflammez tous les jours au lieu de l'éteindre; et puis vous vous étonnez de ce qu'il vous brûle[1]?... Hélas! combien de fois cette sensualité a-t-elle surpris votre volonté, sans que votre volonté s'en soit aperçue? Elle ne voulait pas lui donner, ce semble, tout à fait son consentement; mais aussi elle ne voulait pas le lui refuser entièrement. Elle ne saurait nier qu'elle n'ait connivé avec cette honteuse tentation, et qu'elle n'ait fait semblant de ne pas la reconnaître, de peur d'être obligée de la réprimer. Car n'est-il pas vrai que si elle eût fait tout son possible avec la grâce, elle l'eût repoussée plus fortement, et que si elle ne s'en fût pas débarrassée aussi promptement, au moins ne l'eût-elle sentie qu'avec mérite, en ne la sentant qu'avec aversion? Mais parce qu'elle a pris plus de plaisir à la sentir qu'à ne pas l'éprouver, parce qu'elle l'a flattée au lieu de la réprimer, et qu'elle l'a entretenue par ses pensées, ses discours et ses actions trop libres, au lieu de retrancher jusqu'aux moindres occasions, vous n'avez que trop sujet de croire que cette tentation vous a fait plus de mal que vous ne l'eussiez pensé. En effet, ces chatouillements sensuels ne sont rien moins que ce doux lait que Jahel donna à Sisara; ils endorment les sens, assoupissent le cœur, et donnent ainsi le coup de la mort, presque avant d'en avoir senti les premières atteintes.

On ne croit pas qu'il y ait du mal, ou au moins, qu'il y ait grand mal; mais le plus grand mal est précisément en ce qu'il se dissimule au commencement, et qu'il ressemble à ces démangeaisons qui deviennent des égratignures et des ulcères, après que nous y avons mis la main; si bien qu'elles ne nous cuisent pas moins après, qu'elles ne nous démangeaient aupara-

[1] Quis miserebitur incantatori a serpente percusso, et omnibus qui appropiant bestiis. *Eccli.* XII. vers. 13.

Numquid potest homo abscondere ignem in sinu, ut vestimenta illius non ardeant? aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus? sic qui ingreditur ad mulierem proximi sui, non erit mundus cum tetigerit eam. *Prov.* VI, 27.

vant. Ainsi Dieu permet que cette tentation s'accroisse, et qu'elle nous jette à la fin dans quelque péché honteux, afin de nous faire connaître que nous étions plus malades que nous n'avions pensé, et que nous avons eu grand tort de négliger les commencements d'une si dangereuse maladie, qui nous a réduits à un si mauvais état. Reconnaissez donc maintenant votre mal, reconnaissez votre stupidité qui a fait que vous ne l'avez presque pas senti jusqu'à cette heure. Reconnaissez votre négligence, qui a été cause que vous n'avez fait que flatter votre mal jusqu'ici, et l'agrandir par ces amusements.... Rougissez devant Dieu de votre vie passée; dites-lui, avec Esdras, que vous en êtes si honteux, que vous n'osez pas lever les yeux vers lui, parce que vos péchés se sont tellement multipliés, qu'ils se sont élevés par dessus votre tête, et qu'ils ont monté jusqu'au ciel[1]. O mon Dieu, comment mes péchés ne se cachent-ils pas au plus profond des enfers, plutôt que de s'élever au ciel pour être connus de ces pures intelligences, qui ne peuvent les voir qu'avec horreur? Mon fils, c'est afin que tu croies que ce que tu penses être le plus caché sur la terre, c'est ce qui est le plus visible au ciel.

TROISIÈME POINT.

L'ORAISON ET LA MORTIFICATION, MOYENS QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS DONNE POUR RÉSISTER A LA TENTATION.

Comme il y a trois choses en nous qui sont les causes de ces tentations, ainsi Notre-Seigneur nous prescrit trois remèdes opposés. La première cause du mal c'est l'oubli des bonnes résolutions que l'on a formées; on ne se souvient presque pas plus de Dieu, dans les occasions de l'offenser, que s'il n'existait pas. C'est ce qui fait dire au Sage, que l'oubli de Dieu est la cause de la souillure des âmes[2]. A ce défaut Notre-Seigneur oppose l'usage de l'oraison, qui ne réveille pas seulement en

[1] Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt, super caput nostrum, et delicta nostra creverunt usque ad cœlum. II *Esdr.* IX.

[2] Dei immemoratio animarum inquinatio. *Sap.* XIV.

nous le souvenir de Dieu, mais encore enflamme la volonté, excite l'entendement, en lui rappelant que nous avons continuellement besoin de la grâce de Dieu; c'est pour cela qu'il veut que nous la demandions, afin que nous soyons comme obligés de nous souvenir de lui, et aussi pour nous avertir que c'est de lui que nous devons attendre notre secours. Nous nous étonnons quelquefois de notre faiblesse; c'est à tort, car elle est de notre faute, puisque nous pourrions être plus forts avec la grâce de Dieu, si nous la demandions. Mais le mal est que nous voudrions tenir nos forces de nous-mêmes, nous voudrions n'avoir point à demander du secours. Telle est la cause de notre faiblesse.

La seconde cause du mal, c'est un esprit animal [1], pour me servir de l'expression de l'Apôtre, et une certaine manière de vivre, et d'agir plutôt par les sens, que par la raison et selon l'esprit. Pour remédier à ce vice, Notre-Seigneur, en nous ordonnant de prier, nous promet de donner, à ceux qui le prieront, son bon esprit [2], contre ces affections naturelles qui nous attachent aux créatures, et qui sont très-dangereuses, quoique les personnes que nous aimons soient honnêtes. C'est ce que disait saint Paul: Marchez selon l'esprit et vous n'accomplirez point les désirs de la chair [3]; c'est-à-dire, parlez, aimez, voyez, agissez selon l'esprit; et c'est ainsi qu'il faut demander le bon esprit. Oh! venez, esprit de Dieu, et pénétrez-moi tellement de vous-même, que je ne fasse rien sans vous.

La troisième cause du mal, c'est un esprit lâche et délicat, une vie trop large, trop dissolue, vie qui est commune à ceux qui vivent selon les maximes du monde, dont la plus dangereuse est, qu'il faut se rendre complaisant dans les compagnies, qu'il ne faut point se singulariser, mais qu'il faut faire comme les autres. Notre-Seigneur oppose à ce désordre le chemin étroit

[1] Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. II *Cor.* II.
[2] Dabit spiritus bonus petentibus se. *S. Luc.* II.
[3] Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis. *Gal.* V.

de la mortification des sens et la retenue de l'esprit. Mais que ces noms ne vous effraient point; il ne s'agit point ici d'austérités extraordinaires, mais de la mortification qui est nécessaire absolument à tous, et qui consiste à retenir ses sens dans le devoir, à modérer sa langue, son cœur, et à éviter les occasions du monde. Mortifiez vos membres, dit l'Apôtre[1]; si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Voilà le chemin large et ouvert. Si vous mortifiez avec l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez[2]; voilà le chemin étroit, voilà la porte étroite qui conduit à la vie. Ne voulez-vous pas y arriver, n'y aspirez-vous pas?...

C'est donc le chemin qu'il faut prendre, il n'y en a point d'autre pour vous sauver que la contrainte de la nature, soit au sujet de ses affections désordonnées, soit en toutes ses autres inclinations vicieuses; il faut que la nature soit toujours soumise à la raison, et la raison à Dieu. Voyez ce qu'on vous dit, et ne l'oubliez jamais; c'est toujours et partout que cette sujétion de la nature doit être mise en usage et en pratique; car, si vous laissez en ceci ou en cela un peu trop de liberté à la nature, comme par exemple, de parler trop librement, de refuser ce que l'obéissance exige, de manquer à vos règles, à vos résolutions, ou aux ordres que vous avez reçus, votre esprit se dissipera aussitôt, et la nature deviendra plus libre et plus faible en matière de chasteté. C'est de là qu'on dit, que l'obéissance du corps est la fille de l'obéissance de l'esprit[3]. Obéissez à Dieu, afin que la chair vous obéisse. Voilà l'ordre, dit saint Augustin, vous à Dieu, et la chair à vous; autrement, si vous n'obéissez à votre souverain, qui est Dieu, ne vous étonnez pas que le corps qui est votre serviteur et votre sujet s'élève contre vous[4].

Peut-être trouverez-vous cette doctrine un peu sévère, mais

[1] Mortificate membra vestra quæ sunt super terram. *Coloss.* III.

[2] Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus. Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini : si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.* VIII.

[3] Obedientia carnis, filia obedientiæ mentis.

[4] Tu Deo, tibi caro, quid justius? Tu majori, minor tibi. Servi tu ei qui fecit te, ut tibi serviat quod est factum propter te. . Si autem contemnis tu Deum,

c'est le chemin étroit dont parle Notre-Seigneur, il ne faut que réfléchir au but que nous devons atteindre, pour s'engager volontiers dans le chemin qui y conduit. Examinez si vous ne pourriez pas mener une vie plus mortifiée, et apprenez enfin avec quel esprit et quelle affection vous devez réciter cette demande: *Seigneur, ne nous laissez pas succomber à la tentation:* Eh! mon Dieu, puisque je suis assez malheureux pour me porter au mal, pour le moins ne m'y induisez pas, et ne souffrez pas que je m'y porte de moi-même. Ne m'abandonnez pas à une âme insolente et licencieuse qui n'a point de retenue[1]. Ne me laissez pas à moi-même sans vous; car tout le monde et tout l'enfer ne sauraient me nuire autant que moi-même, si vous m'abandonnez. Oh! mon Dieu, que je suis misérable, puisque je n'ai point de plus dangereux ennemi que moi-même! Mais aussi que je suis heureux, puisque je peux, avec la grâce, me surmonter, quelque ennemi que je sois de mon bien. Que faisons-nous, mon âme, entre cette misère et cette béatitude; souffriras-tu d'être misérable, pouvant être bienheureuse?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sens de la demande.

Après avoir considéré ce qu'on entend par tentation, et ce que c'est que d'y être induit, considérez plus attentivement que, les plus dangereuses tentations nous arrivant du vice contraire à la chasteté, il faut être bien armé de cette vertu angélique qui se défend en fuyant, et qui combat en s'abstenant de voir, de parler et d'aimer. Il n'y a rien de plus faible que l'homme sans cette vertu; une seule pensée, un seul regard peut l'abattre. Mais aussi il n'y a rien de plus fort que la vertu de chasteté; elle est capable de résister à tout l'enfer, et elle est invincible tant qu'elle voudra résister. Si Dalila trompe Samson, et si Judith défait un Holopherne, c'est pour nous apprendre que si le vice a quelque force, la chasteté n'en a pas moins; mais qu'il faut se défier

numquam subjicietur tibi caro. Qui non obtemperas Domino, torqueris a servo, etc. S. Aug. *in Psal.* CXLIII.

[1] Animæ irreverenti et infrunitæ, ne tradas me. *Eccli.* XXIII, 6.

partout, et se tenir toujours armé de la vertu ; car, en quelque lieu que nous soyons, c'est assez que nous sommes hommes, pour être dans un lieu où le vice peut nous nuire, et où la vertu nous est nécessaire.

DEUXIÈME POINT.

Du vice contraire.

C'est plutôt dans ce vice que dans les autres que nous trouvons le caractère propre de la tentation; car, comme la tentation n'a lieu que par le progrès d'un petit mal à un plus grand, ici on va toujours de mal en pis. Ce vice étant si hideux qu'il fait horreur à la conscience aussitôt qu'elle le voit, la tentation le déguise, le dissimule, n'en présente qu'une partie; elle ne sollicite qu'à voir, à parler, à toucher, et on ne s'aperçoit pas que c'est ainsi que le venin se glisse, que le cœur se prend, que l'amour se forme, que la conscience se renverse, et qu'on fait à la fin ce qu'on n'eût jamais cru devoir faire. Mais pourquoi ne le croyez-vous pas?... Que pouvez-vous attendre du serpent que vous nourrissez dans votre sein, sinon qu'il vous morde? Que pouvez-vous attendre du feu que vous touchez, sinon d'en être brûlé. Apprenez, apprenez, que le mal de la tentation c'est de déguiser son mal, et que celui que en veut éviter la fin, doit prendre garde à son commencement; on empêche plus facilement le mal d'entrer qu'on ne le chasse, quand une fois il s'est introduit. Prenez-y garde....

TROISIÈME POINT.

Paroles de Notre-Seigneur sur ce sujet.

Le moyen d'y prendre garde, c'est de recourir fréquemment à l'oraison, c'est d'avoir un esprit mâle et fort, qui ne sache ce que c'est que de traiter avec ménagement ses appétits sensuels. S'il faut souffrir plutôt que de commettre une faute, choisissez plutôt toute sorte de peines que de consentir au moindre péché. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne dans son sermon; c'est ce petit chemin et cette porte étroite qui mènent à la vie. Cette porte ne ressemble en rien à celle des tentations; en effet, l'entrée des tentations est douce, mais la fin est amère ; l'entrée de cette porte est fâcheuse, le chemin est étroit et épineux, mais la fin et le terme sont agréables : et s'il n'y a point d'autre chemin pour arriver au terme que celui-là, ou il ne faut pas penser y arriver, ou il faut en prendre le chemin. Le plus difficile est d'y entrer ; mais une fois entré, Jésus viendra aussitôt se joindre à nous; il nous aidera à surmonter la difficulté du chemin, et nous conduira aussi heureusement au but, qu'il est véritablement lui-même la vie que l'on cherche, et la voie pour y arriver.

MÉDITATIONS
POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU JOUR DE LA PENTECOTE AU SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS CETTE FÊTE.

ONZIÈME JOUR DE JUIN.

SAINT BARNABÉ, APÔTRE.

Il exhortait tous les fidèles à demeurer fermes dans la bonne résolution qu'ils avaient prise de servir Notre-Seigneur. Car c'était un homme de bien, rempli du Saint-Esprit et d'une foi vive, de sorte qu'il gagna beaucoup d'âmes à Jésus-Christ[1].

Le Sujet pris de ces paroles, comprend trois motifs d'honneur et de louange pour saint Barnabé ; ce sont les plus admirables qu'on puisse trouver dans la vie de n'importe quel saint. Le premier indique son office d'Apôtre, et montre comment il le remplissait dignement. Le second nous apprend la bonté et la sainteté de sa personne, ce qui était la cause et la raison pour laquelle il remplissait si dignement son devoir d'Apôtre. Enfin, le troisième manifeste l'effet et les fruits qu'il produisait dans son emploi, c'est-à-dire la conversion de plusieurs âmes.

La Fin sera de reconnaître comment nous devons, à l'exemple de ce saint, nous employer utilement à remplir les devoirs de notre charge.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment saint Barnabé remplissait dignement son office d'Apôtre.

2° Comment il était grand homme de bien, rempli du Saint-Esprit et de foi, et c'est pour cela qu'il s'acquittait si dignement de son office.

3° Le fruit produit par cette fidélité fut la conversion de beaucoup d'âmes.

[1] Hortabatur omnes in proposito cordis permanere, in Domino. Quia erat vir bonus et plenus Spiritu sancto et fide. Et apposita est multa turba Domino. *Act.* XI.

PREMIER POINT.

COMMENT SAINT BARNABÉ REMPLISSAIT DIGNEMENT SON OFFICE D'APÔTRE.

On ne saurait douter que les Apôtres ayant reçu le Saint-Esprit et étant confirmés en grâce, ne s'acquittassent tous dignement de leurs charges. En effet, ce divin Esprit, qui n'était que feu, ne pouvant rester oisif dans leurs cœurs, les animait tellement à la conquête des âmes, qu'ils eussent plutôt manqué de personnes à qui parler que de zèle pour parler. Néanmoins les actes des Apôtres nous font une mention expresse et spéciale du zèle de saint Barnabé, tant parce qu'il était signalé et remarquable, que parce qu'étant Apôtre et n'étant pas des douze, il n'eût peut-être pas été reconnu selon son mérite, si son mérite n'eût été connu et publié. Remarquez donc, avant de passer outre, qu'il y avait trois sortes d'Apôtres, sans parler des faux et supposés, qui ne méritent pas qu'on parle d'eux. Les premiers sont les douze choisis par Notre-Seigneur, entre lesquels on doit reconnaître saint Matthias comme ayant eu la place et le rang du traître Judas [1]. Les autres étaient tous les hommes apostoliques qui prêchaient, et qui s'employaient à la conversion des âmes, qui sont appelés tantôt disciples et tantôt Apôtres, parce qu'ils en remplissaient le ministère [2]. Mais, entre ceux-ci, il y en a eu deux qui ont été plus particulièrement établis Apôtres par une disposition expresse du Saint-Esprit, qui s'est communiqué plus abondamment à eux, pour les employer dans cette sainte fonction, pour les assister dans leurs emplois. Ce sont saint Barnabé et saint Paul, deux hommes vraiment apostoliques et dont le premier concile des Apôtres, assemblé en la ville de Jérusalem, rend ce témoignage, que ce sont des hommes qui n'ont plus d'âme ni de vie que pour Jésus-Christ [3].

[1] *Act.* I.

[2] Salutate Andronicum et Juniam qui sunt nobiles in Apostolis. *Rom.* XVI.

[3] Ministrantibus illis Domino, et jejunantibus, dixit illis Spiritus sanctus. Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. *Act.* XIII.

Charissimis nostris Barnaba et Paulo hominibus qui tradiderunt animas suas pro nomine Domini Nostri Jesu Christ. *Act.* XVI.

Ce qu'étant ainsi remarqué, considérez maintenant comment ce saint Apôtre s'est employé dignement dans son office. Car c'ést ce qu'il faut principalement méditer; c'est ce qui est le plus digne d'éloge dans une personne, que de bien s'acquitter de sa charge; c'est ce qui est et plus honorable et plus imitable, et c'est ce que l'historien sacré nous en rapporte par ces mots : *Il exhortait tous les fidèles à tenir ferme dans la bonne résolution qu'ils avaient prise de servir Notre-Seigneur.* Chacun de ces mots est plein de sens. Et premièrement, sachez que le propre office d'un Apôtre c'est de prêcher [1], et, comme il y a plusieurs façons de prêcher, il n'y en a point de plus utile que d'exhorter; c'est-à-dire de parler au cœur, de ne s'arrêter point en de longs discours qui ne soient bien à propos, mais d'émouvoir la volonté et de porter les âmes par de vives raisons et des démonstrations au vrai désir de leur salut. C'est donc ce que faisait notre saint et ce qui le rendait un saint Apôtre. En second lieu, c'étaient *Tous* qu'il exhortait, c'étaient les grands et les petits, les hommes et les femmes, les riches et les pauvres, les juifs et les gentils, les savants et les ignorants, tous ceux, en un mot, qui se présentaient, et chacun en particulier, avec autant de zèle et de charité que tous en général; c'est là véritablement être Apôtre. Mais que leur disait-il? Je vous laisse à penser s'il ne leur parlait pas de Jésus-Christ, de sa naissance, de sa vie, de sa mort, du mérite qu'il a acquis pour nous, de l'unique affaire que nous avons en cette vie, qui est de le servir et de nous sauver; on ne peut pas douter que ce ne fussent ses entretiens et ses exhortations. Néanmoins, il est dit qu'il les exhortait principalement *à demeurer fermes dans la bonne résolution qu'ils avaient prise*[2]; parce que c'est ce qui était le plus à propos dans le lieu où il se trouvait; c'est ce qu'il inculquait davantage, c'était aussi ce dont les chrétiens avaient plus de besoin, que cette persévérance dans leur première ferveur [3]. On en trouvait assez qui se convertis-

[1] Non est æquum nos derelinquere verbum Dei, et ministrare mensis. *Act.* VI

[2] In proposito cordis permanere, in Domino.

[3] Confirmantes animas discipulorum, exhortantesque ut permanerent in fide. *Act.* XIV.

saient de l'infidélité à la foi, mais peu qui demeurassent fermes dans ce premier esprit de leur conversion ; car l'ennemi est toujours ennemi, le monde toujours contraire à la vérité et la nature s'oppose sans cesse à la grâce ; il est donc besoin de constance et de fermeté pour rester fidèle. Un saint a dit avec raison que c'est plutôt la fin qu'on cherche dans les chrétiens que le commencement[1]. C'est pourquoi notre saint Apôtre insistait là-dessus, et avançait encore plus en confirmant ceux qui se convertissaient qu'en les convertissant. O grand saint, qui n'avez pas moins de zèle maintenant dans le ciel, que vous en avez eu sur la terre, faites-moi part de ces belles exhortations que vous faisiez à un chacun ; voyez où je suis faible et fortifiez-moi de ce côté. Mon âme, si tu sens aujourd'hui un désir de t'humilier, ne doute point que ce ne soit le saint qui t'y exhorte; car c'est là où tu es plus faible.

DEUXIÈME POINT.

COMME IL ÉTAIT HOMME DE BIEN, REMPLI DU SAINT-ESPRIT ET DE FOI, C'EST POUR CELA QU'IL S'ACQUITTAIT SI DIGNEMENT DE SON OFFICE.

Il n'y a presque point d'homme, s'acquittant dignement de sa charge, qui ne soit ou qui ne devienne un homme de bien, puisque pour être homme de bien il ne faut que faire ce qu'on doit faire. Néanmoins l'auteur sacré parlant de saint Barnabé, a mieux aimé dire qu'il s'acquittait dignement de son office, parce qu'il était homme de bien [2], rempli du Saint-Esprit et de foi, que de dire qu'il ait été homme de bien, parce qu'il s'acquittait bien de son office. La raison est, qu'il est plus possible de rencontrer un homme qui s'acquitte en apparence de son office et ne soit pas homme de bien, qu'un homme de bien qui ne cherche à s'employer utilement dans l'état où Dieu l'a placé, car autrement il ne serait pas homme de bien. C'est donc pour nous assurer que, si saint Barnabé a fait si bien ses devoirs d'Apôtre, ce n'a point été seulement en apparence et au dehors,

[1] Non quæruntur in Christianis initia, sed finis. S. Hier. ep. XVI.

[2] Quia erat vir bonus.

ce n'a point été par un esprit politique, ou par la seule conduite de la raison, mais c'est par conscience et selon la grâce qu'il agissait. C'est par l'esprit de Dieu qu'il vivait et qu'il prêchait ; c'est par la lumière de la foi qu'il se conduisait, et qu'il éclairait les autres ; c'est parce qu'il savait que Dieu voulait cela de lui, que c'était son ordre et son dessein qu'il prêchât ainsi à tous, et c'est parce qu'il voulait contenter son Dieu et satisfaire à sa conscience... Oh ! que cela est bien capable de nous apprendre que ce n'est pas tout de faire l'honnête homme, le sage, le zélé et l'habile dans sa vocation ! Non ; il faut de plus être homme de bien, il faut que nos actions extérieures viennent de l'intérieur, il ne faut y prétendre, y chercher que Dieu et que l'accomplissement de ses desseins. Car ce n'est pas tant cet office ou celui-là que nous devons regarder, que de faire la volonté de Dieu dans celui où il nous a placés, étant également prêts à la faire autre part, selon qu'il lui plaira[1]. C'est être homme de bien que de se comporter ainsi dans son office.

Mais pour cet effet, il faut être rempli du Saint-Esprit et de foi, comme était saint Barnabé[2], c'est-à-dire qu'il faut agir plutôt par les mouvements de la grâce que de la nature, par les principes de la foi que par les maximes du monde, et par les vérités éternelles que par les raisons et considérations temporelles. Tout ce qui nous perd, c'est que nous sommes trop pleins de nous-mêmes, de nos sentiments et de nos propres pensées ; tout ce qui nous sanctifie, au contraire, c'est d'être remplis du Saint-Esprit et de la foi, qui purifient et perfectionnent les facultés et les mouvements de notre âme. Oh ! qu'il faisait beau voir ce grand saint, qui ne vivait, ne parlait et n'agissait que par les mouvements du Saint-Esprit dont il était tout rempli !... Les Gentils le voyant, le tenaient pour un Dieu, et lui voulurent une fois sacrifier comme à leur Jupiter, ne croyant pas que si ce Dieu prétendu fût descendu en terre,

[1] Dummodo consummem cursum meum et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. *Act.* xx.

[2] Et plenus Spiritu sancto et fide.

il se fût comporté autrement [1]. Et les Chrétiens le considéraient et l'admiraient avec autant de respect et de dévotion, qu'ils recueillaient et méditaient toutes ses paroles ; et les ayant bien examinées, ils n'en trouvèrent jamais une seule inutile ou superflue [2]. Et d'effet, si la bouche ne parle que de l'abondance du cœur, que pouvait-il sortir de cette bouche apostolique, que de saint et de spirituel, puisque le cœur était tout plein du Saint-Esprit?... Que cette grâce me serait nécessaire, ô saint Apôtre ! voyez ma nécessité ; c'est assez dire à quelqu'un qui peut ce qu'il veut, et qui veut tout ce qu'il peut, pour le salut des âmes.

TROISIÈME POINT.

LE FRUIT PRODUIT PAR CETTE FIDÉLITÉ FUT LA CONVERSION DE BEAUCOUP D'AMES.

Quand les Apôtres et les hommes apostoliques n'auraient fait que travailler, sans autre fruit que d'avoir travaillé, ils n'auraient pas perdu leur peine, et ils se seraient acquittés de leur charge, ayant fait de leur côté tout le possible ; c'est ainsi que le Fils de Dieu, leur maître, ne laisse pas de dire qu'il a achevé son œuvre et accompli la mission qui lui était donnée, quoiqu'il eût converti peu de personnes [3]. C'est assez qu'on ait fait ce qu'on pouvait pour avoir fait ce qu'on devait. Néanmoins quand il plaît à Dieu de bénir les travaux de ses serviteurs, et de s'en servir pour la conversion de plusieurs âmes, ce leur est une grande consolation, et un sujet particulier à ces âmes et à toute l'Eglise, de les honorer et de les respecter. Ce fut donc la consolation de notre saint Apôtre, que partout où il allait, il faisait tant de fruit, qu'après saint Paul, nous ne lisons point qu'aucun autre ait autant profité à la primitive Eglise, que ce saint, qui a parcouru presque toute l'Asie et l'Europe, et a laissé partout des marques de son esprit apostolique [4].

[1] Et vocabant Barnabam Jovem. *Act.* XIV.
[2] In ejus *Actis*.
[3] *S. Joan.* XVII.
[4] Et apposita est multa turba Domino. Vide *Act.* XV.

Il s'était joint premièrement avec saint Paul, et faisaient tous deux tant de merveilles parmi les gentils, que les Apôtres eux-mêmes en étaient tout étonnés; et depuis, s'en étant séparé, il faisait de son côté ce que l'autre Apôtre faisait du sien; et on ne saurait dire en moins de mots et en de plus significatifs, tout ce qui se peut dire de saint Barnabé, qu'en disant que c'était comme un autre saint Paul. Oh! si nous avions encore de ces Apôtres! oh! si nous avions des hommes qui ne cherchassent point leurs intérêts, leur honneur et leur vie!... Ce qui les rendait si utiles et si fructueux, c'est qu'ils s'étaient tout entiers consacrés à Jésus-Christ, sans réserve quelconque. Saint Barnabé n'eut pas plus tôt entendu prêcher les Apôtres, qu'il vend tous les biens qu'il avait, et en dépose le prix à leurs pieds[1]. Il était au reste si peu attaché à son honneur et à sa vie, que sachant où étaient les Juifs ses ennemis, il y allait, ou pour les convertir ou pour être méprisé d'eux. Ce fut ce grand mépris de sa vie qui la lui fit perdre, car étant allé dans une synagogue remplie de Juifs, pour les exhorter à son ordinaire, il y fut mis à mort, donnant ainsi l'exemple de vivre et de mourir dans l'emploi de sa charge, sans rien craindre, sinon les intérêts de l'amour propre ou les considérations du monde, qui nous retiennent et nous détournent de nos devoirs.

Mon Dieu, que la vie des grands hommes était précieuse en ce temps-là; et néanmoins qu'ils l'estimaient peu, de l'exposer comme ils faisaient! et maintenant que notre vie est si peu profitable, nous la prisons tant, que nous ne voudrions pas l'avoir donnée pour le salut d'une âme... D'où vient cela? C'est qu'il n'y a point de foi, et qu'on ne vit que par les sens... C'est que, comme la vie spirituelle détache les hommes de la terre, et ne voit que le salut de l'âme, ainsi la vie sensuelle les attache à ce monde, et ne considère que la santé du corps. Mon

[1] Joseph autem qui cognominatus est Barnabas ab Apostolis, quod est interpretatum filius consolationis, Levites, Cyprius gente, cum haberet agrum, vendidit eum, et attulit pretium, et posuit ante pedes Apostolorum. *Act.* IV.

Dieu, devant qui les saints ne meurent point, faites-moi aujourd'hui éprouver que ce grand saint vit tellement avec vous, qu'il fait encore autant au ciel pour notre salut, que s'il vivait sur la terre.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Saint Barnabé s'employait dignement en son office d'apôtre.

Puisque la plus belle louange d'un homme, d'un saint et d'un Apôtre, c'est de s'acquitter dignement de sa charge, il ne se peut rien méditer de plus honorable pour saint Barnabé, et de plus utile pour notre édification, que ce qui est rapporté aux actes des Apôtres, où il est dit : Qu'il exhortait chacun à tenir ferme dans la bonne résolution qu'il avait prise de servir Notre-Seigneur. Car si c'est le propre des Apôtres de prêcher, il n'y a point de meilleure prédication que d'exhorter, qui est une façon de parler qui donne au cœur, et jamais on n'exhorte mieux, que quand on parle à tous aussi familièrement comme à chacun en particulier, et à chaque particulier avec autant de zèle que si c'était à tous. O grand Saint! faites-nous part de ces belles exhortations, puisque vous pouvez aussi bien vous faire entendre à notre cœur, que si vous parliez à notre oreille. Mon âme, quel bien avons-nous commencé de faire, que nous n'ayons pas continué?... Prenons-y garde, car c'est à la persévérance du bien commencé que ce saint exhortait....

DEUXIÈME POINT.

Il était homme de bien rempli du Saint-Esprit et de foi.

On ne peut donc douter que saint Barnabé remplissant si dignement sa charge, ne fût un grand homme de bien; mais il est encore plus véritable de dire qu'il s'en acquittait dignement, parce qu'il était homme de bien, rempli du Saint-Esprit et de foi, comme rapporte expressément l'auteur sacré. La raison est, qu'un homme pourrait bien s'employer en son office par apparence humaine, et pour contenter les hommes, sans pour cela s'en acquitter dignement; car il ne serait pas un homme de bien, puisqu'il ne contenterait pas son Dieu, qui doit être la fin de son emploi, comme il en est l'auteur. Mais quand c'est vraiment un homme de bien, il est assuré qu'il fera son devoir, surtout s'il est rempli du Saint-Esprit et d'une vive foi, comme l'était notre saint. C'est ce qu'il

faut justement pour empêcher les considérations humaines,et les mouvements de la nature qui corrompent nos intentions, et qui nous empêchent de contenter Dieu, en voulant trop nous contenter nous-mêmes. Ah ! qu'il faisait beau entendre parler et converser un homme rempli du Saint-Esprit. Mon âme, nous avons son exemple qui nous apprend à parler à propos, et qui doit autant nous servir que si nous l'entendions parler.

TROISIÈME POINT.

Le fruit produit par sa fidélité fut la conversion de beaucoup d'âmes.

Les exhortations du saint Apôtre, inspirées par sa bonté et par la plénitude du Saint-Esprit, ne pouvaient avoir que ce bon effet qui est rapporté au texte sacré, que plusieurs âmes se convertissaient en les entendant. Oh! quelle consolation pour ce saint, d'avoir coopéré au salut de tant d'âmes ! Et quelle obligation pour ces âmes et pour toute l'Église, d'avoir eu un tel saint ! Mon Dieu, d'où vient que maintenant il y a si peu de conversions? Est-ce faute de foi ? Peut-être... en qui que ce soit que ce défaut se trouve, soit en celui qui prêche, qui ne fait pas assez craindre les choses à venir, soit en toi qui écoutes, qui ne les crois pas comme tu croirais à tes sens, qui cependant te trompent et te jettent dans l'illusion !...

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE JUIN.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

En ce peu de temps qu'il a vécu, il s'est acquis le mérite de plusieurs longues années [1].

Le Sujet est pris sur ces paroles, qui s'appliquent premièreemnt à Enoch, et ensuite à tous ceux qui, comme lui, ont peu demeuré dans ce monde, et qui n'ont pas laissé d'y mériter beaucoup, tels que saint Louis évêque de Toulouse, saint Casimir, saint Stanislas Kotska, saint Louis de Gonzague, et autres, auxquels cette méditation pourrait être commune.

La Fin est d'apprendre à mériter en usant bien du temps que nous avons à vivre.

La Forme est en ces trois points:

1° C'est apprendre à vivre, que d'apprendre à profiter du temps que Dieu nous donne.

2° Cela se voit clairement dans la vie parfaite de saint Louis de Gonzague.

3° Cette sorte de vie, quoique courte, acquiert le mérite de la vie la plus longue.

PREMIER POINT.

C'EST APPRENDRE A VIVRE, QUE D'APPRENDRE A PROFITER DU TEMPS QUE DIEU NOUS DONNE.

Si la nature se plaignait du peu de temps que nous avons à vivre en ce monde, la grâce pourrait bien plus raisonnablement se plaindre que nous l'employons si mal, que nous faisons la vie encore plus courte qu'elle ne nous est donnée. C'est une vérité qui a été reconnue par un païen même, quand il a dit

[1] Consummatus est in brevi, explevit tempora multa. *Sap.* IV.

que c'était nous qui abrégions notre vie, que nous n'en vivions que la moindre partie[1], que c'était autre chose pour un homme de demeurer en ce monde et autre chose d'y vivre ; que d'y demeurer, cela nous était commun avec le reste des créatures, mais que d'y vivre, cela n'appartenait qu'à ceux qui vivaient en hommes, qui vivaient selon la raison et la vertu [2]. Ce témoignage est véritable, disait saint Paul [3], aussi bien qu'un autre qu'il rapporte d'un païen. Or, il est bien plus véritable selon les principes de la religion et de la foi que selon les lumières de la seule raison, parce que, n'ayant la vie pour aucune autre fin que pour l'employer au service de Dieu et à notre grande affaire, comme la foi nous l'apprend, c'est bien plus véritablement que nous devons dire que ce n'est pas vivre que de ne rien faire pour cette fin, que quand on ne fait rien selon la raison. Car ce n'est pas la raison qui est ma fin, mais Dieu et la vie éternelle. Et quand la fin n'est point dans une œuvre, l'œuvre est inutile et comme si elle n'était point. Ce n'est donc pas vivre que d'être au monde sans servir Dieu, et sans chercher à acquérir la vie éternelle, vers laquelle on doit tendre sans cesse.

De cette vérité fondamentale suivent trois autres bien dignes d'être méditées. L'une, que vivre et bien employer son temps c'est la même chose. L'autre, qu'on ne peut point mieux employer son temps qu'en travaillant, selon la fin pour laquelle nous avons reçu la vie. Et la troisième, que c'est apprendre à vivre, que d'apprendre à bien employer le temps que nous avons. Vérités qui sont bien confirmées par l'aveu que font tous les damnés, qui reconnaissent que leur vie n'a pas été plus longue que toutes les choses courtes et passagères dont ils peuvent se souvenir ; ils avouent qu'ils n'ont pas plus tôt paru au

[1] Non exiguum temporis habemus, sed multum perdimus. Non accepimus brevem vitam, sed fecimus. Exigua pars est vitæ quam nos vivimus. Sen. *de brevit. vitæ* c. I et II.

[2] Non est quod putes quemquam diu vixisse propter canos, non diu vixit, sed diu fuit. Idem.

[3] Testimonium hoc verum est. *Tit.* II.

monde qu'ils en sont sortis, et qu'ils n'y ont été que comme s'ils n'y avaient point été [1]. D'où vient cela, puisqu'ils ont vécu si longtemps et qu'ils savent bien par leurs peines tout le temps qu'ils y ont vécu? Ah! écoutez la raison qu'ils en rendent. C'est, disent-ils, qu'ils n'ont laissé aucune marque de vertu, c'est qu'ils n'ont pas vécu selon la fin pour laquelle ils devaient vivre, et que vivre ainsi, ce n'est pas vivre, c'est perdre tout le temps qu'on vit; eût-on été fort occupé dans ce temps-là, si l'on n'a pas pris ses occupations selon la fin pour laquelle on vivait, on n'a rien fait, c'est autant de temps perdu, puisqu'on n'a pas fait ce qu'on devait faire. C'est donc apprendre à vivre que d'apprendre à profiter du temps.

Oh! si ces âmes malheureuses pouvaient encore en profiter comme nous le pouvons maintenant, que ne feraient-elles pas?... Si Dieu faisait cette faveur à quelqu'une de la mettre en ma place pour apprendre ce que je puis maintenant faire, serait-elle aussi engourdie, et aussi peu active que je le suis?... Mon âme, ce n'est pas une moindre faveur de n'être pas tombée dans les enfers, quand tu méritais d'y tomber [2], que d'en être retirée après cent ans qu'on y aurait été, et tu es aussi obligée de t'adonner à la ferveur, pour n'avoir pas été ce qu'est une âme damnée, que cette âme y serait obligée, si elle revenait dans l'état où tu es.

DEUXIÈME POINT.

CE BON EMPLOI DU TEMPS SE VOIT DANS LA VIE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Comme les affections du ciel sont contraires à celles de l'enfer, aussi si nous entendions parler les saints comme nous venons d'entendre parler les damnés, ils nous assureraient presque tous qu'ils ne jouissent de leur bonheur, que pour

[1] Transierunt omnia illa tanquam umbra, tanquam nuntius percurrens, et tanquam navis quæ pertransit fluctuantem aquam, etc. Sic et nos orti continuò desivimus esse, et virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere. *Sap.* v.

[2] Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti : quia non defecerunt miserationes ejus. *Tren.* III.

avoir employé le temps de leur vie mortelle, selon les fins et les desseins pour lesquels ils vivaient. Néanmoins, comme les grâces des saints sont diverses et que les uns ont excellé dans une vertu, les autres dans une autre, nous pouvons dire que la grâce et la vertu particulière de saint Louis de Gonzague a été de ne rien faire en toute sa vie qu'en vue de l'éternité, et de la fin pour laquelle il devait vivre. Etant encore au milieu du monde dans la maison de son père, qui était marquis de Castillon, en Italie, il menait une vie si innocente et si retirée du monde, que sa mère la marquise ne l'appelait point autrement que son ange. Mais depuis qu'il fut entré en religion, il fut si vivement touché de cette pensée, qu'il ne fallait jamais rien faire qu'en vue de l'éternité ou de sa fin, qu'il n'avait rien de plus ordinaire en la bouche que ces paroles, au commencement de toutes ses actions : *De quoi sert cela pour la vie éternelle*[1] ? C'était sa règle pour mesurer toutes choses, c'était sa balance pour les peser à ce poids de gloire dont parle l'Apôtre [2], et pour les apprécier et estimer plus ou moins, selon qu'elles pouvaient servir plus ou moins à sa dernière fin. Ce n'est pas qu'il ne voulût rien faire qu'en vue de la récompense du ciel, ce qui ne serait pas mauvais, quoique peut-être pas aussi parfait que la grâce qu'avait reçue ce saint le requérait. Mais c'est qu'en agissant et en parlant ainsi dans les diverses occasions, il les anoblissait, les élevait au-dessus de toute considération naturelle et humaine, et les rendait toutes surnaturelles et spirituelles, ne considérant les choses que selon la fin pour laquelle elles étaient ordonnées de Dieu. De cette consideration il s'élevait au Créateur et au souverain Seigneur pour le servir, et l'honorer dans une action ou dans l'usage d'une chose qu'il avait reconnue propre, selon ses ordres divins, à le servir et à l'honorer. C'était là toute sa vie et tout son entretien de ne passer ni heure ni moment de sa vie, qui ne fût dirigé vers cette fin de servir et de plaire à son Dieu. Ce qui lui provenait de

[1] Quid hoc ad vitam æternam ?
[2] II *Cor.* IV.

trois nobles causes, et ce qui produisait trois effets fort remarquables.

La première cause, d'où lui venait cette affection, était une lumière d'esprit qu'il avait eue touchant sa vocation, et qui l'avait fait se décider avec tant de générosité à tout quitter; lumière par laquelle il avait reconnu manifestement que toutes les choses de ce monde, comparées aux éternelles, ne sont rien et devaient être tenues pour rien, ainsi que parle l'Ecriture [1].

La seconde était une docilité d'esprit à croire simplement tout ce qu'on lui disait, et comme à son entrée en Religion on lui fit cette belle leçon, fondement des exercices de saint Ignace : Que nous ne sommes au monde que pour servir Dieu et nous sauver, que c'est là l'unique affaire de notre vie, et qu'il y faut rapporter tout le reste, comme les lignes à leur centre [2], il se le persuada si vivement, qu'il n'agissait plus que par ce principe et selon cette maxime.

La troisième fut une pratique continuelle et un exercice incessant de la mortification, tant intérieure qu'extérieure, ne donnant rien à ses sens et aux affections purement humaines et naturelles, mais faisant tout par raison, par vertu et par grâce, dominant tellement son corps et son esprit, qu'il n'eût pas laisser échapper un mouvement ou une pensée, sans les conduire et les gouverner [3]. On pourrait dire que cette mortification fut plutôt un effet que la cause de cette noble affection dont nous parlons. Mais on peut aussi assurer que c'en fut une cause, car les actions servent autant que les instructions, pour éclairer l'entendement dans les vérités qu'on apprend mieux par la pratique que par la théorie [4]. En effet, elles servent bien plus que tous les livres et que toutes les considérations pour se former de bonnes habitudes, au moyen desquelles on se rend

[1] Quasi gutta aquæ maris, et sicut calculus aquæ. *Eccli.* XVIII.

[2] Creatus est homo ad hunc finem ut Dominum Deum suum laudent ac reverealur, etc. S. Ignat. lib. I *Exerc.*

[3] Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. II *Cor.* IV.

[4] Post industriam sequetur sapientia. *Eccli.* X.

maître des affections de son cœur, pour les régler dans toutes les occasions qui se présentent.

Voilà donc comme il se rendit excellent en ce point de perfection, qui est la règle de toute la vie, et comment nous pouvons apprendre à vivre selon sa vie parfaite, quand nous aurons entendu les trois effets les plus remarquables, qui suivirent de ces trois nobles causes. Le premier, envers Dieu, fut une admirable dévotion, qu'il ne perdait jamais, et elle lui venait de ce qu'étant ainsi detaché de la vue des créatures, il pénétrait facilement dans les sentiments de son Dieu. Le second, à l'égard de ses supérieurs, était une dépendance si intime, qu'il ne faisait pas seulement tout ce qu'ils voulaient, mais qu'il ne voulait rien que d'après leur consentement et leur approbation. Ce qui venait de ce que, ne cherchant que Dieu et sa dernière fin, il savait bien qu'il ne la rencontrerait pas mieux que dans l'obéissance, qui est le vaisseau plus assuré, qui nous porte doucement au port où nous aspirons tous. Le troisième, à l'égard de lui-même, fut une tranquillité d'esprit si grande, que rien ne le troublait, ni la vie, ni la mort, ni peste, ni maladie, ni quoi que ce fût, parce qu'il ne regardait en tout que sa fin, et la trouvant partout, il trouvait partout ce qu'il cherchait, et ainsi il se trouvait partout content.

Grand Dieu, que le Sage a raison, quand il dit qu'il y a tel qui se rachète à bon marché de beaucoup de frais et de peines [1], et qu'on peut bien dire que saint Louis de Gonzague est de ce nombre, puisqu'en deux mots qu'il disait, il faisait tout, il acquérait tout. Il est devenu si parfait, que si j'avais à décrire la perfection, je ne voudrais point la définir autrement qu'en disant que c'est à chacun de vivre dans sa condition, comme il fait en la sienne ; et pour apprendre à y vivre comme lui, c'est d'apprendre à dire comme lui en toute chose qui se présente à à faire ou à rejeter : *A quoi sert cela pour la vie éternelle?*.... Car si on voit que la chose n'y serve de rien, il la faut rejeter,

[1] Est qui multa redimat modico pretio. *Eccli.* xx.

et si elle y sert, il la faut embrasser, et s'en servir avec autant d'affection qu'elle y sert et pas plus. C'est là apprendre à vivre; car c'est apprendre à employer sa vie, et à se servir des choses de ce monde selon leur fin et leur usage, ce qui est proprement vivre en homme et en chrétien. Allez à la fourmi, paresseux, allez apprendre à travailler et à vivre, ou si vous avez honte d'apprendre d'un si petit animal, apprenez d'un grand seigneur et d'un grand saint, comment vous devez faire [1].

Aimable Saint! s'il n'était question que de dire ces paroles pour être bienheureux comme vous, ce serait bientôt fait; mais il faut s'en pénétrer, et les avoir dans le cœur pour les avoir à la bouche. Mon âme, ne laissons pas d'apprendre à les dire souvent; car c'est ainsi que le cœur s'y affectionnera et qu'il fera dire par affection à la bouche, ce que la bouche lui aura fait affectionner.

TROISIÈME POINT.

CETTE SORTE DE VIE, QUOIQUE COURTE, ACQUIERT LE MÉRITE DE LA VIE LA PLUS LONGUE.

De là vient encore ce grand avantage indiqué dans les paroles de notre texte: Que celui qui vit de la sorte s'acquiert en peu de temps le mérite d'une plus longue vie. La raison est que le mérite de sainteté et de gloire, après qu'on a la grâce sanctifiante, vient principalement de la qualité ou de la quantité des actions méritoires; de sorte que qui fait des actions plus nobles devant Dieu ou en plus grand nombre, acquiert plus de mérites. Or, quiconque vit, comme nous avons dit que vivait saint Louis de Gonzague, et comme nous devons apprendre à vivre à son exemple, peut faire autant d'actions nobles et méritoires devant Dieu, qu'il fera d'actions en toute sa vie. En effet, ne faisant rien que pour Dieu, et que pour la fin qu'il nous a prescrite, tout ce qu'il fera, selon cette résolution et cette intention, pourra être un acte d'amour de Dieu, et toute sa vie ne sera qu'une

[1] Vade ad formicam, o piger, et considera ejus, etc, *Prov.*

vie de charité et d'amour de Dieu [1]. Se peut-il rien dire de plus noble et de plus excellent? Quand ce seraient les actions les plus communes, cette intention de ne les faire que par l'ordre de Dieu, et pour le dessein qu'il y a, les relève du commun, et les anoblit tellement, que, quelles qu'elles soient, elles sont toutes de très-excellents actes d'amour de Dieu, et en aussi grand nombre, que Dieu voit de diverses actions qui sont capables de ce mérite. Le nombre des jours des hommes, dit l'Ecriture, est facile à compter ; mais les jours d'Israël sont innombrables [2].

Représentez-vous un homme qui aurait vécu cent ans, et qui n'aurait employé que quelque temps par ci par là en bonnes œuvres, comme on fait dans le monde ; eh bien, cet homme n'aura le mérite que de ce temps bien employé. Or, ce temps ne faisant pas un ou deux ans, en comptant tous les intervalles qui ont été bien employés, il ne sera estimé devant Dieu avoir vécu que ces deux ans, comme l'Ecriture le dit formellement de Saül, car, bien que ce roi ait régné quarante ans, elle rapporte qu'il n'a régné que deux ans [3] ; parce qu'en ces quarante ans il ne s'est trouvé de bien que la valeur de deux ans ; les années devant Dieu ne sont comptées que selon le bien qu'on fait. Que si maintenant au contraire vous vous représentez saint Louis de Gonzague, qui n'a vécu que cinq ans en religion, mais qui a fait si bien valoir ces cinq années, qu'il ne s'en est rien perdu, tout y a été selon la règle de sa vie, et pesé au poids du sanctuaire et de l'éternité, tout y a été rapporté à sa fin, et rendu méritoire; comptez, si vous pouvez, combien de diverses actions, dans une heure, dans un jour, dans une semaine, dans un mois, dans un et dans cinq ans! Ce sont autant de degrés de mérite, autant de progrès dans la grâce et dans la gloire. Et jusqu'où pensez-vous que cela puisse monter? Il n'y a que Dieu

[1] Perfecti et pleni in omni voluntate Dei. *Coloss.* IV.

[2] Vita viri in numero dierum, dies autem Israel innumerabiles sunt. *Eccli.* XXXVII.

[3] Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset : duobus autem annis regnavit super Israel. I *Reg.* XIII.

qui le sache, et on le verra au jour de l'éternité ; mais cependant tout cela est supputé[1] , et la somme monte si haut, que cinq années ainsi passées dans un perpétuel mérite de toutes ses actions, en valent plus de cent et plus de mille d'une vie du monde, non pas la plus mauvaise, mais telle qu'elle se passe pour l'ordinaire chez les gens du monde. C'est donc ce qui faisait dire au Sage, que ces personnes qui savent ainsi profiter du temps, quoiqu'elles vivent peu, ne laissent pas d'avoir le mérite de plus longues années, qui sont accordées à d'autres[2].

Eh bien, ne voulez-vous pas être de ceux-là! Ne le pouvez-vous pas dans votre condition, ne faisant que ce que vous faites, mais le faisant pour Dieu ou pour l'éternité?... Y a-t-il plus de peine à faire une action pour Dieu, que pour le gain? et si le gain facilite une action, quel plus grand gain que celui de l'éternité? Quelle considération plus pressante pour vous acquitter dignement de votre devoir, que de penser qu'il dépend de vous, à chaque action que vous faites, de gagner ou de perdre un degré de grâce et de gloire tout ensemble[3]?... Savez-vous en quoi consiste ce gain ou cette perte?... En ferez-vous si peu de cas, que faute d'une pensée et d'une réflexion, vous ne vous souciiez point ni du gain ni de la perte? O mon Dieu, qu'il faut être malheureux pour ne vouloir pas être heureux à un prix si facile!... Mon âme, quand nous ne ferions que commencer à servir Dieu, et que nous aurions encore cent années à vivre, il faudrait commencer, et persévérer dans cette résolution ; à combien plus forte raison devons-nous nous y résoudre, voyant déjà tant d'années passées sans avoir rien fait, et ne sachant ce qui nous reste de temps pour l'avenir.

[1] Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris? *Deut.* XXXII.

[2] Senectus enim venerabilis est, non diuturna neque annorum numero computata, cani autem sunt sensus hominis et ætas senectutis, vita immaculata. Consummatus in brevi explevit tempora multa. *Sap.* IV.

[3] Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccli.* XIV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Profiter du temps que Dieu nous donne, c'est apprendre à vivre.

Ne nous plaignons point de la brièveté de la vie, mais de nous-mêmes, qui abrégeons notre vie, car c'est retrancher de notre vie, que de perdre le temps ; et c'est perdre le temps, que de ne pas l'employer pour la fin à laquelle nous sommes appelés. De là suit que, qui apprend à bien employer son temps selon cette fin de la vie, apprend à vivre ; et que, comme il n'y a rien de plus souhaitable que de savoir bien vivre, aussi n'y a-t-il rien de plus avantageux que d'apprendre à bien user du temps. Oh ! si les âmes malheureuses qui regrettent dans les enfers leur temps mal employé avaient cette heure d'oraison, que ne feraient-elles pas !... Mon âme, tu y serais plongée avec elle, si Dieu par sa miséricorde ne t'eût reservé cette heure, ce moment, pour apprendre à bien employer le temps et à devenir sainte.

DEUXIÈME POINT.

L'exemple de saint Louis de Gonzague nous apprend cette vérité.

C'a été une grâce et une vertu spéciale de saint Louis de Gonzague de considérer, en toute chose qui se présentait, et dans toute action qu'il avait à faire, la fin pour laquelle nous vivons, afin de ne rien faire qui n'y fût rapporté. Et même, pour se faciliter cette sainte pratique qui fait les saints, il avait cette coutume de se demander sur chaque chose : *De quoi sert cela pour la vie éternelle* ? C'est-à-dire pour la fin de l'homme et de la vie, qui est premièrement de servir Dieu, et comme suite de ce service, la bienheureuse éternité. Ce qui lui réussissait si heureusement, qu'ayant reconnu la valeur de toutes choses, par le rapport qu'elles avaient avec leur fin, il ne les estimait et ne s'en servait que selon ce rapport et cette conformité. Par cette pensée, toutes ses affections et ses actions étaient surnaturelles et spirituelles, et il était aussi uni à Dieu, qu'il était détaché de toute créature. C'est profiter du temps, que de vivre comme il vivait, car par ce moyen il n'y avait ni heure, ni moment qui ne lui fût profitable. Or, c'est proprement vivre que d'employer ainsi son temps. D'où il suit, qu'en nous apprenant à bien employer le temps qui nous est donné, l'exemple de ce saint nous apprend aussi à bien vivre. Allez à la fourmi, paresseux ; allez apprendre à travailler et

à vivre, ou apprenez-le de ce grand saint. La nature vous instruira par l'une, et la grâce par l'autre...

TROISIÈME POINT.

Cette sorte de vie, quoique courte, acquiert le mérite d'une plus longue.

C'est ce qui fait vivre longtemps, quoiqu'on ne demeure guère sur terre; c'est ce qui fait que ce saint, n'ayant vécu que cinq ans en religion, a le mérite de plus de cent et de mille ans, qui n'auraient pas été passés de la sorte. Tous les jours de sa vie, toutes les heures et tous les moments, se sont trouvés remplis de mérites; de sorte que, n'y ayant rien de vide ni de perdu, il est arrivé en ce peu de temps au degré de sainteté et de gloire, où les autres ne sont parvenus que par de grands travaux et de longues années. Oh! qui peut se rendre bienheureux de la sorte et ne le veut pas, n'est-il pas bien malheureux?... Mon âme, c'est ton malheur, car, faute d'un peu de réflexion et d'une petite pensée sur le ciel, tu perds autant de degrés de grâce et de gloire, que tu pourrais en gagner si tu voulais t'accoutumer à y penser.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Je vous dis en vérité, que parmi les enfants des femmes, nul n'a paru plus grand que Jean-Baptiste [1].

Le Sujet nous fera considérer ces paroles de Notre-Seigneur, qui certes sont les plus honorables qu'on puisse imaginer en faveur de saint Jean, soit que nous regardions celui qui les profère, soit que nous considérions ce qu'elles signifient.

La Fin est de réfléchir de telle manière sur la grandeur de saint Jean-

[1] Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. *S. Matth.* XI.

Baptiste, que nous apprenions en quoi consiste la véritable grandeur, et que si nous voulons être grands, ce ne soit point autrement que selon la manière dont le fut ce saint précurseur de Jésus-Christ.

La Forme est en ces trois points :

1° Il n'appartient qu'à Jésus de juger de la grandeur des hommes.

2° Quelle a été la grandeur de saint Jean-Baptiste au-dessus de tous les autres.

3° Quelle est celle que nous devons désirer, si nous devons désirer d'être grands.

PREMIER POINT.

IL N'APPARTIENT QU'A JÉSUS DE JUGER DE LA GRANDEUR DES HOMMES.

Quand nos sens se mêlent de juger de la grandeur ou de la petitesse des choses, les hommes, qui se conduisent par la raison et par la science, peuvent bien redresser le faux jugement qu'en donnent les sens. Ainsi les savants nous apprennent que le soleil, la lune et les étoiles sont plus grands qu'ils ne nous apparaissent. Mais là où la raison se trouve à court dans ses jugements, comme en effet il n'y a point de science humaine qui puisse pénétrer dans la grandeur des choses spirituelles et divines, il n'appartient qu'à Jésus de nous instruire [1]. Il a incomparablement plus de lumière que notre raison, pour découvrir ce qu'elle ne connaît pas, que notre raison n'en a au-dessus de nos sens, pour connaître ce qu'ils ne sauraient savoir.

Mais, outre la science et la connaissance qu'il possède plus que tous les hommes, pour juger de la grandeur des choses, vous pouvez considérer trois autres titres excellents, qu'il a pour en parler et pour nous la manifester. L'un est qu'il est très-véritable et la vérité même, en sorte qu'il ne pourrait pas mentir, ni déclarer les choses autrement qu'il les connaît [2], tandis que les hommes sont menteurs et flatteurs, louant souvent de bouche ce qu'ils blâment au fond du cœur. L'autre est qu'en matière de grandeur des hommes, il est la première règle et la

[1] Unigenitus filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit. S. *Joan.* I, 18.

[2] Gratia et veritas per Jesum facta est. Ibid.

mesure d'après laquelle on doit estimer tous les autres[1]; c'est lui qui fait la grandeur ou la petitesse des hommes; c'est lui seul qui les connaît, et qui en peut parler avant tout autre. Les hommes, accoutumés à juger de la grandeur par le faux jugement du monde, ne donnent la grandeur qu'aux richesses, aux talents, ou aux honneurs. Mais ce n'est pas là le jugement de Jésus; il juge bien autrement, et son jugement est d'autant plus sûr que le nôtre, qu'étant lui-même la règle de la grandeur, il faut nécessairement qu'il soit éclairé dans le jugement qu'il en fait, afin que la règle soit infaillible et qu'elle serve à tout le reste[2]. La troisième propriété est, qu'il est constant et invariable dans ce jugement qu'il a une fois formé de la grandeur des hommes. Le monde ne fait que changer dans ses opinions; ce qui est approuvé des uns est improuvé des autres; ce qui est bon en un temps et dans un lieu, ne l'est pas dans un autre; si Alexandre est grand dans sa vie, ou selon le sentiment du monde, qu'est-il maintenant en réalité?... Il n'appartient donc de porter un jugement sur la grandeur qu'à celui qui est certain et infaillible dans son jugement, et qui connaît à fond les personnes dont il juge, sans qu'il soit sujet aux changements de l'inconstance humaine. Dites-nous donc, s'il vous plaît, Seigneur, dites-nous ce que vous jugez de votre Précurseur. Et quand vous prononcez qu'il est le plus grand de tous les hommes, apprenez-nous ce que c'est que la véritable grandeur, et nous la faites aimer plutôt que celle dont les hommes nous parlent.

DEUXIÈME POINT.

QUELLE EST LA GRANDEUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE AU-DESSUS DE TOUS LES AUTRES.

On pourrait remarquer trois sortes de grandeurs en saint Jean-Baptiste; une d'office, l'autre de faveur, et la troisième de mérite. La première est fondée sur son office de précurseur et de témoin de Notre-Seigneur; ce qui est un office de prophète, et plus encore, car il devait montrer du doigt et déclarer présent

[1] In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi. *Ephes.* IV.
[2] Hæc dicit Amen, testis fidelis et verus qui est principium Creaturæ Dei. *Apoc.* III.

et en personne, celui que les autres prophètes ne prédisaient que de loin. Cet office, en soi, est grand par dessus tous les autres; car, étant institué de Dieu pour rendre témoignage de Jésus-Christ au monde, il fallait que ce témoignage fût aussi certain qu'il pouvait être. Or il ne pouvait être mieux certifié que par la grandeur de la charge et de la personne qui le rendait[1], puisque plus la personne qui témoigne est grande, plus aussi le témoignage qu'elle rend est grand et respectable. Il suit donc que la sagesse divine, qui ne fait rien qu'avec mesure, avec nombre et avec poids [2], ayant établi cet office pour cet effet, et ayant choisi saint Jean pour le remplir, a voulu que cette fonction fût grande et honorable, et que la personne qui devait la remplir réunît également ces deux titres.

L'autre sorte de grandeur, qui vient de la faveur, n'est pas moins considérable; car s'il est possible à un Pharaon d'établir Joseph le premier et le plus grand après sa personne dans son royaume, si Balthasar en fait autant de Daniel, Assuérus d'Aman, et chaque roi de qui bon lui semble [3], pourquoi Jésus, qui est le roi du monde, n'aurait-il pas le pouvoir de faire le premier et le plus grand de son royaume celui qu'il lui plaira? Et s'il lui plaît que ce soit saint Jean-Baptiste, qui osera lui contredire, vu principalement que ses affections et ses ordres sont si réglés, qu'il est absolument impossible que rien d'injuste y trouve place? Et certes, si la première loi du royaume de Jésus-Christ porte que qui s'humiliera sera exalté [4], le roi Jésus pouvait-il plus légitimement élever à la première dignité de royaume, un autre homme que celui qui s'était abaissé jusqu'à se tenir indigne de lui rendre les plus bas et les plus vils services [5]? Et s'il est arrêté que Dieu rend de l'honneur à ceux qui l'honorent [6], n'était-ce pas agir

[1] Qui speciali quadam gratia ob hoc redemptorem mundi novissimus prophetavit, ut ostenderet eum primus. S. Max. hom. III.

[2] *Sap.* XI.

[3] Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare. *Esther.* VI.

[4] Qui se humiliaverit, exaltabitur. *S. Matth.* XXIII.

[5] Cujus non sum dignus calceamenta portare. *S. Matth.* III, 11.

[6] Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum. I *Reg.* II.

conformément aux arrêts divins, quand Jésus rendait ce témoignage honorable de Jean-Baptiste, qu'il était le plus grand de tous les hommes, après que Jean-Baptiste avait protesté à tout le monde que Jésus était plus qu'homme et le fils de Dieu [1]? Ajoutez que si Jésus devait contribuer à la manifestation de la gloire et de la grandeur divine, il ne le pouvait mieux faire qu'en déclarant que celui-là était le plus grand de tous les hommes, qui devait dire que Jésus était plus grand que lui; car c'était dire qu'il était plus qu'homme, puisqu'il était plus grand que le plus grand des hommes.

Mais venons à son mérite, source plus vraie de la grandeur que la faveur ou l'office, s'il n'y avait que cela. Il est vrai que les grâces, sans lesquelles il n'y a point de mérite, présupposent l'office auquel Dieu appelle la personne, et à qui il donne des grâces convenables et proportionnées à l'office [2]. Mais aussi l'on sait bien qu'il faut faire valoir ces grâces, qu'il faut les ménager, en profiter et s'en servir, et que ce qui constitue proprement la grandeur du mérite, c'est la fidélité aux grâces qu'on a reçues. C'est donc en ce sens que saint Jean a été le plus grand de tous les hommes ; car, ayant eu autant de grâces que son office qui était le premier royaume en exigeait, il a fidèlement répondu à toutes ses grâces par autant d'actes de vertus et de mérite, qu'il avait de moyens de mériter. Oh Dieu! jusques où a monté cette grandeur? Considérez le commencement de sa vie, voyez-en les progrès et la fin; vous n'y trouverez que des sujets de mérite et de grandeur. On tient que, dès le sein de sa mère, il reçut l'usage de raison avec la grâce sanctifiante, et que, dès lors, il commença à mériter [3]. Quel est l'homme, après Jésus et sa sainte Mère, de qui on parle ainsi? Et n'est-ce pas de quoi devenir le plus grand en mérites? Que voyez-vous dans la suite de sa vie?

[1] Et ego vidi, et testimonium perhibui, quia hic est Filius Dei. *S. Joan.* I.

[2] Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me, vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum I *Cor.* XV.

[3] Spiritu sancto replebitur, adhuc ex utero matris suæ. *S. Luc.* I.

une retraite dans le désert, pour y mériter par des actes de vertus plus héroïques, et plus continus qu'on ne le fait ordinairement dans le monde, où il est difficile de s'arrêter tant soit peu, sans se salir dans sa poussière[1]? Et dans sa mort, quel sujet de vertus et de mérite !... Moins on vous dit, plus on vous laisse à penser, car tout cela est notoire; il ne faut que se le représenter en détail, que l'admirer, qu'en louer Dieu, que s'en réjouir avec le saint, et lui dire: O le plus grand des hommes! C'est au ciel qu'on voit votre grandeur, c'est sur la terre qu'on la respecte. Agréez, s'il vous plaît, nos hommages, rendez-nous agréables à celui qui vous a fait aussi grand que vous êtes, et apprenez-nous, à votre exemple, à mettre notre grandeur dans le désir de lui être agréables...

TROISIÈME POINT.

GRANDEUR QU'IL NOUS FAUT DÉSIRER, SI NOUS DEVONS DÉSIRER D'ÊTRE GRANDS.

Il est clair que nous ne pouvons aspirer à aucune des grandeurs de saint Jean-Baptiste; car puisqu'il est déclaré le premier et le plus grand de tous les hommes, ce serait nous élever contre cette déclaration, que de vouloir l'égaler. Ce qu'on doit donc apprendre de la considération de sa grandeur, se rapporte à ces trois enseignements.

Le premier est, de reconnaître que la vraie grandeur n'est point où le monde la met, dans les habits, dans les maisons, dans la magnificence, dans les sciences, dans l'éclat et dans les richesses. En effet, saint Jean n'a rien eu de tout cela, et Jésus, qui savait bien où était la grandeur, ne l'a point placée dans cette sorte de biens[2]. Nous voyons, au contraire, qu'il la met dans une entière privation de ces biens, dans une complète séparation du monde; le plus grand à ses yeux est celui qui mène la vie la plus retirée, la plus pauvre.... Qu'en dites-vous?... Sont-ce là vos pensées?...

Le second est qu'encore qu'il ait été grand par sa mission et

[1] Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere. S. Leo serm. IV *de Quadr.*

[2] Joannes non fines alicujus propagavit imperii, non triumphos aliquos bellici certaminis adoreis præoptavit, sed quod est amplius in deserto prædicans, delicias hominum, corporisque lasciviam magna animi virtute depressit. S. Ambr.

par la faveur que Jésus lui a faite, néanmoins l'excellence de sa grandeur s'arrête principalement à son mérite. Car tout précurseur et grand prophète qu'il ait été, s'il n'eût été homme de bien, et s'il n'eût su dire, au sortir de cette vie, que ces paroles : Nous avons prophétisé en votre nom, il n'aurait reçu d'autre réponse que celle qui se dira aux méchants, quoiqu'ils aient été prophètes : Allez, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais point[1]... Cela mérite d'être médité.

Le troisième est, que vous devez reconnaître que toute votre grandeur ne consiste qu'à vous tenir justement au degré, et au point de grâce et de perfection que Dieu veut de vous, dans votre condition. Regardez bien ce que c'est; regardez ce but comme un ambitieux regarde une grande charge à laquelle il aspire. Regardez-le, non pas simplement pour être grand, mais pour plaire à celui qui vous veut en cet état, et pour lui témoigner que vous vous estimez assez grand de lui plaire; et de vrai, vous n'avez point d'autre grandeur que de lui plaire, et que de tâcher d'être dans l'état intérieur et extérieur où il vous veut, afin de lui plaire en tout[2]. Car pourquoi pensez-vous que saint Jean-Baptiste demeurât si volontiers dans son désert, sans se tenir à Nazareth auprès de son Jésus qu'il aimait tant? C'est qu'il savait qu'il plaisait davantage à son Jésus, en vivant ainsi retiré, qu'en vivant avec lui, et qu'il aimait mieux lui plaire en ne le voyant pas, que d'avoir le plaisir de sa vue et de son entretien. Non, jamais il ne sortira de son désert pour l'aller voir, et il se privera de sa vue toute sa vie, s'il ne le vient voir lui-même; parce que toute sa consolation, toute sa prétention et sa grandeur, c'est de plaire à son Dieu, et de nous apprendre à nous tenir en l'état où il nous veut, pour apprendre à lui plaire[3]. O mon Dieu! Ce que je reconnais plus sensiblement

[1] Domine : Nonne in nomine tuo prophetavimus? Etc.
Et tunc confitebor illis : quia nunquam novi vos, discedite a me qui operamini iniquitatem. *S. Matth.* VII.

[2] Ideo contendimus sive absentes, sive præsentes placere illi. II *Cor.* V.

[3] Et ego nesciebam eum, sed ut manifestetur in Israel, propterea veni ego in aqua baptisans. *S. Joann.* I, 31.

que vous voulez de moi, c'est que je sois bien humble et détaché de toute créature. C'est donc en cela que je vous plairai, c'est là où je dois mettre ma grandeur, dans l'humilité. Le détachement du monde sera mon désert, ce sera où je vivrai comme saint Jean, puisque mon Dieu me fait entendre qu'il n'y a point de lieu, ni d'état plus sûr, pour bien mourir, que de vivre et de mourir comme il veut que nous vivions et mourions.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il n'appartient qu'à Jésus de juger de la grandeur des hommes.

Quand Jésus parle de la grandeur, et qu'il nous dit que saint Jean-Baptiste est le plus grand de tous les hommes, il le faut croire, non-seulement parce qu'il sait parfaitement tout ce qu'il dit, mais parce qu'il ne parle que comme il sait; parce que c'est lui qui fait la grandeur des hommes, et qu'il en peut parler et juger mieux que tout autre. Enfin, parce qu'il est invariable dans sa connaissance et dans son jugement, et que ce qu'il a dit une fois sera toujours vrai comme il l'a dit, par conséquent, c'est aujourd'hui que saint Jean est aussi grand que quand il le disait, et il ne le disait alors, qu'afin qu'aujourd'hui nous le reconnaissions. Oh! qu'il n'en va pas ainsi des grandeurs du monde! Car si Alexandre a été grand, hélas! qu'est-il maintenant?... Mais c'était une grandeur selon le jugement du monde, et la grandeur de saint Jean est une grandeur selon le jugement de Jésus.

DEUXIÈME POINT.

Quelle est la grandeur de saint Jean-Baptiste par dessus tous les autres.

Des trois grandeurs qu'on peut considérer dans saint Jean-Baptiste, d'office, de faveur et de mérite, la troisième est la plus considérable, et, pour la bien considérer, il faut reconnaître comment il a mérité dès son entrée de la vie, comment il a toujours avancé dans le cours de cette vie, ne vivant, pour cet effet, que dans un désert, et comment il a si bien fini par ce glorieux martyre qui l'a fait martyr de la justice et de la chasteté, mourant pour sa défense. Oh! quel homme qui n'est jamais sorti de son désert, que pour la cause de la vertu et pour mourir en défendant cette sainte cause.

TROISIÈME POINT.

Grandeur que nous devons désirer, si nous devons désirer d'être grands

Apprenez de là premièrement que la vraie grandeur n'est point où le monde la met; car saint Jean-Baptiste, qui a été le plus grand, n'a rien eu de ces grandeurs du monde. En second lieu, que sa plus éminente grandeur est celle de son mérite, fondé sur la grâce et la fidélité qu'il a eue d'y coopérer tout le long de sa vie. Et enfin, que si vous avez à désirer d'être grand, désirez d'être où Dieu vous veut, non-seulement à l'extérieur selon l'état de votre condition, mais au dedans selon l'état de grâce qu'il vous communique, de quelque façon que ce soit, pourvu que vous lui plaisiez. C'est là votre tout, comme saint Jean-Baptiste était aussi content de passer toute sa vie dans le désert, sans voir son Jésus, que de vivre avec lui, parce qu'il aimait mieux lui plaire sans le voir, que d'avoir le plaisir de le voir. Où est-ce donc que Dieu vous veut?... N'est-ce pas dans l'humilité, et dans le détachement des créatures? Oh! tenez-vous donc dans cet état, quoique pénible, comme saint Jean dans son désert....

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Vous en ferez des princes, et vous les établirez sur toute la terre [1].

Le Sujet sera sur ces paroles de David qui nous disent comment Jésus a établi ces deux Apôtres pour premiers princes de son Eglise. Ce verset nous fait remarquer trois sortes de personnes: la première, c'est Jésus qui établit; la seconde, ce sont les Apôtres qui sont établis; et la troisième, ce sont tous les hommes sur lesquels ils sont établis.

La Fin sera d'apprendre à admirer la sagesse de Jésus dans l'établissement de ces princes, à honorer leur puissance et nous y assujettir.

La Forme est en ces trois points:

1° Sagesse de Jésus dans l'établissement de ces deux princes.

2e Puissance de ces princes sur toute la terre.

3e Du respect et de la sujétion que nous leur devons rendre.

[1] Constitues eos Principes super omnem terram. *Psal.* XLIV.

PREMIER POINT.

SAGESSE DE JÉSUS DANS L'ÉTABLISSEMMENT DE CES DEUX PRINCES.

Ce que la reine de Saba admira davantage dans la sagesse de Salomon, ce fut l'établissement de sa maison royale, et surtout l'ordre de ses officiers et serviteurs. Tout lui semblait admirable dans la cour de ce grand roi de la Judée. Mais ce bel ordre d'office et de service était si ravissant, qu'en effet, l'Ecriture rapporte qu'elle entra en défaillance par la force de l'étonnement qui la saisit [1]. Oh! si nous avions aussi bien des yeux pour voir les choses spirituelles comme les corporelles, que nous aurions de quoi admirer et être ravis dans la vue de ces merveilles, en considérant la sagesse de notre vrai Salomon, dont l'autre n'était qu'une figure, et en la remarquant principalement dans la belle économie de son Eglise, et dans l'établissement de ces deux premiers princes! Ce sera dans le ciel que la claire vue nous en sera donnée; cependant nous pouvons en découvrir quelques traits par ces trois remarques qu'il faut présupposer. L'une que la sagesse consiste proprement à former quelque beau dessein, digne de la personne qui le forme, et à prendre les moyens les plus propres pour le faire réussir [2]. L'autre qu'on ne peut douter que Notre-Seigneur, établissant son Eglise, n'ait eu de hauts et de nobles desseins. Et la troisième qu'il les a accomplis dans l'établissement de ces deux princes. D'où il ne restera qu'à conclure qu'il y a ici de quoi admirer une sagesse toute divine.

Ce dessein de notre Jésus était principalement de nous attirer à lui, par des voies qui fussent surnaturelles, sans cesser d'avoir une certaine relation avec les voies naturelles [3]. Ce devait être par le moyen des grâces qui sont toutes surnaturelles; mais ces

[1] Videns autem ordines ministrantium, etc. non habebat ultra spiritum. III *Reg.* x.

[2] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit suaviter. *Sap.* VIII

[3] In funiculis Adam trahaṁ eos. *Ose.* XI, v. 4.

grâces ne se doivent donner que par le moyen des hommes, qui sont des voies bien naturelles. Voilà donc des Apôtres qu'il prend avec lui pour distribuer ses grâces et pour convertir tout le monde. Mais parce que le monde avait quelque sujet de craindre de ne pas pouvoir quitter ses péchés, ou de ne pas pouvoir faire le bien et embrasser la perfection qui lui était présentée : Courage, pauvres pécheurs, semble-t-il dire, regardez les deux premiers Apôtres, ils ont été pécheurs aussi bien que vous; voyez comme ils ont pu quitter le péché par la grâce, comme ils ont pu parvenir au degré de sainteté où ils étaient appelés, et comme ils ont pu y attirer les autres... N'y a-t-il pas là de quoi espérer et de quoi se laisser attirer ?...

C'est la remarque que nous fait faire saint Paul, quand il dit que celui qui a coopéré avec saint Pierre, pour la conversion des Juifs, a coopéré avec lui pour celle des gentils, et tous ont vu la grâce qu'il avait reçue pour cet effet[1]. Nous apprenons par là que si saint Pierre et saint Paul étaient quelque chose dans l'Eglise, c'était la grâce qui les avait premièrement convertis dans leurs personnes, et qui les rendait capables de convertir tous les autres et d'en faire des saints comme eux, chacun selon son ordre et son degré [2]. Et autre part : Je n'ai été, dit-il, qu'un blasphémateur et qu'un persécuteur. Mais Jésus l'a ainsi permis, afin qu'en me convertissant, il fît voir aux autres ce qu'il pouvait et voulait faire [3]. C'est ce qu'expliquent plus longuement tous les saints Pères [4]. Et c'est ce qui porte saint Bernard à dire à ceux qui se défient, soit à cause du mal qu'ils ont fait, soit à raison du bien qu'ils ont à faire : Venez, pauvres âmes qui avez peur de Dieu ; l'avez-vous plus offensé qu'un saint Paul, avant

[1] Qui operatus est Petro in Apostolatum circumcisionis operatus est et mihi inter gentes. *Gal.* II.

[2] Unusquisque in suo ordine. II *Cor.* XV.

[3] Qui prius blasphemus fui, et persecutor et contumeliosus. Sed ideo misericordiam consecutus sum, ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam ad informationem eorum qui crediturí sunt illi in vitam æternam. I *Tim.* I.

[4] S. Ansel. hìc et alii.

que d'être appelé, ou qu'un saint Pierre, après avoir été appelé et admis dans la compagnie et à la suite de Jésus? Apprenez donc à espérer, et à vous rassurer par la vue de ces deux princes; car, comme de très-grands pécheurs ils sont devenus les premiers et les princes des Apôtres, de même si vous voulez vous servir de la grâce qui les a si puissamment changés, vous deviendrez tels que vous devez être, avec plus de facilité qu'un pauvre ne devient riche, qu'un malade ne se guérit et qu'un ignorant ne se rend savant[1]. Car il ne faut que le vouloir, quand on a la grâce; et, pour le vouloir, il ne faut que penser qu'on le peut; et, pour prendre cette pensée, il ne faut que considérer l'exemple de ces deux saints.

O sagesse de Jésus! je m'étonnais au commencement comment vous aviez voulu prendre des pauvres ignorants, pour en faire vos docteurs et vos prédicateurs. Mais il y a bien plus de quoi s'étonner et adorer votre sagesse, que vous ayez pris des pécheurs pour en faire des Apôtres et les princes des Apôtres. Mon âme, à quoi tient-il que nous ne soyons dans cet heureux état de perfection où notre Jésus nous appelle? C'est que nous ne croyons pas à sa sagesse qui nous déclare qu'elle veut et qu'elle peut nous perfectionner si nous voulons, et nous ne voulons pas travailler avec elle comme ont fait ces deux saints...

DEUXIÈME POINT.

PUISSANCE DE CES PRINCES SUR TOUTE LA TERRE.

Comme le propre des princes c'est d'avoir la puissance et la souveraineté sur leurs sujets, aussi est-ce ce que nous devons principalement considérer en ces deux princes, qui ont eu chacun leur puissance si grande et si souveraine après Jésus-Christ, qui

[1] Propterea dedit mihi Deus homines istos, qui et homines essent, et peccatores qui in seipsis dicerent quam late aliis misereri deberent, etc. Tales decebat humano generi Pastores et Doctores constitui, qui et duces essent et potentes, etc. S. Bern. serm. I.

Fortè peccasti in sæculo, numquid amplius Paulo? Quod si et ipsa in religione, numquid plus Petro? Attamen illi in toto corde pœnitentiam agentes non modo salutem, sed et sanctitatem consecuti sunt, etiam et salutis ministerium, et magisterium adepti sunt sanctitatis. Et tu ergo fac similiter, etc. Idem, serm. III.

la leur a donnée, que c'est à cause de cette puissance qu'ils sont honorés comme les princes de l'Eglise.

La première est la puissance des clefs qui a été donnée à saint Pierre et à ses successeurs, qui est une puissance d'ouvrir et de fermer les cieux, en remettant ou en pardonnant les péchés selon qu'ils en ordonneront[1]. Grand Dieu, que cela est étonnant! Mais parce que d'autres ont aussi la puissance sur les péchés et sur le ciel, celle de saint Pierre a trois grands avantages pardessus tous les autres. L'un est qu'elle est universelle et absolue sur tous les péchés et sur toutes les censures, et sur tout ce qui peut empêcher l'entrée du paradis sans aucune réserve, tandis que les autres puissances sont limitées.

L'autre est qu'elle s'étend sur toute la terre, sur tous les pécheurs, sur toutes les âmes, sur les agneaux et sur les brebis[2], sur les moindres et sur les plus grands, n'ayant point d'autres bornes de son pouvoir que la totalité de la terre et l'étendue de tout le monde.

Et le troisième enfin, est que cette puissance durera tant que la terre sera habitable, sans que le pouvoir vienne jamais à manquer, ni que l'autorité puisse être révoquée, dépendant immédiatement de Jésus qui a donné sa parole pour toujours, sans que l'enfer puisse prévaloir contre elle, et sans que Dieu même veuille donner l'entrée du ciel à personne auquel saint Pierre l'aurait fermée, ou qu'il la refuse à qui il l'aura ouverte[3]. Eh bien, n'est-ce pas là être prince, et en avoir la puissance et la souveraineté?... Ce fut en conséquence de cette puissance que la rémission des péchés, qui se fit parmi les Juifs après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, fut faite par

[1] Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam : Et tibi dabo claves regni cœlorum. *S. Matth* XVI.

Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis. Ibid.

[2] Pasce agnos meos Pasce oves meas. *S Joan*. XXI.

[3] Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. O beate cœli janitor, cujus arbitrio claves æterni aditus traduntur, cujus terrestre judicium præjudicata auctoritas fit in cœlo : ut quæ in terris, aut ligata sint, aut soluta, statuti ejusdem obtineant et in cœlo. S, Hilar. *Act*. II.

saint Pierre. La première conversion qui se fit parmi les gentils, fut faite par lui-même. En un mot, tout ce qui devait être reçu dans le ciel des quatre parties du monde, devait y être reçu par les mains et par les clefs de saint Pierre, comme il lui fut déclaré par ce linceul qui était rempli de toutes sortes de bêtes, qui était attaché au ciel par les quatre extrémités, et qui y fut reçu après avoir été vu et reconnu par ce prince du ciel [1]. O grand saint et grand prince! aurai-je le bonheur d'y entrer?... Vous aurai-je cette obligation? M'en ferez-vous la faveur?... Que faut-il que je fasse pour ce sujet, qu'y a-t-il que je ne doive faire pour un si bon sujet?... Mon âme, prenons garde aujourd'hui où te portera le mouvement de la grâce, car ce sera peut-être ce qu'il nous faut faire de notre part, pour recevoir la faveur que nous veut obtenir ce grand prince.

L'autre puissance est la clef de science, qui a été donnée à saint Paul pour ouvrir le ciel par ses prédications et ses exhortations, d'une façon plus avantageuse que les autres [2]. C'a été sur toute la terre qu'il a exercé cette puissance, car il n'y a aucun Apôtre qui ait tant travaillé, et traité avec tant de personnes que lui. C'a été pour prêcher Jésus-Christ et ses mystères [3], ayant eu une communication très-particulière et une mission extraordinaire pour cet effet. C'a été par une éloquence, par une sagesse et par une science qui lui était toute particulière, ainsi que saint Pierre le reconnaît, en se plaignant qu'on interprète mal ses paroles [4]. C'était lui qui portait la parole partout, qui était le chef et le prince de l'éloquence chrétienne; on voulut même lui sacrifier comme au dieu Mercure, qui passait pour le prince de l'éloquence païenne [5]. C'a été avec un succès miraculeux qu'il a prêché, le

[1] Vidit cœlum apertum, et descendens vas quoddam, velut linteum magnum quatuor initiis submitti de cœlo in terram, in quo erant omnia quadrupedia. *Act.* x.

[2] Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus, et filiis Israel. *Act.* ix.

[3] Non enim misit me Christus baptizare, sed evangelizare, I *Cor.* i.

[4] Sicut et charissimus frater noster Paulus secundum datam sibi sapientiam scripsit vobis, sicut in omnibus epistolis loquens in eis, de his, etc. II *Pet.* iii.

[5] Et vocabant Paulum Mercurium, quoniam ipse erat dux verbi. *Act.* xiv.

nombre de ceux qu'il a convertis est innombrable. Ce fut aussi au milieu des souffrances, parmi des contradictions et des persécutions si sanglantes, qu'il paraissait bien avoir reçu une puissance du ciel pour parler de Jésus-Christ, puisqu'il n'y avait puissance sur la terre qui pût l'en empêcher [1]. Mon âme, n'entends-tu point comme il te dit si souvent, qu'il faut nous dépouiller de nous-mêmes pour nous revêtir de Jésus-Christ? Et que fais-tu pour suivre son conseil?... O grand saint! comment avez-vous converti tant d'infidèles, ou plutôt, comment est-ce que je ne me convertis point par vos sages et saintes remontrances? Ecoutons-le maintenant, ou à la Messe, ou au sermon, ou dans quelque lecture, s'il ne nous fera point reconnaître le principal défaut qui nous empêche de profiter de ses leçons.

TROISIÈME POINT.

DU RESPECT ET DE LA SUJÉTION QUE NOUS LEUR DEVONS RENDRE.

Ces deux grands princes nous ayant recommandé si expressément par leurs Épîtres, que nous rendissions toute sorte de respect et de soumission aux princes et aux puissances de la terre [2], n'est-il pas raisonnable, qu'eux étant nos princes et nos seigneurs, nous leur rendions nos devoirs, nos respects et nos services [3]?... Cela se fera premièrement en honorant leur puissance, leurs vertus, leur mérite, leurs écrits, leurs paroles, leurs images, leur successeurs et leur mémoire. Faites

[1] Nos autem non spiritum hujus mundi accipimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis, quæ et loquimur non in doctis humanæ sapientiæ verbis, sed in doctrina Spiritus, spiritualibus spiritualia comparantes. I *Cor.* II.

Cujus factus sum minister secundum donum gratiæ Dei, quæ data est mihi, secundum operationem ejus. Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc in gentibus, evangelizare investigabiles divitias Christi et illuminare omnes, etc.

[2] I *Pet.* II ; *Rom.* XIII.

[3] Hi mihi traditi sunt in magistros, et in mediatores quibus secure me committere possim. Hi sunt magistri nostri, qui a magistro vias vitæ plenius didicerunt, et docent nos usque in hodiernum diem. Non piscatoriam artem, aut scenofactoriam, vel quidquid hujusmodi est, non Platonem legere, non semper discere, numquam ad veritatis scientiam pervenire. Docuerunt me vivere, etc. S. Bern. Serm. I *de Apost.*

quelques actes pour les honorer ainsi.... En second lieu, comme ils sont de grands saints, nous les honorerons en imitant leurs vertus, et la fidélité qu'ils ont rendue à la grâce de leur vocation. En quoi manquez-vous plus sur ce sujet?...

Et finalement, comme ils sont les protecteurs de l'Église, nous leur témoignerons nos respects et nos dépendances, en les invoquant non-seulement pour nous, mais pour toute l'Église en général ; et en particulier pour le Pape, pour nos supérieurs et pour les autres selon notre dévotion. Que leur direz-vous aujourd'hui? O princes de l'Église, regardez votre famille, comme elle est désunie et démembrée. Mettez-y la paix et l'union. Que d'infidèles, que d'hérétiques, que de schismatiques, que de mauvais chrétiens, que de prêtres et de religieux imparfaits!... Ah! comme ce troupeau de Jésus, qui devrait être uni, comme Jésus est uni avec son Père, est dispersé et désuni! Reconnaissez-vous ce monde que vous avez converti? Est-ce ainsi que vous l'avez instruit? Est-ce ainsi qu'on se sauve et qu'on se perfectionne? Ah mon Dieu! qu'un grand saint a bien dit, qu'on obéit aujourd'hui plutôt aux démons qu'aux Apôtres [1]! Mon âme, ne trembles-tu point à ce mot? et ne pousseras-tu pas d'ardents soupirs vers le ciel, pour en attirer de l'aide et du secours?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sagesse de Jésus en établissant ces deux Princes.

Si nous pouvions aussi bien voir les choses spirituelles que les corporelles, nous verrions qu'il n'y a pas moins de quoi admirer la sagesse de Jésus, dans l'établissement de ces deux princes, que celle de Salomon dans l'ordonnance de sa maison, de ses officiers et de ses serviteurs. Que si nous voulons nous servir de la considération au lieu de la vue, et prendre garde au grand dessein qu'a eu Jésus de nous attirer à lui, par des moyens aussi doux et naturels que puissants et surnaturels, nous

[1] Pudet dicere, sed necesse est non tacere, plus impenditur Dæmoniis quam Apostolis. S. Leo, serm. III *de Apost.*

reconnaîtrons aussitôt cette admirable sagesse, au choix qu'il a fait de pauvres hommes pour être ses Apôtres, et des plus grands pécheurs pour être les premiers et les plus grands de ses Apôtres. Car c'est nous assurer par l'exemple de leurs personnes, que, quelques vices et empêchements que nous ayons, nous ne craignions point de venir au service de Dieu ; que sa grâce est plus forte, et qu'il n'y a pécheur qui ne puisse devenir saint dans l'Église, où les plus grands pécheurs sont devenus les plus grands saints et les princes de cette Église. Hé! mon Jésus, d'où vient donc que je suis encore dans mes mauvaises habitudes ? C'est que tu ne travailles pas avec ma grâce pour en sortir, comme ont fait ces pécheurs qui sont devenus des saints.

DEUXIÈME POINT.

Puissance de ces princes sur toute la terre.

Ce n'est pas seulement de nom ou par honneur, que ces deux Apôtres sont princes, mais c'est d'effet et de puissance. Saint Pierre a la puissance des clefs pour ouvrir ou fermer le ciel à tout homme vivant. C'est une puissance de prince et de souverain qui est universelle et absolue, pour retenir, ou pour remettre toutes sortes de péchés sans aucune reserve. C'est par toute la terre, sur tous les hommes, sans aucune borne ni limite, et c'est une puissance irrévocable et perpétuelle, sans qu'elle puisse être cassée, ni retirée à ses successeurs.O prince du ciel et de la terre! exercez votre puissance sur moi, et délivrez mon âme de tout ce qui peut empêcher ou retarder son bonheur éternel.

Saint Paul a la puissance et la clef de science pour ouvrir le ciel par ses prédications, avec les avantages qui lui ont été donnés en particulier. Car c'est sur toute la terre qu'il a exercé cette puissance ; ç'a été pour déclarer plus manifestement les mystères de Jésus, ç'a été par une éloquence toute divine, par un succès miraculeux et parmi des contradictions si furieuses, qu'il n'y avait qu'un prince des Apôtres qui les pût surmonter. Ah ! grand prince et grand saint, comment ne surmontez-vous donc pas les oppositions que je fais à vos paroles ? Mon âme, ne crois pas qu'aucune persécution s'oppose autant à la prédication de saint Paul, que la dureté de ton cœur !...

TROISIÈME POINT.

Du respect et de la sujétion que nous leur devons rendre.

Rendons au moins à ces princes, ce qu'ils nous recommandent de rendre aux puissances de la terre, l'honneur, le respect et la sujétion qu'ils méritent. Et parce qu'ils sont aussi grands saints qu'ils sont grands princes, imitons leurs vertus et leur fidélité, en pratiquant celles qui sont propres à notre état. Et, puisqu'ils sont les protecteurs de l'Église, réclamons leur secours contre tant d'ennemis qui l'attaquent de toutes parts. Oh! quand sera-ce qu'il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur!... Pauvre troupeau, que tu es dispersé et mal uni! Que je sois aujourd'hui le premier à me ranger, et à me tenir plus fidèlement sous la houlette du pasteur des pasteurs, sans que jamais je m'en retire....

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit se réjouit dans mon Dieu et mon Sauveur [1].

Le Sujet de cette fête est longuement énoncé dans l'histoire évangélique. Nous l'avons ailleurs considéré avec quelques détails, et il nous a fourni le sujet, la matière de plusieurs méditations, pendant la quatrième semaine de l'Avent [2]. Aujourd'hui nous considérerons ce mystère sous un autre aspect. Ce que nous en prenons ici, et

La Fin de cette méditation sera d'apprendre, d'après l'exemple de la sainte Vierge, à rendre ou à recevoir les visites et les entretiens familiers avec édification, et avec plus de profit spirituel qu'on ne le fait ordinairement.

[1] Magnificat anima mea Dominum : et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. *S. Luc.* 1.

[2] Voyez le premier volume de cet ouvrage, page 238 et suivantes.

La Forme est en ces trois points :

1° Des fautes que nous faisons dans nos visites.

2° Des vertus de la sainte Vierge opposées à ces fautes.

3° De l'imitation des vertus de la sainte Vierge, dont elle est plus honorée que de toute autre dévotion. »

PREMIER POINT.

DES FAUTES QUE NOUS FAISONS DANS NOS VISITES.

S'il y a des circonstances où la parole du Sage se vérifie, que la mort et la vie sont au pouvoir de la langue [1], c'est particulièrement dans les visites et les entretiens familiers ; si ces visites et ces entretiens se passent d'une manière convenable, ils servent beaucoup à la vie spirituelle, mais s'ils sont déréglés, ils lui sont fort nuisibles. Et comme tous nos dérèglements ne viennent que de l'amour de nous-mêmes ou de l'amour des autres, c'est dans la conversation familière entre amis que cet amour se réveille et qu'il jette le désordre dans l'âme, et ce désordre cause plus ou moins de mal, selon que les personnes sont plus ou moins retenues, ou manquent plus ou moins aux règles de la bienséance.

Considérons les personnes qui s'adonnent à la vie spirituelle, car leur exemple sera plus instructif, en voyant que les plus sages eux-mêmes sont en danger de tomber dans les inconvénients que l'on rencontre, s'ils n'y prennent bien garde. S'ils veulent dire la vérité et s'ils se reconnaissent dans le silence et dans leur examen, ils remarqueront aussitôt ces trois fautes qu'on commet entre les autres. L'une de trop parler : ce qui ne se peut faire sans péché, comme dit l'Ecriture, et sans de grandes dissolutions d'esprit, et sans perte notable de dévotion [2]. L'autre, de parler de ce qui nous pèse le plus sur le cœur, et de ce qui nous indispose à l'égard du prochain [3], pour s'en décharger entre

[1] Mors et vita in manu linguæ : qui diligunt eam, comedunt fructum ejus. *Prov.* XVIII.

[2] In multiloquio non deerit peccatum, qui autem moderatur labia sua prudentissimus est. *Prov.* X.

[3] Ex abundantia cordis os loquitur. *S. Matth.* XII.

amis, comme l'on dit. Cette disposition est fort dangereuse, et elle expose aux détractions, aux plaintes, aux murmures, aux divisions, qui ne sont pas de petits maux. Et la troisième, de ne chercher dans ces entretiens qu'à se complaire les uns aux autres, sans autre intention que de satisfaire l'inclination naturelle, qu'on a de se faire aimer ou de se plier à la mode du monde, qui ne vit que de compliments et de flatteries ; ou de céder à quelque considération humaine, qui rend cette action et la personne elle-même toute mondaine, toute séculière ou profane, quoique les personnes qui se visitent soient chrétiennes [1].

N'êtes-vous point tombé dans ces fautes? Les avez-vous pour le moins reconnues?... En avez-vous appréhendé le mal et les inconvénients ? N'en avez-vous point ressenti les dommages dans votre intérieur ?... Oh que l'amour est traître ! il ne dira jamais à ces bonnes personnes, qu'il recherche aucun mal dans les visites qu'elles se font. Et même quand elles conversent et qu'elles parlent ensemble, l'amour se couvre si finement de beaux mots d'honnêteté et de bienséance, qu'on ne croit point faire alors de plus grand péché, que quand on pèche contre la civilité et la bienséance. Mais, quand on est revenu à son oratoire, et qu'on n'entend plus que la voix de Dieu !... Ah pauvre âme ! quand il vous parle et que vous l'entendez, quels reproches ne vous fait-il pas à l'occasion de ces amusements et de ces vains discours ? Ou s'il ne vous en fait pas, c'est signe qu'il ne vous parle point, ou que vous ne l'écoutez pas...

[1] Qui de terra est, de terra loquitur. *S. Joan.* III.
Ipsi de mundo sunt. ideo de mundo loquuntur, et mundus eos audit.
Nos ex Deo sumus. I *S. Joan.* IV.

DEUXIÈME POINT.

DES VERTUS DE LA SAINTE VIERGE OPPOSÉES A CES FAUTES.

Levez-vous, hâtez-vous, ma bien aimée [1], allez au plus tôt voir votre cousine Elisabeth, et offrez-vous à la servir. C'est ce que la sainte Vierge ressentit en son âme, aussitôt que l'ange qui lui avait annoncé le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu eut disparu. Et elle, pour obéir au mouvement du Saint-Esprit, se leva aussitôt, et alla visiter sa cousine, qui était enceinte depuis six mois de saint Jean-Baptiste [2]. Elle nous a donné, dans cette visite, l'exemple de trois vertus opposées aux trois fautes que nous avons remarquées.

Premièrement, elle parla fort peu, et quoique le cantique qu'elle prononça alors soit médiocrement long, néanmoins son intention était principalement de louer Dieu ; et en cela, l'excès n'est pas sujet à péché, comme dans nos entretiens ordinaires. Ah ! Vierge sainte, que de saintes paroles nous avons perdues par votre silence ; que ne parliez-vous un peu davantage pour nous édifier ? Mon âme, taisez-vous, car c'est pour vous apprendre à garder le silence que la Vierge parle si peu, et vous ne pouvez pas mieux vous édifier, qu'en apprenant à vous taire et à parler fort peu.

Secondement, vous ne voyez dans cette visite et dans cet entretien qu'un exemple d'une grande modestie, et d'une grande prudence dans les communications qu'elles se font. Vous n'y entendez ni plaintes, ni murmures, ni détractions; mais au contraire, ce ne sont que des louanges de Dieu, que reconnaissance de ses bienfaits, que magnificence de ses grandeurs; enfin, tout y est spirituel, et a Dieu pour objet. Si sainte Elisabeth loue la sainte Vierge de ce qu'elle est la plus heureuse d'entre les

[1] Surge, propera, amica mea. *Cant.* II.

[2] Et discessit ab illa Angelus. Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth. Corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior. S. Ambr.

femmes, la sainte Vierge loue Dieu de qui lui vient ce bonheur ; et plus on lui donne de louanges, plus elle en rend à son Dieu, car elle savait mieux que personne les grandes grâces qu'il lui faisait, et elle n'avait désiré de parler que pour le glorifier. Oh ! la précieuse relique que nous avons de la sainte Vierge dans ce divin cantique ! Quand je posséderais quelque relique de son corps, je ne me regarderais pas plus heureux, car nous avons son esprit dans ce cantique qu'elle nous a laissé.

Enfin, ce n'est point pour un motif humain, mais dans l'intention de suivre l'attrait de Dieu, qu'elle entreprend cette visite, et qu'elle séjourne près de trois mois ; aussi Dieu donne-t-il à cette démarche sa bénédiction, car la première parole qu'elle y proféra fut si puissante, qu'elle servit à la sanctification de saint Jean, qui tressaillit alors, et fut rempli du Saint-Esprit dans le sein de sa mère [1]. O sainte Vierge, parlez-moi, s'il vous plaît, car la grâce est sur vos lèvres, pour la répandre dans nos cœurs et sur nos langues. Mon âme, ses vertus nous parlent assez, sans qu'il soit besoin de l'entendre plus longuement, et si nous ne sommes pas touchés de ses exemples, nous ne le serons pas de ses paroles.

TROISIÈME POINT.

DE L'IMITATION DES VERTUS DE LA SAINTE VIERGE, DONT ELLE EST PLUS HONORÉE QUE DE TOUTE AUTRE DÉVOTION.

Pour vous exciter davantage à l'imitation de ces vertus de la Vierge, persuadez-vous qu'une des plus belles et des plus solides dévotions que vous puissiez pratiquer en son honneur, c'est d'apprendre à parler peu comme elle, à ne dire que de bonnes choses, et dans l'intention d'édifier le prochain [2]. Com-

[1] Et factum est ut audivit salutationem Mariæ Elizabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elizabeth, et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini ad me ? Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribusmeis, exultavit in gaudio infans in utero meo, et beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum, etc. *S. Luc.* I. Diffusa est gratia in labiis tuis. *Psal.* XLIV.

[2] Hinc sumatis licet exempla vivendi, ubi tamquam in exemplari magisteria

mencez aujourd'hui cette nouvelle vie, avec toute l'affection que vous devez employer dans le service de la sainte Vierge. La raison est fondée sur la nature de la vraie dévotion. Que pensez-vous que soit la dévotion qu'on porte à Notre-Dame? On doit dire que c'est témoigner l'estime qu'on en fait, ou faire paraître le désir qu'on a de la servir, ou enfin de la prier et de l'imiter, sur la croyance qu'on a de sa puissance et de sa bonté. Or, en quelque sens de ces trois que vous preniez la dévotion, vous ne la pratiquerez jamais mieux qu'en imitant ses vertus. Car premièrement vous ne témoignerez jamais mieux l'estime que vous en faites, puisqu'elle n'est digne d'honneur que par ses vertus, et que vous ne sauriez mieux montrer que vous estimez ses vertus, qu'en tâchant de les imiter [1]. Secondement, quels services lui pourriez-vous rendre sans vertus? Et de quelles vertus vos services pourraient-ils être mieux assortis, que de celles qui lui ont été plus agréables, et qu'elle a pratiquées afin de vous donner l'exemple de les pratiquer vous-même. Enfin, si vous la priez, que pouvez-vous lui demander plus à propos et plus efficacement, que ce qu'elle donne plus volontiers, c'est-à-dire les vertus propres à votre état de vie, pour en faire une vie toute spirituelle, et pour accomplir tout ce que la Sagesse a dit en son nom : qu'elle est toute l'espérance de la vie et de la vertu, pour nous apprendre que s'il la faut attendre et espérer d'elle, il faut la lui demander, et que c'est la plus belle dévotion avec laquelle nous puissions l'honorer et la servir [2]?...

Oh! quel spectacle de voir une personne qui s'étudie à cette imitation!... C'est vraiment être fille de Marie, que d'imiter ses vertus. Et ces saintes congrégations de filles qui se donnent ce beau nom, ne le possèdent pas autant pour l'avoir choisi, que par les efforts qu'elles font pour le mériter, en s'efforçant en

expressa probitatis, quid corrigere quid effugere, quid tenere debeatis, ostendunt. S. Ambr. II *de Virg.*

[1] Nunc ergo filii, audite me, beati qui custodiunt vias meas, etc. *Prov.* VIII.

[2] In me gratia omnis viæ et veritatis in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. *Eccli.* XXIV.

toute chose, et dans toute circonstance, d'imiter ses vertus. C'est en cela que consiste la véritable piété à l'égard de cette divine mère de Jésus. Mon âme, ne laissons pas de faire nos oraisons et nos prières ordinaires à cette Vierge sainte, quoique nous n'ayons pas ses vertus ; mais parlons-lui plus de cœur que de bouche, et demandons-lui la grâce d'être désormais de ces sages, qui ont leur langue dans le cœur, puisque nous avons été de ces fous qui portent leur cœur sur leur langue [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Fautes que nous faisons dans nos visites.

La mort et la vie sont en la disposition de la langue, dit le Sage, et c'est particulièrement dans les visites, et dans les entretiens plus familiers, que la langue s'émancipe. C'est là que la vie spirituelle s'avance en traitant de choses bonnes, et c'est là qu'elle s'étouffe et qu'elle se perd, en se laissant aller à la nature qui nous fait trop parler, et ne parler que de ce qui nous pèse sur le cœur, quoique aux dépens des autres et des supérieurs; si on en a reçu quelque déplaisir, c'est alors un plaisir d'en ouvrir son cœur. Enfin, où aboutissent toutes ces visites? On ne le saurait dire, sinon que c'est le monde qui s'entretient ainsi de vaines conversations. Cette raison peut bien passer dans le monde, mais pour savoir si elle est reçue de Dieu, demandez-le à votre conscience, et écoutez ce qu'elle vous répondra.... Ou elle est entièrement perdue, si elle ne vous répond rien; ou si elle vous déclare le mal qu'il y a dans ses visites, et que vous ne la croyiez pas, vous la perdez.

DEUXIÈME POINT.

Vertus de la sainte Vierge opposées à ces fautes.

Que la sainte Vierge faisait bien autrement ses visites, et pour d'autres fins que pour passer le temps!... Qu'elle y était discrète! Voyez comme elle n'entreprend ce voyage que par le mouvement du Saint-Esprit, comme elle est modeste dans sa démarche, comme elle est retenue dans

[1] In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium, os illorum. *Eccli.* XXI, 29.

ses paroles. Regardez-la, écoutez-la ; de quoi s'entretient-elle avec sa cousine Elizabeth, sinon de Dieu, sinon de ses grandeurs, de ses miséricordes et des obligations qu'elle reconnaît lui avoir!... Ah Dieu ! on craindrait maintenant de paraître trop triste, si on parlait ainsi. Quel désordre de cœur, qu'une personne même spirituelle et religieuse trouve pénible de parler, ou d'entendre parler de Dieu!... D'où vient cela, sinon faute d'amour de Dieu, puisque le cœur parle si volontiers de ce qu'il aime....

TROISIÈME POINT.

De l'imitation de la sainte Vierge, qui l'honore davantage que toute autre dévotion.

Ne pensez pas vous détourner du sujet de la fête, quand vous penserez à corriger vos défauts par l'imitation des vertus de la sainte Vierge ; car vous ne sauriez mieux passer la fête, ni mieux montrer votre dévotion envers cette sainte Vierge, qu'en tâchant d'apprendre à vous taire, ou a parler comme elle. En quelque sens que vous preniez la dévotion, soit pour l'estime que vous avez de la Mère de Dieu, soit pour le désir que vous éprouvez de la servir, tout cela se rapporte à imiter ses vertus selon votre condition; faute de cela toute votre dévotion n'est que feinte et illusion. Nous pourrions désirer qu'elle eût un peu plus parlé, pour nous instruire davantage par ses saintes paroles; mais elle a mieux aimé nous instruire par exemple que par paroles; et si nous avons à lui parler et à la prier, n'oublions pas de lui demander ce don de sagesse, qui fait tenir la langue près du cœur pour penser à ce qu'elle doit dire, au lieu que les fous tiennent leur cœur sur leur langue, pour dire tout ce qu'ils pensent sans y avoir réfléchi.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Pages,

Sujet des méditations pour la semaine de la Pentecôte. 1

SAINT JOUR DE LA PENTECOTE. Sur la descente du Saint-Esprit et sur le don de sagesse 2

LUNDI. De la première prédication faite aux Juifs par saint Pierre et du don d'entendement 20

MARDI. De la vie des premiers chrétiens, qui vivaient en commun et du don de science 36

MERCREDI. Du premier miracle fait par les Apôtres et du don de conseil 46

JEUDI. De la première persécution contre les Apôtres et du don de force 54

VENDREDI. De la prière publique que firent les Apôtres, au temps de leur persécution, et du don de piété. 63

SAMEDI. De la mort soudaine d'Ananie et du don de crainte. 74

LE DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ. De trois sortes de Trinités . . 86

Avis pour les méditations des deux semaines suivantes. 98

LUNDI. Rapport du saint-Sacrement avec le mystère de l'Incarnation 98

MARDI. Naissance de Jésus-Christ dans le saint-Sacrement. 108

MERCREDI. Vie cachée de Jésus-Christ continuée dans l'Eucharistie 119

JEUDI. FÊTE DU SAINT-SACREMENT. De la bonté familière de Notre-Seigneur au saint-Sacrement. 127

VENDREDI. Enseignements de Notre-Seigneur ; il continue dans l'Eucharistie le rôle de maître et de docteur . . 145

SAMEDI. Miracles de Jésus-Christ représentés en abrégé dans le saint-Sacrement. 154

Pages.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT. Des festins auxquels Notre-Seigneur a été invité par les hommes, et du banquet sacré auquel il les convie à son tour 164

LUNDI. Exemple admirable des vertus de Jésus-Christ enseigné au très-saint Sacrement. 173

MARDI. Grâces et bienfaits dont Notre-Seigneur comblait tous ceux qui avaient recours à lui pendant sa vie mortelle, et des biens qu'il accorde à ceux qui communient 183

MERCREDI. Des persécutions dont la vie de Notre-Seigneur a été traversée et qui sont toutes renouvelées au saint-Sacrement 192

JEUDI. OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. De la Passion, de la mort et de la sépulture de Notre-Seigneur, représentées au saint-Sacrement 203

VENDREDI. Vie glorieuse de Jésus-Christ, sa Résurrection, son Ascension et son règne éternel dans les cieux, représentés dans le saint-Sacrement. 210

SAMEDI. Jésus-Christ est au très-saint-Sacrement comme sur son tribunal, y exerçant la qualité de juge. . . 220

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Sur la parabole de la brebis égarée 236

Avis général pour les méditations des semaines suivantes. 252

LUNDI. Première béatitude, la pauvreté d'esprit 253

MARDI. Seconde béatitude, la douceur d'esprit 269

MERCREDI. Troisième béatitude, la béatitude des larmes . . 276

JEUDI. De la quatrième béatitude qui est la faim et la soif de la justice. 288

VENDREDI. De la cinquième béatitude, *Bienheureux les miséricordieux*, etc. 302

SAMEDI. De la sixième béatitude qui est la pureté et la netteté de cœur. 312

Pages.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Humilité de saint Pierre après la pêche miraculeuse. 326

LUNDI. De la septième béatitude, qui est des pacifiques . 338

MARDI. De la huitième béatitude, qui est des persécutions. 348

MERCREDI. Des malédictions et des bénédictions du monde. . 358

JEUDI. Du soin d'aimer sa propre perfection par les trois voies ou états de la vie parfaite 372

VENDREDI. Du bon exemple qu'il faut donner et recevoir; sur ces paroles de Notre-Seigneur: *On n'allume pas un flambeau pour le cacher*, etc. 384

SAMEDI. Qu'il ne faut pas négliger les moindres choses . . 400

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la colère 415

Sujet des méditations de cette semaine 427

LUNDI. De la chasteté que Notre-Seigneur exige de nous; sur ces paroles: *Si votre œil vous scandalise*, etc. 427

MARDI. Trois sortes de personnes figurées par l'œil, la main et le pied, qui peuvent nous servir de scandale, et qu'il faut retrancher 439

MERCREDI. De la parfaite mortification des trois concupiscences. 450

JEUDI. De la perfection évangélique 458

VENDREDI. Comment il faut aimer ses ennemis 470

SAMEDI. Il ne faut pas rechercher l'approbation des hommes. 482

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la providence de Dieu, à l'occasion du miracle de la multiplication des pains 491

Sujet des méditations pour cette semaine 501

LUNDI. Sur la première demande de l'Oraison dominicale : *Que votre nom soit sanctifié* 502

MARDI. Sur la seconde demande de l'Oraison dominicale : *Que votre règne arrive.* 512

MERCREDI. Sur la troisième demande de l'Oraison dominicale : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* 521

Pages.

JEUDI. Sur la quatrième demande de l'Oraison dominicale : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* 535

VENDREDI. Sur la cinquième demande de l'Oraison dominicale: *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons,* etc. 549

SAMEDI. Sur la sixième demande de l'Oraison dominicale : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* . . . 562

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS.

ONZIÈME JOUR DE JUIN. Saint Barnabé, Apôtre 575

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE JUIN. Saint Louis de Gonzague 584

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN. Nativité de saint Jean-Baptiste . . 594

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN. Saint Pierre et saint Paul, Apôtres. . 620

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET. Visitation de la sainte Vierge 611

Saint-Quentin. — Typ. Jules Moureau.